LES OEUURES DE PHILIPPES DES PORTES. REUEUES, CORRIGEES &...

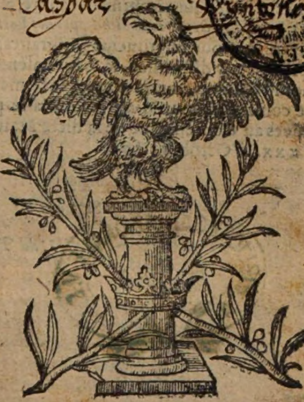
Philippe Desportes

LES OEVVRES DE PHILIPPES DES PORTES

***

Reueues, corrigees & augmentees outre les præcedentes impressions.

VIRTVTE ET



CONSTANTIA.

A ANVERS,

Chez Arnould Coninx.

l'An M. D. XCII.

Auec Priuilege du Roy pour Six Ans.

Le contenu du Priuilege,

LA Maiesté Royale a consenti & permis, que Arnould Coninx luy seul poura imprimer, vendre, & distribuer ce Liure nômé *Les Oeuvres de Philippes des Portes*. Et sont faictes defenses à tous Imprimeurs, Libraires, & aultres, n'en imprimer, n'y distribuer, sans le consentement dudict Arnould Coninx, iusques apres le terme de six ans, sur peine comme plus au loing est declairé par les lettres données au Conseil priué de sa dicte Maiesté, à Bruxelles le xxx. d'Octobre 1590.

Signé

I. de Buschere.

AD HENRICVM POLONIAE REGEM.

IN POEMA PORTAEI G. VALENS GVELLIVS.

ISTA tibi geniòque tuo monumenta reponit
Regna Dei pharetran volucris modulatus & arcu
PORTÆVS, primæ attollens hinc omnia famæ,
Et Phœbo & mentem iuuenilem afflatus Amore,
Vt tantis, HENRICE, tuis proluderet actis,
Antè tubam & gracili horrentem molliret auena:
Arma virumque Maro, sic post Amaryllida dixit,
Nec Veneri dominæ Mars tantum inuidit honorem,
In capta hæserunt sic Teucrûm fata puella,
Principium & lento dedit illa morámque duello.
Scilicet ille tuus vates noua regna petentem
Te sectans, tardi & fœlicia plaustra Bootæ
Te domino, & nostro longùm fruitura dolore,
Hæc eadem laribus patrijs anathemata liquit
Pignora grata sui, tu sceptra oblata capessis,
Deserta externas patria & moliris habenas,
Hic desiderium, hic lachrymas, hic mentibus æquis
Indigenûm mixtim confundens gaudia luctu.
Moscouon aduentu ergo tuo iam contrahit horror,
Cæruleos Isterque sinus iam pandit, & ingens
Assurgit rapidis toto tibi corpore ab vndis,
Populeæ vitta comptos dans frondis honores,
Stipat & Herculeæ lauro tibi texta coronæ.
Vertice te arrecto venientem prospicit arctos,
Semper & vt videat, semper fugit æquore tingi.
Audijt hanc famamque tuam, comitisque poetæ
Elysium vaga per magnum Nasonis vt vmbra,
Sarmaticum exilium dixit solata Corinnæ
Delitias, lingua HENRICI fauitque trophæis.

IN HENRICI REGIS POLONIAE INVICTISSIMI, ET PORTÆI EIVS POETÆ ELEGANTISSIMI E GALLIA digressum, IOAN. AVRATVS Poëta Regius.

GALLIA quem genuit, quem omni perfecit alumnum
Virtute HENRICVM: cuius nutricia quondã
Præmia magna quidem cœpit, maiora sed olim
Sperabat: regni sceptra ad moderanda Poloni
Dimittit lachrymans, Thetis vt pia mater Achillem
Expugnanda viris quæsitum ad Pergama Graÿs:
Huncque secuta foret Chironis amica fidelis
Testudo AVRATI, seros nisi (vt illa) per annos
Ægra neget maris & terræ tolerare labores.
Non ita tu PORTÆE, senex cui cesserit ille
Semifer & pulsare fides, & dicere versus
Iam iuuenis: æqualem tu pœnè æqualis Achillem
Prosequeris, cunctis caput obiectare periclis
Intrepidus, rebus præsens & adesse gerendis
Assiduus, noua mox scribatur vt Ilias à te
In res HENRICI, quas non vetus æquet Achilles.
Tu velut Argiuæ classis comes Orpheus alter,
Bistonia fretus cithara, sectaris euntem
Æsonidem: tu, dum gelidi petit ostia Ponti,
Lemnisque vias cantu, & Symplegadis iras
Mulcebis fidibus, figesque natantia saxa,
Transuolet incolumis dum classis Iasona portans,

 IANI

IANI ANTONII BAIFII IN PHILIPPI PORTII CARMINA.

QVI properat charo patriam pro Principe linquens
Inter Sauromatas omnia dura pati,
PORTIVS, *hos tibi dat primos, Francia, flores,*
Quos iuuenis campis legit in Aonijs.
Accipe hos desiderio commune leuamen
Túque tui ciuis, túque tuæ patriæ.
Dúmque tuis absens gratus celebrabere PORTI,
Gallia carminibus gaudeat aucta nouis.

SONNET.

PLACE place à ces vers, ces courriers de la gloire
Du plus beau, du plus clair, du plus diuin esprit
Que la Muse iamais en son escole apprit,
Pour chanter ses honneurs au temple de Memoire,
C'est luy qui ieune d'ans remporta la victoire
De tous ceux qui le mieux en la France ont escrit,
Et qui si ieune d'ans cest ouurage entreprit,
Qu'à peine on l'oseroit entreprendre de croire:
Ouurage qui seul peut d'vn vol audacieux
Porter de son Auteur le beau nom dans les Cieulx,
Pour auec le Soleil combatre de lumiere:
Aussi combien cest Oeuure en beautez est parfaict,
Le temps pour le conter faudroit à la matiere:
C'est assez le louuer que DES PORTES l'ait faict.

FR. CHOVAYNE

A MONS^r DES PORTES.

TOY qui pour t'affranchir de l'ombre du tumbeau
Suiues les pas d'Amour guidé de son flambeau,
Donnant iour à tes iours, & lustre à ta memoire,
Encor d'vn roide vol n'irois-tu dans les Cieulx
Si la Muse asseurant ton audace & tes yeulx,
N'attachoit à ton dos les ailes de la Gloire.
Amour en t'esclairant les tenebres chassa,
Et la Muse ton ame à l'Olympe addressa,
La Gloire te fait voir les choses inconues,
Le flambeau de l'Amour fut suiui de ton los,
Et ton esprit poussa tant de beaux vers esclos,
Que leurs ailes ont peu s'auoisiner des nües.
La nuict chasse le iour, le iour chasse la nuict,
Par contraires effets toute chose se suit,
Mille morts en amour te donnent mille vies,
Et la Mort pour tribut du labeur de nos ans
Faict mourir par tes vers tous les vers de ce temps,
Et le temps sur tes vers faict naistre mille enuies.

BIARD.

SVR LES AMOVRS DE PH. DES PORTES.

SONNET.

QV'eusses tu faict, Amour? ta flâme estoit esteinte
Ton arc vaincu du temps s'en alloit tout vsé,
Et ton doré carquois de fleches espuisé
Nous faisoit desormais moins de mal que de crainte.
Si lon monstroit d'aimer ce n'estoit que par feinte,
Pour tromper seulement quelque esprit peu reusé:
Car tu n'auois vn traict qui ne fut tout brisé,
Ny cordage qui peust rendre vne ame contrainte.
Par ces vers seulement tu as repris naissance,
Ils t'ont armé de traicts, d'attraicts, & de puissance,
Et te font de rechef triumpher des vainqueurs.
Et d'autant plus, Amour, ils surpassent ta gloire,
Que tu n'acquiers sans eux vne seule victoire,
Et qu'ils peuuent sans toy surmonter mille cœurs.

C. M. D. L.

ET FLORIDA PVNGVNT.

SVR LES OEVVRES DE PH. DES PORTES,

SONNET.

I'AIME à voir d'vn beau fleuue vne trauerse grande
Ondoyant s'egayer en l'azur de ses eaux,
Claire, nette en Esté, qui porte les bateaux
Chargez de tous les biens que le viure demande.
Mais ie n'aime vn torrent, qui trouble se répande
Sur les champs cultiuez: & noyant tous les vaulx
Rauage, violant, des humains les trauaulx,
Et garde que la terre vn bon rapport ne rende.
Ie hay le ru fangeux en saison hyuernale,
Et tarissant l'Esté: qui escoute s'il pleut,
Pour grossir, malheureux, d'vne pluye automnale.
DES-PORTES, on se bagne en ta riuiere nette,
Qui sur vn beau grauois vn doux murmure esmeut
Racueillant sa claire eau de mainte fontainette.

I. A. DE BAIF.

Le contenu de ce Volume.

LE PREMIER LIVRE DES AMOVRS DE DIANE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

IE vous offre ces vers qu'Amour m'a faict escrire.
De vos yeux ses flambeaux ardemment agité,
Non pour me couronner d'vne immortalité:
Car à si hault loyer ma ieunesse n'aspire.
C'est le but de mes vœux que ie vous puisse dire
Comme en vous adorant Amour m'aura traitté,
M'esgayant quelquefois en ma felicité,
Et m'escriant d'agnoisse au fort de mon martyre.
Vous ne me verrez point par mille inuentions
Déguiser ma fortune & vos perfections,
Ou rendre en soupirant mon amitié plus forte.
Aussi ie n'escri pas pour gloire en acquerer :
Ie me plains seulement au mal que ie supporte,
Ainsi qu'vn patient qui languist sans mourir.

II.

Le penser qui m'enchante, & qui le plus souuent
Selon ses mouuemens me retient, ou me pousse,
Me rauissant au monde, vn iour d'vne secousse
Iusqu'au troisiesme ciel m'alloit hault eleuant:

 Et com-

Et comme ie taschoy de voller plus auant.
Amour qui m'aperçoit contre moy se courouce,
Et choisit de vos yeux la flamme heureuse & douce
Pour m'empescher l'entree, & se mettre au deuant,
Ie ne peu passer outre, empesché de la flame,
Qui de ce chauds rayons brusla toute mon ame,
Qui m'esblouit la veuë, & me fit trebucher.
Mais bien que de vos yeux ce malheure me procede.
Tousiours ie les desire, & m'en veux approcher.
En la cause du mal recherchant mon remede.

III.

Dés le iour que mon ame auparauant rebelle,
Se rangea sous les loix de vos perfections.
Malheureux i'ay souffert mille punitions,
Et porte coup sur coup quelque charge nouuelle.
I'ars, ie brusle, ie meurs d'vne mort eternelle,
Qui ne meurtrit pourtant mes viues passions:
Et ce qui plus m'outrage en tant d'afflictions,
Quelque douleur que i'aye, il fault que ie la cele.
Ie la celeray donc: Car i'ay bien merité
D'endurer ce tourment pour ma temerité:
Si i'ay trop entreprins i'en feray penitence.
Las donc sans nul espoir seray-ie ainsi viuant?
Au moins si ie pouuoy mourir en vous seruant,
Par ma mort de mon mal vous donnāt cognoissance.

IIII.

Voicy du gay Printemps l'heureux aduenement,
Qui faict que l'Hiuer morne à regret se retire.
Desia la petite herbe au gré du doux Zephyre
Nauré de son amour branle tout doucement.
Les forests ont repris leur verd accoustrement,
Le Ciel rit, l'air est chaud, le vent mollet soupire,
Le Rossignol se plaint, & des accords qu'il tire
Faict languir les esprits d'vn doux rauissement.
Le Dieu Mars & l'Amour sont parmi la campagne:
L'vn au sang des humains, l'aultre en leurs pleurs se
L'vn tient le coutelas, l'aultre porte les dars. (bagne:
Suiue Mars qui vouldra, mourant entre les armes
Ie veux suiure l'Amour, & seront mes allarmes

Les

Les courroux, les soupirs, les pleurs & les regarts.

V.

O Lict, s'il est ainsi que tu sois inuenté
Pour prendre vn doux repos quand la nuit est venuë
D'où vient que dedans toy ma douleur continuë,
Et que ie sens par toy mon tourment augmenté ?
Ie ne fay que tourner d'vn & d'autre costé.
Ie choisi tous tes coings, ie cherche & me remuë,
Et mon cœur qui resemble à la marine esmuë,
D'ennuis & de pensers est tousiours agité:
I'assemble bien souuent mes paupieres lassees,
I'nuoque le Sommeil pour guarir mes pensees,
Mais il fuit de mes yeux & n'y veut demeurer.
D'vn seul bien, ô mon Lict, mes langueurs tu consoles,
Ie m'ouure tout à toy, cœur, pensers, & parolles,
Et ie n'ose autre part seulement respirer.

VI.

Ie me laisse brusler d'vne flamme couuerte,
Sans pleurer, sans gemir, sans en faire semblant,
Quand ie suis tout en feu, ie feins d'estre tremblant,
Et de peur du peril ie consens à ma perte.
Ma bouche incessamment aux cris d'amour ouuerte,
N'ose plaindre le mal qui mes sens va troublant,
Bien que ma passion sans cesser redoublant
Passe toute doleur q u' autrefois i'ay soufferte.
Amans qui vous plaignez de vostre ardant vouloir,
D'aimer en lieu trop haut, de n'oser vous douloir,
N'egalez vostre cendre à ma flamme incogneüe.
Car ie suis tant, par force, ennemi de mon bien,
Que ie cache ma peine à celle qui me tue,
Et quand elle me plaint, ie dy que ce n'est rien.

VII.

Le iour que ie fu né l'impitoyable archer
Amour, à qui le Ciel rend humble obeissance,
Se trouua sur le poinct de ma triste naissance,
Tenant son arc bandé tout prest à décocher.
Aussi tost qu'il me veit, il se mit à lascher
Vn trait enuenimé de toute sa puissance,

Et m'attaignit au cœur de telle violence,
Qu'il euſt peu de ce coup percer tout vn rocher.
M'ayant ainſi bleſſé, tout ioyeux il s'addreſſe
A la Crainte, aux Regrets, au Dueil, à la Triſteſſe,
Qui m'aſſiſterent tous à ce malheureux poinct.
Voila (dit-il) pour vous, ie vous le recommande,
Suiuez-le tout par tout, ne l'abandonnez point,
Et faictes que touſiours il ſoit de voſtre bande.

VIII.

Du bel œil de Diane eſt ma flamme empruntee,
En ſes nœuds blon-dorez mon cœur eſt arreſté,
Sa belle main guerriere a pris ma liberté,
Et ſa douce parolle a mon ame enchantee:
Son œil rend la ſplendeur des aſtres ſurmontee,
Ses cheueux du Soleil terniſſent la beauté,
Sa main paſſe l'iuoire, & la diuinité
De ſes ſages diſcours à bon droit eſt vantee:
Son bel œil me rauit; ſon poil doré me tient,
La riguer de ſa main mes douleurs entretient
Et par ſon doux parler ie ſens croiſtre ma flame.
Voila quelle eſt ma vie, & n'ay plus de repos
Depuis l'heure qu'Amour m'engraua dedans l'ame
Son œil, ſon poil, ſa main, & ſes diuins propos.

IX.

Las ie ſçay bien qu'il ne fault que i'eſpere,
En vous ſeruant, de me voir allegér!
Et toutes fois ie ne puis m'eſtranger
De vos beaux yeux, ainçois de ma miſere.
Ie ſuy l'obiet qui m'eſt le plus contraire,
Ie voy le gouffre, & ie m'y vay plonger:
Et me pouuant garantir du danger
(Fol que ie ſuis !) ie ne le veux pas faire.
Ne trouuant rien qui me face eſperer,
De vous ſeruir ne me puis retirer,
Bien que la mort pour loyer me menaſſe.
Helas voyez ou l'Amour m'a reduit!
„ Ie voy mon bien, & le mal qui me nuit:
„ Ie fuy mon bien, & mon mal ie pourchaſſe.

X.

Amour, oiseau vollant, arreste ma guerriere,
Qui fuit si vistiment: car helas ie ne puis !
Ma course est trop tardiue: & plus ie la poursuis,
Et plus elle s'auance en me laissant derriere.
Choisis l'vn de ce deux: exauce ma priere,
Ou ne me laisse plus en l'estat que ie suis:
Rens moy comme i'estois, sans Dame & sans ennuis,
Et deliure ma vie en ses yeux prisonniere.
Si tu es iuste, Amour, tu me dois deslier,
Ou par vn doux effort ceste dure plier:
Mais las que mon attente est vaine & miserable!
Ie prie vn fier tyran qui de nos maux se plaist,
Qui s'abreue de pleurs, qui d'ennuis se repaist,
Et plus il est prié, moins il est pitoyable.

XI.

Durant les grand's chaleurs i'ay veu cent mille fois
Qu'en voyant vn esclair flamboyer en la nuë,
Soudain comme transie & morte deuenuë
Tu perdois tout à coup la parolle, & la vois:
De pouls ny de couleur tant soit peu tu n'auois:
Et bien que de l'effroy tu fusses reuenuë,
Si n'osois-tu pourtant dresser en hault la veüe,
Voire vn long temps apres parler tu ne pouuois.
Donc si quand vn propos deuant toy ie commence,
Tu me vois en tremblant changer de contenance,
Demeurer sans esprit, palle & tout hors de moy,
Ne t'en estonne point, belle & cruelle Dame,
C'est lors que les esclairs de tes beaux yeux ie voy,
Qui m'esblouissent tout de leur luisante flame.

XII.

Vn iour l'aueugle Amour, Diane, & ma maistresse,
Ne pouuant s'accorder de leur dexterité,
S'essayerent de l'arc à vn but limité,
Et mirent pour le prix leur plus belle richesse,
Amour gaigea son arc, & la chaste Deesse
Qui commande aux forests, sa diuine beauté:
Ma Maistresse gaigea sa fiere cruauté,

 Qui

Qui me fait consommer en mortelle tristesse.
Las ! ma Dame gaigna, remportant pour guerdon
La beauté de Diane, & l'arc de Cupidon,
Auec le dur rocher dont son ame est couuerte.
Pour essayer ses traits elle a percé mon cœur,
Sa beauté m'eblouït, ie meurs par sa rigeur:
Ainsi sur moy chetif tombe toute la perte.

XIII.

On ne voit rien qui soit si solitaire,
Comme ie suis lors que ie ne puis voir
Ces deux beaux Yeux, ma gloire & mon pouuoir,
Absent desquels nul flambeau ne m'éclaire.
Tout esperdu ie ne sçauroy rien faire
Que soupirer, que me plaindre & douloir,
Blasmant la nuict, qui me fait receuoir
Par sa rigeur, tant de peine ordinaire:
Et dis ainsi; Las ce n'est pas à tort
Que lon te nomme, ô Nuict, fille de Mort,
M'ostant le bien nourricier de ma vie!
Durant le iour ie n'estime viuant,
Mais aussi tost que tu es arriuant
De plus languir ie pers toute l'enuie.

XIIII.

VALLON, ce faux Amour, qui me faict endurer
Tant d'estranges rigeurs que muet ie supporte,
Nous a tous deux rangez presque de mesme sorte,
Et presque vn mesme mal nous contraint soupirer.
Aimant comme tu fais, tu ne dois esperer
Qu'aucun allegement tes ennuis reconforte.
Aimant comme ie fay, mon esperance est morte:
Car ce n'est aux mortels d'y penser aspirer.
Tous deux nous endurons mille & mille tristesses,
Tous deux nous adorons en esprit nos Maistresses,
N'osans leur découurir nous soucis rigoureux.
Console toy, VALLON, comme ie me console:
„ Encor est-ce vn confort à l'homme malheureux
„ D'auoir vn compagnon au malheur qui l'affole.

XV.

la foy plus certaine en vne ame non fainte,
Vn honneste desir, vn doux languissement,
Vn erreur variable, & sentir viuement,
Auec peur d'enguarir, vne profonde atteinte.
i voir vne pensee au front toute depeinte,
Vne voix empeschee, vn morne estonnement,
De honte ou de frayeur naissant soudainement,
Vne palle couleur de lis & d'Amour teinte:
ref, si se mespriser pour vne autre adorer,
Si verser mille pleurs, si tousiours souspirer,
Faisant de sa douleur nouriture & bruuage.
i de loing se voir flamme, & de pres tout transi,
Sont cause que ie meurs par defaut de merci,
L'offense en est sur vous, & sur moy le dommage.

XVI.

L'aspre fureur de mon mal vehement
Si hors de moy m'estrange & me retire,
Que ne sçay si cest moy qui soupire,
Ny en quel poinct m'a reduict mon tourment.
Suis-ie mort? Non, i'ay trop de sentiment,
Ie suis trop vif & passible au martyre.
Suis-ie viuant? las ie ne le puis dire
Loin de vos yeux par qui i'ay mouuement!
Seroit-ce vn feu qui me brusle ainsi l'ame?
Ce n'est point feu: i'eusse esteint toute flamme
Par le torrent que mon dueil rend si fort.
Comment, BELLEAV, faut-il que ie l'appelle?
Ce n'est point feu que ma peine cruelle,
Ce n'est point vie, & si ce n'est point mort.

XVII.

Ny les dédains de son ieune courage,
Moqueur d'Amour & de sa deité:
Ny mon desir trop hautement porté,
Ny voir ma mort escrite en son visage:
Ny mon vaisseau prest a faire naufrage,
Le mast rompu, sans voile & sans clairté:

Ny les

Ny les ſoucis dont ie ſuis agité,
Ny la fureur du feu qui me ſaccage:
Ny tant de pleurs ſans profit reſpandus,
Ny ſes propos qui me ſont defendus,
Ny de mon mal auoir la cognoiſſance,
Ny la rigueur d'vn triſte eſloignement,
Me ſortiront de ſon obeiſſance.
„ Belle eſt la fin qui vient en bien aimant.

XVIII.

Las! qui languit iamais en ſi cruel martyre,
En ſi penibles nuicts, en ſi malheureux iours?
Qui iamais trauerſa tant de faſcheux deſtours
Auec ſi grands trauaux qu'ils ne ſe peuuent dire?
Ie ſouffre vn mal preſent, i'en doute encor vn pire:
Ie voy renfort de guerre, & n'attens nul ſecours:
Mes maus ſont grãds & fors, mes biẽs foibles & cours,
Et plus ie vais auant, plus ma douleur s'empire.
A toute heure, en tous lieux, de tout ie me deplais,
La nuict eſt mon ſoleil, le diſcord eſt ma pais,
Ie cours droit au naufrage, & fuy ce qu'il faut ſuiure:
Ie me faſche en faſchant les hommes & les Dieux,
Ie ſuis las de moymeſme & me ſuis odieux,
Brief ie ne puis mourir & ſi ie ne puis viure.

XIX.

Ayant brulé d'amour, gemi, crié, pleuré,
Sans que voſtre froideur s'en peuſt voir attiedie,
I'inuoquay tant la mort qu'vne aſpre maladie
S'offre à me deliurer du martyre enduré.
I'auoy l'œil & le teint haue & defiguré,
I'auoy perdu l'eſprit, la parolle & l'ouye,
Et m'eſtimois heureux que la fin de ma vie
Donnaſt fin aux rigueurs d'vn mal ſi deploré.
Mais vous, belle tyranne, aux Nerons comparable,
Feignant vn œil piteux de me voir miſerable,
Me rendiſtes l'eſprit pour reuiure au tourment.
Las! ſi quelque pitié peut en vous trouuer place,
Conſentez à ma mort, ie la requiers pour grace:
Le tyran eſt benin qui meurtrit prontement.

XX.

[I]e suis chargé d'vn mal qui sans fin me trauaille,
Quelque part que ie tourne il me suit obstiné :
Tout conseil, tout secours sans profit m'est donné:
Car tousiours plus au vif sa rigueur me tenaille.
[L]e lict à mes pensers est vn camp de baitaille,
Si ie saute du lict i'en suis plus mal mené:
Si ie sors, le tyran, qui me tient enchaisné,
A toutes les fureurs pour conduite me baille.
[Ic]y l'ardant desir m'anime à bien aimer,
Plus pres le desespoir me veut faire abysmer:
Ie suis en mesme temps tout de flamme & de glace:
Sans fin mesmes discours ie refais & desfais,
O miserable esprit ! quel Amour, quelle Paix
D'vn chaos si confus desbroüillera la masse?

CHANSON.

[C]EVX qui peignent Amour sans yeux,
N'ont pas bien sa force cognuë,
Il voit plus clair qu'aucun des Dieux,
Las ! i'ay trop essayé sa veuë.
[S]ouuent en pensant me sauuer,
Ie m'egare aux lieux solitaires:
Mais il ne fault à me trouuer
Dans les plus sauuages repaires.
[Q]uoy que ie coure incessament
Par deserts, montaignes, & plaines,
Il ne m'esloigne aucunement,
Et me fait souffrir mille peines.
[H]elas ! a-t-il mauuais regard ?
De cent mille traits qu'il m'adresse,
Il ne me frappe en nulle part
Qu'au cœur où tousiours il me blesse.
[I]l ha donc des yeux, & voit bien
A quelque but qu'il vueille atteindre:
Mais il est sourd, & n'entend rien,
On a beau soupirer & plaindre.
[S]'il eust ouy tant de regrets,
De cris, de sanglots & de plaintes,
Que ie lasche aux lieux plus secrets,
Tesmoins de mes dures attaintes:

Quand

Quand il n'euſt point eu d'amitié,
Et qu'il euſt tout bruſlé de rage,
Ie ſuis ſeur qu'il euſt eu pitié,
Et qu'il euſt changé de courage.
Que me faut-il donc eſperer
Suiuante ce Dieu plein de furie ?
Il voit bien pour me martyrer,
Et n'entend rien quand ie le prie.

XXI.

Eloignant vos beautez, ie vous laiſſe en ma place
Mon cœur, qui comme moy ne vous delaiſſera :
Car plus voſtre riguer ſur luy s'exercera,
Plus il ſera captif de voſtre bonne grace.
Ne vous attendez point qu'vn deſeſpoir le chaſſe:
Car pour vos cruautez moins voſtre il ne ſera,
Et ſuis tout aſſeuré qu'il ne pourchaſſera
De reuenir vers moy, quelque mal qu'on luy face.
Si vous le traictez bien, voſtre en ſera l'honneur :
Si vous le traitez mal, qu'il blaſme ſon malheur,
Sans iamais ſe douloir de ſi chere Maiſtreſſe.
Déloge donc, mon Cœur, ie ne veux retenir
Vn qui ſi volontiers pour vn autre me laiſſe,
Et ne penſe au malheur qui luy doit aduenir.

XXII.

Or' que mon beau Soleil loin de moy ſe retire,
Que verrez-vous, mes yeux, qui vous puiſſe éclairer ?
Il vous faudra touſiours aueuglez demeurer.
Soit que le iour s'abaiſſe, ou qu'il commence à luire.
Or' que le Ciel malin pour aſſouuir ſon ire,
Me rauit mon eſpoir, que pourray-ie eſperer ?
A nul contentement ie ne veux aſpirer,
Et veux que tout malheur à l'enui me martyre.
On me verra ſeulet par les bois écarter,
Pour en mille hauts cris triſtement m'éclater,
Guidé de deſeſpoir & d'amoreuſe rage.
Si vous pouuiez, mes yeux, me fournir tant de pleurs,
Que ie peuſſe noyer ma vie & mes douleurs,
Helas i'auroy tiré profit de mon dommage !

XXIII.

! que me sert de voir ces belles plaines
leines de fruicts, d'arbrisseaux & de fleurs,
)e voir ces prez bigarez de couleurs,
:t l'argent vif des bruyantes fontaines ?
st autant d'eau pour reuerdir mes peines,
)'huile à ma braise, à mes larmes d'humeurs,
Ie voyant point celle pour qui ie meurs
:ent fois le iour de cent morts inhumaines.
! que me sert d'estre loin de ses yeux
our mon salut, si ie porte en tous lieux
)e ses regars les sagettes meurtrieres ?
re penser dans mon cœur ne se tient :
:omme celuy qui la fiéure soustient,
onge tousiours des eaux & des riuieres.

XXIIII.

r estre absent du bel œil qui me tuë,
as mon desir ne va deminuant,
Iais dedans moy tousiours continuant
lus il me ronge, & plus il s'éuertuë !
ain obiet se presente à ma veüe,
e cent pensers m'affolant & tuant,
t sens Amour perçant & remuant
Ion cœur sanglant de sa griffe pointuë.
ericorde, Amour, ie te supply :
ay tant pour moy que ie met en oubly
:este beauté dont ma douleur procede.
qu'ay-ie dit ? Amour, garde t'en bien :
aime trop mieux ne m'aleger en rien.
lus que le mal ie doute le remede.

XXV.

! que me sert quand la douleur me blesse,
t que mon feu me cuist plus viuement,
)ue ie promette & iure incessament
)e iamais plus ne reuoir ma Maistresse,
qu'aussi tost que ses beaux yeux ie laisse,
eux inhumains, si promts à mon tourment,
me despite, & tout soudainement

Ie romps le nœu du serment qui me presse ?
L'enfant Amour, sorcier trop rigoureux
Tient en ces yeux quelque charme amoureux,
Qui de les voir malgré moy me conuie:
Et sans trouuer que ie doiue esperer,
Ie suis contraint de suiure & d'adorer
Contre mon gré les meurtriers de ma vie.

XXVI.

Lors que le trait par vos yeux decoché
Rompit le roc de ma poitrine dure,
Ce mesme trait dont vous m'auiez touché,
Dans mon esprit graua vostre figure.
Vous n'auez rien de rare & de caché,
De beau, de sainct, du ciel & de nature,
Qu'Amour subtil n'ait par tout recherché,
Pour faire en moy vostre viue peinture:
Brief, mon esprit ardant d'affections,
Est vn miroir de vos perfections,
Où vous pouuez vous voir toute depeinte.
Si ma foy donc ne vous peut enflammer
A tout le moins vous me deuez aimer
Pour le respect de vostre image sainte.

XXVII.

Mon Dieu, mon Dieu que i'aime ma Deesse,
Et les vertus qui l'eleuent aux cieux!
Mon Dieu mon Dieu que i'aime ses beaux yeux,
Dont l'vn m'est doux, l'autre plein de rudesse !
Mon Dieu mon Dieu que i'aime la sagesse
De ses propos qui rauiroyent les Dieux:
Et la douceur de son ris gracieux,
Qui me remplit d'vne heureuse allegresse!
Mon Dieu qu'i'aime à l'ouir deuiser,
Et tout raui baiser & rebaiser
Sa blanche main lors que moins elle y pense!
Mais quel amour me sçauroit mieux charmer
Que cest esprit, qui la faict estimer :
Mesme de ceux qui n'ont sa cognoissance ?

XXVIII.

Elle pleuroit toute palle de crainte,

Lors que la mort sa moitié menassoit,
Et tellement l'air de cris remplissoit,
Que la Mort mesme à pleurer eust contrainte.
las mon Dieu que sa grace estoit sainte!
Que beau son teint qui les lis effaçoit!
Plus de crystal des yeux elle versoit,
Et plus mon ame au vif estoit atteinte.
Air en pleurant sa douleur tesmoigna,
Le beau Soleil de pitié s'esloigna,
Les Vens esmeus retenoyent leurs haleines:
sur la terre où tomberent les pleurs
De ses beaux yeux, amoureuses fontaines,
Tout s'esmaila de verdure & de fleurs.

XXIX.

ne me plains de vostre cruauté,
A mes desirs entierement contraire:
Ie ne me plains de ce que ie n'espere
Que desespoir pour ma fidelité:
ne me plains de ma temerité,
Ie ne me plains que ma foy perseuere:
Au pis aller ce me sera salaire,
Quand ie mouray seruant telle beauté.
ne me plains qu'en mon mal vehement
Ne m'est permis voir vos yeux librement:
Ie ne me plains que tout me face craindre.
lais en souffrant tant de punitions,
De desespoirs, de morts, de passions,
Las ie me plains que ie ne m'ose plaindre!

XXX.

i c'est aimer que porter bas la veuë,
Que parler bas, que soupirer souuant,
Que s'égarer solitaire en resuant,
Bruslé d'vn feu qui point ne diminuë.
Si c'est aimer que de peindre en la nuë
Semer sur l'eau, ietter ses cris au vant,
Chercher la nuict par le Soleil leuant,
Et le Soleil quand la nuict est venuë.
Si c'est aimer que de ne s'aimer pas,
Cent fois le iour souhaiter son trespas,

Et ne

Et ne sçauoir dont sa douleur procede:
Las; on peut voir que i'aime ardentement,
Et toutesfois cognoissant mon tourment,
Apres ma mort vous gardez mon remede.

XXXI.

Ie le confesse, Amour, ie te suis redeuable,
M'ayant faict auioudhuy tant d'heur iouissant:
Et si tu m'as trouué ferme en t'obeissant,
I'en suis recompensé d'vn heur incomparable.
Sur la plus grand' chaleur de ce iour desirable,
La beauté qui me blesse & me rend languissant,
Doucement dessus moy son beau chef abaissant,
S'est laissee assoupir d'vn sommeil aggreable.
Ah Dieu que de beautez en son front reluisoyent;
Que les lis blanchissans de son sein me plaisoyent;
Que de fleurs, que d'œillets, que de roses vermeilles,
Que de cœurs prisonniers en ses dorez cheueux!
Tu deuois faire, Amour fauorable à mes vœux,
Que ie fusse tout œil pour voir tant de merueilles.

XXXII.

Marchans, qui trauersez tout le riuage More
Du froid Septentrion, & qui sans reposer
A cent mille dangers vous allez exposer
Pour vn gain incertain qui vos esprits deuore:
Venez seulement voir la beauté que i'adore,
Et l'obiet dont ie sens ma ieunesse embraser,
Et ie suis seur qu'apres vous ne pourrez priser
Le plus riche thresor, dont l'Afrique se dore.
Voyez les filets d'or de ce chef blondissant,
L'esclat de ces rubis, ce coral rougissant,
Ce crystal, cest ebene, & ces graces diuines,
Cest argent, cest yuoyre, & ne vous contentez
Qu'on ne vous monstre encor mille autres raritez,
Mille beaux diamans, & mille perles fines.

XXXIII.

Si tost qu'au plus matin ma Diane s'eueille
(O Dieux iugez mon heur;) ie suis à son leuer,
Et voy tout le plus beau qui se puisse trouuer

Depuis

Depuis les Indiens iusqu'où Phebus sommeille.
e n'est rien que le teint de l'Aurore vermeille,
Ce n'est rien que de voir aux longues nuits d'hiuer
Parmi le firmament mille feux arriuer,
Et n'est vray que le Ciel cache plus de merueille.
la voy quelquefois s'elle se veut mirer.
Esperdue, estonnee, & long temps demeurer
Admirant ses beautez, dont mesme elle est rauie:
ce pendant (chetif!) immobile & poureux,
Ie pense au beau Narcis de soymesme amoureux,
Craignant qu'vn sort pareil mette fin à sa vie.

XXXIIII.

eluy que l'Amour range à son commandement,
Change de iour en iour de façon different:
Helas i'en ay bien faict mainte preuue apparente,
Ayant esté par luy changé diuersement.
me suis veu muer pour le commencement
En Cerf, qui porte au flanc vne fleche sanglante:
Apres ie deuins Cygne, & d'vne voix dolente
Ie presagé ma mort me plaignant doucement.
ores ie deuins fleur languissante & panchee,
Puis ie fu faict fontaine aussi soudain seichee,
Espuisant par mes yeux toute l'eau que i'auois:
t'ie suis Salemandre, & vy dedans la flame,
Mais i'espere bien tost me voir changer en Voix,
Pour dire incessamment les beautez de ma Dame.

XXXV.

ar vos graces, ma Dame, & par le dur martyre
Qui me rend en aimant triste & desesperé,
Par tous les lieux secrets où i'ay tant soupiré,
Et par le plus grand bien qu'vn amoureux desire.
ar ces beaux traits qu'Amour dedans vos yeux retire,
Par les lis de vos mains, par vostre poil doré,
Et où rien de plus grand pouroit estre iuré,
Ie l'appelle à tesmoin de ce que ie veux dire.
mais d'autres beautez mon œil ne sera pris,
Doux espoir de mes maux, cher feu de mes esprits,
Vous serez ma recherche, & premiere & derniere:
t mon cœur cessera d'idolatrer vos yeux,

Lors

Lors qu'on ne verra plus au Soleil de lumiere,
D'eaux en mer, d'herbe aux prez, & d'estoiles aux Cieux.

XXXVI.

Pour me recompenser de tant de passion,
Que supporte mon cœur deuôt à ton seruice,
Te l'offrant pour victime en piteux sacrifice,
Et me rendant pour toy compagnon d'Ixion:
Non, ne paye ma foy d'aucun affection,
Puis que c'est ton voloir il faut que i'obeïsse,
Paye moy di rigueur, paye moy d'iniustice,
Ie n'en puis estre moins à ta deuotion.
Preste moy seulement ceste œillade diuine,
Qui me remplit d'amour le cœur & la poitrine,
Et qui d'vn feu cuisant m'embrasa les esprits,
A fin qu'en me iouant soudain ie te regarde,
Et que cent mille amours dans le sein ie te tarde,
Alors tu seras prise au ieu que tu m'as pris.

XXXVII.

Amour, quand fut-tu né? Ce fut lors que la terre
S'esmaille de couleurs, & les bois de verdeur.
De qui fus-tu conceu? D'vne puissante ardeur,
Qu'oisiuité lasciue en soymesmes enserre.
Qui te donne pouuoir de nous faire la guerre?
Les diuers monuments d'Esperance & de Peur.
Où te retires-tu? Dedans vn ieune Cœur,
Que de cent mille traits cruellement i'enferre.
De qui fus-tu nourry? D'vne douce Beauté,
Qui eut pour la seruir Ieunesse & Vanité.
De quoy te repais-tu? D'vne belle lumiere.
Crains-tu point le pouuoir des ans & de la Mort?
Non: car si quelquefois ie meurs par leur effort,
Aussi tost ie retourne en ma forme premiere.

XXXVIII.

Celle à qui i'ay sacré ces fleurs de ma ieunesse
Mes vers, (enfans du cœur) mon seruice, & ma foy.
En qui seule i'espere, en qui seule ie croy,
DES-IARDINS, c'est ma Cour, ma Royne & ma princesse.

Ceux

Ceux qui sont alterez d'honneurs, ou de richesse,
Importuns feront presse à la suyte du Roy:
Les biens & la grandeur que ie brigue pour moy,
C'est de finir ma vie en seruant ma Maitresse.
Tout ce qui vit au monde aux destins se rangeant,
Est serf de la Fortune, ou serf de son argent,
La peur le tyrannise, ou quelque autre manie:
C'est vn loy forcee. Or quelle autre prison
Pouuoit plus dignement captiuer ma raison,
Qu'vne ieune deesse en beautez infinie?

XXXIX.

Doncques sera-il vray que l'ennuy qui me ronge,
A l'enui de ma foy viue eternellement?
Et que mon feu cruel s'embrase mesmement
Dans la mer des Pensers où mon ame se plonge?
Me payra-lon tousiours d'vne vaine mensonge,
Qui faict que ma douleur s'accroisse incessamment?
Seray-ie tousiours veu pour aimer ardemment,
Discourir à par moy comme vn homme qui songe?
Ne sentiray-ie plus au dedans de mon cœur
Qu'vn debat obstiné d'esperance & de peur,
Qui mille fois le iour s'entredonnent la chasse?
Helas! ie croy que non. Car que puis-ie esperer
Si ie voy ton secours de moy se retirer,
Estant mes ennemis les maistres de la place?

XL.

Puis-ie pas à bon droit me nommer miserable,
Et maudire l'aspect sous lequel ie fu né,
A tant d'ennuis diuers me voyant condamné,
Sans que i'attende rien qui me soit fauorable?
Si ie suis trauaillé d'vn mal insupportable,
Sans relasche il me presse & me suit obstiné:
Et si quelque plaisir (peu souuent) m'est donné,
Il auorte en naissant & n'est iamais durable.
I'estimoy que le Sort qui m'est si rigoureux,
Las de sa cruauté me voulust rendre heureux
Par l'obiet tant aimé de ma seule Deesse:
Mais ce trait de bonheur comme vn songe est passé,
Apprenant à mon cœur en tenebres laissé,
Qu'apres vn peu de ioye on sent mieux la tristesse.

XLI.

S'il est vray que le ciel ait sa course eternelle,
Que l'air soit inconstant, la mer sans fermeté,
Que la terre en Hiuer ne resemble à l'Esté,
Et que pour varier la Nature soit belle.
S'il est vray que l'esprit d'origine immortelle,
Cherchant tousiours d'apprendre aime la nouueauté,
Et si mesme le corps pour durer en santé
Change auec les saisons de demeure nouuelle :
D'où vient qu'estant forcé par la rigueur des cieux
A changer non de cœur, mais de terre & de lieux,
Ie ne guarisse point de ma viue pointure?
D'où vient que tout me fasche & me déplaise tant?
Helas c'est que ie suis seul au monde constant,
Et que le changement est contre ma nature.

XLII.

Or' que bien loing de vous ie languy soucieux,
Ie ne trouue plaisir qu'à plaindre mon martyre,
Et ne sçauroy rien voir quelque part que ie tire,
Qui ne blesse aussi tost mon esprit par mes yeux.
Quand ie voy ces hauts monts qui voisinent les cieux,
Ie pense à la grandeur du bien que ie desire:
Et pense oyant les vents en leur cauerne bruire,
Aux vents de mes soupirs & sanglots furieux.
Quand ie voy des rochers les sources distilantes,
Il me va souuenir de mes larmes bruslantes,
Qui distilent sans fin d'vn cours perpetuel :
Et les fueilles des bois que le grand vent emporte,
Mettent deuant mes yeux mon esperance morte,
Qui me laisse heritier d'vn dueil continuel.

XLIII.

Solitaire & pensif dans vn bois escarté,
Bien loing du populaire & de la tourbe espesse
Ie veux bastir vn temple à ma chaste Deesse,
Pour appendre mes vœux à sa diuinité.
Là de iour & de nuict par moy sera chanté
Le pouuoir de ses yeux, sa gloire & sa hautesse :
Et, deuôt, son beau nom i'inuoqueray sans cesse,
Quand ie seray pressé de quelque aduersité.

Mon

Mon œil ſera la lampe,& la flamme immortelle,
Qui m'ard inceſſamment, ſeruira de chandelle :
Mon corps ſera l'autel,& mes ſoupirs les vœux.
Par mille & mille vers ie chanteray l'office,
Puis eſpanchant mes pleurs,& coupant mes cheueux,
I'y feray tous les iours de mon cœur ſacrifice.

XLIIII.

O Songe heureux & doux! où fuis-tu ſi ſoudain
Laiſſant à ton depart mon ame deſolee?
O douce viſion, las! où es-tu volee,
Me rendant de triſteſſe & d'angoiſſe ſi plein?
Helas Somme trompeur, que tu m'es inhumain!
Que n'as-tu plus long temps ma paupiere ſillee?
Que n'auez-vous encor, ô vous troupe eſtoilee,
Empeſché le Soleil de commencer ſon train?
O Dieux permettez-moy que touſiours ie ſommeille,
Si ie puis receuoir vne autre nuict pareille,
Sans qu'vn triſte reſueil me debande les yeux!
Certes on dit bien vray : Le bien qui nous contente,
„ Touſiours traine à ſa queüe vn regret ennuyeux :
„ Et n'y a choſe aucune en ce monde conſtante.

XLV.

Ie me trauaille aſſez, pour ne faire apparoir
La douleur qui me rend ſi triſte & ſi debile,
Mais helas ie ne puis! Il eſt trop difficile
De porter vn grand feu ſans qu'on le puiſſe voir.
Ie cache mes ennuis, ie contrains mon vouloir,
Et taſche à le couurir d'vne façon ſubtile :
Mais mon vague penſer, ou mon œil qui diſtile,
Découurent malgré moy ce qui me fait douloir.
Ne m'en accuſez point, ma mortelle Deeſſe :
Cil qui n'aime pas bien, d'vne ſage fineſſe
Pourra bien deguiſer,& ſe monſtrer diſcret :
Mais celuy qui a l'ame au vif d'amour atteinte,
Sçachant & confeſſant qu'il faut eſtre ſecret,
Si ne peut-il s'aider de choſe qui ſoit feinte.

XLVI.

Quand i'approche de vous, & que ie prens l'audace
De regarder vos yeux rois de ma liberté,

Vne ardeur me ſaiſit, ie ſuis tout agité,
Et mille feux ardens en mon cœur prennent place.
Helas! pour mon ſalut que faut-il que ie face,
Si non vous eſloigner contre ma volonté?
Ie le fay: toutesfois ie n'en ſuis mieux traitté.
Car ſi i'eſtois en feu, ie ſuis tout plein de glace.
Ie ne ſçauroy parler, ie deuiens palle & blanc,
Vne tremblante peur me gele tout le ſang,
Le froid m'eſtreint ſi fort que plus ie ne reſpire.
Hé donc puis-ie pas bien vous nommer mon Soleil,
Si ie ſens vn Hiuer m'eſloignant de voſtre œil,
Puis vn Eſté boüillant lors que ie le voy luire?

XLVII.

Malheureux fut le iour, le mois, & la ſaiſon,
Que le cruel Amour enſorcela mon ame,
Verſant dedans mes yeux par les yeux d'vne Dame,
Vne trop dangereuſe & mortelle poiſon.
Helas! ie ſuis touſiours en obſcure priſon:
Helas! ie ſens touſiours vne bruſlante flame:
Helas! vne trait mortel ſans relaſche m'entame,
Serrant, bruſlant, naurant, eſprit, ame & raiſon.
Que ſera-ce de moy? le mal qui me tourmente,
En me deſeſperant d'heure en heure s'augmente,
Et plus ie vais auant, plus ie ſuis malheureux,
Que maudite ſoit donc ma dure deſtinee,
L'heure, le iour, le mois, la ſaiſon & l'annee,
Que le cruel Amour me rendit amoureux.

XLVIII.

Les premiers iours qu'Amour range ſous ſa puiſſance
Vn cœur qui cherement garde ſa liberté,
Dans des filets de ſoye il le tient arreſté,
Et l'émeut doucement d'vn feu ſans violence:
Mille petits Amours luy font la reuerence,
Il ſe bagne en lieſſe & en felicité,
Les Yeux, la Mignardiſe, & la douce Beauté
Vollent touſiours deuant quelque part qu'il s'auance.
Mais las! preſque auſſi toſt ceſt heur ſe va perdant,
La priſon s'eſtreciſt, le feu deuient ardant,
Les filets ſont changez en rigoureux cordage.

Venus

Venus est vne rose espanie au Soleil,
Qui contente les yeux de son beau teint vermeil,
Et qui cache vn Aspic sous vn plaisant fueillage.

XLIX.

Ces eaux qui sans cesser coulent dessus ma face,
Les tesmoins decouuerts des couuertes douleurs,
Diane, helas! voyez, ce ne sont point des pleurs.
Tant de pleurs dedãs moy ne sçauroyẽt trouuer place.
C'est vne eau, que ie fay de tout ce que i'amasse
De vos perfections, & de cent mille fleurs
De vos ieunes beautez, y meslant les odeurs,
Les roses & les lis de vostre bonne grace.
Mon amour sert de feu, mon cœur sert de fourneau,
Le vent de mes soupirs nourrit sa vehemence:
Mon œil sert d'alambic par où distile l'eau.
Et d'autant que mon feu est violant & chaud,
Il fait ainsi monter tant de vapeurs en haut,
Qui coulent par mes yeux en si grand' abondance.

L.

Helas! de plus en plus le malheur qui m'outrage
Renforce sa furie, & me va poursuiuant:
Ie sens en pleine mer les ondes & le vent,
A l'heure que ie pense estre pres du riuage.
Dieux soyez moy benins! destournez ce presage,
Faites que ma frayeur ne marche plus auant,
Ou ne permettez pas que ie reste viuant,
Pour reseruer mon ame à si piteux naufrage.
La nuict qui me souloit de songes contenter,
Ores m'est inhumaine, & me vient tourmenter,
Repassant par mes yeux vne mort effroyable:
Dont ie tremble de crainte & ne sçay que penser.
Car veu que la beauté n'est pas long temps durable,
Ie crains pour les beaux yeux qui me font trespasser.

LI.

Heureux anneau de ma belle Deesse,
Que ie t'estime & combien tu me plais,
C'est toy, mignon, qui mes ennuis desfais,
Changeant en heur le malheur qui m'oppresse.
Quand ie te voy ie suis plein de liesse,

De mille amours mon ame ie repais :
Par toy ma guerre eſt conuertie en paix,
Mes pleurs en ris, en plaiſir ma triſteſſe.
Tu es tout rond: parfaite eſt la rondeur.
Tu es tout d'or, pour monſtrer la grandeur
De mon amour comme l'or affinee.
Ton diamant monſtre ma fermeté,
Et qu'à grand tort ma Diane obſtinee
Demeurera ferme en ſa cruauté.

LII.

Quand la fiere beauté qu'vniquement i'admire,
Faiſoit luire à Paris les Soleils de ſes yeux,
On ne voyoit par tout qu'vn Printemps gracieux,
Et touſiours mollement ſoupiroit vn Zephyre.
Mais depuis que ſon œil autre part alla luire,
La France n'a rien veu qu'vn Hyuer ſoucieux,
Tout noirci de broüillas, obſcur & pluuieux,
Et les fiers Aquilons furieuſement bruire.
Or' les monts où elle eſt, qui ſouloyent parauant
En l'eſté plus ardant eſtre battus du vent,
De frimas, de gelee, & de glace eternelle,
Sont au mois de Ianuier doucement euentez,
Les eaux parlent d'Amour, & de tous les coſtez
On ne voit rien que fleurs, & verdure nouuelle.

LIII.

Ie recerche à toute heure auec la ſouuenance
Ceſte vnique beauté, qui l'eſprit m'a raui,
Et qui fait que loing d'elle auſſi triſte ie vy
Comme i'eu de lieſſe en ſa douce preſence.
Pour tenir verte en moy la peine & l'eſperance,
Et faire que mon cœur ſoit plus fort aſſerui,
Amour qui n'eſt iamais de mes pleurs aſſouui,
Par mille inuentions refraichit ceſte abſence.
A mes yeux languiſſans il fait voir tout exprés
Les vulgaires beautez, & les foibles attraits
De celles que noſtre âge entre toutes reuere.
Lors ie cognoy ma perte en voyant leurs defauts,
Et combien de vos yeux les rayons ſont plus chauds :
Car rien qui ne ſoit vous à mon cœur ne peut plaire.

LIIII.

te l'auois bien dict ; pauure Cœur desolé,
Que tu ne deuois pas si laschement te rendre :
Mais oncq à mes propos tu ne voulus entendre :
Car vn espoir pipeur t'auoit ensorcelé.
vois comme il t'en prend, ton heur s'est enuolé,
Tu demeures captif, ton bien est mis en cendre,
Contre tes ennemis tu ne te peux defendre :
Car Amour te retient & te rend tout bruslé.
vous, mes pauures Yeux conuertis en fontaines,
Las! que vous faites bien d'ainsi pleurer vos peines,
Et la dure prison où ie suis retenu :
ous ne verrez plus rien desormais qui vous plaise :
Mais ce m'est grãd confort de vous voir en mal-aise.
Car pour vostre plaisir ce mal m'est aduenu.

LV.

elas! chassez ce vouloir obstiné,
Helas! changez ceste estrange nature,
Et ne soyez si rebelle & si dure
Au pauure cœur qui vous est destiné.
'est-il pas temps que ie sois guerdonné?
N'est-il pas temps qu'vne heureuse aduenture
Bannisse au loin la douleur que i'endure,
Et de chetif me rende fortuné?
vous sçauez que ma foy soit certaine,
Si vous voyez la grandeur de ma peine,
Si vous pouuez mes langueurs secourir,
ue vous sert-il que ie sois miserable?
Las hastez-vous de m'estre fauorable,
Ou vous hastez de me faire mourir.

LVI.

i la pitié trouue en vous quelque place,
Si vostre cœur n'est en roche endurci,
Faites-en preuue, ayez de moy merci,
Et m'octroyez le bien que ie pourchasse.
Ma fermeté, qui toute autre surpasse,
Ne dessert pas que ie languisse ainsi
Sous le pouuoir d'vn rigoureux souci,
Qui me tourmente & iamais ne se lasse.
i vous trouuez quelque contentement

En ma douleur, dites-le librement,
A l'aduenir ie prendray patience.
Car si mon mal sert à vous contenter,
Ce m'est plus d'heur de me voir tourmenter,
Que vous desplaire, & auoir allegence.

LVII.

Si i'aime iamais plus pour viure mal-contant,
Et ne rapporter rien de ma poursuite vaine
Que les poignans refus d'vne Dame inhumaine,
Et pour languir tousiours, que ie meure à l'instant.
Hé qui fait suiure Amour, si ce n'est pourautant
Qu'on pense en recueillir quelque faueur certaine?
Car cil qui seroit seur de n'en auoir que peine,
Seroit-ce pas vn sot s'il s'en trauailloit tant?
Ce qui nous fait trouuer le trauail agreable,
C'est quand nous esperons quelque fin desirable,
Qui doit donner repos à nos longues douleurs.
Pourquoy donc vainement veux-ie par ma constance,
Par regrets, par soupirs, trauaux, flammes & pleurs
Acheter des refus pour toute recompanse?

LVIII.

I'ay long temps voyagé courant tousiours fortune
Sus vne mer de pleurs, à l'abandon des flots
De mille ardans soupirs & de mille sanglots,
Demeurant quinze mois sans voir soleil ny lune.
Ie reclamois en vain la faueur de Neptune,
Et des astres iumeaux sourds à tous mes propos:
Car les vents irritez combatans sans repos,
Auoyent iuré ma mort sans esperance aucune.
Mon desir trop ardant ainsi qu'il luy plaisoit,
Sans voile & sans timon la barque conduisoit,
Qui couroit incertaine au vouloir de l'orage.
Mais durant ce danger vn écueil ie trouuay,
Qui brisa ma nacelle, & moy ie me sauuay
A force de nager euitant le naufrage.

LIX.

Puis que ie ne fay rien en vous obeissant,
Qui vous donne plaisir, & vous soit agreable:
Puis que vous estimez que mon cœur soit muable,
Bien qu'aux flots des malheurs il s'aille endurcissant;

Puis

Puis que vostre rigueur d'heure en heure accroissant
Se plaist à me gesner, & me voir miserable :
Puis que ma passion ne vous sert que de fable,
Et que mieux ie vous sers plus ie suis languissant :
Puis que comme ma foy vostre orgueil continüe,
Puis que le chemin croist & le iour diminüe,
Et que ie ne voy rien qui me promette mieux,
Adieu, ma Dame, adieu, aussi bien ie confesse
Qu'il faudroit pour seruir vne telle Deesse
Non vn homme mortel, mais le plus grand des dieux.

LX.

Je suis repris, helás! ie suis repris,
Plus que iamais vne ardeur me consume:
Ie suis tout cuit du venin que ie hume,
Qui boit mon sang, & trouble mes esprits!
Aussi mes Yeux c'estoit trop entrepris.
Comment? desia vous en faisiez coustume
De vous mirer au feu qui vous allume.
Hé! pensiez-vous n'en estre point surpris?
Puis que par vous i'ay receu ce dommage
Ie ne me plains que soyez en seruage :
Seruage? non, ains douce liberté.
Mais mon esprit qui n'a point faict d'offense,
Meritoit-il d'estre ainsi tourmenté,
Et que mon cœur pour l'œil fist penitence?

LXI.

Amour brusle mon cœur d'vne si belle flame,
Et suis sous son pouuoir si doucement traitté,
Que languissant ainsi captif & tourmenté
Ie beny la prison, & le feu de mon ame.
Vous autres prisonniers, que son ardeur enflame,
Souhaitez moins de peine, & plus de liberté:
De moy ie veux mourir en ma captiuité,
Consommé par le feu des beaux yeux de ma Dame.
Les trauaux, les rigueurs, la peine & le malheur
Embellissent ma gloire, & n'ay plus grand' douleur,
Que quand cest œil felon autre que moy tourmente.
Ie n'ay pas toutesfois perdu le iugement :
Car on dit bien-heureux celuy qui se contente,
Et ie trouue à l'aimer mon seul contentement.

LXII.

Madame, apres la mort c'est chose manifeste
Que nous irons tous deux à l'infernal tourment:
Vous, pour vostre rigueur: moy pour trop hardiment
Auoir presumé voir vne chose celeste.
Mais d'autant pour le moins que ie vous suis moleste,
Vostre mal, me voyant, sera plus vehement:
Et moy qui de vous voir fay mon contentement,
Ie beniray ce lieu que si fort lon deteste.
Car mon ame rauie en l'obiet de vos yeux,
Au milieu des Enfers establira les Cieux,
De la gloire eternelle heureusement pourueüe.
Et quand tous les damnez se voudront esmouuoir
Pour empescher ma gloire, ils n'auront le pouuoir,
Pourueu qu'estant là bas ie ne perde la veüe.

LXIII.

Las! on dit que l'espoir nourrist l'affection,
Et que c'est luy qui donne à l'Amour accroissance:
Et i'aime (malheureux!) n'ayant nulle esperance
Qu'en la mort qui m'attend pour ma punition.
Le triste desespoir, chef de ma passion,
Ne me peut démouuoir de ma perseuerance:
Mais ce qui plus me trouble, & qui croist ma souffrãce
C'est que ie suis contraint d'vser de fiction.
Las! ie remarque assez qu'en ma haute entreprise
La discretion caute est bien propre & requise:
Mais mon sens esgaré n'entend pas ce secret.
Car puis que ie vous aime, & que rien ie n'espere,
I'ay bien perdu le sens. Or se pourroit-il faire,
Qu'ayant perdu le sens ie peusse estre discret?

LXIIII.

Comme vn pauure malade en la couche arresté,
Qui pour sa guarison prend maint & maint bruuage,
Herbes, charmes, billets, mais tout à son dommage:
Car son mal incurable en est plus irrité.
En fin perdu d'espoir, quand il a tout tenté,
Remet à Dieu sa vie, & n'a plus de courage
D'attendre aucun secours, ny que rien le soulage
Que celle qui des maux est le but limité.
De mesme, en mes douleurs i'auois pris esperance

Que l'oubly, la raison, les dedains, où l'absence
Me pourroyent alleger ou du tout me guarir :
Mais voyant que sans fruict mon attente se treuue,
I'obeïs au destin, & sans faire autre preuue,
Des beaux traits de vos yeux ie consens de mourir.

LXV.

Amour a mis mon cœur comme vn rocher à l'onde,
Comme enclume au marteau, cõme vne tour au vent
Et comme l'or au feu, dont ie pleure souuent,
Et crie à haute voix sans qu'aucun me responde.
Las! tes yeux sont luisans, & ta tresse m'est blonde
Seulement pour mon mal: car ie vay receuant
Les flots, les coups, l'haleine, & le feu trop viuant
Sans varier ma foy qui plus ferme se fonde.
L'onde c'est ton orgueil, le marteau mon tourment,
Le vent ta volonté tournant legerement,
Qui pourtant ne m'émeut, ne me rõpt, ne m'encline.
Puis ton ardant courroux plein de froide rigueur,
Comme vn feu deuorãt veut consommer mon cœur,
Mais tout ainsi que l'or dans la braise il s'affine.

LXVI.

I'ay par long temps sous l'amoureux pouuoir
Suyui ton œil, seul Soleil qui m'éclaire :
Et ne pouuoy, quoy que ie sceusse faire,
Me retenir vne heure sans le voir.
De plus grand heur ie ne voulois auoir:
Mais quand ie voy que tu veux le contraire,
Ie m'en esloigne, & tasche à m'en distraire,
Pour obeïr à ton cruel vouloir.
En t'esloignant i'esloigne aussi ma vie,
Et toutesfois pour te rendre seruie
Ie ne me plains de mourir en ce poinct.
Las! ie te rens entiere obeïssance,
Fors que tu veux que ie ne t'aime point :
Mais ie n'ay pas de t'obeïr puissance.

LXVII.

I'accompare ma Dame au serpent furieux,
Que le diuin Thebain surmonta par la flame :
Ce serpent eut sept chefs, & ma cruelle Dame
Ha sept moyẽs vainqueurs des humains & des Dieux :

Le teint, le front, la main, la parole, & les yeux,
Le sein, & les cheueux qui retiennent mon ame.
Auec ces sept beautez les rochers elle entame,
Et tousiours son pouuoir reuient victorieux.
De chacun de ces chefs, sept autres nouueaux sortent,
La mort, les traits, le feu, les desirs qui transportent,
L'espoir, la deffiance, & l'aspre deconfort.
Ils sont de ce seul poinct differens de nature,
C'est qu'auecque du feu l'Hydre fut mis à mort,
Et l'autre prend sans plus de mon feu nourriture.

LXVIII.

I'ay tant suiui l'Amour sans auoir recompense,
I'ay tant pour l'adoucir vainement soupiré,
Que le recognoissant contre moy coniuré,
Ie dois iusqu'au tombeau luy faire resistance.
Laschement toutesfois sans me mettre en defense
Ie me rens pour vn trait que vos yeux m'ont tiré:
Bien que ie voye à l'œil mon malheur preparé,
Et que le desespoir soit ma seule esperance.
Mais qui pourroit fuir le desastre ordonné?
L'vn meurt dedans son lict, l'autre est predestiné
Pour mourir au combat, l'autre au milieu de l'onde:
De moy, par les effets on peut voir clairement
Que le Ciel arresta, quand ie vins en ce monde,
Que ie deuoy mourir pour aimer constamment.

LXIX.

Ma nef passe au destroit d'vne mer courroucee,
Toute comblé d'oubli, l'hiuer à la mi-nuict:
Vn aueugle, vn enfant, sans souci la conduit,
Desireux de la voir sous les eaux renuersee.
Elle ha pour chaque rame vne longue pensee,
Coupant au lieu de l'eau l'esperance qui fuit:
Les vents de mes soupirs effroyables de bruit,
Ont arraché la voile à leur plaisir poussee.
De pleurs vne grand' pluye, & l'humide nuage
Des dedains orageux destendent le cordage,
Retors des propres mains d'Ignorance & d'Erreur.
De mes astres luisans la flamme est retiree,
L'art est vaincu du temps, du bruit & de l'horreur:
Las! puis-ie donc rien voir que ma perte asseuree?

LXX.

...ais qu'on veut que l'image en mon cœur si bien peinte
S'efface auec le temps contre ma volonté,
Ie prens congé de vous, ô diuine Beauté,
Qui reteniez mon ame heureusement contrainte.
...n moy toute autre ardeur desormais soit esteinte,
Tout espoir, tout desir, toute felicité:
Arriere, ô foible Amour, qui fais place à la crainte,
Adieu flambeaux & traits, adieu captiuité:
...dieu Lut compagnon de mes tristes pensees,
Adieu nuicts en discours comme vn songe passees,
Desirs, soupirs, regars si gracieux & doux:
...ouleurs, soucis, regrets saisiront vostre place.
Car puis que mon amour par la crainte s'efface,
O plaisirs, pour iamais ie prens congé de vous.

COMPLAINTE.

QVAND ie viens à penser à mon cruel malheur,
Et au poinct desastré de ma triste naissance,
Ie me sens si pressé d'angoisseuse douleur,
Qu'il faut qu'en soupirât mille plaints ie commence.
Ie fens l'air de regrets, ie despite les cieux
Tout forcené de rage:
Et les torrens de pleurs, que debordent mes yeux,
Me noyent le visage.
Desolé que ie suis! à quoy puis-ie aspirer?
Où faut-il que ie tourne? helas que doy-ie faire,
Si ie ne cognoy rien qui me face esperer,
Et si ie ne voy rien qui ne me soit contraire?
Tout obiet me desplaist, toute chose me nuit:
Le ciel, l'air, & la terre,
La chaleur & le froid, la lumiere & la nuict
A l'enui me font guerre.
Si i'ay quelque plaisir, c'est helas seulement
Quand i'inuoque la mort pour finir ma destresse:
Pour luy faire pitié ie luy di mon tourment,
Et le mal importun qui iamais ne me laisse.
Mais i'ay beau raconter ce qui me fait douloir
A ceste inexorable:
Car helas ie ne puis ie ne puis l'esmouuoir
A m'estre fauorable:

Lors que ie la requiers de finir mon esmoy,
Elle ferme l'oreille à ma iuste priere.
Si i'en veux approcher, reculer ie la voy:
Si ie vais au deuant, elle fuit en arriere,
Et dit que c'est en vain que d'elle ie pretens
Secours en mon dommage.
Car les dieux qui ne sont de mes malheurs contens,
M'en gardent d'auantage.

Ils veulent que ie viue, à fin de faire voir
Toute l'ire du ciel dans vn homme assemblee,
Et tout ce que l'Enfer dedans soy peut auoir
Pour tourmenter vne ame, & la rendre troublee.
Car l'eternelle nuict ne couue point d'horreur,
De tourmens & de flame,
De pleurs, de peurs, de morts, de remors, de fureur,
Qui ne loge en mon ame.

Ie ne sçay qui ie suis, ie ne me cognoy point,
Sinon que pour vn homme où tout malheur abonde,
Las! ie me sens reduit à vn si piteux poinct,
Que me faschant de moy ie fasche tout le monde:
Et ce qui plus me trouble, & me fait blasphemer
Nature & la fortune,
C'est que ie ne sçauroy seulement exprimer
L'ennuy qui m'importune.

Il faut que ie le couure & l'estouffe au dedans,
Pour ne le pouuoir pas assez tristement plaindre,
Dont ie viens à sentir mille charbons ardans,
Que larmes & soupirs n'ont puissance d'esteindre:
Seulement ie me plais, me mettant à penser
Que tel est mon martyre,
Que quand le ciel voudroit plus fort se courroucer
Ie ne puis auoir pire.

S'il aduient quelquesfois qu'outre ma volonté,
Du logis où ie suis i'abandonne la porte,
Ie chancelle à tous pas d'vn & d'autre costé,
Tant la douleur extreme hors de moy me transporte.
Ie ne parle à personne, & chemine incertain,
Comme il plaist à ma rage:
Si quelcun me rencontre, il me prend tout soudain
Pour vn mauuais presage.

Bien que ie sois comblé de toute affliction,

Et que

Et que mon iuste dueil par le temps ne s'appaise,
Mes amis seulement n'en ont compassion,
Et semble qu'en mon mal tout le monde se plaise:
Mesme aux plus durs assauts de ma calamité
I'entr'oy comme vn murmure
De ceux qui vont disans que i'ay bien merité
Le tourment que i'endure.
est trop c'est trop languy sans espoir de secours,
Pour finir ma douleur il faut que ie me tuë,
Ie veux haster la fin de mes malheureux iours,
M'outreperçant le cœur d'vne lame pointue:
Mais helas! ie ne sçay si par ce doux trespas
I'auray banni mes peines,
Et crains de les porter (maudite Ombre) là bas
Tousiours plus inhumaines.
est assez, ma Chanson, il est temps de cesser
Et d'arrester le cours de ton dueil larmoyable:
Mais en m'abandonnant où te puis-ie addresser
S'il ne s'en trouue vn seul tant que moy miserable?
Va donc où tu voudras, & me laisse endurer
La douleur qui m'affole,
Aussi bien c'est en vain que ie veux esperer
Que ton chant me console.

DIALOGVE.

D.

AMOVR, ame des cœurs, esprit des beaux esprits,
Ie te coniure, Enfant par ta mere Cypris,
Par ton arc, par tes traits, par ta plus chere flame,
ar ces yeux où si fier tu siez en maiesté,
ar les cris & les pleurs, fruicts de ma loyauté,
e dire à ce depart vn Adieu à ma Dame.

AMOVR.

Que veux-tu que ie die? Hé te vaut-il pas mieux
'oymesme en distilant ta douleur par tes yeux,
a baiser doucement, & prendre congé d'elle?
'es pleurs, ta contenance, & la triste langueur
Qui se list sur ton front, contraindront sa rigueur,
i son cœur n'est cruel autant comme elle est belle.

D. Las

D.

Las Amour, ie ne puis! le coup que ie reçoy
M'esloignant de ses yeux me met si hors de moy,
Que ma langue ne peut former vne parolle:
Ie ne fay que crier, gemir, & soupirer.
Les petites douleurs se peuuent declarer,
Mais non le desespoir qui rend mon ame folle.

AMOVR.

Bien donc, puis qu'il te plaist, ie m'en vay la trouuer:
Mais ie me veux armer, à fin de n'esprouuer
Ses yeux, qui tant de fois m'ont ia pensé contraindre.
Tes tourmens me font peur d'essayer leur effort:
Conte moy ce pendant, quel est ton deconfort,
Et de quelles rigueurs pour toy ie me doy plaindre.

D.

Amour, Roy des esprits à ton gré flechissans,
Qui luy peut mieux conter les douleurs que ie sens
Que toy, qui les fais naistre en mon ame captiue?
Qui luy peut mieux monstrer ma constance & ma foy,
Que ta rigueur extreme? Et qui peut mieux que toy
Amollir ceste Dame, ains ceste roche viue?

Dy luy le desespoir où ie me voy reduit
Or' qu'vn depart forcé loing d'elle me conduit,
Et qu'vne mort prochaine est ma seule esperance.
Apres coniure-la par ma ferme amitié,
Et par ses doux regars qui promettent pitié,
Qu'elle ait aucunefois de mon dueil souuenance.

Comme aussi de ma partie ne veux rien penser,
Entreprendre, inuenter, parfaire, ou commencer,
Exilé de ses yeux, qu'en sa seule memoire:
N'escriuant vn seul vers, qui n'ait pour argument
Mes desirs sans espoir, ma constance au tourment,
Sa vertu, ses beautez, sa fortune, & sa gloire.

Amour tu luy diras pour mes maux enchanter,
Qu'elle a mille moyens de se representer
Quelle sera ma vie en tenebres laissee:
Soit en voyant le ciel, l'air, la terre, ou les eaux,
Soit oyant dans vn bois le doux chant des oiseaux,
L'image de ma peine en tous lieux est tracee.

Est-elle en vn taillis à l'escart quelquefois?
Qu'elle pense me voir au plus secret d'vn bois

Decouurant

:contant mes ennuis aux buiſſons & auxarbres.
oit-elle vn haut rocher,ou vn vieux baſtiment?
i'elle penſe me voir par mon dueil vehement
tendrir de pitié les rochers & les marbres.
S'il pleut aucunefois,penſe aux eaux de mes pleurs:
quand l'Eſté boüillant nous cuira de chaleurs,
nſe au feu plus ardant qui me bruſle & ſaccage.
le Ciel de tonnerre ou d'orage eſt noirci,
nſe que mon cœur trouble eſt eſmeu tout ainſi
ennuy,de deſeſpoir,de tempeſte & d'orage.
Bref que ſes yeux ſi clairs ne puiſſent plus rien voir
i'auſſi toſt ma douleur ne la vienne eſmouuoir,
n'arrache vn ſoupir de ſon ame cruelle:
r ſi par ſon depart ie doy tant endurer,
iel bien pour mon ſalut puis-ie helas deſirer,
rs qu'elle ait ſentiment du mal que i'ay pour elle?

CHANSON.

Vs ſus mon Lut,d'vn accord pitoyable
Plains la douleur qui me rend miſerable:
Plains mon deſaſtre,& plus haut t'éclatant
Dy le depart qui me va tourmentant.
:urez, mes Yeux, & d'vne longue trace
L'eau de mes pleurs coule deſſus ma face:
Et que iamais n'en tariſſe le cours
Qu'en tariſſant ma vie & mes amours.
ne faut plus que i'aye aucune attente
De voir iamais choſe qui me contente:
Retirez-vous tous mes plaiſirs paſſez,
Et mille ennuis pour garde me laiſſez.
r à quel bien faut-il plus que i'aſpire?
Mon beau ſoleil loing de moy ſe retire,
Et le flambeau qui ſouloit m'eſclairer
Fuit de ma veuë,& me laiſſe eſgarer.
:s doux attraits pleins de chaſte rudeſſe,
Ces viues fleurs d'vne belle ieuneſſe,
L'œil de la Court,ſon printemps gracieux,
O ciel cruel! ſe deſrobe à mes yeux.
iuſte Amour, aueugle à ma ſouffrance,
As-tu donc faict que i'aye eu connoiſſance
De ſes beautez,pour rendre en m'en priuant

Mon

Mon cueur aux maux plus ſenſible & viuant!
Toute rigueur m'eſtoit douce aupres d'elle,
De ce ſeul trait la playe eſtoit mortelle:
Ie ne crains plus Iupiter courroucé,
Le ciel ſur moy tout ſon pis a verſé.
Le triſte iour qu'elle me fut rauie
Il falloit bien que ie fuſſe ſans vie,
Et que ce coup m'euſt d'eſprit deſnué:
Car autrement la douleur m'euſt tué.
Las ne viuant qu'en des nuicts ſolitaires
A quoy mes yeux m'eſtes vous neceſſaires?
Et n'oyant plus vn langage ſi doux
Oreilles, las! dequoy me ſeruez-vous?
Heureux oiſeau dont l'Inde eſt renommee,
L'œil au Soleil ta vie eſt conſommee:
Pourquoy du Ciel n'eu-ie vn deſtin pareil,
Mourant aux rais de mon diuin ſoleil.

COMPLAINTE.

PVIS que le Ciel cruel trop ferme en mes malheurs,
S'obſtine à me pourſuiure & iamais n'a de ceſſe
Donnons à ſa rigueur des ſanglots & des pleurs,
Les pleurs & les ſanglots ſont fleurs de la triſteſſe.
Puis que i'eſprouue tant de diuers changemens
Et qu'vn ſeul à mes maux n'apparoiſt fauorable,
Pourquoy veux-ie languir dauantage aux tourmens?
Il vaut mieux n'eſtre point que d'eſtre miſerable.
Puis que mon clair ſoleil ſur moy plus ne reluit
Et que le plus beau iour m'eſt couuert d'vne nüe,
Fermons nos triſtes yeux en l'eternelle nuict,
Auſſi bien tout plaiſir eſt faſcheux à ma veüe.
Puis que mes vrais ſoupirs n'ont iamais ſceu mouuoir
Les Cieux à diuertir ceſte cruelle abſence,
Las! croiray-ie qu'Amour dans le Ciel ait pouuoir,
Et qu'il range les Dieux ſous ſon obeiſſance?
En vain deçà delà ie vay tournant mes pas,
Mon œil ne choiſiſt rien qu'obiets qui le tourmentent:
Ie me cherche en moymeſme, & ne me trouue pas,
Et plus ie vais auant plus mes malheurs s'augmentent.
Comme celuy qui veit au Printemps eſmaillé
Vn iardin bigarré de diuerſe peinture,

Ne le

e recognoiſt plus quand il eſt deſpouillé
Hyuer mal-plaiſant, de grace & de verdure.
e meſme en ne voyant, ainſi que ie ſoulois,
de douces beautez de ma chere Maiſtreſſe,
recognoy plus tous ces lieux où ie vois,
'égare en reſuant ſans voye & ſans addreſſe.
rre ſeul, tout penſif, ignorant qui ie ſuis,
ace eſtrange à voir d'eaux eſt touſiours couuerte:
s ces plaiſirs de Court me ſont autant d'ennuis,
ans de refraichir ma douleur & ma perte.
egardant ces combats de plaiſir ſeulement,
ſpee, à la hache, à la picque, à la lance,
ce dy-ie) qu'Amour me bat bien autrement!
mortel contre vn Dieu foible eſt la reſiſtance.
out ce qui s'offre à moy ne me fait qu'offenſer,
edoubler l'ennuy, dont mon ame eſt attainte,
ement ie me plais me mettant à penſer
e iuſqu'à ton oreille Amour porte ma plainte.
Dieu s'il eſt ainſi, comme ie croy qu'il eſt,
i'eſtime ma peine vn repos agreable!
e mon ſoucy m'eſt dous, que mon treſpas me plaiſt
nort en bien aimant eſt touſiours honorable.
hanſon, ceſſe ta plainte, & ſors d'auecque moy,
r trouuer la beauté dont ie pleure l'abſence:
uy que le malheur ne peut rien ſur ma foy,
ue i'ay plus d'amour quand i'ay moins d'eſperance.

DIALOGVE.

D.

AH Dieu que c'eſt vn eſtrange martyre,
Que d'endurer vn ennuy ſans le dire:
Et quand il faut tellement ſe contraindre,
Qu'il n'eſt permis en mourant de ſe plaindre!

L.

feu couuert ha plus de violence
Que n'ha celuy qui ſes flammes élance:
L'eau qu'on arreſte en eſt plus irritee,
Et bruit plus fort plus elle eſt arreſtee.

D.

us qui ſçauez la fureur qui me donte,
S'il n'eſt permis que mon mal ie vous conte,

Helas

Helas iugez si ie suis en mal-aise,
Quand vous voyant il faut que ie me taise!

L.

Vous qui sçauez l'amour que ie vous porte,
N'estimez point ma peine estre moins forte:
Mais puis qu'Amour nos deux ames assemble,
C'est bien raison que nous souffrions ensemble.

D.

O vain penser! ô folle outrecuidance!
D'auoir espoir qu'vne humaine defense
Change deux cœurs, & sorte desracine
Vne aimitié, dont l'essence est diuine.

L.

Ceste rigueur nous peut bien interdire
Les doux propos que nous nous soulions dire,
Et de nos sens desguiser l'apparence:
Mais sur nos cœurs ne s'estend sa puissance.

D.

Aumoins, Mignonne, au lieu de la parolle,
Consolez-moy d'vn regard qui m'affolle!
Et d'vne œillade en secret elancee
Donnez confort à ma triste pensee.

L.

Et vous, mon Cœur, vsez-en de la sorte,
Ressuscitant mon esperance morte,
Chassez ma peine, & par la douce flame
De vos regards, donnez vie à mon ame.

COMPLAINTE.

OR' que ie suis absent des beaux yeux de ma Dame,
Or' que ie vy sans cœur, sans esprit & sans ame,
Et que les plus clairs iours me sont obscures nuicts,
A fin que tout le monde estonné la reuere
Iusqu'au moindre arbrisseau de ce bois solitaire,
Ie veux chanter sa gloire, & pleurer mes ennuis.
O sommets orgueilleux des montagnes cornues
Portez portez son nom iusqu'au plus haut des nues:
Mais il est toutesfois assez cogneu aux cieux.
Car dés l'eternité les troupes immortelles
La firent au patron des Graces les plus belles,
A fin qu'elle embellist ce monde vicieux.

Dieu qui dans le Ciel a fondé son empire
Ne voit par tout là haut, lors que Phebus retire
es cheuaux du labeur, vn astre si diuin :
Iardy ie l'en desfie, & ne crains qu'il y mette
Celle qu'il changea d'Ourse en luisante planette,
Et sert aux mariniers de guide en leur chemin.
On vante du Soleil la cheuelure blonde,
De ce qu'elle esiouit tout l'enclos de ce monde,
Et l'enflamme au dedans de desir & d'amour :
e dy que ce n'est rien, si la nuict coustumiere
Empesche les effets de sa belle lumiere,
Et la moitié du temps luy derobe le iour.
ma Dame tousiours tousiours dure en sa gloire,
oit que le iour se monstre, ou la nuict la plus noire,
Le feu de ses beaux yeux heureusement reluit :
Elle ne disparoist pour vne obscure nuë :
Au contraire elle peut d'vn seul clin de sa veuë
Allumer vn beau iour au plus fort de la nuict.
elque part qu'elle arriue il y croist des fleurettes,
Et de ses doux regards naissent les amourettes,
Qui de leurs aiguillons peuuent tout esmouuoir :
La terre sous ses pieds s'émaille de verdure,
Le ciel se plaist en elle, & louans la nature
Les mortels bien-heureux s'égayent de l'auoir.
ost que ie la vey si diuine & si belle,
Mon ame incontinent recogneut bien en elle
Le parfait qu'autrefois elle auoit veu aux cieux :
C'est pourquoy du depuis saintement ie l'adore
Pour la diuinité qui la suit & l'honore,
Et croy qu'en l'adorant ie fais honneur aux Dieux.
 dit que nous auons vne estoile pour guide,
Qui, forte, nous arreste, ou nous lasche la bride,
Et qui tient de nos iours le terme limité :
Mais ma deesse seule est mon astre prospere,
C'est ma mort, c'est ma vie, & ne pourroy rien faire,
Ny ne voudrois aussi, contre sa volonté.
ous les astres diuins, qui dans le ciel ont place,
Sont nourris des vapeurs de ceste terre basse,
Et de là puis apres ils causent nos humeurs.
C'est tout ainsi de moy. Car ma belle planete
Se repaist des soupirs & des pleurs que ie iette,

Puis elle

Puis ells me remplit de ses viues chaleurs.
Et quand aucunefois sa clairté se retire
De dessus moy, chetif, rien plus ie ne voy luire :
Vne ombre espesse & noire obstinément me suit,
Mes yeux, comme aueuglez, demeurẽt sans conduitte:
Ie n'ay rien que tristesse & malheur à ma suitte,
Et si ie fais vn pas toute chose me nuit.
Ie me pers bien souuent, pensant perdre ma peine,
De rocher en rocher, de fontaine en fontaine,
Comme il plaist au destin qui me rend malheureux
Mais ie pers seulement mes pas & mon estude.
Car parmi le silence & par la solitude
I'ay tousiours à l'oreille vn chaos amoureux.
Si ie suis par les champs ie reçoy fascherie,
Si ie suis par les prez ie hay l'herbe fleurie,
Si ie suis dans vn bois ie n'y puis demeurer.
Car sa belle verdeur accroist ma doleance,
Et vay disant, Le verd est couleur d'Esperance,
Mais loin de mon espoir que sçaurois-ie esperer?
En hyuer que ie voy les montagnes desertes,
Blanchissantes par tout & de neiges couuertes,
Ie dy bas, que Madame ha le teint tout pareil:
Mais helas que mon sort à la neige est contraire!
Car la neige se fond quand le Soleil éclaire,
Et ie me fonds si tost que ie pers mon Soleil.
Quant ie voy les torrens qui des roches descendent,
Et d'vn cours furieux en bruyant se repandent,
Ils me font souuenir de mes pleurs abondans,
Et dis en soupirant: Toutes ces eaux ensemble,
Ny tout ce que la mer de riuieres assemble,
N'éteindroyent pas le feu qui m'embrase au dedans.
I'ay mille autres pensers, & mille & mille & mille,
Qui font qu'incessamment mon esprit se distile.
Mais cesse, O ma chanson, vainement tu pretens:
Conte plustost la nuict les troupes estoilees,
Le grauier & les flots des campagnes salees,
Les fruitages d'Automne, & les fleurs du Printemps.

CHANT D'AMOVR.

PVIS que ie suis espris d'vne beauté diuine,
Puis qu'vn Amour celeste est roy de ma poitrine,

Puis que rien de mortel ie ne veux plus ſonner,
Il faut à ma Diane eriger ce trofee,
Et faut qu'à ce grand Dieu, qui m'a l'ame eſchaufee.
Ie conſacre les vers que ie veux entonner.
Eſcriuant de l'Amour, Amour guide ma plume:
En parlant de Beauté, la beauté qui m'allume
Vienne ſeule à ce coup mon courage eſmouuoir:
De deux grand's deïtez la faueur ie deſire,
Auſſi les deïtez qu'en ces vers ie veux dire,
N'ont rien qui ſoit egal à leur diuin pouuoir.
C'eſt vn grãd Dieu qu'Amour, il n'a point de ſemblable,
De luy-meſme parfaict, à luymeſme admirable,
Sage, bon, cognoiſſant, & le premier des dieux :
Sa puiſſance inuincible en tous lieux eſt cogneuë.
Son feu prompt & ſubtil, qui transperce la nüe,
Bruſle enfer, la marine, & la terre & les cieux.
Si c'eſt vn Dieu puiſſant, la Beauté n'eſt moins grande.
La Beauté comme Amour en la terre commande,
Son pouuoir regne au ciel ſur la diuinité.
L'homme s'en eſmerueille, & l'angelique eſſence
Se rauit bien-heureuſe en voyant ſa preſence:
Auſſi l'Amour n'eſt rien qu'vn deſir de Beauté.
Durant le grand debat de la maſſe premiere,
Que l'air, la mer, la terre, & la belle lumiere
Meſlez confuſément faiſoyent vn peſant corps:
Amour qui fut marry de leur longue querelle,
De la matiere lourde en baſtit vne belle,
Rangeant les elemens en paiſibles accords.
D'vne choſe ſans forme il en fit vne ronde,
Que pour ſon ornement on appelle le Monde,
Entretenu d'Amour, dont il eſt tout rempli.
Car ceſt Amour touſiours par la Beauté l'attire,
Et ſuiuant la Beauté belle forme il deſire :
Voila comme l'Amour rend le Monde accompli.
S'il a formé le monde il luy donne duree,
Et rend par bonne paix ſa matiere aſſeuree,
En diſcordans accords toute choſe vniſſant.
Tout ce qui vit ici recognoiſt ſa puiſſance :
Car en entretenant ce qui eſt en eſſence,
Fait que ce qui ha fin n'eſt iamais finiſſant.
En la grandeur des cieux, en l'air, & en la terre,

Et en

Et en toutes les eaux que l'Ocean enserre,
Il ne se trouue rien qui n'en soit agité.
Le poisson au printemps le sent dessous les ondes,
Les Ours & les Lyons aux cauernes profondes,
Et l'oiseau mieux volant n'a son trait euité.

Les plus lours animaux parmi les gras herbages,
Sentans cest aiguillon qui leur poind les courages,
Bondissent, furieux, pleins d'amoureux desir :
Le Toreau suit la Vache à trauers les montagnes,
Le Cheual la Iument par bois & par campagnes,
Conseruans leur espece auec heureux plaisir.

Iupiter par luymesme ayant l'ame enflammee
Coule dedans le sein de son espouse aimee,
Ioyeuse de sentir vn tel embrassement :
Dont grosse puis apres orgueilleuse elle enfante
Cent mille & mille fleurs qu'elle nous represente,
Resiouissant nos yeux de son riche ornement.

C'est donc, Amour, par toy que les bois reuerdissent,
C'est par toy que les blez és campagnes iaunissent,
C'est par toy que les prez se bigarrent de fleurs,
Par toy le doux Printemps suiui de la Ieunesse,
De Flore & de Zephyre, estalle sa richesse,
Peinte diuersement de cent mille couleurs.

Nos ancestres grossiers qui viuoyent aux bocages,
Hideux, velus & nus comme bestes sauuages,
Errans deçà delà sans police & sans loix,
Se sont par ton moyen assemblez dans les villes,
Ont policé leurs mœurs par coustumes ciuiles,
Ont fait les deitez, puis ont eleu des Rois.

Les lettres & les arts te doiuent leur naissance,
Tu nous as faict aimer la coulante Eloquence,
La haute Astrologie, & la Iustice aussi:
Mesme encor à present l'accord de la Musique,
En te recognoissant, est tout melancholique,
S'il ne plaint la rigueur de ton poignant souci.

Tout rit par où tu passe, & ta veüe amoureuse
Qui brusle doucement, rend toute chose heureuse :
La Grace quand tu marche est tousiours au deuant,
La volupté mignarde en chantant t'enuironne,
Et le Soing deuorant qui les hommes tallonne,
Quand il te sent venir s'enfuit comme le vent.

Par toy

t toy le Laboureur en sa loge champestre,
Par toy le Bergerot menant ses brebis paistre,
Se plaist en sa fortune & benit ton pouuoir:
Et d'vne vilanelle en chantant il essaye
D'amollir Galatee, & de guarir sa playe,
Moderant la chaleur qui le fait émouuoir.
s Rois par ta douceur tout remplis d'allegresse,
Donnent quelquefois tresue au souci qui les presse:
Des graues magistrats les pensers tu d[illegible]is,
Tu te prens, courageux, aux plus rudes gendarmes,
Et souuent au milieu des combats & des armes
Tu chasses la querelle & nous donnes la paix.
en que tu sois premier de la bande celeste
En âge & en pouuoir, tu as pourtant le geste
D'vn enfant delicat, gracieux & seant:
Tu es plaisant & beau, tu as le corps agile,
Prompt, allegre & dispost, à se courber facile,
Subtil, gaillard, volage, & tousiours remuant.
u delectes les bons, tu contentes les sages,
Tu bannis, valeureux, les frayeurs des courages:
Rendant l'homme craintif, hautain & genereux,
Tu es le seul autheur de toute courtoisie,
Et sans toy ne peut rien la douce poësie:
Car vn parfait Poëte est tousiours amoureux.
Dieu puissant & bon, seul suiet de ma Lyre,
Si iamais que de toy ie n'ay rien voulu dire,
Et si ton feu diuin m'a tousiours allumé,
Donne moy pour loyer qu'vn iour ie puisse faire
Vn œuure à ta louange esloigné du vulgaire,
Et qui ne suiue point le trac accoustumé.
urge moy tout par tout, le cœur, l'esprit & l'ame,
Et m'eschauffe si bien de ta diuine flame
Que ie puisse monstrer ce que ie vay suiuant:
Et que l'Amour ailé qui iusqu'au ciel me porte
Apres la Beauté sainte, est bien d'vne autre sorte
Que l'aueugle appetit qui nous va deceuant.

PROCES CONTRE AMOVR AV SIEGE DE LA RAISON.

CHARGE du desespoir qui trouble ma pensée,
Entre mille douleurs, dont mon ame est pressée
Par la rigueur d'Amour dans sa dure prison,
Vn iour ne pouuant plus supporter ses allarmes,
Ayant l'œil & le cœur gros d'ennuis & de larmes,
Ie le fey conuenir au siege de Raison.

Là ie me presentay si changé de visage,
Que s'il n'eust eu le cœur d'vne beste sauuage
Ie pouuoy l'émouuoir & le rendre adouci :
Puis confus & tremblant auec la contenance
D'vn pauure criminel prest d'ouir la sentence,
Parlant à la Raison ie me suis plaint ainsi.

ROYNE, qui tiens en nous la diuine partie
Qui nous rameine au Ciel, lieu dont tu es sortie,
Contre cest inhumain ie me vien lamenter :
Raison, si i'ay raison, donne moy la puissance
D'échaper librement de son obeissance,
Puis qu'il ne prend plaisir qu'à me voir tourmenter.

Sur l'Auril gracieux de ma tendre ieunesse
Que i'ignorois encor que c'estoit de tristesse,
Et que mon pié volloit quand & ma volonté,
Ce tyran que tu vois, ialoux de ma franchise,
Masquant de deux beaux yeux sa cruelle entreprise,
Auec vn doux accueil deceut ma liberté.

Mais qui se fust gardé de se laisser surprendre,
Et qui de son bon gré ne se fust venu rendre
Voyant auecques luy tant de douces beautez ?
Qui ne se fust promis vn bien-heureux voyage
Ayant la mer paisible, estant pres du riuage,
Et les petits Zephyrs soufflans de tous costez ?

Il se monstroit à moy sur tout autre aimable,
Il ne me faisoit voir qu'vn Printemps desirable,
Son visage estoit doux, doux estoyent ses propos,
Et l'œil qui receloit tous les traits de sa trousse
Me perça l'estomach d'vne façon si douce
Que i'estimoy ma peine vn desiré repos.

Mais il ne dura guiere en ceste douce sorte:
Car si tost que mon cœur luy eut ouuert la porte,

Et que

que mes sens craintifs eurent receu sa loy,
despouilla soudain sa feinte couuerture,
'enseignant mon erreur d'auoir fait ouuerture
nsi legierement à vn plus grand que moy.
Il troubla mon esprit d'vne guerre immortelle,
esmeut mes pensers, il les mit en querelle,
fist pour me laisser en eternel tourment
: mon cœur son fourneau, ses charbõs de mes veines,
es poulmons ses soufflets, de mes yeux ses fontaines,
ui sans iamais tarir coulent incessamment.
Il bannit mes plaisirs & leur donna la fuitte,
ont le libre repos que i'auois à ma suitte
'abandonna soudain de frayeur tout surpris :
e trauail print sa place, & la tristesse extréme,
es veilles, les soucis, le mespris de soyméme,
ui ne m'ont point laissé depuis que ie fu pris.
Ie quittay tout soudain ce qui me souloit plaire,
a façon se changea, ie deuins solitaire,
portay bas les yeux, le visage & le front :
entretins mon desir d'vne esperance vaine,
: discouru tout seul, & moymesme pris peine
e nourrir les douleurs que deux beaux yeux me font.
Ie mouru dedans moy pensant trouuer ma vie
u cœur de la beauté qui me l'auoit rauie :
Iais depuis ie n'ay peu, dont i'ay souffert la mort.
t si ie semble vif, las! ne t'en émerueille,
e tyran fait en moy ceste estrange merueille,
our monstrer clairement qu'il est puissant & fort.
Il me fait voir assez d'autres faits admirables,
entamant sans cesser mes playes incurables,
ruslant mon triste cœur sans qu'il soit consommé,
Ie donnant pour repas le venin qui me tue,
t faisant que mon feu dedans l'eau continue
ans que pour tant de pleurs il soit moins allumé.
Il croist de iour en iour sans espoir mon martyre,
l me fait voller haut sur des ailes de cire,
'uis me fait trebuscher quand ie vay m'eleuant,
l me rend si pensif que ie me trouue estrange,
Et fait que ma couleur en plus palle se change,
Seiche comme la fleur qui a senty le vent.
Helas ie change assez de teint & de visage,

Mais ie ne puis changer cest obstiné courage
Qui me rend pour aimer tristement esperdu!
L'amoureuse poison tous mes sens ensorcelle,
Et ce que i'ay du ciel que mon esprit recelle,
Est en pleurs & en cris pauurement despendu.

Soit de iour, soit de nuict iamais ie ne repose,
Ie ronge mon esprit, ie resue, ie compose,
I'enfante des pensers qui me vont deuorant.
Quand le iour se depart la clairté ie desire,
Ie souhaitte la nuict lors qu'elle se retire,
Puis attendant le iour ie languis en mourant.

Dés que l'Aube apparoist ie me pers aux valees,
Et dans le plus espais des forests recelees,
Pour sans estre entendu plaindre ma passion,
I'emeu l'air & le ciel de ma douleur profonde;
Et bref en me lassant ie lasse tout le monde,
Sans que cest inhumain en ait compassion.

En ce lieu ie mey fin à mon triste langage:
Car mille gros soupirs qui gardoyent le passage
Par où couloit ma voix, l'empeschoyent de sortir:
Puis ie fremissoy tout de voir mon aduersaire,
Qui trepignoit des piés, qui boüilloit de colere,
Me menaçant tout bas d'vn tardif repentir.

Raison, disoit Amour, enten l'autre partie,
Et ne conclu deuant qu'estre bien aduertie:
Il faut bien peser tout pour iuger droitement.
Doncques sans t'émouuoir de ses cris pitoyables,
Escoute entierement mes discours veritables,
Et voy que cest ingrat m'accuse iniustement.

Ingrat est il vrayment, & sans recognoissance,
De me rendre à present si pauure recompense
Pour cent mille bien-faicts qu'il a receus de moy.
I'ay purgé son esprit par ma diuine flame,
L'enleuant iusqu'au ciel, & remplissant son ame
D'amour, de beaux desirs, de constance & de foy.

I'ay forcé son desir trop ieune & volontaire,
Qui suit le plus souuent ce qui luy est contraire,
Et contre son vouloir ie l'ay fauorisé:
D'vn de mes plus beaux traits i'ay son ame entamee,
I'ay faict luire en cent lieux sa viue renommee,
Et des meilleurs esprits ie l'ay rendu prisé.

Ie l'ay fait ennemy du tumulte des villes,
e l'ay purifié de passions seruiles,
Compagnon de ces Dieux qui sont parmi les bois:
ay chassé loing de luy l'ardente Conuoitise,
L'Orgueil, l'Ambition, l'Enuie, & la Feintise,
Cruels bourreaux de ceux qui font la cour aux Rois.
I'ay faict par ses escrits admirer sa ieunesse,
'ay reueillé ses sens engourdis de paresse,
Hautain & genereux ie l'ay faict deuenir:
e l'ay separé loing des sentiers du vulgaire,
Et luy ay enseigné ce qu'il luy falloit faire,
Pour au mont de Vertu seurement paruenir.
Ie luy ay fait dresser & la veuë & les ailes
Au bienheureux seiour des choses immortelles,
e l'ay tenu captif pour le rendre plus franc.
Or si quelque douleur luy a liuré la guerre,
Hé qui sans passion pourroit viure sur terre
Ayant des os, des nerfs, des poulmons & du sang?
L'inuincible Thebain nompareil en proüesse,
Le preux fils de Thetis lumiere de la Grece,
Aiax, Agamemnon peuuent mieux se douloir:
Car ie les ay rendus serfs de leurs prisonnieres,
Et leur ay faict aimer de simples chambrieres,
Rabaissant leur orgueil par mon diuin pouuoir.
Où cestuy, qui se plaint de sa peine cruelle,
Ie le tiens sous le ioug d'vne deïté telle,
Qu'il se doit estimer entre tous bien-heureux.
Car de si grand' beauté son amour i'ay fait naistre,
Que moy qui suis des dieux & des hommes le maistre,
I'atteste mon pouuoir que i'en suis amoureux.
Pense vn petit, Raison, aux thresors desirables,
Graces, beautez, douceurs, & clairtez admirables
Que tu as veu là haut au cabinet des Cieux:
Ie ne sçay quoy de plus qui ne se peut bien dire,
Reluit dedans ses yeux où ie tiens mon empire:
Car ie n'ay peu choisir siege plus precieux.
Or de ces yeux diuins naist sa peine obstinee,
Dans eux sa liberté demeure emprisonnee,
D'eux viennent les tourmens si fascheux à sentir.
Si c'est vne prison, prisonniere est mon ame:
Car ie fay ma demeure aux beaux yeux de sa Dame,

Et si n'ay pas vouloir de iamais en sortir.
Voyla de ses pensers la grand' troupe mutine
Voyla les chauds soupirs qui bruslent sa poitrine,
Voyla l'ardant fourneau dont il est consommé,
C'est de son triste cœur le sanglant sacrifice.
„ Mais qui à l'homme ingrat fait quelque benefice,
„ Recueille mauuais fruict de ce qu'il a semé.
Ainsi parloit Amour auec grand' violence :
Puis nous teusmes tous deux, attendant la sentence
De Raison, qui vers nous son regard adressa.
VOSTRE debat (dict-elle) est de chose si grande,
Que pour le bien iuger plus long terme il demande,
Et finis ces propos en riant nous laissa.

COMPLAINTE.

DEPVIS l'aube du iour ie n'ay point eu de cesse
De pleurer, de crier, & de me tourmenter,
Maudissant l'inhumain qui iamais ne me laisse,
Et semble que mon mal serue à le contenter.
Helas! ie n'en sens point mon ame estre allegee :
Les pleurs ne rendent point mon cœur plus deschargé :
Ma fureur par despit s'en fait plus enragee,
Et plus cruel l'amour dans mon sang hebergé.
Le iour s'est retiré, voicy la nuict venuë,
Qui soulage les cœurs des hommes trauaillez :
Mais plus fiere tousiours ma douleur continuë,
Au plus fort du sommeil mes maux sont esueillez.
Si i'ay souffert le iour quelque angoisse pressante,
Quelque ialoux penser en fureur conuerty,
La nuict propre aux soucis fait que mieux ie les sente,
N'estant plus mon esprit des obiets diuerty.
Le iour ne m'est pas iour puis que ie ne voy chose
Qui me donne liesse & me face esperer :
La nuict ne m'est pas nuict puis que ie ne repose,
Et que ie sens la nuict ma douleur s'empirer.
Ah Dieu que de pensers tournent dedans ma teste!
Que i'en voy sans repos voller deuant mes yeux!
Que ie suis agité d'orage & de tempeste,
Et si ie ne voy rien qui me promette mieux!
I'auois eu d'autresfois la poitrine allumee
Des bluettes qu'Amour lance au commencement :

Mais helas! ce n'estoit qu'vne simple fumee
Aupres du feu couuert qui me va consumant.
Car ce faux enchanteur pour nous donner courage
Et nous rendre des siens, se monstre gracieux:
Puis si tost qu'il nous tient il change de visage,
Et s'il faisoit le doux il fait l'audacieux.

Comme le simple oiseau qui ne se peut defendre
De la douceur du chant dont il est abusé:
Et comme le poisson trop goulu se va prendre,
Voulant prendre l'appaist du Pescheur plus rusé,
Ainsi ie me suis pris dans l'embusche traistresse
Qu'Amour auoit tendue à fin de m'attraper,
L'amorçant des regars d'vne belle Deesse,
Dont le plus grand des Dieux n'eust sceu libre eschaper.

Si tost que ie la vey mon ame en fut esmeüe,
Et ma pauure Raison soudain m'abandonna:
Mille petits esprits qui sortoyent de sa veüe,
Passerent par mes yeux dont mon cœur s'estonna,
Et vey tant de beautez, que sans faire defense
Vaincu ie me rendi, ne pouuant mesurer
Comme ie me perdois, & que pour ma souffrance
Ie ne trouueroy rien qui me fist esperer.

Las que depuis ce temps i'ay supporté de peine!
Que i'ay perdu de iours, que i'ay veillé de nuicts,
Poursuiui sans cesser d'vne rage inhumaine,
Que de la fin d'vn mal fait naistre mille ennuis!
Sa rigueur toutesfois me seroit agreable
Si i'auoy quelque espoir d'alleger ma douleur:
„ Mais c'est vn trop grand mal de languir miserable,
„ Et n'esperer ny paix ny tresue à son malheur.

Si la fleche d'Amour dont mon ame est blessee,
Ne m'eust touché qu'vn bras, ie l'eusse separé,
I'eusse coupé d'vn coup la partie offensee
Pour finir le tourment trop long temps enduré:
Mais las! ceste poison tout par tout espanduë
M'enuenime le sang, l'ame & l'entendement,
Mon cœur en est saisi. C'est donc peine perduë
D'esperer que le temps m'y trouue allegement.

Ce qui plus me tourmente, & qui croist mon malaise,
C'est qu'encor en souffrant tant d'aspres passions,
(O cruauté du ciel!) il faut que ie me taise,

 Et feigne

Et feigne vne liesse en mes afflictions.
Car durant mes trauaux ie prendroy patience,
Et me tiendrois heureux de beaucoup endurer,
Si celle que ie sers en auoit cognoissance,
Et si ie luy pouuoy librement declarer.
Ma Diane mon cœur, ma lumiere, & mon ame,
Clef de tous mes pensers, source de mon souci,
Helas! sentez vous point que ma cuisante flame
S'allume de vos yeux & s'en nourrist aussi ?
Ils font que mon ardeur tousiours viue demeure :
Ils font que mes desirs ne sont iamais lassez,
Et feront que bien tost il faudra que ie meure,
Bien-heureux toutesfois si vous le cognoissez.

COMPLAINTE.

LAs! ie me meurs en presence de celle
Qui en est cause, & si ne le sçait pas :
Et ce qui m'est plus grief que le trespas,
Il faut (ô Dieux) que mon mal ie luy cele !
Elle s'enquiert de mon cruel martyre,
En me voyant si prochain de la mort :
Mais i'aime mieux mourir sans reconfort,
Qu'ouurir la bouche & ma douleur luy dire.
Las! ie pensoy pource qu'elle est diuine,
Que mes ennuis luy seroyent euidens :
Et que son œil penetrant au dedans,
En peust soudain decouurir l'origine.
Vn feu couuert me deuore & saccage,
Il cuit mon sang, il desseiche mes os :
Las ie le cache & le veux tenir clos,
Mais sa fureur me paroist au visage!
Il n'y a point de gesnes si cruelles,
De feux si chauds, ny de si durs tourmens
Dans les Enfers pleins de gemissemens
Pour tourmenter les ames criminelles.
S'il est permis aux Enfers de se plaindre
En endurant les tourmens rigoureux,
Esprits damnez vous estes bien-heureux,
Vous ne sçauriez à ma douleur attaindre.
O cieux cruels si i'auoy faict offense
Osant aimer vne diuinité,

Auois-ie

Auois-ie bien tant de mal merité?
Las i'en reçoy trop dure penitence!
O durs rochers, ô deserts solitaires,
Qu'on me pardonne, & vous riues & bois,
De ce qu'encor' ainsi que ie soulois
De mes ennuis ne vous fais secretaires!
Ma passion est d'vne telle sorte,
Qu'en la souffrant ie crains de soupirer:
Sans me douloir il me faut endurer,
Ma peine est viue & ma parolle est morte.
Aussi l'espoir où ie me veux attendre,
C'est que le feu dans mon sang allumé
En peu de iours me rendra consumé,
Et que mon corps sera reduit en cendre.
Mais il est temps de finir ma complainte:
Car i'auroy peur qu'en faisant ces regrets,
Mon triste Lut entendist mes secrets,
Où me plaignant de moymesme i'ay crainte.

COMPLAINTE.

IE veux maudire Amour, Dieu de sang & de flame,
Et le Ciel contre luy par contrainte esmouuoir,
Outré des passions qui trauersent mon ame,
Depuis qu'elle est reduitte aux fers de son pouuoir:
Son pouuoir! qu'ay-ie dict? helas i'ay faict offense!
C'est le vostre, Diane, auquel ie suis soumis,
Et ne recognoy plus Amour ny sa puissance
Puis que ie voy qu'Amour est de vos ennemis.
Vostre œil seul me commande, & mō cœur tributaire
Ne connoist autre amour, autre empire, autre loy:
Ie supporte ce ioug comme vn mal necessaire,
Et plus i'en suis contraint plus s'augmente ma foy:
Pour tant d'assauts diuers, dont mon ame oppressee
S'est veüe en vous seruant sans pitié recharger,
Iamais ie ne changeay ceste ferme pensee:
La mort mesme & le temps ne la pourroyent changer.
Ie ne déguise point, mon cœur n'est point volage,
Vous sçauez la grandeur de ma fidelité:
Les rayons de vostre œil passent dans mon courage:
Puis on ne peut tromper vne diuinité.
Si donc vous le sçauez, & qu'ayez cognoissance

Que ie n'espere rien pour ma ferme amitié,
Aumoins faites semblant pour toute recompense
Que vous plaignez ma peine & qu'en auez pitié.
Las ie sçay que le mal dont mon ame est saisie
Vient de m'estre à vos yeux follement hazardé,
I'en ay perdu la veüe ainsi que Tiresie:
Le decret de Saturne est pour moy trop gardé.
Toutesfois ie ne puis, ny ne veux me distraire
De ces flambeaux diuins, mon aimable tourment,
Et me plais de languir en si belle misere,
Tirant du malheur mesme vn vray contentement.
Vous pouuez bien iuger mon amour estre extréme,
Puis que le desespoir ne la peut offenser:
Et que pour vous aimer ie fay guerre à moyméme,
Secondé seulement de mon triste penser.
Celuy qui bien aimant d'espoir se reconforte,
Ne se peut dire aimer s'il m'est accomparé:
Veu que sans reconfort ma douleur ie supporte,
Et que ie suis constant estant desesperé.
Les herbes que lon voit au Printemps desirable,
Ont leurs effets diuers & leur proprieté:
Et de tant d'animaux l'vn est doux & traitable,
L'autre se bagne au sang & à la cruauté:
Or la proprieté que le ciel m'a donnee,
C'est d'adorer vos yeux, leur faueur poursuiuant:
Et la vostre au contraire est de m'estre obstinee
Et croistre en cruautez mieux i'iray vous seruant.
De vous donc ie ne puis iustement me complaindre,
Mais du ciel inhumain & du malheureux sort,
Qui iusqu'à vn tel poinct m'ont bien voulu cõtraindre,
Qu'aimant vos yeux diuins ie dois aimer ma mort.
Vrayement ie l'aime aussi. Car prompt & volontaire
Voire auecque plaisir, ie volle à mon trespas,
Et lors que la Raison me remonstre au contraire
Et m'en veut retirer, ie ne l'escoute pas.
Si croy-ie aucunefois qu'il est bon que i'euite,
Pour adoucir mon mal, le feu de vos beaux yeux:
Ie le fay, mais en vain. Car rien ne me profite,
Et pour vous esloigner ie ne m'en trouue mieux.
Le Cerf qui sent d'vn trait sa poitrine entamee,
Esloignant le Chasseur n'amoindrit sa douleur:

Aussi

Auſſi pour vous fuir, l'ardeur trop allumee
Qui fait bouillir mon ſang, n'a pas moins de chaleur.
Si donc ie ne voy rien qui me ſoit ſecourable,
Que ne fais-ie deſſein de mourir malheureux,
Sans eſpoir que le ciel quelque iour fauorable
Change en benin aſpect mon aſtre rigoureux?
Voila tout le loyer où il faut que i'aſpire,
Pour auoir ſi long temps ſerui fidellement:
Toutesfois c'eſt loyer, quoy que lon vueille dire.
Car il meurt bien-heureux qui meurt en bien aimant.

CHANSON.

L'AMOVR qui loge en ma poitrine,
Qui mes ſens diuiſe & mutine,
Et bande mon cœur contre moy,
Le traiſtre eſt de l'intelligence
De ceux qui reuoltent la France,
Ennemis de leur ieune Roy.
Comme eux il eſt grand en cautelle,
Il dreſſe vne guerre immortelle
A moy qui l'ay ſi bien receu:
Et d'vne couuerte feintiſe
Toutes ſes façons il déguiſe,
C'eſt ainſi comme il m'a deceu.
Il m'a faict changer de penſee,
I'ay ma foy premiere laiſſee,
Et la loy des bons peres vieux:
Or' pour toute déité ſainte
I'adore en honneur & en crainte
La belle clairté de vos yeux.
Les mutins ſaccagent les villes,
Et par leurs diſcordes ciuiles,
Comblent tout de ſang & de feu:
Et ce Dieu de mauuais courage
Ma riche liberté ſaccage,
Et bruſle mon cœur peu à peu.
Comme il luy plaiſt il me tranſporte,
Et me rend eſmeu de la ſorte
De ces gens, qui trop follement
Enyurez d'vne erreur nouuelle,
Ne craignent point la mort cruelle

Ny le plus rigoureux tourment.
Comme eux ie suis troublé de rage,
Comme eux ie cause mon dommage
Pour plaire à mon opinion:
Comme eux mon mal mesme i'ordonne,
Et pour vous ie me passionne,
Comme eux pour leur religion.
L'vn d'eux des honneurs se propose,
L'vn des biens, l'autre plus grand' chose,
L'autre vn paradis bien-heureux:
Les biens, les honneurs, & l'empire,
Et le paradis où i'aspire,
C'est d'estre tousiours amoureux.

CHANSON.

HELAS que me faut-il faire,
Pour adoucir la rigueur
D'vn tyran, d'vn aduersaire,
Qui tient fort dedans mon cueur?
Il me brusle, il me saccage,
Il me perce en mille pars,
Et puis me donne au pillage
De mille outrageux soldars.
L'vn se loge en ma poitrine,
L'autre me succe le sang:
Et l'autre qui se mutine,
De traits me pique le flanc.
L'vn a ma raison troublee,
L'autre a volé mes esprits,
Laissant mon ame comblee
De feux, d'horreur, & de cris.
Tous les moyens que i'essaye,
Au lieu de me profiter
Ne font qu'enaigrir ma playe,
Et ces cruels irriter.
En vain ie respan des larmes
Pour les penser esmouuoir:
Et n'y puis venir par armes,
Car ils ont trop de pouuoir.
Puis ils ont intelligence
A mon cœur qui s'est rendu:

Cil où

Cil où i'auoy ma fiance
M'a vilainement vendu.
Mais ce qui me reconforte
En ce douloureux esmoy,
C'est que le mal que ie porte,
Luy est commun comme à moy.

CHANSON.

QVAND ie pense aux plaisirs qu'on reçoit en aimant,
Et que le feu d'Amour est vne viue flame
Qui fait mouuoir l'esprit & qui reueille l'ame,
Rien ne me plaist si fort que l'estat d'vn amant.
Mais quand ie voy qu'Amour ses suiets tyrannise,
Qu'il les tient prisonniers, qu'il les paist de douleurs,
Quand i'oy tant de regrets, quād ie voy tant de pleurs,
I'estime bien-heureux qui garde sa franchise.
O Dieu! que de douceur de croire asseurément
Que l'vnique beauté qui nostre ame a rauie,
Aupres de nostre amour n'estime rien sa vie,
Lors il n'est rien si doux que l'estat d'vn amant.
Mais si lon trouue apres que c'est toute feintise,
Et que son cœur vollage ailleurs est departi,
Tout ce premier plaisir en rage est conuerti:
Il est donc bien-heureux qui garde sa franchise.
C'est pourtant vn grand heur que d'aimer hautement.
Car vn esprit diuin tend aux choses hautaines,
Puis mille beaux pensers adoucissent les peines:
Il n'est donc rien si doux que l'estat d'vn amant.
Ouy, mais le grand peril suit la grand' entreprise:
Et qui monte bien haut, peut bien bas trebuscher:
Et puis en se bruslant il faut son feu cacher:
Il est donc bien-heureux qui garde sa franchise.
Celuy qui tout raui contemple incessamment
La royne de son cœur, que le Ciel a faict telle
Qu'il y trouue tousiours quelque beauté nouuelle,
N'estime rien plus doux que l'estat d'vn amant.
Mais quand il voit apres que la belle se prise,
Ou qu'elle est fantastique & se plaist à changer,
Il maudit la fureur qui le fait enrager,
Et nomme bien-heureux qui garde sa franchise.

Si est-ce vn grand plaisir apres vn long tourment
D'adoucir à la fin la rigueur de sa Dame,
Baiser son front, sa bouche, & ses yeus pleins de flame:
Non, il n'est rien si doux que l'estat d'vn amant.
Mais si durant le temps qu'elle nous fauorise
Vn rigoureux depart nous force à la laisser,
Quelle extreme douleur peut la nostre passer?
Il est donc bien-heureux qui garde sa franchise.
Encor on se contente en cet esloignement:
Car l'esprit s'entretient de douces souuenances,
On pense à la reuoir, on se paist d'esperances:
Il n'est donc rien si doux que l'estat d'vn amant.
Mais apres le retour trouuer sa place prise,
Luy voir le cœur changé, n'estre plus recognu,
Et se voir delaisser pour vn nouueau venu,
Est-il pas plus heureux qui garde sa franchise?
Vous qui goustez d'Amour le doux contentement,
Chantez qu'il n'est rien tel que l'estat d'vn amant:
Vous qui la Liberté pour Deesse auez prise,
Chantez qu'il n'est rien tel que garder sa franchise.

CONTR'AMOVR.

CE malheureux Amour, ce tyran plein de rage,
Qui s'est faict si long temps seigneur de mõ courage,
Qui m'a troublé les sens, qui m'a faict égarer,
Qui a baigné sa plume aus ruisseaus de mes larmes,
Est contraint, tout confus, de me quitter les armes,
Et chercher autre lieu propre à se retirer.
Ma Raison s'est rendue à la fin la maistresse.
Et pour ne faire voir ma faute, & la finesse
De ce traistre enchanteur m'a debandé les yeux:
Ce qui fait qu'à present ie rougisse de honte,
Voyant vn petit nain, dont i'ay tant faict de conte,
Et que i'ay reueré comme vn des plus grans Dieux.
Ie cognoy mon erreur, ie cognoy la folie,
Qui profonde a tenu mon ame enseuelie,
Ie cognoy les flambeaux dont ie fus embrasé,
Ie cognoy le venin qui troubla ma pensee,
Et regrette en pleurant ma ieunesse passee,
Maudissant le pipeur qui m'a tant abusé.

Que mon

Que mon cœur, que ma voix, que mon esprit se change
Au lieu de tant d'escrits sacrez à sa louange,
Ce pendant qu'vn chaud mal me rendoit insensé:
Que mon vers desormais deteste sa puissance,
Afin que pour le moins chacun ait cognoissance
Que ie n'ay pas grand peur qu'il en soit offensé.

Amour tyran cruel, monarque de martyre,
La seule occasion qui fait que lon soupire,
Oracle de mensonge, ennemi de pitié,
Large chemin d'erreur, barque mal-asseuree,
Temple de trahison, foy de nulle duree,
Bref en tous tes effets contraire à l'amitié.

Amour, Roy des sanglots, prison cruelle & dure,
Meurtrier de tout repos, monstre de la Nature,
Breuuage empoisonné, serpent couuert de fleurs,
Sophiste iniurieux, artisan de malice,
Passagere fureur, exemple de tout vice,
Plaisir meslé de cris, de regrets, & de pleurs.

Amour, que dis-ie Amour? mais inimitié forte,
Appetit desreiglé, qui les hommes transporte,
Racine de malheur, source de desplaisir,
Labyrinthe subtil, passion furieuse,
Nid de deception, peste contagieuse,
Entretenu d'espoir, de crainte & de desir.

Si tost que nostre esprit s'abandonne à te suiure,
Helas! presqu'aussi tost nous delaissons de viure:
Nous mourons sans mourir, nous perdons la raison,
Nous changeons à l'instant nostre forme premiere:
Nos yeux chargez d'erreur sont priuez de lumiere,
Et n'auons pour logis qu'vne obscure prison.

Tu romps l'heur de la vie auec mille trauerses,
Tu rechanges nos cœurs de cent sortes diuerses,
Boüillans & refroidis, craintifs & genereux:
Or' nous vollons au ciel sans partir de la terre,
Or' nous auons la paix, or' nous auons la guerre,
Et n'auons rien de seur que d'estre malheureux.

S'il aduient quelquefois que parmi nos destresses
Tu mesles finement quelques faulses liesses,
Ce n'est pas que tu vueille' alors nous contenter,
Ce n'est pas que nos pleurs plus doux t'ayēt peu rēdre
Mais à fin que la peine en nous venant reprendre

Nous

Nous soit plus difficile & forte à supporter.
Tout ce qu'on peut apprendre en tes vaines escoles,
Ce sont des trahisons, des feintes, des paroles,
Escrire dessus l'onde, errer sans iugement,
Suiure en la nuict trompeuse vne idole fuitiue,
Faire guerre à son ame & la rendre captiue,
Et pour se retrouuer se perdre follement.
Les fruicts qu'on en reçoit pour toute recompense,
C'est d'vn long temps perdu la vaine repentence
Vn regret deuorant, vn ennuyeux mespris:
Helas! i'en puis parler, ie sçay comme on s'en treuue,
I'en ay fait à ma honte vne trop longue espreuue,
Honte, le seul loyer des trauaux que i'ay pris.
Ie ne me puis tenir de remettre en memoire
Le temps, que cest aueugle, ennemi de ma gloire,
Possedoit mon esprit yure de son erreur:
Et pensant à mes faicts & à ma frenaisie
Presqu'il ne peut entrer dedans ma fantaisie
Que i'aye esté troublé d'vne telle fureur.
Ores i'estoy craintif, ores plein d'asseurance:
Ores i'estoy constant, ore plein d'inconstance:
Ores i'estoy contant, or' plein de passions:
Or' ie desesperoy d'vne chose asseuree,
Puis ie me tenoy seur d'vne desesperee,
Peignant en mon cerueau mille conceptions.
Quantesfois par les prez, les bois, & les riuages
Ay-ie conté ma peine aux animaux sauuages,
Comme s'ils eussent peu mes douleurs secourir?
Les autres pleins d'effroy, les rochers solitaires,
Les deserts separez estoyent mes secretaires,
Et leur contant mon mal ie pensoy me guarir.
Quantesfois plus ioyeux ay-ie allegé ma peine
Me laissant endormir d'vne esperance vaine,
Qui s'enuollant en songe augmentoit mon tourmēt?
Combien de mes deux yeux ay-ie versé de pluye?
Et combien de bon cœur ay-ie maudit ma vie
Me forgeant sans raison vn mescontentement?
Celuy qui veut conter les douloureuses peines,
Les regrets, les soucis, les fureurs inhumaines,
Les remors, les frayeurs qu'on supporte en aimant,
Qu'il conte du Printemps la richesse amassee,

Les va-

Les vagues de la mer quand elle eſt courrouſſee,
Et par les longues nuicts les yeux du firmament.
Le Forçat enchaiſné quelquefois ſe repoſe,
Le pauure priſonnier dedans ſa priſon cloſe
Cloſt quelquefois les yeux & ſolage ſes maux:
Au ſoir le laboureur met ſes bœufs en l'eſtable,
Et doucement forcé d'vn ſommeil agreable
Remet iuſques au iour ſa peine & ſes trauaux.
Seulement le chetif qui porte en la penſee
Le poignant aiguillon d'vne rage inſenſee,
Ne ſent point de relaſche entre tant de malheurs:
Si le iour le faſchoit, la frayeur ſolitaire
Et le ſilence coy rentament ſa miſere,
Renueniment ſa playe & r'ouurent ſes douleurs.
Eſt-il dedans le lict? les penſers qui l'aſſaillent,
Mutins & furieux ſans repos le trauaillent:
L'vn çà, l'autre delà, chacun à qui mieux mieux.
De ſes cuiſans regrets le Ciel il importune,
Il reſue, il ſe deſpite, il maudit ſa fortune
Noyant toute eſperance au torrent de ſes yeux.
S'il s'endort quelquefois, aggraué de triſteſſe,
Helas par le dormir ſa douleur ne prend ceſſe,
Mais plus fort que deuant il ſe ſent trauailler.
Car au premier ſommeil les ſonges l'eſpouuantent,
Et mille viſions à ſes yeux ſe preſentent
Qui le font en ſurſaut rudement eſueiller.
Où ſi le corps vaincu du trauail & du ſomme
Ne ſe reueille point, & qu'vn dormir l'aſſomme,
Le cœur qui n'ha repos ne fait que ſoupirer,
L'eſprit tremble & fremiſt de la frayeur horrible,
L'ame crie & ſe plaint pour ſa douleur terrible,
Et les yeux tout baignez ne ceſſent de pleurer.
Le iour eſt-il venu? ſa douleur recommence,
Il deteſte le bruit, il cherche le ſilence,
La clairté luy deſplaiſt, & la voûte des cieux,
Le murmure des eaux, la fraiſcheur des ombrages,
Herbes, riues & fleurs, foreſts, prez & bocages,
Et ne ſçauroit rien voir qui contente ſes yeux.
Amour, quiconque fut qui te mit de la race
De ce debat confus, lourde & peſante maſſe,
Il parloit ſagement & diſoit verité:

Car las!

Car las! qui veit iamais confusion si grande
Qu'aux miserables lieux où ta dextre commande,
Tousiours teinte de sang, d'ire & de cruauté?
C'est pitié que d'ouir les estranges merueilles,
Les miracles confus, les douleurs nompareilles,
Et les cris differens des malheurs amans:
L'vn par vn doux propos aura l'ame blessee,
L'autre gemist d'auoir la poitrine percee
Par le trait d'vn bel œil, cause de ses tourmens.
L'vn sera captiué par vne larme feinte,
Et à l'autre vn beau teint donne mortelle atteinte:
L'vn transira de froid, l'autre mourra de chaud:
L'vn compare aux rochers celle qui le tourmente,
L'autre aux vens plus legers sa maistresse inconstante:
L'vn se plaint d'aimer bas, l'autre d'aimer trop haut.
Ainsi dans les Enfers les Ombres criminelles
Se plaignent vainement de leurs peines cruelles,
Et des tourmens diuers qu'il leur faut supporter:
Mais las! ie croy qu'Amour plus de tourmẽs assemble
Dãs vn cœur amoureux qu'õ n'en voit tout ensemble
Au plus creux des Enfers les esprits tourmenter.
Ie n'auray iamais faict si ie veux entreprendre
De ce bourreau cruel les rigueurs faire entendre,
Rigueurs qui chacun iour se font assez sentir:
Il est assez cogneu, sa rage est manifeste,
Mais helas! c'est le pis qu'vn chacun le deteste,
Et ne peut, on ne veut, de luy se garantir.
Or de moy qui le puis, & qui me delibere
D'estre franc pour iamais d'vne telle misere,
Ie pren congé d'Amour & de ses feux cuisans:
Adieu Amour, adieu enfant plein de malice,
Adieu l'Oysiueté, ta mere & ta nourrice,
Adieu tous ces escrits où i'ay perdu mes ans.
Ie pren congé de vous, amoureuses pensees,
Ie pren congé de vous, nuicts vainement passees,
Discours, propos, sermens, l'vn sur l'autre amassez:
Et vous tristes sanglots de ma poitrine cuitte,
Plaintes, pleurs & regrets ie vous donne la fuitte,
Bien marri que plustost ie ne vous ay laissez.
Bien-heureuse Raison, guide de mon courage,
Pour m'auoir deliuré de l'amoureux naufrage,

Lors que i'estoy priué de tout humain secours,
Ie t'appens en ce lieu ma robe dépouillee,
Des flots de la tempeste encor toute moüillee,
Ayant à l'aduenir deuers toy mon recours.

RYMES TIERCES.

SI iamais plus ma liberté i'engage
Au faux Amour, iadis Roy de mon cueur,
Que ie languisse en eternel seruage.
Si iamais plus son feu brusle mon ame,
Que ie n'esprouue en aimant que rigueur,
Et que mes pleurs facent croistre ma flame.
Si iamais plus vne beauté mortelle
Tient mon esprit en la terre arresté,
Que mon mal serue à la rendre plus belle.
Si iamais plus pour ses yeux ie soupire,
Que mes soupirs croissent sa cruauté,
Et de mes cris ne se face que rire.
Qu'elle soit folle, inconstante & vollage,
Que i'en enrage, & qu'en me despitant
De la laisser ie perde le courage.
Que de l'aimer ie rougisse de honte,
Et toutesfois que ie luy sois constant
En luy voyant d'vn vallet faire conte.
Que toute nuict à son huis ie lamente,
Et qu'elle soit à se mocquer de moy,
Aux bras d'vn autre heureusement contente.
Qu'vn chaud martel, qu'vne aspre ialousie
De cent fureurs recompensent ma foy,
Et que tousiours mon ame en soit saisie.
Que mon teint palle & mon visage blesme,
De tant d'ennuis maigre & defiguré
Me soit horrible & m'estonne moymesme.
Que le Soleil à regret me regarde,
Bref, que le Ciel contre moy coniuré
Pour mon salut ma mort mesme retarde.
Mais si d'Amour la sagette meurtriere
Ne me peut plus desormais entamer,
O iustes Dieux accordez ma priere :
Qu'en peu de iours cest œil mon aduersaire,

Flambeau d'Amour qui m'a faict consumer,
Perde sa flamme & sa lumiere claire.
Que ses cheueux, dont mon ame fut prise,
Laissent son chef, apres auoir changé
Leur couleur d'or en vne couleur grise.
Que de ses mains son miroir elle rompe
Voyant sa face, & que ie suis vangé
De ce crystal qui maintenant la trompe.
Qu'elle ait regret à sa ieunesse folle,
Et qu'elle apprenne, helas! trop cherement,
Que la beauté comme le vent s'enuolle.
Lors sans danger, sans douleur & sans crainte
Ie me riray d'auoir si longuement
A la seruir ma liberté contrainte.
Puis ie prendray sa vaine repentance,
Et ses soupirs pour heureux payement
De mes douleurs, & de son arrogance.

LXXI.

Les sanglots continus, l'ardeur, l'impatience,
Dont iamais vostre cœur ne peut estre touché,
Le grand feu qu'en l'esprit iusqu'ici i'ay caché,
Et qui ne s'esteignoit pour temps ny pour absence :
Vos iniustes courroux, vostre mescognoissance,
Par qui ie me suis veu tout espoir retranché,
Et ces longues froideurs qui mon âge ont seché
Ne me pouuoyent sortir de vostre obeissance.
Tant de vœus faits au ciel n'esteignoyent point mō feu,
La force ou le conseil y seruoyent aussi peu,
Tout appareil rendoit ma playe enuenimee:
Mais en fin les desdains l'vn sur l'autre amassez,
M'ont si bien garanti des martyres passez
Qu'à peine il me souuient de vous auoir aimee.

VOEV

VOEV AV DEDAIN.

LXXII.

Puis que par ton secours mon brasier est esteint,
Et qu'auec la raison ma volonté ie domte,
Dédain, maistre d'Amour le Dieu qui tout surmonte,
I'appen ces hameçons deuant ton temple saint.
I'appen ces traits brisez dont mon cœur fut attaint:
I'appen ces nœuds dorez, dont i'ay tant faict de conte,
I'appen ces tristes vers messagers de ma honte:
I'appen ces pesans fers, qui long temps m'ont estreint.
Plus libre à l'aduenir ie viuray pour moymesme,
Ie n'auray l'œil piteux, ny le visage blesme,
Semant tout mon seruice & mes soupirs au vent:
La volonté d'autruy ne regira ma vie,
Ie ne brusleray plus d'vne ialouse enuie,
Et ne changeray plus de pensers si souuent.

FIN DV PREMIER LIVRE
DES AMOVRS DE DIANE.

LE SECOND LIVRE DES AMOVRS DE DIANE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

AMOVR, trie & choisi les plus beaux de ces vers,
Et raye à ton plaisir ceux de moindre merite :
Qu'à ce fascheux labeur ta louãge t'excite,
C'est dessous ton beau nom qu'ils vont par l'vniuers.
Ils sont naiz de ta flamme & des tourmens diuers,
Dont tu me fis present quand ie vins à ta suitte :
Ma prise & ta victoire au vray s'y voit descrite,
C'est le papier iournal des maux que i'ay soufferts.
Ceux qui ne t'ont connu sinon par ouir dire,
Ne doiuent curieux s'arrester à les lire :
Aux seuls vrais amoureux ce liure est reserué.
Les autres ne croiront tant d'estranges allarmes :
Las! si n'ay-ie rien dit que ie n'aye esprouué,
Et chacun de ces vers me coutte mille larmes.

Dialogue.

II.

Arreste vn peu, mon Cœur, où vas-tu si courant?
Ie vay trouuer les yeux qui sain me peuuent rendre.
Ie te prie atten moy. Ie ne te puis attendre,
Ie suis pressé du feu qui me va deuorant.
Helas mon pauure Cœur que tu es ignorant,

Tu ne

Tu ne sçaurois encor ta misere comprendre!
Ces yeux d'vn seul regard te reduiront en cendre:
Ce sont tes ennemis, t'iront-ils secourant?
Enuers ses ennemis si doucement on n'vse:
Ces yeux ne sont point tels. Ah c'est ce qui t'abuse!
Le fin Berger surprend l'oiseau par des appas.
Tu t'abuses toymesme, ou tu me porte' enuie:
Car l'oiseau malheureux s'enuolle à son trespas,
Moy ie volle à des yeux qui me donnent la vie.

III.

Si ie me siés à l'ombre, aussi soudainement
Amour, laissant son arc, s'assiet & repose:
Si ie pense à des vers, ie le voy qu'il compose:
Si ie plains mes douleurs, il se plaint hautement.
Si ie me plais au mal, il accroist mon tourment:
Si ie respan des pleurs, son visage il arrose:
Si ie monstre la playe en ma poitrine enclose,
Il défait son bandeau l'essuyant doucement.
Si ie vay par les bois, aux bois il m'accompagne:
Si ie me suis cruel, dans mon sang il se bagne:
Si ie vais à la guerre, il deuient mon soldart:
Si ie passe la mer, il conduit ma nacelle:
Bref, iamais l'inhumain de moy ne se depart,
Pour rendre mon amour & ma peine eternelle.

IIII.

Las! trop iniuste Amour, veux-tu iamais cesser?
N'as-tu point d'autre but qu'vn cœur plein d'inno-
Ie recognois assez ta diuine puissance, (cence?
Et suis tousiours tremblant craignant de t'offenser.
Ay ie vn seul lieu sur moy qui te reste à percer?
Suis ie pas tout couuert des traits que tu m'elancé?
Et tu laisses, couard, ceux qui font resistance,
Pour sus moy ton suget ta colere passer?
Ie sors d'vne prison, tu renchaisnes mon ame,
Ie suis guary d'vn trait vn autre me rentame,
Eschapé du peril i'entre en plus grand danger.
Quand ie pense estre seur des flots & de l'orage,
Que ie suis pres du port, que ie voy le riuage,
Tu repousses ma nef & la fais submerger.

V. O mon

V.

O mon petit Liuret, que ie t'estime heureux!
Seul tu cueilles le fruict de mon cruel martyre,
Ton contentement croist quand mō tourmēt empire,
Et ton heur est plus grand plus ie suis doulоureux.
Tu retiens doucement ces beaux yeux rigoureux,
Dont il faut qu'à regret sans cœur ie me retire:
Tu vois tous les tresors de l'amoureux empire,
Et reçois tous les biens dont ie suis desireux.
Tu couches tous les soirs aupres de ma Deesse,
Mais las! en y pensant ce souuenir me blesse,
Ie suis de ialousie ardemment allumé.
Car he! que sçay-ie moy si l'Amour par cautelle
S'est point ainsi luymesme en Liure transformé,
Pour luy baiser le sein, & coucher auec elle?

VI.

Priué des doux regars qui mon ame ont rauie,
Et la vont nourrissant de mille & mille appas,
Ie vy trop malheureux: Mais non ie ne vy pas,
Ou ie vy d'vne vie à cent morts asseruie.
Las ie vy voirement, mais c'est mourant d'enuie
De voir mourir mes maux qui iamais ne sont las!
Aussi bien puis-ie viure entre tant de trespas,
Sans cœur, sans mouuement, sans lumiere & sans vie?
Ie ne vy point: si fay. Car s'il n'estoit ainsi,
Sentirois-ie estant mort tant d'amoureux souci,
Tant de feux, tant de traits, qui tourmētent mō ame?
Quoy donc? ie vy sans cœur contre l'humaine loy!
Non non ie ne vy point, ie suis mort dedans moy:
Helas! si fais, ie vy, mais c'est en vous ma Dame.

CHANSON.

En quel desert, en quel bois plus sauuage,
Cruel Amour, me pourray-ie sauuer,
Pour t'empescher de me venir trouuer,
Et m'affranchir de ton cruel seruage?
Las! ie pensois en m'éloignant de celle
Qui tient mon cœur en ses yeux arresté,
Me retirer hors de captiuité,
Et voir la fin de ma douleur cruelle.

Mais c'eſt en vain: car lors que ie m'abſente,
  Ie laiſſe helas! mon cœur empriſonné,
  Et mon eſprit durement enchaiſné,
  N'emportant rien que ce qui tourmente.
Plus ie ſuis loin, plus mon deſir s'allume,
  Ie ne puis plus ſes efforts endurer :
  Helas voyez ſi ie dois eſperer!
  Plus loin du feu plus fort ie me conſume.
Ie ne voy rien que des nuicts eternelles
  Pleines d'horreurs, de ſilence, & d'effroy,
  Et la frayeur qui me rend hors de moy
  Me fait ſouffrir mille angoiſſes mortelles.
On ne meurt point d'vne extreme triſteſſe,
  Bien que l'eſprit ſoit du corps ſeparé :
  S'il eſtoit vray ie n'euſſe tant duré,
  Et par ma mort ma douleur euſt pris ceſſe.
Tu as beau faire, ô Soleil ta reueüe,
  Enflammant l'air d'vne belle clairté,
  Tu ne ſçaurois chaſſer l'obſcurité
  Qui m'accompagne, & qui couure ma veüe.
Tu luis par tout, fors que dedans mon ame,
  Mais dedans moy tu n'as point de pouuoir:
  Nulle clairté ie ne puis receuoir,
  S'elle ne vient des beaux yeux de ma Dame.
Comme la nuict les ombrages ſe leuent
  Quand le Soleil cache ſon poil doré :
  Lors que ie voy mon Soleil retiré
  Ie ſens leuer les ennuis qui me gréuent.
Le Deſeſpoir de mon cœur ſe rend maiſtre,
  Rien ne ſçauroit contre luy m'aſſeurer :
  Et les ſoucis qui me font ſouſpirer,
  De mes penſers d'autres penſers font naiſtre.
Helas! chaſſez ceſte rage importune,
  Triſtes penſers pleins de ſeuerité :
  Ne ſuffit-il que ie ſois tourmenté
  De Deſeſpoir, d'Amour, & de Fortune?
Le Deſeſpoir iamais ne me delaiſſe,
  L'Amour cruel ſe plaiſt en mon tourment,
  Et du malheur vient ceſt eſloignement,
  Geſnant mon cœur d'vne angoiſſeuſe preſſe.
Et vous encor importunes Penſees,

Comme ennemis par tout vous me ſuiuez :
Mon mal vous plaiſt, de ma mort vous viuez,
Et me laſſant vous n'eſtes point laſſees.
Soit que Phebus enuironne la terre,
Soit que la nuict mette fin à ſon cours,
Obſtinément vous me preſſez touſiours,
Et me troublez d'vne immortelle guerre.
Et pour bannir ma debile eſperance,
De ce loyer vous conſolez ma foy,
C'eſt que ma Dame a chaſſé loin de ſoy
De noſtre amour toute la ſouuenance.
Ie n'en croy rien, il ne ſe ſçauroit faire,
Ie ſuis trop ſeur de ſon ferme vouloir,
Et que le temps ne l'en peut deſmouuoir,
Ny tout effort aux amours plus contraire.
Mais toutesfois quand pleine d'inconſtance
De moy chetif ſon cœur s'eſtrangeroit,
Iamais pourtant le mien ne changeroit,
Ie veux mourir ſous ſon obeiſſance.

VII.

Ie me veux rendre Hermite, & faire penitence
De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,
Dreſſant mon hermitage en vn lieu deſerté,
Dont nul autre qu'Amour n'aura la cognoiſſance.
D'ennuis & de douleurs ie feray ma pitance,
Mon breuuage de pleurs: & par l'obſcurité
Le feu qui m'ard le cœur ſeruira de clairté,
Et me conſommera pour punir mon offenſe.
Vn long habit de gris le corps me couurira,
Mon tardif repentir ſur mon front ſe lira,
Et le poignant regret qui tenaille mon ame.
D'vn eſpoir languiſſant mon baſton ie feray,
Et touſiours pour prier deuant mes yeux i'auray
La peinture d'Amour, & celle de ma Dame.

Reſponſe par Paſſerat.

VIII.

Vous voulez eſtre Hermite, Hermite allez vous rendre,
Cachez-vous dans les bois pour fuir Cupidon:

Et pour

Et pour monstrer qu'en vous est esteint son brandon,
Habillez-vous de gris, c'est la couleur de cendre.
iuez de patience, il le vous faut apprendre,
Vostre espoir mensonger soit changé en bourdon,
Le dédain du refus à requerir pardon
D'auoir plus demandé que ne deuiez attendre.
Mais sur tout que l'Amour en ce lieu ne soit peint,
Pour guarir du chaud mal c'est vn dangereux saint:
S'il r'allume vne fois vos flammes amorties,
Ne pouuant supporter ceste tentation,
Vous sortirez des bois & de deuotion,
Et ietterez bien tost vostre froc aux orties.

IX.

Ma Dame, Amour, Fortune, & tous les Elemens
Animez contre moy sont bandez pour me nuire:
Sans plus le doux Sommeil de leurs fers me retire,
Et fait peur à mes maux par ses enchantemens.
O Songe, ange diuin, sorcier de mes tourmens,
Ie voy par ta faueur ce que plus ie desire:
Tu me fais voir ces yeux, qui font que ie soupire,
Et fais naistre en mon cœur mille contentemens.
Mais la rage d'Amour qui point ne diminue,
Auec tous ses efforts empesche ta venue,
Et ne sens pas souuent ton doux allegement.
Donc puis qu'il est ainsi, lors que tu me visites,
Helas! Songe amoureux, dure plus longuement,
A fin que tes faueurs ne soyent pas si petites.

X.

Hé ne suffit-il pas qu'Amour trop animé
Tiẽne mõ cœur en feu qui s'accroist d'heure en heure,
Sans que mes chauds soupirs sortans de leur demeure,
Donnent force à l'ardeur dont ie suis consommé?
O vent impetueux, excessif, enflammé,
Tu gardes en soufflant que ma flamme ne meure,
Laisse faire à mes yeux: ces ruisseaux que ie pleure
Esteindront le fourneau dans mon cœur allumé.
Mais c'est trop vainement qu'en espoir ie me fonde,
L'eau n'esteint pas l'amour: Neptune au creux de l'õde
S'est trouué mille fois amoureux & bruslant.

Sus donc, ardans soupirs, monstrez vostre puissance,
Rendez mon feu plus chaud, croissez sa vehemence,
Il en durera moins s'il est plus violant.

XI.

Si le mari ialoux de la belle Cypris,
Qui forge à Iupiter le tonnerre & l'orage,
Forgeoit les traits d'Amour, il eust maudit l'ouurage,
Et quitté, tout lassé, son labeur entrepris.
Car ce cruel volleur des cœurs & des esprits,
Nourri d'vne Tigresse en quelque lieu sauuage,
De mille coups mortels ne contente sa rage,
Et fait tousiours des cœurs sa victoire & son prix.
On perd temps contre luy de se mettre en defense:
Vn homme n'est pour faire à vn Dieu resistance,
Mesme vn Dieu si puissant qu'il surmonte les Dieux.
Maudits soyent tous ses traits & leur puissance forte,
Helas! i'en suis couuert en tant & tant de lieux,
Que le maudit archer pour sa trousse me porte.

XII.

Ie sçay qu'ell' ont des yeux les autres damoiselles,
Pour rendre en regardãt maint & maint amoureux:
Mais non pas des soleils ardens & vigoureux,
Qui remplissent les cœurs de flammes immortelles.
I'auoüe & veux penser qu'il y en a de belles
Assez pour trauailler vn esprit desireux :
Mais quelle autre a ces traits si doux & rigoureux,
Qui font gouster la vie entre cent morts cruelles ?
Quelle autre a cest esprit qui le mien a charmé ?
Ces propos, ces discours, dont ie fu transformé ?
Où sont tant d'hameçõs, d'amours, de feux, de glaces ?
Souffrons donc sans blaspheme vn extreme tourment,
Croyant qu'on ne sçauroit aimer qu'extremement
Celle qui est extreme en beautez & en graces.

D'vn portraict.

XIII.

Amour de sa main propre a portraict cest image,
Afin qu'vn païs froid, lourd, barbare, indomté,
Qui demeuroit rebelle à sa diuinité,
Fust contraint de se rendre, & de luy faire hommage:

Il choisit

Il choisit le parfait d'vn si diuin ouurage
Dans le ciel, sur le vray de la mesme Beauté,
Vaquant à son labeur d'esprit tant arresté
Que sur la Beauté mesme on voit quelque auantage.
Les Amours luy seruoyent : l'vn brassoit les couleurs,
L'autre les destrempoit en l'argent de mes pleurs,
L'autre plus curieux admiroit l'artifice.
Quand il eut acheué, luy-mesme en fut épris,
En deuint idolâtre, & soudain ie fu pris,
A fin que de mon cœur il luy fist sacrifice.

XIIII.

Malheureux que ie suis! ie vous soulois descrire
Mon naturel leger iamais ne s'arrestant,
Prenant à grand honneur que ie fusse inconstant,
Et tel comme i'estois me plaisant à le dire.
Maintenant que vostre œil sans pitié me martyre,
Ma nouuelle douleur d'heure en heure augmentant,
Ie maudy mon offense, honteux & repentant,
Et trop tard pour mon bien ie cherche à m'en dédire.
Quel confort? quel remede? Amour, conseille moy.
Pourra-telle iamais s'asseurer de ma foy,
M'ayant connu deuant si leger de courage?
Helas mon inconstance à sa gloire a esté!
Car quel plus grand honneur que d'auoir arresté
Celuy qui s'asseuroit d'estre tousiours volage?

Priere au Sommeil.

SOMME, doux repos de nos yeux,
L'aimé des hommes & des Dieux,
Fils de la nuict & du Silence,
Qui peux les esprits delier,
Qui fais les soucis oublier,
Et le mal plein de violence :
Approche, ô Sommeil desiré,
Las! c'est trop long temps demeuré,
La nuict est a demy passee,
Et ie suis encore attendant
Que tu chasses le Soing mordant,
Hoste importun de ma pensee.
Clos mes yeux, fay moy sommeiller

Ie t'atten ſur mon oreiller,
Où ie tiens la teſte appuyee:
Ie ſuis dans mon lict ſans mouuoir
Pour mieux ta douceur receuoir,
Douceur dont la peine eſt noyee.
Haſte toy, Sommeil, de venir:
Mais qui te peut tant retenir?
Rien en ce lieu ne te retarde.
Le Chien n'abbaye icy autour,
Le Coq n'annonce point le iour,
On n'entend point l'Oye criarde.
Vn petit ruiſſeau doux-coulant
A dos-rompu ſe va roulant,
Qui t'inuite de ſon murmure:
Et l'obſcurité de la nuict
Moitte, ſans chaleur & ſans bruit,
Propre au repos de la nature.
Chacun, fors que moy ſeulement,
Sent ore quelque allegement
Par le doux effort de tes charmes:
Tous les animaux trauaillez
Ont les yeux fermez & ſillez,
Seuls les miens ſont ouuerts aux larmes.
Si tu peux ſelon ton deſir,
Combler vn homme de plaiſir
Au fort d'vne extreme triſteſſe,
Pour monſtrer quel eſt ton pouuoir,
Fay moy quelque plaiſir auoir
Durant la douleur qui m'oppreſſe.
Si tu peux nous repreſenter
Le bien qui nous peut contenter,
Separé de longue diſtance,
O Somme doux & gracieux,
Repreſente encor' à mes yeux
Celle, dont ie pleure l'abſence.
Que ie voye encor ces ſoleils,
Ces lys, & ces boutons vermeils,
Ce port plein de maieſté ſainte:
Que i'entr'oye encor ces propos,
Qui tenoyent mon cœur en repos,
Raui de merueille & de crainte.

Le bien

e bien de la voir tous les iours,
Autrefois estoit le secours
De mes nuicts alors trop heureuses :
Maintenant que i'en suis absent,
Rens-moy par vn songe plaisant
Tant de delices amoureuses.
i tous les songes ne sont rien,
C'est tout vn, ils me plaisent bien,
I'aime vne telle tromperie.
Haste toy donc pour mon confort:
On te dit frere de la Mort,
Tu seras pere de ma vie.
Mais las! ie te vais appelant,
Tandis la Nuict en s'enuolant
Fait place à l'Aurore vermeille :
O Amour tyran de mon cueur,
C'est toy seul qui par ta rigueur
Empesches que ie ne sommeille.
Hé quelle estrange cruauté !
Ie t'ay donné ma liberté,
Mon cœur, ma vie & ma lumiere,
Et tu ne veux pas seulement
Me donner pour allegement
Vne pauure nuict toute entiere.

XV.

Yeux, qui guidez mon ame en l'amoureux voyage,
Mes celestes flambeaux, benins & gracieux,
C'est vous qui fournissez de traicts victorieux
Amour, le iuste archer, seul Dieu de mon courage.
C'est vous qui me rendez contant en mon seruage,
C'est vous qui m'enseignés le beau chemin des cieux :
Vous purgez mon esprit de pensers vicieux,
Et retenez mon cœur autrefois si volage.
Vous pouuez d'vn clin d'œil faire viure & mourir,
Faire au mois de Ianuier vn doux Printemps fleurir,
Et au fort de la nuict la lumiere nous rendre.
Vous estes le Soleil qui me donnez le iour,
Et ie suis le Phenix qui se brusle alentour,
Puis quand ie suis bruslé ie renais de ma cendre.

XVI.

Au saint siege d'Amour, des grans dieux le vainqueur,
I'ay faict venir plaider ceste Beauté rebelle,
Et l'accuse, en pleurant, comme vne criminelle,
De vol, d'ingratitude, & de trop de rigueur.
Helas! Amour (ce dy-ie) elle a vollé mon cœur,
Et ne recognoist point mon seruice fidelle,
Elle m'a trauersé d'vne fleche mortelle,
Et me fait consommer en cruelle langueur.
Ie ne te puis prouuer comme elle me tourmente,
Mon cœur en est tesmoin, qu'elle le represente,
Tu verras, le voyant, sa rigueur & son tort.
Et si tu crains trop fort les traits de son visage,
Ne donne pas sentence à son desauantage:
Mais fay tāt qu'elle & moy nous demeuriōs d'accord.

XVII.

Si vous voulez que ma douleur finisse,
Et que mon cœur qui vous est destiné,
Soit de son mal doucement guerdonné,
Mal, le seul prix de mon humble seruice.
Si vous voulez qu'à iamais ie benisse
L'heure & le poinct qu'à vous ie m'ay donné,
Et que l'ennuy qui me suit obstiné,
Comme vn ombrage en l'air s'éuanoüisse:
Sans grand trauail soudain vous le pouuez,
La guarison en vos mains vous auez,
Du mal d'Amour qui iusqu'au cœur me touche.
Car s'il vous plaist de le faire cesser,
Il ne vous faut seulement prononcer
Qu'vn doux Ouy du cœur & de la bouche.

CHANSON.

VN doux traict de vos Yeux, ô ma fiere Deesse,
Beaux Yeux mon seul confort,
Peut me remettre en vie, & m'oster la tristesse
Qui me tient à la mort.
Tournez ces clairs Soleils, & par leur viue flame
Retardez mon trespas:
Vn regard me suffit: le voulez-vous, Madame?
Non, vous ne voulez pas.

Vn mot

Vn mot de vostre bouche à mon dam trop aimable,
Mais qu'il soit sans courroux,
Peut changer le destin d'vn amant miserable,
Qui n'adore que vous.
Il ne faut qu'vn Ouy meslé d'vn doux sous-rire
Plein d'amours & d'appas,
Mon Dieu que de lõgueurs! le voulez-vous point dire?
Non, vous ne voulez pas.

Roche sourde à mes cris, de glaçons toute pleine,
Ame sans amitié,
Quand i'estoy moins bruslãt tu m'estois plus humaine
Et plus prompte à pitié.
Cessons donc de l'aimer, & pour nous en distraire
Tournons ailleurs nos pas :
Mais peut-il estre vray que ie le vueille faire?
Non, ie ne le veux pas.

XVIII.

Quand du doux fruit d'Amour ie me rens poursuiuant,
Le seul digne loyer de ma perseuerance,
Vous pensez m'arrester, opposant pour defense
Ie ne sçay quel honneur, qui est moins que le vent.
Moy ie mets comme humain le plaisir en auant,
Et l'heureux paradis de ceste iouissance,
Qui vous deust degouster de la feinte apparance
De ce songe d'honneur, qui vous va deceuant.
Mais parlons librement, & me dites ma Dame,
Sentez-vous de l'honneur quelque parfection,
Qui plaise au goust, au cœur, à l'esprit, ou à l'ame?
C'est vne vieille erreur, qui aux femmes se trouue,
Car leur honneur ne gist qu'en vaine opinion,
Et le plaisir consiste en chose qui s'espreuue.

XIX.

Pardonnez moy, ma Dame, en l'ardeur qui m'agite,
Si recherchant de vous le fruict tant souhaitté,
I'ose bien affermer que ie l'ay merité :
Et que ce mot trop libre helas ne vous irrite!
Ie ne veux égaller ma foy ny mon merite
A vn bien qui ne peut estre assez acheté:

Mais estant mon amour iointe à l'extremité,
Faueur autre qu'extreme est pour moy trop petite.
Vous ayant faict present de tout ce que ie puis,
Tout ce que vous pouuez iustement ie poursuis,
Si l'amour par amour seulement se compense.
Or' d'vn si grand loyer me rendant guerdonné,
Vous donnez tout à vn qui tout vous a donné,
Et qui donneroit plus s'il auoit la puissance.

CHANSON.

IE ne veux iamais plus penser
De voir vn iour recompenser
Le mal qu'en aimant ie supporte,
Puis que celle qui tient mon cueur
Me monstre vne extreme rigueur
Parmi l'amour qu'elle me porte.
Mais pourrois-ie esperer aussi
Qu'elle eust iamais de moy merci,
Veu qu'à soymesme elle est cruelle,
Reiettant les plus doux plaisirs,
Meurtrissant ses propres desirs,
Et perdant sa saison nouuelle ?
Cruelle, où auez-vous les yeux ?
Voyez ce Printemps gracieux,
Voyez ceste belle verdure,
Vn iour des prochaines chaleurs
Fera languir toutes ces fleurs,
Ores beautez de la nature.
Si le temps leger & coulant
Deuore tout en s'enuolant,
S'il rend toute chose effacee,
Est-ce pas trop de cruauté
De laisser perdre vne beauté
Si chere, & si soudain passee?
Si c'est la peur qui vous retient,
Pensez que la crainte ne vient
Qu'à faute d'amitié parfaitte.
Amour est vne viue ardeur,
Et la crainte est vne froideur,
Soudain par vraye amour desfaitte.

Si vous

Si vous m'aimez faites le voir,
Payant mon fidelle deuoir
De la plus ſeure recompenſe :
Ou bien ſi vous ne m'aimez pas,
Faites moy ſentir le treſpas,
Finiſſant ma longue ſouffrance.

XX.

Depuis que ſous vos loix mon ame eſt retenue
L'an deſia quatre fois s'eſt veu recommencer,
Et ma foy, que le temps n'a iamais ſceu faulſer,
Mieux que le premier iour n'eſt de vous reconnue.
Si pour voir voſtre ſein i'abbaiſſe vn peu la veüe,
Si i'oſe voſtre main de la mienne preſſer,
Ou baiſer voſtre gant, ie vous voy courrouſſer :
A tel heur en quatre ans ma fortune eſt venüe.
Les propos plus communs qu'il vous plaiſt m'affermer,
C'eſt que vous n'aimez rien, ny ne pouuez aimer,
Et qu'il ne faut de vous attendre autre aſſeurance.
Donc ſi par voſtre aduis ie prens de moy pitié
Changeant mon amour forte en commune amitié,
A ſçauoir ſi lon peut m'accuſer d'inconſtance?

XXI.

Que trop d'amour ne ſeiche & me deuore ainſi
Deuant vos yeux cruels embellis de ma peine :
Que ie m'aille appaſtant d'vne eſperance vaine,
Plus pour aigrir mon mal que le rendre adouci :
Que ie ne trouue en vous ny pitié ny merci,
Que ie meure de ſoif au bord de la fontaine :
Non il n'en ſera rien, Beauté trop inhumaine,
I'ay ſoin de mon ſalut, dont vous n'auez ſoyci.
Par vos feintes douceurs ne ſortans point de l'ame,
Quand vous m'auez rendu tout de ſoulfre & de flamē
Vous penſez-vous moquer d'Amour & de ma foy :
Mais vos deſguiſemens forcent ma patience,
Voſtre froid mon ardeur, les tourmens ma conſtance,
Ie ne puis eſtre à vous ſi vous n'eſtes à moy.

XXII.

Puisque mon plus bel âge en seruant despensé,
Puisque ma loyauté, mon ardeur, ma tristesse,
Mō teint palle & ma voix, mon œil pleurant sans cesse
N'ont sceu domter vn cœur qui se disoit forcé:
Espoir, que tant de fois loin de moy i'ay chassé
Comme vne idole feinte & vaine & tromperesse,
Vers quelque autre abusé desormais trouue addresse,
Ie ne puis en tes rets estre plus enlacé.
Les Cieux ny les Enfers n'ont de toy cognoissance,
Les humains seulement font ioug sous ta puissance,
Qui desseins sur desseins ne cessent d'enfiler:
Tu n'es qu'vn songe faux des veillans miserables,
Tu repais les esprits de chansons & de fables,
Et te cuidant tenir on te voit enuoler.

XXIII.

Belle & guerriere Main apprise à la victoire,
Iamais de l'arc d'Amour vn seul trait ne perdant:
Mais qui de son beau char les resnes vas guidant,
Quand il retourne en Cypre orgueilleus de ta gloire.
Main, dont le blanc esclat obscurcist toute yuoire,
Qui fais de ta froideur naistre vn desir ardant,
Qui le sceptre & l'estat des Amours vas gardant,
Qui m'escris en l'esprit la loy que ie veux croire.
Main, qui sur tes beautez as faict l'œil enuieux,
Main, qui sçais triompher des plus audacieux,
Et qui rens de mon cœur les tempestes sereines:
Las! ne t'oppose point, ô belle & blanche Main,
Quand ie cherche, embrasé, le secours de mes peines,
Qu'vne ingrate me cache en la bouche & au sein.

XXIIII.

Chassez de vostre cœur l'iniuste cruauté,
Qui vous rend contre Amour fierement obstinee,
Et n'estimez iamais qu'vne Dame bien nee
Puisse auoir sans aimer quelque felicité.
Mais que vous seruira ceste fleur de beauté,
De ieunesse & d'amour richement couronnee,
Si sans estre cueillie elle deuient fennee,
Et perd sa desirable & chere noueauté.
Il ne suffist d'auoir vn champ gras & fertile,
Car s'il n'est labouré sa veuë est inutile,

La terre

La terre en deuient dure & ne rapporte rien.
elle qui ne se sert de sa belle ieunesse,
Fait comme vn vsurier qui cache sa richesse,
Et se laisse mourir sans vser de son bien.

XXV.

vous m'aimez ma Dame, helas! si vous m'aimez,
Et si le trait d'Amour comme moy vous entame,
Donc ainsi comme moy vous sentez dedans l'ame,
Aux esprits & au cœur cent fourneaux allumez.
é! pourquoy souffrez-vous que soyons consumez,
Seruans de nourriture à l'amoureuse flame?
N'est-ce vne grād' rigueur, si vous pouuez, ma Dame,
Moderer ceste ardeur qui nous tient enflammez?
ous sentons bien tous deux vne egale souffrance,
Mais de nous en sortir seule auez la puissance,
Encor vous ne voulez nos langueurs secourir.
C'est estre en mesme temps cruelle & miserable
De nourrir vn tourment dont on se peut guarir,
Et pour n'aider autruy ne s'estre secourable.

SONGE.

ELLE que i'aime tant, lasse d'estre cruelle,
Est venue en songeant la nuict me consoler:
Ses yeux estoyent rians, doux estoit son parler,
Et mille & mille amours voloyent alentour d'elle.
resse de ma douleur i'ay pris la hardiesse
De me plaindre à hauts cris de son cœur endurci:
Et d'vn œil larmoyant luy demander merci,
Et que mort ou pitié mist fin à ma tristesse.
uurant ce beau Coral qui les baisers attire,
Me dist ce doux propos: Cesse de soupirer,
Et de tes yeux meurtris tant de larmes tirer,
Celle qui t'a blessé peut guarir ton martyre.
douce illusion! ô plaisante merueille!
Mais combien peu durable est l'heur d'vn amoureux!
Voulant baiser ses yeux, helas moy malheureux!
Peu à peu doucement ie sens que ie m'esueille.
ncor long temps depuis d'vne ruse agreable
Ie tins les yeux fermez, & feignois sommeiller:
Mais le songe passé, ie trouue au resueiller
Que ma ioye estoit faulse, & mon mal veritable.

RYMES TIERCES.

PLEVRS & ſoupirs ie vous ouure la porte,
Allez trouuer la beauté que i'admire,
Plaignez ſa peine, & ma douleur trop forte:
Faites luy voir ce que ie n'oſe dire,
Puis que le Ciel enuieux & contraire
Ne me permet ce que plus ie deſire.
Plaignez l'ennuy qui fait que ie n'eſpere
Pour tout ſalut qu'vne mort ſouhaittee,
Heureux repos de ma longue miſere.
Las! quand mon ame eſt plus fort tourmentee,
C'eſt quand ie ſuis ioyeux en apparance,
Couurant mon dueil d'vne ioye empruntee:
Et toutefois auec ſa violance,
Bien que ma peine en ma face ſoit peinte,
Aucun pourtant n'en a la cognoiſſance.
Helas! ie n'oſe alleger d'vne plainte
Ny d'vn ſoupir mes malheurs deplorables,
Que ie retiens d'vne force contrainte.
Ceſſez vos cris, Amoureux miſerables,
Tous les tourmens de l'amoureuſe flame
A mes tourmens ne ſont point comparables.
C'eſt vn grand mal de porter dedans l'ame
Le chaud deſir & la viue eſtincelle,
Qui ſe nourrit des beaux yeux d'vne Dame.
C'eſt vn grand mal de la ſeruir cruelle,
Et toutefois pour le mal qu'on ſupporte,
On a plaiſir quand on la voit ſi belle.
C'eſt vn grand mal d'aimer de telle ſorte
Qu'on n'oſe pas découurir ſon martyre,
Pour vn reſpect que la grandeur apporte.
C'eſt vn grand mal & qui ne ſe peut dire,
Que d'eſtre ſerf d'vne Dame volage,
Qui ſans repos la nouueauté deſire.
C'eſt vn grand mal, voire vne extreme rage,
Quand Ialouſie auec Amour s'aſſemble,
Troublant les cœurs d'vn violant orage.
Et toutefois tous ces maux mis enſemble
N'approchent point de ma griefue triſteſſe,
Qui ſeulement à ſoy ſeule reſemble.

Las! ma douleur seulement ne me blesse,
L'ire du Ciel n'en seroit assouuie,
Mais la douleur de ma belle Maistresse.
Celle qui m'est plus chere que la vie,
Est (ô regret!) durement affligee
D'vn faux ialoux qui la tient asseruie.
Et ce qui rend mon ame plus chargee,
C'est que son mal de mon malheur procede,
Sans que ie puisse en la rendant vangee,
Vanger ma mort, & luy donner remede.

CHANSON.

LA terre naguere glacee
Est ores de verd tapissee,
Son sein est embelli de fleurs,
L'air est encore amoureux d'elle,
Le Ciel rit de la voir si belle:
Et moy i'en augmente mes pleurs.
Les bois sont couuerts de fueillage,
De verd se pare le bocage,
Ses rameaux sont tous verdissans:
Et moy, las! priué de ma gloire,
Ie m'habille de couleur noire,
Signe des ennuis que ie sens.
Des oiseaux la troupe legere
Chantant d'vne voix ramagere,
S'esgaye aux bois à qui mieux mieux:
Et moy tout rempli de furie
Ie sanglotte, soupire & crie
Par les plus solitaires lieux.
Les oiseaux cherchent la verdure:
Moy ie cherche vne sepulture,
Pour voir mon malheur limité.
Vers le Ciel ils ont leur volee,
Et mon ame trop desolee
N'aime rien que l'obscurité.
Ores l'Amant sent dedans l'ame
L'effort des beaux yeux de sa Dame,
Qui peuple son cœur de desirs:
Il soupire, & moy ie soupire,
Mais la mort sans plus ie desire,

Seule

Seule fin de mes desplaisirs.
Ores les animaux sauuages
Courent les champs, bois & riuages,
Rendus par Amour furieux:
Moy ie suis pressé de la sorte,
Du chaud regret qui me transporte,
Et me fait maudire les Cieux.
Or' on voit la Rose nouuelle,
Qui se découure & se fait belle,
Monstrant au iour son teint vermeil:
Où las! mon pallissant visage
Se seiche en l'auril de mon âge
Priué des rais de mon Soleil.
Or' on voit d'vne tiede haleine
Zephyre esmouuoir par la plaine
Doucement les bleds verdoyans:
Et moy i'amasse en mon courage
Des soupirs qui font vn orage
De cent mille flots tournoyans.
Du Soleil la face cachee
En hyuer, or' est approchee
Et monstre vn regard gracieux:
Mais ie fuy la clairté diuine,
Puis que l'astre qui m'illumine
Est or' esloigné de mes yeux.
Que me sert ceste saison gaye,
Sinon de refraischir ma playe,
Quand ie voy les autres contens:
Puis que le Ciel m'est si seuere,
Qu'au milieu de la prime-vere
Ie suis priué de mon printemps?
Quand ie voy tout le monde rire,
C'est lors que seul ie me retire
A part en quelque lieu caché:
Comme la chaste Tourterelle
Perdant sa compagne fidelle
Se branche sur vn tronc seiché.
Le beau iour iamais ne m'éclaire,
Tousiours vne nuict solitaire
Couure mes yeux de son bandeau,
Ie ne voy rien que des tenebres,

Ie n'entens

Ie n'entens que des chants funebres,
Seurs augures de mon tombeau.
France en deux parts diuisee
De guerres n'aguere embrasee,
Sent or' le doux fruict d'une paix:
Mais las! nul fruict ie n'en rapporte.
Car la guerre est tousiours plus forte
Entre mes penfers que iamais:
nsers qui font dedans ma teste
Vn bruit estrange, vne tempeste,
Et dressent cent mille combats,
Mais tout à mon desauantage:
Car seul ie porte le dommage
Et la perte de leurs debats.
s qu'Amour me rend miserable!
Las que le bien est peu durable!
Las que le sort m'est rigoureux!
Las que les Dieux me sont contraires
De m'accabler sous les miseres
Quand ie pense estre bien-heureux!
Ciel, cause de ma souffrance,
Hé! que n'ay-ie aumoins la puissance
De me changer diuersement
En Cygne, ou en humeur doree
Pour voir ma belle Cytheree,
Qu'vn Vulcan garde estroittement?
is le Ciel en vain i'importune,
Le Ciel chef de mon infortune,
Qui par vne trop dure loy
Me priue en viuant de mon ame.
Car quand ie suis loin de ma Dame,
Mon ame est absente de moy.

XXVI.

non Royne des Dieux, de courroux toute pleine
Ainsi que le despit la faisoit enrager,
Alla iusqu'aux Enfers les Fureurs desloger
Allumant leurs brandons contre Inon la Thebaine:
e Deesse helas! beaucoup plus inhumaine
Sans descendre aux Enfers pour de moy se vanger,
Me pour-

Me pourſuit,me tourmente, & mon ame mal-ſaine
Par cent & cent Fureurs elle fait outrager.
La miſerable Inon d'Athamas pourchaſſee,
Portant ſon fils d'vn bras,eſperdue,inſenſee
S'eſlança dans la mer & noya ſes douleurs :
Et moy de vos courroux fuyant la violance,
Et portant ſous le bras ma debile eſperance,
Troublé ie me ſubmerge en la mer de mes pleurs.

XXVII.

Puis que pour mon malheur ceſte vnique beauté,
L'eſpoir de mon amour,fait aimer tout le monde,
Il ne faut pas penſer que la douleur profonde,
Si viue en mon eſprit,perde ſa cruauté.
Ie ſuis tranſi de froid au plus chaud de l'Eſté,
Tant la crainte en mon cœur d'vn pié ferme ſe fonde:
Le Soleil me fait peur,le Ciel,la terre & l'onde,
Les vents,les fleurs,les bois,l'ombrage,& la clairté.
Las! ſi pour la voir telle,vne aſpre ialouſie
Doit poſſeder mon cœur comblé de frenaiſie,
Faites pour mon ſalut (ô pitoyables Dieux)
Afin que la fureur de ce mal diminuë,
Que tout ce qui la voit ſoit priué de la veuë,
Ou pour ne les voir point que ie perde les yeux.

DE LA IALOVSIE.

AMOVR à petit feu fait conſommer mon ame,
Et m'attaint ſi ſouuent des regars de ma Dame,
Que ie n'ay pas vn lieu qui n'en ſoit tout percé.
Helas! ce n'eſt pas tout: la froide Ialouſie
M'enuenime l'eſprit,trouble ma fantaiſie,
Et me pourſuit ſi fort que i'en ſuis inſenſé.
Amour eſt bien cruel,ſa pointure eſt mortelle,
Mais l'aſpre Ialouſie eſt beaucoup plus cruelle,
Tout autre mal n'eſt rien apres de ce tourment.
Amour aucunefois ſe laſſe de nos peines,
Et ſoulage nos maux par des lieſſes vaines,
Mais ceſte autre fureur nous preſſe inceſſamment.
Las! quand quelque faueur en aimant me contente,
C'eſt quand la Ialouſie en mon eſprit s'augmente,
Tous les plaiſirs d'Amour viennent pour ma douleur:

Quand

uand ie doy m'esgayer ie renforce ma plainte,
uand ie doy m'asseurer ie soupire de crainte,
fay lire mon mal sur ma palle couleur.
En vain ie veux flechir par pleurs ceste furie,
n vain i'essaye aussi, quelque part que ie fuye,
me garantir d'elle, elle compte mes pas.
n vain i'ay mon recours aux fortes medecines:
: mal ne se guarist par ius ny par racines,
ins nous fait sans mourir souffrir mille trespas.
Amour, tu es aueugle & d'esprit & de veüe
e ne voir pas comment ta force diminüe,
on empire se perd, tu reuoltes les tiens,
ute que tu ne chasse vne infernale peste,
ui fait que tout le monde à bon droit te deteste,
ur ne pouuoir iouïr seurement de tes biens.
C'est de ton doux repos la mortelle ennemie,
est vne mort cruelle au milieu de la vie,
est vn Hyuer qui dure en la verte saison,
est durant ton Printemps vne bize bien forte,
ui fait seicher tes fleurs, qui tes fueilles emporte,
parmi tes douceurs vne amere poison.
Car bien que quelque peine en aimāt nous tourmente
n'est il rien si doux, ne qui plus nous contente
ue de boire à longs traits le breuuage amoureux:
es refus, les trauaux, & toute autre amertume
'absence ou de courroux font que son feu s'allume,
que le fruit d'Amour en est plus sauoureux.
Mais quand la Ialousie enuieuse & despite
ntre au cœur d'vn Amant, rien plus ne luy profite,
n heur s'euanouïst, son plaisir luy desplaist,
clairté la plus belle en tenebres se change:
mour dont il chantoit si souuent la louange,
t vn monstre affamé qui de sang se repaist.
Helas! ie suis conduit par ceste aueugle rage,
on cœur en est saisi, mon ame & mon courage:
le donne les loix à mon entendement,
le trouble mes sens d'vne guerre eternelle,
es propos, mes penses, mes regrets viennent d'elle,
: tous mes desespoirs sont d'elle seulement.
Elle fait que ie hay les graces de ma Dame,
veux mal à son œil qui les astres enflame,

De ce

De ce qu'il est trop plein d'attraits & de clairté :
Ie voudrois que son front fust ridé de vieillesse,
La blancheur de son teint me noircist de tristesse,
Et despite le Ciel voyant tant de beauté.

Ie veux vn mal de mort à ceux qui s'en approchent
Pour regarder ses yeux qui mille amours decochent,
A ce qui parle à elle, & à ce qui la suit :
Le Soleil me desplaist, sa lumiere est trop grande,
Ie crains que pour la voir tant de rais il espande,
Mais si n'aimé-ie point les ombres de la nuict.

Ie ne sçaurois aimer la terre où elle touche,
Ie hay l'air qu'elle tire & qui sort de sa bouche,
Ie suis ialoux de l'eau qui luy laue les mains,
Ie n'aime point sa chambre, & i'aime moins encore
L'heureux miroir qui voit les beautez que i'adore,
Et si n'endure pas mes tourmens inhumains.

Ie hay le doux Sommeil qui luy clost la paupiere,
Car il est (s'ay-ie peur) ialoux de la lumiere
Des beaux yeux que ie voy, dont il est amoureux.
Las! il en est ialoux & retient sa pensee,
Et sa memoire aussi de ses charmes pressee,
Pour luy faire oublier mon souci rigoureux.

Ie n'aime point ce vent qui folastre se iouë
Parmi ses beaux cheueux, & luy baise la iouë :
Si grande priuauté ne me peut contenter.
Ie couue au fond du cœur vne ardeur ennemie
Contre ce fascheux Lict, qui la tient endormie,
Pour la voir toute nuë & pour la supporter.

Ie voudrois que le Ciel l'eust fait deuenir telle,
Que nul autre que moy ne la peust trouuer belle :
Mais ce seroit en vain que i'en prirois les Dieux,
Ils en sont amoureux: & le Ciel qui l'a faitte,
Se plaist en la voyant si belle & si parfaitte,
Et prend tant de clairté pour mieux voir ses beaux yeux.

Tous ceux que ie rencontre en quelque part que i'erre
Sont autant d'ennemis qui me liurent la guerre :
S'ils sont vestus de noir, ie croy soudainement
Que c'est pour faire voir à la beauté que i'aime,
Qu'ils sont pleins de constance ou de tristesse extreme,
Et deuiens ennemi de leur accoustrement.

L'incarnat me fait foy de leur dure souffrance,

Le verd

Le verd me fait trembler auec son esperance,
Ie cognois par le bleu les ialoux comme moy:
Le bleu c'est ialousie, & la mer en est peinte.
„ Mariniers cõme Amans viuent tousiours en crainte.
„ Car en mer & en femme il ne faut auoir foy.
Si quelqu'vn est pensif, soudain ie croy qu'il pense
En ce bel œil guerrier, qui comme moy l'offense:
Si ie le voy ioyeux, ie crains qu'il soit contant,
Et souhaitte en pleurant que mes yeux me deçoiuent:
Bref tous ceux que ie voy, i'estime qu'ils reçoiuent
Plus de faueurs que moy, bien qu'ils n'aiment pas tant.
Suis-ie pas malheureux de viure en telle sorte?
Ma fureur par le temps se rend tousiours plus forte,
Mille loups affamez me tiraillent le cœur:
Or' i'ay la face blesme, or' elle est enflammee,
Or' ie voudrois donner au trauers d'vne armee,
Or' ie n'ose paroistre & meurs presque de peur.
Viue source d'ennuis, Harpye insatiable,
Ennemie à toymesme, enragee, incurable,
Portant au chef cent yeux incessamment ouuerts,
Ouuerts pour nostre mal, clos pour nostre liesse,
Las! plus ie parle à toy plus tu crois ma tristesse,
Et remplis mon esprit de serpens & de vers.
Tu rens mes yeux si clairs, qu'vne longue distance
Ne les peut empescher de voir en leur presence
La beauté que i'adore entre dix mille amans.
Ie voy sa blanche main, qui de l'vn est touchee,
A l'autre elle sous-rit, sur l'autre elle est couchee,
Et voy qu'elle se plaist en ces contentemens.
Tu fais que mon esprit en cent lieux se transporte,
Mon penser ennemi sur tes ailes se porte,
Pressé d'vn aiguillon qui viuement le poind:
Tu fais trouuer mon corps où il ne sçauroit estre,
Et réueilles mes sens pour leur faire cognoistre
Ce que ie voudrois bien qu'ils ne cogneussent point.
Vous, que comme Deesse icy bas ie reuere,
Si vous auez pitié de ma longue misere,
Et si vous desirez de me voir secourir,
Tuez ceste sorciere acharnee à ma perte,
Et de son sang tout chaud oignez ma playe ouuerte:
Ce remede tout seul est propre à me guarir.

XXVIII.

XXVIII.

Ma vie à vn Enfer peut eſtre comparee,
I'ay pour mes trois fureurs maints ſoucis violans:
Au lieu de noirs Serpens le venin diſtillans,
De ialouſes poiſons mon ame eſt deuoree.
L'eſperance eſt de moy pour iamais ſeparee,
Comme elle eſt de ces lieux malheureux & dolants,
Mes pleurs ont fait vn Styx, & mes ſouſpirs bruſlans
Du boüillant Phlegethon l'ardeur deſmeſuree.
Ma bouche eſt vn Cerbere à toute heure abboyant:
L'infernale valee en fumee ondoyant
Reſſemble à mon eſprit ſi comblé de triſteſſe.
Tous les tourmens d'Enfer à moy ſeul ſont donnez,
La iuſtice de Dieu tourmente les damnez,
Et ie ſuis tourmenté d'vne iniuſte Deeſſe.

XXIX.

Celle à qui mes eſcrits ont donné tant de gloire,
Qu'on l'eſtimoit vnique en ſa perfection
A du tout, comme on dit, changé d'affection,
Et de nos feux premiers enterré la memoire:
Non non la glace eſt chaude, & la blancheur eſt noire,
Le Soleil tenebreux, l'air ſans mutation,
Le Ciel, la peur des Dieux, tout n'eſt que fiction,
Bref, ce qui eſt n'eſt point, à rien il ne faut croire:
Ie ne croiray plus rien, ou croiray ſeulement
Que les ſens & l'eſprit iugent tout faulſement,
Et ne iugent de rien qui ſoit ſans impoſture:
Ie croiray que la femme, & n'en ſeray blaſmé,
Entre tout ce qui eſt, ou fut iamais formé,
Eſt de la plus changeante & plus faulſe nature.

XXX.

Vous l'auiez inuenté, Rapporteurs malheureux,
Que celle à qui ie ſuis auoit fait nouueau change,
Et par ce mechant bruit contraire à ſa louange,
M'auiez comblé l'eſprit de ſoucis doulouréux:
Son vouloir eſt trop ferme, & ſon cœur genereux
Amy de la franchiſe aiſément ne ſe range:
Ie n'ay que trop connu combien elle eſt eſtrange,
Et prend peu de pitié des tourmens amoureux.
Auec tant de trauaux quatre ans ie l'ay ſeruie

Que la peine à tout autre en eust osté l'enuie,
Voyant ses passions si mal recompenser.
Car il faut bien aimer & rien ne se promettre.
Quiconque à ce voyage apres moy s'ose mettre
Ne fera long chemin auant que se lasser.

XXXI.

Ne dites plus, Amans, que l'absence inhumaine
Tourmente vostre esprit d'vn mal demesuré :
Car qui laisse sa Dame & s'en voit separé,
N'a point de sentiment pour souffrir de la peine.
Ce n'est plus rien de luy qu'vne semblance vaine,
Qu'vn corps qui ne sent rien, palle & defiguré,
Son ame est autre part, son esprit esgaré
Erre de place en place où son desir le meine.
Celuy qui sent son mal & qui le cognoist bien,
Est encore viuant: mais on ne sent plus rien
Aussi tost que le corps est laissé de son ame.
Donc si c'est vne mort, on peut voir clairement
Que celuy ne fut oncq esloigné de sa Dame,
Qui surnomma douleur vn tel esloignement.

XXXII.

e ne veux plus penser que la fureur de Mars
Ardemment allumee au milieu de la France,
Ait pouuoir desormais de me faire nuisance,
Bien que ie m'auenture au plus fort des hazars.
Car si i'ay soustenu l'effort de vos regars
Pleins de feux, pleins de traits poussez de violence,
Ie n'auray plus de peur qu'autre chose m'offense,
Et ne douteray point les plus braues soldars.
es balles que vos yeux ont tiré dans mon ame,
Ont comblé mon esprit de martyre & de flame :
Mais vous m'auez blessé par vn si doux effort,
Que s'ils font de tels coups en l'armee ennemie,
Huguenots tuez-moy, ie vous donne ma vie,
Ie ne sçaurois mourir d'vne plus belle mort.

XXXIII.

as! ie ne verray plus ces Soleils gracieux,
Qui seruoyent de lumiere à mon ame esgaree :
Leur diuine clarté s'est de moy retiree,
Et me laisse esperdu, dolent & soucieux,

C'est en

C'eſt en vain deſormais, ô grand flambeau des cieux,
Que tu ſors au matin de la plaine azuree,
Ma nuict dure touſiours, & ta treſſe doree
Qui ſert de iour au monde, eſt obſcure à mes yeux.
Mes Yeux helas! mes Yeux, ſources de mon dommage,
Vous n'aurez plus de guide en l'amoureux voyage,
Perdant l'aſtre luiſant qui ſouloit m'eſclairer.
Mais ſi ie ne voy plus ſa clairté couſtumiere,
Ie ne veux pas pourtant en chemin demeurer,
Car du feu de mon cœur ie feray ma lumiere.

CHANSON.

L'As! en vous eſloignant, ma Dame,
Aumoins n'emportez point mon ame
Et mon cœur que vous m'auez pris;
Il ſied mal à vne Deeſſe
Ieune & belle comme Cypris,
D'eſtre cruelle & larronneſſe.
Huguenots qui courez la France,
De grace faites moy vengeance
D'vne auſſi mauuaiſe que vous:
Sa main eſt appriſe au pillage,
Et ſes yeux qui feignent les doux,
N'ont plaiſir qu'à faire dommage.
Guettez ceſte belle meurtriere,
Qu'elle ſoit voſtre priſonniere,
Elle qui met tout en priſon:
Liez ſes mains de chaiſnes fortes,
Las! qui m'ont volé ma raiſon,
L'ayant bleſſee en mille ſortes.
Ainſi donc, Ma fiere ennemie,
De ma mort vous ſerez punie,
Et des torts que vous m'auez faits:
Mais i'ay peur que l'ennemi meſme,
Voyant vos yeux armez de traits,
Si rende priſonnier luy-meſme.

XXXIIII.

En pire eſtat ma fortune eſt venue,
O triſtes yeux, helas! qu'elle n'eſtoit

Lors que le Ciel, benin, vous permettoit
Voir la beauté de moy tant recognue.
Car si l'ardeur où mon ame est tenue,
S'en approchant d'heure en heure augmentoit,
Son œil piteux mon mal reconfortoit,
Rendant ma vie en espoir maintenuë.
O temps heureux quand ie peu la seruant
Luy decouurir mes ennuis si souuent,
Pleurer, crier, blasmer sa rigueur forte!
Las maintenant ie languy sans confort,
Et de la mort qu'absent d'elle ie porte,
Rién ne me peut deliurer que la mort!

XXXV.

D'où vient qu'vne beauté qui m'est tousiours presente
Au cœur & en l'esprit, n'est presente à mes yeux?
Et comment fait le ciel, de mon aise enuieux,
Que sans vous, ma douleur, tant d'angoisses ie sente?
Plus ie suis loing du feu, plus ma flamme est cuisante,
Et mes boüillans desirs plus chauds & furieux:
Et n'y a bois, rocher, ny distance de lieux,
Qui serue à me sauuer d'ardeur si violante.
Tu peux luire à ton gré, Soleil du firmament,
Pour les autres mortels, mais pour moy nullement,
Ma nuict dure tousiours loing de l'œil que i'adore.
Ie voudroy que le Ciel me permist sommeiller
Durant si longues nuicts qui cachent mon Aurore,
Puis qu'apres son retour il me fist réueiller.

XXXVI.

Cheueux, present fatal, de ma douce contraire,
Mon cœur plus que mon bras est par vous enchaisné,
Pour vous ie suis captif en triomphe mené,
Sans que d'vn si beau ret ie cherche à me deffaire.
Ie sçay qu'on doit fuir les dons d'vn aduersaire,
Toutesfois ie vous aime, & me tiens fortuné,
Qu'auec tant de cordons ie sois emprisonné:
Car toute liberté commence à me desplaire.
O Cheueux mes vainqueurs, vantez-vous hardiment
D'enlacer en vos nœuds le plus fidelle amant,
Et le cœur plus deuôt qui fut onq en seruage.
Mais voyez si d'amour ie suis bien transporté,

Qu'au lieu de m'essayer à viure en liberté,
Ie porte en tous endroits mes ceps & mon cordage.

XXXVII.

Aimons-nous, ma Deesse, & monstrons à l'espreuue
Qu'vne si belle ardeur ne se peut allumer:
Nostre amour s'en fera d'autant plus estimer
Qu'en ce temps la constance en peu d'amãs se treuue.
Bien que le ciel, l'enuie, & la fortune pleuue
Sur nous tout ce qu'ils ont d'angoisseux & d'amer,
Iamais ils ne pourront nos cœurs desenflammer,
Le tẽps mesme en passant rendra nostre amour neuue.
Lisant en vostre cœur i'y verray mon vouloir,
Ce sera mesme ennuy qui nous fera douloir,
Et ne garderons rien que nous nous voulions taire.
Nous n'aurons en deux corps qu'vn esprit seulement.
Car l'amour si commune est comme vn diamant,
Qui demeure sans prix és mains du populaire.

STANSES.

LORS qu'vn de vos rayons doucement me blessa,
Et que mon ame libre en prison fut reduitte,
Mon cœur rauy d'Amour aussi tost me laissa,
Et sans autre conseil se mit à vostre suitte.
Mais comme vn voyageur qui s'arreste pour voir
S'il trouue en son chemin quelque chose nouuelle,
Alors qu'il veit vos yeux de passer n'eut pouuoir,
Et demeura surpris d'vne clairté si belle.
Puis il reprend courage, & s'asseure à la fin,
Desireux d'acheuer l'entreprise premiere:
Soit qu'Amour le guidast, ou son heureux destin,
Ou que vostre œil luisant luy fournist de lumiere,
Il ne s'arreste plus, & vient iusques au lieu,
Siege de vostre cœur, qu'il embrassa sur l'heure,
Et me dist en riant vn eternel Adieu,
Ne voulant plus partir de si belle demeure.
Vostre cœur qui ne veut plein d'vn braue desir,
Souffrir vn compagnon, autre empire pourchasse:
Et delaissant le sien d'vn lieu se vient saisir,
Où nul autre que luy ne pourroit auoir place:

C'est le

C'est le lieu que mon cœur plein d'amour & de foy,
Diuinement guidé delaissa pour vous suiure.
Voila donc comme Amour du depuis nous fait viure,
Mon cœur est dedans vous, le vostre est dedans moy.

XXXVIII.

Mari ialoux qui me defens la veüe
De la beauté si bien peinte en mon cueur,
De tes fureurs mon desir prend vigueur,
Et mon amour plus fort continuë.
Plus vne place est cherement tenue,
Plus elle acquiert de louange au vainqueur:
Plus tu seras vers moy plein de rigueur,
Plus ie rendray ma constance cognue.
Quand on ne peut vn cœur froid allumer,
Il faut sans plus luy defendre d'aimer:
Tout aussi tost le voila plein de flamme.
Donc si tu veux viure bien asseuré,
Ferme les yeux, ne garde point ta femme,
Le bien permis est le moins desiré.

XXXIX.

I'excuse le mari de celle qui m'a pris,
D'estre si deffiant, de n'aller point sans elle:
Ie voudroy deux cens yeux de peur d'estre surpris,
Si i'estoy possesseur d'vne chose si belle.
Le Gouuerneur d'vn fort, vigilant & fidelle,
Iamais d'vn long sommeil n'assoupit ses esprits,
Il s'éueille en sursaut, court voir sa sentinelle,
Et craint tousiours qu'on ait sur sa place entrepris.
Le maudit vsurier qui sa richesse adore,
Sent dés qu'il en est loing qu'vn souci le deuore,
Et que mille glaçons le transissent de peur.
Hé! qu'est-ce qu'vn thresor, ou qu'vne forteresse
Aupres de la beauté qui fait viure mon cœur?
Son mari fait donc bien gardant telle richesse.

XL.

I'ay faict de mes deux yeux vne large riuiere,
Que de vos fiers regards les feux estincelans,
Et de mon estomach les braisiers violans,
Au lieu de la tarir font deuenir plus fiere.

Contre voſtre rigueur ie veux (belle Meurtriere)
Mettre auec mes ſoupirs ces pleurs touſiours coulans,
Puis les ietter aux vens: les vens, courriers volans,
Les porteront en l'air d'vne courſe legere :
Puis l'element du feu de l'air les tirera,
Mais leur humidité pourtant ne tarira:
Car des eaux de mes pleurs la ſource eſt eternelle.
Ils viendront iuſqu'au Ciel, lors les Dieux, de pitié,
Puniront vos rigueurs, vengeans mon amitié:
Car ils me feront ſage, & vous feront moins belle.

XLI.

Voſtre bouche, ô Deeſſe, a mal prophetiſé :
(Pardonnez ſi l'Amour me fait vous contredire)
Car Philene a bouché ſes oreilles de cire,
Et des charmes trompeurs ne l'ont point amuſé.
Ceſt œil qui l'a rendu quelquefois embraſé
Obſcurci d'vn plus beau pour luy ceſſe de luire,
Il le voit ſans danger, ſans ioye & ſans martyre,
,, Iamais vn bel eſprit n'eſt deux fois abuſé.
Reſte donc, que Diane en voyant ſa conſtance
Souffre qu'Amour la touche, & douce ores cõmence
A plaindre vn peu le mal d'vn cœur qui eſt tout ſien.
Sinon vous iugerez ſi l'Amant eſt bien ſage,
Qui fuit les doux appas d'vne Dame volage,
Pour ſe perdre aux rigueurs d'vne qui n'aime rien.

XLII.

Iamais d'vn ſi grand coup ame ne fut attainte,
Iamais cœur ne logea deſeſpoirs ſi cuiſans,
Helas! tourmens d'Amour, que vous eſtes plaiſans
Aupres du chaud regret qui fait naiſtre ma plainte.
Mais quels fers, quels flãbeaux, quelle iniuſte cõtrainte,
Quel deſtin coniuré, quelle courſe des ans,
Quel furieux effort, quels propos meſdiſans
Me pourroyent ſeparer de voſtre amitié ſainte?
En ce malheur cruel bien-heureux i'euſſe eſté,
Si de nuire à moy ſeul il ſe fuſt contenté :
Mais il touche à Madame, ah! ie meurs quãd i'y pẽſe.
O venimeux rapports, ô cœurs malicieux,
Ie diray, ſi bien toſt ie n'en voy la vengence,
Qu'il n'y a dans le Ciel ny iuſtice ny Dieux.

XLIII.

XLIII.

Qu'on m'arrache le cœur, qu'on me face endurer
Le feu, le fer, la roüe & tout autre supplice,
Que l'ire des tyrans dessus moy s'assouuisse,
Ie pourray tout souffrir sans gemir ny pleurer :
Mais qu'on vueille en viuant de moy me separer,
M'oster ma propre forme, & par tant d'iniustice
Vouloir que sans mourir de vous ie me bannisse,
On ne sçauroit, Madame, il ne faut l'esperer :
En despit des ialoux par tout ie vous veux suiure,
S'ils machinent ma mort, ie suis si las de viure
Qu'autre bien desormais n'est de moy souhaitté :
Ie beniray la main qui sera ma meurtriere,
Et l'heure de ma fin sera l'heure premiere
Que de quelque repos ça bas i'auray gousté.

Tombeau d'Amour.

CY gist l'aueugle Amour, sa puissance est esteinte,
Celle qui m'a tué l'a faict mourir aussi :
Son arc vainqueur des dieux, & ses traits sont ici,
Mais ce n'est rien que cēdre, ils ne sont plus de crainte.
En fin le pauure enfant s'est laissé deceuoir,
Apres auoir cent fois tasché brusler ma Dame.
Car ne l'ayant peu faire, il pensa que sa flame
Iadis tant crainte au Ciel n'auoit plus de pouuoir.
Douteux, pour l'essayer il la porte à ses ailes,
Le feu leger s'y met, dont il est tout épris :
Il pleure, il voit sa faute, il remplit l'air de cris,
Mais c'est donner vigueur à ses flammes cruelles.
Amans, pardonnez-moy (disoit-il en mourant)
Ie n'eusse iamais creu ma flamme estre si forte :
Aumoins que mon trespas vos ennuis reconforte,
Ie meurs du mesme feu qui vous va deuorant.

XLIIII.

Cent & cent fois le iour ie fay nouueaux discours
Mal contant, mal payé des trauaux que i'endure,
Et lassé de porter vne charge si dure
Ie rebelle mon cœur du grand Roy des amours.
La Raison aussi tost s'auance à mon secours,
Qui m'ouure les prisons & guarist ma pointure :
Libre alors ie maudy sa mechante nature,

Et consens que sa loy, n'ait en moy plus de cours.
Mais presqu'au mesme instant sans oser me defendre
Vn clin d'œil, vn propos mon cœur viennēt reprendre
Rechassent ma Raison, enserrent mes esprits:
Et l'Amour par vengence en rigueur se renforce.
Lors comme vn pauure serf nouuellement repris,
I'endure, & tout honteux de seruir ie m'efforce.

CHANSON.

CELVY que le Ciel tout puissant
Fait d'vn cœur ardant en naissant,
Veut que chacun luy obeïsse:
Mais bien que son œil vigoureux
M'ait rendu chaud & genereux,
Ie n'aime qu'à faire seruice.
Guerriers qui d'vn bras glorieux
Grauez vos faicts victorieux
Aux durs tableaux de la Memoire,
Vantez vostre commandement:
De moy ie sers si noblement
Que ie ne chante autre victoire.
Le forçat sauué du danger,
Monstre sa chaisne à l'estranger,
Triste enseigne de son supplice:
Et moy ie monstre mon lien,
Heureuse marque de mon bien:
Car mon bien vient de mon seruice.
Hercule en tous lieux redouté,
Ayant maint trauail surmonté,
Seruant effaça ceste gloire,
Mon seruice n'est pas ainsi:
Car il rend mon nom esclairci,
Trop plus qu'vne belle victoire,
O vous furieux de soucis,
Sans repos troublez & transis
Pour renuerser vne police,
Ayans l'vniuers trauaillé,
Le prix qui vous sera baillé,
N'est rien aupres de mon seruice.
Ce bel œil qui donne le iour,
Alors qu'il chasse à son retour

La nuict marchant en robe noire,
Ne voit rien par tout l'vniuers,
Deuant, derriere, & de trauers,
Esgal au Dieu de ma victoire.
Heureux qui sert comme ie fais,
Et qui consacre tous ses faits
A chose si saincte & propice :
Aussi pour m'en recompenser,
Rien mieux ie ne sçaurois penser
Que de mourir en son seruice.

XLV.

Quand ie pense aux douleurs dont i'estoy tourmenté
Durant que ie viuoy sous l'amoureux empire :
Ce penser me transporte, & fait que ie souspire,
Touché du souuenir de ma captiuité.
C'est en vain (dy-ie alors) que quelque autre beauté
Entreprend desormais de me penser reduire,
Car en me souuenant de mon passé martyre,
Ie sçauray mieux garder ma chere liberté.
Voila ce que i'asseure, & que ie pense faire,
Mais voyant vos beautez ie croy tout le contraire,
Et cours aueuglément au malheur preparé.
Adieu donc Liberté, tu m'as assez suiuie,
Ie ne redoute plus le trauail enduré :
En si belle prison ie veux perdre la vie.

XLVI.

Ie m'estoy dans le temple vn Dimanche rendu,
Que de la mort de Christ on faisoit souuenance,
Et touché iusqu'au cœur de viue repentance,
Ie souspiroy le temps que i'ay mal despendu.
O Seigneur qui des cieux en terre es descendu
Pour guarir les pecheurs, & lauer leur offense,
Que ton sang ruisselant en si grand' abondance
N'ait point esté pour moy vainement respandu,
Seul Sauueur des humains, sauue ta creature.
I'acheuoy de prier, quand ie vey d'auenture
Celle dont les beaux yeux sans pitié m'ont desfaict.
Ah Dieu! (ce dy-ie alors la voyant en priere
Triste & l'œil abaissé) ceste belle meurtriere
Se repent-elle point du mal qu'elle m'a faict?

XLVII.

Que maudits ſoyent mes yeux ſi promts à mon dõmage,
Qui pour le ſeul plaiſir de voir voſtre beauté
Ont laſchement trahy ma libre volonté,
Mis mes penſers en trouble, & mon ame en ſeruage!
Mon mortel ennemi par eux a eu paſſage
Dans mon cœur deſarmé qu'or' il tient arreſté:
Et luy qui contre Amour s'eſtoit ſi bien porté,
Sent pour ſa recompenſe vn feu qui le ſaccage.
Car ce Dieu ſans pitié, comme vn cruel vainqueur,
Met en feu ma deſpouille & ſe campe en mon cœur,
Dont il ne partira iuſqu'à tant que ie meure.
Mais (ô maudit Amour) tu n'as point de raiſon.
Car ſi tu prens mon cœur pour y faire demeure,
Es-tu pas bien enfant de bruſler ta maiſon?

XLVIII.

Quand nous aurons paſſé l'infernale riuiere
Vous & moy pour nos maux dãnez aux plus bas lieux
Moy pour auoir ſans ceſſe idolatré vos yeux,
Vous pour eſtre à grãd tort de mõ cœur la meurtriere:
Si ie puis touſiours voir voſtre belle lumiere,
Les eternelles nuicts, les regrets furieux
N'eſtonneront mon ame, & l'Enfer odieux
N'aura point de douleur qui me puiſſe eſtre fiere.
Vous pourrez bien auſſi vos tourmens moderer
Auec le doux plaiſir de me voir endurer,
Si lors vous vous plaiſez encore en mes trauerſes:
Mais puiſque nous auons failly diuerſement,
Vous par inimitié, moy trop fort vous aimant,
I'ay peur qu'on nous ſepare en deux chãbres diuerſes.

XLIX.

O Mort, tu pers ton temps de me pourſuiure ainſi,
Me tenant miſerable en fiéure continue,
Qui trouble mon cerueau, comme la mer eſmeüe
Battant de cent boüillons vn rocher endurci.
Ie n'ay plus de couleur, mon œil eſt tout noirci,
Ma langue ardant ſans ceſſe eſt ſeiche deuenue,
Mon accez violant iamais ne diminue,
Et tu ne peux finir ma vie & mon ſouci,
C'eſt que tes coups ſont vains contre vne froide lame,

Sans cœur, sans mouuement, sans esprit & sans ame,
Qui rebouche les traits de ta cruelle main.
Si tu veux donc (ô Mort) triompher de ma vie,
Il faut contre ma Dame addresser ta furie,
Blesse mon cœur qu'elle a, ie mourray tout soudain.

L.

I'estoy sans cognoissance estendu dans ma couche,
Sans pouls, tousiours resuant, mortellement atteint:
Mes yeux estoyent cauez, de mort estoit mon teint,
Et mon corps tout courbé comme vne vieille souche:
La fiéure auoit cueilli les roses de ma bouche,
Et palli le vermeil sur mon visage peint:
Mes amis desolez hautement m'auoyent pleint,
Me voyant si debile, & mon œil si farouche.
Durant que ie mourois, le rigoureux Amour
Collé sur mon cheuet, sans repos nuict & iour
Me souffloit à l'oreille, & redoubloit ma flame.
Las! Amour, laisse moy mourir plus doucement.
Ie le veux bien (dit-il) mais fay ton testament,
Et dy qu'apres ta mort tu me laisses ton ame.

LI.

Ceste humeur qui m'aueugle & me bande les yeux,
Coulant incessamment, pour mon bien est venue:
Car ie cesse de voir le bel œil qui me tue,
Et qui rend de ma prise vn enfant glorieux.
Non ce n'est pour mō biē: mais c'est quelqu'vn des dieux
Ialoux du paradis, qui bienheuroit ma veüe
En l'obiet des beautez dont vous estes pourueüe,
Qui m'a donné ce mal, de mon aise enuieux.
Quiconque sois des dieux, cesse d'auoir enuie
Que deux si beaux soleils facent luire ma vie,
Et que de leurs rayons procedent mes chaleurs:
Helas i'achette assez les regars de ma Dame,
Qui sens pour vn trait d'œil mille pointes en l'ame,
Et pour vn court plaisir tant de longues douleurs.

LII.

Ne peut-il trouuer peine en amour si diuerse
Que ce cruel enfant ne m'ait faict endurer?
A-til en son royaume vne seule trauerse,
Où ie ne me sois veu mille fois esgarer?

En mon cœur chacun iour sa rigueur il exerce,
Ayant tousiours dequoy mon esprit martyrer :
Et croy que sur moy seul pour me desesperer,
De tous les amoureux tous les tourmens il verse.
I'ay demeuré quatre ans viuant en liberté,
Sans ioye & sans douleur aupres d'vne beauté,
De tous les dons du ciel heureusement pourueüe.
Apres vn si long temps il m'en vient enflammer,
Et comme si i'auois vne nouuelle veüe
Ie la sers, ie l'adore, & meurs de trop l'aimer.

LIII.

Quel supplice infernal, quelle extreme souffrance
Peut approcher du mal dont ie suis tourmenté?
O rigoureux Amour, si ie t'ay despité
Tu te monstres trop aigre à punir mon offense.
I'auois esté six mois pleurant pour vne absence,
Languissant, desolé, couuert d'obscurité,
Viuant du seul espoir de reuoir la clairté,
Qui fait fleurir mes iours par sa douce influence.
Amans iugez ma peine: or' qu'elle est de retour
Il faut pres de ses yeux pour couurir mon amour,
Que sans la regarder ie tourne ailleurs la veüe.
Helas! ie suis reduit iusqu'à si piteux poinct,
Qu'à fin que mon amour à tous soit incogneüe,
Ie feins tant qu'elle croit que ie ne l'aime point.

LIIII.

Veu que de vostre amour ie n'attens que martyre,
Et me voir sans profit peu à peu consommer,
Ie m'esbahi comment ie vous puis tant aimer,
Et que de vos prisons mon cœur ie ne retire.
Helas! depuis trois ans que pour vous ie soupire,
Et sens de mille traits ma poitrine entamer,
Ie n'ose seulement vostre serf me nommer,
Et mourant par vos mains ie crains de vous le dire.
Que faut-il que i'espere en l'estat où ie suis?
Pour ne vous aimer point ie fay ce que ie puis,
Ie cache mon amour & ma douleur extreme.
Ie me tiens loin de vous forçant ma volonté,
Ie feins d'aimer ailleurs, ie fuy l'oisiueté :
Mais malgré que i'en aye il faut que ie vous aime.

LV. Dieu

LV.

Dieu des hommes perdus, sera-ce iamais faict ?
Seray-ie tousiours butte aux douleurs incurables?
Mes esprits abbatus sont-ils si fort coulpables,
Que leur peine en trois ans ne t'ait pas satisfaict?
Mon cœur, mon œil, mon teint, blessé, caué, desfait,
De traits, de pleurs, d'ennuis, cruels, amers, durables
Pourroyent faire auoüer aux damnez miserables,
Que de mes passions l'Enfer n'est qu'vn pourtrait.
De ma soif pres des eaux Tantale est la figure,
Le vaultour de Titye est la peine où ie dure,
Tenaille d'vn desir qui me ronge & me poingt:
Mon trauail sans profit est le seau des Belides,
Et mes chauds desespoirs les fieres Eumenides,
Mais las! en mon Enfer Lethés ne passe point.

LVI.

Dressez moy sans cesser querelle sur querelle,
Et tenez de vos yeux le beau Soleil caché
Pour rendre mon espoir languissant & seiché,
Et pour couurir mes iours d'vne nuict eternelle:
Que pour moy de tout poinct la pitié soit cruelle
Et que tousiours le Ciel à mes cris soit bouché,
La rigueur des ennuis dont ie seray touché
N'aura iamais pouuoir de me rendre infidelle.
Mon cœur aux flots du mal semble vn roc endurci,
Vous estes mon Soleil, ie suis vostre Souci,
M'ouurant tant seulement aux rais de vostre veüe:
Las! vous le sçauez bien, mais pour me tourmenter
Sans cause à tous propos vous monstrez d'en douter,
Et c'est de tant de maux celuy seul qui me tue.

LVII.

Puis qu'il vous plaist, Madame, & qu'auez tant d'enuie
Que ie cesse d'aimer, d'adorer & d'auoir
Au cœur vostre portraict, ie vous veux faire voir
Que ie puis l'impossible en vous rendant seruie.
Vos rigueurs, vos desdains, les douleurs de ma vie,
En vain eussent pensé ma constance esmouuoir:
Car aux plus grans malheurs s'augmētoit son pouuoir,
Comme vn roc s'endurcist aux vents & à la pluye
Mais puis que ie vous fasche, & qu'il ne vous plaist pas

D'vn regard seulement honorer mon trespas,
Puis que ma seruitude & ma foy vous offense,
L'ame & le cœur en feu, l'œil de pleurs tout chargé,
Pour ne vous ennuyer par trop de patience,
Et pour vous obeir i'accepte mon congé.

LVIII.

I'ay tant souffert d'ennuis, de honte & de misere,
Depuis qu'à vos beaux yeux mon esprit s'est rendu,
Mon âge & mon labeur i'ay si mal despendu,
Que i'en sers de risee, & de fable au vulgaire.
Ie veux rompre mes fers plein de iuste colere,
Et perdre heureusement l'amour qui m'a perdu:
L'eussé-ie faict plustost? i'ay bien tard attendu,
Mais si n'est-ce pas peu de m'en pouuoir desfaire.
Loing loing bien loing de moy, Pensers fallacieux,
Espoirs faux & trompeurs, desirs ambicieux,
Et des trauaux passez souuenir trop durable.
I'appens à Nemesis, pour acquitter mes vœux,
Ces traits qu'elle a rompus, ces flambeaux & ces nœus
Esteints & desliez par sa main secourable.

LIX.

Vous le voulez, & i'ay trop de coustume
De vous seruir, pour ne le faire pas.
Sors, traistre Amour, tourne arriere tes pas,
Tu me bruslois, le desdain te consume.
Si iamais plus vostre beauté m'allume,
Yeux qui pleuuez des traits & des appas,
Ma flamme esteinte, & qui seulement fume
Reuiue encor par mon cruel trespas.
Malgré Madame, & malgré que i'en aye
Qu'à chauds boüillons tousiours saigne la playe,
Qu'elle me feit à ses pieds estendu.
Ie sens ma braise en glaçons conuertie,
Mon cœur tout sien comme elle l'a rendu.
„ Tousiours le Tout se suit de sa partie.

LX.

Le robuste animal dont l'Inde est nourriciere,
Qui pour n'estre pollu se purge & va lauant,
A fin que plus deuôt il puisse en arriuant
La nouuelle Diane, adorer sa lumiere:

S'il faut

S'il faut monter sur mer par force ou par priere,
Estant pres du vaisseau ne veut passer auant
Si son maistre ne parle, & luy iure deuant
De sain le reconduire en sa terre premiere.
Moy plus lourd mille fois & plus mal-aduisé
Sur mer à tous perils ie me suis exposé
Sans promesse d'Amour mon guide en ce voyage.
Donc ô belle Diane helas! asseurez moy,
Si pour vous adorer seule ainsi que ie doy,
De toute vieille erreur i'ay purgé mon courage.

LXI.

Belle & cruelle main, qui m'auez enchaisné
Dans la prison d'Amour mon antique aduersaire,
Estant si delicate, hé comment se peut faire
Qu'vn coup si dangereux par vous me soit donné?
Mon cœur nouueau captif en est tout estonné,
Mes ses tous esperdus, & mon œil temeraire
De vous voir pour son mal ne se sçauroit distraire,
Tant la beauté l'attire & le rend obstiné.
Par vn nouuel effort mon ame est surmontee.
Ie sçauois bien que Mars par sa main redoutee
Fait ses actes guerriers & se rend plus connu:
Mais que ma liberté deust estre retenue
Par vne main si tendre, encores toute nue,
Ce miracle est à moy seulement aduenu.

LXII.

Ie voyois foudroyer d'vn effort incroyable
Les murs d'vne cité que l'ennemi tenoit:
La place estoit en feu, l'air autour resonnoit
Horrible de fumee & de bruit effroyable.
Le rebelle ennemi d'vn courage indomtable,
Canonnant sans cesser nostre choc soustenoit:
L'vn couroit à l'assaut, l'autre s'en reuenoit
Remportant pour loyer vne playe honorable.
Or comme ie pensois estre hors du danger,
Deux yeux qu'Amour luymesme auoit voulu charger,
Me vindrent dans le cœur mortellement attaindre.
Las! les plombs ennemis ne m'auoyent point blessé.
Les balles de vos yeux sont beaucoup plus à craindre,
Qui m'ont en mille endroits cruellement percé.

LXIII.

Chacun iour mon esprit loin du corps se retire,
Ie tombe en pasmoison, ie pers le mouuement,
Ma couleur deuient palle, & tout en vn moment
Ie n'entens, ie ne voy, ie ne sens, ny respire.
Reuenant puis apres vers le ciel ie souspire,
I'ouure les yeux ternis, ie m'esmeus doucement
Comme vn qui a dormi: puis sans estonnement
I'attens le prompt retour d'vn si lasche martyre.
Ceux qui voyent comment ce mal me met au bas,
Comme il reuient soudain, n'attendent qu'vn trespas,
Qui ces petites morts d'heure à autre finisse.
Il ne m'en chaut pour moy, c'est tout mon reconfort:
Mais pour vous ie m'en plains, qui perdrés à ma mort
Vn cœur qui n'estoit nay que pour vostre seruice.

LXIIII.

Beaux nœuds crespes & blons nonchalamment espars,
Dont le vainqueur des Dieux s'emprisonne & se lie:
Front de marbre viuant, table claire & polie,
Où les petits Amours vont aiguisant leur dars.
Espais monceau de neige aueuglant les regars,
Pour qui de tout obiet mon œil se desallie:
Et toy guerriere main de ma prise embellie,
Qui peux nue acquerir la victoire de Mars.
Yeux pleuuans à la fois tant d'aise & de martyre,
Sous-ris par qui l'Amour entretient son empire:
Voix, dont le son demeure au cœur si longuement:
Esprit par qui le fer de nostre âge se dore,
Beautez, graces, discours, qui m'allez transformant,
Hé cognoissez-vous point comme ie vous adore?

¶ Dialogue.

QVI vous rend, ô mes Yeux, vostre ioye premiere,
Veu que vous n'estiez plus qu'aux pleurs accoustumez?
L'esperance de voir nostre aimable lumiere,
Et d'adorer bien tost ses rayons tant aimez.
D'où vient que mon oreille est si prompte & soudaine,
Et qu'elle est attentiue à tout bruit qui se fait?
Il luy semble d'ouir ceste voix sur-humaine,
Qui peut rendre mon cœur contant & satisfaict.

Est-ce

Est-ce Amour, ô mes pieds, qui vous preste ses ailes,
Veu que les iours passez vous ne pouuiez marcher?
C'est que nous courons voir des beautez immortelles
Dont l'effort suffiroit pour mouuoir vn rocher.
Pourquoy donc, ô mõ Cœur, quãd cest heur nous arriue,
Languis-tu de foiblesse, & te vas effroyant?
C'est l'extreme desir qui de force me priue,
Puis ie crains de mourir de ioye en la voyant.

CHANSON.

AMOVR grand vainqueur des vainqueurs,
Et la Beauté royne des cœurs,
Iadis firent vn vœu notable:
Et pour n'y manquer nullement
Chacun iura maint grand serment,
Qu'il le tiendroit irreuocable.
Premier cest enfant passager
Iura de iamais ne loger
En esprit ou en fantaisie
Autant d'vn mortel que d'vn Dieu,
Qu'il n'y retinst tousiours vn lieu
Pres de soy pour la Ialousie.
Beauté iurant apres Amour,
Promit de ne faire seiour
Ny d'arrester iamais en place,
Sans y loger aussi soudain
L'orgueil fantastique & hautain,
L'aigreur, le mespris, & l'audace.
Sermens cruels & rigoureux,
C'est par vous que les amoureux
Sont pressez d'angoisses mortelles:
L'vn rend leur esprit transporté,
L'autre fait que la cruauté
Ha tant de force au cœur des belles.
De ces vœux trop bien obseruez
Nous auons esté reseruez,
O ma belle & chere Deesse:
Vos douces beautez & ma foy
Sont du tout exempts de la loy,
Et ne sentent point sa rudesse.
Car bien que la mesme Beauté

Ait en vous ſon ſiege arreſté,
Rien de fier ne vous deshonore :
Vos yeux & vos propos ſont doux,
Il eſt vray que ce n'eſt à tous,
Mais à moy ſeul qui vous adore.
Auſſi iaçoit que vos beaux yeux
Puiſſent rendre iuſques aux cieux
Du plus grand Dieu l'ame ſaiſie :
Voſtre foy m'a tant aſſeuré,
Et leur feu ſi bien eſclairé
Que ie ſuis franc de ialouſie.
Puiſſions-nous viure ainſi touſiours,
Maiſtreſſe, heureux en nos amours,
A qui nulle autre ne reſſemble :
Et s'il faut ſentir du malheur,
Que ce ſoit la ſeule douleur
De n'eſtre pas touſiours enſemble.

LXV.

La Foy, qui pour ſon temple a choiſi ma poitrine,
Iamais n'en partira, quoy qu'il puiſſe arriuer :
L'effort du temps vainqueur ne l'en ſçauroit priuer,
Contre tous ſes aſſauts plus ferme elle s'obſtine.
Que le Ciel courroucé contre moy ſe mutine,
Il ne ſçauroit pourtant vne eſcaille enleuer,
Les tourmens plus cruels ne font que l'eſprouuer :
Comme l'Or en la flamme aux maux elle s'affine.
Elle arreſte mon cœur à cloux de diamant,
Et pour tout artifice elle fait qu'en aimant
Ie me ſerue d'Amour & de perſeuerance.
Mon feu bruſle touſiours & n'eſt point euident,
Auſſi l'amour en moy n'eſt point par accident,
Il eſt de ma nature & ma propre ſubſtance.

LXVI.

Sur le tombeau ſacré d'vn que i'ay tant aimé
Et dont la ſouuenance eſt en vous ſi bien peinte,
I'aſſeure & voy iurant plein d'amour & de crainte,
Que ſans plus de vos yeux mon cœur eſt enflammé :
Et que le temps leger au change accouſtumé
Iamais n'esbranlera ma foy conſtante & ſainte,

Mon ame

Mon ame à d'autres loix ne se verra contrainte,
Vostre nom en mes veux sera seul reclamé.
Si ie dois quelque iour desmentir ce langage
L'esprit qu'à haute voix i'appelle en tesmoignage,
Qui nous aimoit tous deux,& que nous aimiõs tant,
Toute nuict m'espouuante,& me soit aduersaire :
Mais fussé-ie aussi seur que ma foy vous deust plaire,
Comme ie le suis trop de vous estre constant.

LXVII.

Iamais au grand iamais on ne verra changer
La foy que ie vous ay nouuellement iuree:
Plustost fandront les eaux en la plaine azuree,
Et l'element du feu ne sera plus leger.
Le Ciel & mon vouloir à vous m'ont faict ranger,
Seule vous me semblez digne d'estre adoree:
Et cognois que ma veüe estoit fort esgaree,
Quand de moindre clairté ne pouuoit s'estranger.
Celle que i'ay long temps fidellement aimee,
Pour retirer sa flamme en cent lieux allumee,
Autre cœur que le mien choisira desormais.
Hé qui seroit constant parmi tant d'inconstance?
Trop souuent irrité i'ay perdu patience,
Et ne l'aimeray plus iamais au grand iamais.

CHANSON.

QVE vous m'allez tourmentant
De m'estimer infidelle!
Non, vous n'estes point plus belle,
Que ie suis ferme & constant.
Pour bien voir quelle est ma foy,
Regardez moy dans vostre ame,
C'est comme i'en fay, Madame,
Dans la mienne ie vous voy.
Si vous pensez me changer,
Ce miroir me le rapporte :
Voyez donc de mesme sorte
En vous, si ie suis leger.
Pour vous sans plus ie fu né,
Mon cœur n'en peut aimer d'autre :
Las! si ie ne suis plus vostre,
A qui m'auez vous donné?

LXVIII.

Quand i'admire, estonné, vostre beauté parfaicte,
Que l'esprit seulement ne sçauroit conceuoir,
Mon cœur mauuais deuin du mal qu'il doit auoir
Croit que rien de rigueur n'y peut faire retraicte.
Sur la plus belle Idee au Ciel vous fustes faicte,
Voulant Nature vn iour monstrer tout son pouuoir:
Depuis vous luy seruez de forme & de miroir,
Et toute autre beauté sur la vostre est portraicte.
Beaux yeux qui rendez serfs tous ceux que vous voyez,
Yeux qui si doucement mon espoir foudroyez,
Sans qui du faux Amour la trousse est depourueuë:
Non, i'atteste en iurant vostre effort nompareil,
Et vos douces fiertez, que ie prise ma veuë
Plus pour vous regarder que pour voir le soleil.

LXIX.

Que ie hay l'inconstance, & que i'estime fous
Ceux qui chassent par tout d'vne queste incertaine:
Quād on n'a point d'amour tel pourchas n'est que
La seule affection c'est ce qui le rend doux. (peine,
De moy ie me plais tant à n'aimer rien que vous,
Que la plus grād' douleur ne peut m'estre inhumaine
Pourueu que vous croyez que ma foy soit certaine,
Et que pour bien aimer ie sois prisé de tous.
A vos yeux seulement mon esprit fait hommage,
Et d'autre que de vous, i'en iure vostre image,
Le ceston de Venus ne pourroit m'enflammer:
Ie suis depuis vingt ans sous vostre obeissance,
Commençant à conter du poinct de ma naissance,
Car le Ciel me fist naistre à fin de vous aimer.

LXX.

On verra defaillir tous les astres aux cieux,
Les poissons à la mer, le sable à son riuage,
Au Soleil ses rayons bannisseurs de l'ombrage,
La verdure & les fleurs au Printemps gracieux,
Plustost que la fureur des rapports enuieux,
Efface en mon esprit vn traict de vostre image:
Elle est trop bien empraințe au roc de mon courage
Pour craindre que le Sort en soit victorieux.
Bien que i'aye en aimant la fortune contraire,

Que tout

Que tout soit coniuré pour de vous me distraire,
Ie demeureray vostre en despit des ialoux,
En vous gist mon salut, ma foy, mon esperance :
Le ciel me fit pour vous, pour vous ie pris naissance,
Pour vous ie dois mourir aussi ie meurs pour vous.

LXXI.

Si i'aime autre que vous, que l'honneste pensee,
Qu'Amour loge en mon cœur, s'en puisse departir:
Et que vostre beauté qui m'a rendu martyre,
Ne me soit jamais plus que fiere & courroucee.
Si ce n'est de vostre œil que mon ame est blessee
Iamais d'allegement ie n'y puisse sentir,
Qu'à regret ie vous serue, & taschant de sortir
Que de plus pesans fers ma raison soit pressee.
Si i'aime autre que vous, Amour tyran des Dieux
Les feus croisse en mon ame, & les pleurs en mes yeux
Et que vostre rigueur mon seruice reiette.
Las! ie n'aime que vous, ny ne sçaurois aimer,
Ie despite autre amour qui me sceust enflammer :
Mon cœur est vne roche à toute autre sagette.

LXXII.

Pendant que mon esprit mille douceurs conçoit,
Et qu'en vous adorant, tout rauy, ie soupire,
Amour par vos regards mille fleches me tire,
Et captiue mon cœur qui ne s'en apperçoit.
Car voyant vos beautez, le grand heur qu'il reçoit
Fait qu'il est insensible au plus cruel martyre,
Et croit que tout le Ciel n'a pouuoir de luy nuire :
Tant l'excés du plaisir quelquefois nous deçoit.
Mais quand ie suis forcé d'esloigner vostre veuë,
Trop tard ie m'apperçoy de ma perte aduenue,
Mon œil se châge en source, & mon ame en flâbeau:
La mort mesme à l'instant m'oste toute puissance,
Et ie mourrois heureux si i'auois asseurance
Que mon cœur si fidelle eust vos yeux pour tombeau.

LXXIII.

Chaste sœur d'Apollon dont ie suis esclairé,
Le iour comme la nuict deïté redoutable,
Que la force d'Amour a connue indomtable,
Amour des autres Dieux tant craint & reueré :

Voy ce

Voy ce pauure Acteon sans pitie deuoré
Par ses propres pensers d'vne rage incroyable,
Pour auoir offensé d'erreur trop excusable
Si le feu de ta haine estoit plus moderé.
Il fut audacieux,mais sa haute entreprise
Auec tant de rigueur ne doit estre reprise,
Ains merite plustost loyer que chastiment.
Toutesfois si ton ire autrement en ordonne,
Bien,il souffrira tout: s'escriant au tourment
Que trop douce est la mort quand Diane la donne.

LXXIIII.

Aux plus rudes assaux d'vne aspre maladie
Encor que mon esprit soit foible & languissant,
Priué du doux obiect qui l'alloit nourrissant,
Sa chaleur toutesfois n'est en rien attiedie.
Car vostre belle image amoureuse & hardie
Par vn portail secret au secours s'auançant
L'alimente,l'eschaufe,& la va renforçant
Auant que sa vigueur puisse estre refroidie.
Pourtant ne doutez point, ô ma chere douleur,
Qu'absent,troublé,malade,ou par autre malheur
Vostre beauté diuine en mon ame s'efface:
Car tant plus le destin me combat par dehors,
Plus mes loyaux pensers au dedans se font forts
Resolus de mourir pour vous garder la place.

LXXV.

Si l'amour de ma foy rend vostre ame craintiue,
Doutant que ce vouloir qui iadis m'a bruslé,
Par le temps à la fin soit esteint ou gelé,
Que de si vaine erreur la verité vous priue.
Iamais en mon esprit flamme ne fut si viue,
Ie suis tel que i'estois quand mon cœur fut volé
Le iour qu'vn chaste amour dans vos yeux recelé
Rendit heureusement ma liberté captiue.
Ie gouste,en vous oyant,mesme rauissement,
Ie tremble,en vous voyant,d'aise & d'estonnement,
De vostre seul regard ma blessure s'allege.
Iamais autre que vous constant ne me rendra,
Ie suis serf de Diane,& qui me retiendra
Doit estre chastiee ainsi que sacrilege.

LXXVI.

O vers que i'ay chantez en l'ardeur qui m'enflame,
Ie deuiens à bon droict de voſtre aiſe enuieux!
Vous viendrez en la main,& retiendrez les yeux
Qui retiennent mon cœur en l'amoureuſe flame.
Gardez-vous ſeulement des regards de ma Dame,
Ardans flambeaux d'Amour benins & gracieux:
Car s'elle peut bruſler les mortels & les Dieux,
Elle vous bruſlera comme elle a faict mon ame.
Ie ſçay qu'il euſt fallu pour monſtrer ſon pouuoir
Vn eſprit plus diuin,plus d'art,plus de ſçauoir:
Mais eſtant plein d'amour,ie fuy tout artifice,
I'eſcry ce que ie ſens,mon mal me fait chanter,
Et le plus beau laurier que i'en veux meriter,
C'eſt d'alleger ma peine,& la rendre propice.

STANSES.

BELLE & fiere Deeſſe,à qui ie ſuis voué,
Dont le premier regard rendit Amour mon maiſtre,
Le Ciel durant ceſt âge icy bas m'a fait naiſtre
Afin qu'à ſon honneur voſtre honneur fuſt loué.
Comme dans vn miroir on voit toutes les Graces
Au clair de voſtre teint,& le vainqueur des Dieux
Eſt aueugle deux fois quand vous fermez les yeux,
Et ſans vous ſes brandons ſeroyent changez en glaces.
Plus i'ay de cognoiſſance, & plus ie ſuis rauy
De voir que c'eſt à vous que le Ciel me deſtine:
Car bien que mon eſprit ait celeſte origine,
Il ſe tient bien-heureux d'eſtre à vous aſſeruy.
Auſſi tous les tourmens des cœurs plus miſerables
Et ce qui plus ſouuent fait les hommes changer,
Oubly,nouueau plaiſir,courſe du temps leger
N'ont pouuoir d'esbranler mes penſers immuables.
Ie ſçay bien que tout change & qu'il eſt malaiſé
Que de rien ſi certain l'homme donne aſſeurance,
Puiſque l'ordre varie,& que tant d'inconſtance
Se trouue aux Elemens,dont il eſt compoſé.
Meſme l'An qui ce iour commence & renouuelle,
En diuerſes ſaiſons departira ſon cours,
En froid,& puis en chaud,en longs & petits iours,

Et la

Et la terre ores laide en Auril sera belle.
Ce grand flambeau du Ciel sans fin resplendissant,
Oeil visible de Dieu, fils aisné de Nature,
Tousiours dessous vn Signe immobile ne dure,
Ains change & fait changer l'âge promt & glissant.
Mais sa diuersité n'esmeut mon cœur fidelle,
Car rien plus de changeant n'y sçauroit arriuer :
La Constance est ma forme, on ne m'en peut priuer,
Elle m'a donné l'estre, & ne serois sans elle.
Ce qu'est le mouuement au Ciel qui tout dispose,
La lumiere au Soleil, au plomb la grauité,
La froidure à l'Hyuer, la chaleur à l'Esté,
Vostre amour est à moy toute vne mesme chose.
Qu'on ne soit donc iamais en doute de ma foy,
Car deuant, que le temps nos deux cœurs desassemble
Vn suiet receura deux contraires ensemble,
Cessant de vous aimer ie ne seroy plus moy.

LXXVII.

I'ay couru, i'ay tourné volage & variable
Selon que la ieunesse & l'erreur m'ont poussé,
Et mon vol trop hardy iusqu'au Ciel i'ay haussé,
Dressant à mes desirs maint trophee honorable.
S'il y eut onq amant heureux & miserable,
Fasché, contant, ialoux, bien & mal caressé,
Qui par tous les destours hazardeux ait passé,
C'est moy dont le renom doit estre memorable.
Rendu sage à la fin ie me suis retiré
A vostre œil qui de moy fut premier adoré,
Ne trouuant autre part nulle flamme assez claire.
Vous seule à l'aduenir ayez sur moy pouuoir,
Les amours de ce temps vostre foy m'ont fait voir,
„ Vn cõtraire est tousiours mieux veu par son contraire.

FIN DV SECOND LIVRE
DES AMOVRS DE DIANE.

LES AMOVRS D'HIPPOLYTE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

ICARE est cheut icy le ieune audacieux,
Qui pour voler au Ciel eut assez de courage :
Icy tomba son corps dégarni de plumage,
Laissant tous braues cœurs de sa cheute enuieux.
O bienheureux trauail d'vn esprit glorieux,
Qui tire vn si grand gain d'vn si petit dommage!
O bien-heureux malheur plein de tant d'auantage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux!
Vn chemin si nouueau n'estonna sa ieunesse,
Le pouuoir luy faillit, & non la hardiesse,
Il eut pour le brusler des astres le plus beau.
Il mourut poursuiuant vne haute aduenture,
Le Ciel fut son desir, la Mer sa sepulture.
Est-il plus beau dessein, ou plus riche tombeau?

II.

Quand ie pouuois me plaindre en l'amoureux tourmẽt,
Donnant air à la flamme en ma poitrine enclose,
Ie viuois trop heureux: las! maintenant ie n'ose
Alleger ma douleur d'vn soupir seulement.
Tu me chastie' Amour trop rigoureusement:
I'aime, & ie suis contraint de feindre vne autre chose,
Au fort

Au fort de mes trauaux ie dy que ie repoſe,
Et monſtre en mes ennuis vn vray contentement.
O dure cruauté de ma paſſion forte !
Mais ie me plains à tort du mal que ie ſupporte
Veu qu'vn ſi beau deſir fait naiſtre mes douleurs:
Puis i'ay ce reconfort en mon cruel martyre,
Que i'eſcry toute nuict ce que ie n'oſe dire,
Et quand l'encre me faut ie me ſers de mes pleurs.

III.

Venus cherche ſon fils, Venus toute en colere
Cherche l'aueugle Amour par le monde eſgaré:
Mais tu le cherche en vain, ô diuine Cythere:
Car il s'eſt à la fin dans mon cœur retiré.
Que ſera-ce de moy? Que me faudra-til faire?
Ie me voy d'vn des deux le courroux preparé:
Egalle obeiſſance à tous deux i'ay iuré.
Le fils eſt dangereux, dangereuſe eſt la mere.
Si ie recele Amour, ſon feu bruſle mon cueur:
Si ie decele Amour, il eſt plein de rigueur,
Et trouuera pour moy quelque peine nouuelle.
Amour, demeure donc en mon cœur ſeurement,
Mais fay que ton ardeur ne ſoit pas ſi cruelle,
Et ie te cacheray beaucoup plus aiſement.

IIII.

Quand ie ſuis tout le iour de douleurs agité,
Que i'euſſe au moins la nuict quelque douce allegẽce!
Certes la paſſion ha trop de violence,
Qui touſiours continue en ſon extremité.
Penſers, deſirs, ſoucis, pleins d'importunité,
Hé donnez-moy, de grace, vn peu de patience!
Mais vous me trauaillez pour punir mon offenſe,
De ce que i'oſe aimer vne diuinité.
Encor en endurant ma douleur vehemente,
(O trop cruel deſtin!) celle qui me tourmente
Ignore que ie meurs par l'effort de ſes yeux.
Ma Dame, helas! monſtrez que vous eſtes diuine,
Liſez dedans les cœurs ainſi que font les Dieux
Et voyez que mon mal a de vous origine.

V.

Puis que vous le voulez, demeurez inhumaine,
Et me faisant mourir feignez de n'en rien voir,
Vous ne pourrez pourtant ma constance esmouuoir:
Car du feu de vos yeux mon ame est toute pleine.
Mon cœur est immuable, & mon amour certaine,
Les plus cruels tourmens y perdent leur pouuoir:
S'il aduient que ie meure en faisant mon deuoir,
Vous en aurez l'offense, & i'en auray la peine.
Las! mon mal me plaist tant, pource qu'il vient de vous,
Que ie trouue en souffrant le martyre bien doux,
Et de m'en deliurer ie ne prens point d'enuie.
C'est pourquoy ie craindroy de mourir en aimant,
Non pour fuir la mort, mais de peur seulement
De perdre mes douleurs si ie perdoy la vie.

VI.

Ie ne puis pour mon mal perdre la souuenance
Du soir, soir de ma mort, que mon œil curieux
Osa voir, trop hardi, le plus parfaict des cieux,
Et le nouueau soleil si luisant à la France.
Mon Dieu que de clairtez honoroyent sa presence,
Que d'amours, de desirs, & d'attraits gracieux!
Mais plustost que de morts, de soucis furieux,
De peurs, d'aueuglemens, pour punir mon offense!
Ie voyois bien mon mal, mais mon œil desireux,
Raui de ses beautez, s'y trouuoit bien-heureux,
Lors qu'vn flambeau cruel trop tost l'en feit distraire.
Helas! flambeau ialoux de ma felicité,
N'approche point d'ici, porte ailleurs ta clairté,
Sans toy cest œil diuin rend la salle assez claire.

VII.

Amour sceut vne fois si viuement m'atteindre,
Qu'il me tint trois hyuers en langueurs & en cris:
A la fin la Raison regaignant mes esprits,
Chassa l'aigre douleur qui tant me faisoit plaindre.
Mais ainsi qu'vn flambeau qu'on ne fait que d'esteindre,
Si le feu s'en approche est aussi tost repris:
Dans mon cœur chaud encore vn brasier s'est épris,
Voyant vostre bel œil qui les dieux peut contraindre.
O que ce feu nouueau dont ie suis consumé,

Eſt plus ardent que l'autre en mon ſang allumé!
Bien qu'il ne luiſe point, que ſa flamme eſt cruelle!
De ma premiere amour ie me ſuis peu guarir,
Mais ie n'eſpere plus ceſt autre ſecourir:
„ Car las! preſque touſiours la rencheute eſt mortelle.

VIII.

Dieu qui fais de mon cœur ta victime ſanglante,
Si preſtre à ton autel ieune tu m'as rendu,
Si pour ſuiure ta loy mon eſprit i'ay perdu,
Et ſi dedans le feu tes louanges ie chante:
Trauaille moy touſiours, ma douleur m'eſt plaiſante,
Cherche moy tout par tout, rien ne t'eſt defendu:
Mais fay que mon tourment ne ſoit point entendu,
Et que ma belle flamme ailleurs ne ſoit luiſante.
Ayant d'vn cœur hautain iuſqu'au Ciel aſpiré,
Aux plus cruels tourmens ie me ſuis preparé,
Rigueurs, geſnes, priſons, fers & feux ie meſpriſe:
Si rien me fait pallir, c'eſt helas! ſeulement
Que mon feu ſoit connu par mon embraſement,
Et que les meſdiſans troublent mon entrepriſe.

IX.

Amour peut à ſon gré me tenir oppreſſé,
Et m'eſtre (helas à tort!) rigoureux & contraire:
Ie veux demeurer ferme, & ne faut qu'il eſpere
Qu'en adorant vos yeux ie ſois iamais laſſé.
Ie voy bien mon erreur, & que i'ay commencé
(Nouueau frere d'Icare) vn vol trop temeraire:
Mais ie le voy trop tard, & ne m'en puis diſtraire.
Par la mort ſeulement il peut eſtre laiſſé.
Raiſon, arriere donc: Ta remonſtrance eſt vaine.
Si ie meurs en chemin ie ſeray hors de peine,
Et par mon haut deſir i'honore mon treſpas.
Il faut continuer, quoy que i'en doiue attendre:
„ Ce fut temerité de l'oſer entreprendre,
„ Ce ſeroit laſcheté de ne pourſuiure pas.

X.

Amour, qui vois mon cœur à tes piés abbatu,
Tu le vois tout couuert de ſagettes mortelles,
Pourquoy donc ſans profit en pers-tu de nouuelles?
Puis que ie ſuis à toy pourquoy me pourſuis-tu?

Si tu

Si tu veux, courageux, eſprouuer ta vertu,
Décoche tous ces traits ſur les ames rebelles,
Sans bleſſer, trop cruel, ceux qui te ſont fidelles,
Et qui ſous ton enſeigne ont ſi bien combatu.
Quand tu tires ſur moy tu fais breches ſur breches:
Donc ſans les perdre ainſi, garde ces belles fleches:
Pour guerroyer les Dieux, & m'accorde la paix.
Ah! i'entens bien que c'eſt, Amour veut que ie meure:
Ie mourray, mais au moins ce confort me demeure,
Que la mort de moy ſeul luy couſte mille traits.

XI.

Ceſſe, ô trop foible Eſprit, de plus faire defenſe,
Et quittons le rempart gardé ſi longuement,
Auſſi bien ſans profit ſerions-nous autrement:
Contre vn ſi grand effort peu ſert la reſiſtance.
Tant plus ie vais auant, plus i'ay de cognoiſſance
De pouuoir de vos yeux qui me vont conſumant,
Et faudra qu'à la fin ie meure en vous aimant:
Telle eſt de mon deſtin la fatale ordonnance.
En vain contre le Ciel l'homme ſe veut bander:
Car que n'ay-ie eſſayé pour de vous me garder?
Depuis maintes ſaiſons contre moy ie m'obſtine,
Et fay ce que ie puis de peur de me ranger:
Car ie crains à bon droit vous voyant ſi diuine,
Que plus, comme i'ay faict, ie ne puiſſe changer.

XII.

Celuy qui n'a point veu le Printemps gracieux
Quand il eſtale au Ciel ſa richeſſe priſee,
Rempliſſant l'air d'odeurs, les herbes de roſee,
Les cœurs d'affections, & de larmes les yeux:
Celuy qui n'a point veu par vn temps furieux
La tourmente ceſſer & la mer appaiſee,
Et qui ne ſçait quand l'ame eſt du corps diuiſee
Comme on peut rejouir de la clairté des cieux:
Qu'il s'arreſte pour voir la celeſte lumiere
Des yeux de ma Deeſſe, vne Venus premiere.
Mais que dy-ie? ah mon Dieu qu'il ne s'arreſte pas!
S'il s'arreſte à la voir pour vne ſaiſon neuue,
Vn temps calme, vne vie, il pourroit faire eſpreuue
De glaçons, de tempeſte, & de mille treſpas.

XIII.

Pourquoy si plein d'orgueil marches-tu sur ma teste,
Triomphant de l'honneur qu'vn autre a merité?
Tes dars tant craints au ciel ne m'ont pas surmonté,
Amour, c'est vne Dame, & non toy qui m'arreste.
Si tu veux t'honorer du prix de ma conqueste,
Fay qu'elle me remette en pleine liberté,
Puis pren pour m'asseruir cest arc tant redouté,
Qui de Iupiter mesme accoise la tempeste.
Ie n'ay point peur de toy, celle qui me retient
Par l'effort de ses yeux ton empire maintient,
C'est elle qui te fait comme vn Dieu recognoistre.
Si ie t'obeissois, & t'ay craint parauant,
„ C'estoit pour l'amour d'elle. On endure souuent
„ D'vn mauuais seruiteur pour l'hõneur de son maistre.

XIIII.

Ie sens fleurir les plaisirs en mon ame,
Et mon esprit tout ioyeux deuenir,
Pensant au bien qui me doit aduenir
Cet heureux iour que ie verray ma Dame.
Plus i'en suis pres, plus mon desir s'enflame,
Ie ne puis plus ses efforts retenir:
Mais, ô mes Yeux, pourrez-vous soustenir
Ses chauds regars pleins d'amoureuse flame?
Que me sert las si fort la desirer,
Fol que ie suis! Veux-ie donc esperer
Qu'estant pres d'elle en repos ie demeure?
Et pres & loin ie languis en tous lieux,
Mais puis qu'il faut qu'en la seruant ie meure,
Pour nostre honneur mourons deuant ses yeux.

XV.

Ce n'est assez que soyez si bien nee,
Riche d'esprit, de race & de beauté,
Que l'honneur sainct marche à vostre costé,
Grande, admirable, aux vertus addonnee:
En peu de iours la force destinee
Peut rendre (helas!) vostre honneur surmonté:
On ne sçaura que vous ayez esté,
Ny que le Ciel vous ait tant fortunee.
Si vous voulez immortelle durer,

Nul mieux que moy ne vous peut honorer,
Et vos vertus à iamais faire bruire.
Ie l'entreprens, mais pour plus m'animer
Permettez moy que i'ose vous aimer:
L'affection me sera mieux escrire.

XVI.

Mon Dieu que de beautez sur le front de ma Dame!
Mon Dieu que de thresors qui rauissent les dieux!
La clairté de son œil passe celle des cieux,
Quand au plus chaud du iour le soleil nous enflame:
Mais las! de mille traits sa beauté nous entame,
Trop sont pour les mortels ces thresors precieux:
Et le soleil luisant qui sort de ses beaux yeux,
Respand tant de clairté qu'il aueugle nostre ame.
Estrange effet d'amour! vn obiet à l'instant
Me rend triste & ioyeux, malheureux & contant,
M'esclaire & m'esblouït, me fait viure & me tue.
Et voila ce qui fait qu'en forçant mon vouloir
Ie me bannis, helas! du plaisir de vous voir,
Pour ne sentir le mal qui vient de vostre veüe.

XVII.

Qu'vne secrette ardeur me deuore & saccage,
Et que priué d'espoir i'aime, helas! vainement,
Ie ne m'en fasche point: ie me plains seulement
Que mon œil n'est plus clair pour voir vostre visage.
Que ne suis-ie l'oiseau ministre de l'orage
Qui tient l'œil au Soleil sans flechir nullement?
Ie serois bien-heureux voyant incessamment
La diuine beauté qui me tient en seruage.
Le malheur qui me guide est plein de grand' rigueur:
Vn monstre horrible à voir ne me fait point de peur,
Et ie crains les regars d'vne ieune Deesse.
C'est Amour qui le fait, qui ne s'assouuit pas,
Le cruel, de ma mort, mais veut que mon trespas
Soit priué de tout poinct d'honneur & de liesse.

XVIII.

Pourquoy si follement croyez-vous à vn verre,
Voulant voir les beautez que vous auez des cieux?
Mirez-vous dessus moy pour les cognoistre mieux,
Et voyez de quels traits vostre bel œil m'enferre.

Vn vieux Chesne ou vn Pin renuersez contre terre,
Monstrent combien le vent est grand & furieux :
Aussi vous cognoistrez le pouuoir de vos yeux,
Voyant par quels efforts vous me faites la guerre.
Ma mort de vos beautez vous doit bien asseurer,
Ioint que vous ne pouuez sans peril vous mirer :
Narcisse deuint fleur d'auoir veu sa figure.
Craignez donques, ma Dame, vn semblable danger,
Non de deuenir fleur, mais de vous voir changer
Par vostre oeil de Meduse, en quelque roche dure.

XIX.

L'arc de vos bruns sourcils mon cœur tyrannisans, (tyre:
C'est l'arc mesme d'Amour, dont traistre il nous mar-
Et ne croy point qu'en nous d'autres fleches il tire
Que les traits de vos yeux si prompts & si luisans.
De leur viue splendeur sortent les feux cuisans,
Qui font que tout le monde a peur de son empire:
Ses rets sont vos cheueux où toute ame il attire.
Rauie en si beaux nœuds, si blonds & si plaisans.
C'est pourquoy ce vainqueur, qui par vous se fait craindre,
Ne sçauroit vous blesser, vous brusler, vous esteindre,
Prenant de vous son feu, son cordage & ses traits.
Craignez donc seulement qu'en voyant vostre image
Vous ne puissiés souffrir tãt d'amours & d'attraits,
Et ne faciez vaincue à vous-mesmes hommage.

STANSES.

LORS que i'escri ces vers il ne faut que lon pense
Que trop audacieux ie n'aye cognoissance
Et de vostre grandeur & de ma qualité :
Car ie iure vos yeux & leur puissance sainte,
Que ie garde en cecy le respect & la crainte,
Dont il faut reuerer vne diuinité.
Aussi tant de vertus vous font toute diuine,
Et vos douces beautez monstrent bien l'origine
Que vous auez du Ciel tout parfait & tout beau :
Vous n'auez rien d'humain, vostre grace est celeste,
Vos discours, vostre teint, vostre ris, vostre geste,

Et l'A-

Et l'Amour de vos yeux allume son flambeau.
I'en parle asseurement: car ie cognoy sa flame,
Qui souloit prendre vie aux beaux yeux d'vne dame,
Et qu'il me fit sentir lors que i'en fu surpris:
Las! or' à mon malheur ie l'ay trop recogneüe,
Regardant follement les traits de vostre veüe
Qui m'ont bien sceu punir d'auoir trop entrepris.
Or ne m'accusez point que ie sois temeraire,
Presumant vous aimer: car ie ne sçauroy faire
Qu'ailleurs tourne mon cœur qui vous est destiné:
Et quand ce seroit faute aux mortels d'entreprendre
D'aimer vne Deesse, on ne m'en peut reprendre.
Le peché fait par force est tousiours pardonné.
Las! on peut bien iuger que c'est vne contrainte,
Veu qu'au plus fort du mal dont mon ame est attainte,
Ie ne me puis garder de vous suiure en tous lieux:
Et que trouuant ma mort peinte en vostre visage,
Mon triste desespoir, ma perte & mon dommage,
Pour n'y cognoistre rien ie me ferme les yeux.
I'ay faict vn fort rampart d'Amour & de Constance
Contre le Desespoir armé de Violence,
Qui me fait mille assauts & ne me peut forcer:
Quelquefois du furie il fait breche en mon ame,
Mais presqu'au mesme instant vostre beauté, ma Dame,
Accourant au secours l'engarde de passer.
Ie voudroy bien pourtant qu'il demeurast le maistre,
Il combat mon salut que ie ne veux cognoistre,
Mais las ie me repens de l'auoir desiré!
Car bien que ma douleur mortellement me blesse,
Et que de mieux auoir ie sois desesperé,
I'aime mieux viure ainsi qu'en toute autre liesse.

ELEGIE.

IE delibere en vain d'vne chose aduenue:
Car puis qu'outre mon gré mon ame est deuenue
Prisonniere d'Amour, que sert de consulter
S'il est bon de le suiure, ou s'il faut l'euiter?
L'aduis n'y vaut plus rien: monstrōs donc de nous plaire
Au chemin qu'aussi bien par contrainte il faut faire,
Et courons la fortune. O Amour desormais

Mon repos & ma vie en tes mains ie remets:
Toy ſeul comme vn grand Roy commande en ma penſee
La raiſon & la peur loin de moy ſoit chaſſee,
Et tant de vains reſpects, qui m'ont trop retenu,
Partiſſans mon eſprit par vn trouble inconnu.
Celuy qui ſent de Mars ſa poitrine eſchauffee,
Et qui veut s'honorer de quelque beau trophee,
Ne palliſt, eſtonné, pour la peur des hazars:
Mais voit deuant ſes yeux par les rangs des ſoldars,
La mort d'horreur couuerte & de ſang toute teinte,
Et l'attend de pié coy ſans frayeur & ſans crainte.
Moy donc qu'vn plus grand Dieu touche ſi viuement,
Et qui veux que mon nom viue eternellement,
Pour auoir mon amour ſur toute autre eleuee:
Moy qui ay tant de fois ma vaillance eſprouuee
Craindray-ie maintenant à ce dernier aſſaut?
Le faict que i'entreprens veut vn courage haut,
Conſtant & patient, qui ſouffre ſans ſe plaindre,
Qui durant ſa langueur ioyeux ſe puiſſe feindre,
Qui ſent inceſſamment quelque nouueau treſpas,
Qui ſe laiſſe bruſler & ne ſoupire pas,
Et qui pour tout loyer des douleurs qu'il ſupporte
Ne puiſſe eſperer rien qu'vne douleur plus forte.
C'eſt vn labeur bien grand: Mais rien n'eſt malaiſé
Au cœur qui comme moy d'amour eſt embraſé.
Ie veux donc pourſuiuir ſans eſperance aucune,
Sans appuy, ſans raiſon, ſans conſeil, ſans fortune,
Et d'Amour ſeulement ie veux eſtre guidé,
Vn aueugle, vn enfant, qui deſia m'a bandé
Les yeux ainſi qu'à luy, pour ne voir mon offenſe,
Et qui de mon malheur m'oſte la cognoiſſance:
Ou ſi ie le cognois, il me trouble ſi fort
Que ie ſuis le premier qui conſens à ma mort.
Appelle qui voudra Phaëthon miſerable
D'auoir trop entrepris, ie l'eſtime louable:
Car aumoins il eſt cheut vn haut fait pourſuiuant,
Et par ſon treſpas meſme il s'eſt rendu viuant,
I'aimerois mieux courir à ma mort aſſeuree,
Pourſuiuant courageux vne choſe honoree,
Que laſche & bas de cœur mille biens receuoir
De ceux que le commun aiſément peut auoir.

Mon

Mon esprit né du Ciel, au Ciel tousiours aspire,
Et ce que chacun craint c'est ce que ie desire.
L'honneur fuit les hazars, & l'homme audacieux
Par son malheur s'honore & se rend glorieux.
Le ieune enfant Icare en sert de tesmoignage :
Car si volant au ciel il perdit son plumage,
Touché des chauds rayons du celeste flambeau,
Le fameux Ocean luy seruit de tombeau,
Et depuis de son nom ceste mer fut nommee.
Bien-heureux le malheur qui croist la renommee.
Desia d'vn sort pareil ie me sens menacer,
Moy qui deuers le ciel mon vol ose dresser,
(Voyage audacieux) mais rien ne me retire.
Car les ailes d'Amour ne sont faites de cire,
Le plus ardent Soleil si tost ne les fondra:
Puis i'ay ce reconfort quand ma cheute aduiendra,
Que ceux qui sçauront bien où ie voulois atteindre,
Enuiront mon trespas plustost que de me plaindre.

COMPLAINTE.

CRVELLE loy d'Amour & de ma destinee!
Las on voit qu'vn chacun fuit ordinairement
La cause de son mal, & mon ame obstinee
Cherche ce qui me tue, & le suit follement !
Ie sçay que i'entreprens vne chose trop grande,
D'aimer, homme mortel, vne diuinité:
Mais de faire autrement ie n'ay la liberté,
La raison ne peut rien quand la force commande.
Pour le moins en souffrant la douleur qui m'offense
Et qui blesse mon cœur, ce m'est grand reconfort
De voir que vos beautez excusent mon offense,
Et que mon haut desir eternise ma mort.
Car si ie meurs, ma Dame, en vous faisant seruice,
Iamais plus grand honneur ie ne puis acquerir:
Vous me recompensez en me faisant mourir,
Pourueu que ma douleur par mon trespas finisse.
Aussi ie ne me plains que me soyez cruelle,
Mais las! ie suis marri de ce qu'en me tuant,
Et payant de rigueur mon seruice fidelle,
Vostre honneur peu-à-peu se va diminuant.

Car si tost qu'on sçaura la perte de ma vie,
Chacun craignant son mal loin de vous se tiendra,
Et vous accusera quand il se souuiendra
Que vous m'aurez tué pour vous auoir seruie.
Si donc ma passion n'émeut vostre courage,
Si vous n'auez souci de ma ferme amitié,
Aumoins en m'offensant ne vous faites dommage,
Ayez de vostre honneur, & non de moy pitié.

PRIERE.

GRAND Dieu d'Amour, enfant de Cytheree,
Au dos ailé, à la tresse doree,
Qui peux l'Enfer & la terre émouuoir,
Vainqueur des Dieux, escoute la priere
D'vn de tes serfs, dont l'ame prisonniere
Tremblant de crainte, adore ton pouuoir.
Las! s'il est vray, comme i'ay cognoissance,
Que ie retourne en ton obeissance,
Et de rechef tu me vueilles rauir,
Ie le veux bien, mon cœur ie t'abandonne,
Encore vn coup libre ie m'emprisonne:
A plus grand Dieu ie ne puis m'asseruir.
Ie ne veux point à tes lois contredire,
Sans resister i'accours sous ton empire.
L'homme mortel doit obeir aux Dieux,
Qui te mesprise, il confond la Nature,
Son estomach est d'vne roche dure,
Et à regret luy esclairent les cieux.
Icy ie iure à ta deïté saincte,
Qui cognoist bien que ie parle sans feinte,
Qu'à tout iamais ie veux perseuerer
Ton Prestre sainct, qui t'offre en sacrifice
Mon cœur bruslé pour te rendre propice,
Et mon esprit pour tousiours t'adorer.
O grand Amour, de puissance inuincible,
Cruel & doux, gracieux & terrible,
Qui fais marcher en triomphe les Rois,
Des ieunes cœurs le seigneur & le maistre,
Puis que pour tel ie te veux recognoistre,
Escoute, ô Dieu, ma priere & ma voix.

Si tous

Si tous tes traits en mon cœur ie retire,
Si ſans crier ie languis en martyre,
Si i'ay laué tes ailes de mes pleurs,
Si mes ſoupirs entretiennent ta flame,
Et ſi tu fais des cheueux de ma Dame
Les forts liens qui retiennent les cœurs:
Chaſſe, ô grand Dieu, ceſte crainte nouuelle
Qui me pourſuit, qui me ſerre & me gelle,
Banny bien loin le triſte Deſeſpoir
Aux crins retorts, à la couleur ſanglante,
Qui de regars mon eſprit eſpouuante,
Et qui me fait tant de peurs receuoir.
Mon cœur en tremble, & mon ame eſtonnee
A la frayeur s'eſt toute abandonnee,
Tant ceſte nuict il m'a faict endurer:
Ou l'vn des deux, il faut que tu le chaſſe,
Ou qu'à la fin tu luy quittes la place,
Vous ne pouuez enſemble demeurer.

CHANSON.

DOVCE Liberté deſiree,
Deeſſe, où t'es-tu retiree
Me laiſſant en captiuité?
Helas de moy ne te deſtourne!
Retourne, ô Liberté, retourne,
Retourne ô douce Liberté.
Ton depart m'a trop faict cognoiſtre
Le bonheur où ie ſoulois eſtre,
Quand douce tu m'allois guidant:
Et que ſans languir d'auantage
Ie deuois, ſi i'euſſe eſté ſage,
Perdre la vie en te perdant.
Depuis que tu t'es eſloignee,
Ma pauure ame eſt accompagnee
De mille ſpineuſes douleurs:
Vn feu s'eſt épris en mes veines,
Et mes yeux changez en fontaines
Verſent du ſang au lieu de pleurs.
Vn ſoing caché dans mon courage
Se lit ſur mon triſte viſage:

Mon teint plus palle eſt deuenu,
Ie ſuis courbé comme vne ſouche,
Et ſans que i'oſe ouurir la bouche
Ie meurs d'vn ſupplice inconnu.
Le repos, les yeux, la lieſſe,
Le peu de ſoing d'vne ieuneſſe,
Et tous les plaiſirs m'ont laiſſé :
Maintenant rien ne me peut plaire
Sinon deuôt & ſolitaire
Adorer l'œil qui m'a bleſſé.
D'autre ſuiet ie ne compoſe,
Ma main n'eſcrit plus d'autre choſe.
Là tout mon ſeruice eſt rendu,
Ie ne puis ſuiure vne autre voye,
Et le peu de temps que i'employe
Ailleurs, ie l'eſtime perdu.
Quel charme, ou quel Dieu plein d'enuie
A changé ma premiere vie,
La comblant d'infelicité?
Et toy Liberté deſiree,
Deeſſe, où t'es tu retiree?
Retourne ô douce Liberté.
Les traits d'vne ieune guerriere,
Vn port celeſte, vne lumiere,
Vn eſprit de gloire animé,
Hauts diſcours, diuines penſees,
Et mille vertus amaſſees
Sont les ſorciers qui m'ont charmé.
Las donc ſans profit ie t'appelle,
Liberté precieuſe & belle !
Mon cœur eſt trop fort arreſté.
En vain apres toy ie ſoupire,
Et croy que ie te puis bien dire
Pour iamais adieu Liberté.

STANSES.

QVAND i'eſpreuue en aimant les rigueurs d'vne Dame,
Qui ieune & ſans amour ſe mocque de ma flame,
Et demeure cruelle au ſon de mes douleurs
Ferme ie continue, & ſouffre en patience,

Eſperant

Esperant à la fin par ma perseuerance
Cauer son cœur de roche amolli de mes pleurs.
Tant plus vne entreprise est haute & malaisee,
Plus en la poursuiuant mon ame est embrasee:
La peine & la longueur ne me peut retenir,
Contre tous les malheurs i'oppose ma constance,
Et pour m'encourager il suffit que ie pense
Que nul autre que moy n'espere y paruenir.
Car mon cœur genereux à rien ne se peut plaire,
Que i'estime qu'vn autre ait espoir de parfaire.
Vn Dieu pour compagnon ie ne puis receuoir:
Ie veux suiure tout seul ce que ie me propose,
Et encore en amour plus qu'en toute autre chose
Ie fuy les compagnons & n'en veux point auoir.
I'aimerois beaucoup mieux supporter la rudesse
Et l'orgueil dedaigneux d'vne fiere maistresse,
Qui mesprisast tout autre au fort de mon esmoy,
Qu'estre dessous le ioug d'vne plus pitoyable,
Qui pour me retenir se rendist fauorable,
Mais qui fauorisast les autres comme moy.
Ainsi qu'vn grand torrent qui les plaines menace,
S'escoulant en ruisseaux perd sa premiere audace,
Et l'effort qui d'orgueil le faisoit escumer:
Ainsi l'amour d'vn seul est plein de violence,
Mais quand on le diuise il perd toute puissance.
, Qui aime en plus d'vn lieu ne sçauroit bien aimer.
D'vne seule lumiere en la nuict allumee
L'ombre entiere se faict, qui se perd consumee
Par les rayons espars de flambeaux d'alentour:
Ainsi d'vn seul desir la vraye amour est faitte,
Qui s'affoiblist par nombre & demeure imparfaitte.
, Le desir diuisé ne se peut dire amour.
I'accompare vne Dame en cent lieux embrasee
Au miroir qui reçoit toute image opposee,
Et n'en retient pourtant aucune impression:
Ainsi dans son esprit de legere nature,
Ce qu'elle voit luy plaist, elle en prend la figure,
Mais le perdant des yeux le perd d'affection.
Ie ne m'estonne plus d'ouir tant de complaintes
De ces amans legers, dont les amours sont faintes,
Finissans aussi tost qu'ell' ont commencement.

L'homme n'en est pas cause encor qu'il soit muable :
Mais il ne sçauroit rendre vn bastiment durable,
De la foy d'vne femme ayant faict fondement.

Deux beaux yeux, vn beau teint, vne bouche ver-
Vn propos qui rauit les hommes de merueille, (meille,
Rendent bien vn amant du feu d'Amour espris :
Mais pour nourrir sa flamme, & la faire eternelle,
Il le faut asseurer d'vne amour mutuelle,
C'est ce qui le retient quand la beauté l'a pris.

Qu'on n'estime iamais qu'vne Dame inconstante,
Qui veut embrasser tout, & de rien n'est contante,
Conserue vn seul amant qui soit sans fiction :
Toute ardeur qu'elle allume est moindre que fumee.
Car il faut bien aimer pour estre bien aimee,
Et de deux cœurs vnis naist la perfection.

N'adorer qu'vne chose, & ne penser qu'en elle,
Ne voir que par ses yeux, la trouuer seule belle,
Ce qu'elle a dans le cœur le sentir tout ainsi,
Gouster par sa presence vne douceur extreme,
Mourir ne la voyant, c'est ainsi comme i'aime,
Mais ie ne dure pas si l'on ne m'aime aussi.

XX.

Vous me cachez vos yeux (las trop cruellement)
Apres qu'ils m'ont blessé d'vne playe inhumaine:
Ces yeux mon seul confort en l'amoureuse peine,
Retournez-les, ma Dame, & voyez mon tourment.
Quand le chef d'vne armee a courageusement
Desfait ses ennemis estendus sur la plaine,
Par le camp des vaincus superbe il se promeine,
Et regarde les morts plein de contentement.
Vous donc qui par l'effort de vostre belle veuë
De mon cœur indomté la victoire auez euë
Laissant mon foible esprit en proye abandonné,
Si vous n'auez desir de m'estre fauorable,
Aumoins tournez vos yeux dessus moy miserable,
Pour voir le coup mortel que vous m'auez donné.

XXI.

Quand quelquefois ie pense à ma premiere vie,
Du temps que ie viuois seul Roy de mon desir,
Et que mon ame libre erroit à son plaisir,
Franche d'espoir, de crainte, & d'amoureuse enuie,

Ie verse de mes yeux vne angoisseuse pluye,
Et sens qu'vn fier regret mon esprit vient saisir
Maudissant le destin qui m'a faict vous choisir,
Pour rendre à tant d'ennuis ma pauure ame asseruie.
Si ie ly, si i'escry, si ie parle, ou me tais,
Vostre œil me fait la guerre, & ne sens point de paix
Combatu sans cesser de sa rigueur extreme :
Bref, ie vous aime tant que ie ne m'aime pas,
(De moymesme aduersaire) ou si ie m'aime helas!
Ie m'aime seulement pource que ie vous aime.

XXII.

I'ay languy malheureux quatre longues iournees,
Sans voir les deux beaux yeux de celle à qui ie suis :
Helas! non quatre iours, mais plustost quatre nuits
Sans clairté, sans liesse, à mon mal ordonnees,
Qu'ay-ie dit quatre nuicts ? mais plustost quatre annees,
Toutes pleines d'horreurs, de soucis, & d'ennuis,
Ou quatre mille morts que souffrir ie ne puis,
Par le Ciel rigoureux contre moy destinees.
Comme quand le Soleil nous couure sa clairté,
On voit perdre le lustre à toute autre beauté,
Tout se cache à nos yeux s'il retire sa flame.
Ainsi lors que vostre œil sur moy plus ne reluit,
Tout obiet de la Court m'est vne obscure nuit :
Car ie vous recognois pour Soleil de mon ame.

XXIII.

Las que puis-ie auoir faict, ô moy pauure insensé!
Qu'Amour de plus en plus mes douleurs renouuelle,
Et qu'il croisse en rigueur plus ie luy suis fidelle,
Sans que de mes trauaux il soit iamais lassé?
I'en sçay bien la raison : c'est qu'il est courroucé
De trouuer contre luy ma Dame si rebelle :
Et n'estant assez fort pour s'adresser à elle,
Se descharge sur moy qui n'ay point offensé.
Il croit qu'il ne sçauroit plus d'outrage luy faire,
Que de nuire à celuy qui l'adore & reuere,
Et qui se plaist pour elle à mourir en langueur :
Ou c'est qu'en la voyant dedans moy si bien peinte,
Il tire incessament pour luy donner atteinte,
Mais ses traits rigoureux donnent tous à mon cœur.

XXIIII.

Ma bouche à haute voix chante assez Liberté,
Et dit que ie suis franc d'Amour mon aduersaire!
Mais mon cœur languissant tout bas dit le contraire,
Souspirant sous le ioug d'vne fiere Beauté.
A mes plus vrais amis ie tais ma volonté,
Et quand loing des vos yeux Amour me desespere,
Ie fains d'estre contant, de rire & de me plaire,
Monstrant moins de douleur plus ie suis tourmenté.
Tout ce qu'Amour cruel peut songer de martyre,
Pour trauailler vn cœur rebelle à son empire,
Il veut que ie l'esprouue en ma captiuité.
Ie ne me plains pourtant d'vne peine si dure:
Mais helas! ie me plains de ce que ie l'endure,
Non par rebellion, mais par fidelité.

XXV.

Mettez-moy sur la mer quand elle est courroucee,
Ou quand les vents legers soufflent plus doucement:
Sous les eaux, en la terre, au haut du firmament,
Vers la ceinture ardente, ou deuers la glacee.
Que ma fortune soit deçà delà poussee,
Bien haute aucunesfois, quelquesfois bassement:
Que mon nom glorieux viue eternellement,
Ou que du temps vainqueur soit ma gloire effacee:
Ieune ou vieil, pres ou loing, contant ou malheureux,
Que i'aye Amour propice, ou fier & rigoureux,
Que mon ame aux enfers ou aux cieux s'achemine,
Iamais en mon esprit tant que seray viuant,
On ne verra seicher ceste plante diuine,
Que des eaux des mes pleurs i'arrouse si souuent.

XXVI.

Grand Iupiter ministre de l'orage,
Pardonne moy, si ie ne puis penser
Qu'vne beauté t'ait iamais peu forcer,
Espoinçonné de l'amoureuse rage.
S'il estoit vray, bruslant en ton courage,
Pour la beauté qui me fait trespasser,
Ores qu'en l'air elle s'ose hausser
Tu la prendrois, arrestant son voyage.
Mais las, ma Dame, où vollez-vous si haut?

Ie n'en puis plus, vne frayeur m'assaut,
Craignant pour vous qui me faittes la guerre.
[a n'est besoin que vous montiez aux cieux:
Car vos beautez contraindront bien les Dieux
Pour vostre amour de descendre en la terre.

XXVII.

Amour en mesme instant m'aguillonne & m'arreste,
M'asseure & me fait peur, m'ard & me va glaçant,
Me pourchasse & me fuit, me rend foible & puissant,
Me fait victorieux & marche sur ma teste.
Ores bas, ores haut, ioüet de la tempeste,
Il va comme il luy plaist ma nauire elançant:
Ie pense estre eschappé quand ie suis perissant,
Et quand i'ay tout perdu ie chante ma conqueste.
e ce qui plus me plaist ie reçoy desplaisir,
Voulant trouuer mon cœur i'esgare mon desir,
I'adore vne beauté qui m'est toute contraire,
m'empestre aux filés dont ie me veux garder:
Et voyant en mon mal ce qui me peut aider
Las! ie l'approuue assez, mais ie ne le puis faire.

XXVIII.

beaux Yeux inhumains, pourquoy m'embrasez-vous
Allumant d'vn regard tant d'ardeurs en mon ame?
Helas! ie brusle assez sans accroistre ma flame:
Pour Dieu faites moy grace & me soyez plus dous!
uslez vos ennemis, donnez leur mille coups,
Et les gardez de voir les beautez de ma Dame:
Mais moy qui vous adore, & qui seuls vous reclame,
Beaux Yeux, d'vn si grand heur ne me soyez ialous:
esti ncelez pas tant lors que ie la regarde,
A fin que vostre effort cest heur ne me retarde:
Baissez vos chauds regars, flambez plus doucement:
s quand verrez mon ame en ces douceurs rauie,
Tournez comme vn esclair lancé soudainement,
Ie ne sentiray pas que vous m'ostiez la vie.

XXIX.

i fait plainte d'Amour en doit estre ignorant,
Et n'ha de sa nature aucune cognoissance:
De moy quelque orage ou malheur qui m'offense,
amais contre ce Dieu ie ne vay murmurant.

Se faut-il

Se faut-il estonner si Phebus en courant
Comme il est pres ou loing des saisons fait muance ?
Si Neptune en hyuer est plein de violence ?
Si froide est la gelee, & le feu deuorant ?
L'homme sage & constant qui en connoist la cause,
Ne s'esbahit de voir l'effect en chaque chose,
Et laisse tout passer d'vn esprit arresté.
Or la cause d'Amour n'est que peine & martyre :
Si donc cent mille ennuis en nos cœurs il retire,
S'en faut-il estonner ? c'est sa proprieté.

CHANSON.

POVR vous aimer ie veux mal à mon cœur,
Ie hay mes yeux, mon esprit, & ma vie :
Et si ma mort vous peut rendre assouuie,
Ce m'est plaisir de mourir en langueur.
Helas ie faux, vos yeux cruelz & doux
Par trop d'amour m'ostent la connoissance :
Car me hayant sous vostre obeissance,
C'est vouloir mal à ce qui est à vous.
Ie ne faux point, ie vous dois obeïr.
Comme il vous plaist ie suis contraint de faire :
Cognoissant donc que vous m'estes contraire,
Et me hayez, doy-ie pas me haïr ?
Voyla pourquoy si plein d'inimitié
Ie me poursuy d'vne guerre immortelle :
Contre mon cœur mes desirs ie rebelle,
Et de mon mal ie n'ay point de pitié.
Les yeux ouuerts ie cours à mon trespas,
Et suy l'aduis d'Amour mon aduersaire :
O malheureux, faut-il donc que i'espere,
Que vous m'aimiez quand ie ne m'aime pas ?

CHANSON.

QVEL feu par les vents animé,
Quel mont nuict & iour consumé
Passe mon amoureuse flame ?
Et quel Ocean fluctueux
Escume en flots impetueux

Si fort que la mer de mon ame ?
Hiuer n'a point tant de glaçons,
L'Esté tant de iaunes moissons,
L'Afrique de chaudes areines,
Le Ciel de feux estincelans,
Et la Nuict de songes volans,
Que pour vous i'endure de peines.
ute douleur qui nous suruient,
Peu à peu moins forte deuient,
Le temps comme vn songe l'emporte :
Mais il ne faut pas esperer
Que le temps puisse moderer
Le mal que vostre œil nous apporte.
en n'est ici bas de constant,
Et tout se change en vn instant
Dessous le cercle de la Lune,
Les saisons, les iours, & les nuicts :
Sans plus mes amoureux ennuis
Sont hors de la reigle commune.
: iour me fut bien malheureux,
Que ie vey vos yeux rigoureux,
Quand les miens nouueaux tributaires
Rendirent mes sens & mon cœur
Aux chaines de vostre rigueur
Depuis liez comme Forçaires.
cor le Forçaire arresté
S'allege en sa captiuité
L'espoir luy promet deliurance :
Mais en mon emprisonnement
Ie n'attens point allegement,
La mort seule est mon esperance.
omme le chasseur va suiuant
La beste qui volle deuant,
Laissant celle qui se vient rendre:
Ainsi la mort qui tout destruit,
Chasse apres celuy qui la fuit,
Et se dedaigne de me prendre.
: iour que tu fus asseruy,
Ie vey bien, lors que ie vous vey,
Mille beautez vous faire hommage,
Mille amours, mille & mille appas :

Mais

Mais (ô chetif!) ie ne vey pas
Mon mal peint en vostre visage.
Rauy de vos perfections,
Ie ne peu voir les passions
Sortans des rais de vostre veüe :
Non plus que le pasteur lassé,
Qui dessus les fleurs renuersé
Ne voit le serpent qui le tue.
Ce qui rend mon mal plus amer,
C'est qu'en souffrant pour vous aimer,
Douleur qui ne peut estre ditte,
Ie n'en dois attendre aucun bien:
Car toute peine est moins que rien,
Eu esgard à vostre merite.
Si vous aimant i'ay trop osé,
Amour me doit rendre excusé,
C'est vn enfant sans cognoissance,
De moy, quoy qu'il faille sentir,
Ie ne me sçaurois repentir
D'auoir commis si belle offense.
Le plus souuent en vous voyant
La peur va mes sens effroyant,
Et le desespoir qui m'estonne,
Tout froid contre mon cœur se ioint:
Et donroy, pour ne vous voir point,
Le plaisir que vostre œil me donne.
D'autrefois quand tout abbatu
Ie languy foible & sans vertu,
Vostre beauté ma mort retarde :
Deuant vous mes soucis s'en vont,
Et du mal que vos yeux me font,
Ie guary quand ie vous regarde.
Le traistre ennemi de ma paix
Me voyant tomber sous le faix,
A peur que trop tost ie finisse:
Et fait comme vn bourreau cruel,
Qui donne à boire au criminel
Pour le reseruer au supplice.
Ainsi pour plus me tourmenter,
Quelquefois il me fait gouster
D'vn plaisir de peu de duree :

Mais las! i'espreuue aussi soudain
Que ce n'est qu'vn songe incertain,
Et que ma peine est asseuree.
on cœur qui souloit parauant
Voller leger comme le vent
Au gré de mille Damoiselles,
Volle autour de vous seulement
Comme oiseau pris nouuellement
Auquel on a coupé les æles.
uelquefois lassé d'endurer
Ie suis contraint de murmurer,
Inuoquant la Mort inhumaine:
Mais quand ie la sens accourir,
Ie tremble, & ne veux pas mourir
De peur de voir mourir ma peine.
ais en vain i'irois esperant
De trouuer remede en mourant,
Contre le desir qui m'enflame,
Tousiours durera ma douleur:
Car mon amoureuse chaleur
Est de l'essence de mon ame.

DV COVRS DE L'AN.

L'AN comme vn cercle rond qui tout en soy retourne,
En soymesme reuient tousiours en mouuement,
du poinct de sa fin reprend commencement,
ourant d'vn pié glissant qui iamais ne seiourne.
Ma peine en est ainsi, peine helas trop cruelle!
ui change à son plaisir mes saisons & mes iours:
r alors qu'elle arriue à la fin de son cours,
omme l'An, par sa fin elle se renouuelle.
Que l'an donc à son gré diuersement tournoye,
que le clair Soleil marche par ses maisons:
nour dedans mon cœur fera quatre saisons,
mon cruel tourment tiendra la mesme voye.
Quand le bel œil du Ciel clair d'vne douce flame,
trant au Mouton d'or les fleurs reuerdira,
nour fils du Printemps dans mon cœur entrera,
isant naistre & fleurir les soucis en mon ame.
Et comme on voit alors couler toute fondue

L'eau que le froid Hyuer en glaçons reſerroit :
Amour,touchant mon cœur,qui glacé demeuroit,
Le fera fondre en eau par mes yeux eſpandue.
Si du porteur d'Europe aux Iumçaux il arriue,
Et ſortant du printemps il croiſſe les chaleurs :
Amour renforcera ma peine & mes malheurs,
Sans que ie ſorte,helas ! du ioug qui me captiue.
Et s'il laiſſe,arriuant au Lyon effroyable,
Le Cancre ardant de chaud,& de ſoif alteré :
Lors mon Cœur tout bruſlant d'vn feu demeſuré,
Sentira malheureux vn Eſté trop durable.
Durant ceſte ſaiſon le Laboureur s'appreſte
De cueillir le doux fruict des trauaux endurez,
Moiſſonnant tout ioyeux les eſpis blonds-dorez,
Dont la mere Cerés va couronnant ſa teſte.
Et moy pour tant de peine,helas ! trop mal ſemee
Au terroir infertil de voſtre cruauté,
Ie n'eſpere cueillir en l'amoureux Eſté,
Sinon perte de temps & de ma renommee.
Si paſſant par la Vierge il entre en la Balance,
Et qu'aux iours temperez il égale les nuicts :
Amour ſans moderer mes durables ennuis,
Rendra ma peine egale à ma perſeuerance.
Comme en ceſte ſaiſon la verdure s'efface,
Que l'Hiuer puis apres fait mourir en paſſant,
Ainſi l'Amour cruel rend mon teint palliſſant,
Attendant que la mort de tout poinct me desface.
Et quand du Scorpion courant au Sagittaire
Vers le cercle hyuernal Phebus s'addreſſera,
Amour de mille peurs mon eſpoir glacera,
Ayant pour mon Hyuer voſtre riguer contraire.
Paſſant le Chéure-corne & l'enfant de Phrygie,
S'il va d'vn meſme cours les Poiſſons trauerſer,
Quel Tropique aſſez froid lors pourray-ie paſſer,
Amour,pour rendre en moy ta chaleur amortie ?
Durant ces mois derniers que la terre eſt gelee,
Portant neige & frimas au lieu de belles fleurs,
Les vents par leurs ſoupirs, & le ciel par ſes pleurs
Regrettent la richeſſe au Printemps eſtalee.
Et moy verſant des yeux vne eternelle pluye,
Et laſchant maint ſoupir par les vents emporté,

e me plains ne voyant la diuine beauté,
Qui comme vn doux Printemps faisoit fleurir ma vie.
Autour du Zodiac le Soleil se promeine,
Tousiours en mouuement legerement dispos :
Ma Dame, autour de vous ie tourne sans repos,
Et du poinct de sa fin recommence ma peine.

ELEGIE.

AYEZ le cœur d'vn Tygre ou d'vne Ourse cruelle,
Soyez (s'il se peut faire) aussi fiere que belle,
Riez de tant de pleurs sans profit repandus,
Et des pas qu'apres vous si souuent i'ay perdus :
Que vos yeux dont les traits ma ieunesse ont desfaicte,
Se dedaignent de voir la prise qu'ils ont faicte,
Comme basse conqueste, & ne meritant pas
Que si braue guerriere en doiue faire cas.
Enuenimez ma playe, & durez inhumaine
Auec tant de rigueurs : c'est perdre vostre peine
De penser qu'à la fin mon cœur d'ennuis lassé
Cesse de poursuiuir le chemin commencé.
Amour pour mon malheur croist sa perseuerance,
Puis de faire autrement ie n'ay plus de puissance,
Semblable au marinier par les vents emporté,
Qui ne peut retourner au port qu'il a quitté.
Ainsi ma course, helas! ne peut estre arrestee,
Le trait est decoché, la chance en est iettee,
Et sans espoir de mieux il faut perseuerer.
C'est heur aux malheureux de ne rien esperer,
Lors que de vos regars mon ame fut esprise.
Et que i'osay penser la superbe entreprise
De vous offrir mon cœur si ie m'estoy promis
Quelque douce faueur de vos yeux ennemis,
I'aurois iuste raison d'accuser sa promesse,
Rechargé coup sur coup de nouuelle tristesse.
Mais lors que ie vous vey, ce grand maistre des Dieux
Pour mieux vous contempler me débanda les yeux :
Et voyant que mon ame erroit toute egaree
Parmi tant de beauté de luymesme adoree,
Pour retenir mon cœur tout prest à deloger,

Me fit voir auſſi toſt mon apparent danger,
Mon malheur tout certain, mon audace & ma perte,
Et ma cruelle mort de vos beautez couuerte.
Voy bien ce que tu fais (diſt ceſte aueugle Enfant)
Car ſi ces deux beaux yeux vont ton ame eſchaufant,
Et malgré la raiſon te forcent de me ſuiure,
Chaſſe au loing tout plaiſir, n'eſpere plus de viure,
Banni toy de toy meſme, & triſte deſormais
Ne penſe plus gouſter de repos ny de paix:
Et pour comble de mal, en priſon ſi cruelle
Deſeſpere plus fort, plus tu ſeras fidelle.
Aſſez d'autres propos Amour me ſceut tenir,
Amour, prophete ſeur de mes maux aduenir:
Mais il n'auança rien. Ma volonté forcee
Suiuit obſtinément ſa courſe encommencee,
Reſolu d'endurer tout ce qu'on peut penſer,
Et laſſer les tourmens pluſtoſt que me laſſer.
Auſſi, belle Hippolyte, au milieu du martyre
Vn ſoupir ſeulement de mes flancs ie ne tire,
Ie ne me plains iamais de tant de cruautez:
Mais quand vous me tuez, ie chante vos beautez,
Et ne vous blaſme point de m'eſtre ſi rebelle.
Car ie me ſuis promis que vous me feriez telle,
Et n'attens pas de vous vn plus doux payement
Que mourir ſans pitié ſeruant fidellement.

XXX.

Six iours? ah Dieu c'eſt trop! ſix iours ſans l'auoir veüe
Plus faſcheux à paſſer qu'vn long ſiecle d'ennuis!
Ie les appelle iours, c'eſtoient obſcures nuicts:
Car mes yeux aueuglez n'ont iour que de ſa veüe.
Le mal qui tient au lict ma puiſſance abbatue
Ne m'eſt grief, que d'autant que voir ie ne la puis:
Medecins, qui iugez du tourment où ie ſuis,
Pour Dieu faites qu'il ceſſe, ou que toſt il me tue,
Voſtre art ne ſçauroit-il me donner le pouuoir
D'aller iuſqu'au chaſteau ſeulement pour la voir?
Trouuez-moy ce moyen, ma langueur eſt ceſſee.
Sinon, retirez-vous, c'eſt en vain conſulté:
Saignee, herbes, onguents ne font pour ma ſanté,
Mon ſeul remede eſt l'œil, dont i'ay l'ame bleſſee.

XXXI.

[Q]uand le Soleil doré laisse nostre hemisphere,
Tournant ailleurs le cours de ses cheuaux ailez,
S'il paroist peu souuent, si les iours sont gelez,
Le desir des humains par l'espoir se modere.
[M]ais apres son retour, qu'on s'attend qu'il esclaire,
Si d'vn nuage espais ses rayons sont voilez,
Hommes, bestes, oiseaux en sont tous desolez,
Et les champs trop baignez ne font que se desplaire.
[A]insi quand loing de moy mon Soleil se tenoit,
Bien que mon mal fust grãd, l'espoir me soustenoit,
Et souffrant constamment i'attendoy sa presence.
[M]ais voyant qu'au retour il m'est tousiours caché,
Ie me noye en mes pleurs languissant & fasché,
Et plus ie vais auant, moins i'ay de patience.

XXXII.

Deux clairs soleils la nuict estincelans,
Et vne main trop belle & trop cruelle
Me font ensemble vne guerre immortelle,
Comblans mon cœur de desirs violans.
Las ie n'esteins par mes pleurs ruisselans
De ces beaux yeux vne seule estincelle:
Et ceste main dont la blancheur me gelle,
N'echauffe point par mes soupirs bruslans.
Si ie suis pres, la main de pres m'enserre,
Et les beaux yeux de loin me font la guerre,
Perçans mon cœur comme vn blanc qui est mis.
Belle Hippolyte, ardeur de mon courage,
Vous me prenez trop à vostre auantage,
Me combatant auec trois ennemis.

ELEGIE.

IAMAIS foible vaisseau deçà delà porté
Par les fiers Aquilons, ne fut tant agité
L'hiuer en pleine mer, que ma vague pensée
Est des flots amoureux haut & bas élancée.
Ainsi qu'vn patient, dont l'esprit est troublé
Par l'effort rigoureux d'vn accez redoublé,
Flotte en songes diuers: l'humeur qui le tourmente
Fait chanceler son ame & la rend inconstante:
Vn debat apres l'autre en l'esprit luy reuient.

Ainsi ie resue, helas! quand ma fiéure me tient,
Chaude fiéure d'Amour inhumaine & contraire,
Dont ie ne veux guarir quand ie le pourroy faire.
I'erre esgaré d'esprit, furieux, inconstant,
Et ce qui plus me plaist me desplaist à l'instant:
I'ay froid, ie suis en feu, ie m'asseure & desfie:
Sans yeux ie voy ma perte, & sans langue ie crie:
Ie demande secours, & m'élance au trespas:
Or' ie suis plein d'amour, & or' ie n'aime pas,
Et couue en mon esprit vn discord tant extreme
Qu'aimant ie me veux mal de ce que ie vous aime.
Il faut, en m'efforçant, ceste poincte arracher
Qu'Amour dedans mon cœur a si bien sçeu cacher:
Esteignons toute ardeur en nostre ame allumee,
Et n'attendons pas tant qu'elle en soit consûmee.
Desia ie cognoy bien que ie sers vainement,
C'est de ma guarison vn grand commencement:
Mais las qu'en foible endroit i'assié mon esperance!
„ Aux extremes perils peu sert la cognoissance.
Si ie cognoy mon mal ie n'en pers la douleur.
„ Cognoistre & ne pouuoir c'est vn double malheur.
I'embraze ma fureur la pensant rendre esteinte,
Et voulant n'aimer plus, i'aime helas par contrainte.
Mais si ie pers mon temps sous l'amoureuse loy,
Quel autre des humains l'employe mieux que moy?
L'vn à qui le Dieu Mars aura l'ame enflammee,
Accourcissant sa vie accroist sa renommee:
L'autre moins courageux, d'auarice incité,
Cherche aux ondes sa mort, fuyant la pauureté:
L'autre en la Court des Rois bruslé de conuoitise,
Pour vn espoir venteux engage sa franchise:
L'autre fend ses guerets par les coultres trenchans,
Et n'estend ses desirs plus auant que ses champs:
Bref, chacun se trauaille, & nostre vie humaine
N'est que l'ombre d'vn songe & qu'vne fable vaine.
Ie suis donc bien-heureux d'auoir sceu mieux choisir,
Sans loger icy bas mon celeste desir:
Vn puissant Dieu m'arreste, & pour gloire plus grande
Il me met sous le ioug d'vne qui luy commande,
Sçachant ne pouuoir rendre autrement captiué
Mon esprit qui tousiours au Ciel s'est eleué.

L'Aigle

'Aigle courrier du foudre, & ministre fidelle
)u tonnant Iupiter, Roy des oiseaux s'appelle,
ource que sans flechir il soustient de ses yeux
.es traits esblouissans dn Soleil radieux:
:t que d'vne aile prompte au trauail continue,
'éleuant sur tout autre il se perd dans la nue.
Moy donc qui dresse au ciel mon vol aduentureux
)oy-ie pas me nommer l'Aigle des amoureux?
Car si l'Aigle regarde vn Soleil clair de flame,
e soustiens fermement les deux yeux de ma Dame:
Deux Soleils flamboyans de rayons esclaircis,
Et qui d'ombreuse nuict ne sont iamais noircis.
Lors que sans y penser par fortune i'aduise
Ces amans abusez qui ont l'ame surprise
De quelque autre beauté, ie me sens bien-heureux
D'estre ainsi que ie suis pour ses yeux langoureux,
Et plains leur passion comme mal despendue,
Croyant qu'en autre part toute peine est perdue,
Et dis en m'estonnant: Dieu quel aueuglement
Trouble si fort leurs yeux & leur entendement
Qu'ils n'aiment pas ma Dame! Amour qui les offense
Se monstre en leur endroit enfant sans cognoissance.
De moy, rien que cest œil ne m'eust sceu faire aimer,
L'ardeur d'autre desir ne pouuoit m'enflamer.
Vn trait moins aceré n'eust mon ame blessee,
Et de moins blonds cheueux ne l'eussent enlacee:
Autre amoureux propos ne m'eust pas enchanté,
Et n'eusse point languy pour vne autre beauté.
Amour, ie te pardonne, & ne fay plus de plainte
Puis que si belle fleche en mon sang tu as teinte.
Car pris en si haut lieu i'aime tant mon tourment,
Qu'en l'assaut des douleurs ie me plains seulement
Que si tard sa beauté mon ame ait retenüe,
Et porte enuie aux yeux qui deuant moy l'ont veüe.
Ah, qu'Amour m'a faict tort de m'auoir tant celé
L'heur où le Ciel m'auoit en naissant appelé!
Amans desesperez qui l'auez tant seruie,
Chargez de mille ennuis, que ie vous porte enuie!
Las pourquoy, malheureux, ay-ie tant attendu?
Ie voudroy, comme vous m'estre plustost perdu,
Sans auoir si long temps fait errer mon courage

Au gré de mille amours, inconſtant & volage.
Mais ie me plains à tort: mon bon-heur a ſouffert
Que i'aye aimé deuant pour eſtre plus expert,
Et ſçauoir mieux couurir mon amoureuſe flame,
Quand les yeux d'Hippolyte auroyent forcé mon ame:
L'experience apprend. En ce commencement
I'apprenois à aimer pour l'aimer fermement.
Helas pour mon malheur i'en ay ſceu trop apprendre!
Heureux qui n'y ſçait rien, & n'en veut rien entendre.
Or ie ſçay recognoiſtre Amour pour mon vainqueur,
Comme on vit en aimant ſans eſprit & ſans cueur,
Comme on peut receler vne douleur mortelle:
Ie ſçay bruſler de loin & geler aupres d'elle,
Ie ſçay comme le ſang vers le cœur s'amaſſant
De honte ou de frayeur rend vn teint palliſſant,
Ie ſçay de quels filés la liberté s'attache,
Ie ſçay comme vn ſerpent parmi les fleurs ſe cache,
Comme on peut ſans mourir mille morts eſprouuer,
Chercher mon ennemie & craindre à la trouuer.
Ie ſçay comme l'amant en l'amante ſe change,
Et comme au gré d'autruy de ſoymeſme on s'eſtrange,
Comme on ſe plait au mal, cõme on veille en dormant,
Comme on change d'eſtat cent fois en vn moment:
Ie ſçay comme Amour volle errant de place en place,
Comme il frappe les cœurs auant qu'il les menace,
Comme il ſe plaiſt de pleurs & de ſoupirs ardans:
Enfant doux de viſage, & cruel au dedans,
Qui de traits venimeux & de flammes ſe ioüe,
Et comme inſtablement il fait tourner ſa roüe.
Ie ſçay des amoureux les changemens diuers,
Leurs penſers incertains, leurs deſirs plus couuerts,
Leur malheur aſſeuré, leur douteuſe eſperance,
Leurs mots entrerompus, leur prompte meſfiance,
Leurs diſcordans accords, leurs regrets & leurs pleurs,
Et leurs trop courts plaiſirs pour ſi longues douleurs.
Bref, ie ſçay pour mon mal, comme vne telle vie,
Inconſtante, incertaine, à tous maux aſſeruie,
S'eſgare au labyrinth de diuerſes erreurs,
Suiette à la rigueur de toutes les fureurs:
Et comme vn chaud deſir qui l'eſprit nous allume,
Enfielle vn peu de miel de beaucoup d'amertume.

XXXIII.

XXXIII.

Amour, a qui i'ay faict tant de fois sacrifice
De mon cœur tout sanglant reduit sous ton pouuoir,
Si la voix d'vn mortel peut les Dieux esmouuoir,
Tens l'oreille à la mienne,& te monstre propice.
Ie ne demande pas que mon mal s'adoucisse,
Que tu blesses ma Dame, ou changes mon vouloir:
Ie sçay qu'vn si grand heur ie ne puis receuoir,
Et que iusqu'à la mort il faut que ie languisse.
Pour fruict de mes labeurs donne moy seulement,
Que son nom glorieux viue eternellement,
Et que mes vers plaintifs,courriers de son merite,
Facent qu'apres mille ans les François estonnez
Gardent le souuenir d'vne belle Hippolyte,
Plaignans les passions que ses yeux m'ont donnez.

XXXIIII.

Ce iour vn pauure amant triste & desesperé,
L'ame en feu,l'œil en pleurs,le cœur plein de tristesse,
Et la bouche en regrets,esloigne sa Deesse,
Forcé du Ciel cruel contre luy coniuré.
Helas! à ce depart s'il se voit separé
De ce qui l'a faict viure heureux en sa detresse,
Que ne meurt-il soudain sous le faix qui l'oppresse,
S'affranchissant du mal trop long temps enduré?
Aussi seroit-il mort: vne si triste absence
Eut fini promptement sa vie & sa souffrance:
Mais le grand Dieu d'Amour,iuste vengeur du tort,
Pour plus le tourmenter le fait viure sans ame.
Car l'amant qui se peut esloigner de sa Dame,
N'est pas assez puni par vne seule mort.

XXXV.

O mon Cœur plein d'ennuis, que trop prompt i'arraché
Pour immoler à vne,helas qui n'en fait conte!
O mes vers douloureux les courriers de ma honte,
Dont le cruel Amour ne fut iamais touché!
O mon teint pallissant, deuant l'âge seiché
Par la froide rigueur de celle qui me domte!
O desirs trop ardens d'vne ieunesse promte!
O mes yeux dont sans cesse vn fleuue est espanché!
O pensers trop pensez, qui rebellez mon ame!

O debile raison, ô laqs, ô traits, ô flame,
Qu'Amour tient en ses yeux trop beaux pour mō mal-(heur!
O douteux esperer, ô douleur trop certaine,
O soupirs embrasez, tesmoins de ma chaleur,
Viendra iamais le iour qui doit finir ma peine?

XXXVI.

Durant qu'vn feu cruel dedans Rome sacage
Tant de palais dorez, tant de superbes lieux,
Et qu'vn bruit tout confus fait retentir les cieux,
Des Romains malheureux lamentans leur dommage:
Neron, fuzil de meurtre, & de flamme & de rage,
Se rit de leurs regrets, cruel & furieux,
Et chante en regardant le feu victorieux,
Laissant de sa rigueur à iamais tesmoignage.
Celle qui de mon cœur tient le gouuernement,
Fait ainsi l'inhumaine en mon embrasement:
Elle rit de mes pleurs, mon malheur est sa gloire.
Son bel œil s'esiouit de me voir tourmenté,
Et se plaist de laisser en mes vers la memoire
De ma flamme eternelle, & de sa cruauté.

XXXVII.

Loing du nouueau Soleil en mes vœux adoré,
Qui pour luire autre part sa clairté m'a rauie,
Comment puis-ie tant viure esloigné de ma vie,
Sans ame, & sans esprit, palle & desfiguré?
Mille plus forts que moy n'eussent pas tant duré,
Et la mort aussi tost leur tristesse eust bannie:
Pourquoy donc du trespas n'est la mienne finie,
Veu que pour mon secours ie l'ay tant desiré?
I'en sçay bien la raison. Ceste mort trop cruelle
Voyant dedans mon cœur vostre image si belle,
Se retire estonnee, & retient son effort.
O destin rigoureux d'vn amant miserable!
En peinture, & de loing vous m'estes fauorable:
Mais vraye, & prés de vous, vous me dōnez la mort.

XXXVIII.

Si ceste grand' beauté tant douce en apparence
Ne couure, ô ma Deesse, vn cœur de Diamant,
Vous plaindrez mes douleurs, quād vous verrez com-(ment
Amour m'a trauaillé loin de vostre presence.

Mais las!

Mais las! ie m'entretiens d'vne vaine esperance:
Car si mon foible esprit dure assez longuement
Pour vous reuoir, ma Dame, vne seule influence
Du Soleil de vos yeux guarira mon tourment.
Mon ame ores tenuë en langueur inhumaine,
Oubliant sa douleur paroistra toute saine,
Et les rais de vos yeux mes pleurs iront seichant.
Voyla comme vn bel œil de deux sortes m'offense,
Me blessant à la mort, & puis en m'empeschant
Que ie ne puis monstrer ma mortelle souffrance.

XXXIX.

Quand premier Hippolyte eut sur moy la victoire,
Et que i'ouury mes yeux au iour de sa beauté,
Ie ne sçay qu'il m'aduint: ie fu si transporté
Que de moymesme, helas! ie perdi la memoire.
Mes sens estoyent rauis en l'amoureuse gloire,
Et mon œil esblouy de trop grande clairté,
Craignant ses chauds regards, s'abaissoit arresté
Sur son beau sein d'albastre, & sa gorge d'iuoire.
Ie senti mal & bien, chaud & froid à l'instant:
I'esperay sans espoir, i'eu peur: i'osay pourtant,
Et parlay dans mon cœur mainte chose incogneuë.
Ie le fortifiay pour les maux aduenir:
Et pour mieux y penser chassay le souuenir
De toute autre beauté que deuant i'auois veuë.

XL.

Ie ressemble en aimant au valeureux Persee,
Que sa belle entreprise a fait si glorieux,
Ayant d'vn vol nouueau pris la route des Dieux,
Et sur tous les mortels sa poursuite haussee.
Emporté tout ainsi de ma haute pensee
Ie vole auentureux aux soleils de vos yeux,
Et voy mille beautez qui m'esleuent aux Cieux,
Et me font oublier toute peine passee.
Mais helas! ie n'ay pas le bouclier renommé,
Dont contre tous perils Vulcan l'auoit armé,
Par lequel sans danger il peût voir la Gorgonne:
Au contraire à l'instant que ie m'ose approcher
De ma belle Meduse, inhumaine & felonne,
Vn traict de ses regards me transforme en rocher.

XLI.

O doux venin mortel, ô guide trompereſſe,
O l'oubly gracieux des plus griéues douleurs,
O rét ſubtil d'Amour, couuert de belles fleurs,
O nouuelle Sereine, ô douce enchantereſſe!
O paix inſtable & faulſe, ô puiſſante Deeſſe,
Qui fais durer l'Amour & qui crois ſes chaleurs,
Eſperance, où es-tu? las au fort des malheurs
Maintenant ſans pitié ton ſecours me delaiſſe!
Ce fus toy qui me fis follement hazarder
En la guerre d'Amour, & tu fuis ſans m'aider,
Me laiſſant aux dangers compagne peu fidelle.
Helas retourne à moy, conſole mon treſpas.
Mais ie t'appelle en vain. On ne conſole pas
Auec peu d'Eſperance vne douleur mortelle.

XLII.

Tant d'outrageux propos, de courroux & d'orage
Que le Ciel rigoureux deſſus moy fait pleuuoir,
Sont autant d'aiguillons qui poignent mon vouloir
Au lieu de l'arreſter l'animans dauantage.
Ma foy, comme vn Soleil fendant l'obſcur nuage
Des brouillars amaſſez, monſtre mieux ſon pouuoir:
Seulement ie me plains que ie n'oſe plus voir
Ces deux flambeaux diuins aſtres de mon voyage.
Du Ciel en ce ſeul poinct i'accuſe la rigueur:
Tous les autres malheurs ne me font point de peur,
Renforçans mon ardeur pluſtoſt que de l'eſteindre.
Car quand à vous ſeruir ie me ſuis preparé,
Ie n'ay de mon amour aucun fruict eſperé:
Si ie n'eſpere rien, rien ne me fera craindre.

XLIII.

Auoir pour toute guide vn deſir temeraire,
Et comme les Titans au Ciel vouloir monter,
Sur vn mont de penſers l'Eſperance planter,
Puis voir tout renuerſer par Fortune contraire:
Cognoiſtre aſſez ſon mal, ne s'en pouuoir diſtraire,
Chercher obſtinément ce qu'on doit euiter,
Se nourrir de douleurs, nuict & iour lamenter,
Et fuyant ſes amis croire à ſon aduerſaire:
Ourdir pour s'empeſtrer mille nouueaux liens,

Eſtre ſerf

Estre serf d'vn Tyran, qui rit du mal des siens,
Et iamais à leur foy trop ingrat ne regarde :
Ce sont les loix qu'Amour de ses traits escriuit
Sur le roc de mon cœur le iour qu'il m'asseruit,
Et sans espoir de grace il faut que ie les garde.

XLIIII.

A pas lents & tardifs tout seul ie me promeine,
Et mesure en resuant les plus sauuages lieux,
Et pour n'estre apperceu ie choisi de mes yeux
Les endroits non frayez d'aucune trace humaine.
Ie n'ay que ce rempart pour defendre ma peine,
Et cacher mon desir aux hommes curieux,
Qui voyans par dehors mes soupirs furieux
Iugent combien dedans ma flamme est inhumaine.
Il n'y a desormais ny riuiere ny bois,
Plaine, mont, ou rocher, qui n'ait sceu par ma voix
La trampe de ma vie à tout autre celee.
Mais i'ay beau me cacher, ie ne me puis sauuer
En desert si sauuage, ou si basse valee,
Qu'Amour ne me descouure, & me vienne trouuer.

XLV.

Aspre & sauuage cœur, trop fiere volonté,
Dessous vne douce, humble, angelique figure,
Si par vostre rigueur plus longuement i'endure
Vous n'aurez grand honneur de m'auoir surmonté.
Car soit quand le Printemps descouure sa beauté,
Soit quand le froid Hyuer fait mourir la verdure,
Nuict & iour ie me plains de ma triste aduenture,
De ma Dame & d'Amour sans repos tourmenté
Ie vy d'vn seul espoir, qui naist lors que ie pense
Qu'on voit qu'vn peu d'humeur par longue accoustu-
Caue la pierre ferme & la peut consumer. (mance
Il n'y a cœur si dur qui par constante preuue,
Pleurant, priant, aimant, à la fin ne s'esmeuue,
Ny vouloir si glacé qu'on ne puisse enflammer.

XLVI.

Ie croy que tout mon lict de chardons est semé !
Qu'il est rude & malfaict ! Hé Dieu suis-ie si tendre
Que ie n'y puis durer? Ie ne fay que m'estendre,
Et ne sens point venir le Somme accoustumé.

Il est apres my-nuict, ie n'ay pas l'œil fermé,
Et mes membres lassez repos ne peuuent prendre.
Sus, Phebus, leue toy, ne te fay plus attendre,
Et de tes clairs regars rens le Ciel allumé.
Que la nuict m'importune, & m'est dure & contraire!
Mais pourtant c'est en vain, ô Phebus, que i'espere
D'auoir plus de clairté par ton nouueau retour.
Car ie feray couuert d'vne effroyable nue,
Tant qu'vn plus beau Soleil qui me cache sa veüe,
Vienne luire à Paris & m'apporte le iour.

XLVII.

O champs cruels volleurs du bien qui me tourmente,
O prez qui sous ses pas vous peignez de couleurs,
O bois qui fus tesmoin de mes griefues douleurs
L'heureux soir que i'ouury ma poitrine bruslante:
O vent qui fais mouuoir ceste diuine plante,
Te ioüant, amoureux, parmi ses blanches fleurs,
O canaux tant de fois desbordez de mes pleurs,
Et vous lieux escartez où souuent ie lamente:
Puis qu'vn respect craintif m'a de vous separé,
Puis que ie ne voy plus l'œil du mien adoré,
Puis que seul vous auez ce que seul ie desire,
S'il ne m'est pas permis la rigueur des cieux,
Champs, prez, bois, vẽt, canaux, & vous sauuages lieux,
Faites luy voir pour moy l'aigreur de mon martyre.

XLVIII.

La Mort qui porte enuie aux plus rares beautez,
Couurant toute clairté d'vn tenebreux nuage,
Voulut fermer les yeux qui m'ont mis en seruage,
Et punir d'vn seul coup cent mille cruautez.
Amour qui dans ses yeux prend ses traits indomtez,
Tout aueugle qu'il est, cogneut bien son dommage,
O Mort (s'escria-til) si tu fais cest outrage,
Tu nous rendras tous deux cent fois moins redoutez.
Laisse moy dans ces yeux qui font que ie commande,
Ie feray desormais ta puissance plus grande,
Et rendray par mes traits ton bras victorieux.
La Mort s'arresta court, oyant ceste promesse:
Et le cruel Amour du depuis n'a eu cesse,
Faisant mourir tous ceux qui regardent vos yeux.

CHAN-

CHANSON.

BLESSE d'vne playe inhumaine,
Loing de tout eſpoir de ſecours,
Ie m'auance à ma mort prochaine,
Plus chargé d'ennuis que de iours.
Celle qui me bruſle en ſa glace,
Mon doux fiel, mon mal & mon bien,
Voyant ma mort peinte en ma face
Feint helas! n'y cognoiſtre rien.
Comme vn roc à l'onde marine
Elle eſt dure aux flots de mes pleurs:
Et cloſt, de peur d'eſtre benine,
L'oreille au ſon de mes douleurs.
D'autant qu'elle pourſuit ma vie,
D'ennuis mon ſeruice payant,
Ie la diroy mon ennemie,
Mais ie l'adore en me hayant.
Las! que ne me puis-ie diſtraire,
Cognoiſſant mon mal, de la voir?
O Ciel rigoureux & contraire
C'eſt toy qui contrains mon vouloir.
Ainſi qu'au clair d'vne chandelle
Le gay Papillon voletant,
Va grillant le bout de ſon aile,
Et perd la vie en s'esbatant.
Ainſi le deſir qui m'affolle,
Trompé d'vn rayon gracieux,
Fait helas! qu'aueugle ie volle
Au feu meurtrier de vos beaux yeux.

CHANSON.

QVE n'ay-ie la langue auſſi pronte
Lors qu'en tremblant ie vous raconte
L'ardeur qui me fait conſumer,
Que ie fu prompt à vous aimer?
Quand voſtre œil de moy ſe retire
Ie conte ſi bien mon martyre
Et l'effort de voſtre rigueur,
Qu'il n'y a rocher ſi ſauuage,
Bois ſi dur, ne ſi ſourd riuage

Qui n'ait pitié de ma langueur.
Mes yeux deux riuieres coulantes,
Mes paroles toutes brulantes,
Mes soupirs menus & pressez
Ma douleur tesmoignent assez.
Mais dés que de vous ie m'approche
Mon cœur se gelle & deuient roche:
Deuant vos attraits gracieux
Ie pers esprit, voix & haleine:
Et voulant vous conter ma peine
Ie ne sçay parler que des yeux.

STANSES.

QVAND au matin le grand flambeau des cieux,
Pere du iour commence sa carriere,
La nuict s'enuolle, & sa belle lumiere
Mille thresors ouure deuant nos yeux.
Quand au premier le flambeau de mon ame,
Mon beau soleil à mes sens esclaira,
Tout bas desir de moy se retira,
Raui de voir les beautez de ma Dame.
Mais comme on voit Phebus en s'auançant
Sur le midy, plus de chaleurs espandre,
Les vents cesser, & la terre se fendre
Aux rais du chaud, nostre œil esblouissant.
Ainsi la flamme esprise en mon courage,
Aux premiers iours bluettant doucement,
Est creüe en force & me va consumant,
Troublant ma veüe au cours de mon voyage.
En fin la nuict à son tour commandant
Par sa fraischeur esteint l'ardeur cuisante,
Couure de noir toute chose plaisante,
Et le Sommeil va sur nous respandant.
Ainsi la mort de ma flamme cruelle,
Flamme d'Amour, la fureur esteindra:
Et pour iamais le Sommeil me tiendra
Couurant mes yeux d'vne nuict eternelle.

XLIX.

Bien qu'vne fiéure tierce en mes veines boüillonne,
De cent troubles diuers mon eſprit agitant,
Medecins abuſez, ne dites pas pourtant
Qu'vne humeur choleriq' ces tempeſtes me donne:
Ie ſuis trop patient, ie n'offenſe perſonne,
Et vay de mes amis les courroux ſupportant,
Tout paiſible & tout coy, ſans qu'en me deſpitant
Ie remaſche vn venin que le cœur m'empoiſonne.
Celle donc l'influence altere mes humeurs,
Qui fait par ſa rigueur qu'auant l'âge ie meurs,
Eſt cauſe de ma fiéure, & non pas la colere.
Las ie n'ay point de fiel! car ie voudroy donner
Cent baiſers, en mourant, à ma belle aduerſaire,
Pour monſtrer que ma mort ie ſçay bien pardonner.

L.

Bien ſouuent Hippolyte à gran tort courroucee,
Arme ſon cœur de glace, & d'eſclairs ſes regards,
Preſte à laſcher ſur moy tant de feux & de dards,
Que la mort pour me prendre a la main auancee,
Mais voyant de frayeur mon audace abaiſſee,
Ma force eſuanouye, & mes ſens tous eſpars,
Elle qui fait trophee & d'Amour & de Mars,
Deſdaigne vne deſpouille à ſes pieds renuerſee.
Elle appaiſe ſon ire, & rend l'vn de ſes yeux
Auſſi doux & ſerein que l'autre eſt furieux,
Faiſant luire vne paix au trauers de ma guerre.
Puiſſé-ie vn iour au Ciel ce miracle enuoyant
Apprendre à Iupiter le grand Dieu du tonnerre,
Comme il peut eſtre doux meſme en nous foudroyãt.

LI.

Bien que le mal d'Amour, qui me rend furieux,
Paſſe tout deſeſpoir d'vn amant miſerable,
Si ne m'en plains-ie point, & le trouue agreable:
Car ce qui vient de vous m'eſt touſiours gracieux.
Ie reçoy plus de bien à mourir pour vos yeux
Qu'à viure au gré d'vn autre à mes vœux fauorable:
Tant peut l'affection d'vne choſe honorable,
Qui fait aimer ſa perte & en eſtre enuieux!
Mais ſi vous adorant d'vn obſtiné courage,

Vous ne croyez, ma Dame, à mon palle visage,
A mes pleurs, à mes vers, & à mon deconfort,
Quel espoir desormais faut-il plus que ie suiue,
Fors mourir deuant vous ? Mais la preuue est tardiue
Quand le mal seulement se cognoist par la mort.

SOMMEIL, qui trop cruel au temps de mes amours
M'as priué si souuent de plus douces pensees,
Tenant outre mon gré mes paupieres pressees
Lors que ie desiroy pouuoir veiller tousiours:
Or' qu'vne fiéure ardente en mon sang allumee
Change en feux mes soupirs, & mon cœur en fourneau,
Trempe au fleuue d'Oubly bien auant ton rameau,
Et distile en mes yeux ceste liqueur aimee.
De grace hé que ie dorme, & que les troublemens
Qui font de mon esprit vne mer irritee,
Me donnent quelque tresue. Ainsi ta Pasithee
Paye ceste faueur de mille embrassemens
Heureux Glix qui dormez la moitié de l'annee,
Las! qu'vne somme aussi fort ne me peut-il tenir ?
Mais pour plus grand repos, & pour mon mal finir
Soyent mes yeux pour iamais clos de la destinee.

D'OV vient qu'vn beau Soleil, qui luit nouuellement,
Soit au tous fauorable, & à moy si contraire ?
Il mesblouit la veüe au lieu qu'il leur esclaire,
Il eschaufe les cœurs, & me va consumant.
L'autre Soleil du Ciel n'offense aucunement
Les lieux qui sont priuez de sa flamme ordinaire:
Mais ce diuin Soleil m'ard plus cruellement,
Plus ie me trouue loing de sa lumiere claire.
Ie t'accuse, Nature, & me plains iustement:
Car puis qu'il me deuoit porter tant de nuisance,
Allumant en mon cœur vn feu si vehement,
Que n'as-tu pour mon bien retardé sa naissance ?
Toutesfois si nostre âge heureux par sa presence,
Ne pouuoit sans mon mal voir ses yeux clairement,
Ie prens tout consolé ma mort en patience.
„ Qui meurt pour le public meurt honorablement.

STANSES.

STANSES.

SI ie languy d'vn martyre inconnu,
Si mon desir iadis tant retenu,
Ores sans bride à son gré me transporte,
Me doy-ie plaindre ainsi comme ie fais ?
Vn nouueau mal fait de nouueaux effets,
Plus de beauté plus de tourment apporte.
ı ma douleur c'est pour me consoler
Que i'aye osé si hautement voler,
Et que la peur mon courage ne change.
Par les hazars l'honneur se doit chercher.
Quand le malheur ne fera trebuscher,
L'auoir osé m'est assez de louange.
homme grossier en la terre arresté,
Me peut nommer plein de temerité:
I'aime trop mieux estre veu temeraire,
Que de cœur lasche & d'esprit abbatu.
Vn seul sentir n'est clos à la vertu,
Et au couard rien n'est facile à faire.
es grands Palais sont plus battus des vents,
Et les hauts monts vers le Ciel s'esleuans
Presque tousiours sont frappez de l'orage.
Mais c'est tout vn : du ciel nous approchant
Cherchons la mort, plustost qu'en nous cachant
Viure & monstrer qu'ayons peu de courage.

LII.

.'eau tombant en lieu bas goute-à-goute ha puissance
Contre le marbres durs, cauez finablement :
Et le sang du Lion force le Diamant,
Bien qu'il face à l'enclume & au feu resistance.
.a flamme retenue en fin par violence
Brise la pierre viue, & rompt l'empeschement:
Les Aquilons mutins soufflans horriblement
Tombent le Chesne vieux qui fait plus de defense.
Mais moy, maudit Amour, nuict & iour soupirant,
Et de mes yeux meurtris tant de larmes tirant,
Tant de sang de ma playe, & de feux de mon ame,
Ie ne puis amollir vne dure beauté,
Qui las! tout au contraire accroist sa cruauté
Par mes pleurs, par mon sang, mes soupirs & ma flame.

LIII.

LIII.

S'il n'y a rien si froid ne si glacé que celle
Qui me fait par ces yeux sans pitie consommer,
D'où peut elle en nos cœurs tant de flammes semer,
Veu que le sien est pris d'vne glace eternelle?
C'est vn estrange cas que l'ardeur immortelle,
Qui a source en ses yeux, ne la puisse allumer:
Semblable au beau Soleil qui peut tout enflammer,
Bien qu'il n'ait point en soy de chaleur naturelle.
Seroit-ce point Amour le tyran sans merci,
Qui frapant de ses traits sur son cœur endurci,
Fist saillir tout ce feu pour consommer nos ames:
Comme on voit vn caillou refrapé maintesfois
Par force auec du fer, seruir d'amorce au bois,
Et sans deuenir chaud faire iaillir des flames?

LIIII.

Vous n'estes point mes yeux, ô trompeuse lumiere,
Par qui le trait d'Amour dans le cœur m'est venu:
Si vous estiez mes yeux, vous n'eussiez mesconnu
Celle qui tient mon ame à son gré prisonniere.
Las vous estes mes yeux! mais la faute premiere,
Et l'ennuy que par vous ie sois serf deuenu,
Rend vostre ardent desir maintenant retenu,
Et vous fait abaisser pour ne voir ma guerriere.
C'est trop tard, pauures Yeux, c'est trop tard attendu:
La sagesse vous vient lors que tout est perdu:
Vn conseil tout diuers desormais il faut prendre.
Regardez-la sans cesse, admirez ses beautez,
Et flamme dessus flamme en mon cœur apportez,
A fin que sans languir ie sois reduit en cendre.

LV.

Ayant trois ans entiers toute Romme asseruie
L'inuincible Cesar, du beau sang de Cypris,
Quelques vaillans Romains à seruir mal appris
Trencherent par le fer son Empire & sa vie.
Amour depuis trois ans ma franchise a rauie,
Regnant comme vn tyran sans peur d'estre repris:
Et mes lasches pensers n'ont encore entrepris:
D'executer vn meurtre où l'honneur les conuie.
Quand le Triumvirat tramoit ses factions,

Rome

Rome ne veit iamais tant de proſcriptions,
Tant de ſaccagemens, tant d'iniuſtes ſupplices,
omme Amour dedans moy fait de maux infinis:
Ce n'eſt que ſang, que pleurs, que meurtris, que bãnis,
Il vole, il chaſſe, il brule, & fait mille iniuſtices.

LVI.

utour des corps, qu'vne mort auancee
Par violence a priuez du beau iour,
Les Ombres vont, & font maint & maint tour,
Aymans encor' leur deſpouille laiſſee.
u lieu cruel où i'eu l'ame bleſſee
Et fu meurtry par les fleches d'Amour,
I'erre, ie tourne & retourne à l'entour,
Ombre maudite, errante & dechaſſee.
egers Eſprits plus que moy fortunez,
Comme il vous plaiſt vous allez & venez
Au lieu qui cloſt voſtre deſpouille aimee:
ous la voyez, vous la pouuez toucher,
Où las! ie crains ſeulement d'approcher
L'endroit qui tient ma richeſſe enfermee.

LVII.

ourne, mon Cœur, ailleurs ton eſperance,
Laiſſant le bien vainement deſiré:
Pour vn mortel c'eſt trop haut aſpiré,
Il faut couper l'aile à noſtre arrogance.
mour ingrat, eſt-ce la recompenſe
D'auoir ſouffert, ſeruy, prié, pleuré,
Et ſans flechir ſi long temps enduré
Qu'on me reproche auiourd'huy l'inconſtance?
lein de fureur ie ne fay que ſonger
Que ie doy faire, à fin de me venger
Des fiers courroux d'vne ame ſi rebelle.
C'eſt le meilleur de me donner la mort:
Car ie ne puis luy faire plus de tort
Qu'en la priuant d'vn qui eſt tout à elle.

LVIII.

Amour, ſi i'ay ſouffert, fidelle à ton empire,
Sans me laſſer de toy, tant d'ameres douleurs:
Si ie t'ay mille fois abbreuué de mes pleurs,
Et ſi tes plus beaux traits en mon cœur ie retire,

Volle

Volle vers la beauté qui me tient en martyre,
Et qui fait que tu as tant de force en nos cœurs:
Amolli son courroux, adouci ses rigueurs,
Et fay que son bel œil recommence à me luire.
C'est le douziesme iour que cest œil courroucé
Entre mille dangers sans clairté m'a laissé,
N'ayant pour me guider que ma flamme immortelle.
De grace, en ma faueur, Amour, va la blesser:
Ou si tu la crains trop, & ne me veux laisser,
Tire de mon cœur mesme, & frape la cruelle.

LIX.

Si les pleurs que i'espans, si le triste langage,
Dont la nuict & mon lict son tesmoins seulement,
N'ont pouuoir d'amollir vn cœur de diamant,
Et ne font de pitié pallir son beau visage:
Pourquoy me reserue-ie à languir d'auantage,
De Fortune & d'Amour l'horrible esbatement?
Plustost dedans le sang noyons nostre tourment,
Et nous sacrifions à ceste ame sauuage.
Ie l'accuse à grand tort: car son cœur de rocher
De mes poignans regrets se laisseroit toucher,
Si ie pouuoy me plaindre alors qu'elle est presente.
Mais le son de ma voix se change en la voyant,
Mon œil se rasserene & n'est plus larmoyant,
Et ma langue se taist, bien que mon cœur lamente.

LX.

Depuis deux ans entiers, que i'aime vne beauté,
Perle vnique du monde, & sa fleur la plus belle,
Trois fois tant seulement i'ay peu parler à elle:
Voyez de mon malheur l'estrange cruauté!
Encor ce doux loyer, que i'auois acheté
Par tant de passions & de peine immortelle,
Trois fois m'est empesché par la force cruelle
Du malheur enuieux dont ie suis surmonté.
C'est (peut-estre) mon bien, dont ie n'ay cognoissance:
Car si son œil diuin m'oste toute puissance,
Me rauit, me transporte, & me rend furieux:
S'il fait que sans espoir mon amour continue,
Que feroyent ses propos fauorisez des yeux?
Helas pour me tuer c'est assez de sa veüe.

LXI.

ur tant d'ennuis diuers, tant de flamme & de glace,
Qui font en mon esprit vn si contraire effort,
Pour mon repos perdu, mes pleurs, mon deconfort,
Et pour tant d'autres maux dont l'amour me menace:
our vostre doux orgueil, vainqueur de mon audace,
Pour auoir coniuré des premiers à ma mort,
Et faict que mon desir se maintienne plus fort,
Quand plus le desespoir luy veut donner la chasse.
beaux yeux qui pleuuez tant de feux & de traits,
Ie ne demande pas que m'accordiez la paix,
Que vous soyez plus dous, q̃ iettiez moins de flames:
our tout bien ie requiers, que croissans en rigueur,
Pour butte à tous vos traits vous choisissiez mõ cœur,
Et que vous dedaignez de blesser d'autres ames.

LXII.

'estoy dans vne salle ombragé de la presse,
Pour voir, sans estre veu, ma Dame qui dansoit:
Le peuple à l'enuiron tout raui s'amassoit
Louant d'ame & de voix ceste vnique deesse,
n vain la voulant voir sur les piés ie me dresse,
Car mon foible regard assez ne s'auançoit:
Mais mon cœur s'enflammant ainsi qu'elle passoit,
Remarqua sans mes yeux les pas de ma princesse.
ieu que i'aime mon cœur, bien que mal conseillé
Il ait receu l'amour dont ie suis trauaillé!
Le plaisir qu'il m'a faict mes douleurs recompense.
Aussi bien mes deux yeux couuerts d'obscurité
N'eussent peu soustenir sa diuine clairté,
Tant ils sont aueuglez de pleurer mon offense.

LXIII.

Si doucement par son regard me tue
Ce Basilic de ma mort desireux,
Que ie le cherche, & me sens bien-heureux
En mon malheur d'estre pres de sa veüe.
D'aise & d'ennuy mon ame est toute esmeüe,
Quand ie puis voir ces beaux yeux amoureux:
De cent couleurs mon visage se mue,
Ie tremble tout & suis auentureux.
Qui penseroit d'vne mesme fontaine

Pouuoit

Pouuoir couler le repos & la peine,
Peur, hardiesse, ennuy, contentement?
Comme au Chaos tout se mesloit ensemble,
Ainsi cest œil cent contraires assemble
Dans le chaos de mon entendement.

LXIIII.

Si la fureur d'Amour rendant l'ame agitee
La rauit dans le Ciel de son corps l'esleuant,
Et si l'ame rebelle & qui s'en va priuant,
Tousiours foible & pesante en terre est arrestee:
Que n'aymez-vous, Deesse, à fin d'estre portee
Par la fureur d'Amour dans le Ciel en viuant?
Plein de rauissement ie vous iroy suiuant,
Et mon ame à son gré seroit lors contentee.
Ceste ombre de beauté, qui vous fait renommer,
Quand vous seriez au Ciel se verroit transformer
En la Beauté parfaicte & d'essence eternelle.
Tout volage desir en moy seroit esteint,
Regardant vostre cœur ie m'y trouueroy peint,
Et vous verriez au mein vostre image si belle.

LXV.

Vouloir ambicieux, Esperance interdite,
Desirs prompts à mon mal, qui m'auez sceu forcer,
Peu durables desseins, mal asseuré penser,
Courage, helas! trop grand force si petite:
Et vous rares beautez de la ieune Hippolyte,
Qu'Amour fait si souuent par mes yeux repasser,
Pour Dieu, mes ennemis, vueillez vn peu cesser
Et que vostre rigueur à pitié vous incite.
Ne voyez-vous comment trop tost vous me tuez?
Ie ne languiray point si vous continuez.
„ Vne extreme douleur ne peut estre durable.
Et c'est ce qui me trouble & me fait soupirer:
Car mon cruel tourment m'est si fort agreable,
Que ie tasche à durer pour le faire durer.

LXVI.

Bien que ma patience & ma foy vous ennuye,
Et que la fermeté vous fasche extremement,
Ie ne me puis garder de vous faire vn serment
Tout prest de le seeller du sang & de la vie:

Et que

t que vos yeux diuins qui mon ame ont rauie
Cessent de m'esclairer si ie pense autrement:
C'est qu'en despit du Ciel, de Fortune, & d'Enuie,
Vif & mort ie seray vostre eternellement.
es courroux, la rigueur, le temps, & la distance
Seruiront de rempart pour garder ma constance,
Que vos nouueaux desirs ne pourront entamer.
e ne fay rien pour moy d'vser de ce langage:
Car ie sçay qu'on ne peut vous fascher d'auantage
Que de vous menacer de tousiours vous aimer.

LXVII.

mon terrestre Ciel i'ose faire la guerre,
Comme vn nouueau Geant que l'orgueil va touchant:
Mes traits sont mes desirs, mais en les decochant
De haste & de fureur c'est moy seul que i'enferre.
u lieu de mont sur mont haut esleué de terre,
Espoirs, songes, pensers l'vn à l'autre accrochant,
Ie pense estre bien haut, quand en vous approchant
Sur moy vostre bel œil mille foudres desserre.
e vous estime heureux, Titans audacieux,
Bien qu'en fin vous fussiez le triomphe des Dieux,
Vostre orgueilleux desir cessa quand & la vie:
e mien ne cesse point, & pour estre bruslé
Pour trebuscher cent fois foudroyé, desolé,
Ie ne puis voir chetif la fin de mon enuie!

LXVIII

ouci chaud & glacé, que la crainte a faict naistre,
Et qui craignant plus fort deuiens plus violant,
Et pendant que la flamme & le gél vas meslant (stre:
Troubles, pers & destruis tout ce qu'amour fait croi-
Puis qu'en si peu de temps tu t'es rendu mon maistre,
De cent chaudes fureurs mon esprit martelant,
Va, retourne au Cocyte, & me laisse dolent,
Comme vn Tigre enragé, de ma chair me repaistre.
Sur les glaces d'Enfer passe entre mille ennuis,
Sans lumiere tes iours, & sans sommeil tes nuits,
Non moins troublé du faux, que de seures nouuelles.
Va t'en, tout ton venin est entré dedans moy,
Ie n'ay point d'autre sang: helas! donques pourquoy
Me viens-tu retroubler par ces larues cruelles?

LXIX.

Eſpouuentable Nuict, qui tes cheueux noircis
Couures du voile obſcur des tenebres humides,
Et des autres ſortant par tes couleurs liuides
De ce grand Vniuers les beautez obſcurcis.
Las! ſi tous les trauaux par toy ſont addoucis,
Au ciel, en terre, en l'air, ſous les marbres liquides,
Or' que dedans ton char le Silence tu guides,
Vn de tes cours entiers enchante mes ſoucis.
Ie diray que tu es du Ciel la fille aiſnee,
Que d'aſtres flamboyans ta teſte eſt couronnee,
Que tu caches au ſein les plaiſirs gracieux:
Des Amours & des Ieux la miniſtre fidelle,
Des mortels le repos: bref tu ſeras ſi belle,
Que les plus luiſans iours en ſeront enuieux,

LXX.

Quand ie voy flamboyer ceſte heureuſe planete,
De noſtre âge imperfait l'admirable ornement,
Bien que mon cœur d'ailleurs n'attende allegement,
Si faut-il que de crainte à trembler ie me mette.
Car ainſi comme on voit la fatale Commete,
Flambante en longs cheueux, n'apparoir nullement
Sans la mort d'vn monarque, ou ſans vn changement,
Quand quelque Seigneurie eſt pres d'eſtre ſuiette.
De meſme helas! ie crains que ce diuin flambeau
De ma foible raiſon preſage le tombeau,
Ou qu'au moins ie verray ma liberté reſtreindre.
I'ay peur qu'en pire eſtat on me face changer,
Mais (ô moy deſolé!) i'en ſuis hors du danger,
I'ay tant & tant de maux que plus ie ne doy craindre.

LXXI.

Comme quand il aduient qu'vne place eſt forcee
Par vn cruel aſſaut du ſoldat furieux,
Tout eſt mis au pillage, on voit en mille lieux
Feux ſur feux allumez, mort ſur mort amaſſee:
Mais ſi ne peut ſa gloire eſtre tant rabaiſſee,
Qu'vn arc, vne colonne, vn portail glorieux
N'eſchappent la fureur du fer victorieux,
Et ne reſtent entiers quand la flamme eſt paſſee.
Ainſi durant les maux que i'ay tant ſupportez

A la honte

A la honte d'Amour, & de vos cruautez,
Depuis que par vos yeux mon ame eſt retenue:
En depit du malheur contre moy coniuré,
Mon cœur inuiolable eſt touſiours demeuré,
Et ma foy iuſqu'ici ferme s'eſt maintenue.

LXXII.

Celle qui de mon mal ne prend point de ſouci,
Comme ſi de ſes yeux il n'auoit ſa naiſſance,
Se rit de mes douleurs ſi toſt que ie commence
A me plaindre en pleurant de ſon cœur endurci.
I'ay beau m'humilier & luy crier merci,
Merci de l'aimer trop: car c'eſt ma ſeule offenſe:
Elle en eſt plus rebelle, & ſe plaiſt que ie penſe
Qu'vn courage ſi fier ne peut eſtre adouci.
Ce n'eſt pas toutesfois ce qui plus me tourmente,
Car ſa rigueur m'eſt douce, & mon mal me contente,
Voyant mes beaux vainqueurs ſes yeux que i'aime tāt:
Ie me plains ſeulement de voir que la cruelle
Ne croit pas que ie l'aime, & m'appelle inconſtant,
Ou dit que mes ennuis viennent d'autres que d'elle.

LXXIII.

Sommeil, paiſible fils de la Nuict ſolitaire,
Pere alme nourricier de tous les animaux,
Enchanteur gracieux, doux oubli de nos maux,
Et des eſprits bleſſez l'appareil ſalutaire:
Dieu fauorable à tous, pourquoy m'es-tu contraire?
Pourquoy ſuis ie tout ſeul rechargé de trauaux
Or' que l'humide Nuict guide ſes noirs cheuaux,
Et que chacun iouiſt de ta grace ordinaire?
Ton ſilence où eſt-il? ton repos & ta paix,
Et ces ſonges vollans comme vn nuage eſpais,
Qui des ondes d'Oubli vont lauant nos penſees?
O frere de la Mort que tu m'es ennemi!
Ie t'inuoque au ſecours, mais tu es endormi,
Et i'ards touſiours veillant en tes horreurs glacees.

LXXIIII.

Si le paſteur de Troye, eleu diuinement
Pour iuger des beautez de trois grandes deeſſes,
Dédaigna les grandeurs, la gloire, & les richeſſes
Pour la Grecque beauté, prix de ſon iugement:

I'en eusse faict autant : il fist fort sagement.
Car aupres de vos yeux plains de douces rudesses,
Quels thresors, quels honneurs, triomphes & hautesses
Pourroyent mouuoir mō cœur si ferme en vous aimāt!
Puis qu'estre pris de vous apporte tant de gloire,
Quel trophee assez digne orneroit la victoire
Du cœur qui bien aimant vous pourroit conquerir ?
O seul but de mes vœux, ô bien que ie n'espere,
L'or & les vains hōneurs soient cherchez du vulgaire,
Rien ne me plaist que vous, pour vous ie veux mourir.

LXXV.

Rendez-vous plus cruels beaux Yeux qui me blessez,
Ce trait doux & piteux m'empoisonne & me tue :
Ah ! non, durez ainsi. Mon ame est combatue
De trop de desespoirs vous voyant courroucez.
Temperez seulement ces rayons élancez
Trop clairs & trop ardans qui m'offusquent la veüe,
Mais ne les baissez pas : car mon mal continüe,
Et mon espoir defaut quand vous les abaissez,
Doux, cruels, humbles, fiers, gais & trempez de larmes,
Amour pour ma douleur trouue en vous assez d'armes,
D'agreables langueurs, & de plaisans trespas.
Bref, toutes vos façons, beaux Yeux, m'ostent la vie.
Hé donc pour mon salut cachez-vous ie vous prie !
Non, ne vous cachez point, mais ne me tuez pas.

LXXVI.

Le tyran des Hebreux transporté de furie
Ne fit iadis meurtrir tant d'enfans innocens,
Que ie tue en maillot de pensers languissans,
Et ne touche à celuy qui menace ma vie.
Car luy desia rusé fuyant ceste furie
Se sauue à la beauté qui domine mes sens,
Et là tout asseuré rit des maux que ie sens,
Et m'abuse sans fin par quelque tromperie.
Or' en ses chauds regars ce penser se fornant,
Or' en ses doux propos moy esprit va charmant,
L'emprisonne & l'estraint en des chaisnes pesantes :
Helas c'est le malheur qui m'estoit destiné,
Et que me presageoyent deux estoiles luisantes
Que ie vey sur le poinct que ce mechant fut né !

LXXVII.

Quand l'ombrageuse Nuict nostre iour decolore,
Et que le clair Phebus se cache en l'Occident,
Au Ciel d'astres semé les mortels regardant
Prisent or' ceste estoile,& or' ceste autre encore:
Mais si tost qu'à son tour la matinale Aurore
Fait leuer le Soleil de rayons tout ardant,
Lors ces petits flambeaux honteux se vont perdant
Deuant le Roy du iour,qui tout le ciel decore.
Ainsi quand mon Soleil sa splendeur va celant,
On voit deçà delà maint astre estincelant,
Et le monde abusé mille Dames reuere,
Mais dés qu'il appparoist,adieu foibles clairtez,
Tout obiet s'obscurcit,& ce Roy des beautez,
Comme en son firmament dans tous les cœurs éclaire

LXXVIII.

Que ie suis redeuable à la douce pensee
Qui nourrit mon esprit de son bien separé!
Iamais sans tel secours ie n'eusse tant duré,
Si fort de vos beautez ma poitrine est blessee.
Quand par crainte ou respect il faut force forcee
Que i'esloigne vostre œil dont ie suis esclairé,
Ie mourrois à l'instant triste & desesperé
N'estoit ce reconfort de mon ame oppressee.
Mari,frere,vallets ne sçauroyent l'empescher
Que iusqu'à vostre lict ne se vienne approcher,
Vous voit,vous entretient,vous estime admirable.
Las si vous l'entendiez que d'heur m'en aduiendroit!
Car vous disant mon mal,ie sçay qu'elle rendroit,
Moy contant pour iamais,vous douce & pitoyable.

LXXIX.

Rauy de mon penser si hautement ie vole,
Que ie conte vn à vn les astres radieux,
I'oy les diuers accords du mouuement des Cieux,
Et voy ce qui se meut sous l'vn & l'autre pole.
Mais pourtant mon esprit si fort ne se console,
Et ne sauoure rien de si delicieux,
Comme alors que ie voy le rayon de deux yeux,
Et sens l'accord parfaict d'vne douce parole.
Quand i'ay l'heur de iouir d'vn bien tant souhaité,

H Sans

Sans partir de la terre aux cieux ie suis porté,
Et comprens du plus haut la gloire & les merueilles.
O ma seule Deesse helas! s'il est ainsi,
Regardez moy tousiours d'vn œil plein de merci,
Et de vos doux propos rauissez mes oreilles.

LXXX.

Amour, choisis mon cœur pour butte à tous tes traits,
Et bastis ta fournaise en ma chaude poitrine,
I'estimeray tousiours ta cruauté benine,
Ton dueil contentement, & ta guerre vne paix.
I'ay veu tant de clairtez, de thresors, & d'attraits
D'vn œil doux, d'vn beau front, d'vne gorge yuoirine,
Et gousté la douceur d'vne voix si diuine,
Que i'oublie à bon droit les maux que tu m'as faits.
O celestes beautez si pleines de merueilles!
O propos, qui sonnez tousiours en mes oreilles,
Que vous m'auez tué d'vne douce rigueur!
Que vous auez ietté de soulfre sur ma flame!
Que vous m'auez laissé d'aiguillons dedans l'ame,
De pensers en l'esprit, & d'amours dans le cœur!

LXXXI.

Langue muette à son secours tardiue,
Que m'a serui tant d'heur que i'ay receu
De voir ma Dame? aussi bien tu n'as sceu
Dire le mal qui de repos me priue.
Propos bruslans, voix dolente & plaintiue,
Vostre faueur à ce coup m'a deceu:
Car vn seul mot hors de moy n'est issu
Propre à monstrer combien ma peine est viue.
Mais qui ne fut autant que vous surpris?
L'estonnement gela tous mes esprits,
Ie deuins sourd, sans pouls, & sans haleine:
Vn voile obscur sur mes yeux s'estendit,
Le cœur me cheut, tout mon sens se perdit,
Et ne restay qu'vne peinture vaine.

LXXXII.

De quels couteaux fut mon ame blessee,
Et quelle flamme en mon cœur s'alluma,
Quand ses beaux yeux de rigueur elle arma
Pour me tuer sans l'auoir offensee?

[Q]ue d'vne plainte en pleurant commencee
Ne fis ie voir le dueil qui m'entama?
Ie l'essayay: mais la douleur pressee
A mes propos le passage ferma.
[Q]ue ne leut-elle aumoins sur mon visage
Mes passions, me voyant tout transi,
Palle mon teint, mes yeux couuerts d'ombrage,
[Q]ui pour ma bouche alors crioyent merci?
Helas la Nuict m'osta cest aduantage,
Et l'empescha qu'elle me veist ainsi.

LXXXIII.

[M]es yeux accoustumez au iour de vostre veüe
Sont clos aussi soudain que vous disparoissez,
Et des autres beautez les rayons élancez
Ne sont pour m'esclairer qu'vne effroyable nüe.
[M]on ame en vos cheueux est si bien detenue,
Mes sens de trop d'amour sont si fort insensez,
Et vers vous mes desirs tellement sont dressez,
Qu'aucune autre beauté n'est de moy reconnue.
[E]t si le Ciel ialoux me force à vous laisser,
Quelque mont, fleuue ou bois que ie puisse passer,
Bien qu'aux deserts glacez pour iamais ie m'habite.
[T]ousiours malgré le temps, la distance & les lieux,
Vostre beauté diuine, ô celeste Hippolyte,
Sera pres de mon cœur s'elle est loing de mes yeux.

LXXXIIII.

[I]e vay contant les iours & les heures passees
Depuis que de mon bien ie me suis separé,
Et qu'auec vn grand Roy des mortels adoré
I'ay choisi pour seiour ces campagnes glacees.
[A]mour, qui vois sans yeux mes secretes pensees,
Si ie t'ay iusqu'ici sainctement reueré,
Chasse, ô Dieu, le regret dont ie suis deuoré,
Et tant de pasions dans mon ame amassees.
[F]ay qu'auec moins d'ardeur ie desire à la voir,
Ou que de mon grand Roy congé ie puisse auoir,
Ou m'apprens à voller & me preste tes ailes,
[O]u ne fay plus long temps mon esprit esgarer,
Ou tempere mon mal qu'il se puisse endurer,
Ou m'enseigne à souffrir des douleurs si cruelles.

LXXXV.

Au nid des Aquilons en la froide Scythie,
Où iamais le Soleil ne se daigne leuer,
Ie ne puis, malheureux, de remede esprouuer,
Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie.
Celle que de mon cœur l'exil n'a departie,
M'accompagne par tout, par tout me vient trouuer,
Et parmi les rigueurs d'vn eternel Hyuer
Elle fait que mon ame en braise est conuertie.
Mais le plus grand ennuy, dont ie sois tourmenté,
C'est de sentir le feu sans en voir la clairté,
Mon Soleil luit ailleurs quand plus fort il m'enflame.
N'est-ce vn presage seur qu'en bref ie doy mourir?
Ie suis loin du plaisir qui me peut secourir,
Et porte en tous endroits le tourment de mon ame.

LXXXVI.

Ie veux iurer ces vers qui rendront tesmoignage,
Ou de mon inconstance, ou de ma ferme foy,
En presence d'Amour mon grand maistre & mõ Roy,
Qui peut lire en mon cœur si traistre est mon langage:
C'est qu'à vostre Beauté sans plus ie fais hommage,
Ie n'aime rien que vous, en vous seule ie croy,
Vostre œil m'assuiettist & me donne la loy,
C'est mon heur & mon gain, ma perte & mon dom-(mage.
Si i'ay iusques icy volagement erré
De mille traits diuers à toute heure enferré,
Ce sont des tours communs de l'aueugle ieunesse:
Maintenant que six ans quatre fois i'ay passez
Deuers vous seulement mes pensers sont dressez,
Et mon ame en ses maux n'implore autre Deesse.

CHANSON.

TANT que i'ay eu du sang, des souspirs & des larmes,
I'ay payé le tribut à vostre cruauté,
Esperant follement par ma fidelité
De vos cruelles mains faire tomber les armes.
Ie n'ay plus cest espoir, mais i'ay bien cognoissance
Que pour plus m'affoiblir vous m'alliez outrageant,
Ainsi qu'vn fier Tiran ses suiets va chargeant,

Pour

Pour les deffaire apres auec moins de defenſe.
Et bien ie mourray donc : & la fin de ma vie
Sera fin de mon mal & de voſtre deſir.
Ie mouray bien contant de vous faire plaiſir,
Mais faſché que de moy ne ſerez plus ſeruie.
C'eſt le poignant regret qui m'oppreſſe & m'entame,
Et qui fait que ie meurs triſte & deſeſperé,
Auec ceſt autre ſoing dont ie ſuis martyré,
Sçauoir apres ma mort que deuiendra mon ame.
Sa conſtance & ſa foy, ſa deſpouille meurtrie,
Son martyre enduré la doit faire ſauuer :
Mais ie crains d'autre part de la voir reprouuer,
Et damner à bon droit pour ſon idolatrie.
Car en vous ſeulement elle auoit ſa fiance,
Au plus fort des tourmens voſtre nom reclamoit,
N'adoroit rien que vous, & conſtante affermoit
Qu'il n'eſtoit nul ſalut hors de ceſte creance :
Et qui plus eſt encor, elle eſt tant obſtinee,
Que ceſte vieille erreur ne veut point delaiſſer:
Et dit, pour tout confort, qu'il luy plaiſt de penſer
Que par trop vous aimer elle ſera damnee.

COMPLAINTE.

QVELLE manie eſt egale à ma rage ?
Quel mal ſe peut à mon mal comparer ?
Ie ne ſçauroy ny crier ny pleurer,
Preſſé du dueil qui groſſiſt mon courage.
Helas i'eſtouffe, & la fureur ſoudaine
Me cloſt l'ouye, & m'aueugle les yeux !
Mais ce m'eſt heur de ne voir plus les cieux,
Les cieux cruels coupables de ma peine.
Au vaſe eſtroit maintenant ie reſemble,
Qui tout plein d'eau goutte à goutte la rend :
Mon œil auſſi larme à larme reſpand
Ce qu'en mon cœur de riuieres i'aſſemble.
Maudit le iour que premier ie vey luire,
Pour eſtre eſclaue à ſi forte douleur !
Le Ciel alors pleuuant tout ſon malheur
Verſa ſur moy ce qu'il auoit de pire.

Aſtres maudits, qui trop pleins de licence,
Maux & plaiſirs aux humains deſtinez,
Puis qu'en naiſſant de nous vous ordonnez,
Que nuiſt la faute, ou que ſert l'innocence?
Helas de rien! i'en puis ſeruir de preuue,
Qui n'ay iamais vn tourment merité:
Et toutesfois par voſtre cruauté
Plus miſerable au monde ne ſe treuue.
Tout eſt bandé pour me faire la guerre,
Par mes amis mille ennuis ie reçoy.
Que doy-ie faire? Il n'y a point pour moy
De Dieux au ciel, ny de Fortune en terre.
Dans les Enfers cherchons donc allegeance,
Parmi l'effroy, les fureurs, & les cris,
Accompagné des malheureux eſprits,
Qui pour ma peine oubliront leur ſouffrance.
Haſtons la mort, ſeul but du miſerable:
Mais tout ainſi que mes iours ont eſté
Couuerts d'ennuis, d'horreur, d'obſcurité,
Soit mon treſpas horrible & deteſtable.

CHANSON.

POVR voir ma fin toute aſſeuree,
Que vos rigueurs ont preparee,
Ie ne me plains aucunement:
Car veu la douleur qui m'offenſe,
La Mort venant ſoudainement
Me tiendra lieu de recompenſe.
Sans plus pour mes yeux ie me plains,
Ces yeux qui vous ont veu ſi belle,
Priuez d'vne lumiere telle
Faut-il helas qu'ils ſoyent eſtaints?
Faut-il auſsi que mes oreilles
Apres tant de douces merueilles,
Rauiſſans l'eſprit bien-heureux,
Pour iamais demeurent fermees,
Sans que vos propos amoureux
Les puiſſent plus rendre charmees?
Ce m'eſt vn ennuy trop amer,

Qu'il

Qu'il faille que ce cœur perisse,
Qui fut nay pour vostre seruice,
Et qui osa bien vous aimer.
Mais en ce regret qui m'affole
Peu à peu ie me reconsole
Pensant que c'est vostre vouloir.
Car puis que ma mort vous est chere,
Ie n'ay garde de me douloir
D'vne chose qui vous peut plaire.

CHANSON.

Sçavez-vous ce que ie desire
Pour loyer de ma fermeté?
Que vous puissiez voir mon martyre,
Comme ie voy vostre beauté.
Le Ciel ornant vostre ieunesse
De ses dons les plus precieux,
Pour mieux me monstrer sa richesse
M'éclaira l'esprit & les yeux :
Tousiours depuis ie vous admire
D'vn œil tout en vous arresté.
Mais vous ne voyez mon martyre
Comme ie voy vostre beauté.
Maudite soit la cognoissance,
Qui m'a cousté si cherement :
Ma douleur n'a eu sa naissance,
Que d'auoir veu trop clairement.
Las! i'ay bien raison de maudire
Ce qui perdit ma liberté,
Puis que ne voyez mon martyre
Comme ie voy vostre beauté.
L'aueugle enfant qui me commande,
Qu'on nomme à tort Dieu d'amitié
Les deux yeux comme à luy vous bande,
A fin que soyez sans pitié.
Il le faut : car i'ose bien dire
Que n'auriez tant de cruauté,
Si vous pouuiez voir mon martyre
Comme ie voy vostre beauté.

Si le Ciel de voſtre viſage
Luit de mille perfections,
Il n'en peut auoir d'auantage
Que mon cœur a de paſſions.
Il pleure, il gemiſt, il ſoupire,
D'amour Nuict & iour tourmenté:
Helas! voyez donc mon martyre
Comme ie voy voſtre beauté,
Ie me plains d'auoir trop de veüe,
Moy qui ne puis voir ſeulement
Parmi tant d'ennuy qui me tue,
Vn ſeul trait de contentement.
Aueugle au bien ie me puis dire,
Et au mal trop plein de clairté,
Ne pouuant rien voir que martyre
Au miroir de voſtre beauté.
Puis qu'on guariſt par ſon contraire,
Tout l'eſpoir que ie puis auoir
Eſt de ſortir de ma miſere
Lors que ie ceſſeray de voir:
A la mort donc ie me retire
Pour rendre mon mal limité,
Lors ſi ne voyez mon martyre
Ie ne verray voſtre beauté.

CHANSON.

LE mal qui me rend miſerable,
Et qui me conduit au treſpas,
Eſt ſi grand qu'il eſt incroyable,
Auſſi vous ne le croyez pas.
Amour qui des yeux a naiſſance,
Court auſſi toſt vers le deſir,
Se conſerue auec l'eſperance,
Et trouue repos au plaiſir.
Mon amour eſt d'vne autre ſorte:
Le deſeſpoir la rend plus forte,
Elle renaiſt de ſon treſpas,
Perdant elle acquiert la victoire:
C'eſt vne choſe forte à croire,

Auſſi vous ne le croyez pas.

Tout ce que l'vniuers enſerre,
Tend au bien, le cherche & le ſuit,
Le feu, l'air, les eaux, & la terre,
Et tout ce qui d'eux eſt produit:
Moy ſeul de moymeſme aduerſaire,
Ie cours à ce qui m'eſt contraire,
Et ne fuy rien tant que mon bien,
Ie rens ma douleur incurable,
Mais pource qu'il n'eſt pas croyable,
Ma Dame, vous n'en croyez rien.

Si i'aimois à l'accouſtumee,
Ie croy qu'il ſeroit bien aiſé
De iuger mon ame enflammee
Par quelque ſoupir embraſé.
Si toſt qu'vne autre amour commence
Elle apparoiſt, chacun le penſe,
On la cognoiſt, on en fait cas:
Mais le feu qui me met en cendre,
Eſt tel qu'il ne ſe peut comprendre,
Auſſi vous ne le croyez pas.

Il n'y a regret ny triſteſſe
Qui trouble ſi fort vn amant,
Que de voir celle qui le bleſſe
Ne croire rien de ſon tourment:
Et c'eſt ce qui plus me conſole.
Car ſi mes pleurs ou ma parole
Ma douleur pouuoyent aſſeurer,
Ce me ſeroit fort peu de gloire
Qu'elle fuſt ſi facile à croire,
Eſtant ſi forte à endurer.

Le mal qui me rend miſerable,
Et qui me conduit au treſpas
Eſt ſi grand qu'il eſt incroyable,
Auſſi vous ne le croyez pas.

CHANSON.

POVR faire qu'vne affection
Ne ſoit ſuiette à l'inconſtance,
Il fault beaucoup de cognoiſſance

Et beaucoup de diſcretion.
Ie ſuis bien d'aduis qu'vne Dame
Ne doiue aiſément s'aſſeurer,
Qu'vn ieune Amant garde ſa flame
Pour le voir craindre & ſoupirer.
Car preſqu'auſsi toſt qu'il commence,
Le refus ou la iouiſſance
Eſteignent ſes feux ſi cuiſans,
Et n'y peut auoir d'aſſeurance
Qu'il n'ait paſſé deux fois douze ans.
Et puis la ieuneſſe indiſcrette
Bruſlant d'amoureuſe chaleur,
Ne ſçauroit retenir ſecrette
Vne ioye ou vne douleur:
De ſes faueurs elle ſe vante
Prompte, dedaigneuſe, arrogante,
Rien ne s'y peut voir d'arreſté,
Et ſon ame eſt plus inconſtante
Qu'vn flot deçà delà porté.
I'eſtime auſsi peu receuable,
Aumoins pour durer longuement,
Ceſt ardeur qu'on croit veritable
Du premier regard s'allumant.
L'Amour eſt foible à ſa naiſſance,
Mais le temps luy donne accroiſſance
Et le guide à perfection.
Il faut donc de la cognoiſſance
Pour fonder vne affection.
Mais ſur tout qui veut viure heureuſe,
La grandeur ne doit eſtimer.
L'amour des grands eſt dangereuſe,
Et ne ſe peut aſſez blaſmer:
Suiette au bruit & à l'enuie,
De mille ennuis elle eſt ſuiuie.
Celle qui s'y veut hazarder,
Se trouue à la fin aſſeruie
Au lieu qu'elle doit commander.
Chacun d'eux de ſoy tant preſume
Qu'il penſe eſtre aimé par deuoir:
Ils bruſlent comme on les allume,
L'œil d'autruy les fait eſmouuoir:

Et des

Et dés que leur ame est esprise,
Fureur guide leur entreprise,
Tout conseil arriere est laissé:
Puis ne font cas apres la prise
Du bien qu'ils ont tant pourchassé.
iuez le conseil des Deesses,
Qui n'ont aimé si hautement:
Et puis que vous estes maistresses,
Retenez le commandement.
Fuyez aussi toute accointance
De ces muguets pleins d'apparence,
Qui se paissent de vanité,
Et qui fondent leur recompense
Plus au bruit qu'en la verité.
quelque heur en Amour se treuue
Il vient d'auoir bien sceu choisir,
Et sur vne constante preuue
Auoir arresté son desir,
Celuy qui garde en sa pensee
Vne Amour de loing commencee,
Tousiours sagement retenu,
Et qui ne l'a iamais laissee,
Merite estre bien reconnu.
luy qui discret & fidelle
Sans gemir s'est laissé brusler,
Et à qui la peine cruelle
N'a iamais rien faict deceler:
Qui cache au dedans son martyre,
Que la peur d'aimer ne retire,
Et trouue au mal contentement,
Tel seruiteur se peut elire
Sans auoir peur du changement.

CHANSON.

SI tost que vostre œil m'eut blessé,
Tant de feu s'esprit en mon ame,
Que ie n'eusse iamais pensé
Pouuoir ardre en plus chaude flame.
is croissans en vous chacun iour

Les Graces qui vous font si belle,
I'ay veu croistre aussi mon Amour
Tousiours de quelque ardeur nouuelle.
Elle est ore à l'extremité,
Plus grande on ne la sçauroit rendre:
Ne croissez donc plus en beauté
Ou vous me mettrez tout en cendre.

STANSES.

SI l'angoisse derniere en rigueur est semblable
Au mal de mon esprit, le mortel miserable
Despitant les hauts cieux, ha fort iuste raison,
Les cieux qui trop cruels pour mourir l'ont fait naistre:
Mais las! vn si grand mal que le mien ne peut estre.
La mort & ma douleur sont sans comparaison.
En la mort seulement se corrompt la matiere,
Qui tient des elements: l'ame demeure entiere,
Franche & libre du corps, & s'en reuolle aux cieux,
En ceste mort d'Amour, inhumaine & cruelle,
Mon esprit se diuise, & sa part immortelle,
Que plus chere ie tiens, s'en va quant & vos yeux.
Amour qui de tes mains en as faict le partage,
Tu me fais trop cognoistre à mon desauantage,
Qu'on ne doit vn enfant pour arbitre choisir.
L'intellect, la raison, tu le laissé à ma Dame,
Et à moy seulement ceste part de nostre ame,
Où sont les passions, la crainte, & le desir.
Las! i'en porte en mon cœur en si grand' abondance,
Qu'en pleurant ie m'estonne, accablé de souffrance,
Comment pour y durer mes esprits sont si forts.
On dit qu'on peut mourir d'vne douleur trop forte,
Mais ie croy le contraire au mal que ie supporte:
Car la seule douleur donne vie à mon corps.
Tout ainsi qu'vn flambeau quād l'humeur nourriciere
Commence à luy fallir iette haut sa lumiere,
Et scintille plus fort sur le poinct qu'il defaut:
Tout ainsi malheureux, lors que ma fin arriue,
Mon feu se fait plus chaud, & ma douleur plus viue.
Le plus rude en Amour c'est le dernier assaut.
Peu rusé que i'estois, ie me faisois accroire

Quand Amour de mon cœur eut la premiere gloire,
Que mon mal fust des lors à son extremité :
Mais helas! ie cognoy par ses nouuelles breches,
Qu'il a pour les enfans de moins poignantes fleches,
Et qu'auecques nostre âge il croist sa cruauté.
Comme on voit bien souuent vne eau foible & debile
Qui du cœur d'vn rocher goutte à goutte distile,
Et sert aux pastoureaux pour leur soif estancher,
Par l'accroist d'vn torrent plus fiere & plus hautaine
Emporter les maisons, noyer toute la plaine,
Et rien qui soit deuant ne pouuoir l'empescher.
De ma premiere amour le cours estoit semblable,
Elle erroit peu à peu, çà & là variable,
Le moindre empeschement la pouuoit arrester :
Mais ce nouueau desir la rend ores si forte,
Que malgré la raison tous mes sens elle emporte,
Et ma foible vertu n'y peut plus resister.
O moy trois fois heureux si ma libre pensee
Du puissant trait d'Amour n'eust point esté blessee!
Tous ces autres soucis bourreaux de nos esprits,
La folle ambition, le soing, la conuoitise,
Et tant de vains honneurs que l'ignorance prise,
Comme trop bas pour moy i'auois tous à mespris.
Ie les dedaignois tous, & n'auois point de crainte
De voir ma volonté si laschement contrainte,
Appris dés ma ieunesse à dresser l'œil aux cieux :
Et tenant vers le cœur vne si ferme roche,
Que rien pour l'assaillir n'en pouuoit faire approche
Sinon la passion commune aux plus grands Dieux.
Helas i'en suis vaincu! ie la sens qui saccage,
Comme vn fier ennemi, les forts de mon courage.
Ie me rens, mais en vain: son courroux ne s'esteint,
Elle brusle mon cœur d'vne flamme eternelle,
Et me laisse au pouuoir d'vne ieune cruelle
Qui croit le feu d'Amour n'estre rien qu'vn feu peint.
Ce n'est pas toutesfois le suiet de mes plaintes
Qu'Amour dedans mon sang ses sagettes ait teintes:
Ie n'accuse le ciel pour vn si beau malheur,
Ny pour me voir au ioug d'vne maistresse dure :
Car ce m'est reconfort de penser que i'endure
Pour la plus grand' beauté, la plus griefue douleur.

Ie me plains seulement que l'astre de ma vie
Sa diuine clairté si soudain m'ait rauie :
A peine il apparoist lors que ie suis priué,
Et l'œil ma seule guide en l'amoureux voyage,
Peu fidelle, me laisse au plus fascheux passage :
Las dés le poinct du iour mon soir est arriué !

Pauures yeux desolez, qui vous souliez tant plaire
En l'obiet bien aimé de ma douce contraire,
Et de m'auoir trahy vous teniez glorieux,
Faites de vostre erreur maintenant penitence,
Et deuenez torrens pour pleurer ceste absence :
Mais pour la bien pleurer c'est trop peu que deux yeux.

FIN DES AMOVRS
D'HIPPOLYTE.

STAN-

STANSES SVR LES AMOVRS DE MONSIEVR DES PORTES.

VOICY le beau Soleil en sa course premiere,
Qui dés son Orient seme plus de clairté,
Que le Soleil du monde, au plus chaud de l'Esté
Ardant en son midy ne iette de lumiere:
A qui tous les esprits quelques luisans qu'ils soyent,
Au poinct de son leuer sont astres à l'Aurore,
Faisant recacher ceux qui desia paroissoyent,
Et retenant cachez ceux qui l'estoyent encore.
Soleil des beaux esprits,lumiere claire & saincte,
Des autres temps l'enuie,& du sien l'ornement,
Qui fait luire son siecle,& voile obscurement
Tout le passé de honte,& l'auenir de crainte:
Qui seule monstre plus en effect de sçauoir,
Que n'a faict,ny fera,nulle autre en apparance,
De ce que lon a veu,de ce qui reste à voir
Toute l'experience & toute l'esperance.
Voicy le beau Phenix humble qui se vient rendre
Pour hommage soymesme à ce nouueau Soleil,
A vn nompareil Astre vn oiseau nompareil,
Et sa vie à celuy dont il la doit reprendre:
Car les ailes d'Amour font qu'il est vn oiseau.
Mais ce qu'il est si rare en ce temps,le fait estre
Vn Phenix,dont la tumbe est l'vnique berceau,
Qui rend l'ame au Soleil,pour au Soleil renaistre.
Amour nouueau Phenix,pour chercher nouuelle ame

Sur vn lict de senteurs ses ailes agitant,
S'oppose à ce Soleil ardemment bluettant,
Tout flammeux de rayons, tout rayonneux de flame.
Voila ses os bruslez dessus vn lict d'encens,
Voila soudain que l'ame en a esté rauie,
Ces beaux vers animez heureusement naissans
De la cendre d'Amour, où l'Amour reprend vie.
Or estant le Phenix (cest oiseau qui tremousse
Des ailes à la flamme) vnique comme il est,
Rien qu'vn ver seulement de ses cendres ne naist,
Et petit Phenisseau d'autres ailettes pousse:
Mais ces beaux vers esclos pour faire des Amours,
Sortent en si grand nombre à la fois de leur cendre,
Et prennent, en naissant, tant d'ailes tous les iours,
Que les nommant Phenis i'ay crainte de mesprendre.
Soyent Amours ou Phenis, leurs ailes sont bien fortes,
Mais si tant de beaux vers aux Amours destinez,
Portent autant d'Amours amoureusement nez,
Que d'Amours porterõt les Amours de DES-PORTES:
Et si c'est vn Phenix que chacun de ses vers,
Que de rares beautez, que de raritez belles:
Et combien volera son nom par l'Vniuers,
Si chacun de ses vers en naissant prend des ailes?

DV PERRON.

CLEO-

CLEONICE.

DERNIERES AMOVRS DE PHILIPPES DES PORTES.

I.

IAy dit à mon Desir, Pense à te bien guider,
Rien trop bas, ou trop haut, ne te face distraire :
Il ne m'escouta point, mais ieune & volontaire,
Par vn nouueau sentier se voulut hazarder.
Ie vey le Ciel sur luy mille orages darder,
Ie le vey trauersé de flamme ardente & claire,
Se plaindre en trebuchant de son vol temeraire,
Que mon sage conseil n'auoit sceu retarder.
Apres ton precipice, ô Desir miserable !
Ie t'ay fait dedans l'onde vne tombe honorable
De ces pleurs que mes yeux font couler iour & nuit:
Et l'Esperance aussi ta sœur foible & dolente,
Apres maints longs destours se voit changee en plante
Qui reuerdit assez, mais n'ha iamais de fruit.

II.

Qu'il souffre incessamment, qu'il brusle & soit de glace,
Qu'il seme au cours des eaux sa peine & son esmoy,
Qu'vn bel œil soit son Dieu, son monarque & sa loy,
Et qu'en le bien seruant des rigueurs il pourchasse:
Qu'il ait l'ame hautaine, & qu'vne belle audace
L'affranchisse du peuple, & le retire à soy,

Que par

Que par ses longs trauaux son merite & sa foy
Il s'esleue vn renom que le Temps ne desface :
Que son heur des ialoux soit tousiours empesché,
Que le flux de ses pleurs ne puisse estre estanché,
Qu'il trouue à ses desseins la Fortune opposee,
Et que du seul tombeau soit son mal limité :
Ainsi chantoit Clothon sa quenouille au costé
Commençant de mes iours la maudite fusee.

III.

Parmi ses blonds cheueux erroyent les Amourettes
S'entrelaçans l'vn l'autre, & ses yeux mes vaincueurs
Faisoyent par leurs rayons vn Iuillet dans les cueurs,
Et sur terre vn Auril tapissé de fleurettes :
Sur les lis de son sein voletoyent les auettes
Contre les regardans decochans leurs rigueurs.
Dieux que d'heureux tourmens! que d'aimables langueurs!
Que d'hameçons cachez! que de flammes secrettes!
Si tost que m'apparut ce chef-d'œuure des Cieux
En crainte & tout deuôt ie refermay les yeux,
N'osant les hazarder à si hautes merueilles:
Mais ie n'auançay rien, car ses diuins propos
Me volerent d'vn coup l'esprit & le repos,
Et l'Amour en mon cœur entra par les oreilles.

IIII.

D'vne douleur poignante ayant l'ame blessee
Ie ne puis en mon lict d'allegence esprouuer,
Ie me tourne & retourne, & ne sçaurois trouuer
De place qui ne soit de chardons herissee.
Ne verray-ie iamais que la nuict soit passee ?
Ie suis au mois de Iuin, & pense estre en hyuer:
Leue toy belle Aurore, & fais aussi leuer
Non le Soleil du Ciel, mais cil de ma pensee.
Ah! que dy-ie vne nuict? tout vn siecle est passé
Depuis que son bel œil sans clairté m'a laissé :
Non qu'on ne parle plus de saisons ny d'annees,
Ie laisse au Philosophe & aux gens de loisir
A mesurer le temps par mois & par iournees,
Ie conte quant à moy le temps par le desir.

V. Vous

V.

Vous n'aimez rien que vous, de vous mesme maistresse,
Toute perfection en vous seule admirant,
En vous vostre desir commence & va mourant,
Et l'Amour seulement par vous mesme vous blesse.
Franche & libre de soing vostre belle ieunesse
D'vn œil cruel & beau mainte flamme tirant
Brusle cent mille esprits, qui vostre aide implorant
N'espreuuent que fierté, mespris, haine & rudesse.
De n'aimer que vous mesme est en vostre pouuoir,
Mais il n'est pas en vous de m'empescher d'auoir
Vostre image en l'esprit, l'aimer d'amour extreme :
Or l'Amour me rend vostre, & si vous ne m'aimez,
Puisque ie suis à vous, à tort vous presumez,
Orgueilleuse Beauté, de vous aimer vous mesme.

VI.

Qui voit vos yeux diuins si prompts à decocher,
Et ne perd aussi tost le cœur, l'ame & l'audace :
N'est pas homme viuant, c'est vn morceau de glace,
Vne souche insensible, ou quelque vieux rocher:
Qui ne voit point vos yeux doit les siens arracher,
Et maudire le Ciel qui ce mal luy pourchasse:
Ie ne voudrois point d'yeux priué de tant de grace,
Car tous autres obiets ne font que me fascher.
On doute de ces deux la meilleure auenture,
De cil qui pour les voir à la mort s'auanture,
Ou qui ne les voyant euite son trespas.
Perdre la vie est tout, c'est le dernier naufrage :
Telle perte pourtant ne m'en priueroit pas,
Car qui ne les voit point perd beaucoup dauantage.

VII.

Plus i'ay de connoissance, & plus ie determine
De n'aimer rien que vous seule digne de moy,
Digne de m'enlacer d'vne eternelle foy,
Et que tous mes desirs aynt de vous origine :
Belle race du Ciel ame claire & diuine,
Seule toute mon Tout, ma creance & ma loy,
Ie respire par vous, sans vous rien ie ne voy,
Et si i'ay bien ou mal vostre œil me le destine.
Que i'estois malheureux ne vous connoissant pas,

Comme vn qui va de nuict ie chopois tous les pas,
Et prenois pour ma guide vne foible estincelle :
Depuis le Ciel benin pour me recompenser
Me fit voir vn Soleil, dont la flamme est si belle,
Qu'on n'en peut approcher seulement du penser.

VIII.

Si par vostre beauté digne d'vne immortelle
Ie sens geler mon ame, & mon cœur enflammer,
I'en accuse le Ciel plustost que vous blasmer,
La faute en est à luy qui vous forma si belle :
Et si volant trop haut, où mon desir m'appelle,
L'audace ou le malheur me contraint d'abysmer,
La faute en est d'Amour qui me fait vous aimer,
Et croire que la mort pour vous n'est point cruelle.
Mais si vous me voyez deuant vous tressaillir,
Resuer, pallir, rougir, le propos me faillir,
Et me dissimuler d'vne feinte peu caute,
Me plaire en mes pensers, me separer de tous,
Et que vous ne croyez mon mal venir de vous,
Ie pense auoir raison d'accuser vostre faute.

IX.

Cest œil du firmament tousiours resplendissant,
Qui rend comme il luy plaist les saisons differantes,
Pere des animaux, des metaux & des plantes,
Sans qui rien ici bas ne peut estre naissant,
Son voyage infini tous les ans finissant,
N'outrepasse iamais les ceintures ardantes
Du Cancre & de la Chéure, & comme les errantes
Des vapeurs de la mer va son feu nourrissant.
Mon Soleil qui sur l'autre ha beaucoup d'auantage,
De mes yeux à mon cœur fait ainsi son voyage,
Et sans outrepasser de mes pleurs se repaist :
Mais ô belle Planette, ô ma flamme derniere,
Helas! vous le voyez, ie suis & m'en desplaist,
Trop petit Ocean pour si grande lumiere.

X.

Trois fois les Xanthiens au feu de leur patrie
Se sont enseuelis auec la liberté :
Et le vaillant Caton d'vn esprit indomté
A fin de mourir libre, est cruel à sa vie.

L'espouse

ouſe de Syphax du malheur pourſuiuie
it en s'empoiſonnant le triomphe appreſté :
d'vn cœur auſſi grand comme eſtoit ſa beauté,
ourut l'Egyptienne apres eſtre aſſeruie.
penſé-ie donc faire, ô chetif que ie ſuis !
hargé de mille fers, mais plus chargé d'ennuis,
ui ſens mon ame libre eſclaue eſtre rendue ?
ut il faut mourir ie ſuis trop attendant,
ce n'eſt en Caton ma liberté gardant,
oit comme Cleopatre apres l'auoir perdue.

XI.

op en vous ſeruant, ô ma mort bien aimee,
'ardant feu de mon cœur eſclaire & ſe fait voir,
i lon dit qu'à ſon gré voſtre œil me fait mouuoir,
t que de vous ſans plus ma vie eſt animee :
e ſi pure ardeur qui n'ha point de fumee
Deuant tous peut reluire & monſtrer ſon pouuoir,
Tant de vers qui ſi loin mes douleurs font ſçauoir
Sont des arcs que ie dreſſe à voſtre renommee.
lis entre les Grecs quand l'honneur y viuoit,
Le vainqueur des vaincus maint trophee eleuoit,
Faict d'étoffe legere & de peu de duree :
ais moy que ma desfaicte a rendu glorieux,
Bien que ie ſoy' vaincu, i'eleue en diuers lieux
Maint trophee immortel pour vous rendre honoree.

XII.

iournee inconſtante, heureuſe & malheureuſe,
Extreme en tous les deux, inconſtant comme toy
Ie ne ſçay ſi maudire ou louer ie te doy,
Tant tu m'es à la fois & douce & rigoureuſe !
ut-il onc aux Enfers ame ſi douloureuſe?
Les Cieux ont-ils vn Dieu ſi fortuné que moy?
Mille extremes faueurs ont bien-heuré ma foy,
Mille extremes rigueurs la rendent langoureuſe.
Ne puiſſé-ie iamais de toy me ſouuenir :
Mais puiſſé-ie touſiours ce penſer retenir,
Qui durant mon exil ſi doucement me touche.
Que d'eſtranges chaos en moy ſe remeſloyent !
Son propos me chaſſoit, ſes yeux me rappelloyent.
Dieu que i'aime ſes yeux, & que ie hay ſa bouche !

XIII.

Les celestes beautez d'vne heureuse ieunesse,
Vn orgueil plein d'attraits, vne honneste rigueur,
En silence vn parler qui descouure le cueur,
Vn modeste desdain, le port d'vne Deesse:
Dessous des cheueux blonds vne meure sagesse,
Vn œil comblant l'esprit d'amoureuse langueur,
Qui de tout ce qu'il voit est monarque & vaincueur,
Qui gele & fait brusler, qui guarist & qui blesse:
Vn esprit tout diuin le Ciel mesme estonnant,
Vn propos qui les cœurs à son gré va tournant,
Neige, ebene, coral, lis & roses vermeilles,
Et mille autres thresors de Nature & des Cieux,
De l'œil & de l'esprit la gloire & les merueilles,
Sont de ma liberté les tyrans gracieux.

XIIII.

Pourquoy ne l'aimeroy-ie, elle est toute parfaicte,
C'est vn pourtraict viuant des beautez de Cypris,
Il n'auroit point de cœur qui n'en seroit surpris,
Et qui ne beniroit le iour de sa desfaite.
Bien que pour vn mortel le Ciel ne l'ait pas faicte,
Et que i'aduoue assez d'auoir trop entrepris,
Ie me plais en ma faute, & plus ie me sens pris,
Et plus ie tiens ma vie heureusement suiette.
Mon Dieu qu'elle est diuine, & que ie suis heureux
D'en auoir connoissance, & de n'estre amoureux
De rien tant que des yeux dont i'ay l'ame blessee!
Moins i'y connoy d'espoir mieux ie la vay seruant,
Ce qui deust me geler rend mon feu plus viuant,
Et le mal qui me tue est vie à ma pensee.

XV.

Vn yuoire viuant, vne neige animee,
Fait que mon œil raui ne s'en peut retirer:
O main victorieuse apprise à bien tirer,
Que tu m'as de beaux traits la poitrine entamee!
Aux celestes beautez mon ame accoustumee
Ne trouue obiect que toy qui la puisse attirer,
Et croit qu'elle te peut sans offense adorer,
Tant elle est de ta glace à toute heure enflammee.
Le iour dont si souuent i'aime à me souuenir,

Iour

Iour qu'il te pleust mes yeux & mon cœur retenir,
Et de leur seruitude embellir ta victoire,
. rompis tant de nœuds qui m'auoyent sceu lier,
Et me faisant deslors toute chose oublier,
Tu fus mon seul penser, mon ame & ma memoire.

XVI.

Sculpteur excellent desseignant pour ouurage
Vne plante, vn lion, vn homme, vn element,
Si la main obeït & suit l'entendement,
Trouue en vn marbre seul toute sorte d'image.
nsi, rare Beauté, suiet de mon courage,
Se trouue en vous le bien & le mal d'vn amant:
Mais faute de sçauoir, d'art & de iugement,
Voulant choisir le bien ie me prens au dommage.
e n'est donc le destin par qui tout est forcé,
Ce ne sont vos rigueurs, ny le sort courroucé,
Que lon doit accuser de ma perte inhumaine:
a faute est toute à moy: car dedans vostre cueur
Est ma vie & ma mort, mon repos & ma peine,
Mais ie n'en puis tirer que mort, peine & rigueur.

XVII.

)urant que ie vous chante, ô ma flamme secrette,
Et descry ces beaux nœuds qui m'ont sceu retenir,
M'obligeant à bon droit les siecles auenir,
Qui verront en mes vers vostre beauté pourtraitte:
.e Ciel qui sans pareille entre nous vous a faicte,
Vous fait de iour en iour plus belle deuenir,
Si bien que pour menteur chacun me peut tenir,
Quād plus que ie ne mōstre on vous trouue parfaicte.
A fin donc que ie puisse vn tel blasme euiter
Lors que i'entreprendray vos louanges chanter,
Ie diray desormais tel iour elle estoit telle:
Mais depuis sa beauté d'heure en heure augmenta,
La feit plus que deesse, & si haut l'emporta,
Que pour voler apres trop basse fut mon aile.

STANSES.

SONT-CE dards ou regars que les traits eslancez
De ces deux beaux Soleils, Rois des ames plus fieres?
Hà! ce sont des regars clairs d'ardentes lumieres:

Non, ce

Non, ce ſont dards cruels dont les cœurs ſont percez.
Sont-ce charmes ou chants que les ſons gracieux,
Dont ſa vermeille bouche eſt ſi bien animee?
Ce ſont chants qui l'eſprit peuuent rauir aux Cieux,
Ce ſont enchantemens dont i'ay l'ame charmee.
Puis qu'il ſe falloit perdre, & qu'il eſt deſtiné
Que vaincu ie periſſe en l'amoureuſe guerre,
Ce m'eſt grand reconfort qu'vn ſi beau trait m'enferre,
Et qu'en ſi blonds cheueux ie ſois empriſonné.
Toutes les autres fois qu'Amour m'auoit domté
Ie pleuroy ma fortune & l'eſtat de ma vie,
Mais i'aime ores mes fers & fuy la liberté,
Et chaſtiroy mon cœur s'il en auoit enuie.
D'vn regret ſeulement mes eſprits ſont troublez
D'eſtre trop bas obiet pour ſi haute lumiere:
Mais ô rare Beauté des beautez la premiere,
Prenez garde au Soleil à qui vous reſſemblez.
Ce bel aſtre du Ciel, ceſt vnique flambeau
En tous lieux ſes rayons ſans difference darde,
Et ſon œil qui ſi clair cede au voſtre plus beau,
Comme les hauts Sapins le bas Soulcy regarde.
Ne me deſdaignez donc, & ſouffrez qu'en mourant
Vn doux traict de voſtre œil donne eſpoir à mon ame:
Permettez que mon cœur baſſement vous reclame,
Et qu'il ſe rende heureux vos beautez adorant.
Mais c'eſt peu que d'vn cœur pour offrir à vos yeux,
Rois de tous les eſprits de ceux qui s'en approchent,
I'en voudroy mille & mille à fin de pouuoir mieux
Receuoir tous les traits que ſi droit ils decochent.
Autre faueur du Ciel ie ne veux deſirer
Qu'eſtre ſeul conſommé d'vne flamme ſi claire:
Auſſi bien toute autre ame eſt pour vous trop vulgaire,
Seul d'vn ſi beau tourment ie merite endurer.
Car ie ſçay cõme on ſouffre & n'y ſuis point nouueau,
Accouſtumé d'enfance aux plus cruels allarmes:
Venus au lieu de laict quand i'eſtois au berceau,
Me fit ſuccer des feux, des ſoupirs & des larmes.
Vn ſeul cry ne m'eſchappe aux plus fortes langueurs,
Et pour en voir la preuue, ô ma belle aduerſaire,
Eſſayez contre moy ce que vous pouuez faire,
Choiſiſſez-moy pour butte aux traits de vos rigueurs.
Mais

Mais s'il faut tenir cher ce qu'on ha tout à soy,
[C]e pouuez-vous blesser sans vous estre cruelle?
[C]hacun vous peut aimer, mais non pas comme moy,
[C]hacun n'a pas mes yeux bien qu'il vous trouue belle.

XVIII.

Douce fin de mes vœus, s'il vous plaist que i'escriue
Ces parfaites beautez, dont vous blessez les Dieux,
Faites tant que ie puisse en vous tenir les yeux
Durant que ie m'essaye à vous pourtraire viue.
Car il ne faut penser autrement que i'arriue
Au moindre des beaux traits que vous auez des cieux,
Veu qu'il sort de vostre œil tant d'esclairs radieux,
Qu'vne si grand' clairté de lumiere me priue.
Faites comme Phebus quand son fils s'approcha,
Qui de son chef doré les rayons destacha,
Pour ne l'esblouir pas de sa celeste flame.
Sinon ie ne puis dire en chantant vos beautez,
Fors que ie vey des feux, & de grandes clairtez,
Qui troublerent ma veüe, & brulerent mon ame.

XIX.

Ceste belle ennemie & d'Amour & de moy,
Qui presqu'en se iouant range tout en seruage,
Ha pour soldats choisis, & pour riche equipage
L'Honneur, la Chasteté, la Constance & la Foy:
Vn seul mauuais penser n'ha place aupres de soy,
La Vertu toute viue est peinte en son visage,
Si bien que qui la voit leue au Ciel son courage,
Et des communs desirs n'esprouue point la loy.
Ses yeux sont deux Soleils de beauté si parfaite,
Que d'Amour & de Mars la lance & la sagette
N'ont point tant de pouuoir contre vne liberté:
La Grace & la Douceur sont tousiours auec elle.
Ceste belle Deesse, ah! non seulement belle,
Ains Bellone & guerriere ainsi m'a surmonté.

XX.

A la beauté du Ciel vostre beauté i'egale:
Le Ciel en sa rondeur toute forme contient,
Et par son mouuement cree, emeut & maintient:

De semblables effects vous estes liberale.
Car vostre belle veüe admirable & fatale
Cree en nous les amours, les garde & les soustient:
Et tant de beaux pensers dont l'esprit s'entretient,
Ont leur mouuement d'elle & leur forme ideale.
Le clair Soleil du Ciel fait naistre en tournoyant
Les fleurs, l'or precieux, le rubis flamboyant,
Dont mainte Dame apres son beau chef enuironne.
Les soleils de vos yeux mon esprit allumans,
Y produisent sans fin perles & diamans,
Dont i'espere en mes vers vous faire vne couronne.

XXI.

Le temps leger s'enfuit sans m'en apperceuoir,
Quand celle à qui ie suis mes angoisses console,
Il n'est vieil, ny boiteux, c'est vn enfant qui vole,
Aumoins quand quelque bien viēt mō mal deceuoir:
A peine ay-ie loisir seulement de la voir,
Et de rauir mon ame en sa douce parole,
Que la nuict à grands pas se haste & me la volle
M'ostant toute clairté, toute ame & tout pouuoir.
Biē-heureux quatre iours, mais quatre heures soudaines,
Que n'auez-vous duré pour le bien de mes peines,
Et pourquoy vostre cours s'est-il tant auancé?
„ Plus la ioye est extreme & plus elle est fuitiue:
Mais i'en garde pourtant la memoire si viue,
Que mon plaisir perdu n'est pas du tout passé.

XXII.

Cest habit trop heureux qui sert de couuerture
Aux thresors qu'à bon droit sur tout ie vay prisant,
Bien que vous le portiés presque en vous desplaisant,
Croyez-moy s'il vous plaist, n'est de noire teinture.
Car ainsi que la nue ou l'ombrage ne dure
Aux lieux, où le Soleil ses rais va conduisant:
De mesme en quelque lieu que vostre œil soit luisant
Le noir s'esuanouit ou change de figure.
Qui voit, comme ie fay, vos regars enflammans,
Iuge que vostre habit est plein de diamans,
Et que toute blancheur aupres n'est qu'vn ombrage.
Donc pour porter le dueil sans changer de couleur

Et pour tenir la terre & le ciel en douleur,
Il faut cacher vos yeux & voſtre beau viſage.

XXIII.

Ceux que trop d'auarice,ou trop peu de ſageſſe
Dans vn foible vaiſſeau fait ſur mer voyager,
Et qui cherchent la mort au riuage eſtranger,
Poingts d'vn ſale deſir qui n'a iamais de ceſſe:
Si le iuſte courroux de Neptune les preſſe,
Et qu'ils perdent l'eſpoir par l'effroy du danger,
Chacun à qui mieux mieux pour la nef deſcharger,
Iette au milieu des eaux ſa plus chere richeſſe.
Moy qui d'vn beau deſir me ſentois enflammer,
Ie m'embarquay ioyeux ſur l'amoureuſe mer,
Qui de flots & de vents auſſi toſt fut couuerte:
Pour deſcharger ma nef i'ay franchement ietté
Tout ce qui m'eſtoit cher,l'ame & la liberté,
Et n'ay point de regret d'auoir fait ceſte perte.

XXIIII.

Voyant le beau Soleil ſi clair & radieux,
Qui couure & qui deſtruit toute grande lumiere,
Ainſi qu'en l'Ocean ſe perd toute riuiere,
Ie ne me puis tenir de le dire enuieux.
Car tant de feux diuins ſemez parmy les Cieux,
Voire ſa propre Sœur des aſtres la premiere,
Perdent,s'il eſt preſent,leur ſplendeur couſtumiere,
Et de leur deshonneur il ſe rend glorieux.
Le Soleil de nos ans qui fait fleurir ma vie
Comme l'autre Soleil n'eſt point touché d'enuie,
Ombrageant les honneurs d'vne moindre beauté:
Ains par l'aimable effort de ſes flammes iumelles,
Celles qui ſont aupres en deuiennent plus belles,
Et tout obiet voiſin en rend plus de clairté.

XXV.

Qui veut fermer l'entree aux peu chaſtes penſees,
Et par feu comme Hercule immortel deuenir:
Qui veut de beaux deſirs ſon ame entretenir
Fuyant les vanitez du vulgaire embraſſees.
Qui veut au ciel d'Amour voir ſes ailes hauſſees,
Et de tous vieux ennuis la memoire bannir,
Vienne au iour de vos yeux s'il les peut ſouſtenir,

Beaus Yeus les dous meurtriers de mes peines passées.
Quiconque ainsi que moy s'y peut ferme arrester,
D'autres biens ne sçauroit son esprit contenter,
Tout obiect du commun l'offense & le trauaille:
Les tourmens ne pourroyent l'en priuer tant soit peu,
Et comme la Vestale auoit soin de son feu,
Il conserue le sien de peur qu'il ne luy faille.

XXVI.

Ie voy mille clairtez, & mille choses belles,
Mais c'est tout par vos yeux, les miẽs ne sçauroyẽt voir
Vostre esprit tout diuin me rend plus de sçauoir,
Ie vole au plus haut Ciel emporté sur vos ailes.
Vous me rendez gelé dans les flammes cruelles,
Ainsi comme il vous plaist vous me faites mouuoir,
Vous me donnez raison, iugement & pouuoir,
Vous estes mon destin, & mes loix eternelles.
De vous, & non du Ciel, ie reçoy qualité,
D'vn clin de vos beaux yeux ie fay ma volonté,
Vous me donnez l'essence & la forme premiere:
Sans vous ie suis pareil à cest œil de la nuict,
Qui n'est de soy visible, & qui point ne reluit
Si des rais du Soleil il ne prend sa lumiere.

XXVII.

Les combats renommez, les victoires hautaines
Des Dieux de vostre sang vous croyez surpasser,
Comblant de feux mon ame, esclauant mon penser,
Et triomphant d'vn cœur soumis à tant de peines,
Mais la mort qui se rit des puissances humaines,
Et qui les pesans fers des vaincus peut casser,
Finira ma souffrance, & vous fera cesser
De tirer pour tribut de mes yeux des fontaines.
Ma cendre seulement alors vous restera,
Que vostre cœur felon à son gré traitera,
Tandis que mon esprit sans douleur & sans crainte,
Deliuré de l'Enfer où il fut tourmenté,
Iouïra bien-heureux de vostre grand' beauté,
En la face de Dieu si viuement depeinte.

XXVIII.

Ces froideurs, ces desdains, ceste agreable audace
Ne peuuent pas assez pour me desesperer,

Ma foy

Ma foy fait en mon cœur l'eſpoir ferme durer,
A fin qu'Amour touſiours y conſerue ſa place.
Ces propos touſiours pleins d'aigreur & de menace,
Ceſt œil qui s'embelliſt de me voir martyrer,
Ne feront que pour vous ie ſois las d'endurer,
Que ie n'aime ma peine, & que ie ne l'embraſſe.
Voſtre beauté diuine addoucit tellement
L'aigreur de mes ennuis que ie chante au tourment,
Ie beny vos rigueurs, i'adore ma ſouffrance:
Ma foy d'autre coſté pure & ſainte à iamais,
Sert d'aſſeuré rampart à ma ferme eſperance,
Et fait que voſtre amour en fin ie me promets.

XXIX.

Bien que l'onde peſante, & l'air humide & prompt,
Pour croiſtre leur puiſſance ayẽt debat à toute heure:
La terre en leurs diſcords immobile demeure,
Et du grand Vniuers l'ordre ne ſe confond.
Auſſi, bien qu'en mon cœur les ſoupirs qui ſe font
Ayent debat eternel auec l'eau que ie pleure,
Leur quereleux diſcord ne fait pas que ie meure,
Auec vn peu d'eſpoir mes eſprits ſe refont.
Mais ſi le feu leger les elemens excede
D'vn trop puiſſant effort, on verra ſans remede
L'air flambant, l'eau tarie, & la terre bruler.
Las! ie crains que par trop dans mon ame il abonde,
Et que ie face au Ciel tant de flammes voler,
Que nouueau Phaëthon ie rebrule le monde.

XXX.

Quand l'ardente ieuneſſe aux delices pouſſee
Cede à l'âge plus meur moins amy du plaiſir,
Tout ainſi que le teint ſe change le deſir,
Et la Raiſon commence à guider la penſee:
Des aiguillons d'honneur l'ame ſe ſent preſſee,
Qui luy font tout à l'heure autre chemin choiſir,
Et celuy que l'Amour auoit ſceu mieux ſaiſir,
Se rit plus hautement de ſa flamme paſſee.
Chacun lors par le Temps rendu plus aduiſé
Voyant l'âge qui gliſſe à la nuict diſpoſé,
Songe à faire retraitte ains que le iour luy faille.

Mais moy qui dois bruſler aimant iuſqu'à la mort,
Plus ie touche à la nuict plus i'eſloigne le port,
Et moins i'ay de vigueur plus Amour me trauaille.

XXXI.

Ce bras qui m'a tiré tant d'attraits amoureux,
Par qui ma ieune audace en triomphe eſt menee,
Ce bras touſiours vaincueur, ô fiere deſtinee!
Eſt ouuert par le fer d'vn Barbier rigoureux.
Mais quoy? ie vay plaignant vn coup peu dangereux,
Et voyant voſtre ſang mon ame eſt eſtonnee,
Bien que par vos rigueurs la mort me ſoit donnee,
Et que n'ayez ſouci de me voir malheureux.
Ie n'aime rien ſi fort que ce qui plus m'outrage:
Mais las! que le Barbier n'en tire dauantage,
Si grande cruauté ie ne ſçauroy plus voir.
Doy-ie eſperer qu'vn iour la pitié vous ſurmonte,
Et qu'auecques mes pleurs ie vous puiſſe eſmouuoir,
Vous qui de voſtre ſang faites ſi peu de conte?

XXXII.

Simulacres diuins, flammes ſainctes & claires,
Qui luiſez dans le Ciel de ſon front ſpacieux,
Et comme le Soleil par vos traits radieux
Diſſipez la vertu des ſplendeurs ordinaires.
S'il eſt vray que touſiours les deux grands luminaires,
Les flambeaux arreſtez, ceux qui changent de lieux,
D'vne egale clarté luiſent dedans leurs Cieux,
D'où vient que vos rayons ſoyent ſouuẽt ſi contraires?
Amour pere du Tout vne fois ſeulement
Leur impoſa de luire, & depuis conſtamment
Ils võt gardãt leur ordre, & ſont touſiours ſemblables.
Vous les ſpheres d'Amour, Yeux celeſtes flambeaux,
Luiſez de cent façons diuers & variables,
Mais dous ou courroucez touſiours vous eſtes beaux.

STANSES.

SOIT que mon haut deſir trop prompt & trop ardant
M'offuſque les eſprits, & les aille bandant,
Soit que deuant mes yeux ſans ceſſe elle reuienne,
Soit que ſa belle veüe enſorcelle la mienne,

Ou bien

Ou bien ſoit que pluſtoſt le Ciel qui l'aime tant,
Aille auecque les ans ſes beautez augmentant,
Ou ſoit que de mes pleurs elle ſe face belle,
Ie luy trouue touſiours quelque beauté nouuelle.
Soit que ſon ieune cœur ne puiſſe eſtre addouci,
Soit qu'aux pleurs & aux cris il deuienne endurci,
Soit qu'elle n'ait pitié d'vn tourment qu'elle ignore,
Ou ſoit que comme femme elle hait qui l'adore,
Ou ſoit que mon penſer luy ſemble audacieux,
Soit qu'elle vueille voir comme brulent ſes yeux,
Ou qu'elle ſoit d'Amour l'ennemie immortelle,
Autant qu'elle eſt parfaite, autant elle eſt rebelle.
Soit que d'vn feu ſi beau i'aime à me conſumer,
Soit que le temps m'ait fait aux maux accouſtumer,
Soit que mon entrepriſe aſſez me recompenſe,
Soit que l'eſprit s'obſtine en trouuant reſiſtance,
Soit que le cours du Ciel m'ait donné ceſte loy,
Soit que mon mal s'oublie alors que ie la voy,
Soit que tant de beautez ne la monſtrent cruelle,
Plus elle eſt inhumaine & plus ie ſuis fidelle.
Le feu de ſes beaux yeux par les ans s'eſteindra,
Peut eſtre en mon treſpas ſa rigueur ſe perdra,
Mais pluſtoſt l'air du North ſera chaude la glace,
Le feu ſera peſant, la terre aura ſa place,
Pluſtoſt les corps meſlez ſeront ſans changement,
Pluſtoſt le premier Ciel perdra ſon mouuement,
Pluſtoſt ſe confondra la ſuite vniuerſelle
Que ma foy ſe corrompe, ou que i'adore qu'elle.

XXXIII.

Quand ie vous voy ſi belle, ô ma douce aduerſaire,
Ie dy d'eſtonnement & d'amour tranſporté,
Si ma flamme doit croiſtre eſgale à ſa beauté,
Que ſera-ce de moy? que faut-il que i'eſpere?
Celle qui fut promiſe au Troyen pour ſalaire,
Cauſe du long debat ſi ſouuent rechanté,
Qui tint les Grecs dix ans autour d'vne cité,
N'auoit tant d'hameçons pour les ames attraire.
Quand en la mer Pontique errant en maints deſtours
Le Danube orgueilleux vient deſcharger ſon cours,
Il rend long temps apres douce l'humeur ſalee.

Vos beautez tout de mesme entrans dedans mon cueur,
Destrempent doucement son amere langueur,
Et parmi mes ennuis la liesse est meslee.

XXXIIII.

Pour alleger mon esprit languissant,
Qu'Amour tenaille à secrettes attaintes,
Dequoy faut-il que ie face mes plaintes
Quand de hauts cris ie vay l'air remplissant?
De moy? nenni: car i'estois impuissant
Pour resister à deux deitez saintes,
Qui par la force & par leurs douces feintes
Eussent rendu tout braues obeïssant.
De mes yeux? non: par eux ie voy ma Dame.
Et d'elle? moins: elle fait qu'en mon ame
Tous bas desirs par son feu sont esteints.
Amour aussi n'eust sceu mieux me contraindre.
Que veux-ie donc? rien, fors que ie me plains
Que ie ne sçay dequoy ie me doy plaindre.

XXXV.

Pource que ie vous aime à l'esgal de mon ame,
Ie vous voy contre moy la haine entretenir:
Or si l'inimitié mon amour fait finir,
Changeant de naturel, m'aimerez-vous, Madame?
Mais en vain pour mon bien tel secours ie reclame,
Car vous pourriez plustost amante deuenir,
Que pour quelque accident qui me sceust aduenir,
Ie sentisse en l'esprit moins d'amoureuse flame.
Le roc de vostre cœur de glaçons remparé,
Plustost s'esclatera d'vn feu demesuré,
Que l'ardeur qui m'allume en rien soit consumee.
Et puis i'aime trop mieux vous aimer sans espoir,
Que ne vous aimant point à mon gré vous auoir.
„ Car l'amant est tousiours plus diuin que l'aimee.

XXXVI.

Le rayon d'vn bel œil flamboyant & leger,
Passant comme vn esclair ma poitrine a percee,
Et par sa viue flamme en mon cœur elancee,
N'a rien laissé dedans de mortel à purger.
Depuis vostre beauté s'y est venu loger,
Trouuant la place vuide, & sans nulle pensee,

Et pour

Et pour toute la flamme autour d'elle amassee,
Sa glace & ses froideurs elle ne veut changer.
Peut estre à fin qu'vn iour, quand ma despouille entiere
Sera reduite en cendre, & faute de matiere
S'amortira d'vn coup mon triste embrazement,
Elle sorte du feu sans qu'elle en soit atteinte,
Pour ietter, sacrilege, au vent ma cendre esteinte,
Et sur mon ombre encore auoir commandement.

XXXVII.

Si vostre esprit diuin tout au Ciel addonné
Vn iour tant seulement s'abaissoit en la terre,
Pour voir de quels liens vostre rigueur m'enserre,
Assez ie me tiendrois en mes maux guerdonné.
Mais depuis tant d'hyuers que ie suis enchaisné,
Et que l'aueugle Amour coup dessus coup m'enferre,
Vous ignorez encor de m'auoir faict la guerre,
Et que vaincu de vous ie sois si mal mené.
Reconnoissez vos coups qu'autre ne m'eust sceu faire,
Reconnoissez les traits de vostre œil aduersaire,
Et piteuse à la fin dites tout bas de moy,
Le mal de cest Amant ne vient que de me suiure,
Par trop d'affection il est mort dedans soy,
C'est raison qu'en mon cœur ie le face reuiure.

XXXVIII.

I'auoy creu que l'espoir du fruict que l'on desire
Rendoit l'amour durable & luy donnoit pouuoir,
Et que le bien du tout impossible d'auoir,
Se desiroit sans peine & sans donner martyre.
Ie dure toutesfois, bien que sous vostre Empire
Rien sinon des tourmens ie n'attens receuoir,
Et sens maintes douleurs mon courage esmouuoir,
Tandis qu'à l'impossible aueuglément i'aspire.
Il est vray bien souuent que mon feu si bruslant,
Faute d'vn peu d'espoir se fait moins violant,
Et qu'il reste tousiours de la glace en mon ame:
Mais ie ne laisse pas d'aimer & d'endurer,
Et s'il m'estoit permis en aimant d'esperer,
Il n'y a rien en moy qui ne fust tout de flame.

XXXIX.

O miserables Yeux aussi fous que dolants,
Qui vous fait auiourdhuy lascher tant de fontaines?
Sentez-vous plus qu'hier de douleurs & de peines
Perdant de vostre iour les rais estincelans?
Ce que d'vn mal nouueau les accez violans
Vous cachent vne fois, ses rigueurs inhumaines,
Ses courroux, ses fiertez de froideur toutes pleines,
Mille fois sans raison vous le furent celans.
Et puis quand vous seriez cent mille ans aupres d'elle,
Deuez-vous esperer qu'elle en soit moins cruelle,
Et qu'ayez à la fin fauorables les Cieux?
Non non, ne pleurés point deux ou trois iours d'absence,
Pleurez le premier iour que vous veistes ses yeux,
Qui de tous vos malheurs fut la seule naissance.

STANSES.

ALORS qu'aupres de vous la Fortune m'appelle
M'ouurant tous les thresors que recellent les Cieux
Trop foible à contemple: vne chose si belle,
Ie me courrouce à moy de n'auoir que deux yeux:
Mais las! c'est pour mon mal que i'en veux dauantage,
Car ie ne voy que trop ma perte & mon dommage.

Mes yeux sont assez clairs pour lire en vos beautez
L'irreuocable loy de ma mort asseuree,
Et pour voir que trop haut mes desirs sont portez,
Ayans l'aile tardiue & foible & mal ciree,
Pour voir qu'à vos Soleils leurs cerceaux se desfont,
Et que tout mon espoir comme neige se fond.

O miserable veüe à pleurer condamnee!
Tu le vois maintenant qu'il n'en est plus saison,
Et tu ne le veis pas à l'heure infortunee
Que pour vn doux regard tu vendis ma raison:
Mais surprise & rauie, & d'amour affolee
T'esgayois en l'obiet qui mon ame a brulee.

Fay donc de ton erreur maintenant penitence,
Pleurant les passions qu'au cœur tu fais sentir.
Mais qui pourroit pleurer vne si belle offense?
C'est pecher doublement que de s'en repentir.
Non, ne le faisons pas, mais monstrons au contraire
Que ce malheur forcé nous est heur volontaire.

CHAN-

CHANSON.

AMOVR oyant tant renommer
La Venus qui me fait aimer,
Entreprist vers elle vn voyage,
Tant il est desireux du beau !
Et se feit oster son bandeau
Pour mieux voir si parfaict ouurage.
Alors raui de tant d'attraits,
Et nauré de ses propres traits,
Sus sus, dit-il, qu'on me rebande,
Aussi bien reuolant aux Cieux
Il ne faut pas que ie m'attende
De voir rien d'esgal à ses yeux.

XL.

Ie pars, non point de vous, mais de moy seulement,
Car ie laisse mon ame, à fin qu'elle vous suiue,
Et ne vous estonnez que sans ame ie viue,
Amour me fait mouuoir par son feu vehement.
Ie ne vous laisse point à ce departement,
Bien que vous presumiez n'estre iamais captiue:
Car ie vous porte au cœur si belle & si naïfue,
Que n'auez rien en vous qui n'y soit viuement.
Mais pourtant ma douleur n'est par là diuertie,
Car i'emporte de vous ceste seule partie,
Qui refraichit ma perte & l'en fait souuenir.
Puis ie crains d'autre part sçachant vostre rudesse,
Que vous receuiez mal l'ame que ie vous laisse,
Et que vous ne vueillez auec vous la tenir.

Dialogue.

QVE sera-ce de vous priuez de la lumiere,
Pauures Yeus dont le Ciel vous contraint separer?
Nous ferons de nos pleurs vne large riuiere,
Et serons tousiours clos si ce n'est pour pleurer.
Vous aurez pour confort la pourtraiture sainte,
Qu'amour en mon esprit viendra representer.
Au cœur tant seulement seruira ceste feinte,
Mais rien sinon le vray ne nous peut conforter.

Cherchez donques ailleurs plaisir qui vous contente
En tant d'obiets diuers si plaisans & si beaux.
Lors que nous l'essayons nostre douleur s'augmente,
Trouuans au lieu du iour de bien petits flambeaux.
Trompez-vous, & croyez de ces lumieres claires
Que c'est le beau Soleil qui vous peut consoler.
On ne se trompe point en choses si contraires,
Et nous ne voyons rien qui le puisse esgaler.

XLI.

Quel Ciel noirci de pluye, ou quel nuage espais,
Quel desert separé, quel autre assez sauuage,
Me recelle inhumain l'air de ce beau visage
Qui pleuuoit en mon cœur tant de feux & de traits?
Qui m'a si tost changé mon repos & ma paix
En guerre & en discord, mon temps calme en orage?
Qui de tant de fureurs a comblé mon courage?
Amour, conte-le moy. Las cruel, tu te tais!
Que ie vous porte enuie, ô bois, ô monts, ô plaines!
Hé que ne fait le Ciel pour adoucir mes peines
Que ie sois parmi vous en oiseau transinué,
En arbre, en fleur, en roc, en fontaine champestre?
Il ne m'en chaut en quoy, pourueu que ie peusse estre
Plus souuent esclairé des yeux qui m'ont tué.

XLII.

De ces Yeux, rigoureux, où ma mort se peut lire,
Contre ma volonté le Ciel me tient absent,
Ie dirois pour mon bien, si mon cœur languissant
Trouuoit quelque allegeance au feu qui le martyre.
La fin d'vn de mes maux est naissance d'vn pire,
Mon esperance est foible, & mon desir puissant,
Tandis, fieres beautez, qui m'allez meurtrissant,
Soit mon bien ou mon mal sans fin ie vous desire.
Clairs miroirs de mon ame, yeux des miens tant aimez,
Qui si loing de mon cœur tousiours le consommez,
Roses que le Soleil ne peut rendre seichees,
Filets d'or, chers liens de mes affections,
Et vous beautez du Ciel, graces, perfections,
Helas! pour tout iamais me serez-vous cachees?

STAN-

STANSE.

PRIVE du bel astre amoureux
A qui mon ame est asseruie,
Entre mille ennuis rigoureux
Le dueil ne peut m'oster la vie.
Au retour par contraire effort,
Si l'aise d'esprit ne me priue,
Liesse ou douleur excessiue
Ne suffit pour donner la mort.

XLIII.

Demain i'espere voir la beauté qui m'affole,
Et cest œil gracieux mon superbe vaincueur,
Voir ceste viue glace & m'en brusler le cœur,
Et rauir mes esprits en sa douce parole.
Mais, ah Dieu ! que le temps legerement s'enuole
Alors qu'en la voyant i'adouci ma langueur !
Et qu'helas ! au contraire, il est plein de longueur
Quand pour en estre loing ie pleure & me desole !
Que dy-ie en estre loing ? ie la voy sans cesser,
Et suis tousiours aupres du cœur & du penser.
Car si la nuict cruelle au soir m'en faict distraire,
Mon esprit amoureux ne part point de ses yeux,
Comme le beau Soleil ne part iamais des Cieux,
Bien qu'il coure en tournãt l'vn & l'autre hemisphere.

CHANSON.

O BEAVX ennemis de mon cœur,
Yeux les boute-feux de nos ames,
Que vous estes pleins de rigueur,
Vous n'aimez que meurtres & flames !
Vos traits de ma mort glorieux
Blessoyent bien de plus douce sorte,
Quand l'Espoir riant à mes yeux,
De mon cœur vous trahit la porte.
Trompé ie me soumis à vous,
Lors priuez de toute rudesse :
Mais las ! pouuiez-vous estre doux
Estans les yeux de ma Maistresse ?

XLIIII.

Helas! que veux-ie faire? à quoy suis-ie reduit:
Quel malheureux Destin ma fortune dispose?
Quel bandeau tenebreux rend ma paupiere close?
Quelle erreur furieuse à la mort me conduit?
Le pauure Laboureur seme en espoir de fruit,
Tout discours, tout effet ha pour but quelque chose,
Ie suis seul malheureux qui rien ne me propose
Qu'ennuy, perte, regret du Dieu qui me seduit.
Des fortes mains d'Hercul' veux-ie arracher la masse?
Humilier vn Tigre? eschauffer de la glace?
Non, il faut par raison corriger ma fureur,
Et des griffes d'Amour retirer nostre vie.
Si celle que ie sers en ha si grand' enuie,
L'aimant sans esperance, aimons-la sans douleur.

XLV.

On lisoit en ses yeux vne paix eternelle,
Lors qu'en sortant du Ciel sa beauté m'apparut,
Et mon ieune Desir follement y courut,
Comme vn gay papillon au feu de la chandelle:
Mes trauaux endurez, ma liberté nouuelle,
Mes desseins, mes sermens, rien ne me secourut,
Soudain tout me trahit, se rendit, ou mourut:
Dieux! comme vne rigueur peut-elle estre si belle?
Depuis ie n'ay vescu que comme elle a voulu,
Bandé contre moy-mesme, à ma mort resolu,
N'esprouuant que tempeste en la mer plus paisible,
Au gré des passions contrairement poussé:
Las! fussé-ie vne roche en quelque mont glacé,
Sans estre à tant de feux si vif & si sensible.

XLVI.

Echo, nymphe iadis d'amoureuse nature,
Qui n'es rien maintenant qu'image de la vois,
Et qui dans ce val creux caché d'vn peu de bois,
D'air & de bruit lasché prens vie & nourriture:
Si tost que ie me plains du tourment que i'endure
Pour auoir desiré plus que ie ne deuois,
Tu m'annonces mes maux, taschant si tu pouuois
Me diuertir de suiure vne beauté si dure.
Quand en me souuenant du mal que i'ay passé,

Ie dis,

Ie dis, Mais que feray-ie ayant tant pourchassé?
Chassé, me respons-tu d'vn accent lamentable.
Et quand plus curieux du cours de mes malheurs
Ie demande, Hé comment finiront ces clameurs?
Meurs, est lors de ta voix l'oracle irreuocable.

XLVII.

La garnison d'ennuis, qu'Amour fait demeurer
En mon cœur pour sa garde, est si grande & si forte,
Qu'il ne faut auoir peur qu'vn seul soupir en sorte,
Ne qu'il puisse en ses maux seulement respirer.
Si quelque heureux plaisir se veut auanturer
D'approcher de mon cœur, à fin qu'il le conforte,
Il esprouue à son dam qu'il se faut retirer:
Car s'il veut passer outre, on le tue à la porte.
Le Desespoir sanglant capitaine inhumain,
Sans iamais se lasser tient les clefs en la main,
Et ne fait rien entrer que du parti contraire.
Tous pensers gracieux il en a sceu bannir,
Mes esprits seulement n'oseroyent s'y tenir,
S'ils n'estoyent affligez & comblez de misere.

XLVIII.

A peine vn doux Printemps commençoit à pousser
Le poil au lieu de fleurs au bas de mon visage,
Quand ainsi qu'vn Soleil sans nue & sans ombrage
Vostre œil vint sa lumiere en mon ame élancer:
Ses rayons gracieux, luisans sans m'offenser,
Eschaufferent vn temps doucement mon courage,
Mais comme il poursuiuit plus auant son voyage,
De mille feux ardans ie me senti presser.
Alors vint mon Esté, qui las! encore dure,
Dont le chaud feit mourir mon espoir en verdure,
Sans que ie peusse voir vn seul de ses fruits meurs:
Et croy que de tout poinct il eust seché mon ame,
N'estoit qu'incessamment ie tempere sa flame
Des vents de mes soupirs, & des eaux de mes pleurs.

XLIX.

Ie porte plus au cœur d'amours & de tourmens,
Qu'on ne voit dans le Ciel de luisantes images,
D'eaux en mer, d'herbe aux prez, de sablons aux riuages,

Qu'vn

Qu'vn siecle n'a de iours, qu'vn iour n'a de momens.
Ma bouche n'ouure pas moins de gemissemens,
Ie ne cele en l'esprit moins de feux & d'orages,
Mes yeux ne laschent pas moins d'humides nuages,
Et moins mon estomach de braisiers vehemens.
Entre tant de suiets, de vaincus, de rebelles,
Qu'Amour a fait gesner en ses chartres cruelles,
Ie suis le plus maudit & le plus languissant.
Il a changé pour moy toute douce nature,
Aux autres d'esperance il donne nourriture,
Et de pur desespoir il me va repaissant.

L.

Vous qui fuyez les pas du vulgaire ignorant,
Et par maints grands labeurs gaignez la connoissance
Des secrets de Nature admirable en puissance,
D'entre les faulsetez la verité tirant :
S'il est vray qu'à son bien tout homme aille courant,
D'où vient que ie sois seul suiuant ce qui m'offense ?
D'où vient qu'en le sçaschant ie n'y fay resistance,
Mais que de mon bon gré ie le vay procurant ?
Ou si c'est mon vray bien que d'adorer Madame,
Pourquoy son doux regard n'appaise-til mon ame ?
D'où me vient tant de glace & de bruslans trespas ?
S'ils naissent de la voir, comment se peut-il faire,
Que i'y coure à toute heure ardant & volontaire,
Et craigne moins la mort que de ne la voir pas?

LI.

Qu'auancé-ie en l'aimant, sinon que ie fay perte
De moy, de mes souspirs, de mes pas, de mon temps?
Helas ! que ne sont donc mes desirs moins constans,
Sans qu'ainsi ie m'eslance à ma mort toute ouuerte ?
La douleur que pour elle en trois ans i'ay soufferte,
L'ennuy sechãt mõ teint en son plus doux printemps,
A l'enui de ma foy mes douleurs augmentans,
La pitié de son ame assez m'ont descouuerte.
I'ay tant versé de pleurs qu'vn marbre en fust caué,
Dessus vn Diamant mon mal i'eusse engraué,
Et ie n'auance rien, tousiours elle est cruelle.
Le propre d'vn suiet sans le suiet ne faut,
„ Le feu ne seroit feu s'il cessoit d'estre chaud,
„ S'elle estoit sans rigueur ce ne seroit plus elle.

LII.

Si la vierge Erigone, Andromede, & Cythere,
Astres pleins d'amitié, benins & gracieux,
Font le Ciel plus aimable, & l'embellissent mieux
Que le noir Scorpion, l'Hydre & le Sagittaire :
Pourquoy ne changez-vous ce courage aduersaire?
Pourquoy ne sont plus doux vos propos & vos yeux!
Pourquoy vous adorant m'estes-vous si contraire ?
Pourquoy me rendez-vous malade & furieux?
Quand vous m'aurez tué pour vous auoir aimee,
Vous serez par les Dieux en astre transformee,
Haineux, rouge de sang, d'orgueil & de fureur :
Et tous ceux qui sçauront ma mort non meritee,
Diront en vous voyant, ô flambeau plein d'horreur,
Tousiours des vrais amants soit ta flamme escartee.

LIII.

En fin l'Amour cruel à tel point m'a rangé,
Que ma triste despouille en cendre est conuertie,
Et vostre cruauté ne s'est veüe amortie,
Que mon cœur par le feu n'ait esté saccagé.
Au moins pour le loyer de m'auoir outragé,
Faites ainsi que fait la Royne de Carie,
Non par amour comme elle, ains pleine de furie,
Beuuez le peu de cendre en quoy ie suis changé.
La soif de me tuer s'esteindra dans vostre ame,
Et ma cendre qui couue vne eternelle flame,
Fera que vos glaçons se fondront tout soudain.
Mais ce qui plus rendroit ma douleur consolee,
Seroit de me voir clos dans vn tel Mausolee.
Fut-il onc monument si beau que vostre sein?

LIIII.

Ces pleurs tirez du cœur ie t'offre en sacrifice,
Pour flechir ton courroux, Parque au cœur indomté:
Las ! pardonne à Madame, & par ta cruauté,
Ne fay point que d'Amour la puissance finisse.
Si tu desires tant d'exercer ton office,
Passe moy de ton dard d'vn à l'autre costé,
Et de ceste Deesse espargne la beauté,
Sans appauurir nostre âge auec tant d'iniustice.
Mais si mon ardent cry ne te peut eschaufer,

Et que

Et que, quoy qu'il en ſoit, tu vueilles triomfer
De ſa grace diuine & de ſa forme eſteinte:
Sans oſter aux mortels leur plus riche ornement,
Helas ! contente toy de fraper ſeulement
Celle que dans le cœur ie porte ſi bien peinte.

POVR VN MAL D'YEVX.

QVE ie vous plains, ô mes beaux aduerſaires,
Aſtres diuins, Roys de cœurs & des yeux,
Venus ialouſe, & le Soleil des Cieux
Cachent le iour de vos flammes ſi claires.
L'aueugle enfant, dont ma peine eſt venue,
De ſon bandeau vos rayons tient couuerts,
Mais leur clairté luit & flambe au trauers,
Comme vn eſclair ſe fait iour par la nue.
Phebus, Amour, ou Cyprine la belle
De vos beaux yeux n'obſcurcit la couleur:
Non, c'eſt le Ciel touché de ma douleur,
Qui veut punir leur mauuaiſtié cruelle.
Car ſa faueur ne leur auoit donnee
Tant de clairté, tant d'amours, tant d'appas,
De traits, d'attraits, pour cauſer mon treſpas,
Bruſlant vne ame à vos loix d'eſtinee.
Repentez-vous, & changeant de penſee
Soyez plus douce au cœur qui n'eſt qu'à vous,
Tout auſſi toſt le Ciel vous ſera doux,
Chaſſant le mal dont vous eſtes preſſee.
O Ciel clement, ſi iuſte eſt ma priere,
Guarry ſa veüe, & luy bleſſe le cœur,
Meſme à ſes yeux donne plus de lumiere.
A celle fin de mieux voir ma langueur.

LV.

La beauté de noſtre âge à nulle autre egalee,
Par qui le Roy des cœurs ſon Empire maintient,
Languit dedans vn lict, & la Cour deſolee
En crainte attend la fin du mal qu'elle ſouſtient.
Amour, que penſes-tu ? quel bois, quelle vallee
De Cypre ou d'Amathonte en ce temps te retient?
Ne connois-tu, pauuret, que ſon mal t'appartient,

Et que ta destinee en la sienne est meslee ?
Nous deuons bien tous deux auoir l'esprit transi
En ce courroux du Ciel, que nous menace ainsi
De voir dés le matin nostre clairté rauie.
D'autant que si ce mal d'elle est victorieux,
Tu perdras ton Empire, & ie perdray la vie,
Car mon cœur & tes traits logent dedans ses yeux.

STANSES.

EN fin les Dieux benins ont exaucé mes cris,
La beauté qui me blesse, & qui tient mes esprits
En langueur continue,
Languit dedans vn lict d'vn mal plein de rigueur,
Son beau teint deuient palle, & sa ieune vigueur
Peu à peu diminue.
Plus grand heur en ce temps ne pouuoit m'auenir,
Vn heure en son logis on ne l'eust sceu tenir,
Elle eust fait cent voyages,
Aux festins, aux pardons d'vn & d'autre costé,
Et chacun de ses pas au cœur m'eust enfanté
Mille ialouses rages.
Pour le moins tant de iours qu'au lict elle sera
Nonchalante de soy, ma frayeur cessera:
Car ceux qui me font crainte,
D'approcher de son lict n'auront pas le pouuoir,
Et peut estre le temps qu'ils seront sans la voir
Rendra leur flamme esteinte.
Mais las ! vne autre peur va mon cœur desolant,
Ie voy qu'elle affoiblit, & son mal violant
D'heure en heure prend ame:
La force luy défaut à si grande douleur,
Les roses de son teint n'ont pas tant de couleur,
Ny ses yeux tant de flame.
Et bien elle moura, m'en faut-il tourmenter ?
Rien de mieux en ce temps ie ne puis souhaiter:
Car s'elle m'est rauie,
Et que pour tout iamais son œil me soit couuert,
Mon cœur à tant d'ennuis ne sera plus ouuert,
Sa mort sera ma vie.
Ie n'auray plus l'esprit de fureurs embrasé,
Mon lict ne sera plus si souuent arrosé,
Et la nuict solitaire

Ne m'oira

Ne m'oira tant de fois les hauts Cieux blaſphemer,
Ny la loy des deſtins qui me force d'aimer,
Quand moins ie le veux faire.
Si toſt que ſon beau corps ſera froid & tranſi,
Sur le poinct de ſa mort ie veux mourir auſſi,
La ſentence eſt donnee:
Car ma vie à l'inſtant de regret finira,
Ou par glaiue ou poiſon du corps ſe bannira
Mon ame infortunee.
Auec ce dernier acte à tous ie feray voir
Que moy ſeul en viuant meritoy de l'auoir
Pour mon amour fidelle:
Car de tant de muguets qui l'aiment feintement,
Ie ſuis ſeur que pas vn, fors que moy ſeulement,
Ne ſe tûra pour elle.
Tous mes maux prendront ceſſe en ce commun treſpas,
Ie ne douteray plus que iamais icy bas
Son cœur de moy s'eſtrange:
Et i'aime trop mieux voir noſtre mort arriuer,
Que ſi viuans tous deux ie m'en voyois priuer
Par vn malheureux change.
O Mort haſte toy donc, fay ce coup glorieux,
Et de ton voile obſcur couure les plus beaux yeux
Que iamais fit Nature:
Separe vn clair eſprit d'vn corps parfaict & beau
Tu mettras auec elle Amour & ſon flambeau
Dedans la ſepulture.
Las! en parlant ainſi, ie ſens ſoudainement
Vn ſpaſme, vne foibleſſe, vn morne eſtonnement,
Qui pallit mon viſage,
Ma langue s'engourdit, mes yeux sōt pleins d'horreur,
Puis en moy reuenu, deſpitant ma fureur
De ces mots ie m'outrage,
O mechant que ie ſuis! ingrat & malheureux!
Ie ne merite pas d'eſtre dict amoureux,
I'ay l'ame trop cruelle:
Chacun veut de ſa Dame allonger le deſtin,
Et moy ie fay des vœux pour auancer la fin
D'vne qui m'eſt ſi belle.
Il faut bien que la rage ait pouuoir dedans moy,
Et que le troublement qui me donne la loy
Soit

Soit d'vne estrange sorte,
Quand viuant tout en vous, ô mon mal bien aimé,
N'ayant iour que de vous, par vous seule animé,
Ie vous souhaite morte.
Mais plustost les hauts Cieux, & tous les Elemens
Soyent rémis pesle mesle en confus brouillemens,
Le sec auec l'humide:
Puissent tous les humains sans remede finir,
Ains que voye helas! vostre mort aduenir,
O ma belle homicide.
Il est vray que pour vous i'ay beaucoup enduré,
I'ay porté le regard & l esprit esgaré,
I'ay eu la couleur sombre,
I'ay pleuré, i'ay crié, mais souuent sans raison:
Car i'estoy si troublé de ialouse poison
Que ie craignois mon ombre.
Puis quand tous ces soucis pour vous m'iroyent suiuant,
Encore aux ennemis on pardonne souuent,
Quand leur fin est prochaine:
Ioint qu'vn traict de vos yeux doucement elancé,
Et vos propos si doux m'ont trop recompensé
De tant & tant de peine.
O Dieux qui d'icy bas les destins gouuernez,
Et qui des supplians les malheurs destournez,
Oyez ce que ie prie:
Rendez saine Madame auec vn prompt secours,
Et s'il en est besoin, retranchez de mes iours
Pour allonger sa vie.
Et toy Dieu Cynthien, qui fais tout respirer,
Si dés mes ieunes ans on m'a veu t'adorer,
Viens alleger Madame:
Chasse au loin sa langueur, rens luy son teint vermeil,
Soleil, tu aideras à cest autre Soleil
Qui esclaire en mon ame.

LVI.

Que ne suis-ie endormi durant l'obscure nuict
Qui retient mon Aurore & la cache à ma veüe?
O plaisir peu durable! ô douleur mal preueüe!
Certes l'heur des humains comme vn songe s'enfuit!
L'image de ma perte en tous lieux me poursuit,

Et du

Et du plaisir passé le souuenir me tue.
Las! diuine Beauté qu'estes vous deuenue?
Ie suis par vostre eclipse en tenebres reduit.
Ie ne sçay que ie fay, ie ne sçay que ie pense:
Si fay, ie pense en vous, dont l'ennuyeuse absence
Me laisse accompagné de regret & d'esmoy,
Sans cœur, sans mouuement, transi, muet & blesme.
Reuenez donc mõ Tout, pour me rẽdre à moymesme:
Car en vous esloignant, vous m'ostastes à moy.

LVII.

Du premier iour d'Octobre.

Amour, s'il t'en souuient, c'est la troisiesme annee,
Le iour mesme & le poinct qu'à toy ie fu soumis,
Et que le beau desir d'vn bien qui n'est permis
Rendit ma liberté de nouueau renchainee.
Helas! à quels trauaux ma vie est condamnee,
Ie seme au vent mes cris, sans espoir ie gemis,
Mes yeux trop desireux ce sont mes ennemis,
Ma nef sans gouuernail s'esgare abandonnee.
Dieu qu'vn grand' Beauté de grans maux me causa!
Mon sang se gela tout, mon esprit s'embrasa,
Ie perdy la raison, la force, & le courage:
Ie deuins Papillon à ses yeux me bruslant,
Ie vescu Salemandre en feu si violant,
Et fus Cameleon à l'air de son visage.

LVIII.

Cesse ô maudite main, cesse esprit insensé
Trop prompts à mes malheurs d'inuenter & d'escrire,
Puisque l'œil qui me tient esclaue à son empire,
De vos labeurs s'offense & se rend courroucé.
Quand des flambes d'Amour ie seray trop pressé,
S'il faut pour n'estoufer qu'en mes vers ie souspire,
Plaignons tant seulement l'aigreur de mon martyre,
Et taisons de tout poinct celle qui m'a blessé.
Encor pour n'irriter ceste fiere Deesse,
La nuict seul à mon lict i'ouuriray ma tristesse,
Escriuant & tirant de mes yeux maint ruisseau:
Et ce lict seur tesmoin de mes maux incurables,
Sera de tant d'escrits, mes enfans miserables,
Tout en vn mesme temps la tumbe & le berceau.

LIX.

Puissent tousiours durer les ennuis si cuisans,
Dont ma bouche aux regrets sans relasche est cõtrainte
Puis qu'il semble à mõ ame en cent chaisnes estrainte,
Que sa rame & ses fers n'en sont pas si pesans.
La Nuict est ma lumiere, & mes iours plus luisans
Ce sont tristes horreurs pleines d'ombre & de crainte,
Mon repos gist à faire vne eternelle plainte,
Et les lieux de plaisir me sont tous desplaisans.
Ne me laisse donc point, ô dolente pensee,
Renais ainsi qu'vn Hydre en mourant renforcee,
Et ne souffre mon œil de larmes s'espuiser:
Car d'ennuis & de pleurs sans plus ie me contente,
Le souspirer m'est paix: aussi c'est mon attente,
Que l'extreme soupir seul me doit appaiser.

LX.

Vers, engence maudite ingrate à vostre maistre,
Qui seruiez d'affoler mon esprit langoureux,
Et qui par vostre son plus ou moins doulloureux
Faisiez de mon estat la fortune connoistre:
Puisque des ceps d'Amour la Raison me dépestre,
Et le pouuoir tyran d'vn œil trop rigoureux,
Vous serez la victime, ô mes Vers malheureux,
Pour offrir au Démon qui libre me fait estre.
Amour, au lieu du cœur qui t'estoit immolé,
Tien, brule ces papiers, tu l'as assez brulé,
Passe icy ton courroux, ie t'offre ame pour ame.
Ils sont enfans du cœur respirans & viuans,
Et ne font qu'estonner tes fidelles seruans,
Se plaignans sans cesser des rigueurs de ta flame.

LXI.

Puisque tous les malheurs sont pour moy destinez,
Puisqu'auec le desdain ma constance est forcee,
Puisque ma foy se voit d'oubly recompensee,
Et mes yeux pour iamais à pleurer condamnez:
Ie te sacre, ô Vulcan, ces vers infortunez,
Ceste main malheureuse & ceste ame insensee,
Vange moy de moymesme, & ta flamme elancee
Face que promptement ils soyent exterminez.

Mais

Mais ie me doute fort que ces vers & ceste ame
Accoustumez au feu ne craignent point ta flame,
Et que tous tes efforts n'y profitent de rien.
Brusle sans plus les vers & la main malheureuse,
Dieu Vulcan, si tu peux: quant à l'ame amoureuse
Laisses-en faire Amour, il la bruslera bien.

LXII.

Cent fois tout courroucé de voir que mes escris
N'ont peu rendre à m'aimer vostre cœur plus facile,
Iettons (ce dy-ie) au feu cest ouurage inutile,
Aux destins de son maistre il doit estre compris.
Puisque tant de labeurs, de souspirs & de cris
Tous ont esté semez en terroir infertile,
I'en veux brusler l'histoire, & suiure vn autre style,
Ce n'est que trop chanté d'Amour & de Cypris:
Vostre iniuste rigueur me pousse à cest outrage,
Mais de les mettre au feu ie n'ay pas le courage,
Voyant vostre beau nom en mille endroits semé.
Donc qu'ils restent viuans, puisque la mesme flame,
Feroit aussi mourir les honneurs de Madame,
Il suffit que sans eux ie sois seul consommé.

LXIII.

Ie verray par les ans vangeurs de mon martyre
Que l'or de vos cheueux argenté deuiendra,
Que de vos deux Soleils la splendeur s'esteindra,
Et qu'il faudra qu'Amour tout confus s'en retire.
La beauté qui si douce à present vous inspire,
Cedant aux loix du Temps ses faueurs reprendra,
L'hiuer de vostre teint les fleurettes perdra,
Et ne laissera rien des thresors que i'admire.
Cest orgueil desdaigneux que vous faict ne m'aimer,
En regret & chagrin se verra transformer,
Auec le changement d'vne image si belle:
Et peut estre qu'alors vous n'aurez desplaisir
De reuiure en mes vers chauds d'amoureux desir,
Ainsi que le Phenix au feu se renouuelle.

LXIIII.

Le serain de mes iours commence à se troubler,
Mon esprit deliuré retourne à la contrainte,
Et l'amoureuse ardeur que ie pensois esteinte,

Reprend

Reprend nouuelle vie, & se veut redoubler.
Pren garde à toy, mon Cœur, mets peine à rassembler
Ta raison qui s'esgare, & fait place à la crainte:
Tourne ailleurs tes desirs, sans qu'vne œillade feinte
De tant de vrais ennuis vienne plus te combler.
Ne te rembarque point sur vne mer de larmes,
Meurs plustost au combat que de rendre les armes,
Et que le seul desdain ait pouuoir dedans toy.
Las ie le veux assez, i'y consens, ie l'approuue,
Ie ne sçay quoy pourtant de plus puissant se trouue,
Qui de rechef m'enchaisne & me donne la loy.

LXV.

Chercher depuis trois iours à viure en solitude,
Me cachant de tous ceux que i'aimoy parauant,
Resuer lors que ie parle, & souspirer souuent,
Et des liures d'Amour faire ma seule estude:
La nuit me plaindre au lict que la plume est trop rude,
Accuser le Soleil si lent en se leuant,
Fonder mille desseins sur le sable mouuant,
Et n'abhorrer plus tant le nom de seruitude:
Repenser cent fois l'heure vn semblable penser,
Pour les ombres du faux la verité chasser,
Me plaindre & ne sçauoir qu'aucun mal ie soustienne:
Trouuer comme vn nectar mon pleur delicieux,
Et n'auoir qu'vne image en l'esprit & aux yeux,
Font signe encore en moy de la flamme ancienne.

LXVI.

Beaux Yeux par qui l'Amour entretient sa puissance,
Qui vous iuge mortels se va trop abusant:
Si vous estiez mortels, vostre esclair si luisant
Ne me rendroit pas Dieu par sa douce influence.
Donc vous estes diuins, & tirez vostre essence
De l'eternel Amour l'Vniuers maistrisant:
Mais d'où vient, s'il est vray, vostre feu si cuisant?
„ Car ce qui vient du Ciel ne peut faire nuisance.
Voila comme en l'esprit de vous ie vay pensant,
Puis en fin ie resouls que le Ciel tout puissant,
Vous a faits ainsi beaux, clairs, fiers & pitoyables,
Non pas que l'âge ingrat merite de vous voir,
Mais à fin de monstrer, qu'il ha bien le pouuoir
De former des Soleils plus que l'autre admirables.

LXVII.

Vrais Souſpirs qui ſortez de la flamme cruelle,
Dont mon cœur amoureux eſt ceint de tous coſtez,
Allez, & de voſtre air chaudement eſuentez
Ce beau ſein, où la neige en tout temps eſt nouuelle.
Faites par voſtre ardeur que le froid ſe deſgelle,
Qui nuiſt aux doux printemps de ces ieunes beautez,
Et puis d'vn petit bruit baſſement luy contez
Combien de fois le iour ie vay mourant pour elle.
Vous luy direz ainſi, Noſtre eſprit enflammé,
Sort du feu de vos yeux dans vn cœur allumé,
Il eſt voſtre, Madame, & rien ne peut l'eſteindre,
Pourtant receuez-nous. Lors entrans peu à peu,
Faites tant qu'à la fin elle brule en ſon feu,
Et connoiſſe à l'eſſay ſi i'ay tort de me plaindre.

LXVIII.

Que d'agreables feux, que de douceurs ameres
Retire en mon eſprit voſtre œil mon beau vaincueur:
Cypre, Paphos, Eryce, Amathonte & Cytheres
Ne logent tant d'Amours que i'en ay dans le cueur.
Ie veux mal aux Deſtins, dont les loix aduerſaires
M'ont ſi tard fait ſentir voſtre aimable rigueur:
Le temps veſcu deuant ne m'eſtoit que langueur,
Et mes plus clairs obiets des horreurs ſolitaires.
A ceſt heur maintenant bien que tard deſtiné,
Ie me vante entre tous l'amant plus fortuné:
Et pourueu que le Sort ne rompe mes lieſſes,
Gardez pour vous le Ciel, ſainte troupe des Dieux,
Beuuez voſtre Nectar, carreſſez vos Deeſſes,
Mortel ie ne ſeray ſur voſtre aiſe enuieux.

LXIX.

Ma belle & chere mort, pourquoy me tuez-vous,
Doutant contre raiſon de ma foy pure & ſainte?
Helas c'eſt moy, mō Cœur, qui ſeul dois auoir crainte,
Quand ie voy vos beautez admirables de tous.
Tant d'amours, tant d'attraits rigoureuſement doux,
Ce teint, ce ris, ce front où la grace eſt empreinte,
Et ces beaux nœus chatains, dont ſi ferme eſt l'eſtrain-(te,
Sont aſſez de ſuiets pour me rendre ialoux.
Laiſſez-moy donc tout ſeul aualer ce breuuage,

Et croyez

Et croyez qu'en l'esprit ie n'ay que vostre image,
Ie la sers, ie l'adore, à toute heure, en tous lieux.
Ie iure vos beautez & vos graces parfaites,
Que ie ne suis plus rien que tel que vous me faites,
Et que ie vy sans plus comme il plaist à vos yeux.

CHANSON.

HELAS que faut-il que ie face
Pour monstrer quelle est mon amour,
Quand brulant pour vous nuict & iour,
Vous pensez que ie soy' de glace?
A fin d'auerer toute feinte,
Ouurez mon cœur que vous auez,
Et mes vœus plus ne receuez
Si dedans vous n'estes emprainte.
Mais pour y grauer autre image,
Le trait d'Amour n'est assez fort,
Elle y sera iusqu'à la mort,
Et plus s'il se peut dauantage.
Mes desirs de vous prennent vie,
Et cest heur les rend glorieux:
Asseurez-moy de vos beaux yeux,
Amour & Venus ie desfie.
Il a bien fallu, ma Deesse,
Que mon cœur fust de diamant,
Pour durer au feu vehement,
Et aux coups de vostre rudesse.
Non, il n'en est point sur la terre,
Qui garde en l'esprit tant de foy:
Ie n'ay rien fragile de moy,
Que mes courroux qui sont de verre.

LXX.

Vous m'auez tant appris à languir miserable,
Et suis à vos courroux si fort accoustumé,
Que quand aucunesfois vous m'estes fauorable
Ie ne puis m'asseurer d'estre de vous aimé.
Mon cœur tremble tousiours, bien qu'il soit enflammé,
Et qu'il brule en hyuer d'vne ardeur incroyable:
Ma foy comme mon mal en tout temps est durable,

Mais des aîles d'Amour mon bien est emplumé.
Les heures sans vous voir me sont longues annees,
Les ans que ie vous voy me sont courtes iournees,
Pres & loing toutesfois ie meurs d'affection:
Ie pleure & suis contant, ie m'asseure & souspire,
Ne sçachant que ie veux ie sçay que ie desire,
Et l'heur comme l'ennuy me donne passion.

LXXI.

Las! temperez vn peu ce despit embrasé,
Qui fait naistre en mõ cœur tant d'emeutes soudaines
Les fiertez de vostre œil ne sont moins inhumaines,
Que douce est sa lueur lors qu'il est appaisé.
Quel serment, non de pleurs, mais de sang arrosé,
Peut rendre en vous seruant mes paroles certaines,
Puis qu'auec tant de foy, de constance & de peines,
Vous croyez que mon cœur soit traistre & desguisé?
Si i'aime autre que vous qu'en viuant ie languisse,
Et qu'apres mon trespas le plus cruel supplice
Qui soit dans les Enfers semble trop doux pour moy.
Las! ie n'aime que vous, ny ne le sçauroy faire:
Soyez donc aussi prompte à guerdonner ma foy,
Comme vostre rigueur fut prompte à me desfaire.

LXXII.

Qu'on ne me prenne pas pour aimer tiedement,
Pour garder ma Raison, pour auoir l'aime saine:
Si comme vne Bacchante Amour ne me pourmene
Ie refuse le tiltre & l'honneur d'vn Amant.
Ie veux toutes les nuicts soupirer en dormant,
Ie veux ne trouuer rien si plaisant que ma peine,
N'auoir goutte de sang qui d'Amour ne soit pleine,
Et sans sçauoir pourquoy me plaindre incessamment.
Mon cœur me desplairoit s'il n'estoit tout de flame,
L'aise & le mal d'amour autremẽt n'õt point d'ame:
Amour est vn enfant sans prudence & sans yeux,
Trop d'aduis & d'esgard sied mal à sa ieunesse.
Aux Conseillers d'estat ie laisse la sagesse,
Pour m'en seruir comme eux lors que ie seray vieux.

LXXIII.

Le iour malencontreux que mon ame peu sage
Ioüa pour vn regard l'aise & la liberté,

Ie ne

Ie ne me doutoy pas qu'vne ieune beauté
Recelast vn cœur double, infidelle & volage.
Les ſerpens venimeux, naiz pour noſtre dommage,
Au lieu plus chaud d'Afrique & plus inhabité,
Dés le premier abord font voir leur cruauté,
L'œil & le port des Ours eſt teſmoin de leur rage:
Le contraire en vous ſeule a trahi mon repos,
Car vos geſtes ſi doux, vos yeux & vos propos
Ne reſpirent que ioye & douceur amiable.
Ie te puis, ô Nature, à bon droit accuſer,
Tu luy deuois donner, pour ne nous abuſer,
Ou le cœur plus benin, ou l'œil plus effroyable.

STANSE.

VOVS m'auez faict ietter au plus vif de la flame
Vn Sonnet que du cœur l'Amour m'a faict ſortir:
Si c'eſt pour appaiſer les courroux de voſtre ame,
La vengence eſt petite, il n'en peut rien ſentir.
Ah! non, vous l'auez faict pour ſauuer voſtre gloire,
Qui couroit grand peril ſans ceſt embraſement:
Car en brulant mes vers, ie brule auſſi l'hiſtoire
De voſtre tyrannie, & de mon long tourment.

LXXIIII.

Se faſcher des propos d'vn Amant courroucé,
A qui l'accez du mal fait tenir ce langage,
Et prendre garde à luy comme s'il eſtoit ſage,
Monſtre que voſtre eſprit d'Amour n'eſt point bleſſé.
Las! noſtre egal deſir en vous eſtant ceſſé,
Touſiours plus ardemment me deuore & ſaccage:
Et c'eſt ce qui m'affole & me comble de rage
De voir voſtre cœur libre & le mien enlacé.
Encore au lieu de m'eſtre & douce & ſalutaire,
Vous mettez ſans pitié le feu dans mon vlcere,
Et contre vn furieux vous entrez en courroux.
Las! par trop vous aimer i'ay ceſte frenéſie.
„ Touſiours l'exces d'Amour ſe change en ialouſie,
Quand i'aime tiedement ie ne ſuis point ialoux.

LXXV.

Nuict, mere des ſoucis, cruelle aux affligez,
Qui fais que la douleur plus poignante eſt ſentie,
Pource que l'ame alors n'eſtant point diuertie,

Se donne toute en proye aux penſers enragez:
Autresfois mes trauaux tu rendois ſoulagez,
Et ma ieune fureur ſous ton ombre amortie:
Mais helas! ta faueur s'eſt de moy departie,
Ie ſens tous tes pauots en eſpines changez.
Ie ne ſçay plus que c'eſt du repos que tu donnes,
La douleur & l'ennuy de cent pointes felonnes
M'ouurent l'ame & les yeux en ruiſſeaux trâsformez.
Apporte, ô douce Nuict, vn ſommeil à ma vie,
Qui de fers ſi peſans pour iamais la deſlie,
Et d'vn voile eternel mes yeux tienne fermez,

LXXVI.

O Foy, qui dans mon ame as choiſi ta retraitte,
Ne trouuant autre part nul ſeiour aſſeuré
En ce ſiecle infidele, où le monde eſgaré
Auec rage & meſpris t'offenſe & te reiette:
Si durant que le Ciel plus rudement me traitte,
Si quand ie pers le bien par merite eſperé,
Mon eſprit de conſtance eſt plus fort remparé,
Et rend à ſa vertu la Fortune ſuiette:
Deeſſe, en ma faueur veille ſoigneuſement
A conſeruer ma flamme ardente inceſſamment,
Fay qu'elle s'entretienne & ne ſoit conſommee:
Car quand le feu d'Amour dedans moy s'eſteindra,
Ma vie au meſme inſtant tout à coup defaudra,
Dans ce tiſon fatal ma Parque eſt enfermee.

LXXVII.

En moy ſeul la douleur au temps fait reſiſtance,
Et lors que par raiſon ie taſche à la domter,
Ainſi qu'vn grand torrent que lon penſe arreſter,
Elle rompt la chauſſee & croiſt en violence:
Poignante, aſpre importune & fiere ſouuenance,
Veux-tu donc nuict & iour mon eſprit tourmenter?
Pour Dieu ceſſe vn petit, ſans me repreſenter
Vn bien dont pour iamais i'ay perdu l'eſperance.
Et toy mon triſte Cœur, d'infortunes comblé,
Naguere ſi ſerain, maintenant ſi troublé,
Voy comme en tous nos faits l'inconſtance ſe iouë.
Apres l'aiſe & le bien les ennuis ont leur tour.
Reconforte toy donc apprenant que d'Amour,
Non moins que de Fortune, eſt legere la rouë.

LXXVIII.

Chere & chaste Deesse honneur de ces bas lieux,
Orient de mon ame, astre de ma pensee,
Pourquoy tant de saisons tenez-vous eclipsee
Sur mon seul horrizon la clairté de vos yeux?
Quel horrible peché me fait haïr des Cieux?
Qu'ay-ie fait, qu'ay-ie dit pour vous rendre offensee?
Ah! s'il m'estoit permis, i'ay l'ame si pressee
Que ie maudiroy tout, & Deesses & Dieux.
Apres m'auoir purgé de toute amour volage,
Apres auoir marqué mon cœur de vostre image,
Comme estant trop à vous, vous l'auez reietté.
Fut-il onc dans le Ciel deité si cruelle
Qui peust auoir en haine vn cœur n'adorant qu'elle,
Et mespriser le temple où son nom est chanté?

LXXIX.

Ie ne puis par mes pleurs flechir vostre courage,
Qu'vne erreur bien legere a rendu courroucé,
Erreur naissant d'Amour, dont ie suis si pressé,
Que souuent de Raison il m'oste tout vsage.
Vous me voulez punir comme si i'estoy sage,
Et vous le sçauez bien, i'ay l'esprit offensé:
Doit-on auoir esgard à vn homme insensé
Quand durant sa folie il fait quelque dommage?
I'estois en mon accez, la fureur me tenoit,
Et de vous seulement ce transport me venoit:
N'y prenez donc point garde, ô ma belle aduersaire,
Sinon, qu'auancez-vous? ie suis si mal traité,
Gesné, brulé, nauré, desolé, tourmenté,
Que plus de nouueau mal vous ne me pouuez faire.

LXXX.

Espoir faux & trompeur, qu'apres mainte grand' perte
De temps & de labeurs à la fin i'ay connu,
Cherche vn autre que moy pour te voir bien venu:
Ta fraude en mon endroit est trop fort descouuerte.
I'ay presque veu secher ma saison la plus verte,
Durant que tes appas ont mon cœur detenu,
Et tout le beau loyer qui m'en est reuenu
C'est qu'à mille regrets ma poitrine est ouuerte.
De rechef toutesfois, ô pipeur effronté,

Tu penses rendre encor mon esprit enchanté
Promettant allegeance à ses peines cruelles.
Mais pour te croire plus trop grande est ma douleur :
Pren donc vne autre adresse, ou l'ardente chaleur
De mes iustes souspirs te brulera les ailes.

LXXXI.

Pauure Cœur desolé, qui sans aucune offense
Vois ta plus chere part de toy se separer,
N'en gemy point si fort, cesse d'vn murmurer,
Et parmy ces tourmens monstre ta patience.
Songe au cours de ce monde, & à son inconstance
Qui fait qu'vn mesme estat ne se peut asseurer,
Peut estre apres les maux qu'on te fait endurer,
Le Sort te liurera quelque meilleure chance.
Ainsi comme le Ciel, se tourne la Fortune,
Le chaud chasse l'Hyuer, le Soleil la nuict brune,
Apres l'orage espais le clair temps fait retour.
L'amant contant n'aguere ore est plein de furie,
Et le desesperé s'esiouït à son tour :
„ Ainsi dessous le Ciel toute chose varie.

LXXXII.

Où sont ces chastes feux qui souloyent m'esclairer?
Qui fait que leur ardeur en vous se diminue ?
Et ceste ferme foy qu'est-elle deuenue,
Qui vous faisoit par tout saintement reuerer ?
A quel bien desormais faut-il plus aspirer,
Puisque rien ici bas ferme ne continue ?
Tout n'est que vent, que songe & peinture en la nue,
Qui se passe aussi tost qu'on s'en pense asseurer?
Las! s'il n'estoit ainsi, quel fleuue d'oubliance,
Quel nouueau changemẽt, quelle ire, ou quelle offense
En vous de nostre amour perdroit le souuenir ?
Non, ce n'estoit d'Amour la flamme ardente & sainte,
Vous me monstriez sans plus vne lumiere feinte,
Pour faire apres ma nuict plus noire deuenir.

LXXXIII.

Miserables trauaux, vagabonde pensee,
Soucis continuels, espoirs faux & soudains,
Feintes affections, veritables desdains,
Memoire qu'vne absence a bien tost effacee:

Vraye

Vraye & parfaite amour d'oubly recompensée,
Auantureux desirs, mais follement hautains,
Et vous de ma douleur messagers trop certains,
Souspirs, qui donnez air à mon ame oppressee,
Quoy? ces viuantes morts, ces durables ennuis,
Ces iours noirs & troublez, ces languissantes nuits
Tiendront-ils mon esprit en tristesse eternelle?
Ne doy ie donc iamais sentir d'allegement?
Helas! ie n'en sçay rien: ie sçay tant seulement
Que i'endure ces maux pour estre trop fidelle.

LXXXIIII.

Mer, qui quelquesfois calme en ton lict arrestee,
Croissant & decroissant coules paisiblement
Puis en changeant de face, aussi soudainement
Ne fais voir que furie & colere indomtee.
Temps, qui va mesurant la carriere hastee
De ce grand Ciel premier pere du mouuement,
Qui mesles tout le monde & fais le changement,
Sans que de ton pouuoir chose soit exemtee.
Soleil sans fin tournant, qui le iour nous despars,
Puis qui nous fais la nuict retirant tes regars,
Et causes des saisons le chaud & la froidure.
Si mon heur peu durable est prompt à s'enuoler,
Voyant vos changemens ie me dois consoler
Par la commune loy de l'antique Nature.

LXXXV.

O sagesse ignorante, ô malade raison,
Deshonneur glorieux, asseurance incertaine,
Repos plein de trauaux, plaisir confit en peine,
Dommageable profit, fidelle trahison!
Sou-ris baigné de pleurs, volontaire prison,
Mer, qui pour nostre mort nourris mainte Serene,
Vent plein de fermeté, fondement sur l'arene,
Hyuer qui se desguise en nouuelle saison.
Esclair dont le rayon fait aux os violence,
Sans que par le dehors il s'en voye apparence,
Desloyale amitié, serment priué de foy:
Arc, feux, pieges, filets qu'vn aueugle sçait tendre,
Bien-heureux est qui peut contre vous se defendre.
Mais qui s'ẽ peut defendre? ah Dieu ce n'est pas moy!

LXXXVI.

I'attens en tranſiſſant ce qui doit auenir
D'vne ſecrette trame à mon dam commencee,
Pour voir à me reſoudre, & par force forcee
Vne amour infinie en moy faire finir.
Mais pourra-telle bien perdre le ſouuenir
De la flamme autrefois ſi viue en ſa penſee,
De ſa foy, de ſa dextre en la mienne enlacee?
Ceſte crainte en mon cœur ne ſe peut maintenir.
Non, il n'en ſera rien: vne recherche telle
Seruira de trophee à ſon ame fidelle,
Qu'honneurs, threſors, grãdeurs, ne pourrõt émouuoir.
Ah! pourquoy ce penſer ſi ſoudain prend-il ceſſe
Cedant à la frayeur qui de rechef me preſſe,
Et me fait tout à clair mes miſeres preuoir?

LXXXVII.

Si la loy des Amours ſainctement nous aſſemble
Auec vn ſeul eſprit nous faiſant reſpirer,
L'outrage du malheur ſe peut-il endurer,
Qui ſi cruellement nous arrache d'enſemble?
Ie ne vous voy iamais, mon Cœur, que ie ne tremble
Apprehendant l'effort qui nous doit ſeparer,
Et n'oſe bien ſouuent vos regars deſirer,
Tant l'eclipſe qui ſuit tenebreuſe me ſemble.
Toutesfois quand les corps n'ont moyen de ſe voir
L'ame pourtant n'eſt ſerue, & peut à ſon vouloir
Voleter inuiſible où la guident ſes flames.
Chaſſons donc noſtre angoiſſe, ô ſeul bien de mes yeux,
Et viuans deſormais comme lon vit aux Cieux,
Sans plus penſer aux corps faiſons l'amour des ames.

LXXXVIII.

Quel martyre aſſez fort, quelle geſne inconnue
Eſt egale au tourment d'vn cœur bien allumé,
Qui ſe trouuant prochain de l'obiect mieux aimé
Se defend par raiſon la parole & la veüe?
Le Deſir qui voit lors ſa rigueur retenue
Par le contraire effort deuient plus enflamé,
De trenchantes douleurs l'eſprit eſt entamé,
L'ame ſouſpire & crie en ſeruage tenue.
C'eſt vn Chaos noueau meſlant confuſément

Auec

Auec mille glaçons le plus chaud element,
Et le trop grand respect auec l'impatience.
O rigoureux effect d'vn nompareil esmoy :
Allez-vous en, mon Tout, esloignez-vous de moy,
Mõ tourmẽt sera moindre en plus lointaine absence.

LXXXIX.

Si l'outrageuse loy d'vn iniuste Hymené
De vous m'oste la part moins parfaite & moins belle,
Part, qui se peut secher comme vne fleur nouuelle,
Pour la donner à vn plus que moy fortuné :
Deesse, à qui ie fus en naissant destiné,
Ou plus que le malheur vous me serez cruelle,
Ou vous me laisserez la partie immortelle,
L'ame, à qui mes escrits tant de gloire ont donné.
I'aimoy vostre beauté passagere & muable
Comme vne ombre de l'autre eternelle & durable,
Qui sur l'aile d'Amour dans les Cieux m'esleuoit:
Ceste-cy sera mienne, & l'autre aura la feinte,
Aussi bien mon amour pure, eternelle & sainte
D'vn salaire mortel payer ne se pouuoit.

O D E.

De mes ans la fleur se desteint,
I'ay l'œil caue, & palle le teint,
Ma prunelle est toute esblouye:
De gris blanc ma teste se peint,
Et n'ay plus si bonne l'ouye.
Ma vigueur peu à peu se fond,
Maint sillon replisse mon front,
Le sang ne boult plus dans mes veines,
Comme vn trait mes beaux iours s'en vont
Me laissans foible entre les peines.
Adieu chansons, adieu discours,
Adieu nuicts que i'appelloy iours
En tant de liesses passees,
Mon cœur où logeoyent les Amours
N'est ouuert qu'aux tristes pensees.
Le Printemps les roses produit,
,, L'esté plus chaud meurist le fruit,
,, Des saisons diuers est l'empire :
,, Aux Amours la ieunesse duit,

„ L'autre âge autre chose desire.

Connoissant donc ce que ie doy,
Faut-il pas suiure vne autre loy
Propre à mon âge & ma tristesse ?
Doy-ie pas bannir loin de moy
Tous noms d'Amour & de Maistresse?

Loin bien loin Plaisir deceuant,
Arriere Espoir conceu de vant
Qui seruois d'attiser ma flame:
La Raison serue auparauant
Soit maintenant Royne en mon ame.

Las! durant que ie parle ainsi,
Et feins que mon cœur endurci
Soit fort pour d'Amour se defendre,
Ce Dieu sans yeux & sans merci
Fait iaillir des feux de ma cendre.

Vn doux importun souuenir
Deuant moy faisant reuenir
L'image en mon ame adoree,
Garde que ie ne puis tenir
Contre Amour de place asseuree.

Seul subiet de mon desconfort,
Pourquoy me presses-tu si fort
Repassant en ma souuenance
La belle cause de ma mort,
Et l'œil dont ie pleure l'absence?

Mon cœur s'ouurit par le milieu
Alors qu'au partir de ce lieu
Tant de pleurs baignoyent son visage:
Sans mourir ie luy dis adieu,
Suis-ie pas de lasche courage?

Face le Ciel ce qu'il voudra,
Ce iour au cœur me reuiendra:
Et bien qu'il me tienne loin d'elle
Mon feu iamais ne s'esteindra,
I'en trouue la cause trop belle.

FIN DES DERNIERES AMOVRS.

ELEGIES DE PH. DES PORTES.

LIVRE I.

ELEGIE I.

APRES auoir passé tant d'estranges trauerses,
Apres auoir serui tant de beautez diuerses,
Auoir tant combatu, trauaillé, supporté
Sous le charge d'Amour le guerrier indompté: (peine,
Ie pensois à la fin, rompu de tant de
Auoir eu mon congé de ce grand Capitaine,
Me retirer chez moy, remporter ma raison,
Et passer le surplus de ma ieune saison
En repos, doucement, soulageant mes pensees
Du plaisant souuenir des fortunes passees.
Ainsi qu'vn vieux guerier maladif & cassé,
Qui a d'vn braue cœur mille dangers passé,
A cheual & à pied, en bataille rangee,
En approche, en assaut d'vne place assiegee,
Enduré chaud & froid, couru, veillé, cherché,
Surpris ses ennemis en embusche caché
Achetant le sçauoir & l'honneur de la guerre
Du cher prix de son sang respandu sur la terre:
En fin il se retire honoré iustement,
Et sent entre les siens vn grand contentement,
Racontant sa prouësse en tant & tant d'allarmes,

Et qu'il a faict essay de toutes sortes d'armes.
I'en pensois faire autant loing d'Amour retiré,
M'asseurant fermement d'auoir tout enduré:
Et que quand il voudroit autresfois me reprendre,
D'autres nouueaux tourmens ie ne pouuois attendre.
I'auois porté l'ennuy d'aimer sans estre aimé,
I'auois sans recueillir pour vn autre semé,
I'auois souffert la mort qu'on sent pour vne absence,
I'auois au desespoir long temps fait resistance,
I'auois senti le mal qui vient d'estre priué
D'vn grand contentement dés qu'il est arriué:
Puis i'auois soustenu le regret & la rage
D'aimer plus que mon cœur vne Dame volage.
I'auois esté ialoux, insensé, furieux,
Portant la glace au cœur & le feu dans les yeux:
Et si quelque autre peine en reserue se treuue,
Ainsi qu'il me sembloit i'en auois faict espreuue.
Mais ce n'estoit qu'vne ombre, or' helas! ie le sens,
Depuis que vos regars, enchanteurs de mes sens,
M'ont embrasé l'esprit d'vne flamme immortelle,
Depuis que vostre main, pour mon malheur trop belle,
M'a volé ma raison, & m'a percé le cœur
D'un trait enuenimé de soucis & de peur.
Las! on dit que l'Amour oste la connoissance,
Et ce Dieu trop cruel pour croistre ma souffrance
Me rend les yeux plus clairs, à fin de voir mon mal,
Et qu'à vostre grandeur ie ne suis pas esgal.
Ie le cognois assez, dont ie me desespere,
Mais en le cognoissant ie ne puis le contraire,
Et faut qu'en voyant bien mon malheur preparé,
Les yeux ouuerts ie coure au naufrage asseuré.
Ma Dame, en ce seul poinct vous pouuez bien cognoistre
Que de ma liberté ie ne suis plus le maistre:
Donc helas! si ie fauls vous osant adorer,
C'est par vne contrainte: Amour ne faict errer,
Amour qui me transporte auec tant de puissance.
Qu'en voyant que ie fauls ie soustiens mon offense.
Ie dy que ie fay bien d'oser aimer vos yeux,
Et qu'vn esprit diuin tend tousiours vers les cieux:
Ie dy que ma douleur que de vous prend naissance,
De mon loyal seruice est digne recompense:

Et que

Et que le mal d'Amour, qui me guide au trespas,
Vaut mieux que tous les biens qu'on reçoit icy bas.
Aussi durant mon mal ce qui plus me trauaille,
C'est helas ! que i'ay peur que le tourment me faille:
Car ie sens en souffrant tant de contentement,
Que ie ne crains rien tant que d'estre sans tourment.
On dit que les Martyrs courageux & fidelles
S'esiouissoyent, contans, en leurs peines cruelles:
Celuy qui pour la Foy plus de maux supportoit
Dessus ses compagnons la victoire emportoit,
Se reclamoit heureux, & chantoit au supplice,
Pendant que lon faisoit de son corps sacrifice.
De moy i'en fais autant: car ie meurs pour ma foy,
Et me tiens bien-heureux du mal que ie reçoy:
Et ce qui plus me plaist, languissant de la sorte,
C'est que ie suis tout seul en ma passion forte,
Et ne sçaurois sentir de plus cruel malheur
Que si quelque autre amant egalloit ma douleur.
Ie fais vn magazin de soucis & de peines,
De tristes desespoirs & de morts inhumaines:
I'en garde pour le iour & pour l'obscurité,
Ne voulant demeurer sans estre tourmenté.
Car si ie ne suis propre à vous faire seruice,
Au moins ce m'est honneur que pour vous ie languisse.
C'est pourquoy de tourmens ie suis si desireux,
Veu que sans mes tourmens ie serois malheureux:
Et le iour que ie sens quelque nouuelle attainte,
Ie reuere ce iour comme vne feste sainte.
Ie vous suis donc ma Dame, obligé grandement
Puis que pour vous aimer i'ay cest heureux tourment.
Or ne m'estimez point estre si temeraire,
D'attendre en vous seruant quelque plus grand salaire:
Car puis que mes douleurs ie ne vous puis payer,
I'aspirerois en vain à plus riche loyer,
Ie desire sans plus, que vous soyez contente,
Que ie prenne de vous ce bien qui me tourmente,
Que ie viue pour vous, que ie meure par vous,
Et que vos yeux cruels ne me soyent iamais dous.
Car de mon seul penser ie reçoy tant de gloire,
Et de ce que i'osay debatre la victoire
En la guerre d'Amour, où ie perdi le cœur,

Qu'estant

Qu'estant de vous vaincu ie m'estime vainqueur,
Et sens mon amitié trop bien recompensee
Me souuenant sans plus du vol de ma pensee.

ELEGIE II.

QVE ie fu malheureux de me laisser reprendre!
Non, ie deuois mourir plustost que de me rendre,
La mort m'eust esté belle & fauorable aussi,
Veu que mesme en viuant ie suis mort & transi:
Ie suis mort pour le bien, & ie vy pour la peine,
D'vne vie ennuyeuse, importune, inhumaine,
Pleine de desespoirs, longue pour les malheurs,
Et courte pour pleurer mes cruelles douleurs.
Las i'ay fermé les yeux pour ne voir ma misere!
Deuois-ie pas penser que mon seul aduersaire,
Mon mortel ennemi iustement courroucé,
Amour que i'auois tant par mes vers offensé,
Ne cesseroit iamais qu'il n'en eust pris vengeance,
Et qu'il n'eust chastié ma folle outrecuidance?
Ie le deuois penser: mais ie ne l'ay pas faict,
Mon orgueil & mon cœur à ce coup m'ont desfait.
I'estois si temeraire & si plein de ieunesse,
Que i'estimois qu'Amour n'auroit la hardiesse
De s'attaquer à moy, moy qu'vn iuste dedain
Auoit tout fraischement garanti de sa main.
Aussi n'est-ce pas luy, qu'il n'en prenne la gloire,
Iamais plus de mon cœur il n'eust eu la victoire,
Ie l'eusse bien tousiours contre luy defendu:
C'est à vous seulement que ie me suis rendu,
Ma Dame helas! c'est vous qui renchaisnez mon ame,
Vous renaurez mon cœur, vous attisez la flame
Qui brusle mon esprit tellement allumé,
Qu'il ne sera long temps sans estre consumé.
Pourquoy donc ce cruel prend-il si grand audace?
Pourquoy me poursuit-il & me donne la chasse?
Pourquoy fait-il le braue, & se rit de me voir
Encor vne autre fois reduit sous son pouuoir?
Ce n'est par son effort: i'auois perdu la crainte
De voir iamais par luy ma franchise contrainte.
Et si de ces propos il se trouue irrité,

Qu'il

Qu'il me face r'auoir ma chere liberté :
Qu'il s'accorde auec vous qui en estes geolliere,
Et deliurez mon ame en vos yeux prisonniere :
Puis qu'il se mette aux champs garni d'arc & de traits,
Qu'il se vse de regars, & douceurs, & d'attraits,
Pour veu que ie sois seur de vos yeux que i'adore,
Pouruoir s'il pourra bien me captiuer encore :
Mais il n'en fera rien : il cognoist trop mon cœur,
Dont vôstre œil seulement pouuoit estre vainqueur.

Ie cognoy maintenant que nostre ame diuine
Tenant tousiours du Ciel, lieu de son origine,
Presage nos malheurs deuant que d'auenir,
Et nous en aduertit, à fin d'y preuenir :
Ou que quelque Démon, ou quelque autre puissance
Nous fait deuant le mal en auoir connoissance.
De mon mal toute chose assez m'aduertissoit,
Oyant parler de vous le cœur me fremissoit,
Ma couleur se changeoit, mon ame estoit esmüe:
Bref ie vous redoutois ains que vous auoir veüe,
Comme mon ennemie, & celle qui deuoit
Me rendre entre les mains d'vn qui me poursuiuoit.

Il me souuient tousiours que ie mourois d'enuie
De voir vos yeux diuins les meurtriers de ma vie,
Et de parler à vous, d'autant qu'on me disoit
Que le Ciel vous aimoit & vous fauorisoit,
Qu'il se plaisoit en vous, & qu'il vous auoit faite
Pour monstrer ici bas quelque chose parfaite.

Or bien que de vous voir il ne fust malaisé,
Et que de ce desir mon cœur fut embrasé,
L'heur qui m'accompagnoit fit tant de resistance
Que pour lors mon desir n'eut aucune puissance,
Quelque chose en chemin tousiours me retardoit :
Car lors d'vn œil-benin le Ciel me regardoit.
Il m'auoit pris en charge, & pere debonnaire,
Destournoit loing de moy toute chose contraire:
Mais depuis quelque temps helas ! i'ay trop connu
Qu'il m'estoit par ma faute ennemi deuenu:
Et au lieu qu'il soloit m'estre si fauorable,
Il semble qu'il se plaise à me voir miserable,
De cent mille malheurs il me vient assaillir,
Il fait dessous le faix mon pouure cœur fallir:

Et à fin que ma peine à iamais continüe,
Helas! il a permis que ie vous aye veüe.
Et vrayement bien qu'il soit contre moy despité,
Encor eut-il pitié de ma calamité.
Car le iour malheureux que ie vous vey si belle,
Iour de mon infortune & de ma mort cruelle,
Il ne fit que pleuuoir, l'air estoit tout noirci,
Et se tenoit couuert d'vn grand voile obscurci,
Soit qu'il le fist d'ennuy de ma perte prochaine,
Ou qu'il portast le dueil de ma mort inhumaine.
Mesme ce iour maudit comme ie m'auancé
Pour sortir du logis, le pié ie me blessé:
Mais le malheur que i'eu pour guide en mon voyage
Fit que ie ne pris garde à ce mauuais presage:
Toutesfois par trois fois ie voulu retourner,
Et mon mal à la fin ie ne peu destourner.
Mais qui se fust douté qu'Amour eust eu puissance
De me ranger alors sous son obeissance?
On dit qu'Amour ne naist que de l'oisiueté,
Et iamais en vn lieu ie n'estois arresté,
Mille ennuis me troubloyent, ie n'auois point de cesse,
Les soucis me faisoyent vne angoisseusse presse,
Long temps deuant le iour i'en estois resueillé:
Et bref, ie me sentois tellement trauaillé
Que i'estois las de viure, & pensois que ma vie
Aux plus cruels malheurs fust alors asseruie:
Mais lors que ie vous vey, soudain ie cogneu bien
Qu'aupres du mal d'Amour tout autre mal n'est rien.
Dés que ie vey vos yeux i'oubliay tout affaire,
Mesmes ie m'oubliay: car ie ne peu distraire
Mes yeux de vos regars, mes yeux me trahissoyent,
Car volontairement vers vous ils s'adressoyent.
Et voyant flamboyer vostre lumiere sainte,
Estonnez & rauis ils vaciloyent de crainte,
S'en retiroyent vn peu, puis ils vous regardoyent
Pendant que tous mes sens de frayeur se rendoyent,
Et que cent mille esprits pleins de subtile flame
Troubloyent mon sang esmeu, ma raison & mon ame.
Ie connu bien mon mal quand mon cœur l'eut receu,
Mais las! ce fut trop tard que ie m'en apperceu.
Ie fay comme la Biche, alors qu'elle est blessee
Et qu'elle

Et qu'elle ſent d'vn trait ſa poitrine percee:
Elle fuit le Chaſſeur, mais elle ne fuit pas
La fleche & la douleur qui cauſent ſon treſpas.
Ainſi ie vous laiſſay : car i'auois eſperance
D'empeſcher que ce mal ne prendroit accroiſſance.
O dommageable eſpoir tu n'es plein que de vent!
Hé pourquoy ſans ceſſer nous vas-tu deceuant?
Ie retourne au logis brulant d'ardeur cruelle,
Lors ie connu ſoudain ma playe eſtre mortelle,
Et que le fer qu'Amour au cœur m'auoit caché,
Par la mort ſeulement pourroit eſtre arraché.
Ie ſentois la poiſon dans mes os eſcoulee
Qui faiſoit ſes efforts : mon ame eſtoit brulee,
Mon cœur eſtoit ſaiſi, mes eſprits languiſſoyent,
Mille penſers confus dedans moy s'amaſſoyent:
I'eſtois confus moymeſme, & ne ſçauois que faire
Sinon de blaſphemer la Fortune contraire:
Puis ie m'en repentois, de crainte d'offenſer
Ces courtois ennemis qui me font treſpaſſer,
Ie veux dire vos Yeux, dont la puiſſance ſainte
Fait que lon tient Amour en honneur & en crainte.
Las ! dés ce triſte iour que ie languis ainſi,
De choſe que ce ſoit ie n'ay plus de ſouci:
Ie fuy tous les esbas où ie me ſoulois plaire,
Ie me tiens à l'eſcart pour eſtre ſolitaire:
Et pour penſer en vous c'eſt tout mon reconfort,
Et rien que ces penſers n'ont empeſché ma mort:
Mort que i'auancerois, veu le mal que i'endure,
Mais ie crains, me frappant, toucher voſtre figure,
Qu'Amour deſſus mon cœur graua ſi viuement
Qu'elle ne doute rien fors la mort ſeulement.
Or ie veux donc durer pour la rendre durable,
Et ne veux plus nommer mon eſtat miſerable:
Mais ie diray qu'Amour m'eſt bien doux & benin
De tenir en mon cœur vn portrait ſi diuin
Et ſi beau, que luymeſme à fin qu'il le contemple,
Iamais ne m'abandonne & fait de moy ſon temple.

ELEGIE III.

PLVS i'esloigne les yeux qui nourrissent ma flame,
Plus ie sens leur effort au plus vif de mon ame:
Et cognoy desormais que c'est trop vainement
Que ie veux m'alleger par vn esloignement.
Ma fiéure en est plus forte, & l'absence inhumaine
Cause en moy chacun iour quelque nouuelle peine,
Quelque nouueau souci, quelque nouueau penser
Qui s'obstine à me nuire & ne veut point cesser.
Dieux que le Souuenir est vne estrange chose!
Il m'importune tant que plus ie ne repose:
Il me suit, il me presse, au leuer, au coucher,
Par tout ie le rencontre, & ne m'en puis cacher:
Il rend ma passion, & ma playe incurable.
Encor (ô Souuenir) tu m'es fort agreable,
Ie t'aime infinement, car tu me fais reuoir
Ce qu'helas ie desire, & n'espere l'auoir!
Or' que ie suis absent du bel œil qui me tue,
Cest heureux Souuenir le presente à ma veüe:
Il me fait repenser au bien que i'ay passé,
Ie le sens en mon cœur de nouueau ramassé,
Ie m'entretiens ainsi, c'est tout ce que ie pense,
Mais d'vn plaisir perdu triste est la souuenance.
Souuent vn vain espoir qui m'abuse tousiours,
Fait semblant en mon mal de me donner secours:
Il me suit importun, encor que ie le chasse,
Et fait tant qu'en mon cœur il gaigne quelque place:
Mais las s'il fait le doux, & me vient consoler,
C'est pour croistre ma peine & la renouueler.
Nagueres cest espoir par sa belle apparance
M'abusa tellement que ie pris asseurance
De reuoir dans trois iours le Soleil de mes yeux,
Dont la viue clairté sert de lumiere aux Cieux.
Dieu que i'eu de pensers durant ces trois iournees!
Ce n'estoyent pas trois iours, c'estoyẽt trois mille annees,
Qui remplissoyent mon cœur d'attente & de desir:
Mon cœur se consommoit esperant ce plaisir.
Durant le premier iour ie ne cessoy de dire,
Hé! si dedans trois iours vn plus beau iour doit luire,

O iours

O iours qui n'auez point pour mes yeux de clairté,
Haftez-vous de paffer, c'eft trop tard arrefté,
Ie verray dans trois iours la beauté que i'adore.
Mais las! qu'en fçay-ie rien? Ce feu qui me deuore,
Qu'Amour tient en mon cœur nuict & iour allumé
Peut eftre auant trois iours m'aura tout confumé.
Et puis, pourrois-ie bien, efloigné de ma Dame,
Viure trois iours entiers fans efprit & fans ame?
Non, ie mourray deuant, & ne faut efperer
Que pour la voir encor ie puiffe affez durer.
 Ainfi ce iour paffoit, & la nuict auancee
Ains que le iour fuiuant fa courfe euft commencee,
Ie tournoy mon efprit au nombre qui reftoit,
Dont le trop de longueur plus fort me tourmentoit:
Ie ne pouuoy durer d'extreme impatience,
Et toufiours mon defir croiffoit en violence,
Et difois en pleurant: O iours auancez-vous,
Soyez-moy, s'il vous plaift, plus gracieux & dous:
Haftez voftre voyage. Et toy Mort qui me preffe',
Puis que dedans deux iours ie doy voir ma maiftreffe,
Ne me fay point mourir, arrefte vn peu ton bras,
Puis ce terme accompli fay ce que tu voudras:
Ne me clos point les yeux (ô Mort) ie te fupplie,
Puis que dedans deux iours ie doy reuoir ma vie.
 Voila comme ce iour paffoit tout lentement,
Faifant place à la Nuict au noir accouftrement,
Pleine de vifions, ennuyeufe, effroyable,
Qui trop plus que le iour me rendoit miferable.
Car mes fens qui n'eftoyent autre part diuertis,
Se trouuoyent en ma peine eux-mefmes conuertis.
 Efperant & douteux ie ne fçauoy que faire,
I'accufoy la longueur de la nuict folitaire,
Qui contraire à mon bien iamais ne s'auançoit:
De chardons efpineux mon lict fe heriffoit,
Qui me poignoyent par tout quand i'y faifoy demeure,
Ie m'en iettoy dehors mille fois en vne heure
Pour regarder le Ciel, & fi l'aube du iour,
Courriere du Soleil, auançoit fon retour.
 O trop cruelle Aurore, ennuieufe, ennemie,
Qui te retient (difoy-ie) ainfi tard endormie?
Te plais-tu maintenant fi fort à careffer

Ton

Ton vieux mari fascheux, qui ne fait que touffer,
Immobile, impotent, qui foiblement t'embrasse,
Et qui te refroidit de ses membres de glace?
Tu ne dois si long temps en paresse couuer.
,, La femme d'vn vieillard matin se doit leuer.
Mais las! i'ay belle peur que tu sois arrestee
De quelque autre plaisir, que te rend moins hastee.
Tu reposes, contente, au sein de ton ami,
Et laisses ton vieillard en son lict endormi:
Si ne dois-tu pourtant, amoreuse Courriere,
Laisser tout l'vniuers priué de ta lumiere.
Or sus leue toy donc, rens le iour esclairci,
Si tu vois tes amours ie n'en suis pas ainsi.
Tels ou semblables mots d'vne voix courroucee,
Ie disoy toute nuict, furieux de pensee:
Puis le iour se monstroit, iour qu'il falloit passer
Ains que voir la beauté qui me fait trespasser.
,, Tant plus on se voit prest d'vne chose esperee,
,, Et plus l'affection s'en fait demesuree.
Depuis le point du iour iusqu'au Soleil couché
Ie fu plus que deuant de pensers empesché,
De plus poignans desirs mon ame estoit atteinte,
Mon cœur douteux flotoit entre l'aise & la crainte,
Et n'estimoy iamais que le iour deust finir,
Pour iouïr du bonheur que i'attendois venir.
Las! le iour finit bien, & la nuict nourriciere
Des soucis espineux, esteignit sa lumiere,
La nuict aussi passa, puis le iour ensuiuant,
Mais mon espoir trompeur n'enfanta que du vent,
Ce ne fut qu'vn faux songe, & sa promesse vaine
Se perdit dedans l'air, se mocquant de ma peine.
Ie ne veux iamais plus en aimant esperer:
Car l'espoir ne me sert que de me martyrer.
Sors de moy donc Espoir rempli de flaterie,
Pere de Vanité, d'Erreur, de Tromperie,
Nourricier de nos maux, conceu d'ardans desirs:
Ie ne me fonde plus sur tes frailles plaisirs,
Tu m'as assez pipé, cherche qui te retire,
Et me laisse pleurer sans confort mon martyre.
Voyla comment, ma Dame, esloigné de vos yeux,
Sans plaisir, sans repos, malade & furieux,

Ie crie

Ie crie & me deſpite, accuſant voſtre abſence.
Et ne veux que l'Eſpoir me promette allegence.
Car puis que l'Eſpoir faux taſche à me deceuoir,
Ie ne veux deſormais pour tout bien receuoir
Que l'heureux Souuenir des lieſſes paſſees,
Qui rendent mes douleurs aſſez recompenſees,
Et qui me font conſtant mes trauaux endurer,
Voulant iuſqu'à la mort voſtre ſerf demeurer.

ELEGIE IIII.

CELVY qui n'aime point, ou qui n'a point aimé,
A le cœur tout autour de rochers enfermé,
Il eſt tout deſpouillé d'affections humaines,
Il n'a point de poumons, ny de ſang, ny de veines,
Et ne merite pas que le bel œil du iour
Luiſe à ſes yeux, priuez des lumieres d'amour.
Or de moy qui n'ay point de roc en la poitrine,
Qui ne ſuis point conceu des flots de la marine,
Animé d'vn beau ſang, d'vn eſprit & d'vn cœur
Ie reconnois Amour pour maiſtre & pour vainqueur:
Et quand de le quitter il me prendra l'enuie,
Que les flammes du Ciel mettent fin à ma vie:
Encor qu'en le ſuiuant, & viuant amoureux
Ie ſois diuerſement heureux & malheureux.
Vrayement ie ſuis heureux, & tel ie me confeſſe
Deſtiné ſeruiteur d'vne telle Maiſtreſſe,
Que le plus cher threſor de la terre & des Cieux,
Ne ſe peut eſgaler à vn clin de ſes yeux:
Et ſemble que Nature à plaiſir l'aye faite,
Pour faire voir en terre vne image parfaite.
Car tout ce que lon voit qui nous peut contenter,
Qui nous rauit les cœurs, & qui nous fait gouſter
Ici bas des douceurs de la gloire eternelle,
Loge dedans les yeux d'vne dame ſi belle:
Et c'eſt ce qui me fait bien-heureux eſtimer
Sentant d'vn feu ſi clair ma poitrine enflammer,
Et par mi tous les maux qu'en aimant ie ſupporte,
D'vn ſi beau ſouuenir mon cœur ſe reconforte,
Or ſi de ce penſer naiſt mon contentement,
Ce penſer tout de meſme enfante mon tourment,

C'eſt

C'est ma ioye & mon dueil, mon repos & ma peine:
Deux ruisseaux differens coulent d'vne fontaine.
L'heur qui me rend heureux fait naistre mon malheur,
Et de mon plus grand bien procede ma douleur:
Car ce qui me contente & qui cause ma gloire,
C'est de penser aux yeux qui ont sur moy victoire,
Et que i'ay eu le cœur d'aimer en si haut lieu,
Que celle que ie sers feroit seruir vn Dieu,
Ou quelque chose encor de plus hautain merite,
Si rien plus grand qu'vn Dieu dedans le Ciel habite.
Suis-ie donc pas heureux d'aimer si hautement?
Et plus heureux encor si ie meurs en l'aimant?
Certes c'est vn grand heur: mais si lon considere,
Il est accompagné d'vne extreme misere,
De crainte & de soucis qui me font souspirer,
Sans me promettre rien dont ie puisse esperer.
Car en me proposant la parfaitte excellence,
De celle qui me tient sous son obeissance,
Les beaux lis de son teint, ses propos gracieux,
La puissance des traits que decochent ses yeux,
La douce maiesté qui luist dessus sa face:
Et sçachant d'autre part sa grandeur & sa race,
Helas! ie cognoy bien que i'ay trop entrepris,
Et qu'vn aueuglement a saisi mes esprits,
Que mon vol est trop haut, & que pour recompense,
Vn triste desespoir punira mon offense:
Toutesfois le sçachant ie ne puis me rauoir,
Et plus ie vais auant plus i'en pers le pouuoir.
Car quand le desespoir me donne quelque atteinte,
La figure en mon cœur si diuinement peinte,
S'offrant deuant mes yeux, me fait perseuerer
Tant que le desespoir ne m'en peut retirer,
Bien que trop importun sans cesse il me trauaille,
Et que mille pensers me liurent la battaille.
Las! si tost que ie suis à par moy retiré
Quelqu'vn de ces pensers contre moy coniuré
Me dresse l'escarmouche, & va pressant mon ame,
Me proposant tousiours la grandeur de ma Dame.
Il met deuant mes yeux les biens & les honneurs,
La race & les vertus de tant de grands seigneurs,
Desireux comme moy du bien qui me tourmente,
Et qui

Et qui n'ont peu iouir du fruict de leur attente.
Chetif (ce dy-ie alors) que veux ie deuenir?
Osé ie bien penser de pouuoir paruenir
Iusqu'à si haut degré pour chose que ie face,
Apres tant de seigneurs grands de biens & de race?
Et sur ce desespoir qui me presse & me poind,
Helas! c'est fait de moy, ie ne me connoy point,
Ie fay mille discours ie resue, & me dépite,
Maudissant le malheur où ie me precipite:
Ie me plains de l'Amour d'où me vient ce souci,
Ie regarde le Ciel comme vn homme transi,
Ce pendant que mes yeux sources de mon dommage,
Coulans de larges pleurs m'arrosent le visage.
Las! si pour bien aimer on estoit auancé,
Ie sçay que ie serois sur tous recompensé,
Comme le mieux aimant: car mon amour loyale
N'en trouuera iamais aucune qui l'esgale:
Ie n'ay point de pareil en ferme loyauté,
Non plus que les beautez dont ie suis arresté,
Et qui me font contant & triste tout ensemble,
Ne trouueront iamais chose qui leur ressemble.
Est-ce pas bien aimer que de ne rien penser
Qu'en ce bel œil meurtrier qui me fait trespasser,
Viure de sa lumiere, & la perdant de veüe
Demeurer tout couuert d'vne effroyable nüe:
Esperer quelquesfois, & puis n'esperer rien,
Seruir fidellement sans attente de bien,
Discourir sans discours, viure tousiours en crainte,
N'auoir dedans le cœur qu'vne figure emprainte,
Pour vn mot de trauers souffrir mille trespas,
Perdre par vn martel & repos & repas,
Se laisser consommer d'vne flamme cuisante,
Et trouuer sa douleur agreable & plaisante?
I'aime ainsi malheureux, toutesfois ie ne puis
Me promettre en aimant le bien que ie poursuis:
Mais plus ie vais auant, plus s'approche ma peine,
Laissant derriere moy l'esperance lointaine.
Las! pour comble d'ennuy ie ne me puis tenir
De penser au malheur qui me doit aduenir:
Et ce qui plus me trouble & renforce ma plainte,
C'est lors que ie preuoy qu'il faudra par contrainte,

Ou par vostre vouloir qu'en bref vous vous changiez,
Et qu'aux loix d'vn mari serue vous vous rangiez.
Mais deuant qu'il aduienne, ô Mort ie te supplie
De vouloir par pitié mettre fin à ma vie :
Et plustost que de voir ce desastre approcher,
Que le Ciel me transmue en pierre ou en rocher:
Aussi bien s'il aduient, ma douleur excessiue
Ne souffrira iamais qu'vne heure apres ie viue.
Toutesfois quand le Ciel pour m'outrager plus fort,
En ce temps malheureux retarderoit ma mort,
Emportant ma douleur ie quitterois la France,
Comme indigne de voir vostre heureuse presence:
Et m'en irois choisir triste & desesperé,
Aux païs estrangers quelque lieu separé,
Sauuage, inhabité, desert, & solitaire,
Pour maudire à mon gré la Fortune aduersaire:
Et passerois ainsi le reste de mes iours,
Compagnon des Lyons, des Serpens, & des Ours.
Il est vray que ie veux, quelque ennuy qui m'auienne,
Que de vos yeux diuins sans cesse il me souuienne :
Car parmi les rochers & les autres secrets
Le matin & le soir en faisant mes regrets,
I'apprendray vostre nom aux murmurans riuages,
Aux oiseaux passagers, & aux bestes sauuages
Qui viendront pour m'ouïr des forests d'alentour,
Et plaindront en longs cris ma peine & mon amour.
Quand ie n'en pourray plus, & que ma voix lassee
Sera de trop crier enroüee & cassee,
Ie m'en iray choisir les arbres les plus droits
Pour grauer sur l'escorce en mille & mille endroits
Ce beau nom que i'adore entre tous admirable,
Qui me fait estimer mon trauail agreable.
Mais ie suis trop certain qu'vn tel esloignement
Ne me souffriroit pas viure si longuement :
Car du feu de vos yeux ma vie est allumee,
Qui sera les perdant aussi tost consumee.

ELEGIE V.

POVR gage de ma foy, & pour monstrer l'enuie
Que i'ay de vous seruir durant toute ma vie,
Et mesme apres la mort, puis qu'apres le trespas
On garde

On garde vn souuenir des choses d'ici bas :
En vous offrant ces vers, ie vous offre, ma Dame,
Mes yeux, mon sang, mon cœur, mon esprit, & mō ame,
Et dauantage encor si i'ay quelque pouuoir,
Faites moy tant de bien que de le receuoir
Comme vostre qu'il est, bien que vostre merite
Ne doiue faire cas de chose si petite :
Si vous ne mesurez mon vouloir, qui me rend,
En vous obeissant, audacieux & grand.
Vous n'estimerez point, s'il vous plaist, que ie pense
Faire auec du papier preuue de ma constance,
Et qu'en le faisant plaindre, & me plaignant aussi,
Ie vous vueille augmenter mon amoureux souci,
Et de quelles douleurs ma pauure ame est chargee
Depuis que sous vos loix vous la tenez rangee.
Non, ie ne le veux point : il faut que mon deuoir,
Mon seruice & ma foy vous le facent sçauoir,
Et qu'auecques le temps vous ayez connoissance
De ce qui sera deu à ma perseuerance.
Ce que ie vous requiers pour mon plus grand desir,
C'est que tant seulement vous preniez le loisir
De me voir endurer, en vous faisant la preuue
Qu'vne si ferme amour que la mienne on ne treuue.
Et si vous en doutez, pour le commencement
N'ayez point de pitié de mon cruel tourment,
Et sans vous soucier de me voir en martyre,
Permettez que mon cœur vostre se puisse dire,
A fin que vos beautez que ie veux adorer
Luy facent constamment les tourmens endurer :
Et ie suis asseuré que le temps qui tout brise,
Ne pouuant esbranler ma foy trop bien assise,
Fera de vostre cœur la douceur approcher,
Ou dedans l'estomach vous auriez vn rocher
Et le cœur inhumain d'vne beste cruelle.
Or en vous cognoissant si diuine & si belle
Ie ne le puis penser : veu que la cruauté
N'accompagne iamais vne diuinité.
Toutesfois quand du Ciel la maligne influence,
Quand l'obstiné malheur qui depuis ma naissance
Marche sur mes talons, & quand vostre rigueur
Empescheroyent le bien que dessert ma langueur,

Et quand pour le loyer de mon amour extréme,
Et quand pour vous aimer cent fois plus que moyméme
Ie n'aurois à la fin qu'vn refus asseuré,
Qui rendist mon espoir du tout desesperé,
Dont d'extreme douleur ie perdisse la vie,
Si n'aurois-ie regret de vous auoir seruie.
Car pensant seulement que ie mourrois pour vous,
Mon trespas me seroit trop amiable & trop dous.
Voila comment, ma Dame, il ne se sçauroit faire
Que de vostre amitié ie me peusse distraire.
Ne m'alleguez donc point que ie puis bien penser,
Que vous n'auez pouuoir de me recompenser,
A cause de la loy: loy vrayement trop estrange,
Qui sous la volonté de personne vous range,
Qui n'a point d'amitié: loy cruelle assemblant
Auec le doux Printemps l'Hiuer morne & tremblant,
Saturne auec Venus, & la gaye ieunesse
Auec tous les chagrins d'vne palle vieillesse.
Si la Loy vous retient, vous n'auez pas raison:
» Car l'Amour & la Loy sont sans comparaison.
» Amour est vn grand Dieu qu'vn chacun doit ensuiure
» Et cil qui ne le fait est indigne de viure,
» Et de voir le Soleil. Or si l'Amour est Dieu,
» Iamais l'humaine Loy contre luy n'aura lieu.
Car il faut qu'au plus grand tousiours le petit cede :
„ Et l'Amour en grandeur toutes les loix excede.
Et d'auantage encor la Nature est pour moy.
„ La Nature est tousiours plus forte que la Loy:
„ Et quand Nature parle & monstre sa puissance,
„ La Loy foible se taist & rend obeïssance.
Ainsi donc sans raison, Maistresse, vous doutez,
Et pechez contre Amour, à qui vous resistez :
Il s'en faut repentir de peur qu'il ne se vange,
Comme il se vengera si ce vouloir ne change.
Car iamais de fureur il n'est plus embrasé,
Que s'il voit des mortels son pouuoir desprisé.
Si vous vous arrestez doutant de ma constance,
Estimez s'il vous plaist qu'ayant ceste asseurance,
Qui me rendroit l'Amour satisfaict & contant,
Ie n'aurois le pouuoir de vous estre inconstant:
Et bien qu'auparauant i'eusse eu l'esprit volage,

L'amour & le deuoir retiendroyent mon courage:
,, L'homme eſt bien miſerable, ingrat & inſenſe,
,, Qui ne fait plus ſeruice eſtant recompenſé:
,, Car plus de bon vouloir on nous fait apparoiſtre,
,, Et plus l'affection de bien ſeruir doit croiſtre.
Et dauantage encor par ce poinct deſiré
D'vn mutuel vouloir me voyant aſſeuré,
Ie pourrois beaucoup mieux d'vne façon diſcrette
Conduire & conſeruer noſtre amitié ſecrette.
Ce qu'à mon grand regret or' helas! ie ne puis,
Or' eſtant aſſailli de mille & mille ennuis,
Flottant inceſſamment entre l'aiſe & la peine,
Entre le deſeſpoir & la ioye incertaine,
Et ſi viuement poingt de ma grand' paſſion
Que ie ne puis vſer d'aucune fiction:
Au lieu qu'en ce doux temps ie n'aurois point de crainte
D'vn dédain, d'vn refus, ou d'vne choſe feinte:
Mais ioyeux & contant il me ſeroit aiſé
De couurir ceſt amour d'vn habit deguiſé,
Sans que les meſdiſans, les ialoux, ny l'enuie
Peuſſent donner atteinte à noſtre heureuſe vie.
Voila ce que l'Amour m'a faict vous adreſſer,
Et vous prie humblement ne vous en offenſer:
Car i'eſcry tout ceci forcé de la puiſſance
Du Dieu qui m'a rangé ſous voſtre obeiſſance.
Si i'ay faict quelque erreur ie vous prie excuſer,
Si i'ay dit verité ie vous prie en vſer,
Et penſer vn petit ſi ie dois eſtre en peine
Mourant d'extreme ſoif aupres de la fontaine.

ELEGIE VI.

COMME dedans vn bois enrichi de fueillage,
D'herbes, d'eaux, & de fleurs, & tout couuert
d'ombrage
Se branchent les oiſeaux eſmaillez de couleurs,
Soupirans doucement leurs plaiſantes douleurs.
Comme on voit dans vn pre les fleurettes nouuelles
Monſtrer comme à l'enui leurs beautez naturelles.
Ainſi dedans vn cœur hautain & genereux
Se retirent touſiours les deſirs amoureux,
Les douces paſſions, les delectables peines,

Et les cheres langueurs, dont les Amours sont pleines,
Qui ne doiuent iamais vn Amant retenir,
Veu qu'vn grand bien ne peut sans trauail s'obtenir.
Vn cœur noble & gentil sans Amour ne peut estre:
Car auecques l'Amour Nature l'a faict naistre,
Les a liez ensemble, & les ioint tellement
Qu'ils demeurent tousiours inseparablement,
Comme le beau Soleil & sa lumiere claire,
Comme l'ombre effroyable & la nuict solitaire,
Comme la flamme viue & l'ardente chaleur,
Comme l'humide & l'eau, la fiéure & la douleur:
Bref, quiconque est bien né sent tousiours dedans l'ame
L'ineuitable effort de l'amoureuse flame,
Qui ne reçoit iamais de refroidissement.
,, Car la parfaite amour dure eternellement:
Mesme alors qu'il aduient qu'elle ha son origine
D'vne perfection l'essence est diuine,
Qui la rend immuable & son cours arresté.
,, Car si rien est constant c'est la diuinité.
Et voila ce qui fait que l'amour que ie porte
A vos beautez, ma Dame, est si constante & forte
Que le temps ny la mort ne la pourroyent changer,
Ny vostre rigueur mesme autre part la ranger.
Aussi pour dire vray mon amour i'ay fondee
Sur la perfection d'vne si belle Idee,
Que ie croy quant à moy qu'on peut sans blasphemer,
Plus que la deité diuine la nommer:
Et qui sillé d'erreur ne le voudra pas croire
Qu'il vienne voir vos yeux causes de la victoire
Que vous auez sur moy, dont ie m'estime heureux,
Bien qu'ils me soyent à tort quelquefois rigoureux:
Yeux où l'enfant Amour tient son celeste empire,
Yeux, où le beau Soleil tous les soirs se retire,
Yeux, les lampes du iour, demi-clos, gracieux,
Qui font honte à la Lune & aux astres des cieux,
Qui font en mesme poinct viure & mourir ensemble,
Qui font qu'en les voyant l'ame soupire & tremble,
L'œil esperdu s'esgare, & tout soudainement
On perd sa liberté sans connoistre comment.
Qu'il vienne voir apres l'or de vos tresses blondes,
Soit quand vous les laissez flotter comme des ondes,
A l'aban-

A l'abandon du vent, qui s'empestre dedans
Les filés blons-dorez de vos cheueux pendans :
Soit quand vous les tenez sur le chef amassees,
Les ayant pardeuant mignonnement troussees :
Ou qu'auec vn bonnet vous nous representez
D'Hylas ou d'Adonis les celestes beautez.
Qu'il vienne voir ce front, large table d'yuoire,
Pleine, claire & polie, où l'Amour à sa gloire
Tient appendus deuant les noms & les escus
De tant de Cheualiers que vos yeux ont vaincus:
Le mien s'y reconnoist le plus haut de la bande,
Et pense auoir acquis vne gloire bien grande
D'auoir vaincu celuy, qui libre se gardoit,
Et qui sans obeïr à chacun commandoit. (gnoistre

Mais ce m'est grand honneur pour vainqueur reco-
Vn Dieu des plus grans Dieux, & dés Princes le maistre,
Et lequel nonobstant tout seul ne m'eust domté,
S'il n'eust eu pour secours vostre vnique beauté,
Beauté qui est si rare & tellement extréme,
Qu'elle peut prendre Amour, & le vaincre luymesme,
Ainsi qu'elle m'a prins, qui ne fey nul effort
Sçachant que mon pouuoir ne seroit assez fort.

Las! que depuis ce temps i'ay passé de trauerses,
Que i'ay porté d'ennuis & de peines diuerses,
Qui troublans mon repos toutesfois me plaisoyent
Quand ie voyois vos yeux, deux soleils qui luisoyent
Au centre de mon ame, & que par leur presence
Mon cœur se nourrissoit d'vne douce esperance.
Mais lors qu'il me fallut de la Court separer,
Et pressé du deuoir au camp me retirer,
Où i'estois attendu d'vne puissante armee
Que mon œil pouuoit rendre au combat animee
Dieu sçait les passions qu'il me fallut sentir!
Mais voyant que l'honneur me forçoit de partir,
Ie m'en allay sans cœur, sans esprit, & sans vie,
Que ie vous delaissay pour en estre seruie:
Et demouray chetif à par moy languissant,
Le Ciel comme ennemi sans repos maudissant,
Accompagné d'Amour, qui, tout rempli de rage,
Me faisoit sans cesser quelque nouuel outrage:
Dieu trop impitoyable, inhumain, furieux,

Qui pour me trauailler me suiuoit en tous lieux,
M'accompagnoit par tout, me liuroit mille allarmes,
Et ne doutoit l'effort de dix mille gendarmes,
Ny de tant de guerriers que i'auois à l'entour,
Sans me pouuoir garder des embusches d'Amour,
Amour qui n'auoit seul l'entreprise dressee.
Car il estoit suiui d'vne troupe amassee
De pensers ennemis, qui cruels m'assailloyent,
Et de iour & de nuict mon esprit trauailloyent:
L'vn me faisoit songer à ma perte aduenue,
L'autre rendoit ma vie en espoir maintenue,
L'autre me faisoit peur, l'autre plus gracieux
Vos diuines beautez offroit deuant mes yeux.
Mais quand il m'auenoit vn bien si desirable,
Ie changeois ma douleur en douceur agreable,
Ie fondois de liesse, & m'estimois heureux
D'estre ainsi que ie suis de vos yeux amoureux,
Souhaitant ardemment de voir arriuer l'heure
Que ie peusse iouïr de fortune meilleure:
Et qu'au lieu du penser qui souloit m'enchanter,
Ie peusse en vous voyant au vray me contenter.
Or i'ay si fort contraint le Ciel par ma priere,
Qu'à la fin ie reuoy vostre belle lumiere,
Ie reuoy les thresors de vostre poil doré,
Les lis de vostre teint de roses coloré:
Ie reuoy le coral de vos léures iumelles,
Qui ouurent en riant des perles naturelles:
I'entr'oy ces doux propos qui me retiennent pris,
Qui rauissent mes sens, qui charment mes esprits:
Et bref vous reuoyant bien-heureux imagine
L'entier contentement de la troupe diuine.
Ie iouïs ici bas des biens qui sont aux cieux,
Et d'vn homme mortel ie suis esgal au Dieux,
Sinon de ce seul poinct, que leur bien est durable,
Et moy dés que ie pers vostre veüe amiable
Mon bien leger s'enuole aussi tost que le vent,
Et ma douleur me presse ainsi qu'auparauant.
Mais ie m'estime heureux de viure en telle sorte,
Pourueu que vous sçachiez l'amour que ie vous porte,
Que vous preniez mon cœur lequel vous est offert,
Que vous plaigniez le mal que pour vous i'ay souffert,
Et que

Et que ie souffre encor, de la playe cruelle
Que ie receu le iour que ie vous vey si belle:
Que vous vous asseuriez de ma fidelité,
Et que tous mes propos ne sont que verité.
Croyez qu'vn noble cœur est franc de tromperie,
Il demeure immobile, & iamais ne varie:
D'aucune fiction il ne sçauroit vser.
,, Car la parfaite amour ne se peut déguiser.
,, Ioint que tãt plus qu'vn Prince est grand & remerquable
,, Puis il se doit monstrer entier & veritable.

ELEGIE VII.

DE tous ceux qui d'Amour ont eu la connoissance
Qui ont deuotement flechi sous sa puissance,
Et qui pour le loyer de l'auoir honoré,
Ont par sa cruauté le martyre enduré:
Il ne s'en trouue point que ce Dieu plein de rage
Ait battu plus que moy de tempeste & d'orage,
Ne qui plus iustement se puisse lamenter
D'auoir comme sa foy veu sa peine augmenter,
Il m'a tousiours choisi pour butte à sa colere,
Il m'a tousiours pressé comme son aduersaire,
Sans me donner relasche, & sans que mon deuoir,
Ny ma ferme amitié l'ayent peu desmouuoir
Ny flechir son courage, ennemi de ma vie
De toutes cruautez durement poursuiuie.
Il est vray que quand seul i'estoy maistre de moy,
Ne connoissant Amour ne pour Dieu ne pour Roy,
Il sucroit son absinthe, & sous vn doux visage
Recelloit la rigueur de son mauuais courage:
Et pour me retenir seurement arresté
Il offrit à mes yeux vostre vnique beauté,
Riche d'attraits subtils, de regars & de flame,
Qui percerent mon cœur & brulerent mon ame.
Mais ce tourment nouueau m'estoit plaisant & doux,
Tant i'aimay dés ce iour tout ce qui vient de vous.
Ioint que bien tost apres vous eustes connoissance
Combien pour vous aimer i'enduroís de souffrance:
Et en recompensant ma chaude affection
Vous estes de mon mal quelque compassion,
Me receuant pour vostre, & prenant dauantage

Mon cœur qu'au mesme instãt ie vous laissay pour gage:
Lequel pour quelque ennuy qu'il ait peu soustenir
Deuers moy du depuis n'est voulu reuenir.
Ah qu'en ce temps heureux ie sentois de liesse
Me voyant fauori d'vne grande Princesse,
Dont les yeux gracieux qui doucement luisoyent,
Mille feux amoureux dans mon ame attisoyent!
De ses diuins propos ie prenois nourriture,
I'admirois les thresors du Ciel & de Nature:
Souuent par mes pensers au Ciel ie m'eleuois,
Et priué de moymesme en elle ie viuois.
O temps heureux & doux, ô saison desirable
Helas que ta faueur me fut lors peu durable!
Que mon printemps fut court, & comme en vn moment
I'esprouuay le malheur d'vn obscur changement!
,, Tout ce qui est au monde est vn ieu d'inconstance,
Et encor en amour on voit moins d'asseurance:
,, Sa faueur est semblable à vn beau iour d'hiuer,
,, Qui se perd aussi tost qu'on le voit arriuer.
Veu qu'en ce temps heureux que ie ne pouuois croire
Que le plus grand des dieux peust offenser ma gloire,
Ce fut lors que mon heur en malheur se changea,
Et que mon plus grand bien quant & vous s'estrangea.
Vous fustes mariee (ô dure souuenance!)
Helas! ie meurs encor aussi tost que i'y pense,
Ie sens renoueller mes mortelles douleurs,
Et faut que de mes yeux ie verse mille pleurs.
Qui plus est mon malheur s'augmenta dauantage,
Quand tout soudain apres ce triste mariage
Ie vous perdi de veüe, & en vous delaissant
Ie demeuray sans cœur foiblement languissant,
Nommant le Ciel cruel qui me laissoit en vie
Alors que de mourir i'auois si grande enuie.
Helas! combien depuis ay-ie esté trauaillé?
Combien de fois la nuict en sursaut esueillé,
Ay-ie arrosé de pleurs mon visage & ma couche,
Ayant vostre beau nom à toute heure en la bouche,
Et ne pouuant trouuer de plus grand reconfort
Que de crier sans cesse & d'implorer la mort?
Or durant les assauts de ma dure infortune,
L'ennui qui me pressoit autant que chose aucune,

C'estoit que mon malheur n'estoit point entendu:
Car comme vous sçauez, vous m'auiez defendu
De m'en plaindre, ma Dame, & de vous en escrire.
Ainsi i'estois contraint de couuer mon martyre,
Et mourir en souffrant sans m'oser deceler,
Ny d'vn seul mot d'escrit mes ennuis consoler,
Seulement vostre image en mon cœur si viuante
Donnoit force à ma vie & la rendoit constante.
Voila les doux plaisirs qu'Amour m'a fait sentir,
Sans que de ses prisons i'aye voulu sortir.
Encor n'est-ce la fin de ma griefue souffrance,
I'ay sceu que vous doutez de ma perseuerance,
Et que ce que i'ay faict pour couurir mon ardeur,
Passoit en vostre endroit pour change ou pour froideur.
Las! est-ce le guerdon de ma foy si certaine?
Faut-il qu'apres l'angoisse & la mort inhumaine
De brusler sans me plaindre en vous obeïssant,
Ie sois plus que iamais à grand tort languissant?
Et qu'auecques l'Amour vous faciez alliance,
Pour rendre mon malheur sans espoir d'allegeance?
Certes vous auez tort: & ne sçaurois penser
Que Dieu peust vn tel faict en silence passer:
N'estimez toutesfois, quoy que vous puissiez faire,
Que de vostre amitié ie me vueille distraire.
Car ainsi comme l'or estant mis au fourneau,
Plus il est refondu & plus il se fait beau:
Tout ainsi ma constance au plus fort des allarmes,
Des ennuis, des rigueurs, des soupirs & des larmes,
Se monstrera plus forte & ne flechira pas,
Deussé-ie en vous seruant souffrir mille trespas.
Car ie croy qu'en mourant pour vne beauté telle,
On s'acquiert, comme en guerre, vne gloire immortelle.

ELEGIE VIII.

EN la saison premiere alors que toutes choses
Furent de leur Chaos heureusement decloses,
Lors que tous blancs de foy les mortels, ici bas
(Nouuelle œuure du Ciel) seulement n'auoyent pas
Entr'eux le nom de vice, ains guidez d'innocence
Ensuiuoyent la vertu dont n'auoyent cognoissance:
Amour le grand Démon, qui le premier des Dieux

Auoit franchi le sein du Chaos ocieux,
Ayant mis fin par tout au trouble & à la guerre
Amoureux des humains vint demeurer sur terre.
Bien qu'il fust immortel il ne les dedaignoit,
Mais de iour & de nuict il les accompagnoit,
Il logeoit dans leurs cœurs, il échaufoit leurs ames,
Et si tost qu'ils sentoyent l'aiguillon de ses flames
Chacun sans haranguer sa moitié choisissoit,
Et nageant doucement sa flamme attiedissoit.
Lors tous viuoyent contans, l'amante estoit sans crainte
Que de son amoureux la foy se trouuast feinte,
Qu'il fust sulet au change: & l'amant tout ainsi
N'auoit l'esprit blessé d'aucun traict de souci.
La bouche estoit du cœur asseuré tesmoignage,
On ne s'amusoit point à farder son langage,
La parole estoit seure, & sans rien déguiser
On sçauoit de l'Amour franchement deuiser.
La beauté, la douceur, les vertus & l'adresse
Estoyent les seurs attraits pour prendre vne maistresse,
Qui n'estoit point volage, & qui ne sçauoit pas
Vser diuersement de mille & mille appas,
Façonner vn sou-ris, composer ses œillades
Pour rendre en se iouant les ieunes cœurs malades.
Et qui plus est encor, l'or estoit sans pouuoir,
Les chaines, les carquans ne seruoyent à mouuoir
La beauté d'vne Dame, & l'amitié prisee
Par dessus la richesse estoit authorisee.
Mais comme peu à peu le vice s'auança,
Et que ceste saison en vne autre passa,
Et que l'or iaunissant se mit en euidence,
Et que la fermeté fit place à l'inconstance,
Qu'on se sceut deguiser, & qu'on sceut finement
Au pois de la richesse estimer vn amant:
Qu'on peut de cent façons couurir sa fantaisie,
Et du beau nom d'honneur masquer l'hypocrisie,
Amour tout estonné de voir si tost changé
Vn peuple qui naguere estoit si bien rangé,
Transporté de colere arc & fleches estuye
Il faut, il faut (dict-il) il faut que ie m'enfuye,
Ce peuple est miserable, & ne cognoist combien
Il a par ma faueur receu d'aise & de bien.

Comme

Comme il disoit ces mots, poussé de violence
Sés deux ailes esbranle. & d'vn vol il s'eslance
Et se perd en la nue, où soustenu de l'air
Pour dire ces propos il cessa de voler,
Tu t'en repentiras, race ingrate & chetiue,
Et regrettant vn iour le bien dont tu te priue',
Connoistras les plaisirs dont ie t'ay faid iouir,
Et maudiras le iour que tu m'as faict fuir.
Car ie m'en veux vanger, & veux que ta malice
S'eleue encontre toy, pour me faire iustice
De ton ingratitude, & d'auoir offensé
Le plus grand Dieu du ciel iustement courroucé.
Vous Hommes les premiers qui n'auez voulu suiure
Le chemin des plaisirs où ie vous faisois viure,
Qui vous estes lassez de la simplicité,
Qui pensez par le change acquerir liberté:
Pour les simples bontez qu'auez tant mesprisees
Vous aurez desormais des Maistresses rusees,
Sans arrest, sans amour, & qui rien n'aimeront
Fors ceux-là seulement, qui plus leur donneront.
Vous serez retenus du fil de leur harangue,
Elles auront au cœur autrement qu'à la langue,
Par art elles sçauront leurs façons déguiser,
Et n'auront autre but que de vous abuser:
Or vous serez de glace, ores chauds comme braise,
Ores vous pleurerez or'vous sauterez d'aise
Sous vn espoir trompeur: puis vn nouueau venu,
A fin de l'attrapper, sera plus cher tenu.
Vous qui le cognoistrez, tombans en frenaisie,
Aurez l'esprit transi de froide ialousie:
Vous ferez mille plaints, dont elles se riront,
Et de vostre furie vn plaisir sentiront,
Las! combien malheureux aurez-vous de martyre?
Combien de foux propos alors sçaurez-vous dire?
Combien de iuremens de plus ne les reuoir,
Qui n'auront toutesfois vne heure de pouuoir?
Car il ne faudra rien qu'vne larme contrainte,
Vn regard pitoyable, vne parole feinte,
Pour plus fort vous reprendre, & croirez tout soudain
Ce que vous aurez veu n'auoir esté certain.
Lors pour plus me venger ie changeray mes fleches,

Mon carquois & mon arc, & feray mille breches
Diuerses en vos cœurs, & non comme autresfois
Quand vous recognoissiez mon empire & mes loix.
Cestuy celle aimera qui ne sera point belle,
Et l'autre celle-la qui sera la rebelle,
Se masquant d'vn honneur, & ne doutera pas
D'en tenir toute nuict vn autre entre ses bras:
Et l'autre en s'estonnant d'vne feinte rudesse,
Adorera Laïs au lieu d'vne Lucrece:
L'autre à bon droit craintif, l'inconstance doutant,
Bien qu'il soit iouissant, ne sera pas contant:
L'autre sera prodigue, à fin qu'on le guerdonne,
Et ne cognoistra pas que celuy qui plus donne
En doit auoir le moins, à fin qu'en esperant
Pour paruenir au but, donne le demeurant:
Bref, ie vous feray voir, si l'homme est miserable
Qui vit dessous le ioug de la femme muable,
A fin que vous sentiez vostre temerité
Et le courroux d'Amour iustement irrité.
Et vous Dames, & vous qui n'auez tenu conte
De la force d'vn Dieu qui tous les Dieux surmonte,
C'est en vous que i'en veux, pour vous faire sentir
Si de se prendre à moy lon se doit repentir:
C'est à vous que i'en veux, qui auez preferee
A la sainte amitié la richesse doree,
Le vice à la vertu, la grandeur au sçauoir,
E l'orde conuoitise au fidelle deuoir,
Et n'auez estimee estre chose vilaine
Du reuenu du lict accroistre son domaine:
Vous ne iouirez plus du doux contentement,
Qui prouient de l'amour qu'on sent egalement.
Vous aimerez les grands à cause des richesses,
Et le grands comme vous sçauront mille finesses
Pour vous amadoüer : car en tous leurs discours
De constance & de foy vous parleront tousiours
Pour paruenir au but où l'amoureux aspire,
Et deux heures apres ne s'en feront que rire:
Changeront de pensee & vous delaisseront,
Et par mesmes appas autres pourchasseront,
Pour monstrer leur addresse, & pour auoir la gloire
De triompher sur vous d'vne pauure victoire.

Tout ainſi que lon voit le Chaſſeur qui pourſuit
Ardant, impatient, le Liéure qui s'enfuit,
Ores ſur la montagne, or' à trauers la plaine,
Et pour bien peu de choſe il prend beaucoup de peine:
Car la chaſſe luy plaiſt, & le plaiſir qu'il prend
Mille & mille fois plus que ce qu'il en attend.
Ainſi feront les grands en l'amoureuſe chaſſe,
Qui n'eſpargneront rien pour gaigner voſtre grace,
Ny trauaux, ny ſermens, puis dés qu'ils vous tiendront
A quelque autre beauté leurs filés ils tendront.
Vous alors qui verrez leur foy diſſimulee,
Et leur amitié feinte au vent s'en eſtre allee,
Bien que mon feu diuin voſtre cœur n'ait eſpoint,
Et que de vraye amour au dedans n'ayez point,
Vous aurez de deſpit l'ame tout embraſee,
Voyant voſtre beauté ſi ſoudain meſpriſee,
Et brulerez de rage alors qu'on vous dira
Que de ce nouueau bien quelque autre iouïra:
Car ie veux pour monſtrer les forces de mon ire,
Que vous vous efforciez l'vne à l'autre de nuire.
Ainſi crioit Amour qui ſon aile eſtendit,
Puis d'vn vol redoublé dans les cieux ſe perdit,
Et par noſtre malheur ſa menace effroyable
D'âge en âge depuis apparut veritable.
Vous le ſçauez, ma Dame, helas vous le ſçauez,
Et de ſa propheſſie experience auez!
Car vous auez eſté de la grandeur eſpriſe,
Et vous auez des grands eſprouué la feintiſe.
Et bien que vos beaux yeux, ardans flambeaux d'Amour,
Surmontent la clairté qui nous donne le iour:
Bien que voſtre beau teint face honte à l'Aurore,
Que l'or de vos cheueux l'or meſme decolore,
Qu'vn yuoire poli vous finiſſe la main,
Que des Graces ayez la poitrine & le ſein,
Et que tant de vertus qui vous font admirable
Euſſent pouuoir de rendre immortelle & durable
La plus legere foy, vous auez nonobſtant
Senti le changement d'vne courage inconſtant,
Qui a laiſſé le bien d'vne Amour mutuelle
Pour ſuiure inconſtamment vne beauté nouuelle.

Mais

Mais vous deuez cesser de vous en tourmenter,
Encor que vous voyez vne autre s'en vanter:
Car celle qui s'en rend maintenant si hauteine,
Deuant cinq ou six mois sentira vostre peine.

ELEGIE IX.

C'EST en vain qu'on s'essaye à forcer la puissance
Du Ciel, qui nous contraint depuis nostre naissan-
Il faut tout laisser faire à la fatalité: (ce,
Car on ne peut changer son terme limité.
Pour courir à clos yeux au hazard de la guerre,
Chercher toutes les mers, rauder toute la terre,
Ou pour viure à son aise & se contregarder
Le destin ne se peut haster ou retarder.
Tel auoit mille fois attendu le naufrage
L'hiuer en pleine mer, qui ioignant le riuage
Apres s'estre asseuré des frayeurs de la mort,
S'est veu sans y penser submergé dans le port:
Ainsi que moy chetif, qui fais experience
Que le malheur nous prend lors que moins on y pense.
Car ie me voy captif & blessé durement
Alors que i'esperois viure plus seurement.
Durant le temps piteux que la France embrasee
Tournoit le fer contre elle en deux parts diuisee,
Voyant en tant de lieux ses champs ensanglantez
Du sang de ses enfans meurtris de tous costez:
Voyant estinceler tant de luisantes armes,
Les deux camps opposez, tant d'assauts, tant d'allarmes
Voyant mes compagnons mourir deuant mes yeux,
Esmaillans de leur sang vn tombeau glorieux,
I'attendois d'heure en heure vne mort asseuree,
Et voir de mille coups ma poitrine honoree:
I'attendois la prison, & les autres hazars,
Ordinaire loyer des seruiteurs de Mars,
Mais le Ciel rigoureux me reserua la vie
Pour estre à mille morts aussi tost asseruie,
Et me garda, cruel, d'vne captiuité,
A fin qu'apres ie fusse à iamais arresté.
Il me retira sauf de la ciuile flame
Pour me faire mourir par les yeux d'vne Dame,
D'vn feu qu'on ne voit point en l'air estinceler:

Car ho-

Car helas ! ie le couure, & me laisse brusler,
Ie recelle mon mal sous vne feinte ioye,
Et cache ma blessure à fin qu'on ne la voye.
Ce m'eust esté grand heur de tomber renuersé
Sanglant entre les morts, ayant le cœur percé,
I'eusse auec ce trespas tant de peine euitee,
Et quelqu'vn le sçachant eust ma mort regrettee,
Où mourant maintenant personne ne me plaint,
Car nul ne sçait le mal duquel ie suis attaint,
Sinon vous homicide & guerriere inhumaine,
Qui vous resiouïssez de m'auoir mis en peine:
Vous riez de mes pleurs, de ma mort vous viuez,
Et de mon sang troublé vos rigueurs abreuuez.
Encor si parauant ie vous eusse offensee,
Et que vous à bon droit contre moy courroucee
M'eussiez pour chastiment à la mort condemné,
Blessé de mille traits, durement enchaisné,
Parmi tant de douleurs ie prendrois patience
Au lieu de vous blasmer accusant mon offense:
Mais sans auoir failli, contre toute raison
Pour vous donner plaisir me tenez en prison :
Et pour voir si vos yeux pourront brusler vne ame,
Vous me faites mourir en l'amoureuse flame.
Las vous deuiez ailleurs vostre force essayer,
Et sur vos seruiteurs vos regards n'employer !
Si ie durois mille ans en vostre obeissance,
Ie garderay tousiours viue la souuenance
Du temps que commença ma mortelle langueur,
Quand feignant vous iouër vous blessastes mon cœur.
Ce iour de mon malheur fut la cause premiere
(Ie tremble en y pensant) quand vous belle guerriere
Tenant vn trait en main, & portant dans les yeux
Tous les flambeaux d'Amour qui cõsomment les dieux,
Vous choisistes mon cœur pour butte & pour adresse,
Et me dites riant, Il faut que ie vous blesse.
Ce mot n'estoit fini que le trait fut lasché,
Et l'Amour qui le veit, dans vos yeux embusché
Pour mieux marquer le coup faict d'vne main si belle,
Tira cent flesches d'or en ma playe nouuelle:
Puis il y meit le feu pour plus me tourmenter,
Voulant qu'autre que vous n'eust pouuoir de l'oster.

Las! ceste viue ardeur, qui point ne diminuë,
Me tient impatient en fiéure continuë,
Qui m'esmeut, qui me trouble, & qui me fait resuer,
Et ne puis à mon mal aucun secours trouuer:
Car de vous seulement ma guarison procede,
Et ie crains vous prier de m'y donner remede.
Aumoins s'il ne vous plaist ma langueur secourir,
Ne refusez, ma Dame, en me voyant mourir
De croire que ma peine a de vous pris naissance,
Et que vous me tuez sans auoir faict offense.
Quand ie sçauroy pour vray que vous le connoissez
Ie tiendray mes trauaux assez recompensez,
Et me resiouiray de voir finir ma vie
Pour vous donner plaisir, & vous rendre seruie.
Mais ce m'est vn regret plus dur que le trespas,
De voir qu'en me tuant vous ne le croyez pas:
Ou si vous le croyez, monstrez de n'en rien croire,
De crainte que ma mort ne tache vostre gloire:
Ou de peur qu'à la fin vostre cœur endurci
Touché de mes douleurs ne se rende adouci.
Vrayment quand vous seriez d'vne roche sauuage,
Si vous voyez mon cœur ainsi que mon visage,
Meurdry, couuert de sang, percé de toutes parts
Au milieu d'vn grand feu qu'allument vos regards,
Recognoissant dessus vostre figure emprainte,
Vous seriez (i'en suis seur) de soupirer contrainte:
En chassant mes douleurs par vn doux traittement
Vous me rendriez, ma Dame, heureux parfaittement.
Lors vous auriez honneur par ceste experience,
Monstrant de vos beautez l'admirable puissance,
Egale aux plus grands Dieux, qui ont entre les mains
L'heur, le malheur, la vie & la mort des humains.
Ma Dame, s'il vous plaist de me rendre la vie,
Que vos yeux foudroyans d'vn seul coup m'ont rauie,
Vous ferez voir en moy par ce diuin effort,
Que vous pouuez donner & la vie & la mort.

ELEGIE X.

QVE doit faire vn Amant comme moy miserable,
Blessé dedans le cœur d'vne playe incurable,
Et bruslant peu à peu sans espoir de secours,

Sinon

Sinon tousiours se plaindre & soupirer tousiours,
Ainsi comme ie fais en vous seruant ma Dame ?
Car ie pers mes soupirs où i'ay perdu mon ame,
Et me plains sans cesser du mal que ie reçoy
Pour estre tout à vous & n'estre plus à moy.
En Hyuer, en Esté sans relasche à toute heure,
Soit de nuict soit de iour desesperé ie pleure,
Voyant que mon malheur ne peut estre euité,
Et me deuls bassement de vostre cruauté :
Mais ce m'est deshonneur qu'en ma peine excessiue
Ie me plaigne de vous qui faites que ie viue :
Et d'vne passion, qui me plaist tellement
Que quand i'en suis priué ie souffre doublement.
Car i'ay tant de plaisir alors que i'imagine
Que toutes mes douleurs ont de vous origine,
Que ce doux souuenir, qu'on ne peut estimer,
Me fait en mes trauaux bien-heureux reclamer.
Ce seroit donc en vain que i'aurois esperance
D'eschapper quelque iour de vostre obeïssance,
Puis que de ma prison vient ma felicité,
Et que i'aime plus fort plus ie suis tourmenté.
Helas! ie le sçay bien qu'il ne faut que i'espere
D'eschapper de vos fers, quoy que ie puisse faire:
Le Ciel à vous seruir m'a trop predestiné.
Ne m'accusez donc point que ie sois obstiné
Si i'aime ardentement vne ame si rebelle,
Blasmez plustost le Ciel qui vous a faict si belle,
Que le seul souuenir de mon hautain penser
Fait que de mes trauaux ie ne me puis lasser.
Car au plus fort du mal ce penser me conforte,
Que c'est pour vous aimer qu'à tort ie le supporte.
Las! s'il n'estoit ainsi, i'ay si fort enduré
Depuis que de mon œil le vostre est adoré,
Et que dans mon esprit ie porte vostre image,
Qu'il y a ia long temps que mon triste courage
(Bien que ferme & constant) ailleurs se fust rangé
Et que le desespoir mon desir eust changé.
Car si ie veux conter les angoisses mortelles,
Les diuerses fureurs, les morts continuelles,
La peur, le desespoir, les rigoureux tourmens,
Les rapports enuieux, les mescontentemens

Qu'Amour

Qu'Amour a faict pleuuoir dans mon ame oppressee,
Depuis que ie vous fey royne de ma pensee:
Encor que vostre cœur soit plus dur qu'vn rocher,
La pitié vous fera maint soupir arracher,
Et vous yeux si cruels aux amoreux allarmes
Espandront par contrainte vn grand fleuue de larmes.
Car i'ay veu millefois escoutant mes douleurs
Le cruel Dieu d'Amour tout arrosé de pleurs.
I'ay souffert tous les maux de l'amoureux martyre,
I'en ay plus supporté que ie ne sçaurois dire:
Et en voy deuant moy mille autres aduenir,
Qui mon ardent desir ne peuuent retenir.
Vous pouuiez bien iuger voyant tant de constance,
Que de faire autrement ie n'ay pas la puissance:
Si i'ay quelque pouuoir il s'estend seulement
A vous aimer, ma Dame, & seruir constamment:
Et quand pour mon salut ie voudrois le contraire,
(Que sert de le nier ?)ie ne le pourrois faire:
Mais ie ne le veux pas, ny ne puis le vouloir,
Deussé-ie en vous aimant à iamais me douloir.
Puis donc que vous voyez que ma foy continue,
Puis que mon amitié vous est assez connue,
Ie m'esbahi comment vous m'auez peu penser
Auoir si lasche cœur que de vous offenser,
Et que i'aye entrepris, plein de ialouserage,
Blasphemer contre vous d'vn mesdisant langage.
Vrayement vous auez tort, ma ferme volonté
N'auoit en vous seruant ce loyer merité:
Ie confesseray bien que ie vous ay blasmee,
Sentant de mille ennuis ma pauure ame entamee,
Durant vos cruautez au fort de ma langueur
I'ay souuent, sans mentir, blasmé vostre rigueur,
Ie vous nommois cruelle, inexorable & fiere,
I'accusois de vos yeux l'homicide lumiere,
I'accusois vos cheueux dont ie suis enlacé,
I'accusois vos beautez qui m'ont ainsi blessé:
Mais bien souuent encor au milieu de ma plainte
Ie demeurois tout court, palle & tremblant de crainte,
Et reprenois mon cœur qui de vous se plaignoit,
Quand vostre cruauté plus fort le contraignoit.
Car bien qu'en vous seruant à grand tort ie languisse,
Au mi-

Au milieu des tourmens ie veux qu'il vous benisse.
Helas mon Dieu ! comment auez-vous donc pensé
Qu'à vostre honneur sacré ie me sois addressé?
Honneur si pur & beau, que qui veut en mesdire
Veut empescher aussi le clair Soleil de luire.
Le malheur m'a liuré maint assaut dangereux
Depuis que ie suis serf de vos yeux rigoureux,
Sans auoir peu forcer mon courage inuincible:
Mais ce dernier effort s'est monstré si terrible
Et m'a du premier coup tellement combatu,
Que mon esprit en est de tout poinct abatu:
I'en laisse au desespoir ma vie abandonnee,
Et maudi sans cesser ma fiere destinee.
Mais i'ay ce reconfort qu'il ne peut aduenir
Qu'vn tel mal ne finisse ou ne face finir
Auant qu'il soit long temps, ma languissante vie
Par vn rapport menteur à tous maux asseruie.

ELEGIE XI.

IE vous ay si souuent mes douleurs faict entendre,
Douleurs que vous auez vous mesme peu comprendre
Depuis que ie suis vostre, & que trop malheureux
La douceur de vostre œil me rendit amoureux.
Ie vous ay si souuent remonstré ma constance
Dont vous auez faict preuue, helas ! sans recompense,
Que ie n'espere pas, mon deuil renouuelant,
Soulager le fardeau d'vn mal si violant,
Mais que ma iuste plainte au lieu d'estre entendue,
Se perdra dedans l'air vainement respandue:
Si veux-ie toutefois des destins me douloir,
Et de vostre rigueur. Car que me peut chaloir,
M'estant perdu moymesme en vostre amitié feinte,
De perdre à ceste fois ma parole & ma plainte ?
C'est peu c'est peu de cas pour me faire cesser,
Ie veux sur les soupirs les sanglots amasser,
Et rendre en m'esclatant ma voix toute cassee,
Puis que de mes tourmens vous n'estes point lassee,
Et que par ma souffrance & ma fidelité
Vous ne voulez iuger de ce qu'ay merité.
Helas si vous voulez vn peu penser, ma Dame,
De vostre cruauté vous vous donnerez blasme:

Il vous faut seulement à par vous discourir,
Combien depuis le iour que me faites mourir
Vous auez esprouué de muables courages,
Et combien d'amoureux se sont trouuez volages,
Tant ceux qui pour la peine ont quitté les plaisirs,
Que ceux qui tous les iours ont faict nouueaux desirs,
Et ont changé de cœur, d'amour & de Maistresses,
Couurans leurs fictions de cent mille finesses:
Vous n'en trouuerez point vn qui soit demeuré
Endurant comme moy, de constance asseuré,
Qui n'ay voulu changer les douleurs de ma vie
A toutes les faueurs d'vne plus douce amie,
Et qui ne sentis onc pour estre tourmenté
Remuer tant soit peu ma ferme loyauté.
Mais comme vn ferme roc que les vents & la gresle,
La tempeste & les flots combatent pesle-mesle,
Et pour tous leurs efforts n'est iamais abatu,
Ains resiste plus fort plus il est combatu:
Ainsi contre l'assaut de vos rigueurs cruelles,
Et contre les beautez de mille Damoiselles,
Qui las! ne m'eussent pas comme vous reietté,
Immuable & constant i'ay tousiours resisté.
Et puis pour mon loyer ne faites difference
De moy d'auecques ceux qui suiuent l'inconstance,
Qui de bouche & de cœur sont feints & deguisez,
Mais plus (ce croy-ie & crains) vous les fauorisez.

O trop iniuste Amour, que tes fleches brulantes
Font dedans nos esprits de playes differentes!
Pourquoy fais-tu que i'aime vne helas! qui me fuit,
Et que ie n'aime point celle qui me poursuit?
Si c'est pour faire voir ce que peut ta puissance,
Ne te pren pas à ceux qui en ont cognoissance,
Si c'est pour te vanger de quelques vieux forfaicts,
Hé pourquoy punis-tu ceux qui ne les ont faicts?

On peut dire à bon droict la loy trop inhumaine,
Quand ceux qui n'ont failli sont suiets à la peine.
Or ie me puis venter incoupable enuers toy,
Ou ce seroit erreur de n'auoir qu'vne foy,
D'estre demeuré ferme encontre tous allarmes,
D'auoir obstinément tousiours gardé ses armes,
Et de n'auoir voulu pour vn autre laisser

La diuine beauté royne de mon penſer.
Voila ce que i'ay faict : ſi ta iuſtice appelle
Faute en tes ſeruiteurs d'auoir l'ame fidelle,
I'ay certes bien falli, mais non point autrement,
Car i'ay ſans varier aimé fidellement,
Et veux continuer d'vne amitié certaine,
(Ne deuſſé-ie eſperer pour mon loyer que peine)
Tandis qu'il y aura des poiſſons ſous les eaux,
Des eſtoilles au ciel, dedans l'air des oiſeaux,
Des beſtes dans les bois, des hommes ſur la terre,
Et tandis qu'aux moutons les loups feront la guerre,
Que l'Hiuer ſera froid, & l'Eſté chaleureux,
Et tant que lon ſçaura que c'eſt d'eſtre amoureux.

ELEGIE XII.

IE ne veux point blaſmer la Nature & les Cieux,
L'Amour, le ſort aueugle, ou quelque autre des dieux:
Ie ne veux d'vne voix qui lamente ma perte,
Faire haut reſonner vne pleine deſerte
Soupirant & criant : & ne veux point taſcher
D'amoller par mes pleurs vn antre ou vn rocher,
Bien qu'il me fuſt loiſible en ſi triſte auanture
De deſpiter le Ciel, l'Amour, & la Nature:
Et que ie peuſſe auſſi regrettant mon malheur
Eſmouuoir les rochers & les bois à douleur:
Il faut que de mon mal ſeule ayez connoiſſance,
Puis que de m'en guarir ſeule auez la puiſſance,
Car helas! ſi de vous ne vient ma guariſon,
La pourray-ie eſperer des choſes ſans raiſon?
C'eſt pourquoy ſeulement à vous ie me retire,
Pour me plaignant de vous raconter mon martyre,
Si vous le permettez : car de vous offenſer
I'endurerois la mort pluſtoſt que d'y penſer.
Ah! que i'ay de regret quand ie mets en memoire
Combien i'ay receu d'heur, de plaiſir, & de gloire
Depuis l'heure qu'Amour deuers vous m'adreſſa,
Et que ſon feu diuin par vos yeux me bleſſa.
Car preſqu'au meſme inſtant vous euſtes cognoiſſance
Combien pour vous aimer i'endurois de ſouffrance:
Dont vous euſtes pitié. & chaſſant mon ſouci
Vous me fiſtes ſçauoir que vous m'aimiez auſſi :

Alors

Alors trop fortuné de vous ie prenois vie,
Alors me teniez pour vostre ame demie,
Et le mesme tison vostre cœur embrasoit,
Qui de pareille ardeur doucement me cuisoit:
Helas qui me l'eust dit en ce temps desirable,
Que vous auiez, ma Dame, vn vouloir si muable,
Que mal ie l'eusse creu! veu qu'ores que i'en suis
Si clairement certain, croire ie ne le puis,
Ny ne le croyra plus, si cela se peut faire
Que vous vouliez d'vn mot m'asseurer le contraire.
Mais vous souuiēt-il plus qu'en nos communs propos
Vous ne me laissiez point vne heure de repos,
Vous doutiez de ma foy, & tout vostre langage
Estoit de m'appeller inconstant & volage?
Et toutes fois voyez que ie n'ay point changé,
Et que depuis deux ans que vos yeux m'ont rangé
Mille & mille beautez n'ont point eu de puissance
Pour me faire sortir de vostre obeïssance,
Car quand ie m'asseurois qu'en feriez tout autant,
Ie voulois à l'enui vous demeurer constant,
Comme ie fais encor, tenant à grand louange
Que vous tant seulement ayez suiui le change.
Aumoins si de mon lieu quelque vn eust herité,
Qui par extreme amour eust si bien merité
Ou qui sceust, comme il faut, d'vne façon discrette
Conduire & pratiquer vne amitié secrette,
Qu'il peust dissimuler ses faueurs finement
Feignant vne tristesse en son contentement:
Qu'il pleurast ses douleurs, vous nommast inhumaine,
Ou qu'il dist seulement qu'il a pris quelque peine
Deuant que d'estre aimé, i'en serois moins fasché:
Mais alors que ie voy qu'il fait si bon marché
D'vne chose si rare, & n'en fait presque conte,
Mon extreme douleur toute rage surmonte.
Il se rit des escrits que vous luy adressez,
Il fait voir les anneaux que luy auez laissez
Pour memoire de vous, il a vostre peinture,
Il dit qu'auez la sienne: il sçait vostre nature,
Il connoist vostre cœur & vostre intention,
Et iuge que pour luy vous souffrez passion:
Bref, par tous ses discours il voudroit faire accroire

Qu'il

Qu'il a gaigné ſur vous quelque belle victoire.
Hé Dieu ſçait le regret dont mon cœur eſt ſaiſi,
Maiſtreſſe, quand ie voy qu'auez ſi mal choiſi!
Ores que ſans relaſche à mon malheur ie penſe,
Ie n'ay contentement qu'à blaſmer l'inconſtance,
Et demeurer tout ſeul baſtiſſant à par moy
Les eſtranges deſſeins d'vn homme hors de ſoy,
Et dis en ſoupirant: Chetif, que doy-ie faire?
N'ay-ie pas contre moy toute choſe contraire?
A qui croiray-ie plus? Tout le monde eſt ſans loy,
Puis que meſme ma Dame a violé ſa foy.
Quelle eſtrange rigueur ſe veit iamais deſcrite
Par tragiques regrets, qui ne ſoit plus petite,
Si lon veut meſurer ceſte legereté,
Et ce qui m'eſtoit deu pour ma fidelité?
Pourquoy ne faites-vous, ma Dame, qu'on peuſt dire,
Louant tant de vertus qu'on voit en vous reluire,
Pour embellir encor voſtre perfection,
Que vous ayez vn cœur qui ſoit ſans fiction,
Que vous gardiez touſiours vn vouloir immuable,
Qui plus que les beautez vous feroyent admirable,
Et reluire ici bas? Car ſans la fermeté
La plus belle vertu perd toute ſa clairté,
Et ne ſe monſtre point, non plus qu'il n'y a choſe
Qui monſtre ſa valeur quand la nuict eſt decloſe.
Or bien que vous m'ayez à tort de vous banni,
Et que ie couue en l'ame vn regret infini:
Bien que l'aſpre fureur de ma paſſion forte
A toute heure du iour hors de moy me tranſporte:
Bien que mille ſoucis que ie cache au dedans,
Animez contre moy de griffes & de dents,
Exercent peſle-meſle vne guerre immortelle,
Se paiſſans de mon cœur qui ſans fin renouuelle:
Si n'ay-ie point deſir, & deuſſé-ie mourir,
Par autre que par vous mes langueurs ſecourir.
Ie veux demeurer ferme, & conſeruer l'enuie
De perdre en voſtre amour mon ſeruice & ma vie,
Sans eſpoir, ſans confort, à iamais langoureux,
Pluſtoſt qu'en vous laiſſant eſtre ailleurs bien-heureux.

ELEGIE XIII.

VOVS qui tenez ma vie en vos yeux priſonniere,
Et qui de mon amour fuſtes l'ame premiere,
Oyez quelle eſt ma peine, & quelle froide peur
Me remplit de glaçons la poitrine & le cœur:
Ainſi voſtre beauté, qui peut guarir ma playe,
Contre l'effort des ans touſiours demeure gaye.
Dés le ſoir que ie fu prendre congé de vous,
Et de vos yeux diuins ſi cruellement doux,
Pour retourner en France, helas! dés l'heure meſme
En vous abandonnant ie deuins froid & bleſme,
Preuoyant le malheur qui deuoit m'auenir,
Et ce qu'il me faudroit ſans raiſon ſouſtenir.
Ie iugeois qu'vn amour ſi comblé de lieſſe
N'eſtoit pour demeurer touſiours franc de triſteſſe,
Et redoutois ſur tout le courage irrité
Des enuieux, ialoux de ma felicité:
Toutesfois à la fin ie reprins aſſeurance,
Me mettant à penſer qu'ayant la connoiſſance,
Telle que vous deuiez, de mon ferme vouloir,
Tous les propos menteurs n'auroyent point de pouuoir:
Las! ſi vous l'euſſiez faict, ie ne ſerois en peine,
Affermy ſur le roc de ma foy trop certaine,
Et ſur l'affection que ie porte à vos yeux,
Dont ie vay ſurpaſſant tous ceux des ſiecles vieux,
D'autant que voſtre teint qui les roſes efface,
Les plus rares beautez des vieux ſiecles ſurpaſſe.
Ie ne douterois ceux qui me blaſment à tort,
Ny de tant d'ennemis le violant effort:
Ie ſerois ſans triſteſſe, & ma poitrine attainte
Ne logeroit touſiours ceſte immortelle crainte
Et ce iuſte deſpit de me voir reietté
Sans iuſte occaſion du bien qu'ay merité:
Merité? las nenny! mais mon amitié forte
Meritoit pour le moins traittement d'autre ſorte:
D'autre ſorte? helas non! trop doux m'eſt ce ſouci,
S'il vous plaiſt ſeulement que ie languiſſe ainſi.
Ie ſçay qu'on vous a dict que depuis mon abſence
Vne beauté nouuelle auoit ſur moy puiſſance,
Que i'aime en mille lieux, paſſager, inconſtant,

Et par

Et par tout où ie vais que i'en fais tout autant.
Las! si vous le croyez, c'est faute de connoistre
Auec quelles beautez le Ciel vous a faict naistre:
Quel est de vostre chef l'or prime & delié,
Dont l'Amour de son gré s'est luy mesme lié:
Les efforts de vos yeux, archers de la sagette
Qui rendit sous vos loix ma liberté suiette:
Ce que peut vostre belle & delicate main,
Et le laict cailloté qui vous blanchist le sein:
La vertu du coral de vos léures pourprettes,
Et les soupirs tesmoins des flammeches secrettes
Qui vous cuisent dedans: bref, tout ce bel honneur
Dont le Ciel en naissant vous fut large donneur.
Car si parfaitement vous auiez connoissance
De vos charmes diuins, & de quelle puissance
Les amours de vos yeux tous cœurs peuuent ranger,
Vous diriez à par vous que ie ne puis changer
Quoy que ie vueille faire: & que quand l'inconstance
M'auroit faict iusqu'ici descrier par la France,
Estant de vos beautez si dignement épris,
Sur tous les plus constans i'emporterois le prix.
Car sçachant bien iuger d'vne beauté si grande,
Impossible est qu'apres quelque autre me commande:
Veu que l'obiet luisant de vostre œil radieux
Fait que tout autre iour semble foible à mes yeux,
Et que si chere image empreinte en ma pensee
Rend la plus belle grace aupres d'elle effacee.
Voila quelle est ma vie, & comme ie ne puis
Ny ne veux m'affranchir des prisons où ie suis.
Ne m'accusez donc point si ie hante les belles:
Car i'en iure vos yeux, ie vous adore en elles,
Ie ne pense qu'en vous, & leurs traits plus prisez
Me remettent en l'ame ou vos cheueux frisez,
Où les lis de vos mains, ou quelque autre merueille
De ces fieres beautez, qui vous font sans pareille.
Hé n'est-il pas permis? Est-ce passer en rien
Les statuts de l'amour qui les cœurs cognoist bien?
Nous prenons bien plaisir à voir vne peinture,
Et l'azur esmaillé de la belle verdure,
Les fueilles des forests, & les viues couleurs
De l'amoureux Printemps tout couronné de fleurs.

Pourquoy dõc, trop grossiers, feriõs-nous moins de conte
D'vne ieune beauté, qui tout Printemps surmonte,
Qui sçait que c'est d'Amour, qui en sçait discourir,
Qui peut par vn clin d'œil faire viure & mourir,
Et charmer d'vn propos le souci qui nous presse,
Quand nous aimons par trop vne dure maistresse,
Ainsi que moy chetif, qui ne puis toutesfois
Pour toutes vos rigueurs esprouuer d'autres loix?
Dites moy seulement si vous auez enuie
Que ie passe tout seul le reste de ma vie,
Ennuyeux, mal plaisant, muet, aueugle & sourd:
On me verra soudain abandonner la Court,
A fin de vous complaire, & prenant pour conduite
Vn morne desespoir, ie me feray Hermite.
Car las! mon cher souci, plustost que vous fascher
On me verra grimper sur le haut d'vn rocher:
I'y bastiray ma loge, & vn autre effroyable
Redira tous les iours mon malheur deplorable,
I'apprendray aux forests & aux tertres bossus
Vostre nom que i'adore, & l'escriray dessus
Vn Chesne ou vn Peuplier, à fin que leur escorce
Tesmoigne aux suruiuans mon amoureuse force.
Mais vous pouuez bien mieux (ioint que la cruauté
Accompaigneroit mal vostre ieune beauté)
Vous pouuez s'il vous plaist, d'vne seule parolle
Chasser bien loing de moy le souci qui m'affolle:
Ainsi que du Soleil les rayons eslancez
Escartent çà & là les brouillars amassez
De l'espesse bruine: & comme la lumiere
Chasse l'obscurité de la nuict coustumiere.
Ie suis hors de souci seulement si ie voy
Qu'aux propos mensongers vous ne donniez plus foy,
Et que vous mesuriez d'vne egalle balance
Mon amour d'vne part & ma perseuerance:
Ce qu'auez peu iuger de mon affection
Depuis qu'Amour me mist sous la subiection
De vos diuinitez: & en l'autre partie
Mettez les faux propos, qui vous ont subuertie,
La foy des rapporteurs, quelle est leur volonté,
Ce qu'ils ont par seruice enuers vous merité:
S'ils ont dedans le cœur l'enuie & la feintise,

Et quelle

Et quelle paſſion leurs courages attiſe :
Vous connoiſtrez alors ſi iamais i'entrepris
Acte dont iuſtement ie peuſſe eſtre repris,
Et ſi mon cœur ſe deult d'autre playe nouuelle,
Que de celle qu'il eut quand ie vous vey ſi belle.

ELEGIE XIIII.

MAISTRESSE, en t'eſcriuant ie ne veux entreprendre
De pouuoir par ces vers mes ennuis faire entẽdre,
Et comme ie languy n'ayant aucun eſpoir,
Veu l'eſtat où ie ſuis, de iamais plus te voir.
Las ie n'ay le pouuoir ny le cœur de l'eſcrire,
Ce ne ſeroit touſiours qu'augmenter mon martyre
Et te donner ennuy: car ie ne puis penſer
Que mon malheur ſi grand ne te vint offenſer,
Et que le ſouuenir de mes faſcheux allarmes
N'empliſt de dueil ton ame, & tes beaux yeux de larmes.
Si faut-il que mon cœur ie vienne à deſcharger,
Pour voir ſi mes douleurs s'en pourroyent alleger :
Non que par ceſt eſcrit au vif ie repreſente
L'eſtat où m'a reduit ma fortune preſente,
Pour ne t'ennuyer trop de mes maux rigoureux,
Et du nouueau ſouci qui me rend malheureux.
Las! auſſi qui diroit l'ennuy qui m'importune
Depuis le triſte iour que ma dure infortune
Me priua de tes yeux? qui pourroit raconter
Combien de paſſions me viennent tourmenter?
Combien de fiers penſer qui iamais ne me laiſſent,
Ains touſiours affamez de mon cœur ſe repaiſſent?
Combien d'ardans ſoupirs i'ay faict monter aux cieux,
Et combien de ruiſſeaux ſont coulez de mes yeux
Depuis ce triſte iour, qui fait que ie deſpite
L'heure que ie fu nay, comme choſe maudite,
Nommant heureux celuy qui ſans voir le Soleil
Eſt ſurpris en naiſſant d'vn eternel ſommeil?
Ie n'auois à grand' peine abandonné ta porte,
Que ma douleur extreme hors de moy me tranſporte,
Que ie me laſche au dueil, & tout deſeſperé
Ie maudi le deſtin contre moy coniuré,
Nommant le Ciel cruel qui permet que ie viue,

Bien qu'vn fascheux depart de tout esprit me priue,
Et que ie voye assez que mon malheureux sort
Me conduise à grans pas au chemin d'vne mort,
D'vne mort trop estrange, inhumaine & cruelle,
Qui chacune heure en moy mille morts renouuelle.
Las! plus estrange mort sçaurois-ie bien souffrir
Que de voir sans repos deuant mes yeux s'offrir
Tant & tant de pensers, qui dedans moy se tiennent,
Et me gelans le cœur tout transi me detiennent?
Que de voir mon esprit ennemi de mon corps,
Trauailler, obstiné, pour en sortir dehors?
Et que de voir aussi que toute mon enuie
Ne regarde autre but que la fin de ma vie?
Helas! permettez donc Dieux, à qui i'ay recours,
La fin de mes malheurs par la fin de mes iours.
C'est grand cas que mon mal ne peut auoir de trefue,
Et que dés le matin comme l'Aube il se leue
Et me suit iusqu'au soir quand ie me veux coucher,
Et lors plus que deuant met peine à me fascher.
Le lict m'est vne gesne, & la plume ocieuse
Redouble en la pressant ma langueur soucieuse,
Et dis en m'escriant: O solitaire nuict,
O Lune, ô clairs flambeaux, las! où suis-ie reduict?
Tout se taist à present, toute sorte de beste
Lasse de trauailler courbe au sommeil la teste:
Les bœufs dedans l'estable, & aux bois les oiseaux,
Aux cauernes les ours, les poissons sous les eaux:
La marine est paisible, & les vents qui se taisent
Font que les flots mutins comme endormis s'appaisent:
Le marinier sans crainte en sa nef est couché,
Le bruslé moissonneur du sommeil est touché,
Le silence est par tout, & ne se peut voir chose
Qui n'oublie sa peine, & qui ne se repose,
Fors que moy desolé, qui ne puis reposer
Et qui ne sens iamais mon trauail s'appaiser.
Ie fay mille autres cris, & la Lune argentee
Du son de mes regrets quelquefois transportee,
Cache sa belle face, & change de couleur,
Tant elle a de pitié de ma griefue douleur:
Et demeure en ce poinct, tant que vaincu de peine,
Ayant faict de mes yeux couler vne fontaine,
l'abaisse

I'abaisse vn peu la teste, & vn fascheux sommeil
Me clost presqu'à regret les paupieres de l'œil.
Mais ce n'est commencé que la legere feinte
D'vn Songe horrible à voir me reueille de crainte,
Et nulle vision ne me peut aduenir
Qui ne me face triste & pensif deuenir.
Vne fois ie te voy que ma douleur te touche,
Auoir la larme à l'œil, & les cris en la bouche,
Maudissant le malheur qui m'a faict estranger:
Mais las! presqu'aussi tost tu me sembles changer
Ceste façon tragique en gaye contenance,
N'auoir plus de mon mal ny de moy souuenance.
Alors en t'accusant ie m'esueille despit,
Et demy forcené ie saute hors du lict,
Et demeure long temps si confus de ce doute
Qu'vne froide sueur de tout mon corps degoute:
Mais ie pense à la fin que ta fidelité
Ne me fera porter ceste infelicité.
Puis si tost que le iour a ses portes decloses,
Et qu'on voit arriuer l'Aurore au sein de roses,
Ie me pers dans vn bois, où bien loin esgaré
Ie cherche la fraischeur d'vn autre separé:
Lors me trouuant tout seul en ce lieu solitaire
Ie recommence encor mon esbat ordinaire,
Ie recommence encor à plaindre & soupirer,
Et mesmes aux buissons mes ennuis declarer.
Mais tousiours ce pendant ma force diminue,
Et mon souci cruel s'augmente & continue
Croissant mes passions, ce qui me fait penser
Que bien tost par la mort ie les verray cesser.
Car mon sang que l'amour de son trait fait respandre,
Les pleurs que de mes yeux sans cesse on voit descendre
Et les soupirs ardans que ie pousse dehors
M'ont affoibli si fort & desseiché mon corps,
Que ie n'espere plus pouuoir garder ma vie,
Priué de sang, d'humeur, de chaleur, & d'amie.

ELEGIE XV.

LAS! faut-il que tousiours mon dueil ie continue?
Faut-il que ma frayeur iamais ne diminue?
Dieu! verra lon tousiours mille soucis diuers

Remplir de cris ma bouche & de plaintes mes vers?
Ma Dame, excusez-moy, car si ma faute est grande
(Comme elle est pour certain) Amour qui me cõmande,
Amour qui m'a faict vostre, Amour mon puissant Roy,
Mon Monarque & mon tout, a plus failli que moy :
C'est luy qui en est cause, & qui dedans mon ame
Lasche le poignant trait du souci qui m'entame.
Car par luy i'ay cogneu le pouuoir de vos yeux,
Vostre teint blanchissant, vostre ris gracieux,
L'honneur de vostre sein, vostre port venerable
Et les sages discours qui vous font admirable :
I'ay cogneu cest esprit qui vous fait estimer,
Et mille autres vertus que ie ne puis nommer,
Puis en les cognoissant, mon ame trop hastiue
Croyant à son desir se fist vostre captiue.

Confessez, s'il vous plaist, Ay-ie pas quelque droit
De trembler de frayeur? Helas! qui ne craindroit?
Qui ne craindroit, ô Dieu! i'ay bien cause de craindre.
Tant d'attraits amoureux ne peuuent-ils contraindre
Le courage d'vn Prince, ou de quelcun des dieux
Qui pour moindre que vous descendirent des cieux?
Et qui sçait (mais ie croy que n'estes variable)
Si lors tant de grandeur vous seroit agreable?
Que ne voulut Amour, pour m'oster de souci,
Grauer dessus mon cœur vos pensers tout ainsi
Comme il y sceut former le celeste visage?
Peut estre qu'en lisant dedans vostre courage,
Ce que ie veux sçauoir helas! ie trouuerois,
Et plus de mon souci l'accez ne sentirois.

A l'homme trop auare en aimant ie ressemble,
Il ne peut esloigner son thresor qu'il ne tremble,
Bien qu'il l'ait mis en terre, à toute heure en tous lieux
L'idole d'vn larron vole deuant ses yeux.
Ainsi, mon cher thresor, vous perdant de presence,
La crainte arriere moy bannit toute esperance,
Me gelle tout le sang, & me fait rauasser,
M'amoncelant sans fin penser dessus penser.
Mais si tost, ô mon cœur, ie ne verray reluire
Le clair feu de vos yeux où l'Amour se retire,
Que l'esperance en moy la maistresse sera,
Et loin de mon esprit la crainte chassera.

Retourne donc mon bien, retourne, & reconforte
Mon esperance helas! qui tombe à demi-morte.
Comme quand le Soleil retire sa clairté
Faisant place à la nuict pleine d'obscurité,
L'ombre se fait plus grande & d'vne vaine feinte
Nous sentons dans le cœur vne effroyable crainte:
Puis si tost que l'Aurore a le iour esclairci,
L'ombre s'esuanouit & la frayeur aussi.
De mesme, ô mon Soleil, si ie te pers de veuë,
Mes yeux tout aussi tost sont couuerts d'vne nuë:
Le poil me dresse au chef, & tout plein de frayeur,
Vn grand rocher glacé m'enuironne le cœur.
Mais si tost ne verray ta diuine lumiere
Que mes yeux reprendront leur clairté coustumiere:
Le poil dessus mon chef ne sera plus dressé
Et plus de vaine peur ie ne seray pressé.
Retourne donc vers moy ta lumiere plaisante,
Et chasse, ô ma clairté, ceste crainte nuisante.
Quand Phebus se recule & qu'il laisse les iours,
L'Autonne finissant, froids, ennuyeux, & courts,
Les vens tous indignez d'vn grand bruit se font guerre,
Ils irritent la mer, ils font trembler la terre:
La neige couure tout d'vn linge blanchissant,
Et la gresle à l'enui descend en bondissant:
On n'oit plus les oyseaux, ny le plaisant murmure
Des ruisseaux doux coulans: & la gaye verdure
Des prez, & des forests, veufue de son honneur,
A perdu son beau teint, & sa viue couleur.
Tout ainsi, ma Diane, alors que tu me priue'
De ton benin aspect, le desespoir arriue,
La peur d'vn changement, le souci deuorant,
Qui me font vn Hiuer qui m'est tousiours durant,
Soit que le Printemps vienne, ou le chaud, ou l'Autõne,
Et iamais ceste peur relasche ne me donne.
Reuien donc mon Soleil, & d'vn trait de tes yeux
Fay refleurir encor mon printemps gracieux,
Romps la glace endurcie, & l'orage, & la gresle,
La neige & le frimas, qui troublent pesle-mesle
Le serain de mon ame, & d'vn œil amoureux
Adouci la rigueur de l'Hiuer froidureux.
Mais retourne deuant que la crainte peruerse

Maistrise mon espoir & du tout le renuerse,
Mon espoir qui desia s'affoiblit chacun iour,
Bien que les passions renforcent mon amour.

ELEGIE XVI.

LORS que le trait d'Amour sortant de vostre veuë
Blessa d'vn coup mortel mon ame à l'impourueuë
Et qu'en vos blonds cheueux mõ cœur fut arresté
Sans espoir d'eschapper de sa captiuité
(Malheureux que ie suis!) trop tard ie deuins sage.
Apres le coup receu ie cogneu mon dommage,
I'accusay la Fortune, & pleuray vainement
Ma nouuelle douleur pour tout allegement,
Ie cogneu que mon mal estoit sans esperance.
Car bien qu'Amour ne garde aucune difference,
I'estimay connoissant nostre inegalité
Que vous diriez ma peine vne temerité.
Et craignant ce malheur ou quelque autre rudesse
I'essayay de couurir ma nouuelle tristesse,
Esperant que le temps la pourroit alleger,
Et ce nouueau desir en quelque autre changer.
Mais las plus ie m'obstine à receler ma flame,
Plus elle ard mon esprit & consomme mon ame!
Ie ne puis plus souffrir vn feu si violant,
Qui bruleroit plus fort que ie l'irois celant:
Il faut que ie l'esuente, & que ie vous confesse
La douleur qui me tue, ô ma seule Deesse.
Les mortels en leurs maux aux Dieux ont leur recours
De vous semblablement i'attens tout mon secours:
Et dauantage encor ie serois à reprendre,
Si par ce feu couuert i'estois reduit en cendre,
Faute d'ouurir mon cœur & de luy donner vent.
Car la soudaine mort que i'irois receuant
(Mort que i'estimerois bien douce & fauorable)
Ma Dame, plus qu'à moy vous seroit dommageable.
Moy qui ne suis plus rien que perdroy ie en mourant
Que le fier desespoir qui me va deuorant?
Car mon esprit est vostre, & mon ame esgaree
Volle autour de vos yeux de son corps separee:
Ie perdroy mes soucis, ma flamme & mes douleurs,
Mes desirs, mes amours, mes soupirs & mes pleurs,
Et de

Et de tant de penſers la grand' troupe immortelle:
Vous perdriez, quant à vous, vn ſeruiteur fidelle,
Qui ne penſe qu'en vous, & qui vit ſeulement
Pour languir, s'il vous plaiſt, en l'amoureux tourment.
Las! ſi vous eſtimez que i'aye faict offenſe
D'oſer tant entreprendre, eſcoutez ma defenſe:
La faute vient de vous & d'Amour, qui ma faict
Cognoiſtre en vous voyant vn ſubiect ſi parfaict:
Vous n'auriez pas raiſon de vous mettre en colere,
Pour vne belle erreur que vous m'auez faict faire.
Au lieu de m'accuſer accuſez vos beaux yeux,
Riches des traits d'Amour, courtois & gracieux:
Accuſez voſtre teint qui la neige ſurpaſſe,
Accuſez vos vertus & voſtre bonne grace,
Et commandez, ma Dame, à vos douces beautez
De ne retenir plus nos libres volontez.
Si vous auez deſir de n'eſtre point aimee,
Ne voyez point le iour, demeurez enfermee,
Tenez-vous dans vn autre ou dans quelque rocher,
Encor voſtre valeur ne ſe pourroit cacher,
Touſiours vous paroiſtrez en beautez la premiere.
„ Car le Soleil par tout decouure ſa lumiere.
Las! dés le premier iour que mon cœur fut bleſſé,
Et que mon libre eſprit fut par vous enlacé,
Ie feis ce que ie peu pour auoir deliurance,
Et pour me retirer de voſtre obeïſſance:
Ie ne le faiſois point de crainte d'endurer,
Mais la peur ſeulement de n'oſer aſpirer
A vous faire ſeruice, agitoit ma penſee,
Qui ne pouuois pourtant eſtre ailleurs adreſſee.
Car mon cœur qui vous eſt ſeulement deſtiné
Aime mieux viure ainſi durement enchaiſné,
Bleſſé, deſeſperé, priſonnier, miſerable,
Que receuoir ailleurs traittement fauorable:
Seulement le penſer d'aimer ſi hautement
Luy ſert en ſes douleurs d'entier allegement.
Soyez moy donc, ma Dame ou fiere ou gracieuſe,
Soyez ou ne ſoyez de mon mal ſoucieuſe,
Faites moy receuoir la vie ou le treſpas:
Bref, ſoyez moy cruelle, ou ne le ſoyez pas,
Vous ne ferez iamais, quoy que vous puiſſiez faire,

Que de vostre amitié ie me vueille distraire,
D'autres nouueaux desirs ie ne veux plus auoir
Et quand ie le voudrois, ie n'aurois le pouuoir.
Au feu des passions ma foy se rend plus forte,
Puis contre vos rigueurs ce poinct me reconforte,
Si par vostre rigueur ie meurs soudainement
I'en auray beaucoup moins de peine & de tourment:
Et rendray par ma mort ma memoire eternelle,
Mourant pour bien aimer & pour estre fidelle.

ELEGIE XVII.

CELVY n'auoit d'Amour essayé la puissance,
Qui le fit vn enfant priué de connoissance,
Ouuert, sans fiction, sans yeux, sans iugement,
Aussi nu de conseil comme d'accoustrement.
Car pour rendre vne amour & durable & secrette,
Trompant les aiguillons de la tourbe indiscrette,
Il faut auoir des yeux, estre sage & rusé,
Et se masquer le cœur d'vn propos desguisé,
Qui paroisse sans art, entier & veritable,
Autrement vne amour ne peut estre durable.
Ceux le sçauent assez qui craignans les dangers
Qu'apporte vn haut desir par leurs yeux messagers,
Font entendre à leur Dame à secretes volees
L'ardeur & la grandeur des flammes recelees:
Et par tout, autre part deguisans leur tourment,
Monstrent de n'aimer point, discourent librement,
Et souffrans sans mot dire en longue patience
Attendent que le temps leurs douleurs recompense,
Et qu'ils puissent vn iour pleins de felicité,
Remonstrer sagement ce qu'ils ont merité.
Mais il est mal-aisé que leurs tristes pensees,
Ou de leurs yeux legers les œillades lancees,
Ou quelque chaud soupir par mesgarde lasché
Ne decouure à la fin ce qu'ils auoyent caché.
Qui veut donc receler vne amoureuse flame,
Il faut qu'en adorant sa Deesse en son ame
Il feigne aimer ailleurs, & le feigne si bien
Que le peuple s'abuse & n'y cognoisse rien:
Non le peuple sans plus, mais la Dame empruntee
Doit estre tellement par sa feinte enchantee,

Par ses

Par ses bruslans soupirs, par ses mots deguisez,
Et par ses yeux trompeurs des larmes arrosez,
Qu'ell'croye asseurément qu'il ne se sçauroit faire
Qu'vne Venus nouuelle à soy le peust attraire,
Celuy qui sagement se peut ainsi former,
Desguisant sa pensee est seul digne d'aimer.
Las ie merite donc d'aimer toute ma vie?
Car ie sçay deceuoir la malice & l'enuie
Par faulses passions, ie sçay bien soupirer,
Ie sçay de mes deux yeux deux fontaines tirer,
Pour flechir la rigueur d'vne feinte Maistresse.
Ie sçay faire le triste accusant sa rudesse,
Tenir les yeux en bas de mes pleurs tous lauez,
Et monstrer que ses mots dans mon cœur sont grauez,
Bref, ie puis à bon droict me donner ceste gloire,
Que quand i'ay feint d'aimer ie l'ay peu faire accroire.
Mais ce qu'il faut douter ce chemin poursuiuant
Auec tant de labeurs, c'est que le plus souuent
La Deesse en nos cœurs sainctement adoree,
Pour loyer de la peine en feignant enduree,
Iuge tout autrement de nostre volonté,
Et prend la fiction pour vne verité:
Si bien que cest amour sagement commencee
Par vne impatience est souuent delaissee.

Ma Dame, en qui le ciel liberal a posé
Tout ce qu'il reseruoit de rare & de prisé,
Estant serf de vos yeux, ie ne dois auoir crainte
Que vous pensiez iamais mon amour estre feinte.
Car si le plus souuent ie feins ne vous voir pas
Si craignant vous trouuer ie tourne ailleurs mes pas,
Si ie n'ose en mourant vous conter mon martyre,
Si pres d'vne autre Dame esperdu ie souspire,
Si ie dy que ie meurs blessé de sa beauté,
Si le peuple me iuge ardemment agité,
Et croit que cest' amour toute autre amour efface,
Helas! vous sçauez bien qu'il faut que ie le face,
Encor que ce me soit vn extreme tourment,
Et qu'il ne m'est permis vous aimer autrement.

Si i'osois me douloir des maux que vous me faites,
Pouuois parler à vous, voir vos beautez parfaites,
Encor que vos propos me fussent rigoureux,

Quel amant plus que moy se diroit bien-heureux?
Contant ie me plairois au fort de ma souffrance:
Car le bien de vous voir me seroit recompense.
Mais ce m'est vn tourment impossible à penser,
Qu'il faille en mes trauaux ma volonté forcer,
Et bruslant, sans crier, d'vne flamme secrette,
Me priuer, malheureux, du bien que ie souhaitte:
M'éloigner de vos yeux, n'oser m'en approcher,
Et pour couurir mon mal vn autre rechercher.
Toutesfois ie le fais, à fin qu'en ceste sorte
Vous cognoissiez au vray l'amour que ie vous porte:
Et qu'estant de vos yeux viuement embrasé.
Le plus fascheux sentir ne m'est point malaisé.
Or de vous desfier que sous ceste entreprise
Ie poursuiue vn amour dont mon ame est esprise,
Et qu'estant autre part i'y reçoiue plaisir.
Plustost qu'y demeurer pour cacher mon desir,
Vous n'auriez pas raison. Car cil qui vous a veüe
D'attraits & de beautez si richement pourueüe,
Peut aller tout par tout sans crainte & sans danger:
Et quoy qu'il voye apres il ne peut plus changer,
De toute autre prison la vostre le deliure,
Et le seul souuenir de vos yeux le fait viure.
I'en parle asseurément pour l'auoir esprouué:
Car depuis que l'Amour dans mon cœur eut graué
Vostre diuin pourtrait qui causa sa victoire,
De tout autre penser ie perdi la memoire:
Ie ne pense qu'en vous qui m'auez arresté,
Et mon œil est aueugle à toute autre beauté.
Viuez doncques, ma Dame, à bon droit asseuree
Que ma foy vous sera d'eternelle duree:
Ie veux sans varier mourir en vous aimant.
Ce pendant, s'il vous plaist, pour mon contentement,
Iugez si ie supporte vne douleur extreme,
Feignant d'aimer ailleurs durant que ie vous aime.

ELEGIE XVIII.

COMME le Pelerin qui sent en son courage
Vn desir violant d'accomplir son voyage,
Se reueille en sursaut: & comme il est poussé
Continue à grands pas le chemin commencé.
Et à fin que la nuict son desir ne retarde,

Parmi l'obſcurité leue l'œil, & regarde,
Choiſiſſant pour ſa guide vn aſtre au firmament,
Sous la faueur duquel il marche aſſeurément:
Penſe bien remarquer la trace plus certaine,
Maintenant paſſe vn bois, maintenant vne plaine,
Vn mont, vne valee, vn coſtau ſeparé,
Et va tant qu'à la fin il ſe trouue égaré,
Tout chemin luy eſt clos, ne ſçait qu'il doiue faire,
L'aſtre qu'il ha choſi n'ha la flamme aſſez claire,
Et les autres flambeaux par le Ciel reluiſans
Pour le bien radreſſer ne ſont pas ſuffiſans.]
En fin la nuict s'enu ole, & l'Aube coloree
Haſte le beau Soleil à la treſſe doree,
Qui de ſes clairs rayons l'Vniuers reſioüit,
Et toute autre lumiere aupres s'euanoüit:
Lors il reprend courage, & ioyeux il salue
Ceſte clairté nouuelle à ſon ſecours venue,
Se remet au chemin qu'il auoit delaiſſé,
Et connoiſt de combien il s'eſt deſauancé.
I'en ay faict tout ainſi, i'ay ſuiui meſme addreſſe,
Vray pelerin d'Amour dés ma tendre ieuneſſe:
Car mon âge ſi toſt du printemps n'approcha,
Que ce Dieu contre moy mille traits décocha,
Se fit Roy de mon ame, eſchauffa mon courage,
Et me mit au chemin de l'amoureux voyage:
Lors pour ſeruir de guide à mon ardant deſir
La ieuneſſe me fit vne beauté choiſir,
Qui s'offrit fauorable à mes yeux la premiere,
Et que ie recogneu pour ma ſeule lumiere:
Son ardeur doucement mon eſprit embraſoit,
Ie ne voyois plus rien qu'ainſi qu'il luy plaiſoit,
C'eſtoit mon ſeul obiet, mon deſir, & ma flame,
Et ſa ſeule influence auoit force en mon ame,
I'ay longuement erré parmi l'obſcurité
De mes ſens aueuglez ſuiuant telle clairté,
I'ay paſſé maint taillis, & maint deſert champeſtre,
Eſloigné du chemin ſans me pouuoir cognoiſtre:
En vain mille beautez s'offroyent deuant mes yeux
Comme aſtres qui la nuict vont allumant les cieux:
Ie n'en pouuois tirer de plus ſeure conduite,
Et touſiours leur clairté me ſembloit trop petite,

Mais

Mais si tost que le iour de vos yeux m'esclaira
Mon cœur d'aise raui ce Soleil adora,
Et cogneu tout soudain que la flamme allumee
Dedans moy parauant n'estoit rien que fumee:
De ma premiere erreur ie fu tout asseuré,
Et vey que iusqu'ici ie m'estois esgaré.
Car celuy qui ne suit vostre beauté si rare
(Seul Soleil de nos ans)peut dire qu'il s'esgare,
Son desir mal conduit erre sans iugement,
Et ne cognoist d'Amour l'agreable tourment.
Il me souuient tousiours qu'en mon ardeur premiere,
Lors que mon ame estoit autre part prisonniere,
Ie pensois fermement qu'on ne sceust mieux aimer,
Et n'eusse iamais creu qu'Amour peust enflammer
Plus chaudement vn cœur de sa viue estincelle,
Ny qu'vn parfaict Amant peust estre plus fidelle:
Mais vos yeux m'ont appris que i'estois abusé
M'ayant de tant de feux l'estomach embrasé,
Et mis en mon esprit de pensers si grand nombre
Que ma premiere amour au pris n'estoit qu'vne ombre:
Bref, ie suis si pressé qu'ores ie cognois bien
Helas qu'aupres de vous ie n'aimay iamais rien.
Vrayment c'est bien raison que l'amour qui me tue
Passe toute autre amour qu'au parauant i'ay eüe:
Et qu'en vous adorant ie croisse en loyauté,
Voyant que vos beautez passent toute beauté,
Beautez pleines de lis & de roses nouuelles,
D'agreables langueurs, de flammes immortelles,
D'amours, de doux attraits, de thresors precieux,
Et des perfections que receloyent les cieux,
Car tout ce que le Ciel auoit mis en reserue,
De plus belle richesse en vos yeux se conserue,
Vos yeux si beaux aux miens, qui me donnent le iour,
Et qui font qu'Amour mesme est embrasé d'amour.
Quant à moy si ie voy quelque autre Damoiselle
Qui guide en cheminant les Graces auec elle,
Qui ait les cheueux beaux, les yeux cruels & doux,
Ie dy qu'en quelque chose elle approche de vous,
Mais non pas que pourtant elle soit si parfaitte:
Car pour chef d'œuure seul Nature vous a faitte.
Tousiours on vous peut voir admirable exceller,

Et à vous rien que vous ne se doit esgaller:
Ainsi que la douleur qu'en mon ame i'assemble,
Qui surpassant toute autre à soy seule ressemble.
I'ay tousiours iusqu'ici blasiné l'extremité,
Mais ie pers cest aduis perdant ma liberté.
Car vous voyant, ma Dame, en beautez tant extreme,
Ie consens que mon cœur extremement vous aime:
Ie veux qu'en vous seruant il souffre extremement,
Et le desauoûrois s'il faisoit autrement.
Peut estre quelque iour vous en serez touchee:
Et à fin que ma mort ne vous soit reprochee,
Finirez mes langueurs, aurez de moy pitié
Et recompenserez ma fidelle amitié.
O Dieux si d'vn tel heur ie contente ma vie,
Ne m'accordez plus rien de chose que ie prie!
On ne me verra plus d'autres biens desireux
Et m'estimeray lors content & bien heureux:
Mais si par mon malheur trop cruelle & trop fiere
Vous ne vous fleschissez au son de ma priere,
Sans plaisir, sans conforr, triste & desesperé
Ie veux blasmer le Ciel contre moy coniuré,
Et maudire ma vie où tout malheur abonde,
Prenant congé d'Amour le seul bien de ce monde.
Car que me seruira que ie sois redouté,
Que i'aye en mon printemps maint effort surmonté,
De m'estre veu le chef de si grandes armees,
D'auoir des ennemis les campagnes semees,
D'estre eschapé vainqueur de cent mille dangers,
D'estre le seul effroy des princes estrangers,
D'vn Roy si genereux auoir pris ma naissance,
Courageux, indomté d'inuincible puissance:
Auoir dessus mon front semé tant de lauriers,
Auoir ieune arraché la palme aux vieux guerrieres,
Iusqu'au plus haut du Ciel planté ma renommee,
Que le temps ny la mort ne rendront consommee,
Bien voulu d'vn chacun, bien craint, bien estimé,
Si de vous seulement ie ne puis estre aimé,
Et si vous refusez de m'estre fauorable?
„ La grandeur sans amour est chose miserable.
I'aimerois beaucoup mieux estre né bassement,
N'auoir pas tant de cœur, ny tant de sentiment,

Que mon esprit fust lourd & mon ame pesante,
Ma douleur pour le moins ne seroit si cuisante.
„ Car plus vn homme est grand' & de gloire animé,
„ Plus chaud est le brandon qui le rend consumé:
„ Et le mal qui le presse est beaucoup plus terrible
„ Que celuy du commun qui est presque insensible.
Puis ie croy que l'Amour archer victorieux,
A des fleches à part pour les Rois & les Dieux,
Et ne sçaurois penser que les grands il surmonte
Comme le peuple bas dont presque il ne fait conte.
Las ! de ses traits choisis mon cœur est trauersé,
Il a tout dedans moy son carquois renuersé,
Ie suis sa trousse mesme, & sa chaude fournaise,
Vos yeux & mes pensers en nourrissent la braise,
Dont mon corps languissant sera tost deuoré
Si par l'eau de pitié ce feu n'est moderé,
Car le voulant couurir d'vne froide apparence,
Par ma discretion i'accrois sa violence,
De vous voir bien souuent ne faisant pas semblant,
Quand ie suis tout en feu feignant d'estre tremblant,
Et me monstrant ioyeux en ma douleur cruelle,
Seul entre tous les grands qui mes amours recelle.
Car eux communément au lieu de les celer
Trouuent mille suiets pour en faire parler:
Où moy ie les contrains & les cache en mon ame,
Aimant mieux endurer que de nuire à ma Dame,
Et ne voulant qu'vn peuple ignorant & sans loy
Connoisse mes desirs, & babille de moy.

Ceux qui sçauent comment à part ie me retire,
Que ie me plais tout seul, que i'aime tant à lire
Les passions d'Amour, ses effets rigoureux,
Iugent tout aussi tost que ie suis amoureux.
Ils le disent assez, mais ils n'ont connoissance
Que vous me reteniez en vostre obeïssance,
Tant ie sçay bien couurir mon desir violant,
Qui las ! croist d'autant plus que ie le vay celant.
Mais i'aime mieux souffrir vne douleur plus forte
Que mon contentement quelque ennuy vous apporte:
I'aime mieux me priuer du beau iour de vos yeux,
Fuyant ce que i'adore & que i'aime le mieux.
Car i'ay ce reconfort, qui mon mal diminue,

De pen-

De penser que ma foy par là vous soit connue,
Et que la verité de mon affection
Se descouure aisement par ma discretion,
Qui est de fermeté le plus seur tesmoignage:
Iamais homme discret ne sceut estre volage.

ELEGIE XIX.

Vovs qui pipez d'Amour, d'erreur & de ieunesse,
Adorez vainement vne folle Maistresse:
Vous qui mesme sur vous n'auez plus de pouuoir,
Vous qui sous bonne foy vous laissez deceuoir,
Vous qui prenez le blanc pour vne couleur noire,
Vous qui de vos malheurs bastissez vne gloire,
Et qui tout possedez de charme & de poison,
Estes sans yeux, sans cœur, sans ame, & sans raison:
Oyez le iuste dueil d'vne personne attainte,
Oyez l'aspre courroux & l'ardente complainte
Du desolé Philandre à bon droit irrité
Pour auoir decouuert vne infidelité:
Et pour auoir perdu sa ieunesse abusee
Seruant fidellement vne Alcine rusee,
Vne fine Lamie, vne peste, vn venin,
Et tout le deshonneur du sexe feminin.
Vn des iours de l'Esté que la flamme etheree
Brusloit de toutes parts d'ardeur demesuree,
Cest amant furieux, qui sentoit au dedans
De son iuste despit les aiguillons ardans
Et les elancemens d'vne forcenerie,
Tombe du haut de soy, tout vaincu de furie,
Sans parler, sans mouuoir, palle, & tout esperdu.
Ayant auec l'esprit tout sentiment perdu,
Il ne pouuoit pleurer, encor qu'il eust enuie
De voir couler en pleurs ses amours & sa vie:
Mais comblé de douleur sans cesse il haletoit,
Et son cœur mutiné pour sortir combatoit.
Il demeura long temps ainsi vaincu de rage,
Ayant les mouuemens, le geste & le visage
D'vn qui tire à la mort lors qu'il va fremissant
Auec vn gros hocquet les membres roidissant:
Puis il reuient vn peu entr' ouurant la paupiere,
Et monstre qu'à regret il voit nostre lumiere,

Tant

Tant il est las de viure, & tant il ha desir
Qu'vne agreable mort tranche son desplaisir.
Mais voyant que la mort n'abregeoit sa misere,
Il saute sur les pieds transporté de colere,
Pour saisir vne espee & s'en percer le flanc,
Ou pour plonger sa dague aux sources de son sang.
Tenant le fer tout nu dans sa dextre meurtriere,
Il fait sortir ces mots pour complainte derniere,
Mourons mourons (dict-il) punissons nostre erreur,
Eschappons par le fer des dents de la fureur:
Faisons rire vne ingrate, & donnons quelque cesse
Au regret eternel qui nous charge & nous presse.
Las! que i'aime la mort qui me peut secourir,
Mais ie maudi le Ciel qu'il ne m'a fait mourir,
Quand i'estimois son cœur estre vn roc immuable:
La mort m'eust esté lors bien douce & fauorable.
Acheuant ces propos, comme il veut s'auancer
Pour le fer inhumain dans sa gorge enfoncer,
Et qu'il court gayement à la mort toute preste,
Il sent qu'au mesme instant vn bon esprit l'arreste,
Qui luy saisit le bras, qui le fait tressaillir,
Qui luy fait le couteau de la dextre saillir,
Et qui parle en son cœur disant en telle sorte:
Quelle extreme fureur hors de toy te transporte?
Quelle rage te tient? quel brasier vehement
Te deuore l'esprit, l'ame & l'entendement,
Que tu veuilles mourir d'vne mort si cruelle
Pour l'impudicité d'vne Dame infidelle,
Encor sans te vanger & sans faire sentir
Si de se prendre à toy lon se peut repentir?
Vange toy pour le moins, puis d'vn grand coup d'espee
Mets fin à ton amour si laschement trompee.
Ainsi ce bon esprit l'Amant dissuada,
Et l'heure de sa mort par ces mots retarda.
Au poinct que le Soleil commençoit sa carriere
Monstrant ses cheueux d'or rayonnans de lumiere,
Ce chetif amoureux, amoureux & ialoux,
Tout cuit de passions, de rage & de courroux,
Se met à discourir en sa triste pensee
Comme il pourra venger son amour offensee.
Cent mille tourbillons l'vn sur l'autre amassez,

Cent penſers differens contrairement pouſſez
Luy liurent la bataille, & font dedans ſa teſte
Vn brouillement confus tout bruyant de tempeſte.
Neptune en temps d'Hiuer n'eſt point plus agité
Eſtant pouſſé des vents d'vn & d'autre coſté,
Et ne voit tant de flots, & tant de vagues perſes,
Comme il roule en l'eſprit d'affections diuerſes.
Il ne faut point penſer qu'il puiſſe repoſer,
Il reſue, il ſe deſpite, & ſe ſent embraſer
Le cœur tout à l'entour d'vne nouuelle flame,
Dés qu'il ſe reſſouuient des ruſes de ſa Dame,
De ſes ſoupirs trompeurs, de ſes mots déguiſez,
De ſes yeux tant de fois feintement arroſez:
Et voyant (ô regret!) ſa feintiſe notoire
La croyant il ſe faſche & ſe hait de la croire:
Mais il la croit pourtant, & la doit croire auſſi,
Bien qu'en s'en ſouuenant il reſte tout tranſi.
Or quand ce ſouuenir à ſes yeux ſe preſente,
Helas! c'eſt fait de luy, il crie, il ſe tourmente,
Il ſoupire, il ſanglote, il eſt plus qu'au treſpas,
Et deſpite ſa vie, il chemine à grands pas,
Et cherche en rauaſſant les lieux plus ſolitaires
Pour maudire à ſon gré les deſtins aduerſaires.
Il va de ſes douleurs la terre enſemençant,
De ſes cuiſans ſoupirs l'air s'eſchauffe en paſſant,
Et l'amoureuſe Echo d'aigre douleur contrainte,
Parmi les rocs cauez reſpond à ſa complainte.
O feminin cerueau (dict-il en ſoupirant)
Traiſtre, feint, ſans arreſt deçà delà courant,
Contraire obiect de foy, pariure & variable,
Que celuy qui te croit eſt pauure & miſerable!
Ie t'ay creu toutesfois: auſſi tu m'as faict voir
Combien ton naturel eſt propre à deceuoir.
Mais las qui ne t'euſt creu? ceſte aſpre violence,
Ces ſermens, ces propos tant vrais en apparence,
Tant enflammez d'amour, tant chauds d'affection,
Ces regars dérobez brulans de paſſions,
Ces doux languiſſemens ces mignardes careſſes,
Ces larmes, ces propos, & ces longues promeſſes,
Eſtoyent-ce les teſmoins d'vne legere foy,
Et qu'on fauoriſaſt les autres plus que moy?

Ah trai-

Ah traistre & lasche cœur ! de quel masque hypocrite
As-tu sceu deguiser ta volonté maudite,
Sans que par mon amour ny par ma fermeté
I'aye peu retenir tant d'infidelité?
,, On dit que Cupidon n'est iamais soul de larmes,
,, Ny le Dieu Thracien de meurtres & d'allarmes,
,, Les abeilles de fleurs, les chéures d'arbrisseaux,
,, De riuieres la mer, & les prez de ruisseaux:
,, Mais de mesme la femme ingrate & inconstante
,, De cent mille amoureux ne seroit pas contante.
,, En a-telle vn acquis, elle en veut vn nouueau,
,, Et iamais fermeté n'habite en son cerueau:
,, Animal plein de ruse, indomtable & volage,
,, Qui ha dedans la bouche autrement qu'au courage.
Las! ie croy que les Dieux ardemment courroucez,
Vn iour que les mortels les auoyent offensez,
Feirent naistre ici bas pour punir leur audace
Et pour les trauailler, la feminine race,
Ainsi que les serpens, les tigres, & les loups,
Qui nous sont mille fois plus courtois & plus doux:
Et comme on voit sortir parmi les bonnes plantes
Des chardons inutils & des herbes mechantes.
Hé pourquoy la Nature & les Cieux n'ont permis
Que les hommes par eux, & d'eux-mesmes amis,
Sans toy, sexe imparfaict, peussent auoir naissance,
Pour ne te deuoir plus ceste reconnoissance?
Ainsi que nous voyons qu'vn soigneux Iardinier
Ente sur vn prunier les greffes d'vn prunier,
Vn pommier sur vn autre, & vn chesne sauuage
De ses ieunes rameaux peupler tout vn bocage.
Ou comme le Phenix soymesme se brulant.
Sans finir, par sa fin se va renouuelant.
Mais en vain ie m'arreste aux effets de Nature,
Qui tout cest Vniuers conduit à l'auenture,
Par hazard, par fortune, & par legereté,
Et qui se resiouit de sa diuersité.
Quelle perfection faut-il esperer d'elle
Puis qu'on sçait que Nature est mesme vne femelle?
Cessez pourtant cessez, Femmes, de vous vanter
De ce que vous pouuez les hommes enfanter,
Et qu'ils naissent de vous, n'en soyez arrogantes:

Les

Les lis au teint d'argent naiſſent d'herbes puantes,
On voit ſortir des fleurs d'vn fumier tout pourri,
Et le bouton vermeil ſur l'eſpine eſt nourri,
Sources de tous malheurs, ſuperbes, deguiſees,
D orgueil, d ire, de rage, & d'enuie embraſees,
Qui ſortez dans le cœur l'inconſtance pour loy,
Sans amour, ſans raiſon, ſans conſeil & ſans foy,
Pleines de trahiſons, temeraires, cruelles,
Et de pauures humains les peſtes eternelles.
Ainſi crioit Philandre embraſé iuſtement,
Donnant air par ſoupirs à ſon feu vehement,
Et faiſant de ſes yeux deux bouillantes fontaines
Qui monſtroyent la rigueur de ſes cruelles peines.
Les beſtes d'alentour s'arreſtoyent pour l'ouïr,
Les oiſeaux tous rauis demeuroyent ſans fuïr
Attentifs à ſes plaints, & par vn doux murmure
Les riuages prochains plaignoyent ſon aduenture:
Les rochers & les monts de pitié ſe fendoyent,
Et iuſqu'au plus haut Ciel ſes regrets s'entendoyent,
Regrets trop violans qui n'auoyent point de treſue,
Fuſt au poinct du matin quand l'Aurore ſe leue,
Fuſt au plus chaud du iour, quand le Soleil ardant
A moitié de ſon cours nous bruſle en regardant:
Ou fuſt quand tout ſuant d'auoir couru le monde
Il laue en l'Ocean ſa cheuelure blonde:
Ou fuſt en plein my-nuict, quand les hommes laſſez
Sont plus profondement d'vn fort ſommeil preſſez.

DISCOVRS.

SI l'Amour eſt vn Dieu, c'eſt vn Dieu d'iniuſtice,
Reconnoiſſant le moins ceux qui luy font ſeruice:
Vn aueugle en nos maux, vn enfant inconſtant,
Au plaiſir du hazard ſes faueurs departant,
Qui s'abreuue de ſang, & de larmes bruſlantes,
Et qui perce les cœurs de fleches differentes
A fin que nos eſprits errans diuerſement
Sans iamais repoſer ſoyent touſiours en tourment.
Vous qui de ſes rigueurs n'auez la cognoiſſance
Ne vous eſclauez point, faites luy reſiſtance,
Les plus loyaux Amans ſont moins recompenſez:
Mon mal peint en ces vers le fait cognoiſtre aſſez.

Ceſt

Cest enfant inuaincu, Dieu de sang & de flame,
Vn iour pour mon malheur me fit voir vne Dame
Qui de ses chauds regards tout le Ciel allumoit,
Et les petits Amours comme roses semoit.
Si tost que ie la vey mon ame en fut esmeüe,
Et l'Amour aussi tost flamboyant en sa veüe
Comme vn esclair subtil par vn verre eslancé
Passa dedans mon cœur qu'il n'a iamais laissé.
Ie l'adoray depuis comme chose diuine,
Et rien qu'vn feu si beau n'échauffoit ma poitrine:
En ses yeux seulement tout mon heur s'assembloit,
Et tout autre plaisir ennuieux me sembloit.
Mais pour premier malheur de ma triste auanture,
Vn mari desfiant, de ialouse nature,
Comme vn Dragon veillant de la voir m'empeschoit,
Et son riche thresor auarement cachoit.
Tout ce qu'on dit d'Argus de luy se peut bien dire:
Iamais le doux sommeil, quand Phebus se retire,
Ne luy ferme les yeux, il veille incessamment,
Ou s'il dort il l'entend, & la voit en dormant:
Et quand vn papillon volle autour de la belle,
Il crie, & veut sçauoir s'il est masle ou femelle.
De ce maudit ialoux mon mal est procedé,
Car depuis la trouuant cent fois ie retardé
(Trop discret pour mon bien) de luy faire ma plainte,
Et tandis mon desir croissoit par la contrainte,
Ainsi que le brasier sous la cendre caché,
Ou comme vn grand ruisseau quand il est empesché.
Mais plus que mon malheur ie plaignois le seruage
De la ieune beauté royne de mon courage,
Qui sous vn ioug si dur foiblement languissoit,
Et sans aucun plaisir sa ieunesse passoit.
Souuent de ce regret ayant l'ame blessee
A part contre le Ciel i'ay ma plainte dressee,
De ce qu'il assembloit sans ordre & sans raison
Auec vn froid Hiuer ceste belle saison:
Et bien souuent aussi plein d'amoureuse rage,
Comme s'il fust present i'vsois de ce langage.
O mari trop cruel pour si douce beauté
Que penses-tu gaigner gesnant sa liberté?
Ton extreme rigueur son vouloir ne retarde,

Si tu gardes le corps l'ame est hors de ta garde,
Tu rens par tant de soing l'amant plus enflammé:
,, Vn plaisir trop permis n'est iamais bien aimé.
,, Le malade aime l'eau qui luy est defendue,
,, Et l'amour par contrainte est plus chaude rendue.
Argus auoit cent yeux, Amour les enchanta,
Et le palais d'airain Iupiter n'arresta.
,, Celle peche le moins qui ha plus de licence,
,, Et ce qui desplaisoit est cher par la defense.
Mais si ton cœur felon ne peut estre adouci,
Aumoins de la garder laisse moy le souci,
Ne te trauaille point, ie veux que l'estincelle
Qui luit en mon esprit tous les autres decelle:
Ie liray dans leurs cœurs quand plus ils se feindront,
Et te descouuriray ce qu'ils entreprendront.
De mille autres propos i'accusois sa rudesse,
M'efforçant quelquefois de luy faire caresse:
Et pour mieux desguiser le mal qui me tenoit
Ie destournois les yeux quand sa femme venoit,
Et de peur seulement de la voir mal traittee
Ma chaleur d'vn soupir n'osoit estre euentee.
Sage discretion tu m'as bien cher cousté,
Sans tant de vains respects i'eusse plus profité!
Ainsi durant long temps ie languy miserable,
Esperant que l'Amour quelque iour fauorable
S'ennuyant de mes maux prendroit de moy pitié,
Et qu'il falloit sans plus couurir mon amitié.
,, Las qu'vn nuage espais couure l'esprit de l'homme!
Durant qu'en ces desseins mon cerueau ie consomme
Et que ie pers le temps, cest Archer rigoureux
Voulut qu'vn ieune Prince en deuint amoureux,
Qui sans tant de respects descouurit sa pensee,
Rendant de sa beauté ma Maistresse blessee.
Seul il estoit son bien, sa lumiere & son cœur,
Et ce nouueau souci de sa crainte vainqueur,
Qui d'vn aueugle feu sans pitié la deuore,
Luy fait mespriser tout sinon l'œil qu'elle adore.
Elle qui parauant n'osoit leuer les yeux,
Se mocque maintenant du soing trop curieux
De son mari ialoux: elle est toute de flame,
Et rien plus que l'Amour ne commande en son ame.

Ah Prince bien-heureux, roy de sa volonté,
Que ie porte d'enuie à ta felicité !
Non pour estre sorti d'vn si fameux lignage,
Non pour tant de beaux traits qu'on voit sur ton visage,
Non pour estre en cent lieux iustement renommé,
Non pour tant de Lauriers dont ton front est semé,
Non pour mille vertus honorans ta ieunesse,
Mais pour estre adoré de ma seule Deesse :
Voyla ton plus grand heur dont ie suis enuieux,
Tu as iouy d'vn bien qui n'appartient qu'aux Dieux.
Or durant ceste flamme à mon bien si contraire,
Oncques de mes liens ie ne me peu desfaire,
A l'enui du malheur ma constance augmenta,
Et iamais le dépit si fort ne m'irrita
Que ie peusse blasmer l'ardante amour de celle
Qui si douce à autruy m'estoit tousiours cruelle.
De son nouueau desir mon malheur i'accusé,
Et tousiours sans flechir constant ie m'opposé,
Resolu d'endurer, mesme, s'il se peut dire,
Pensant à son plaisir i'allegeois mon martyre:
Et l'œil deuers le Ciel ie priois bassement
Qu'vn couple si parfait s'entr'aimast longuement,
Hayant plus que la mort ceux qui bruslez d'enuie
Troubloyent l'heureux repos d'vne si douce vie.
Ainsi ferme tousiours i'aimois sans estre aimé,
Et comme si mon cœur au sien fust transformé
I'auois part à son bien, sa liesse estoit mienne,
Oubliant ma douleur pour soupirer la sienne,
Lors que quelque enuieux d'vn langage cuisant
Alloit de ses amours franchement deuisant :
Bref, en ferme amitié n'ayant point de semblable
I'aidois à mon malheur pour luy estre agreable.
Qui diroit le regret que mon cœur supporta
Quand ce Prince a la fin de ses yeux s'absenta,
Emportant quand & soy son ame & sa puissance,
Et ne luy laissant rien que l'ennuy d'vne absence ?
Il falloit que son cœur fust en roche endurci,
De pouuoir (trop cruel) l'abandonner ainsi,
Voir pleurer ses beaux yeux pour forcer sa demeure:
De moy sans la laisser ie fusse mort à l'heure.
Helas! combien depuis ce rigoureux depart,

Dedaignant

Dedaignant tous plaisirs l'ay-ie veüe à l'escart
Soupirer tendrement pensiue & solitaire,
Monstrant que sans le voir rien ne luy pouuoit plaire?
Comme vn que le Soleil dans vn bois a laissé
Ne peut plus remarquer l'endroit qu'il a passé,
Vne effroyable horreur couure l'herbe fleurie,
Et ce qui luy plaisoit luy donne fascherie.
Ainsi se voyant loin du Soleil de ses yeux,
La Court ne luy est plus qu'vn desert ennuyeux,
Tout obiect luy desplaist, sa parole forcee
Monstre à qui l'entretient qu'ailleurs est sa pensee.
O cœur rempli d'amour, de constance & de foy,
Tu meritois trouuer vn amant tel que toy!
Que de vraye amitié ton amour eust acquise
Si en autre qu'vn grand ta fortune l'eust mise!
Mais durant qu'en regrets tu te vas consumant
Maudissant la rigueur d'vn triste elloignement,
Celuy qui tient la clef de ton ame enchaisnee
Ne songe plus en toy t'ayant abandonnee:
Vne autre affection regne en sa volonté,
Foible ioüet à vent deçà delà porté.
Et puis aimez les grands, croyez en leur langage!
La Bise en arriuant n'abat tant de fueillage,
Et n'esmeut sur la mer tant de flots escumans,
Comme ils font & refont de diuers changemens:
Leur flamme aussi soudain est par tout espandue,
Et pensent que l'amour de chacun leur est deüe.
De ce dernier malheur à ma Dame aduenu
Ie suis plus que iamais angoisseux deuenu:
Car outre le tourment coustumier que i'endure
Ie pleure maintenant sa piteuse aduenture,
Et vay blasmant le Ciel d'vn esprit despité
De ce qu'il ne punist tant de legereté.
Loüe Amour qui voudra, c'est vne frenaisie
Que les fouls ont faict Dieu selon leur fantaisie,
Vn mal, vne fureur, vn fort enchantement,
Par ses charmes cruels troublant l'entendement.
Las si mon foible esprit n'estoit troublé de rage
Ie me retirerois cognoissant mon dommage,
Ou d'vn autre desir plus doucement espoint
Ie cesserois d'aimer ce qui ne m'aime point.

Mais d'vn si puissant trait ma raison est forcee
Que ie suy malgré moy là trace encommencee,
Et sers sans profiter vne ingrate beauté,
Qui pour aimer autruy n'ha plus de liberté.
Or ce dernier confort pour remede i'embrasse,
Que si dans son esprit la raison trouue place,
Et qu'vn iour le despit iustement allumé
Face mourir l'amour d'vn qu'elle a trop aimé,
Qu'alors de mes douleurs elle aura cognoissance
Payant tant d'amitié de quelque recompense,
Et verra quelle erreur follement l'abusoit
Quand vn Prince inconstant ses desirs maistrisoit.
,, L'amour des grãds seigneurs est tousiours dõmageable,
,, Et sert le plus souuent au vulgaire de fable :
,, Nulle discretion leur fureur ne reçoit,
,, Et dés qu'ils sont épris chacun s'en apperçoit :
Car cent mille espions veillent sur leurs affaires.
,, La grandeur & l'amour sont deux choses contraires.

FIN DV PREMIER LIVRE
DES ELEGIES.

ELEGIES DE PH. DES PORTES.

LIVRE II.

ELEGIE I.

QVE ſeruiroit nier choſe ſi reconnue?
Ie l'auoüe, il eſt vray, mon amour diminue,
Non pour obiect nouueau qui me dõne la loy,
Mais c'eſt que vos rayons ſont trop froides pour moy,
Vous auez trop d'eſgard, de conſeil, de ſageſſe,
Mon humeur n'eſt pas propre à ſi tiede maiſtreſſe:
Ie ſuis impatient, aueugle & furieux,
Pour aimer cõme moy trop clairs ſont vos beaux yeux.
Toute choſe vous trouble & vous rend eſperdue,
Vne vaine rumeur ſans ſubiect eſpandue,
Le regard d'vn paſſant, le caquet d'vn voiſin,
Quelque parent de loing, vn beau-frere, vn couſin,
De mille eſtonnemens laiſſent voſtre ame atteinte,
Vos femmes ſeulement vous ſont palir de crainte:
Et quand de mes trauaux i'attens quelque loyer
Le temps en ces frayeurs ſe voit tout employer.
D'vne fleche trop mouſſe Amour vous a bleſſee,
Il faut à mes fureurs quelque amante inſenſee,
Qui mourant chacun iour me liure cent treſpas,
Qui m'oſte la raiſon, le ſomme & le repas,
Qui craigne de me perdre, & qui me face craindre,
Qui touſiours ſe cõplaigne, ou qui m'eſcoute plaindre,
Qui ſe iette aux dangers & qui m'y iette auſſi,

Qui tranſiſſe en abſence, & que i'en ſois ainſi,
Qui m'occupe du tout, que tout ie la retienne,
Et qu'vn meſme penſer noſtre eſprit entretienne :
Voyla les paſſetemps que ie cherche en aimant.
„ I'aime mieux n'aimer point que d'aimer tiedement:
L'extremité me plaiſt. Deſirez-vous que i'aime ?
Soyez en vos ardeurs comme en beautez extreme,
Perdez tous ces reſpects qui nous ont abuſez,
Aueuglons les ialoux, trompons les plus ruſez,
Et courons les hazards. La princeſſe d'Eryce
Amoureuſe de Mars aux hardis eſt propice :
Et l'eſprit que la peur deuant fut tenaillant
Dés qu'il ſent ſon ardeur deuient chaud & vaillant.
Ceſte mere d'Amour que tout eſtre reuere
Apprend la ſimple fille à tromper vne mere,
Vne tante, vne garde, & doucement la nuict
Se couler d'aupres d'elle, aller ſans faire bruit
A taſtons à la porte, & ſous l'obſcur ſilence
Ouurir à ſon amant qui boult d'impatience :
Aux geſtes & aux yeux elle apprend à parler,
Et par chiffre incognu ſon ſecret deceler :
Elle fait que la femme & ieune & peu ruſee
Le ſoin d'vn vieil ialoux conuertiſt en riſee,
Et que le cueur loyal d'amour bien embraſé
Ne trouue iamais rien qui luy ſoit malaiſé.
Mais il faut que ſon traict profondement le touche,
Ce n'eſt pas pour tous ceux qui l'Amour ont en bouche
Que la couſtume ou l'art fait paroiſtre angoiſſeux,
Ou qu'vne humeur peſante a rendus pareſſeux :
Seulement ces Amans la trouuent fauorable
Qui nourriſſent au cueur vn vlcere incurable,
Qui bien loing ont chaſſé tout diſcours de raiſon,
Et qu'vn ſage reſpect n'enferme en la maiſon :
Mais comme la fureur à clos yeux les tranſporte,
Paſſent cent & cent fois pardeuant vne porte,
Rodent toute la nuict, ſans profit bien ſouuent,
Et ne craignent voleurs, froid, orage ny vent.
Expert i'en puis parler, ſa faueur i'ay ſentie
Quand plus fort la raiſon s'eſt de moy diuertie,
Quand ie ſuis tout de flamme & que chargé d'ennuis
Par la ville à grands pas i'erre toutes les nuits,

Touſiours

Tousiours ceste Deesse à mon secours se monstre,
Les bateurs de paué qu'aux destours ie rencontre
Ne m'ostent point ma cape, & leur fer rigoureux
Ne se trempe iamais dans mon sang amoureux:
Le froid des nuicts d'hyuer ne me porte nuisance,
Ny le serain ny l'eau qui tombe en abondance.
Ie ne me sens de rien, tout aide à ma santé
Pourueu qu'à la parfin ayant bien escouté,
Lasse de mes trauaux celle qui m'est si belle
Entr'ouurant la fenestre à basse voix m'appelle.
O toy quiconque sois, qui te vas retirant
Si tard en ton logis, ne sois trop enquerant,
Pren ton chemin plus haut, porte basse la veuë,
Ne pense à remarquer ny l'endroit, ny la rue,
Fay haster ton flambeau, toy mesme auance toy
Et ne t'enquiers iamais de mon nom, ny de moy:
Ou si sans y penser tu viens à me connoistre
N'en ouure point la bouche, & n'en fay rien paroistre.
„ Tout mystere d'Amour merite estre caché,
„ Qui en vse autrement commet vn grand peché:
Toutesfois quand la langue indiscrete & mauuaise
D'vn sot entreprendroit de corrompre nostre aise,
Il s'en faudroit moquer: car, Maistresse aussi bien
Vostre mari l'oyant n'en croiroit iamais rien,
I'y ay mis trop bon ordre: vne de ces Sorcieres,
Qui commande aux Esprits hostes des cemetieres,
Fort sçauante en son art, experte à coniurer,
Qui pourroit des enfers Proserpine tirer,
Qui sçait tous les secrets de Circe & de Medee,
Et quelle heure ou quelle herbe est plus recommandee,
Auec de puissants mots par trois fois rechantez
A pour moy tous les yeux des maris enchantez:
Si le vostre en mes bras vous voyoit toute nue,
Il ne croiroit iamais la chose estre aduenue.
Mais sçachez que ce charme est pour moy seulement,
Et ne vous seruiroit pour aucun autre amant:
Car si vous presumiez tant soit peu luy complaire,
Mari, freres, voisins sçauroyent toute l'affaire.
La vieille me l'a dict pour vous en aduiser,
Mais de toutes faueurs vous me pouuez vser,
Et sans crainte à mes maux donner promte allegeance,

Iamais voſtre mari n'en aura connoiſſance.

Ceſte bonne deuine auec ſon grand ſçauoir
Fait ſerment qu'elle peut les courages mouuoir,
Soit des priſons d'Amour ouurant toutes les portes,
Soit les plus libres cœurs chargeant de chaiſnes fortes.

Moymeſme en ay faict preuue, il le faut confeſſer,
Elle m'a faict trois nuicts à la Lune paſſer,
M'a faict plonger trois fois la teſte en la riuiere,
I'ay faict maint ſacrifice auec mainte priere,
Tandis que de parfums mon corps elle purgeoit,
Et de noires liqueurs ſon bras nud m'aſpergeoit.

Il eſt vray qu'en mes vœux, ô ſeul but de ma vie,
D'eſchaper de vos mains ie n'auoy point d'enuie,
Ie prioy ſeulement d'Amour tout enflammé,
Qu'en vous aimant bien fort, ie fuſſe bien aimé,
Que iamais noſtre ardeur ne ſe peuſt voir eſteinte,
Et que plus deſormais vous n'euſſiez tant de crainte.
Voila tous les ſouhaits qui contant me rendroyent,
Si le Ciel n'eſtoit ſourd ie ſçay qu'ils aduiendroyent,
Et qu'vn trait plus aigu perçant voſtre courage,
Vous ſeriez moins craintiue, & moins tiede, & moins (ſage.

ELEGIE II.

ROMPONS tous les preſens d'vne ame ſi traiſtreſſe
Rompons ces bagues d'or, rompons la blonde treſſe
Dont mon cœur par mon bras eſt eſclaue rendu,
Et que tout le paſſé ſoit tenu pour perdu:
Noyons-en la memoire & l'amour tout enſemble:
Briſons ce diamant qui ſi mal luy reſſemble,
Et brulons ces eſcrits qui sembloyent embraſez,
Mais qui comme ſon cœur ſont feints & deſguiſez.
Ah! ie veus qu'on me ſaigne & qu'on m'ouure les veines
Laiſſant couler le ſang dont elles ſont ſi pleines,
Ce mechant ſang brulé, qui me faiſoit l'aimer,
Et qui dans mon cerueau ſçauoit ſi bien former
Tant d'images trompeurs de façon differente,
Qui touſiours pour mon mal me la rendoyent preſente.
Pluſtoſt que ce venin hors de moy ne chaſſer
Ie veux auec le fer ſon portrait effacer

Du rocher

Du rocher de mon cœur, car si fidelle place
Ne doit tenir en soy rien tant plein de fallace.
Pauure Amant miserable où te vois-tu reduict?
D'où se leuoit ton iour te vient ores la nuict,
Tes souspirs sont perdus, ta foy tant estimee
Dans vne terre ingrate a toute esté semee,
Et ne vas moissonnant pour fruict de tes labeurs
Que regrets espineux, & poignantes douleurs.
Hé bien qu'y veux-tu faire? il faut t'aider toymesme,
T'endurcir, t'obstiner, & d'vn courage extréme
Resister au tourment bien qu'il soit rigoureux,
Et cesser desormais d'estre plus amoureux.
Il est vray qu'vne amour qui de matiere forte
S'est bastie en six ans, pour vn vent ne s'emporte:
Entre tes passions le combat sera grand,
Mais rien n'est impossible à qui bien entreprend:
Si tu veux, ce grand feu sera moins que fumee,
Et presque ignoreras que tu l'ayes aimee.
O Dieux, qui de nos faicts reiglément disposez,
Et des plus affligez les ennuis appaisez,
Si i'ay tousiours vescu sans fraude & sans malice
Tendez à mes souspirs vostre oreille propice,
Et prenez à merci mon esprit repentant.
Ie ne demande pas que son cœur inconstant
M'aime comme autrefois: ny ne souhaite qu'elle
(Impossible souhait) cesse d'estre infidelle.
Pour fin de mes desirs ie requiers seulement
Que chassiez loin de moy cest assoupissement,
Et ce morne regret qui trop ferme s'y fonde,
Et me fait sembler triste aux yeux de tout le monde.
Priuez moy de memoire, à fin qu'à l'aduenir
Ie ne garde en l'esprit d'elle aucun souuenir:
Et lors que le hazard fera que ie la voye,
Mon cœur ne soit esmeu de douleur ny de ioye:
Qu'aucun reste de flamme en moy ne soit trouué,
Et que plus à ce ioug ie ne soy' captiué:
Accordez ma priere, ô Dieux pleins de clemence,
Tant pour vostre bonté, que pour mon innocence.

ELEGIE III.

IE ne refuse point qu'en si belle ieunesse
De mille & mille amans vous soyez la maistresse,
Que vous n'aimiez par tout, & que sans perdre temps
Des plus douces faueurs ne les rendiez contans:
La beauté florissante est trop soudain seichee
Pour s'en oster l'vsage, & la tenir cachee.
Mais ie créue de rage, & supporte au dedans
Des glaçons trop serrez & des feux trop ardans,
Quand en despit de moy vous faites que ie sçache
Le mal qui n'est point mal lors que bien on le cache.
M'est-ce pas grand regret quand sans le rechercher
Fuyant pour n'en rien voir, on me le fait toucher?
On me le dit par force, & ce qui plus me tue
On le crie à la Court, au Palais, en la rue:
I'en entens le succes dés qu'il est aduenu.
Si vous faites vn pas vostre coche est connu,
Vos pages, vos laquais, & ces lieux ordinaires
Qui vous seruent de temple aux amoureux mysteres.
Pour n'en cognoistre rien fussé-ie aueugle & sourd!
Ou bien las! que plustost le commun bruit qui court
Ne vient-il à moy seul, sans que la renommee
L'euentant çà & là vous rende diffamee?
Si seul ie le sçauois que ie serois contant!
Le mal qu'on dit de vous ne m'iroit despitant,
Et lisant de mes yeux vostre faute notoire
Pour me reconforter ie n'en voudrois rien croire.
Ie dirois que les sens se peuuent abuser,
Et sentirois mon cœur d'heure en heure embraser
Voyant vostre beauté de chacun poursuiuie.
Car i'aime fort vn bien dont plusieurs ont enuie.
Mais le bruit que de vous le commun va semant,
Fait qu'vn homme de cœur se hait en vous aimant,
Et dresse à meilleur but le trait de son attente.
,, Car nostre opinion seule ne nous contente.
,, Et ce qui rend plus fort vn esprit embrasé,
,, C'est de voir que son choix de chacun est prisé.
Pour Dieu prenez y garde, & deuenez discrete,
Ne soyez pas plus chaste, ains soyez plus secrete,
Faites les mesmes tours, & plus si vous pouuez,

loignez

Ioignez d'autres amans à ceux que vous auez,
Et donnez, non ingrate, à tous la recompense,
Mais qu'est-il de besoin qn'on en ait cognoissance?
Prenez-en le plaisir, fuyez-en le renom.
„ Celle ne peche point qui peut dire que non.

ELEGIE IIII.

IE reconnoy ma faute & ma lourde ignorance,
Bien que ie fusse appris par mainte experience
Que l'amour d'vne femme est prõpte au changemẽt,
Et que la mieux bastie ha l'air pour fondement:
Bien que parmi les cris & les poignantes rages
De ceux qui chacun iour les esprouuent volages,
Ie me creusse entre tous sage & fort aduisé
D'auoir si tost cogneu leur esprit desguisé,
Et que i'eusse iuré ne me fier qu'en celle
Qui tout ouuertement s'aduoüeroit infidelle:
Toutesfois à ma honte il le faut confesser,
Quelque charme incogneu m'auoit tant sceu forcer,
Et rendu ma raison tellement estrangee,
Que ie pensoy pour vous leur nature changee
Et qu'en vous seulement se fist force à la loy.
Cent & cent fois le iour ie disois à par moy
Voyant luire en vos yeux tant de celestes flammes,
On ne peut sans pecher la mettre au rang des femmes:
Le Ciel doit l'auoir faicte vnique en loyauté,
Comme elle est sans pareille en grace & en beauté.
Mais quand ceste pensee eust eu moins de puissance,
Helas! eussè-ie faict à la fin resistance
A tant de doux attraits qui l'esprit me voloyent,
Et qui tournoyent mon ame ainsi comme ils vouloyent?
N'eussè-ie creu vos yeux & ces promesses feintes
Que vous tiriez d'vn cœur le vray seiour des feintes?
Ioint que pour acheuer de me rendre insensé,
L'amour dés nostre enfance entre nous commencé,
Conserué sans naufrage en mainte grand' tourmente,
M'asseuroit que vous seule au monde estiez contente.
Vous mesme en faisiez la gloire vnique à bien aimer,
Iurant qu'autre que moy n'eust sceu vous allumer,
Et qu'encore qu'Amour le voulust entreprendre,
Il trouueroit ses feux pour vous n'estre que cendre.

Apprenez-moy comment vous m'auez oublié:
Et comme vne amour telle auec l'âge augmentee
A peu si promptement du cœur vous estre ostee.
Au lieu d'accuser plus vostre esprit inconstant,
Ie vous pardonne tout si i'en puis faire autant:
Car ie me tiens payé d'assez grand' recompense
Si de vous pour iamais ie pers la souuenance.

ELEGIE V.

LE iour, non iour pour moy, mais nuict tresmalheureuse
Que du Ciel despité la loy trop rigoureuse
Me força de resoudre à quitter furieux
Pour iamais Cleonice, ainçois mes propres yeux,
Et que l'amour d'vn Prince à mon dam trop extréme
Me fit fendre en deux parts, & m'oster à moy mesme:
Quels tragiques regrets, quels tourmens, quelles morts
Esgalerent iamais ce que i'enduray lors?
Au seul ressouuenir tout le corps me frissonne,
Vne horreur me saisit, ma memoire s'estonne,
Mes esprits sont glacez, mon œil est obscurci,
Et sans pouls ny couleur ie suis comme transi.
Estant donc arresté qu'vne absence eternelle
Seroit le seul loyer de mon amour fidelle,
Et qu'il falloit partir sans iamais reuenir
Du lieu qui tout entier m'auoit sceu retenir:
Ie taschoy d'appaiser mes fureurs insensees
En leur ramenteuant les fortunes passees,
Tant de cris, tant de pleurs, tant de maux endurez:
Et que les Cieux peut estre en mes vœux implorez
Ordonnoyent cest exil d'vn aduis pitoyable
Pour guarir mon vlcere autrement incurable.
Mais, ô foible remede! ô dolent reconfort!
,, Iamais vn moindre mal n'est vainqueur d'vn plus fort.
Toutes les passions, & les peines senties
Sembloyent roses & lis aupres de ces orties:
Et de mes iours passez les plus desesperez
Estoyent à chauds soupirs de mon cœur desirez,
Ie les contoy sans cesse, & ma triste memoire
Des maux plus signalez me retraçant l'histoire

Faisoit que mon esprit à quelcun s'arrestoit
Pour le parangonner au dueil qui m'emportoit,
Et disois tout en pleurs, O momens souhaitables,
Qu'autresfois mes ardeurs trouuoyent insupportables,
Quand celle à qui ie suis malgré sa volonté
Me cachoit ce bel œil dont le iour est domté,
Que ne reuenez vous? ie prendroy patience
D'endurer non vn iour mais vn mois son absence,
Pourueu qu'on me permist de languir seulement
Pres du lieu qui retient tout mon contentement,
Et d'auoir ceste grace au malheur qui m'entame
De voir au moins de loin le seiour de mon ame:
Mais mon destin l'empesche, & ne veut endurer
Que l'ombre d'vn plaisir puisse en moy demeurer.
Que vous fustes cruels, parens de ma Maistresse,
De ne me tuer pas quand la langue traistresse
Des ialoux contre moy vostre sang allumoit,
Et de mechans propos nos amours diffamoit.
Ah! que ie me repens qu'en la nuict solitaire
Dans vn lieu destourné propre à vostre colere,
Ne me sois d'vn grand cœur à la mort auancé
Irritant desdaigneux vostre esprit offensé.
Aussi tost i'en suis seur, respect, crainte ou menace
N'eust empesché Madame à courir sur la place,
Mesler de pleurs mon sang, mes paupieres serrer,
Voire auecque mon corps son esprit enterrer:
Où las! sous vn autre air la Mort me venant prendre
Vn souspir seulement ie n'en dois pas attendre:
Aussi n'en suis-ie digne ayant si tard vescu,
Que par vn sot deuoir mon amour soit vaincu.
De mille autres pensers vne troupe infinie.
Et tous les iours passez les plus noirs de ma vie,
Comme oiseaux de la nuict deuant moy reuoloyent,
Que mon present malheur tant soit peu n'egaloyent:
Soit qu'il me ressouuint de ces temps miserables
Que l'aspre Ialousie aux regars effroyables,
De soupçons trauersans mon esprit entamoit,
Et du verre & des cloux dans mes playes semoit:
Soit quand les fiers courroux de ma belle inhumaine
Presageoyent quelque orage au doux fruict de ma peine,
Soit quand vn faux rapport qui son œil m'eclipsoit,

D'vn

D'vn hyuer dangereux mon espoir menaçoit.
Bref toutes les douleurs en aimant supportees
Vne à vne à mon cœur estant representees,
Luy faisoyent confesser, plus viuement atteint,
Que d'Amour autresfois à tort il s'estoit plaint.
O Temps, qui du haut Ciel la vitesse mesures,
Las! retourne, disoy-ie, à mesurer les heures
Et les poincts de ma vie: & si le Ciel tousiours
Eternel en trauaux refait de mesmes tours
Recourant de rechef par la mesme carriere,
Fay voir à mes amours leur fortune premiere :
Fay que la mesme source & les mesmes douleurs
Me fournissent encor de sanglots & de pleurs.
Las! tu reuiendras bien, & la suitte ordinaire
Du grand Ciel te fera ton voyage refaire,
Voyage qui finist & renaist tout d'vn poinct,
Mais mon âge passé ne retournera point.
De mes iours amoureux la course est acheuee,
Au chemin de la mort ma vie est arriuee,
Entre les desespoirs, l'horreur, le repentir,
Heureux si par ma fin i'en puis bien tost sortir.
De mille autres regrets i'eusse plaint ma fortune,
Mais le temps me pressoit, & la tourbe importune
Des bateliers crians, m'empeschoit le loisir
D'honorer de mes pleurs ce mortel desplaisir.
Ie sors donc de ma chambre hasté de ceste escorte,
Et d'vn pie defaillant ie passe outre la porte:
Puis en m'y retournant tout palle & tout transi,
Pour le dernier adieu ie luy disois ainsi.
Chambre, à mon dueil secret autrefois si propice,
De mes ieunes desirs la fidelle nourrice,
Ma chère secretaire, à qui ie n'ay caché
Trait de ioye où d'ennuy qui m'ait iamais touché,
Ie me plaignois à toy des rigueurs de Madame,
Ie te monstrois à nud les playes de mon ame,
Ie ne te celoy rien ny dessein ny penser,
Suis-ie pas malheureux qu'il me faut te laisser?
A qui plus desormais conteray-ie mes peines?
Quels antres, quels rochers, quels bois, quelles fontaines
Des lieux plus égarez où perdu ie m'en vois
Fideles garderont les soupirs de ma voix?

Mais

Mais ô cher monument de mon mal deplorable,
Tu ne suffisois pas : ie suis si miserable,
Et le Ciel fait sur moy tant d'orages pleuuoir
Qu'en ton sein tous mes maux lieu ne pouuoyent auoir:
Il faut qu'en mille endroits leur desbord se respande,
Qu'il n'y ait coin du monde où mon cri ne s'entende,
Val, mont, plaine, cauerne, oiseaux, bestes, poissons,
Qui ne plaignent ma perte en diuerses façons,
Tu ne me verras plus sous l'aimable silence
Des solitaires nuicts, me mettre à la cadence
Du troupeau d'Eleuthere, & soigneux de leurs pas
Perdre en ces vains plaisirs le somme & le repas.
Ma fortune a de moy leur faueur estrangee,
Ma source d'Hippocrene en Cocyte est changee,
Mon myrte & mes lauriers cyprés sont deuenus,
Les destours d'Helicon ne me sont plus connus:
Apollon me desplaist, tous ses dons ie refuse,
Estant laissé d'Amour peu me chaut de la Muse:
Et rien d'elle à present ne me peut contenter,
Que les vers qui sçauroyent mes obseques chanter.
  Or comme en ses discours mon esprit se distille,
Le iour trop clair me force à sortir de la ville
Pour me rendre au bateau qui deuoit m'en leuer,
Et de l'ame & du cœur sans pitié me priuer :
Aussi tost les rameurs trop prompts à mon dommage
Fendans l'eau d'auirons m'esloignent du riuage,
Où fiché ie regarde, & mes yeux obstinez
Sans ciller vers le Louure estoyent tousiours tournez:
Pour le voir plus long temps sur le pieds ie me dresse,
Maudissant des vogueurs l'importune vistesse,
Et me reputant lasche & de cœur desnué
Que plustost que partir ie ne m'estoy tué,
Et victime propice au feu qui me deuore
Sanglant ie n'estoy cheut pres l'autel que i'adore.
  Bien-heureux, ce disoy-ie, à qui les Cieux amis
D'vne ville si belle ont le seiour permis,
Non pour les bastimens dont elle est si hauteine,
Non pour y voir la Cour, le Palais, ou la Seine,
Ny de tant d'habitans le reflux nompareil,
Mais pour estre esclairez des yeux de mon Soleil,
Et pour voir des beautez l'exemplaire & l'idee

En ce

En ce lieu des Amours & des Graces guidee:
Puissé-ie encor vn coup si grand heur receuoir,
Et iamais plus n'ouïr, ne parler, ny ne voir.
I'accroissoy de ces plaints le regret qui me tue,
Quand du tout le Chasteau se desrobe à ma veüe:
Ce fut lors qu'à plein bras la douleur m'assaillit,
Vn tremblement me prist, le genouïl me faillit,
Et la mort si souuent à mon aide imploree
Vint s'apparoistre à moy haue & desfiguree.
Ie la vey, c'estoit elle, & ie la reconnu,
Telle elle est aux mortels quand leur iour est venu.
A cest horrible aspect mon ame espouuantee
Quitta son corps perclus, la voix me fust ostee,
Mon visage & mes yeux ternirent leur couleur,
Et tombay comme vn tronc sans force & sans chaleur.
Ce qui m'aduint depuis est aux autres notoire,
Car du bien & du mal ie perdy la memoire:
Ie ne sçauroy parler du secours des rameurs,
De l'eau qu'on me ietta, de l'effroy, des clameurs:
Bref ie ne m'apperceu de rien qu'on me sceut faire,
Tant que ie fusse mis dans ce lieu solitaire,
Où mes sens defaillis ayans repris vigueur
I'en despite le Ciel & maudy sa rigueur,
Sçachant que rien n'est propre à mes maux incurables
„ Que la mort, seul recours des humains miserables.

LA PYROMANCE.

L'AMOVREVX Dorylas ayant l'ame frapee
Depuis maintes saisons des yeux de Panopee
La fiere Nereide, en pleurs se consumoit,
Et sans fruict ses regrets par les ondes semoit:
Ny ses longues douleurs, ny son amour fidelle,
Ny ses yeux ruisselans d'vne source eternelle,
Ny le feu trop couuert, qui le fait dessecher,
Auoyent peu de sa Nymphe entamer le rocher.
Vn soir du mois de Iuin, que la flamme etheree
S'estoit pour luire ailleurs de nos yeux retiree,
Que l'air estoit serain, la mer se reposoit,
Et que le doux Zephyre endormi s'appaisoit,

Ce pescheur

Ce pescheur miserable au plus fort du silence,
Quand chacun est en paix sent moins de patience,
Amour cruel pirate incessamment le poingt,
Et sur mer ny sur terre il ne repose point:
Tout le iour dans sa barque il auoit faict des plaintes:
En si piteux accents, que les Nymphes contraintes
Auoyent de tiedes pleurs ses cris accompagnez,
Et les fleuues s'estoyent de leur course esloignez.
Or ainsi que la nuict tendit ses larges voiles,
Et qu'on veit dans le Ciel les premieres estoiles
Monstrer leur belle veüe & de rang se leuer,
Luy qui sent tout de mesme en son cœur arriuer
Mille nouueaux soucis pour prendre leur pasture,
Les pieds & les bras nus, nud teste & sans ceinture
Poussa du cœur ces mots dressant bien haut les yeux,
Naissez feux de la nuict, naissez parmi les Cieux.
O toy sœur de Phebus, ô Royne vagabonde,
Puissante au ciel, en terre, & sous la nuict profonde,
Qui fais à poincts reiglez la maniere escumer,
Et produis haut & bas tout ce qui peut charmer,
Preste moy ta lumiere, & sois ma Secretaire,
Or' que sous la nuict sombre en ce lieu solitaire
I'inuoque à mon secours la iustice des dieux.
Naissez feux de la nuict, naissez parmi les Cieux.
Amour cruel enfant d'vne mere cruelle,
Venus fille des flots & comme eux infidelle,
Qui des plus humbles cœurs vas sans plus triomphant,
Que vous estes cruels & la mere & l'enfant!
Tous ces rochers voisins ont vne ame plus tendre.
Pensez le bel honneur! les cruels ont sceu prendre
Vn captif miserable à leurs pieds estendu,
Qui pour mieux les flechir ne s'est point defendu:
Et laissant ce pendant l'ingrate Panopee
Sans soing, sans amitié de mes larmes trempee,
Qui mesprise leur force, & mon mal soucieux.
Naissez feux de la nuict, naissez parmi les Cieux.
Tous les feux de la nuict au ciel ont pris naissance,
Il est temps que deuôt mes charmes ie commence:
Voila l'autel tout prest de gazons façonné,
D'algue & d'absinthe blanc il est enuironné,
Par neuf fois en la mer i'ay la teste plongee,

I'ay

I'ay ſur l'autel ſacré la verueine arrangee,
L'encens eſt allumé. Toy qui te vas changeant
En fleuue, en flamme, en roche, en ſerpent s'allongeant,
Ie t'inuoque, ô Proté, ceſt autel ie te dreſſe,
Sors du fonds de ces eaux, viens guarir ma triſteſſe,
Et rechange mes ſens, qu'Amour rend furieux.
Luiſez feux de la nuict, luiſez parmi les cieux.

Meris le vieux ſorcier tant craint en ſes riuages,
Qui peut en temps ſerain couurir la mer d'orages,
Tirer du Ciel la Lune & ſa courſe arreſter,
Et qui fait contremont les torrens remonter,
M'appriſt vne magie aux nochers peu connue
Pour trouuer ſa fortune auant qu'eſtre aduenue:
I'en veux faire l'eſſay, car ie veux deſcouurir
Si l'Amour de ſes traits pourra le cœur ouurir
De ma belle ennemie, & caſſer ceſte glace,
Ou ſi l'inimitié ſans plus y trouuer place.

Dans ce large vaiſſeau qui d'eau douce eſt comblé,
I'ay mis du coſté droict maint branchage aſſemblé
D'oliuier & de myrte: en la gauche partie
I'ay mis du cheſne ſec & des fueilles d'ortie.
Le droict pour la douceur, l'amour & la pitié:
L'autre pour la rudeſſe & pour l'inimitié.
Ie ſçauray maintenant, ſi le ciel m'eſt contraire,
S'il faut ſans tant languir que ie me deſeſpere,
Ou ſi mon triſte ſort ſe doit changer en mieux.
Luiſez feux de la nuict, luiſez parmi les cieux.

Voila dans le vaiſſeau comblé d'eau de fontaine
De claire humeur d'oliue vne coquille pleine,
La meche eſt au deſſus, il la faut allumer,
Si ie veux de tout poinct mes charmes conſumer:
La Conque à ceſt effect icy me fut portee
De l'Indique Ocean par le grand Cloanthee.
Ceſte huile eſt de la lampe inceſſamment ardant
Dans le temple à Neptune aux fins de l'Occident:
En ceſte meche neuue a toute eſté filee
Des innocentes mains de la vierge Erilee:
Reſte à voir ſi i'auray fauorables les Dieux.
Luiſez, feux de la nuict, luiſez parmi les Cieux.

Regarde ô Panopee, ardant feu de mon ame,
Regarde vn peu la meche & comme elle prend flame:

Helas

Helas ! s'il t'en souuient mon cœur mal-aduisé
Fut ainsi tout à coup par tes yeux embrasé.
Ie sçauray maintenant ma douteuse auanture,
Car si pour tout iamais tu me dois estre dure,
La flamme au costé gauche aussi tost s'espandra,
Et sur le chesne sec esclairant se rendra:
Mais si ta paix vn iour me doit estre donnee,
Sur le myrte & l'oliue on la verra tournee,
Comblant mon triste cœur de rayons gracieux.
Luisez feux de la nuict, luisez parmi les Cieux.
O ciel, ô mer, ô terre, ô deïtez puissantes,
Qui regnez au seiour des ombres pallissantes,
Toy Royne Proserpine, & vous tristes esprits
Par qui la nuict resonne en effroyables cris,
Fauorisez mon charme, & faites que ie sçache
Ce que ma belle Nymphe en sa poitrine cache,
Et que ce feu sacré le descouure à mes yeux.
Luisez feux de la nuict, luisez parmi les Cieux.
Le feu sans vaciler immobile seiourne,
Ny deçà ny delà sa lumiere il ne tourne:
Pauure helas! que ie suis, c'est signe qu'en ton cœur
Tu ne loges encor ny pitié ny rigueur,
La haine ou l'amitié ton courage ne domte,
Et pour tout de mon mal tu ne fais point de compte,
Tu me vas dedaignant. Destins iniurieux,
Estre du tout hay me plairoit beaucoup mieux!
Quoy ? sera donc ainsi ma franchise asseruie,
Sans que ie sçache helas ! ny ma mort ny ma vie?
Demouray-ie tousiours languissant & confus,
Sans pouuoir m'asseurer d'accord ny de refus?
Quel mal plus deplorable ? ô Sort que i'importune,
De grace hé ! monstre moy l'vne ou l'autre fortune,
Et s'il faut que i'attende ou douceur ou pitié.
Le feu s'enfuit d'amour & suit l'inimitié.
Voila de mon destin la piteuse nouuelle,
Ma Nymphe n'aime rien, elle est toute cruelle,
Les rochers sont plus doux que son cœur endurci,
Il n'en faut esperer ny pitié ny merci.
Mais pourquoy miserable ay-ie faict tous ces charmes?
Ne le sçauoy-ie pas? tant de ruisseaux de larmes,
Tant de flots de soupirs, tant de mal enduré

Assez auparauant m'en auoyent asseuré.
Sourde fille d'vn roc, ame fiere & sauuage,
I'estimois que ma plainte eust flechi ton courage,
Mais ie voy mes desseins rompus par la moitié.
Le feu s'enfuit d'amour & suit l'inimitié.
  Malheureux soit le poinct que i'eu sa cognoissance
De là tant de malheurs en moy prindrent naissance,
Ie mesprisay soudain ce qui m'estoit plus cher,
Et tout ce que i'aimoy ne fait que me fascher.
Mais que suis-ie à present? ou qu'estoy ie auant l'heure
Que le maudit Amour feit en moy sa demeure?
I'entrois en la ieunesse, & ma belle saison
Commençoit à pousser vne blonde toison,
I'auois la couleur viue, & tout plein de franchise
Contant entre les miens ie viuois de ma prise,
Ces eaux incessamment redisoyent mes chansons,
Ie nageois, ie peschois de cent mille façons.
Ores d'vn rude poil i'ay la face couuerte,
A rien fors qu'aux regrets ma bouche n'est ouuerte,
De chacun de mes yeux vn ruisseau va coulant,
D'horreurs, de feux, de mort sans plus ie vay parlant.
Ma ligne & mes filets demeurent sans rien faire,
Et pour tout exercice or' rien ne me peut plaire
Que blasphemer du ciel l'iniuste mauuaistié.
Le feu s'enfuit d'amour & suit l'inimitié.
  Or puis que de tout poinct mes attentes sont vaines,
Doy-ie pas donner cesse à ma vie & mes peines,
Et du haut de ce roc en la mer m'eslancer,
Sans d'eternelles morts nuict & iour trespasser?
Enhardy toy mon coeur : mais ie voy la lumiere,
Qui chancelle incertaine & flamboye en arriere:
Or' à gauche or' à droict elle se va iettant,
Et court puis ça puis là d'vn rayon inconstant,
De la haine à l'amour legere elle est portee,
Et plus en mesme lieu ne demeure arrestee.
  I'entens bien maintenant que veut dire ceci,
Ma Nymphe en mesme temps m'aime & me hait aussi,
Son ame est en balance. Ah! non, c'est vn presage,
Combien l'amour de femme est soudaine & volage:
On la voit çà & là diuersement errer,
Iamais l'homme aduisé ne s'en doit asseurer.

Comme

Comme vn Cameleon le cœur de ces cruelles
Se change à tous obiects,& la plus ferme d'elles
Aimeroit beaucoup mieux pour ſon contentement
Viure auec vn ſeul œil,qu'auec vn ſeul amant.
Mais où me porte helas! l'ardeur qui me deuore?
Ie meſdy folement d'vn ſexe que i'adore,
Et ne vois le bon heur qui me ſuit à ſon tour.
Le feu laiſſe la haine & s'arreſte à l'amour.
La flamme au coſté droict s'eſt du tout retiree.
Hé Dieu reſue-ie point? non,c'eſt choſe aſſeuree,
Son rayon tant aimé ſur l'amour s'eſt ietté,
Et ne retourne plus ſur le gauche coſté.
Mais pourtāt ma pauure ame eſt touſiours en tourmēte,
Ie crains qu'vn vent malin renuerſe mon attente,
Et que le ſort cruel vers moy face retour.
Le feu laiſſe la haine & s'arreſte à l'amour.
O feu ſainct & fatal ſi clair en ma penſee,
De grace,hé ſuy touſiours la trace encommencee,
Ne tourne plus ailleurs,& me rens aſſeuré
D'vn bien qui m'eſt ſi cher & ſi deſeſperé,
C'eſt pour vray qu'il demeure,& ſa lumiere viue
Se courbe & ſe reſpand ſur la branche d'oliue,
Et ſans plus maintenant elle eſclaire à l'entour.
Le feu laiſſe la haine & s'arreſte à l'amour.
Seule fin de mes vœux,doux vent de ma nauire,
Ma claire tramontane,heureux port où i'aſpire,
Mon ſang,mon cœur, mon tout, c'eſt or' que ie promets
Entre les mains d'Amour de vous ſuiure à iamais,
De n'adorer que vous,ne ſonger qu'à vous plaire,
Et iamais de vos yeux mes penſers ne diſtraire.
Le cours du temps leger toute choſe emportant,
Le pouuoir du deſtin ou du ſort inconſtant,
Les cruautez d'Amour,la longueur d'vne abſence,
Les deſdains,la raiſon,l'oubly,l'impatience,
Les ialoux deſeſpoirs,le meſpris,la rigueur
N'effaceront iamais vos beautez de mon cœur.
La mer ſera ſans eaux, ſans poiſſons & ſans voiles,
Le Soleil ſans lumiere, & la nuict ſans eſtoiles,
Les Dauphins en volant parmi l'air ſe paiſtront,
L'hyuer en l'Ocean les fleurettes naiſtront,
Et l'Afrique aux chaleurs ne ſera plus ſuiette,

Quand

Quand ie me sentiray blessé d'autre sagette,
Et que d'autres desirs en moy feront seiour.
Le feu laisse la haine & s'arreste à l'amour.
 Mais ie voy peu à peu que l'Aube qui s'auance
Dechasse en s'approchant l'ombrage & le silence,
Et cest œil de la nuict, que i'ay tant reclamé,
Cede au char d'Apollon de rayons allumé:
A fin donc qu'en la nuict mon mystere demeure,
Ainsi qu'elle finit ie cesse à la mesme heure,
Auec cest heureux vers saluant le beau iour.
Le feu laisse la haine & s'arreste à l'amour.

ADVENTVRE PREMIERE.

CLEOPHON.

RIGOVREVX poinct d'honneur, qui de si chaudes flames
Poursuis les ieunes cœurs, & les plus belles ames,
Qui romps leur plus doux somme, & leur fais mespriser
L'aise & l'heur de la vie à fin de s'exposer,
Et sous l'espoir d'vn bruit d'honnorable duree
Volontaires courir à la mort asseuree.
 Des malheurs que Pandore en la terre sema,
Quand contre Promethé Iupiter s'anima,
Et rendit nostre race en viuant miserable,
Tu es le plus cruel & le plus dommageable:
Il falloit aux mortels des corps de diamant
Pour contre tes efforts resister seurement,
Sans en si foible lieu loger tant de courage,
Et voir perdre en vn rien le plus celeste ouurage.
Mais las! si ta rigueur rendit onques desfaits
De Nature & du Ciel deux chefs-d'œuure parfaits,
Ces vers le feront voir, qu'entre cent mille allarmes
D'ennuis & de sanglots i'ay tracez de mes larmes.
 Damon & Lycidas deux astres de ce temps,
Deux Achiles nouueaux, deux aimables Printemps
Qui semoyent comme fleurs les Amours par la terre,
Et blessoyent tous les cœurs par vne douce guerre
S'amoyent vniquement, ce n'estoit qu'vn vouloir,
En eux vn seul esprit deux corps faisoit mouuoir.

Iamais l'œil de Phebus ne veit telle ieunesse,
C'estoit toute vertu, douceur, grace & prouësse,
Desia leur clair renom flamboit en diuers lieux,
Mais logeoit en leur ame, & l'Amour en leurs yeux.
Cleophon qui par tout fait reluire sa gloire,
Grand Prince & grand guerrier d'immortelle memoire,
Dont le clair iugement iamais ne se decoit,
De ces deux entre tous la valeur cherissoit.
Eux qui de ses vertus ont l'ame toute plaine,
N'adorent rien que luy, c'est leur ioye & leur peine,
Et n'ont plus grand desir que de luy faire voir
Ce que peut en leurs cœurs l'honneur & le deuoir.
Aduient qu'vn soir tout seul Damon se delibere,
Ondoyant des grands flots d'vne ieune colere,
Pour appaiser son cœur bouillant & genereux
De tenter le peril d'vn combat rigoureux:
Lycidas qui l'entend de fureur se transporte,
Et plein d'vn beau despit l'accuse en ceste sorte,
Tu me veux donc fuir, ô mon plus cher soucy!
Donc ma ferme amitié se voit payer ainsi,
Qu'en l'essay perilleux d'vne belle entreprise
Comme peu valeureux ta vertu me mesprise?
A qui plus desormais pourray-ie auoir de foy
Si ce qui m'est plus cher se separe de moy?
Non il n'en sera rien: l'Amour qui nous assemble
Veut qu'au bien & au mal nous ayons part ensemble.
Face le sort cruel ce que faire il pourra,
Lycidas, ô Damon, iamais ne te lairra,
Ie te suiuray par tout: mon ame ardente & prompte
De ce fragile corps sçait bien ne faire conte.
Damon respons ces mots, O mon plus doux penser,
Ainsi victorieux te puissé-ie embrasser,
Sans qu'aucun accident nostre amour diminuë,
Comme assez clairement ta valeur m'est connuë,
Ce n'est pour c'est esgard que ie t'auoy laissé:
Mais si l'aueugle sort, ou le Ciel courroucé
Rendent là de mes iours la carriere acheuee,
Ie vouloy que mon ame en toy fust conseruee,
Car bien que le Destin me face aller deuant,
Ie ne croiray mourir si tu reste viuant:
Ioinct que de Cleophon la memoire eternelle

Et ce

Et ce que nous deuons à ſon amour fidelle
M'arreſte & me retient, craignant que le malheur
Ne luy verſe d'vn coup ces deux flots de douleur.
Ne me vueilles donc ſuiure, ô doux feu de ma vie,
Par ce genereux Prince en pleurant ie t'en prie:
Reſte pour le ſeruir ſans de luy t'eſtranger,
Accorde mes deſirs, ie ne crains nul danger.
Au nom de Cleophon ſon ame eſt fort preſſee,
Et ſe ſent preſque eſmeu de changer de penſee:
Mais l'ardeur de combatre eſt trop forte en ſon cueur,
Puis l'obiect de Damon reſte en fin le vainqueur.
Ie te ſuiuray (dit-il) rien ne m'en peut diſtraire,
C'eſt s'oppoſer au Ciel que d'aller au contraire,
Nos deſtins amaſſez dans vn meſme fuzeau
Doiuent eſtre tranchez d'vn ſeul coup de cizeau:
Ne m'offenſe donc plus par ta vaine rudeſſe,
Puis qu'helas! ſans te voir ie mourroy de triſteſſe.
Durant tous ces diſcours qu'Amour leur inſpiroit,
La mere du Sommeil coye ſe retiroit,
Ramaſſant ſous ſon aile en brune couleur teinte
Les ſonges, le repos, le ſilence & la crainte:
L'Aurore auſſi ſoudain commença ſes trauaux,
Et ne voulut parer ſon char ny ſes cheuaux,
Ne couronna ſon ſein ny ſes treſſes de roſes,
Mais d'vn manteau de dueil ſes beautez furent cloſes.
Courriere du Soleil, tu deuois de tout poinct
Deuers noſtre horizon ce iour n'arriuer point,
Afin que ta lumiere aux mortels ſi plaiſante
A tant d'actes piteux ne ſe trouuaſt preſente.
Helas tu n'euſſes veu ſur le champ renuerſé
Lycidas, ô regret! d'outre en outre percé:
Tu n'euſſes veu les doits de la Parque cruelle
Couurant haſtiuement ſa mourante prunelle,
D'vn ſeul coup la ieuneſſe & l'amour ſurmonter,
Et l'ame à grand regret ſon bel hoſte quitter.
Tu n'euſſes veu l'honneur de ſa treſſe doree
De la blonde couleur du poil de Cytheree,
Où le plus libre eſprit ſe trouuoit attaché,
Meſlé confuſément, tout rouge & tout taché.
Tel ſembloit Adonis, quand la force inhumaine
Du ſanglier l'eut couché tout ſanglant par la plaine:

Mais il eut pour le moins ce confort en mourant,
D'auoir fini ſes iours ſon ami ſecourant,
Et de voir par ſa main valeureuſe & guerriere
Son meurtrier eſtendu ſur la rouge pouſſiere.
Damon vn peu plus loing ſans pitié combatant
Du ſang de ſes haineux & du ſien degoutant,
Ardant & furieux, comme vn Mars redoutable,
Reçoit en l'eſtomach mainte playe honorable,
Et durant que ſon cœur eſt plus grand & plus chaud,
Preſque n'en ſentant rien la puiſſance luy faut.
Son beau corps dont la force auec le ſang ſe verſe
Debile & chancelant, trebuche à la renuerſe,
Et plus que demi mort reſte là palliſſant:
Comme vn bouton de roſe en Auril languiſſant,
Qui perd ſa couleur viue alors que la tempeſte
Ou l'outrage du vent luy fait pancher la teſte:
Ou comme vn ieune Lis de la pluye aggraué
Laiſſe pendre ſon chef, qui fut ſi releuélé.
Victoire Cadmeane, & trop cher achetee
D'vn ny d'autre parti tu n'as eſté chantee:
Tous deux en longs ſoupirs deteſtent ta rigueur,
Et l'honneur du trofee eſt cuiſant au vainqueur.
Or comme auec le ſang ceſſe l'ire & la guerre,
Damon qui ſe reuient par le froid de la terre,
Tout à peine ſe traine où giſoit ſon ami
D'vn long ſommeil ferré durement endormi.
Qui dira la douleur dont ſon ame eſt frapee,
Quand il voit que la Parque a ſa trame coupee?
Ayant le cœur vaincu de regret & d'ennuy
Immobile long temps tient l'œil fiché ſur luy:
En fin l'amas preſſé du dueil qui continue
Rauit toute lumiere à ſa dolente veüe,
La couleur à ſon teint, aux genoux leur effort,
Si que palle & tout froid chet à dent ſur le mort.
Au retour de l'eſprit que la douleur rappelle
Il maudit des hauts Cieux l'ordonnance cruelle,
Se laſche au deſeſpoir ſanglotant ſans ceſſer,
Et de baiſer le corps il ne ſe peut laſſer:
Puis comme les ſanglots, l'angoiſſe & la furie
Font paſſage à ſa voix, tout en pleurs il s'eſcrie:

Ne depars

Ne depars point encore, ô ſeul iour de mes yeux,
Et parmi tant de rage & d'aſſauts furieux
N'abandonne au beſoin vn que tu faiſois viure
Et que iuſqu'à la mort tu n'as pas craint de ſuiure:
Oy mes propos derniers & mes gemiſſemens,
Reconforte mon cœur par tes embraſſemens.
Nos eſprits enlacez d'vn celeſte cordage,
Si tu m'attens vn peu, ne feront qu'vn voyage,
Leur vol tout à la fois en la nuict s'eſtendra,
Et des myrtes ombreux la deſcente prendra.
Mais, ô cruel ami, ta flamme eſt-elle eſteinte,
Que tu n'es point touché de ma dure complainte?
Ton oreille eſt fermee à mes cris enflammez,
Et pour ne voir mes pleurs tes beaux yeux ſont fermez.
Ah que de deſeſpoirs tyranniſent ma vie!
Helas tourne vn regard deuers moy ie te prie,
Reſpons moy, Lycidas, peux tu voir ſans parler
Ton malheureux Damon tout en pleurs s'eſcouler?
Au nom de ſon ami (miracle!) il s'eſuertue
D'eſleuer quelque peu ſa prunelle abbatue,
Qui ſemble vne fleurette où toute humeur defaut
Seche ſur vn riuage eſpuiſé par le chaud:
Mais Cloton qui plus loin n'a limité ſon terme,
D'vne outrageuſe main pour iamais la referme.
Damon plus que deuant au dueil s'abandonnant,
Rend d'eſclatans regrets l'air voiſin reſonnant,
Couure le corps de ſang, de cheueux & de larmes,
Et touſiours la fureur luy fait nouueaux allarmes:
Qui ne ceſſe qu'alors qu'vn ſpaſme appeſanti
Luy dérobe l'eſprit de foibleſſe amorti.
Tandis des faicts nouueaux la Courriere emplumee
Par tout ceſte merueille auſſi toſt a ſemee:
Chacun court ſur la place, & ſent en s'approchant
Qu'vn loing traict de pitié ſon eſprit va touchant:
Au moins humain de tous l'œil de larmes degoute,
Et du plus mort des deux les regars ſont en doute.
Tandis quelques amis que la foule entouroit,
Trouuant l'vn tout glacé, l'autre qui reſpiroit,
Portent en ſoupirant de façon lamentable
Le bleſſé dans vn lict, le mort ſur vne table.

Quel rampart assez fort la raison te garda
En ce torrent de dueil, qui sur toy desborda,
Valeureux Cleophon, quand la triste merueille
D'vn tel bruit vint frapper ton ame & ton oreille?
Le rocher de ton cœur d'inuincible vertu
A ce terrible choc se veit presque abbatu,
Et rompu de tout poinct par la vague effrenee.
„ Tant peut l'amitié saincte en vne ame bien nee.
Sceptre ny maiesté n'ont pouuoir d'empescher
Que ceste affection ne le vienne toucher,
Court au lieu pitoyable, où d'vne force extreme
Reserrant & pressant son angoisse en soymesme
S'approche du blessé, qui mourant languissoit,
Et plus à son amy qu'à son mal il pensoit.

Ce grand Roy le console, & d'vn plaisant langage
Voile de son ennuy, luy remet le courage,
Voit de ses coups diuers sonder la profondeur,
Et pour le secourir met au loin sa grandeur.

Qu'on ne me vante plus l'amitié vengeresse
Du preux fils de Thetis seur rampart de la Grece:
Ny le feu sainct & beau dont Pylade est forcé
Quand il s'offre à mourir pour Oreste insensé.
S'esteigne le renom d'Hercule & de Thesee,
Et de ceux dont la gloire en tout âge est prisee,
Qui se sont de mortels dans le Ciel esleuez.
Pour les droits d'amitié sainctement obseruez.
Mon Prince le plus grand de ceste terre basse,
Comme en toutes vertus en ceci les surpasse:
Nul diuertissement sa douleur ne deçoit,
Des yeux ny de l'esprit le somme il ne reçoit,
Tant cest ennuy le poingt, donne, promet & prie,
N'estime rien trop cher pour racheter sa vie:
D'autour de son cheuet il ne se peut bouger,
Et de sa blanche main le fait boire & manger,
Importune le Ciel de vœux & de prieres,
Bref, pour flechir la Mort tente mille manieres,
Mais ceste fiere Parque aux rauissantes mains,
Seule des Deïtez est sourde aux cris humains:
Sans pitié d'heure en heure elle abat sa ieunesse,
Et d'vn si beau seiour se veut faire maistresse.

Amour

Amour qui s'y logeoit ſuperbe & redouté,
Luy reſiſta long temps d'vn courage indomté:
Et durant qu'il demeure vn ſeul traict en ſa trouſſe
Touſiours braue & vaillant arriere il la repouſſe:
En fin il eſt contraint, foible & tout deſarmé,
De quitter en pleurant vn logis tant aimé,
Déconfit, eſperdu, trainant l'aile bleſſee
Comme vn qui s'eſt ſauué d'vne place forcee.

Or quelque peu deuant que l'extreme accident
Couuriſt ce poinct du iour d'eternel Occident,
Durant qu'autour du lict maint grand ſoupir reſonne,
Et que Cleophon meſme aux regrets s'abandonne,
Damon le regardant ſon eſprit renforça,
Et ces derniers propos auec l'ame il pouſſa.

Prince, honneur de noſtre âge & ſa gloire premiere,
Qui fus mon heur, mon tout, mon ame & ma lumiere,
Et le ſeras touſiours (car malgré ſon effort
L'amitié ceſte fois ſurmontera la mort)
I'eſtime heureuſement ma carriere acheuee
Ayant iuſqu'au tombeau ton amour eſprouuee,
Et remporte en mourant vn eternel plaiſir
D'auoir ſi dignement ſceu loger mon deſir.
Si de peu de ſaiſons ma vie eſt limitee,
Ayant d'vn ſi grand Roy la faueur meritee,
Ie n'ay qu'aſſez veſcu, mes eſprits ſont contans.
„ Tous ceux qu'aimēt les Dieux ne viuēt pas long tēps.

Ie iure par ton Nom qui m'eſt ſi doux à l'ame
Qu'vn ſeul traict de douleur au treſpas ne m'entame,
Fors du mal qui t'afflige, & l'ennuy de n'auoir
Te ſeruant plus long temps teſmoigné mon deuoir,
Ce regret ſeulement ſuiura ma ſepulture,
Et par moy Lycidas le ſemblable te iure:
Qui las! toutes les nuicts ſe lamente dequoy
Le temps ne t'a faict voir plus d'effects de ſa foy.
Meſme la nuict derniere en l'horreur plus eſpeſſe
Alors que tous mes gens de peine & de triſteſſe
Giſoyent appeſantis: de mon œil non touché
Des pauots du Sommeil, foible il s'eſt approché,
Sanglant, la couleur palle, & la façon peu gaye,
Et courroit de ſa main la grandeur de ſa playe:

Helas! bien different de celuy qu'il souloit,
Quand sa ieune beauté tant d'appas receloit.
Damon, me disoit-il, pour qui la Destinee
M'a faict dés mon Aurore accomplir ma iournee,
Voici ton heure proche, il te faut auancer,
I'ay resté iusqu'ici pour ne te point laisser,
Afin que comme en terre aux plaines Elysees
On ne voye vn seul iour nos ames diuisees.
Mais deuant, cher ami, que tu quittes ce lieu,
A mon Prince & au tien dy l'eternel Adieu:
Conte luy qu'en mourant i'eu son nom en la bouche,
Et que tousiours de luy le souuenir me touche,
Regrettant de n'auoir suiuant ma volonté
Monstré de quelle ardeur i'adoroy sa bonté:
Dy luy que d'autre ennuy ie n'ay l'ame oppressee,
Mais fay le promptement, car ton heure est pressee.
Ie vouloy luy respondre alors qu'il s'enuola,
Et mon embrassement rien que vent n'accolla.
Reçoy donc ce deuoir dont pour luy ie m'acquite,
Et croy que ta vertu ne fut onc mieux escrite
Qu'elle estoit en son cœur à toy seul reserué,
Où iamais autre traict ne peut estre engraué!
Croy, s'il te plaist, aussi que la Parque ennemie,
Ny du triste Lethés l'oubliance endormie
Iamais en nos esprits ton nom n'effacera:
Vn bruuage amoureux sa liqueur nous sera,
Qui de tout autre obiect emportant la semblance,
En nous tant seulement lairra ta souuenance
Sur les myrtes ombreux comme oiseaux voletans:
Et tous deux à l'enui tes louanges chantans,
Aux esprits bien-heureux nous les ferons entendre,
Qui rauis nous suiuront à fin de les apprendre,
Et serons comme Dieux en la troupe estimez
Au nom d'vn si grand Roy qui nous a tant aimez.
Reste, Prince inuaincu, que ton ame s'appaise,
Afin que sa douleur ne trouble point nostre aise,
Obeïs sans murmure au vouloir du haut Dieu,
Et de ma foible voix oy ce dernier adieu.
Adieu chers compagnons, dont la foy m'est connue,
Si le pouuoir me faut, l'amour me continue:

Aimez

Aimez-moy donc tousiours, & vueillez retenir
De Lycidas & moy l'eternel souuenir:
Et pour doux appareil de vostre ame blessee,
Ayez incessamment nos noms en la pensee.
Or adieu, Cleophon, adieu mortel seiour,
La Mort m'oste à ce coup la parole & le iour.
Ainsi mourut Damon l'ornement de son age,
Vn Narcisse en beaux traicts, vn Mars en grand courage,
Le Ciel qui pour sa gloire accompli l'auoit faict,
S'il ne l'eust retiré demeuroit imparfaict.

ADVENTVRE SECONDE.

EVRYLAS.

ENFANT, l'aise & l'ennuy de la belle Cyprine,
Lance vn rayon de flamme en ma chaude poitrine,
Et renforce ma voix pour chanter dignement
Les amours d'Eurylas, sa gloire & son tourment,
L'heur de ses compagnons, la fin de leur martyre,
Et les beautez d'Olympe honneur de ton Empire:
Olympe aux yeux vainqueurs de tout cœur indomté,
Qui gaignant vn amant perdit sa liberté.
Ceste ieune Deesse aussi fiere que belle,
En l'Auril gracieux de sa saison nouuelle,
Erroit sans passion où son gré la poussoit,
Son bel œil meurtrissant sans sçauoir qu'il blessoit:
Car contre ses beautez ne se trouue defense,
Et chacun qui la voit luy porte obeïssance.
Combien de durs regrets estoyent lors entendus,
Combien de chauds soupirs & de pleurs espandus,
Par ces nouueaux blessez pour flechir son courage,
Tandis qu'elle se rit de les voir en seruage
Franche & libre d'amour, qui ne pouuoit penser
Que ceste liberté la deust iamais laisser.
La ieune Fleurdelis, chere part de son ame,
Plus sçauante aux effets de l'amoureuse flame,
De sa dure rigueur souuent la reprenoit,
Et pour la conuertir ces propos luy tenoit,

Que faites-vous, mon cœur? quelle erreur vous transporte
De fermer aux Amours de vos penſers la porte?
Quel plaiſir aurez-vous, viuant touſiours ainſi?
Amour rend de nos iours le malheur adouci:
Il nous eſleue au Ciel, il chaſſe nos triſteſſes,
Et au lieu de ſeruir nous fait eſtre maiſtreſſes:
L'air, la terre & les eaux reuerent ſon pouuoir,
Il fait comme il luy plaiſt les eſtoiles mouuoir,
Tout le reconnoiſt Dieu. Que penſez-vous donc faire
D'irriter contre vous vn ſi fort aduerſaire?
Par luy voſtre ieuneſſe en honneur fleurira,
Sans luy ceſte beauté rien ne vous ſeruira,
Non plus que le threſor qu'vn vſurier enſerre,
Ou qu'vn beau diamant caché deſſous la terre:
On ne doit ſans Amour vne Dame eſtimer,
Car nous naiſſons ici ſeulement pour aimer.
Mais qu'eſt il rien plus doux que de ſe voir ſeruie
D'vn qui nous priſe plus que ſes yeux, ny ſa vie?
Entendre ſes penſers, luy dire nos deſirs?
Partir egalement le dueil & les plaiſirs,
Les courroux gracieux, l'eſperance & la crainte,
Lire ſa paſſion ſur ſon viſage peinte,
Le voir perdre en ſoymeſme, en nous ſe retrouuer,
Et les douceurs du ciel en la terre eſprouuer,
Sans tromper follement noſtre belle ieuneſſe,
Qui las! ſans y penſer comme vn ſonge nous laiſſe?
De ſemblables propos mille fois recitez,
Mais par les vents legers ſans effect emportez,
Fleurdelis s'efforçoit d'adoucir la cruelle,
Fondant le dur glaçon qui ſa poitrine gelle:
Mais c'eſt battre le vent, & ſur l'onde ſemer,
Ce cœur trop verd encor ne ſe peut enflammer:
Il faut qu'vn ieune amant en face la vengeance,
Et qu'en la ſurmontant il perde ſa puiſſance.
Deſia le haut renom & les faicts glorieux
Du vaillant Eurylas s'eſpandoyent en tous lieux,
Qui n'attaignant encore à la vingtieme annee,
D'vne ame ardente & viue à la gloire addonnee,
Auoit victorieux en cent lieux combatu,
Souſtenu mille aſſauts d'vn cœur non abbatu,

Et par

Et par ses faicts guerriers suiuis de mille peines
Effacé le renom des plus grands Capitaines.
Il sembloit à le voir d'vn fleuri renouueau,
Il eut la taille belle & le visage beau,
Son teint estoit de lis & de roses pourprettes,
Et ses yeux rigoureux dardoyent mille sagettes:
On le prend pour Amour, & d'Amour toutesfois
Pour suiure le Dieu Mars il m'esprise les loix.
Mainte Dame en son cœur ardemment le desire,
Perd son premier repos, apres ses yeux soupire,
L'adore comme vn Dieu, reuere sa grandeur,
Et se sent deuorer d'vne secrette ardeur:
Mais elle sent helas! que vaine est son attente.
Car il n'esprouue point le mal qui la tourmente,
Et fuit libre d'Amour d'vn cœur leger & prompt.
Plus soudain qu'vn torrent ne s'escoule d'vn mont.

O grãd vainqueur des Dieux, qui me tiens prisonniere
(Disoit tout bas quelcune) entens à ma priere,
Que fais-tu de ton arc? est-il en vain tendu?
Si tu retardes plus ton empire est perdu:
Vois-tu pas ce hautain qui mesprise ta gloire
Remportant de nos cœurs vne pauure victoire?
S'en ira-til ainsi? nous veux-tu point vanger?
Sauue aumoins ta couronne au fort de ce danger.
Et des plus poignans traits dont les Dieux tu surmonte
Trauerse vn ieune cœur qui de toy ne fait conte.

Amour qui ces propos tout colere entendit,
Soudain pour y pouruoir du tiers Ciel descendit:

Quoy, ne suis-ie plus Dieu? ma flãme est-elle esteinte?
Mon carquois (disoit-il) ne fait donc plus de crainte?
Ose quelcun encor mes forces depiter
Apres que i'ay vaincu le tonant Iupiter?
Mars tremble sous ma loy prisonnier de ma mere,
Et vn ieune guerrier est bien si temeraire
Pour ie ne sçay quels faicts dont il est renommé,
De tenir contre moy qui l'auoy tant aimé?
Si ie le pren mais non, sa ieunesse peu caute
Veut que sans me vanger i'excuse ceste faute.
Ie veux pour ceste fois doucement le punir,
Mon empire se doit par douceur maintenir,

Puis ie m'en veux seruir pour vne autre entreprise:
Olympe ainsi que luy ma puissance mesprise,
Qu'ils se blessent l'vn l'autre, & sans sçauoir comment
Leurs deux cœurs soyent n'aurez par vn trait seulement.
Amour, de tes propos les effets s'ensuiuirent.
Car dés le iour suiuant que ses Amans se veirent
Frappez du prompt esclair qui sort de leurs beautez,
Ils demeurent surpris, esperdus, transportez.
Lors comme vn qui choisit lieu propre à sa vengeance
Tu sors de ton embusche, & d'extreme puissance
Delaschant vn traict d'or qui bruit au decocher,
Tu trauerses deux cœurs aussi durs qu'vn rocher.
Chacun sent aussi tost ceste blesseure estrange,
Ils font sans y penser de leurs cœurs vn eschange,
Ce n'est qu'vn vouloir mesme, & leurs regars legers
Des nouuelles amours sont piteux messagers.
Chacun d'eux est surpris de crainte & de merueille:
Leur teint ores est palle, or' de couleur vermeille,
Ils sentent vn plaisir tout meslé de rigueur,
Et de secrets soupirs ils euentent leur cœur.
Mais Olympe à la fin quelque peu reuenue
Craint d'auoir trop rendu ceste amitié connue
(Grande estoit l'assemblee) & croit asseurément
Que chacun s'apperçoit de ce prompt changement,
Se reprend de sa faute, & tasche à se contraindre,
Mais son ardant desir est trop grand pour le feindre.
Desia son nouueau mal paroist dessur son front,
Puis ses bruslans soupirs & son penser profond,
Ses yeux mal asseurez, son inconstant langage,
Monstrent les passions qui troublent son courage:
Et plus elle met peine à cacher sa douleur,
Plus la fiéure d'amour renforce sa chaleur.
Quel moyen? quel conseil? pauure que fera-telle
Pour ne descouurir point sa blessure mortelle,
Mesme aux yeux d'vn mari ialoux & desfiant,
Qui va nouuel Argus de cent yeux l'espiant?
Il la tient au logis tant qu'il peut enfermee,
La presche incessamment de bonne renommee,
Contrôlle ses regards, ses habits, ses propos,
Et ne laisse iamais son esprit en repos

Troublé des flots mutins d'vne aspre ialousie,
Dont son ame esgaree est tellement saisie
Qu'il cerche les Deuins, aux sorciers ha recours,
Tous les Dieux infernaux il appelle au secours
Pour luy garder sa femme, & n'ha pas congnoissance
Que les enchantemens contre Amour n'ont puissance.
Il estoit nuict fermee, & les hommes lassez
Reposoyent sans souci d'vn fort sommeil pressez,
Oiseaux, bestes, poissons sous l'horreur solitaire
Receuoyent la faueur du repos ordinaire:
Les vents comme endormis leurs souspirs retenoyent,
Et les fueilles des bois sans branler se tenoyent,
Bref tout se reposoit, Olympe au cœur blessee
Et seule qui ne sent repos en sa pensee.
Les beautez d'Eurylas luy sont deuant les yeux,
Ses vertus, sa grandeur, ses faicts victorieux,
Et ses plaisans regars qui mille amours recellent,
De l'vn de ses pensers cent autres renouuellent,
Qui reblessent son ame, & ce doux souuenir
Fait sa nouuelle ardeur plus forte deuenir.
Or' il luy prend vouloir de chasser toute crainte,
Pour descouurir le mal dont son ame est atteinte,
Et ore elle ha desir de se laisser brusler
Sans que lon puisse voir sa flamme estinceler.
Ardent amour la pousse, & la peur la retire:
L'vn luy donne plaisir, & l'autre la martyre:
Et de tant de pensers son cœur est agité,
Qu'elle flotte incerteine en ceste extremité,
Ore de ceste part, or' de l'autre poussee,
Comme vne foible nef par les vagues forcee:
Ou comme vn vieux sapin combatu rudement
Par deux vents ennemis soufflans diuersement.
Encore en ces assauts ce qui plus l'importune
C'est qu'elle n'ha pouuoir de plaindre sa fortune.
Le faix de ses ennuis luy seroit plus leger
S'elle osoit d'vn soupir sa poitrine alleger:
Mais elle sent helas! son ialoux aupres d'elle
(Indigne de toucher vne chose si belle)
Qui la fait contenir sans mouuoir ny gemir,
Car elle a tousiours peur qu'il feigne de dormir.

Ainſi durant l'effort de tant de durs allarmes,
Retenant ſes ſoupirs ſon recours eſt aux larmes:
Tant que la nuict dura de pleurer n'a ceſſe,
En fin le foible eſprit du trauail oppreſſé
Peu à peu, defaillit, & vaincu donna place
Au ſommeil gracieux qui les ennuis efface.
Deſia le poinct du iour peu à peu s'auançoit,
Et la femme à Tithon ſon chemin commençoit
Chaſſant du firmament la grand' troupe eſtoilee,
Quand Olympe en dormant fut toute conſolee
Par vn ſonge amoureux que Venus luy fit voir,
Meſſager du plaiſir qu'elle deuoit auoir.
La mere des amours de ſa douleur touchee
Ainſi qu'il luy ſembloit, pres d'elle eſtoit couchee,
Sechoit ſes larges pleurs, ſon dueil reconfortoit,
Et ce langage doux de ſa bouche ſortoit:
Beauté plus que mortelle à mes yeux admirable,
Ma compagne, ma fille, aux Deeſſes ſemblable,
Prenez cœur ma mignonne, & ſouffrez doucement
Les angoiſſes d'Amour à ce commencement.
„ Apres beaucoup d'ennuis plus douce eſt la lieſſe,
„ Et iamais vn grand heur n'eſt acquis ſans triſteſſe.
Comme vous cognoiſtrez: car ie veux commencer
Laſſe de vos douleurs à vous recompenſer,
Si vous me voulez croire & chaſſer toute crainte,
Monſtrant par vrais effets que voſtre amour n'eſt feinte.
Oyez donc le conſeil que ie vous veux donner,
Et qu'vn peu de haſard ne vous puiſſe eſtonner,
„ Toute choſe facile eſt indigne de gloire:
„ Plus grand eſt le peril, plus belle eſt la victoire.
Au fond du vieux Palais autrefois le ſeiour
Des demi-dieux de France, eſt vn temple d'Amour
A nuaux argentez, la voûte eſt toute peinte:
Là ſe voit à main droite vne figure ſainte
Du paradis heureux des amans fortunez,
De leurs longues douleurs à la fin guerdonnez.
Si toſt que le Soleil commençant ſa carriere
Pour porter aux humains la nouuelle lumiere
Sera ſur le midi, lors qu'on n'y penſe pas
Et que chacun s'attend à prendre ſon repas,

Ayant auecques vous pour compagne fidelle
Camille atteinte au vif de l'ardente estincelle
Des yeux de Floridant, qui meurt pour ses beautez,
Choisissez sagement les lieux plus escartez,
Et vous rendez sans crainte en ceste heureuse place:
C'est là que vous sçaurez l'heur que ie vous pourchasse,
Mes delices, mes ieux, mes gracieux tourmens,
Et de quelles douceurs i'enyure les amants.
Venus, ce luy sembloit, à ces mots l'a baisee,
Laissant d'vn chaud desir sa poitrine embrasee
Puis disparut legere. Ainsi qu'elle partoit
Le Ciel tout resiouy ses louanges chantoit,
Les vents à son regard tenoyent les bouches closes,
Et les petits Amours faisoyent pleuuoir des roses.
Phebus aux cheueux d'or sur les monts paroissoit,
Et la nuict deuant luy son grand voile abaissoit,
Les fleurs s'ouuroyent au iour, & la gaye Arondelle
Salüoit en chantant la lumiere nouuelle:
Quand auec vn penser plaisant & soucieux
Olympe se resueille entrouurant ses beaux yeux,
Doucement tout au tour la veue elle à tournee,
Puis se tint sans mouuoir comme toute estonnee:
En fin pleine d'amour son chef elle haussa,
Et ces mots l'œil au Ciel bassement prononça.
Fille de Iupiter ô diuine Cythere,
Qui sous le voile ombreux de la nuict solitaire
M'as daigné consoler, ie te suy desormais,
Et ma belle ieunesse en tes mains ie remets.
Loin loin fable d'honneur, qui m'as tenu en crainte,
Arriere ô vains respects, vous m'auez trop contrainte.
Ie ne redoute plus les propos enuieux:
Et toy mari ialoux d'vn œil trop curieux
Inuoque tes esprits, veille apres moy sans cesse,
I'auray pour mon secours l'amoureuse Deesse,
Qui me deliurera de ta captiuité.
,, Debile est vn mortel contre la deité.
De mille autres propos chauds d'amoureuse flame
Olympe attrainte au vif s'asseuroit en son ame,
Et se donnoit courage à fin de mieux oser
Pour sa belle entreprise hardiment exposer.

Elle en parle à Camille & le songe luy conte,
Camille aussi soudain à ses desirs est prompte,
Amour luy donnant cueur, le fait luy semble aisé
Puis que de Venus mesme il est fauorisé.
Tousiours de plus en plus ce desir continue,
Et leur tarde beaucoup que l'heure soit venue.
Mais ce ne fut pas tout: Olympe qui sçauoit
Qu'au sang de Fleurdelis Amour ses traicts lauoit,
Ayant en mille endroits sa poitrine enferree
Par les diuins attraicts du gracieux Niree
Compagnon d'Eurylas, veut que pareillement
Elle soit leur compagne en ce contentement.

Olympe que fais-tu? les amoureux mysteres
Sont tousiours plus sacrez plus ils sont solitaires:
Ne t'auises-tu point que c'est trop entrepris?
Tu passes le conseil de la belle Cypris,
D'accroistre ainsi le nombre & mettre en la partie
La ieune Fleurdelis sans l'auoir aduertie.

Car vous la fustes prendre, & feignant la mener
Pour passer la iournee auec vous pourmener,
Vous partez toutes trois. Tu marchois la premiere,
La honte aucunesfois te fait tourner arriere,
Ton pié douteux chancelle, & n'oses plus passer,
Mais l'Amour aussi tost te contraint auancer.
Amour seruoit de guide en ce secret voyage,
Qui chassoit toute crainte & luy donnoit courage:
Elle va l'œil au guet pas à pas doucement,
Et tressaut coup sur coup d'amoureux tremblement.

Si tost qu'au vieux palais sans bruit furent entrees,
Des trois ieunes amans elles sont rencontrees,
Qui douteux iusqu'alors sentoyent dedans le cueur
Vn combat incertain d'esperance & de peur:
Fleurdelis qui les voit reste toute esbahie,
S'enflamme de couroux, se plaint d'estre trahie,
Parle haut, se tourmente, & d'vn cœur depité
Blasme la belle Olympe, & sa temerité.
Les Amans tout confus ne sçauent que luy dire,
L'vn fait mille sermens, l'autre esperdu souspire,
Et l'autre d'vn parler triste & passionné
S'efforce d'amollir ce courage obstiné.

La pau-

La pauure Olympe mesme à ioinctes mains la prie,
L'appelle son desir, sa lumiere & sa vie,
La serre estroictement, embrasse ses genoux,
Puis quelquesfois se fasche, & luy parle en courroux.
Hé quoy (luy disoit elle) où est vostre asseurance?
Où sont tous ces propos si pleins de vehemence
Que vous me souliez dire, à fin de m'enflammer
Auant que deux beaux yeux m'eussent forcé d'aimer?
Quel charme, ou quel Demon maintenãt vous trauaille
Qu'au besoin laschement ce courage vous faille?
Comme vn soldat craintif, qui bien loing du danger
Ne bruit que de combats, de forcer, d'assieger,
Parle haut des couars, leur lascheté reproche,
Puis fuit honteusement quand l'ennemi s'approche:
Vous fuyez tout ainsi d'vn cueur lasche & peureux,
Bien que vostre ennemi ne soit pas rigoureux.
Ainsi parloit Olympe à bon droit courroucee,
Mais pourtant Fleurdelis ne change de pensee,
Son esprit mal contant ne peut estre appaisé:
Niree en vain la prie ardemment embrasé,
Remonstre son amour, descouure sa constance,
Se plaint de ses rigueurs, perd toute patience.
Car il n'auance rien, ce courage endurci
Ne se peut condescendre à luy donner mercy.
Pendant qu'il parle à elle ardent de milles flames,
Les amans desireux, & les deux ieunes dames
Entrent au paradis tant de fois souhaité
Agreable seiour de leur felicité.
O ieune enfant Amour le seul Dieu des liesses,
Toy seul pourrois conter leurs mignardes caresses,
Leurs soupirs, leurs regards, leurs doux rauissemens,
Et ces petits refus suiuis d'embrassemens,
Ces propos enflammez, ces agreables plaintes,
Ces desirables morts, & ces coleres feintes
Tu les peux bien conter car tu y fus tousiours
Ayant auecques toy mille petits Amours,
Les vns forgeans des traicts, les autres de leurs ailes
Esuentant doucement leurs flammes immortelles:
Les autres voletans tout au tour s'amassoyent,
Et les autres de fleurs ton carquois remplissoyent,

Dont

Dont couuroyent ces amans comme d'vn grand nuage,
Puis voloyent dans leur yeux & baisoyent leur visage,
Chacun à qui mieux mieux se monstrant desireux
De les rendre en ce lieu contans & bien-heureux.
Helas pourquoy si tost finit ceste iournee?
Pourquoy n'eut elle au moins la longueur d'vne annee?
Certes le clair Phebus cessant de luire aux cieux,
Monstra bien qu'il estoit sur leur aise enuieux,
Et fit haster la nuict plustost que de coustume
Remplissant leurs esprits d'angoisseuse amertume,
Et leur faisant connoistre à ce dur partement,
Combien l'heur des mortels s'enfuit legerement.

ELEGIE SVR LES DERnieres Amours de monsieur DES PORTES.

AINSI souspireroit son amoureux martyre
Le chantre Delien se plaignant à sa lyre,
Si l'arc de Cupidon auec sa fleche d'or
Pour vne autre Daphné le reblessoit encor.
Celuy vrayment qui lit ces souspirs pleins de flame,
Sans souspirer luymesme & fremir en son ame,
Est vn viuant rocher des plus mal animez
Qui par Deucalion furent oncques semez.
Que ce roc insensé, que ceste froide souche
De sa profane main ces mysteres ne touche:
Loin, qu'il s'en tienne loin, iusques à tant qu'vn iour
Il soit purifié par la flamme d'Amour:
De peur que s'irritant encontre son offense
Ce Dieu ne le foudroye en faisant la vengence,
Comme vn moqueur des Dieux impudemment entré
Dedans le sanctuaire à son nom consacré.
Tu ne dois plus douter, ô sainct fils de Cyprine
Que tout cest Vniuers desormais ne s'encline
Deuôt à tes autels, si par tout l'Vniuers
Va vollant vne fois le son de ces beaux vers.

Où qu'ils

Où qu'ils ſoyent entendus, fuſt-ce entre les Tartares,
Amolliſſants l'acier de leurs ames barbares,
Ils apprendront d'aimer, & feront du grand mont
Du negeux mont Rhiphee, vn Montgibel ſecond.
Comme loin quelquefois de peril & de peine
Vn Roy voit d'vne tour en la voiſine plaine
Ses ſoldats combatans l'ennemy ſurmonter,
Et l'heur d'vn nouueau ſceptre à ſon ſceptre adiouſter.
Ainſi ſans coup ferir, ou perdre vne ſagette,
Tu verras deſormais à ton pouuoir ſuiette
Toute ame ſe courber, & plus que par tes faits
De rebelles eſprits par leur conſeil desfaits.
Tu ſeras comme Pyrrhe, eux ainſi que Cynee:
Cynee, à qui Pithon ceſte gloire a donnee
D'auoir par le ſeul vent d'vne diſerte voix
Plus renuerſé d'eſtats, que luy par le harnois.
Que tu es en ton ame heureuſe & glorieuſe!
(Mais ſinon glorieuſe au moins tu es heureuſe)
Toy quiconque ſois-tu, memorable Beauté,
Dont l'honneur immortel en ces vers eſt chanté!
Si c'eſt quelque plaiſir à l'ambicieuſe ame
(Telle comme lon dit qu'eſt celle de la femme)
De voir voler ſon los iuſques au firmament,
Nul plaiſir ne s'egale à ton contentement:
Tu vois comme Narciſſe en l'amoureuſe peine,
Qui peinte en ces eſcrits te ſert d'vne fontaine,
Combien ta face eſt belle, & lors en t'admirant
Tu te vas de tes yeux peut-eſtre enamourant.
Puis voyant quels lauriers couronnent la memoire
De ce chantre diuin de ta diuine gloire:
Si tant d'honneur eſt deu (ce dis-tu dans ton cœur)
Aux ſouſpirs du vaincu, que doit-on au vaincueur?
Le Heraut publiant aux Olympiques feſtes
Les noms & les lauriers des vainquereſſes teſtes,
Eſtoit-il plus vanté pour l'honneur de ſa voix
Que le vaillant guerrier qui vainquoit aux tournois?
Ie l'ay ſeule inſpiré l'animant de ma veuë,
Donc ceſt ouurage eſt mien, la gloire m'en eſt deuë,
S'il eſt vray que la cauſe eſt autant que l'effet,
Et celuy qui ſait faire autant que cil qui fait.

Ainſi dis-tu muette, & coupable en ton ame
Du ſainct embrazement d'vne ſi belle flame,
Lors que tu lis ce liure en ton cœur tu ſouris
Aiſe d'eſtre ſuiect de tant de beaux eſcrits.
Mais ne te flate point. Ny toy ny les doigts meſmes
Qui ſe diſent autheurs de ces diuins Poëmes,
N'auez point acheué ceſt œuure plus qu'humain,
Ces traits ne monſtrent point vne mortelle main:
Amour en ſe tirant vne plume de l'æle
En a luy meſme eſcrit ceſte plainte immortelle,
Se ſouuenant du temps qu'il languiſſoit piqué
De ſon propre aiguillon pour la belle Pſyché.
Ce fut au meſme temps que dolente eſploree
L'alloit cherchant par tout la belle Cytheree,
Et que le ſainct troupeau des neuf ſçauantes Sœurs
L'arreſta priſonnier d'vne chaine de fleurs.
Pendant qu'il fut captif il beut en leur fontaine,
Il apprit leur meſtier, & ſouſpirant ſa peine
Chanta ſi doucement, que les bois d'alentour
Vont encor racontant les amours de l'Amour.
Ie diſois vne fois à celle que i'adore,
Maiſtreſſe, i'enuoyray iuſqu'au riuage More
Sur l'aile de mes vers l'honneur de ta beauté,
Et rien onc icy bas ne fut ſi bien chanté.
Tes Soleils eſclairans mes tenebres chaſſees
Font germer en mon cœur de ſi belles penſees,
Que ſi de mon eſpoir le preſage n'eſt vain
Il n'en ſortira rien de mortel ny d'humain:
Seconde ſeulement du doux vent de ta grace
Et d'vn peu de faueur le vol de mon audace:
Ie monteray ſi haut, empenné de ma foy,
Que les plus haut-volants ie verray deſſous moy.
Ainſi plein de l'ardeur qui boüilloit en mon ame
Vn iour en me vantant, ie diſois à Madame,
A la ſaincte Beauté, dont eſclaue ie ſuis,
Et pour qui tout oſant l'impoſſible ie puis.
Mais, Madame, à ce coup ie deſdy ma promeſſe,
Ie ne chanteray plus: non, libre, ie confeſſe
Que ie n'ay plus de cœur ny d'eſprit ny de voix,
Mon audace premiere eſt morte à ceſte fois.

Ces beaux

Ces beaux mots amoureux, ces traits inimitables,
Ces ſouſpirs qui rendroyent les tigres pitoyables,
Et qui meſme pourroyent les rochers allumer
M'ont du tout oſté l'ame au lieu de m'animer.
I'ay d'eux & de tes mains receu meſme dommage,
Tu m'as oſté le cœur, ils m'oſtent le courage,
Non celuy qui m'enflamme à ſeruir tes beaux yeux,
Mais celuy qui vouloit pouſſer ton nom aux cieux.
Pourquoy? demãdes-tu, pourautant que leur gloire
S'eſt ſi haut auancee au Temple de Memoire,
Que qui preſomptueux les deſire imiter,
Reſſemble à Salmonee imitant Iupiter.
Ainſi troublé de honte, & de regret & d'ire
Rompit ſon flageolet l'audacieux Satyre,
Apres qu'il eut ouy ſur les tapis herbus
Des prez Arcadiens la lyre de Phebus.
Ainſi dedans vn bois ſe taiſt eſmerueillee
Des autres oiſelets la brigade eſmaillee,
Quand quelque Roſſignol ſe complaignant d'amour
Anime de ſes chants les foreſts d'alentour.
Qu'vn autre te promette vne immortelle vie,
Quant à moy depouillé d'eſperance & d'enuie
Ie pens icy mon lut, & iurant ie promets
Par celuy d'Apollon de n'en iouer iamais.
Lors que nous diſputons le prix d'vne carrriere
Et que nos concurrents nous laiſſent peu derriere,
L'eſpoir de les paſſer encore en nous viuant
Nous ſert d'vn eſperon qui nous pouſſe en auant:
Mais quand nous deuançans d'vne trop longue eſpace
Ils voiſinent le but, nous deuenons de glace,
Nous ſentons noſtre force adonc à terre choir,
Et nous faut le courage en nous faillant l'eſpoir.
Auſſi bien que feroy-ie? infidelle à moy-meſme
Trahirois-ie le los de ta beauté ſupréme,
L'abbaiſſant par mes vers, & ne luy donnant pas
Le premier rang d'honneur ſur celles d'icy bas?
Ie ſuis ſeur, mon eſpoir, qu'en nul rare merite
Celle de qui ces vers ont la beauté deſcrite
Ne te va ſurpaſſant, fors en ce ſeul bon heur
De ſe voir celebrer par vn parfaict ſonneur:

Ces flateuses couleurs donnans à sa peinture
Ce que, peut estre, au vif a nié la nature :
En ont faict vn miracle, à qui rien n'est pareil
Que l'eternelle idee, ou toy mon beau Soleil.
Ainsi l'vn celebrant vne feinte Cassandre,
Et l'autre vne Francine, ont presque fait descendre
Iupiter de son Ciel pour voir si leurs beautez
Respondoyent aux beaux vers qu'ils en auoyent chãtez.
Et toy qui sans flater es la perle du monde
Apres ces autres cy tu marcheras seconde,
Et par ma seule faute vn tort bien soustenu
Vaincra le droict plus foible & d'eloquence nu.
Ah taisons nous plustost que faire ceste offense
Indigne & de ton nom & de nostre esperance :
Soyons comme Pompee ou nuls ou les premiers,
Et braues desdaignons les non braues lauriers.

Tout beau, mõ cœur, tout beau: d'où te viẽt ceste au-
De desirer ou rien, ou la premiere place? (dace
Quoy? ne voudrois-tu point dedans le Ciel monter
Si tu n'esperois estre au Ciel vn Iupiter?
Tu veux des mains d'Hercule arracher la massue :
Mœurs, ô folle esperance, auant qu'estre conceüe,
Et ne ressemble point l'Ange ennemi de Dieu
Qui tendant au plus haut est cheut au plus bas lieu.
Ce n'est pas d'auiourdhuy que tu deuois defendre
A ta ieune fureur de si haut entreprendre,
Il y a ia long temps que l'Apollon François
A donné dans le blanc menacé tant de fois :
Tant de diuins esprits dont France est glorieuse
Te deuoyent bien couper ceste aile ambicieuse,
Car qui desire mieux que ce qu'ils ont chanté
Cherche vn ie ne sçay quoy plus beau que la beauté.

Donc adore leurs pas: & contant de les suiure
De ce vin orgueilleux iamais plus ne t'enyure :
Cognoy toy desormais, ô mon entendement,
Et comme estant humain espere humainement.
Nos neueux qui sçauront combien ta Dame passe
En merite & beauté l'air de ta ryme basse,
Diront en t'excusant, Cestuy-ci fut vn iour
Plus fidelle amoureux, que bon chantre d'Amour.

Seruant

Seruant vne beauté des belles la plus belle,
Il voulut par ses vers rendre sa gloire telle :
Mais le Ciel enuieux à ses veux s'opposa,
Et si bien il ne peut pour le moins il osa.

BERTAVT.

FIN DV SECOND LIVRE
DES ELEGIES.

AD PHILIPPVM PORTÆVM.

NON leuè forma prior castæ Peneidi nomen,
Et Latonigenæ dura repulsa dedit,
Post tamen in melius mutata cacumine cælum
Pulsat, & intonsi tempora fronde dei,
Irarumq; Iouis secura, tonitrua temnit
Vsque virens fastus in monumenta sui,
Nec, reor, in priscam vellet reuoluta figuram
Quæsita famæ tristia damna pati.
Cinge, Arioste, comas æternùm virgine lauro,
Sortem animo hanc reuocans ad tua fata refer,
Et versus tandem, noua per miracula, senti
PORTAEVM famæ consuluisse tuæ.

PP.

IMITA-

IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

ROLAND FVRIEVX.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

AV ROY CHARLES IX.

IE veux chanter Roland, ses fureurs & sa rage,
Ie veux chanter d'Amour la tempeste & l'orage,
La colere indontee & le forcenement,
Qui troublerent l'esprit d'vn miserable Amant
Delaissé sans raison d'Angelique la belle :
Pitoyable loyer d'vn amour si fidelle.
CHARLES Roy magnanime issu du sang des Dieux,
Ie chante en m'essayant ces regrets furieux,
Attendant qu'vne fois plus hardiment i'entonne
Les combats acheuez pour sauuer ta couronne,
Quand le discord mutin par la France allumé
Rendoit contre l'enfant le pere enuenimé :
Tandis d'œil fauorable & de Royal courage
Reçoy ce que i'appens aux pieds de ton image :
Et si tu pris iamais plaisir à mes escrits,
Enten de quelle ardeur cest amant fut épris.
Le grand Dieu des amours, Dieu de telle puissance
Qu'encor il n'a trouué qui luy fist resistance,
Vn iour blessa Roland le redouté guerrier,

Le vaillant

Le vaillant palladin, le braue auanturier :
Et bien qu'il n'eust pas craint vne puissante armee,
Si tost qu'il eust d'vn trait sa poitrine entamee,
Et que de deux beaux yeux le rayon s'espandit,
Il mit les armes bas, & vaincu se rendit.
Pauure que feroit-il, si la celeste bande
Des esprits immortels, si le Dieu qui commande
Aux enfers tenebreux, & cil qui peut domter
L'orgueil des flots mutins n'ont sceu luy resister?
Or pour flechir le cœur de sa fiere Maistresse
Il fait en mille endroits retentir sa prouesse,
En Inde, en Tartarie, & desià l'Oriant
Restant tout estonné va ses faits publiant :
Puis il repasse en France, où le peuple d'Espagne,
Le Numide & le More emplissoyent la campagne
Conduits par Agramant, qui desia se promet
Que la France captiue à ses loix se soumet.
Là de mille beaux faits il enrichit sa gloire,
Là de mille combats remporta la victoire:
Il foudroye, il saccage horrible & furieux,
Et l'ennemi qui craint son bras victorieux,
Fuit au deuant de luy, comme dedans la plaine
Fuit au deuant du loup le mouton porte-laine.
Qui a veu quelquefois tournoyer dedans l'air,
Gronder & faire feu le tonnerre & l'esclair,
Puis tombant tout à coup en mille estranges sortes
Esclater & partir les roches les plus fortes,
Briser les marbres durs, crouler les fondemens,
Et pesle-mesle encor broüiller les elemens :
Pense qu'il voit Roland marchant de place en place,
Qui portant sur le front la tempeste & l'audace,
Et les armes au poing, dehachant & taillant
Fait refroidir le sang du plus braue & vaillant.
On n'oit autour de luy que mortelles complaintes,
Son espee & son bras & ses armes sont teintes
Du sang des ennemis: car rien ne les defend,
Maille ny corselet quand Durandal descend.
Il fend, il taille, il perce, il frape, il tue, il chasse,
Chacun fuit deuant luy, qui son armet delace,
Qui laisse choir sa lance, & qui souuentesfois

Quitte

Quitte là ſon eſpee, & fuit dedans le bois
Qui deçà qui delà, & leur ame craintiue
A chaque flair de vent croit qu'encore il les ſuiue,
Qu'il preſſe leurs talons, & qu'il hauſſe le bras
Pour les priuer de vie au milieu de leurs pas.
Comme vn ieune Cheureul qui dedans vn bocage
A veu le fier Lyon chaud de ſoif & de rage,
Qui maſſacrẽ ſa mere, & conuoiteux de ſang
La demembre & deſchire, & luy mange le flanc,
Craintif il ſe derobe, & d'vne courſe iſnelle
Eſchappe la fureur de la beſte cruelle:
Au mouuoir d'vne fueille il ne ſçait qu'il deuient,
Tout bruit ſemble au pauuret le lyon qui le tient.
Ainſi deuant Roland la tourbe eſpouuentee
S'enfuit à qui mieux mieux d'vne courſe haſtee
Et luy qui les pourſuit continuant ſes coups,
Renuerſe les cheuaux & les maiſtres deſſous.
Ia deſia le renom de ſa force admirable
Le rendoit en tous lieux terrible & redoutable:
Ia ſe diſoit par tout qu'il n'auoit ſon pareil
Depuis les Indiens iuſqu'au lict du Soleil:
Quand vn des iours plus chauds lors que la Canicule
De la terre & du ciel tous nuages recule,
Ayant depuis deux iours vainement pourchaſſé
Le vaillant Mandricard, il deſcend tout laſſé
De chaud & de trauail, aupres d'vn clair riuage
Enceint tout-alentour d'vn gracieux ombrage
D'arbres droit arrangez, & des belles couleurs
D'vn beau pré verdiſſant tout émaillé de fleurs.
L'Oeillet y floriſſoit, l'Eglantier & la Roſe,
Et Clytie au Soleil ſa robe auoit decloſe,
Le Thym y prenoit place, & le Lis blanchiſſant,
Et la fleur du mignon qui mourut languiſſant
Par trop aimer ſon ombre & la figure vaine
Qu'il veit en ſe mirant és eaux d'vne fontaine.
Le Soleil s'auançant pour parfaire ſon tour,
A moitié du chemin nous marquoit le mi-iour,
Quand Roland y ſuruint qui tout par tout degoute,
Et de ſon mal prochain le chetif ne ſe doute:
Il penſoit repoſer, mais au lieu de repos
Vn eſpineux trauail le perça iuſqu'à l'os.

Cheualier malheureux à qui la destinee
Reseruoit trop cruelle vne telle iournee!
Car en se destournant, comme il leue les yeux
Vers les arbres prochains, il voit en mille lieux
Le nom de sa Deesse engraué sur l'escorce,
Tesmoignage euident d'vne amoureuse force.
Il admire le chiffre, & cognoist tout soudain
Que la belle Angelique y auoit mis la main,
Parquoy tout estonné s'approche & le regarde,
Et mieux qu'auparauant curieux il prend garde
A tout cela qu'il voit, & lit par tout encor
Enlacez de cent nœuds Angelique & Medor.
Desia d'vn chaud despit sa poitrine est attainte,
Et vn triste penser le fait trembler de crainte:
Autant de traits qu'il voit, autant de clous ardans
Amour fiche en son cœur, qui le percent dedans:
Encor il ne sçait pas que tout ceci veut dire,
Toutesfois il fremit, & tout blesme il soupire,
Puis il se reconforte, & de tout ce qu'il voit
Il s'efforce de croire autrement qu'il ne croit.
Il feint mille discours, & pense à l'aduenture
Que quelque autre Angelique a faict ceste escriture:
Puis il cognoist la lettre, & voit qu'il se deçoit,
Mais vne autre esperance aussi tost il conçoit.
Hors de moy (ce dict-il) penser qui me deuore,
Ie cognoy maintenant que celle que i'adore
(Amour en soit loué) m'aime parfaictement,
M'ayant sous vn Medor desguisé finement:
Car ie suis ce Medor, & cognoy que ma Dame
En desguisant mon nom veut deguiser sa flame.
Ainsi disoit Roland, mais vn nouueau penser
Luy fait presqu'aussi tost ce propos delaisser:
Car tousiours il se doute, & ce qui le fait craindre
Se renflamme & s'accroist plus il le veut esteindre.
Comme le simple oiseau qui s'empestre & se prend
Au piege & à la glus que l'oiseleur luy tend,
Tant plus qu'il bat de l'aile, & que plus il s'efforce
De se desempestrer, plus la glueuse amorce
L'attache & le retient. Roland en est ainsi
Qui sent croistre tousiours son amoureux souci.
Or' il reste immobile, & or' il se destourne

Puis deça

Puis deçà puis delà, & iamais ne seiourne
Sa pensee inconstante, & sent dedans le cœur
Vn combat obstiné d'esperance & de peur.
Discourant en ce poinct sans qu'il pense à soymesme,
Tant il est possedé d'vne manie extreme,
Il vient iusques aux lieux où les amans heureux
Sur la chaleur du iour doucement langoureux
Se retiroyent à l'ombre au frais d'vne fontaine,
Où de mille baisers ils allegeoyent leur peine,
Ores de leurs amours doucement iouissans,
Ores demi-lassez doucement languissans:
Et souuent redoublans l'amoureuse escarmouche,
Ils se tenoyent serrez la bouche sur la bouche,
Le flanc contre le flanc, & nageoyent à souhait
Dans le fleuue d'Amour de nectar & de laict.
Medor pour faire foy du plaisir desirable
Qui l'auoit bienheuré dans ce lieu delectable
Par dessus tous les Dieux, auoit subtilement
En mille & mille endroits peint son contentement.
On voit tout-alentour mainte & mainte deuise,
Et ne peut courir l'œil vn seul lieu qu'il n'y lise
Escrit de cent façons, Angelique aux beaux yeux,
Angelique & Medor le fauori des cieux.
Roland regarde tout, qui a l'ame saisie
De la froide poison d'vne aspre ialousie,
Et chancelle inconstant comme le Prestre saint
Que le tan de Bacchus trop viuement attaint.
Mais ainsi que tousiours de plus pres il s'approche
Et contemple estonné la fontaine & la roche
Tournant mille discours en son entendement,
Voit ces vers de Medor engrauez fraischement.
O tertres verdissans, ô gracieux ombrages
Des antres tenebreux, des prez & des riuages,
O bois delicieux, ô doux-courans ruisseaux
Espessement bordez de plaisans arbrisseaux,
Où la belle Angelique ornement de cest âge,
Qui de tant de grands Rois enflamma le courage,
La fille à Galafron, vray miracle des cieux,
Celle qui feit trembler les plus audacieux,
Abaissant sa grandeur & sa race royale
A moy pauure Medor se fist si liberale,

Que mille fois enſemble en mille heureux plaiſirs
Auons donné relaſche à nos boüillans deſirs.
Pour ces douces faueurs entre vos bras receües,
Tertres, ombrages, bois, & cauernes mouſſues,
Herbes, riues & fleurs, ie ne puis auancer
Si ie veux preſumer de vous recompenſer.
Parquoy ne pouuant mieux ie benis à toute heure
Et d'eſprit & de voix ceſte heureuſe demeure :
Priant tous palladins qui paſſeront ici,
S'ils ont iamais ſenti le doux-poignant ſouci (brages,
Du grand vainqueur des Dieux, qu'aux gracieux om-
Aux antres tenebreux, aux prez & aux riuages,
Aux bois delicieux, aux doux-courans ruiſſeaux
Eſpeſſement bordez de plaiſans arbriſſeaux,
Ils ſouhaitent ainſi: Ces lieux tant deſirables
Ayent à tout iamais les Nymphes fauorables,
La Lune & le Soleil, & iamais paſtoureau
Ne puiſſe en leur giron conduire ſon troupeau.
Cinq ou ſix fois Roland releut ceſte eſcriture
Fiché ſans dire mot contre la roche dure,
Qui ia luy reſſembloit, tant ſon dueil vehement
L'auoit en moins d'vn rien priué de ſentiment,
Et touſiours en cherchant vainement il eſſaye
De ne trouuer eſcrite vne choſe ſi vraye :
Mais tant plus qu'il la lit, & mieux il la cognoiſt,
Et ſa ieune douleur de plus en plus s'accroiſt.
Il n'ha plus ſur le front ceſte audace engrauee,
Il ha les yeux ternis, & la face cauee,
Et le cœur ſi enflé qu'il ne ſçauroit pleurer,
Ny du chaud eſtomach vne plainte tirer,
Mais tout pantoiſement il halette de rage.
Car l'extreme douleur, qui groſſiſt ſon courage,
Veut ſortir tout à coup, & ſe pouſſe, & ſe ſuit,
Mais au lieu de ſortir eſtoupe le conduit:
Comme le vaſe eſtroit, dont l'eau pour ſortir toute
Se preſſe & ſe contraint de tomber goute à goute.
Puis il retourne à ſoy, & ne ſçauroit penſer
Que ſa Dame en ce poinct ait peu le delaiſſer :
Mais que d'vn ennemi la main iniurieuſe
A graué tout ceci pour la rendre odieuſe.
Las (dict-il) quel qu'il ſoit, comme il a de bien prés
Imité

Imité la main d'elle, & sa lettre & ses trais!
  Ainsi d'vn foible espoir sa douleur il console,
Et s'allege vn petit du souci qui l'affole:
Et remonte à cheual sur l'heure de la nuict,
Lors que desia la Lune au Ciel claire reluit,
Et que le beau Soleil dans la plaine azuree
Va plongeant le thresor de sa tresse doree.
  Cheminant incertain, or' à gauche, or' à droit,
Il ne va guere loin que d'vn haut terre il voit
Haut reiaillir du feu d'vne maison prochaine,
Oit abbayer les chiens, & sortans de la plaine
Il entendit beeller les innocens troupeaux,
Et les mugissemens des bœufs & des toreaux.
  Il vient droit au village, où tout las veut descendre,
Et soudain vn garçon son cheual luy vient prendre:
Vn autre le desarme, & du haut iusqu'au bas
Vn autre met la nappe, & la couure de plas.
Mais l'accez continu du mal qui luy commande,
Le degoutte si fort qu'il n'a soin de viande:
Plus cherche de repos plus trouue de langueur,
Et de poignans trauaux acerez de rigueur.
Car il voit tout par tout aux fenestres & portes
Angelique & Medor lacez de mille sortes.
Quelquesfois il vouloit la cause en demander,
Mais vne froide peur ne luy fait hazarder:
Car il fremist tousiours, & ce qui est doutable
Il craint qu'en le cherchant le trouue veritable.
Mais il a beau fuir: car le cruel malheur
Ne luy veut espargner vn seul poinct de douleur.
  L'hoste de la maison qui voit comme il soupire,
Qu'il tient la veüe en bas, & que sans trefue il tire
Tant de sanglots rompus, pensant le resiouir
Luy veut des deux Amans le discours faire ouir.
  Cessez grand Cheualier (dit-il) de vous contraindre,
Et chassez le regret qui dedans vous fait plaindre:
Si vous estes pressé de quelque aspre courroux,
Sans le couuer ainsi bannissez-le de vous:
„ Il vous faut esperer. Toute chose est muable,
„ Rien que l'estat des Dieux n'est constant & durable,
„ Tout ce change & rechange en ce mortel seiour,
„ La ioye & la douleur commandent tour à tour.

Mais quel autre nuage en si grande ieunesse
Peut troubler vostre esprit, sinon quelque Maistresse
Qui vous semble trop dure? Et bien qu'il fust ainsi,
Deuez-vous en ce poinct vous gesner de souci?
Leur cœur est variable, & telle en sa pensee
Vous aime ardentement qui fait la courroucee:
Puis Amour maintesfois pour monstrer son pouuoir
Recompense les siens quand ils sont hors d'espoir.
Vn de ces derniers iours durant la saison belle
Que les prez & les bois prennent robe nouuelle,
Voulant sortir aux champs gueres ie n'auancé
Que ie trouue à mes piés vn iouuenceau blessé,
Qui tiroit à la fin, & d'vne large veine
Son beau sang decouloit comme d'vne fontaine,
Son teint estoit poudreux, tout palle & tout seiché,
Comme vn ieune bouton qui languit tout panché:
Et s'en alloit mourant lors qu'en ceste infortune
Il esprouua des Dieux la faueur oportune,
Car presqu'au mesme instant vne Vierge y suruint,
Qui à si triste obiet toute pitié deuint.
Elle n'auoit alors qu'vne vesture telle
Que porte en ce païs la ieune pastorelle:
Mais elle ha la façon pleine de grauité,
Qui decouurit en terre vne diuinité:
Elle est toute celeste, & sa douce hautesse
Me persuade encor que c'est vne Deesse.
Auecques deux cailloux d'vne herbe elle pila,
Et retint dans la main le ius qui distila,
Le mit dessus la playe, & tellement s'efforce
Qu'elle estancha le sang, & qu'il print quelque force:
Ie le monte à cheual & meine en ma maison,
Où elle le pensa tant qu'il eut guarison.
Il reprint tout soudain sa beauté coustumiere,
Il auoit les yeux noirs flamboyans de lumiere,
La face ouuerte & belle, & le teint blanchissant
Rehaussé par endroits d'vn émail rougissant:
C'est vn miroir d'Amour, l'or de sa tresse blonde
Fait honte aux beaux cheueux de ce grãd œil du monde:
Bref, il estoit si beau qu'Angelicque l'aima
(La belle auoit ce nom) & si bien s'enflama
Qu'elle mesprise tout, & n'est plus ententiue
Qu'à

Qu'à guarir le cruel qui la fait mourir viue,
Ore froide ore chaude : & comme il guarissoit
La pauure amante sent que sa playe croissoit.
S'il reprend sa beauté, le chaud mal qui la tue
Fait que de plus en plus la sienne diminue
Et se consomme ainsi qu'on voit dessus vn mont
Aux rayons du Soleil la neige qui se fond :
Et luy faut à la fin, tant sa fureur la domte,
Qu'elle chasse de soy toute craintiue honte
Pour demander merci, tout à l'heure octroyé,
Et le temps du depuis est par eux employé
En tous ces ieux mignars, où doucement se bagnent
Ceux-la que la ieunesse & l'amour accompagnent.
Oublians la douleur qui les auoit pressez
Ils se tiennent sans fin l'vn & l'autre embrassez :
S'ils partent du logis ils vont tousiours ensemble,
Et l'Amour auec eux qui leurs deux cœurs assemble,
Or' ils sont dans vn bois estendus à l'enuers,
Or' sur le chaud du iour ils se tiennent couuerts
De l'ombrage d'vn antre, & à léures decloses
Ils cueillent mille œillets, mille lis, mille roses :
Puis en se pourmenant ne se trouue arbrisseau
Qu'or' auec vn poinson, or' auec vn couteau
Ils n'y grauent leurs noms, mesme la roche tendre
Entaillee en cent lieux leurs amours fait entendre.
Voila comme vn bon cœur ne doit iamais faillir
Pour quelque grand mechef qui le vienne assaillir.
,, Car lors que nous pensons estre plus miserables,
,, C'est alors que les Cieux nous sont plus fauorables.
Ainsi dist le pasteur, & laissa là Roland,
Qui dedans & dehors de rage est tout bruslant :
Il veut celer son dueil, mais rien: car quoy qu'il face
Vn ruisseau distilant luy coule sur la face :
Et bien qu'il se contraigne, il verse sans repos
De la bouche & des yeux des pleurs & des sanglots.
Puis quand il se voit seul, la fureur qui le guide
Le domine plus fort, & va laschant la bride
A sa rage indomtee, & sans trefue il respand
Vn grand fleuue de pleurs qui des yeux luy descend
Iusques sur la poitrine, & le soin qui l'esueille
Ne luy permet iamais qu'vn moment il sommeille.

Decà delà se vire, ores sur ce costé,
Ores dessus cest autre, il n'est point arresté,
Se tourne impatient, & quelque part qu'il aille
Sa ialouse fureur luy liure la bataille.
Il cherche tout le lict les plumes estreignant,
Et ne trouue vn endroit qui ne soit plus poignant
Que l'espine & la ronce: & pense en ceste peine
Que c'estoit le lieu mesme où sa belle inhumaine
Caressoit son Medor: & pource tout despit
Il abhorre la plume & saute hors du lict.
Comme quand vn berger sur l'herbe se renuerse,
Et descouure à ses pieds marqué de couleur perse
Vn Serpent qui se traine en sifflant bassement,
Tout estonné se leue & fuit hastiuement.
Roland plein de dédain s'habille en diligence,
Il vestit son harnois, reprend sa forte lance,
Et resaute à cheual sans attendre le iour,
Et que la belle Aurore annonçast son retour.
Il picque à trauers champs, & la nuict solitaire
Qui tient tout assoupi, refraischit sa misere.
Il plaint, il se tourmente, & d'vn cri furieux
Il blaspheme le Ciel, les astres & les Dieux,
Et sanglotte sans fin: puis quand le iour se leue
Son trop ferme souci ne luy fait point de tresue:
Il va deçà dela par les lieux escartez,
Et fuit tant comme il peut les bourgs & les citez,
Sa veuë est esgaree, & auec triste mine
Sans qu'il sçache où il va tout le iour il chemine
Laschãt maints chauds regrets & maints soupirs trẽchãs
Qui renflamment le Ciel, l'air, la terre & les champs:
Il forcene de rage & sent dedans sa teste
Pesle-mesle tourner l'orage & la tempeste,
Et Neptune en hiuer n'escume en tant de flots
Comme il ha dans le cœur de tourbillons enclos.
Puis si tost que la nuict les paupieres nous serre,
Il descend dans vn bois, & se veautre sur terre,
Criant horriblement: & le Somme ocieux
N'a iamais le pouuoir de luy clorre les yeux,
Qui distilent tousiours mille pleurs qui descendent,
Et comme d'vn torrent à grands flots se respandent,
Luymesme il s'en estonne, & ne sçauroit penser

Comme

Comme il puisse des yeux tant de larmes verser,
Et dit en soupirant: Ces ruisseaux qui s'escoulent
Ce ne sont point des pleurs, tant de larmes ne roulent
Comme i'en sors des yeux. Non, ce ne sont point pleurs,
Les pleurs ne suffiroyent à mes longues douleurs.
Car mes douleurs ne sont au milieu de leur course,
Et i'ay ia de mes pleurs tari toute la source.
Ah! ie cognoy que c'est: C'est la vitale humeur
Qui fuit deuant le feu que i'ay dedans le cœur,
Et coule par mes yeux de ma poitrine cuitte,
Et tirera mon mal & ma vie à sa suitte.
Mais las! s'il est ainsi, double double ton cours
Et auance la fin de mes malheureux iours.
Et vous, ô chauds soupirs, tesmoins de mon angoisse,
Vous n'estes point soupirs. Car les soupirs ont cesse,
Et ne durent tousiours: mais plus i'en vay sortant,
Mon estomach enflé va plus fort haletant.
Amour qui m'ard le cœur fait ce vent de ses æles,
Pour tenir en vigueur mes flammes immortelles.
Quel miracle est-ce ci, que mon cœur allumé
Par tant de feux d'Amour n'est iamais consumé?
Mais que suis-ie à present qui souffre telle rage?
Seroy-ie bien celuy que ie monstre au visage?
Seroy-ie donc Roland? ah non, Roland est mort!
Sa Dame trop ingrate a occis à grand tort
Ce Roland que i'estoy, son corps est dessous terre,
Ie ne suis ie ne suis que son esprit qui erre
Hurlant, criant, fuyant en ce lieu separé,
Où ie fay mon enfer triste & desesperé,
,, Pour tesmoigner à tous par ma douleur profonde
,, Ce que doit esperer qui sur l'amour se fonde.
Toute la nuict Roland en ces regrets passa,
Puis comme le Soleil ses rayons eslanca
Pour esclairer le iour, & que l'aube vermeille
Eut laissé dans le lict son vieillard qui sommeille,
Guidé par le destin il se reuoit encor
Au rocher tout escrit d'Angelique & Medor.
Il le voit, & soudain le dédain qui l'enflame,
De rage & de fureur luy remplit toute l'ame:
Il saisit son espee, & de taille & d'estoc
Il part en mille esclats l'escriture & le roc,

Et par tout où il va la place eſt malheureuſe,
S'il y treuue vn ſeul trait de la lettre amoureuſe:
Car ſoudain il la tranche, & n'a iamais ceſſé
Qu'en morceaux çà & là tout ne ſoit renuerſé.
Ainſi reſta la roche, & au troupeau ſauuage
Iamais à l'aduenir ne ſeruira d'ombrage :
Et la belle fontaine heureuſement coulant,
Qui d'vn repli tortu fait vn tour ruiſſelant,
Pour nette qu'elle ſoit, froide, argentee, & claire,
N'a pouuoir d'amortir ſa bruſlante colere.
Il y iette des troncs, des pierres, des rameaux,
Et n'a iamais c'eſſé qu'il n'ait troublé ſes eaux :
Puis tout mol de ſueur, de trauail & de peine
Il chet deſſus le pré ſans pouls & ſans haleine,
Plein d'ire & de dédain & de forcenement,
Et les yeux vers le Ciel ſoupire inceſſamment.
Ny pour vent, ny pour froid, ny pour chaleur qu'il face
Iamais il ne voulut abandonner la place,
Où ſans dire vn ſeul mot il demeure couché,
Et touſiours vers le Ciel a le regard fiché.
Il y fut ſi long temps ſans manger & ſans boire,
Que la nuict par trois fois veſtit ſa robe noire,
Et trois fois Apollon ſortant du creux ſeiour
De l'humide Ocean nous alluma le iour,
Et touſiours la rigueur du mal qui le tranſporte
En le diminuant s'aigriſt & ſe fait forte:
Si qu'en fin tout gaigné de ſi chaude poiſon
Il deuint hors du ſens, & perdit la raiſon,
Et le iour enſuiuant d'vne main outrageuſe
Il ſe meurtrit la face horriblement hideuſe:
Il eſcume de rage & derompt ſans repos
La maille & le plaſtron qu'il ha deſſus le dos.
En ce lieu chet l'eſpee, & ſur vne autre place
Les braſſats, les cuiſſots, & le corps de cuiraſſe,
L'armet, le gorgerin, & tout par tout le bois
En mille lieux diuers il ſeme ſon harnois.
D'heure en heure plus fort ſa rage le maiſtriſe,
Or' il rompt ſon pourpoint, & ores ſa chemiſe,
Et court d'vn pas ſubit, eſcumant, forcenant,
Et de mille façons ſes léures trançonnant.
Il monſtre à nud le ventre, & le dos, & l'eſchine :
Et quand

Et quand plus ſa fureur puiſſamment le domine,
Il arrache de terre vn grand cheſne & vn pin,
Comme s'il atrachoit de la ſauge ou du thym.
Tout en bruit à l'entour, les rocs cauez en ſonnent,
Et les bergers des champs tous effrayez s'eſtonnent,
Et viennent voir que c'eſt: mais prompts au repentir
Bien toſt gaignent au pied ſe penſans garantir.
Le fol ſe met apres, & d'vne main meurtriere
En leur froiſſant les os les abat par derriere:
Il tire à vn la teſte, à vn autre le bras,
Et vn autre tout mort il fait tomber à bas
D'vn ſeul coup qu'il luy baille: & plus il voit de preſſe
En fronçant les ſourcils ſa perruque luy dreſſe,
Et tout enſanglanté trauerſe horriblement
Par les rangs plus ſerrez l'vn ſur l'autre aſſommant.
Comme vn Ours furieux qui bien peu ſe ſoucie,
Quand il eſt pourſuiui des chaſſeurs de Ruſſie,
S'il rencontre en ſa voye vn nombre bien eſpés
De petits chiens courans qui le ſuiuent de prés:
Car ſi toſt qu'il s'arreſte eſlançant vne œillade
Il eſcarte bien loin ceſte foible embuſcade.
Ainſi Roland en fait au trauers ſe ruant,
Et rend en vn inſtant tout le peuple fuyant,
Qui court en ſa maiſon, qui monte ſur vn temple,
Et qui d'vn haut couuert tout effrayé contemple
La fureur de ce fol, qui par les prez herbeux
Deſmembre en ſe iouant les toreaux & les bœux.
Il mord, il eſgratigne, il ſe tourne, il ſe vire,
Des piés, des poings, des dẽts, il rompt, froiſſe, & déchire:
Il hurle furieux, & fait vn plus grand bruit
Que le flot courroucé qui bouillonnant ſe ſuit.
D'vn choc continuel ſes dents ſe font la guerre,
Son viſage eſt craſſeux, plein de fange & de terre,
Ses yeux de grand courroux ſont tout bordez de ſang,
Et en les contournant n'en monſtre que le blanc.
Soit de iour, ſoit de nuict erre par les campagnes,
Si toſt qu'on l'apperçoit chacun fuit aux montagnes
Euitant ce deluge, & quand il ſent la faim
Il ſe remplit le ventre ou de fruits, ou de pain,
Ou des herbes qu'il trouue: & paſſant aux bocages
Il met à mort les daims & les cheureulx ſauuages,

 Les biches

Les biches & les cerfs, & combat quelquefois
Les ours & les sangliers cruels hostes des bois,
Les derompt piece à piece, & à teste panchee
Il en hume le sang dont sa face est tachee,
Sa moustache en degoutte, & va courant ainsi
Sanglant, desiguré, tout poudreux & noirci,
Ne retenant plus rien de la graue apparance
De ceguerrier Roland, la colomne de France.
Et fut ainsi trois mois errant tout furieux,
Iusqu'à tant qu'à la fin en descendant des cieux
Le vaillant Mirthe Anglois sus vn coursier qui volle
Luy rapporta son sens dedans vne fiole.

FIN DE ROLAND
FVRIEVX.

LA MORT

LA MORT DE RODOMONT, ET

SA DESCENTE AVX Enfers, partie imitee de l'Arioste, partie de l'inuention de l'Autheur.

A MONSIEVR DE VILLEROY SECRETAIRE D'ESTAT.

Le sens d'vn feu diuin ma poitrine allumee,
Qui ne m'eſchauffe point d'ardeur accouſtumee:
Vne ardente fureur qui me vient agiter,
Me rauit hors de moy, pour me faire chanter
Ie ne ſçay quoy d'eſtrange & difficile à croire,
Quittant de Cupidon le triomphe & la gloire,
Les larmes des amans, leurs ſoupirs & leurs cris,
Suiet accouſtumé des poetiques eſprits.
VILLEROY mon ſupport, l'ardeur qui me commande
Me veut faire entreprendre vne choſe plus grande,
La mort de Rodomont, le contempteur des dieux,
Qui fit trembler, viuant, l'air, la terre & les cieux:
Qui fit rougir de ſang les campagnes de France,
Grand de corps, grãd de force, & plus grand d'arrogance:
Et comme quand Roger aux Enfers l'enuoya,
Caron tout eſtonné le voyant s'effroya,
L'enfer trembla de peur, Pluton pallit de crainte,
Et Proſerpine auſſi de frayeur fut attainte,
Megere en treſſaillit, & ſes crins enlacez
De ſerpens furieux ſe tindrent tous preſſez:
Tant ceſte ame enragee, inhumaine & terrible

Faisoit de tintamarre & se monstroit horrible.
Vn iour à son malheur ce braue Roy d'Arger
Ainsi que lon faisoit les nopces de Roger,
Qu'on s'estoit mis à table, & qu'on auoit pris place
Chacun selon son rang, son merite ou sa race,
Et que les Cheualiers sur la fin du repas
Deuisoyent seurement des perilleux combas,
Des assauts, des hazards, des murailles forcees,
Et comme on auoit faict aux victoires passees
Au fort de leur discours ce superbe arriuant,
Voyant Charles à table, & Roger plus auant,
Fierement les regarde, & masche vne menace.
C'est moy (dit-il) Roger, ie suis le Roy de Sarse,
Qui viens pour te combatre, & qui te veux monstrer
Qu'vn si lasche que toy ne se peut rencontrer.
Tu as faulsé ta foy, tu as trahi ton maistre,
Et encor, effronté, tu ne crains de paroistre
Parmi tous ces guerriers, qui selon leur deuoir
Ne peuuent sainctement entr'eux te receuoir.
Car vn si meschant traistre est digne qu'on le fuye,
Et que le Ciel vengeur par mes mains le chastie,
Ainsi que ie feray deuant tous promptement,
Si craignant mes fureurs tu ne fuis laschement.
Mais si tu n'as le cœur assez bon pour m'attendre,
Choisis auecques toy ceux que tu voudras prendre,
Quatre, six, douze, vingt, ie vous le maintiendray,
Et de tes trahisons la vengeance prendray.
Il finit son propos regardant l'assemblee,
Laquelle en le voyant deuient toute troublee:
Les deux fils d'Oliuier, Sanson, Renaud, Roland,
Sentent mouuoir dedans vn desir violant
De rabatre l'orgueil de ce fier aduersaire:
Mais Roger qui s'echauffe & qui boult de colere,
Demande son harnois au combat animé,
Et n'a presque loisir de se voir tout armé.
Chacun pour luy aider soudain se met en place,
Marfize & Bradamant luy vestent la cuirasse,
Charles luy ceint l'espee, & Naimes & Oger
Faisoyent autour du camp tout le peuple ranger.
Renaud tient son cheual qui bat du pié la terre,
Qui blanchist tout son mors, qui le masche & qui serre
Aucune-

Aucunefois l'oreille, & d'vn hennissement
Tesmoigne que la guerre est son esbatement.
Roger monte dessus, & Dudon qui s'auance
A chacun des guerriers baille vne forte lance
De pareille grosseur, de force & de grandeur.
Alors tout furieux s'esloignent de roideur,
Ne plus ne moins qu'on voit dedans vn gras herbage
Deux toreaux eschauffez de l'amoureuse rage,
S'esloigner l'vn de l'autre, & choquer rudement,
Laissans tout le troupeau saisi d'estonnement.
Les dames ce pendant aussi mortes que viues
D'vn si soudain effroy tremblent toutes craintiues,
De la sorte qu'on voit les colombes en l'air,
Qui tout en vn instant ne sçauent où voller,
Quand l'emeute des vens, l'orage & la tempeste
Les estonne & surprend voulans faire leur queste.
Chacun tressaut de crainte & pallist pour Roger
Voyant le fier semblant du superbe estranger,
Qui pique en l'abordant, sous luy la terre tremble,
Et croit-on que le Ciel à l'abysme s'assemble:
Roger vient d'autre part qui fait bruit en courant,
Comme le flot grondant d'vn superbe torrent.
A ce terrible choc les deux lances baissees
Iusques dans la poignee esclaterent froissees,
Mais les coups sont diuers. Rodomont qui donna
Dans l'escu de Roger, seulement l'estonna
De la force du coup, sans luy faire nuisance:
Car l'escu qui s'oppose au fer fit resistence.
Roger semblablement dans l'escu s'adressa,
Mais le coup fut si grand qu'en outre il le faulsa,
Bien qu'il fust bon & fort, & que la couuerture
Fust d'vn acier luisant, bien trempee & bien dure
Et ne fust que du coup Roger brisa son bois,
Il luy perçoit tout net le corps & le harnois.
Les cheuaux estonnez de rencontre si fiere
Mettent la croupe en terre, & penchent en arriere,
De bride & d'esperon ils les font releuer,
Puis d'extreme fureur viennent se retrouuer
Le coutelas au poing, tous deux bruslans d'enuie
De voir leur sang en terre, & s'arracher la vie.
Leurs harnois martelez flambans estinceloyent,

Ils tour-

Ils tournent leurs cheuaux ainsi comme ils vouloyent:
Or' à gauche or' à dextre ils cherchent l'auantage,
Et tastent les endroits pour se faire dommage.
Roger teint son espee au sang de Rodomont,
Et celle du Payen rebondist contremont
Sur l'armeure enchantee, & ne peut, quoy qu'il face,
Entamer la sallade, ou le corps de cuirace:
Dont il créue de rage escumant enflammé,
Et fait aussi grand bruit que le flot animé
De la mer courroucee au temps qu'elle s'augmente,
Et que le froid Hiuer par les vents la tourmente.
Car Roger sans repos le poursuit furieux,
Empourprant de son sang la terre en mille lieux.
Rodomont qui blasphemе & despite en soymesme
La lumiere & le Ciel d'vne colere extréme,
Menaçant le Dieu Mars, a soudain arraché
Son escu qui pendoit par lambeaux detranché,
La iette contre terre, & plein de violence,
Comme vn fort tourbillon, en bruyant il s'auance,
Prend l'espee à deux mains, qui vient en descendant
De pareille roideur qu'vn tonnerre grondant,
Ou qu'vn chesne esbranlé par l'effort de l'orage
Qui foudroye en tombant les thresors d'vn bocage:
Sur l'armet de Roger le coup est descendu,
Qui sans l'enchantement tout entier l'eust fendu.
Roger tout estourdi d'vne telle tempeste
Trois fois contre l'arçon laissa pancher sa teste,
Ne sçait plus où il est, s'il est iour, s'il est nuict,
Et tousiours Rodomont impiteux le poursuit,
Et sur le mesme endroit vn autre coup redouble,
Qui fait que de Roger la lumiere se trouble:
Il laisse cheoir la bride, il ouure les genoux
Chancelant & tombant, l'autre double ses coups
Et martelle tousiours: car il ne veut attendre
Que l'esprit luy reuienne, & se puisse defendre.
Mais en continuant trop furieux & prompt
Son espee à la fin iusqu'aux gardes se rompt.
Fay ce que tu voudras, sois moy tousiours contraire
Iupiter (ce dit-il) si ne sçaurois-tu faire
Ny toy ny tout le Ciel contre moy coniuré
Que ce chetif m'eschappe & demeure asseuré.

Ce disant

Ce diſant il s'approche,& hauſſe de la ſelle
Roger tout esblouy,qui encores chancelle,
Et ne ſe cognoiſt point priué de ſentiment,
Tant il eſt offuſqué de ceſt eſtourdiment.
Rodomont le ſouſleue,il l'eſtreint,il le ſerre,
Et puis de grand' fureur le iette contre terre
Eſtendu de ſon long,& ſe rit de le voir,
Penſant l'auoir priué de vie & de pouuoir.
Mais ainſi comme on dit que le Libyque Antee
Sentoit en combatant ſa puiſſance augmentee
Lors qu'il touchoit la terre: & tel qu'il ſe leuoit,
Roger haſtif ſe leue,& ſe leuant il voit
La belle Bradamant toute palle & troublee,
Dont de honte & d'ennuy ſa force eſt redoublee:
Il a le cœur ſi gros & ſi plein de dédain
Qu'il conclut de mourir ou ſe venger ſoudain.
Rodomont vient encontre, & Roger plus adeſtre
La bride du cheual prend en la main ſeneſtre,
De l'autre il le chamaille aux cuiſſes & au flanc,
Et de cent mille endroits luy fait piſſer le ſang,
Martelle coup ſur coup d'vn bras robuſte & ferme,
Et ne luy donne point vn ſeul moment de terme.
Le Payen s'en eſtonne, & ne ſçait où tourner:
Car Roger ne veut point le laiſſer ſeiourner,
Le preſſe & le pourſuit à grand coups d'allumelle,
Et ſemble qu'il acquiere vne force nouuelle.
Rodomont qui ſe voit en extreme danger,
S'auance vne autrefois pour eſtourdir Roger
Du reſte de l'eſpee en ſa main demeuree,
Mais il s'en donne garde, & d'vne ame aſſeuree
A chef baiſſé ſe coule,& luy ſaiſit le bras,
La demenant ſi fort qu'il le fait choir à bas:
Lors prompt il ſe releue, & l'eſtour recommence
Plus aſpre que deuant & plein de violence:
Roger touſiours le ſuit ne ceſſant de trancher,
Et à coups de taillant l'engarde d'approcher.
Rodomont tout bruſlant de fureur & de rage
S'arme plus que iamais d'vn genereux courage,
Il raſſemble ſa force, il ramaſſe ſon cœur,
Frappant ſon ennemi de toute ſa vigueur
A l'endroit de l'eſpaule,& du coup qu'il luy donne,

Roger

Roger en chancelant tout estourdi s'estonne.
Le payen veut entrer, mais le pié luy faillit,
Roger plus que iamais courageux l'assaillit,
Le frappe en la poitrine, en la teste, en la face,
Tant que de couleur rouge il teint toute la place:
L'autre desesperé, comme vn foudre eslancé,
Se iette sur Roger & le tient embrassé,
Et luy de son costé l'estreint de toute force.
Alors chacun des deux à qui mieux mieux s'efforce
De choquer, de pousser, d'estreindre & se mouuoir,
Conioignant l'artifice auec leur grand pouuoir.
Roger à ce combat est adextre & agile,
Et le fier Rodomont, qui tout par tout distile,
Et qui iette le sang par tous les lieux du corps,
N'ha les bras si tendus ny les membres si forts:
Tellement qu'à la fin apres mainte secousse,
Maint tour & maint retour, Roger si fort le pousse
Mettant le pié deuant, qui le fait trebucher,
Comme vne grosse tour, ou comme vn grand rocher
Quand ils sont emportez par l'effort du tonnerre,
Puis auec vn grand bruit ils retombent en terre.
Roger sur l'estomach luy met les deux genoux,
Et d'vn bras vigoureux luy donne mille coups,
Luy fait crier le ventre, & le charge & le presse,
Le harnois retentit sous le fer qui ne cesse.
Comme aux mines de l'or bien souuent il aduient
Que tout à l'impourueüe vne ruine suruient
Qui estouffe les vns, & les autres à peine
Peuuent ouurir la bouche & rauoir leur haleine.
Le Payen est ainsi qui ne peut respirer,
Ny des poulmons pressez son haleine tirer.
Roger luy tient vainqueur le poignard à la face,
Et d'vne mort prochaine en parlant le menace,
S'il ne se vouloit rendre à fin de se sauuer:
Mais luy qui veut plustost mille morts esprouuer
Que d'abreger sa gloire en allongeant sa vie,
Fait voir en se taisant qu'il n'en a point d'enuie.
Il s'efforce, il remue, & met tout son pouuoir
De renuerser Roger, & dessus luy se voir,
Sans qu'auec tant d'efforts il auance sa peine:
Car celuy qui le tient rend sa puissance vaine.

Qui

Qui a veu quelquefois vn maſtin renuerſé
Deſſous vn puiſſant dogue au dos tout heriſſé,
Qui luy tient de la dent la machoire entamee,
Le maſtin ſe debat d'vne rage enflammee,
Sa léure eſt eſcumeuſe, il ha les yeux ardans,
Et monſtre en rechignant de grands crochets de dents:
Il a veu Rodomont ſous Roger ſe debatre,
Qui voudroit s'il pouuoit la Fortune combatre.
Il maugree, il eſcume, & s'émeut tellement
Qu'il ſe depeſtre vn bras, dont tout ſoudainement
Du poignard qu'il tenoit il cherche par derriere
A priuer ſon haineux de la douce lumiere.
Roger voyant l'erreur où il peut encourir,
S'il tarde plus long temps de le faire mourir,
Dreſſe le bras bien haut, puis comme vne tempeſte
Deſſerre le poignard trois coups deſſus ſa teſte,
Et auant ſur le front tout rouge & tout ſouillé:
Le cerueau tombe à bas du teſt eſcarbouillé,
Et l'ame en blaſphemant orgueilleuſe & deſpite
Vers l'õbreux Acheron ſoudainemẽt prend fuite,
Abandonnant le corps qui roidiſt froid & blanc,
Ondoyant tout par tout à gros bouillons de ſang.
Le peuple en s'eſtonnant d'vne telle victoire
Eleue iuſqu'au Ciel le vainqueur plein de gloire,
Chacun à qui pluſtoſt le vient enuironner,
On oit l'air tout au tour de grand bruit reſonner,
Son nom deçà delà parmi les bouches volle,
Et ce mot de Roger eſt toute leur parolle.
Les Paladins courans viennent tous l'embraſſer,
Charlemagne le tient qui ne le veut laiſſer,
Tout raui de lieſſe, il le baiſe, il l'embraſſe,
Et d'vn pleur agreable il luy baigne la face:
Marfize en fait autant, Sobrin, Renaud, Roland,
Dudon, Grifon le noir, & le blanc Aquilant:
La belle Bradamant, la guerriere amoureuſe,
Baiſe de ſon Roger la main victorieuſe,
Raſſerene ſa face, & rallume ſes yeux
Encores tout troublez du combat furieux.
Combien helas, combien l'amante deſolee
Sentit de dures morts durant ceſte meſlee,
Tremblant pour ſon Roger, ſon cœur, ſon tout, ſon dieu!

En ce lieu l'Arioſte finit ſo liure.

Las qu'elle desira de se voir en son lieu!
Non que de sa proüesse elle eust aucune crainte:
Mais le fier Rodomont ne donne aucune attainte
Qui ne perce son ame, & que son cœur blessé
D'vne tremblante peur ne deuienne glacé.
Maintenant au contraire elle est toute rauie,
L'appelle son esprit, sa lumiere & sa vie,
Et souhaitte en son cœur de voir la fin du iour,
Pour cueillir le doux fruict de si parfaite amour.
Le peuple en ce pendant à grans monceaux s'assemble
Tout à l'entour du corps, qui de grandeur ressemble
Le Cyclope Etnean sur la terre estendu,
Apres que le fin Grec l'eut aueugle rendu.
L'vn admire, estonné, son visage effroyable,
L'autre admire sa barbe & son poil admirable,
L'autre admire ses bras qui paroissent si forts,
L'autre admire, effroyé, la grandeur de son corps:
Et mesme en le voyant ils font doute de croire
Qu'il soit mort, & qu'vn homme en ait eu la victoire.
Charles qui veut sacrer à l'immortalité
Ce haut faict de Roger par son sang acheté,
Fait desarmer le corps des armes redoutees,
Qui sont comme vn trophee au plus beau lieu plantees
De Paris la peuplee, à fin qu'à l'auenir
Les François estonnez s'en peussent souuenir.
La grand' masse de chair ia relente & pourrie
Est trainee à grand' force & mise à la voirie,
Pasture des corbeaux de tous les prochains lieux,
Qui font en croassant maint repas de ses yeux.
L'ame de Rodomont en blasphemant arriue
Au fleuue d'Acheron, & voit dessus la riue
Mille images ombreux attendans sur le bord
Le nautonnier Caron pour les conduire au port.
Caron le nautonnier est dessus la riuiere
Conduisant les Esprits que la Parque meurtriere
A despouillé des corps, le nombre est si espais
Que sa vieille nasselle en gemist sous le faix.
L'ombre du fier Payen qui n'a loisir d'attendre
Que le patron d'Enfer retourne pour la prendre,
S'efforce de passer, despitant, maudissant
Le Ciel, & les Enfers sans repos menaçant.

Caron

Caron le voit venir qui s'allume de rage
De ce qu'il le priuoit des droicts de son peage,
Et vient pour l'empescher la rame dans la main,
Tout prest à le charger s'il ne s'enfuit soudain.
L'Esprit audacieux sa force a mesprisee,
Et luy dit en iettant vne amere risee:
Si les ombres d'Enfer ne sont autres que toy
Ie veux que tout l'Enfer obeïsse à ma loy:
Ie le veux, & le puis, ma force est assez grande
Pour me faire seigneur de l'infernale bande.
Pource fuy t'en d'icy, Vieillard, va te cacher,
Ie veux pourueoir l'Enfer d'vn plus braue nocher.
Caron qui veut donter sa folle outrecuidance,
Tenant la rame au poing tout courroucé s'auance
Pensant le renuerser au plus profond de l'eau:
Mais l'esprit se recule à costé du bateau,
Puis d'extreme vistesse il saute en la nacelle,
Qui de la pesanteur de son costé chancelle:
Prend Caron par la barbe & le crin blanchissant.
L'enfer de ses hauts cris est tout retentissant,
Et se debat si fort que la barque froissee
Laisse au milieu de l'eau sa charge renuersee.
Les Manes font vn bruit, & Caron par ses cris
Reclame à son secours Pluton & ses Esprits.
L'ombre du Roy defunct hautaine & genereuse
Court à sa volonté dedans l'eau tenebreuse,
Entrainant les Esprits, la barque & le Nocher:
Et tasche tant qu'il peut de la riue approcher
Pour entrer par surprise en la maison ardente.
Mais Pluton ce pendant tempeste & se tourmente,
Ne sçait qu'il doiue faire, à fin de resister
A ce fier ennemi, qui le veut debouter
Du Royaume des morts, qu'il eut pour son partage,
Quand, trois, du monde entier partirent l'heritage:
Et craint que Iupiter le vueille desloger
Pour auecques le Ciel son empire ranger.
Persephone qui sent vne pareille crainte,
Dresse contre le Ciel son amere complainte,
Puis d'vne voix cassee esperdûment criant,
Auec ces mots plaintifs les Esprits va priant.
O vagabonds Esprits, ô malheureuses ames,

Qui

Qui bruslez dans la glace, & gelez dans les flames,
Vous qui ne sentez point en ces lieux malheureux
De tourment si cruel que le mal amoureux:
Encor que la pitié n'ait point ici de place,
Resistez par pitié contre cil qui pourchasse
De m'oster la couronne, & se faire Empereur
De ces lieux pleins d'effroy, de silence & d'horreur.
Opposez vostre force à la sienne cruelle,
Et soyez animez par ma iuste querelle.
Si vous me secourez en ceste extremité,
Par le fleuue de Styx, par ceste obscurité,
Par le fuzeau des Sœurs, par leurs trames fatales,
Et par les crins retors des Fureurs infernales
Ie iure & vous promets de si bien m'employer,
Que vos dames vn iour pour leur iuste loyer
Viendront en ces bas lieux, & sentiront la peine
Que merite à bon droit toute Dame inhumaine.
Et vous foibles Esprits, qui sentez seulement
(Francs des flammes d'Amour) l'ordinaire tourment
Qu'on endure aux enfers pour quelque erreur commise,
Si vous me secourez ie vous mets en franchise:
Ie veux qu'on vous deliure, & que sans endurer
Vous puissiez ici bas pour plaisir demeurer,
Si lon peut ici bas quelque plaisir attendre,
Et si quelque soulas aux Enfers se peut prendre.
Ainsi dict Proserpine, & les Esprits tenus
Au plus profond d'Auerne en bruyant sont venus
Rauder à l'entour d'elle, esmeus de sa promesse,
Et veulent sans delay monstrer leur hardiesse.
Agrican le premier braue s'est presenté,
Agramant vient apres, & l'esprit redouté
Du vaillant Mandricard, qui brusle de combatre
Et veut de Rodomont l'outrecuidance abatre.
Le Ciel tout courroucé de leurs si longs debats,
Pour les faire cesser courbe le sein en bas,
S'anime de fureur, & de sa dextre armee
Delasche la tempeste & la foudre allumee:
On n'oit rien qu'vn tonnerre esclatant & bruyant,
On ne voit rien qu'esclairs sifflans en tournoyant,
Et tombent coup sur coup, comme fleches pendantes,
Du Ciel dans les Enfers de grand's flammes ardentes.
La terre

La terre qui s'estonne en ses extremitez
D'ouir l'Enfer qui tremble, & les Cieux irritez
Bruire, éclairer, tonner, pense toute craintiue
Que c'est la fin du Ciel & d'Enfer qui arriue:
Tout ce qui est en haut, en bas de tous costez,
Immortels & mortels sont tous espouuentez.
L'Ombre de Rodomont de son corps separee
Est seule en cest effroy qui demeure asseuree,
Qui menace le Ciel, l'air & les elemens,
Et despitant l'Enfer, & tous ses tremblements:
S'elle trouuoit la Mort comme elle a bien enuie,
Elle la contraindroit de luy rendre sa vie,
Et veut malgré Pluton & les Manes ombreux
Establir son empire aux Enfers tenebreux.
Chacun fuit au deuant, quelque part qu'il s'auance,
Et luy qui continue en sa fiere arrogance,
Saute dessus le pont, & s'en fait possesseur:
Car de crainte surpris le Chien engloutisseur,
Et les tristes Fureurs de sang entretachees
S'estoyent au fond d'Auerne honteusement cachees.
Pluton à ceste fois ne sçait que deuenir
Et pense voir encor Hercule reuenir
Auec ses compagnons pour rauir Proserpine,
Pressez du feu d'Amour ardant en leur poitrine:
Il bruit, il se tourmente, & de fureur attaint,
Maudissant sa fortune, il sanglote & se plaint.
Les esprits Stygieux sont esmeus de liesse,
Voyant leur fier tyran si rempli de tristesse:
Mais luy qui voit sa perte & n'ha point de repos,
Les inuoque à son aide, & leur dit ces propos.
Helas! chers Citoyens de ces lieux effroyables,
Maintenant au besoing soyez moy secourables:
Et si n'auez pitié de mes geinissemens,
Prenez au moins pitié de vos cruels tourmens.
Car qui s'opposera, braue, à ce temeraire,
Ie le rens deliuré de toute sa misere,
Du gel, du feu, du fer, & des maux rigoureux
Que Minos fait souffrir aux esprits malheureux:
Et sera le premier aupres de ma personne,
Comme tenant de luy mon sceptre & ma couronne.
A ces mots de Pluton on voit de toutes parts

Sortir

Sortir du creux d'Enfer les plus braues soldats,
Ceux qui durant leur vie auoyent troublé la terre,
Cerueaux ambicieux, par vne iniuste guerre:
Les tyrans conuoiteux, les meurtriers inhumains,
Qui du sang innocent auoyent souillé leurs mains:
Les traistres, les mutins, les semeurs de querelles,
Les esprits enuieux, les amis peu fidelles,
Ceux qui auoyent le droict par argent violé,
Ou vendu laschement leur païs desolé,
Chacun à qui mieux mieux veut monstrer son courage,
Mais Pluton les renuoye, & leur tient ce langage.
  Non ce n'est point en vous qu'il me faut esperer,
Esprits foibles & vains, allez vous retirer:
Il faut qu'vn Chef vaillant, vn conducteur d'armee,
Vn qui ait en cent lieux planté sa renommee
Par le glaiue tranchant, & qui d'vn braue effort
Aux guerriers plus fameux ait fait trouuer la mort,
Courageux & vaillant s'arme pour ma defense,
Et contre ce hautain espreuue sa puissance.
  L'Esprit du Roy Gardasse entendant tout ceci,
Cesse (dit-il) Pluton, de te mettre en souci.
Car puis qu'vn Chef vaillant, vn conducteur d'armee,
Vn qui ait par le fer planté sa renommee,
Vn qui ait fait trembler les plus braues guerriers,
Vn qui soit couronné de cent mille lauriers,
Se doit armer pour toy, c'est moy qui le doy faire,
T'aidant contre le Ciel, si le Ciel t'est contraire.
  Au seul bruit de mon nom qui volle en mille lieux,
I'ay rempli de frayeur les plus audacieux,
I'ay rendu par mon bras l'Espagne surmontee,
I'ay faict trembler de peur la France espouuentee,
Et suis venu à bout de deux vœux que i'ay faits,
Qui eussent peu courber le Dieu Mars sous le faix.
  Pour les premiers essais de ma verte ieunesse,
Fuyant les voluptez & la molle richesse,
Peste des grans seigneurs, d'vn cœur bouillant & chaud
Ie fey veu de combatre & Roland & Renaud:
I'eu le cheual de l'vn, de l'autre i'eu l'espee
Au sang des ennemis à toute heure trempee.
  L'Esprit audacieux ne cessoit de conter
Sans le fier Mandricard, qui ne peut supporter

Sa parolle

Sa parolle orgueilleuſe, ains tout plein de furie
L'œilladant de trauers horriblement s'eſcrie.
Ceſt effroy des humains, ce guerrier ſi vaillant
Eſchauffe d'vn beau ſang & d vn cœur ſi bouillant,
Ne s'eſt peu garantir auec tant de puiſſance,
Qu'il n'ait eſté captif ſous mon obeiſſance.
Aſtolfe qui n'eſt point de ces grands Cheualiers
Qu'on renomme pour eſtre au combat des premiers,
D'vne lance doree inutile à la guerre
Luy feit perdre la ſelle eſtendu contre terre:
Et encor il ſe vante, & pour mieux s'auancer
Il menace les Cieux, & nous veut deuancer,
Nous dont la renommee en tous lieux eſpandue,
Immortelle & durable à bon droit s'eſt rendue.
Gradaſſe eſt tout eſmeu d'vn courroux vehement,
Et le veut dementir: mais l'eſprit d'Agramant
Le deuance à parler en voix terrible & forte
Et regardant Pluton commence en ceſte ſorte.
Pourquoy font-ils debat d'vn droict qui m'appartient?
Car puis que ceſt honneur par les armes nous vient,
On ne me le ſçauroit iuſtement contredire:
I'ay veu trente deux Rois vaſſaux de mon Empire,
I'ay eu plus de guerriers à mon commandement,
Qu'on ne voit de flambeaux la nuict au firmament:
I'ay faict planer les monts, i'ay tari les riuieres
Par le nombre infini de mes troupes guerrieres:
I'ay faict de ſang humain les plaines ondoyer,
Et la mort nuict & iour par les champs tournoyer.
Pluton tu le ſçais bien la memoire eſt recente
Combien par ma valeur d'Eſprits ont faict deſcente
Dans ces lieux tenebreux: Caron le ſçait aſſez,
Qui de les traietter eut les membres laſſez.
Mais à fin qu'à mon droict rien plus ils ne pretendent,
Monſtre-nous le papier des Ombres qui deſcendent
Par contrainte aux Enfers: on cognoiſtra comment
I'ay plus accreu ton regne en deux iours ſeulement,
Qu'eux en toute leur vie, & que ma dextre armee
A peuplé de ſuiets ta grand' ſalle enfumee.
Ainſi ces trois Eſprits de propos combatoyent,
Et pour gaigner l'honneur leurs geſtes racontoyent:

Mais Pluton ennuyé de tant ouir debatre,
Tasche à les appaiser, pour les faire combatre
L'ame du Roy d'Arger, qui tousiours ce pendant
Estoit dessus le pont hardiment attendant.
Cessez (leur dit Pluton) cessez vostre querelle,
Vne plus iuste cause au combat vous appelle:
Quant à vos differens en quelque autre saison
Le iuste Radamant vous en fera raison.
Mais puis qu'en tant de lieux vostre gloire est cogneuë,
Puis que iusques ici vous l'auez maintenuë
Claire & haute en degré, faites pour l'aduenir
Qu'auec le mesme honneur puissiez l'entretenir.
„ Qui acquiert fait beaucoup, mais il fait d'auantage
„ Qui l'ayant bien acquis garde son heritage.
Si vous auez bien fait quand vos corps ont vescu,
Or' qu'en estes priuez d'vn courage inuaincu
Faites encores mieux, monstrans par vostre force
Que les corps ne sont rien qu'vne debile escorce.
Ainsi le Dieu d'Enfer animoit ses esprits,
Quand le preux Mandricard, qui d'ardeur est espris,
S'escrie: O Roy des morts, laisse moy l'entreprise
De punir ce vanteur qui tes forces mesprise,
Ie le rens sans pouuoir, captif de ta grandeur:
Mais deuant (s'il te plaist) appaise vn peu l'ardeur
De la rage d'Amour qui me tient tout en flame,
Et qui comme vn Vautour se repaist de mon ame.
Tous ces autres tourmens punisseurs des mesfaits,
Les cris, l'horreur, l'effroy, les serpens contrefaits,
La faim du Phrygien, le trauail des Belides,
Le fouët ensanglanté des fieres Eumenides,
Et tout le plus cruel qui soit ici dedans,
La torture, la rouë, & les flambeaux ardans
Ne me blessent point tant que l'amoureuse rage
Qui d'ongles & de dents cruellement m'outrage.
S'il te plaist pour vn peu sa rigueur moderer,
Laisse moy faire apres, ie te veux asseurer
Non sans plus du Payen qui braue te fait craindre,
Mais ie veux Iupiter & Neptune contraindre
De te payer tribut, & que victorieux
Tu sois Dieu de la Mer, des Enfers, & des Cieux:

Il reste

Il reste seulement que l'amour qui me tue,
D'vn trespas renaissant, sa fureur diminue,
Il se tourne à ces mots regardant fierement,
Comme par vn desdain, Gradasse & Agramant.
Retournez (ce dit-il) retournez sur la terre,
Miserables Esprits, recommencez la guerre:
Que l'vn pour vne espee estonne l'Vniuers,
Faisant voller au vent mille estendars diuers,
Et que l'autre agité d'vne folle ieunesse
Sur vn courroux vengeur fonde sa hardiesse:
Ie n'ay point faict ainsi, tous mes faicts entrepris
Ont eu l'Amour pour guide, & sa mere Cypris.
Celuy seul est vaillant, qui deuôt sacrifie
Au puissant Dieu d'Amour ses armes & sa vie:
Mais de grace, Pluton, cherche de m'alleger,
Ie pourray mieux apres te sortir de danger.
Helas (ce dict Pluton) que veux-tu que ie face
Si la rage d'Amour comme toy me pourchasse?
Et si ses poignans traicts acerez de rigueur,
Iusqu'au fond des Enfers viennent percer mon cœur?
Et bien qu'incessamment sa fureur me possede,
Ie n'ay peu, malheureux, trouuer vn seul remede
Qui m'en puisse exempter mais plus ie vais auant
Plus ie voy ce tyran contre moy s'eleuant.
Voulant continuer, les ruisseaux qui descendent
Boüillonnans de ses yeux, le parler luy defendent:
Et va laschant du cœur des soupirs enflammez,
Dont deux fagots d'Enfer soudain sont allumez.
L'Ombre de Rodomont sur le pont se promeine
Continuant tousiours, orgueilleuse & hautaine,
De menacer Pluton, de bruire & de crier,
Et les Esprits damnez au combat desfier.
Le vaillant Mandricard pour resister se monstre,
Rodomont qui le voit soudain vient à l'encontre,
Tenant par l'vn des pieds Caron tout effroyé.
Apres que le Payen eut long temps tournoyé
Le vieillard miserable à l'entour de sa teste,
Il l'éslance en bruyant comme vn trait de tempeste
Droict contre Mandricard: & l'atteint tellement
Que l'Esprit estourdi perd tout le sentiment.

 Il tom-

Il tombe en chancelant, & Caron tout de mesme
Tombe aux pieds de Pluton qui deuient froid & blesme,
Et qui est de ce coup tellement estonné
Qu'il a de grand frayeur son sceptre abandonné :
Ce sceptre estoit de fer d'vne barre massiue,
Ayant vn croc ou bout de grandeur excessiue.
Rodomont l'apperçoit, qui tout soudainement
S'approche, & se courbant le saisit hardiment.
Ayant ce croc au poing il ne sçauroit plus croire
Que les plus redoutez de la region noire
Osent luy faire teste: il commence à fraper
Pour renuerser le pont, & garder d'eschaper
Ceux qui voudront fuir: autant de coups qu'il donne
De son crochet de fer, tout l'abysme resonne :
Les Esprits font sortir de grands gemissemens,
Et maints tout esperdus rentrent aux monumens.
L'ame de Mandricard du grand bruit esueillee
Tenoit la veuë en bas toute rouge & souillee
De honte & de despit, & voit en se leuant
Vn gros nœu de serpens enflammez par deuant,
Marquetez tout par tout de couleur bleuë & verte,
Qui iettoyent par les yeux & par la bouche ouuerte
De grand's pointes de feu: le suc qui degoutoit
Tout les lieux d'alentour de venin infectoit.
Luy qui les recueillit d'vne allegresse pronte
Les iette à Rodomont pensant vanger sa honte :
Mais il n'en fait que rire, & comme en se iouant
D'vne main les suffoque & les va secouant.
L'Esprit plus que iamais transporté de colere,
Voyant le peu de cas que son fier aduersaire
Fait de tous ses efforts, saute dessus le pont,
Puis de toute sa force il hurte Rodomont,
Et le choque si fort que l'Ombre malheureuse
La teste contre bas tombe en l'eau tenebreuse,
L'eau se fend au dessous & reiaillist en haut.
L'esprit est tout troublé de ce dangereux sault,
Et commence à nager pour gaigner le riuage,
Bruslant au fond de l'eau de fureur & de rage :
D'vne sueuse escume il est tout degoutant,
Et va l'eau par la bouche & par les yeux iettant.

Pluton

Pluton lors tout ioyeux animoit la canaille,
Sus compagnons (dit-il) qu'on saute la muraille;
Qu'on garde ce hautain de reuenir à port,
Qu'on luy face sentir vne seconde mort:
Si quelqu'vn le peut faire, à cestuy-la i'ordonne
D'vn cyprés mortuaire vne riche couronne.
Mandricard entendant tout l'Enfer s'esmouuoir
Aux propos de Pluton, luy qui ne veut auoir
Vn second en sa gloire acquise à tant de peine,
Du creux de l'estomach pousse vne voix hautaine.
Si tu ne veux (dit-il) Pluton, t'en repentir,
Donne ordre à tes Esprits qu'ils ne puissent sortir:
Ou sinon contre toy ie tourneray mes armes,
Et tremperay mes mains au sang de tes gensd'armes.
Ce pendant Rodomont ayant bien trauaillé,
Malgré tous leurs efforts sort de l'eau tout mouillé
Si possedé de rage & d'ardeur violente
Que le fier Mandricard le voyant s'espouuente.
Rodomont s'en approche & le tient embrassé,
L'estreint estroictement & le rend tout froissé,
Luy fait tirer la langue, & fait que du martyre
L'Esprit tombe à l'enuers sans que plus il respire.
Le Payen ne s'arreste & marche plus auant
Vers la porte d'Enfer sa victoire suiuant:
Pluton pour l'empescher luy iette vne fiole
Pleine du desespoir, & du mal qui raffole
Les amoureux ialoux: mais luy qui n'en fait cas,
La reçoit dans la main & respand tout en bas.
Garde Roy des Enfers, garde ta mercerie
(Dit-il en se mocquant) pour la forcenerie
De ces foux abusez, esperdus, insensez,
Qui des ieux d'vn enfant se sentent offensez:
De moy ie ne crain point ny les feux ny la glace,
Ny les monstres hideux, ny tout ce qui s'amasse
D'horrible en tes Enfers, & de plus odieux:
Et m'estonne aussi peu des Enfers & des Cieux,
Qu'Aquilon au sortir de sa caue desclose
Fait cas de rencontrer vn voile qui s'oppose.
Ainsi dist Rodomont, qui s'altere en parlant,
Et qui sent au dedans vn feu si violant

De trauuail, de sueur, de passion & d'ire,
Qu'il abandonne tout, courant droict sans mot dire
Vers le fleuue d'Oubli tout noir & tout troublé,
Pour estancher sa soif d'vn long traict redoublé,
Mais il n'eut pas baissé la teste pour y boire
Que tout au mesme instant il perdit la memoire,
Et ne se souuient plus des combats entrepris,
Ny de retourner voir Pluton & ses esprits,
Qui s'estoyent resolus, defaillis de courage,
De luy porter les clefs & de luy faire hommage.
Luy qui de faict aucun ne s'est plus souuenu,
Se remet au chemin dont il estoit venu:
Il passe de rechef l'infernale riuiere,
Et de rechef encore il reuoit la lumiere
De nostre beau Soleil, deçà delà courant,
Et ne seiourne point en vn lieu demourant,
Iusqu'à tant qu'à la fin il se trouue en la place,
Où gisoit son corps mort tout gasté par la face,
Puant & corrompu : les os en blanchissoyent,
Et cent mille corbeaux à l'entour croassoyent.
Alors tout furieux de voir sa sepulture,
Court apres les corbeaux qui prenoyent leur pasture
De sa relante chair, les chasse & les poursuit :
Les monts, riues, & bois retentissent du bruit,
Et ne cesse iamais, ardant à la poursuite,
Regardant tous les lieux où ils prennent la fuite.
Mais ainsi qu'il les suit criant horriblement,
Il se trouue à la fin contre le monument
De l'heureuse Ysabelle au ciel victorieuse,
Pour auoir par sa fin faict preuue glorieuse
De foy, de chasteté, d'vn cœur constant & fort,
Et que la vraye amour se monstre apres la mort.
Le Payen tout soudain recognoist la tour forte,
Il recognoist le pont, il recognoist la porte,
Il recognoist le fleuue, & cognoist les escus
De tant de Cheualiers qu'il y auoit vaincus,
Encor qu'il eust perdu toute autre souuenance :
Car le fleuue d'Oubli contre Amour n'ha puissance.
L'esprit à ceste fois tout coy s'est arresté
Adorant le sainct lieu, tombeau de fermeté.

Et pource que des corps priuez de ſepulture
Les Eſprits ſont errans cent ans à l'aduanture,
L'Eſprit de Rodomont qui doit errer autant,
Erre autour du tombeau tout ioyeux & contant.
On le voit quelquefois apparoiſtre viſible,
Plus grand qu'il ne ſouloit, plus fier & plus terrible,
Courant deſſus le pont, & hurle toute nuict,
Faiſant tout reſonner d'vn effroyable bruit:
Et touſiours en criant il ſemble qu'il appelle
Rodomont Rodomont, Yſabelle Yſabelle.

FIN DE LA MORT
DE RODOMONT.

IMITATION DE LA COMPLAINTE DE BRADAMANT, AV XXXII. CHANT DE L'ARIOSTE.

***

DONCQVES sera-til vray qu'il faille que ie suyue
Vne, helas! qui me fuit & se cache de moy?
Doncques sera-til vray qu'il faille que ie viue
Tousiours desesperé sous l'amoureuse loy?
Souffriray-ie tousiours que celle me maistrise
Qui rit lors que mon œil plus de larmes espand?
Me faut-il estimer celle qui me desprise?
Me faut-il supplier celle qui ne m'entend?
Las que mon esperance douteuse & petite!
Celle qui fait de moy comme il plaist à ses yeux,
Presume tellement de son hautain merite
Qu'elle n'estime rien la puissance des Dieux:
Et croit que si du Ciel Amour osoit descendre
Garni d'arc & de traits pour son cœur entamer,
Elle pourroit sans plus d'vn clin d'œil le surprendre,
Sans qu'auec tous ses fœux il la peust allumer.
La hautaine sçait bien que ie l'aime, & encore
Ne me veut pour amant en faisant mon deuoir:
Elle cognoist mon cœur, & voit que ie l'adore,
Et si ne me veut pas pour seruant receuoir.
La fiere sçait assez la peine où ie demeure,
Et ne s'auance point pour me donner confort:
Elle cognoist qu'en bref il faudra que ie meure,
Et differe à m'aider lors que ie seray mort.
Ie te supplie, Amour, arreste la cruelle,
Il semble qu'elle volle, & ie ne puis mouuoir:
Ou rens moy tout ainsi qu'au temps que toy ny elle
Dessus ma liberté n'auiez aucun pouuoir.

Mais

Mais las que mon attente eſt vaine & miſerable,
De prier le tyran qui cauſe mes douleurs !
Car plus il eſt prié moins il eſt pitoyable,
Et prend ſa nourriture & s'abreuue de pleurs.
Mais dequoy las chetif! dequoy me doy-ie plaindre
Fors que de mon deſir qui m'eleue trop hault?
Et me paſſant en l'air en vn lieu veut attaindre
Où il ſe bruſle l'aile, & tombe d'vn grand ſault?
Lors vn vain Eſperer des plumes me rattache,
Ie reuole & retombe ainſi que i'auois faict.
Voila comme en ſouffrant ie n'ay point de relaſche,
Et ce qu'vn iour auance vn autre le desfaict.
I'accuſe mon deſir, mais de meilleure ſorte
En me plaignant de moy ie me dois accuſer.
Car helas! ce fut moy qui luy ouuri la porte,
Tant il ſceut finement ma ieuneſſe abuſer :
Et depuis à clos yeux comme il veut il me guide,
Et n'y puis reſiſter: car il s'eſt faict trop fort.
Ioint que pour l'arreſter ie n'ay ny frein ny bride,
Et ſi ſuis tout certain qu'il m'emporte à la mort.
Mais ie me plains de moy qui n'ay point fait de faute
Que de vous aimer trop, m'en puis-ie repentir?
Certes non. Et qui plus ma ieuneſſe peu caute
Des traits de vos regards n'euſt ſceu ſe garantir.
Deuoy-ie vſer de force, ou d'vn art ſecourable,
Pour ne voir voſtre teint à l'Aurore pareil,
„ Vos yeux & voſtre bouche? Il eſt trop miſerable
„ Qui refuſe de voir la clairté du Soleil.
Ceſſe ô chant mortuaire, & trouuant l'inhumaine,
Qui met toute ſa gloire à meurtrir & bleſſer,
Dy luy qu'elle peut viure & contante & hautaine,
Puis qu'en la mort des ſiens giſt ſon plus doux penſer.
Si tu treuue' au retour que de fureur contrainte
Ma pauure ame affligee ait ce corps delaiſſé,
Honore mon treſpas d'vne petite plainte,
Et fay voir que l'Amour m'a mal recompenſé.

FIN.

IMITATION DE L'ARIOSTE AV XXXIII. CHANT.

LAs! ce qui m'a tant pleu n'estoit rien qu'vn faux
Et ce qui me tourmente vn asseuré réueil: (songe,
Mon bien s'est enuolé comme vn coulāt sommeil,
Et mon mal trop durable obstinément me ronge.

Pourquoy mes sens trompez en veillant n'auez-vous
Le plaisir qu'en songeant i'ay veu de la pensee?
Que ne iouissez vous de la gloire passee,
Et du bien fugitif qui m'a semblé si doux?

O mes yeux distilans, hé que voulez-vous dire,
Que clos d'vn doux sommeil vous voyez tout mō bien,
Et qu'ouuerts mon plaisir s'euanouisse en rien,
Et ne pouuez plus voir l'obiet que ie desire?

Le Veiller importun m'est combat inhumain,
Et le Songe amoureux me promet paix ou tresue.
Las mon Songe est menteur, & l'ennuy qui me gréue
Ainsi que mon Réueil se trouue tout certain!

Si le faux me fait paix, & le vray me fait guerre,
Et si iamais du vray ie n'ay peu m'esiouir,
Faites de grace (ô Dieux!) que ie ne puisse ouir
Vn mot de verité tant que seray sur terre.

Et si le dur Réueil me peut tant trauailler,
Et que le Songe doux de soucis me deliure,
Accordez à mes vœux ce qui me reste à viure
Que ie songe tousiours sans pouuoir m'esueiller.

Le Réueil, comme on dit, à la vie est semblable,
Et la Mort au Sommeil: mais contraire est mon sort.
Car le triste Veiller m'est pire que la Mort,
Et le songe m'est vie heureuse & fauorable.

Toutesfois s'il est vray qu'vn Sommeil gracieux
Nous figure la Mort, & le Veiller la Vie,
Las! de viure en veillant i'ay perdu toute enuie:
Pource (ô Mort) haste toy de me clorre les yeux.

FIN DES IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

ANGE-

ANGELIQVE.

CONTINVATION DV SVBIET DE L'ARIOSTE.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV, DEPVIS ROY DE France & de Polongne.

LIVRE PREMIER.

IE chante vne beauté des beautez la premiere,
Le paradis des yeux, & la viue lumiere
Qui cõme vn clair Soleil icy bas s'epãdoit
Du temps que Charlemaigne aux François commandoit :
Celle qui receloit des attraits pour surprendre
Les braues, qui pensoyent contre Amour se defendre,
Qui surmonta Renaut, Ferragut, & Roland:
Mais sans se donner soing de leur mal violant,
Ny de tant de combats qu'ils auoyent eus pour elle,
Se fist tousiours cognoistre aussi fiere que belle.
RACE des Dieux de France, honneur de l'vniuers,
Mon Prince, mon Seigneur, le support de mes vers,
Laissez vn peu la charge où vostre esprit s'applique,
Pour ouyr les regrets de la belle Angelique,
Et la griefue douleur qui son ame oppressa,
Quand ingrat & ialoux son Medor la laissa,
Medor qui tenoit seul sa pensee asseruie,
Son cœur, son petit œil, son idole & sa vie.
Amour voulant vn iour punir ses cruautez,
Et vanger les Amans qu'elle auoit mal traitez,

Luy tyra droict au cœur vne fleche diuine,
Et rompit le glaçon qui geloit sa poitrine :
Luy fit aimer Medor vn ieune homme incognu,
Vn mignon qui fut seul pour amant retenu,
Et qui iouit tout seul de la despouille aimee,
Recueillant la moisson par tant d'autres semee :
Trop rare & digne prix de ce nouuel amant,
Qui des trauaux d'autruy receut le payement !
O Palladin Roland, ô Roy de Circassie,
O valeureux Renaud, que vous sert, ie vous prie,
De vous estre aux hazards si librement trouuez,
Et d'auoir tant de fois les dangers esprouuez
Rendans en mille endroits vostre vertu notoire,
Puis qu'vn beau Ganymede en rapporte la gloire ?
Et que ce qui vous est si iustement acquis
Est sans aucun trauail par vn autre conquis,
Vn autre qui triomphe en heureuse abondance,
Et vous autres chetifs en mourez d'indigence ?
Or ce ieune Adonis d'Angelique adoré
Eut le chef tout couuert d'vn petit poil doré,
Qui flotte mollement quand le vent qui s'y iouë,
Raui de sa beauté, doucement le secouë :
Vne toison subtile au menton luy naissoit,
Qui comme vn blond duuet mollement paroissoit
Prime, douce, & frisee, & nouuellement creuë
Comme petits floccons de soye bien menuë.
De coral fut sa bouche, & son œil grossissant
Tressailloit de clairté comme vn nouueau croissant :
Il eut le teint de lis & d'œillets mis ensemble,
Ou comme la couleur d'vne rose qui tremble,
Nageant tout lentement dessus du laict caillé :
Bref, il semble à le voir d'vn pré bien esmaillé,
Qui decouure au Soleil mille beautez nouuelles,
Quand la verte saison rend les campagnes belles.
Amour n'est point si beau. Angelique n'eust sceu
Se garder d'enflammer aux rais d'vn si beau feu :
Aussi la belle amante au fond du cœur blessee
Rien plus que son Medor ne loge en sa pensee.
Elle est tousiours aupres, & ne pourroit durer
Si falloit tant soit peu de luy se separer.
C'est son Dieu, c'est son tout, c'est l'ame de son ame :

Et luy qui sent au cœur vne pareille flame,
N'ha plaisir qu'à la voir,& à ce contenter
De toutes les douceurs qu'vn amant peut gouster.
Soit quand Phebus reuient de la marine source,
Soit quand il a fourni la moitié de sa course,
Ou soit quand il descend de ses cheuaux lassez,
Il voit presque tousiours ces Amans embrassez,
Ores dans son giron Angelique est couchee,
Ores dedans sa main tient la teste panchee,
Et se mire en ses yeux,& or' en se haulsant
Elle va son esprit sus la leure suçant:
Elle languit dessus sans dire vne parolle,
Et à peu que son ame en ses yeux ne s'enuolle,
Son cœur est tout esmeu d'amoureux tremblement:
Et luy qui la regarde en ce doux mouuement
D'vn œil à demi clos tout raui s'esmerueille
De voir tant de beautez sur la bouche vermeille,
Et de mille baisers longs & delicieux
Va repaissant son ame,& sa langue,& ses yeux.
Ils passerent deux mois en ceste douce guerre,
Iouissans à souhait d'vn paradis en terre,
Au logis d'vn pasteur,où leur contentement
Et leur parfaict amour eut son commencement.
Or il aduint vn iour qu'Angelique eut enuie,
Pour mieux continuer ceste agreable vie,
De reuoir son Royaume,& de s'en retourner
Pour faire son Medor nouueau Roy couronner.
Du Soleil tout-voyant la vermeille courriere,
Chassoit l'humide Nuict par sa viue lumiere,
D'vne couleur doree entichissant les cieux,
Quand ces ieunes amans partirent de ces lieux,
Prenans congé deuant des gracieux ombrages,
Des antres,des rochers,des prez,& des riuages,
Et laissans pour tesmoins de leurs plaisirs passez
Sur l'escorce des bois leurs noms entrelacez.
Tandis la Renommee,hastiue messagere,
Met ses ailes aux piés,vollant prompte & legere
Aux quatre parts du monde,& par tout en passant
Va de ce nouueau faict la merueille annonçant,
Et crie à pleine voix qu'Angelique la belle,
Celle qui se monstroit si hautaine & rebelle,

A changé sa rigueur en douce priuauté,
Et qu'vn pauure soldat iouïst de sa beauté,
Vn More bas de race, & plus bas de courage,
Pour ie ne sçay quel fard qui luist en son visage.
Si iamais amoureux ont esté trauaillez
Estans de Ialousie & d'Amour tenaillez,
Les amans d'Angelique à ceste fois le furent,
Lors que sans y penser ces nouuelles ils sceurent.
Ce ne sont que regrets & soupirs enflammez,
Ce ne sont que sanglots sur l'arene semez,
L'air retentit par tout de leurs cris pitoyables:
Ils inuoquent la Mort recours des miserables,
L'œil iamais ne leur seiche, & de propos cuisans
Blasphement la Fortune, & les astres nuisans.
Mais comme leur amour fut de diuerse sorte,
Ils sentirent aussi de leur passion forte
Les effects differens: & cest aspre courroux
Aux vns estoit extreme, & aux autres plus doux.
Car selon qu'ils aimoyent d'amour grande ou petite,
Fureur petite ou grande au dedans les irrite.
Or le premier de tous qui le fait entendit,
Fut le Comte Roland vn iour qu'il se perdit
Cherchant vn Cheualier: car sa triste aduenture
Le conduit dans vn pré tout fleuri de verdure,
Aupres de la fontaine, où les Amans heureux
Cueilloyent de leurs amours tant de fruicts sauoureux.
Là fut-il assailli d'vne ardante tristesse
Recognoissant le nom de sa fiere Maistresse,
Et celuy de Medor, engrauez par endrois
De la main d'Angelique en l'escorce des bois:
Mais c'estoit peu de cas, & la ialouse flame
Ne prenoit comme point de vigueur en son ame,
N'eust esté le pasteur hoste des deux Amans,
Qui luy fit les discours de leurs contentemens,
Et comme leur amour auoit là pris naissance,
Dont sans beaucoup languir ils eurent iouïssance.
Ce fut lors que le Comte ardemment allumé,
Eut de mille cousteaux l'estomach entamé:
Ce fut lors qu'il ouurit à son dueil la carriere,
Ce fut lors qu'il maudit la celeste lumiere,
Ses cris furent de rage & de fureur guidez,

Et ses

Et ses yeux furent faicts deux torrens desbordez
Qui couloyent nuict & iour d'vne longue entre-suitte,
Laschant mains tourbillons de sa poitrine cuitte.
En fin luy defaillant le vent pour soupirer,
Ne pouuant plus du cœur vne plainte tirer,
Et de ses tristes yeux la source estant tarie,
Sa debile raison fit place à la furie:
Bref, il courut les champs du mal qui l'agitoit,
Piés nuds, estomach nud, ignorant qu'il estoit.
Renaud le sceut apres, mais ayant cognoissance
Long temps auparauant par longue experience,
De l'amour feminine, & de sa fermeté,
Il creut fort aisément telle legerité,
Et la dissimula d'vne façon plus sage,
Bien qu'il sentist au cœur de grand's pointes de rage:
Il se plaignit pourtant, mais ce fut tellement
Qu'on ne cognoissoit point son ennuy vehement,
Ny le poignant despit qui blessoit sa pensee.
Car il tenoit sa langue & sa léure pressee,
Soupirant sans mouuoir comme tout esperdu,
Et parlant dans le cœur sans qu'il fust entendu:
Puis quand il eust faict tresue à sa douleur terrible,
Et qu'elle l'eut remis en estat plus paisible,
Sera il vray (dit il) que i'aille plus suiuant
Vne ingrate, muable aussi tost que le vent?
Qui de flamme nouuelle à toute heure est saisie,
Suiuant pour tout conseil sa seule fantasie,
Sans foy, sans iugement, qui a mis à mespris
Tant de grands Cheualiers de ses beautez espris,
Pour suiure vn estranger inconnu par le monde,
Qui n'a rien qu'vn beau teint & la perruque blonde?
Ainsi parloit Renaud, & sur l'heure il sentit
Vn desdain violant qui sa flamme amortit:
Il n'a plus dans le cœur l'affection premiere,
Sa volonté n'est plus de l'amour prisonniere,
Sa Dame luy desplaist, & ne trouue plus beaux
Ses yeux qui luy sembloyent deux celestes flambeaux:
Il iuge palissant le coral de sa ioüe,
Et ne sçauroit souffrir que personne la loüe,
Mais en s'appellant sot il nomme malheureux
L'an, le mois & le iour qu'il deuint amoureux,

Il reste

Il reste Sacripant lequel ne sent encore
La brullante poison qui les autres deuore,
Mais trop plus que iamais ha le cœur enflammé:
Chetif, qui meurt d'Amour & qui n'est point aimé!
Toutesfois il le pense, & son mal il soulage
Croyant que pour le moins nul ne l'est dauantage.

C'estoit en la saison que les prez sont couuerts,
Les forests & les champs d'accoustremens tous verds,
Que l'air est chaud d'Amour, & que le doux Zephyre
Nauré d'vn poignant traict si tendrement soupire,
Lors que les petits bleds seulement verdoyans
S'enflent au gré du vent comme flots ondoyans,
Que Progné se lamente, & que le bois resonne
Des accords de sa sœur qui ses plaintes entonne.

Il estoit fort haute heure, & le Soleil bien haut,
Pour la saison si douce estoit ardant & chaud,
Quand ce gentil amant, dont la gloire esuentee
Estoit en mille endroits par sa vertu plantee,
Se trouua dans vn bois de sommeil agraué,
Ayant long temps deuant maint haut faict acheué.
Vn bois que la Nature auoit faict pour complaire,
Où couloit par dedans vne eau luisante & claire,
D'arbrisseaux & de fleurs ombragee à l'entour,
Dont le flot tremblotant sembloit parler d'Amour:
L'air rit à l'enuiron, & les haleines douces
Des Zephyres mollets d'agreables secousses
Font branfler le fueillage, & vont refraichissant
Celuy qui trauaillé s'y repose en passant.
Sacripant y demeure, & couché sur l'herbage
Pense à se reposer au frais de ce riuage,
Du trauail & du chaud, & de l'Amour cruel
Qui luy ronge le cœur, vautour perpetuel.

Ah! chetif, que fais-tu? fuy ce lieu, ie te prie:
Car bien qu'il soit plaisant, que l'herbe y soit fleurie,
Le feuillage agreable, & le vent adouci,
Tu ne dois pas pourtant y demeurer ainsi.
Las! ne l'entens-tu point? ce ruisseau qui murmure,
Pleure & plaint de pitié ta prochaine aduenture.
Mais ie parle à vn sourd, l'Archer malicieux
L'a priué de l'ouye aussi bien que des yeux.

Ce Roy s'arresta là, n'ayant en la pensee

Que l'v-

Que l'vnique beauté dont son ame est blessee,
Il en fait cent discours en son entendement,
Il se dit bien-heureux d'aimer si hautement,
Voire est si hors d'esprit en ses amours qu'il pense
Que mesme son tourment luy sert de recompense.
Mais comme il est ainsi songeant & rauassant,
De l'vn de ses pensers vn autre renaissant,
Suruient vn messager qui entre en ce bocage
Pour y passer le chaud & se mettre à l'ombrage.
Sacripant se retourne en le voyant venir,
(Las on ne peut fuir ce qui doit aduenir!)
Il l'enquiert d'où il est, quel chemin il veut prendre,
Et qui luy fait ainsi son voyage entreprendre,
Le Courrier qui le iuge à son geste hautain
Quelque grand Cheualier: Ie suis (dit-il soudain)
Messager d'Angelique, & ce mot vous suffise,
Vne que le Ciel mesme admire, honore & prise,
Qui sert de iour au monde, & dont l'œil gracieux
Recelle tous les traits qui surmontent les Dieux.
C'est elle qui m'enuoye en diuers lieux estranges,
Pour annoncer sa gloire & ses dignes louanges:
Et pour faire sçauoir qu'vn Cupidon nouueau,
Vn petit Dieu d'Amour, tout celeste & tout beau,
La rend de ses beautez doucement embrasee,
Et comme il en iouist & luy est espousee,
C'est vn Dieu pour certain digne d'estre adoré.
Mais voyez (ce dit-il) son portraict figuré,
Et luy faites honneur, c'est vne chose sainte:
Car du pinceau d'Amour ceste image est depeinte.
Ainsi dict le Courrier, despliant de la main
Vn parchemin couuert qu'il portoit dans le sein,
Où se voyoit au vif la belle portraicture
Du bien-heureux Medor, chef-d'œuure de Nature.
Ah Dieu que de beautez s'esbatoyent là dedans!
Que d'appas, que de trairs, que de flambeaux ardans,
Que de lis, que d'œillets, que d'amoureuses graces,
Que d'agreables morts, de douceurs, & d'audaces!
L'œil y restoit perdu, l'esprit tout estonné,
Et le corps plein de feu de cœur abandonné.
Si tost que Sacripant y eut ietté la veüe,
Il la sent aussi tost couuerte d'vne nüe:

Vne froi-

Vne froide ſueur par les membres luy court,
Il perd les ſentimens, muet, aueugle, & ſourd:
Son cœur enflé de rage au dedans ſe mutine,
Et pour ſortir dehors combat dans ſa poitrine:
Sa ioüe eſt toute teinte en extreme couleur,
Son ame eſt languiſſante en mortelle douleur,
D'amertume & de fiel ſa bouche eſt toute pleine,
Et tombe deſſus l'herbe ayant perdu l'haleine.
Qui a veu quelquefois vn qui n'y penſe pas,
Par vn triſte recit conduit pres du treſpas,
Qui perd les mouuemens, la parole & l'ouye,
Et ne monſtre d'vne heure aucun ſigne de vie:
Il a veu Sacripant de ſon long eſtendu
Ayant auec l'eſprit tout ſentement perdu,
Il ne reſpire point, & reſte en telle ſorte
Qu'on ne peut l'eſtimer qu'vne perſonne morte.
En fin les yeux bagnez vers le Ciel eleuant,
Par vn ardant ſoupir monſtre qu'il eſt viuant:
Lors il ouure la bonde à ſes larmes bruſlantes,
Il fait de ſes deux yeux deux riuieres coulantes,
Et de ſon eſtomach ſans ceſſer haletant,
De grands flots de ſoupirs coup ſur coup vont ſortant.
Il reprend le portrait tout priué de ſoymeſme,
Et tremble en le voyant de paſſion extréme.
Tient l'œil fiché deſſus, qui coule ſans repos,
Et demeure long temps ſans dire vn ſeul propos:
Mais voyant le Courrier il taſche à ſe contraindre,
Et retient au dedans l'ennuy qui le fait plaindre.
Va mon ami (dit-il) annonce le diſcours
En mille lieux diuers des nouuelles amours
De ta belle Maiſtreſſe, helas trop variable!
Et luy conte au retour pour nouuelle agreable
Que Sacripant eſt mort, qu'il eſt froid & tranſi,
Et que pour bien aimer on le guerdonne ainſi.
Ayant dict ces propos en voix baſſe & plaintiue,
S'enfuit au fond du bois d'vne courſe haſtiue,
Taxant & maudiſſant par cris deſeſperez
Les aſtres ſans raiſon contre luy coniurez.
Tout ha pitié de luy: les rochers qui l'entendent,
Eſmeus de ſes regrets, par le milieu ſe fendent:
Et les petits oiſeaux de ſa douleur touchez

Demeurent tous muets sur les branches perchez.
Le messager surpris d'vne telle merueille
Le suit tant comme il peut de l'œil & de l'oreille,
Pour en sçauoir l'issue, & s'approchant de piés
Se musse doucement dans vn lieu bien espés.
D'où sans estre apperceu faisant vn coy silence,
Il oit tous ces regrets, & voit sa contenance:
Contenance si triste & pitoyable à voir,
Qu'elle eust peu l'Enfer mesme à douleur esmouuoir.
Car il se laisse aller à ses tristes pensees,
Et mille passions contrairement poussees:
Le courroux, la douceur, la rage, la pitié,
La haine bien conceüe, & la vraye amitié
Se font guerre en son ame, & ne veulent permettre
Qu'à vne des deux parts il se puisse remettre.
Ainsi comme vn vieux Chesne agité rudement
Par deux vents ennemis soufflans diuersement,
L'air single du grand bruit de leur forte secousse:
L'vn le pousse deçà & l'autre le repousse
A l'enui l'vn de l'autre, & diriez à les voir
Qu'il y a de l'honneur à qui le fera cheoir.
Durant que ces pensers font guerre ainsi diuerse,
Le Roy qui n'en peut plus se iette à la renuerse
Sur l'herbe, où sans parler demeure longuement,
Puis parlant en soymesme il dit tout bassement.
Qui donnera conseil à mon ame oppressee?
Doy-ie pas, pour vanger mon amour offensee,
Aller non au Catay, mais iusqu'en celle part
Où le Soleil iamais ses rayons ne depart,
Pour trouuer l'ennemi d'où procede ma perte,
Luy fendre l'estomach, voir sa poitrine ouuerte,
M'abreuuer de son sang, me nourrir de sa chair,
Et de son cœur indigne Angelique arracher,
Rendant par quelque faict euident tesmoignage,
Combien la Ialousie en soy porte de rage?
Mais las! que dy-ie? où suis ie? Ay-ie donc arresté
De vouloir offenser la diuine beauté,
Qui me retient encore en son obeïssance?
O Dieux pardonnez-moy s'il vous plaist ceste offense!
Car elle est innocente, & suis tout asseuré
Qu'elle a de mes malheurs mille fois soupiré

Et qu'elle

Et qu'elle a grand regret de ſon amour faulſee.
Mais quoy! le Ciel cruel contre moy l'a forcee,
Et luy a faict choiſir ce nouuel amoureux.
Hé que ne peut le Ciel malin & rigoureux!
Vy donc en doux repos, ô ma belle Deeſſe,
Que iamais ton Medor pour autre ne te laiſſe:
Ayez touſiours vn cœur, vn vouloir, vne foy,
Et tout voſtre malheur puiſſe tomber ſur moy.

Il ſe faiſoit ia tard, & l'œil qui nous eſclaire
Auoit preſque mis fin à ſon cours ordinaire,
Toutesfois ſa lumiere encor apparoiſſoit,
Mais en ſe retirant peu à peu s'abaiſſoit:
L'amant de plus en plus ſes ſanglots renouuelle,
Il fait ſortir du chef vne ſource eternelle,
Et pourroit-on iuger, voyant couler ſes pleurs,
Qu'il pretend de noyer ſa vie & ſes malheurs.
Il tient les bras croyſez, & tout tranſi regarde
Phebus qui de pitié ſa carriere retarde,
Et les yeux vers le Ciel inceſſamment fichez
Sort ces derniers regrets de ſanglots empeſchez.

Oyſeaux qui voletez par ces lieux ſolitaires,
Eaux, cheſnes, & buiſſons, mes loyaux ſecretaires,
Oyez à ceſte fois ce qui doit m'aduenir,
Puis de mes actions perdez le ſouuenir.
Vents ceſſez vn petit, que ma voix eſpandue
Ne ſoit point autre part qu'en ce bois entendue:
Et toy luiſant Soleil arreſte vn peu ton cours,
Et aſſiſte à la fin de mes malheureux iours,
Ce ſera bien toſt faict: car ie veux en peu d'heure
Voir la fin de ma vie & du mal que i'endure.
Et toy Ciel inhumain qui touſiours m'as ſuiui
Comme vn fier ennemi, ſois aumoins aſſouui
De ma mort auancee, & du ſang que ie tire
Par ce fer de mon corps, pour appaiſer ton ire.

Ce dict, en s'eſleuant de fureur tranſporté
Se ſaiſit du poignard qu'il portoit au coſté,
Le baiſe en ſoupirant, puis d'ardeur violante
Au creux de l'eſtomach iuſqu'aux gardes le plante:
Le retire auſſi toſt rouge, eſcumeux & chaud,
Puis ſe laiſſe tomber les yeux leuez en hault.
Le ſang va contremont d'vne force ſoudaine,

Comme on voit quelquefois les eaux d'vne fontaine
Reiaillir en bruyant d'vn cours haut eslancé
Par le petit pertuis d'vn grand tuyau percé.
 Le messager y court, qui voit comme il sanglotte,
Qu'il a les yeux mourans, & que son ame flotte
Sur vne mer de sang qui ne veut s'estancher,
Alors en haletant tasche à le desseicher.
Le Roy qui le cognoist vers luy dresse sa face:
Dy comme tu m'as veu (dit-il d'vne voix basse)
Et voulant acheuer, vn sanglot il tira,
Et son esprit au ciel comme vent soupira.
 Le Ciel commençoit fort d'obscurcir son visage,
La clairté peu à peu faisoit place à l'ombrage,
Et desia dans le bois rien plus ne se voyoit
Qu'vn grand voile obscurci qui les cœurs effroyoit.
Parquoy le Messager qui sent son ame atteinte
Ne voulant demeurer toute la nuict en crainte
Aupres de ce corps mort, en pleurant le laissa,
Et pour gaigner logis autre part s'adressa.
Son cœur est tout serré d'vn faict si pitoyable,
Il doute si c'est songe ou chose veritable:
Et luy tarde beaucoup qu'il ne trouue où loger,
Pour faisant ce recit son esprit alleger.
 Tant que la nuict dura les Nymphes des fontaines,
Celles des clairs ruisseaux, celles qui sont aux plaines,
Et dans les bois sacrez, toutes grosses d'ennuy
Pleurerent Sacripant, & firent dueil sur luy,
Honorans à l'enui son obseque derniere:
L'vne arrosoit sa playe auec eau de riuiere,
L'autre essuyoit le sang: l'autre qui soupiroit,
La paupiere des yeux doucement luy serroit:
L'autre tenoit sa teste en son giron couchee,
L'autre amassoit des fleurs & en faisoit ionchee,
L'autre en plaignant sa mort la rigueur maudissoit,
Et quelqu'vne à l'escart l'œil au Ciel addressoit
Faisant priere ainsi: Pere de toutes choses,
Qui as faict, qui maintiens, qui conduis, qui disposes,
Qui iuges droictement, & qui plein d'equité
Regardes les ingrats d'vn œil tout despité,
Voy ce sang d'vn martyr qui te requiert vengence,
Et puni iustement d'vne ingrate l'offence:

Ingrate,

Ingrate, outrecuidee, & qui n'estime pas
Que tu voyes du ciel les choses d'ici bas.
Fay, Pere, qu'elle porte vne peine cruelle
Pour auoir faict mourir vn amant si fidelle:
Ou si tu ne le fais, à bon droict les humains
Diront qu'en vain tu tiens le tonnerre en tes mains,
Que tu n'as point de soing de ce mõde où nous sommes,
Et que c'est pour neant que te craignent les hommes.
Ainsi prioit la Nymphe, & le maistre des Dieux
Trois fois en se courbant tonna dedans les cieux,
Et d'vn esclair subtil fit scintiller la nuë,
Signe que la priere au ciel estoit venuë.

FIN DV PREMIER LIVRE D'ANGELIQVE.

MESLANGES,

CONTENANS

LES

DIVERSES AMOVRS.

BERGERIES, ET MASQVARADES.

EPITAPHES.

PRIERES.

DIVERSES AMOVRS, ET AVTRES OEVVRES MESLEES, DE PHILIPPES DES PORTES.

PLAINTE.

SEROIT-IL bien possible? ô Dieu qu'ay-ie entendu!
Celle à qui les destins & mes yeux ont rẽdu,
Qui viuoit toute en moy, dont i'estoy la pensee,
Nostre amour a faulsee.

O Foy! Foy dont le nom est si grand en vertu!
S'il est vray que tu sois, où te retires-tu?
Ah tu m'as abusé! i'esprouue à mon dommage
Que tu n'es que langage.

Il n'y a dans les cœurs ny Foy ny Verité:
Il n'y a point de Dieux, c'est vn conte inuenté,
Et ne se trouue au Ciel ny raison ny iustice
Pour l'humaine malice.

Si les Dieux estoyent vrais qu'elle a tant inuoquez,
Ils ne souffriroyent pas d'auoir esté mocquez,
Et qu'ainsi de leur nom elle se fust seruie
Pour abuser ma vie.

Seuls les Dieux reclamez ne m'ont pas abusé,
Il a fallu s'aider de maint geste embrasé,
Les pleurs y ont eu part, les soupirs & les plaintes,
Et les œillades feintes.

Auec tant d'ennemis qui n'eust esté domté?

Mais

Mais, ô le beau laurier qu'elle aura merité,
Ayant sceu deceuoir vn amoureux fidelle
Qui ne croyoit qu'en elle!
Il n'estoit grand besoin de s'en trauailler tant,
Vn seul trait de ses yeux tous mes sens enchantant
Ne suffisoit que trop pour me forcer à croire
Que la neige estoit noire.
Celuy qui maintenant s'en pense estre adoré,
Comment de son amour peut-il viure asseuré,
Puisqu'on ne peut trouuer d'assez ferme cordage
Pour vne ame volage?
S'il se fie aux sermens, les sermens m'ont deceu,
S'il croit à ses regars, d'eux mon mal est issu,
S'il voit pleurer ses yeux, en nos amours premieres
Ils versoyent des riuieres.
L'air tant que son esprit n'est propre aux changemens,
Ce qu'elle ha luy desplait, & se sert des amans,
Comme lon fait des fleurs qui ne nous semblẽt belles,
Qu'estans toutes nouuelles.
Sa parole & son cœur sont tousiours differans,
C'est vn Astre vrayment, mais c'est des plus errans,
Et la Lune est tardiue en sa course pressee
Aupres de sa pensee.
Son infidelité l'hellebore sera
Qui du cerueau troublé ma fureur chassera,
Et comme vn autre Achil' guarira salutaire,
Le coup qu'elle a sceu faire.
Qu'elle n'espere donc me pouuoir ratraper,
Deux fois vn mesme lieu ne me fait point choper,
Contre tous ses attraits & sa force magique
I'ay l'Anneau d'Angelique.

SONNETS.

I.

Dieux que de tourbillons, de gresle & de nuages!
Que ie sens en l'esprit vn tonnerre grondant!
Est-il en la Sicile vn fourneau plus ardant?
Les marteaux de Vulcan forgent-ils tant d'orages?
Yeux plus traistres que beaux, qui faisiez les messages
D'vne

D'vne ame ingrate & feinte à ma mort pretendant,
Si ie le pensoy bien ie gaigne en vous perdant,
Mais las qu'en y pensant ie supporte de rages!
Si faut-il se resoudre, & sans plus me flater,
Retrancher de mon Tout ce qui le peut gaster,
Ha i'en suis resolu, la chose est asseuree!
„ Aux cœurs sans loyauté sot qui garde sa foy.
Si sa legereté la separa de moy,
Ma constance à iamais l'en tiendra separee.

II.

Ie ne suis point ialoux, ny ne le veux point estre
Quand vn plus fortuné sera de vous receu,
M'apperceuant trop tard que ie me suis deceu,
Ie cesseray de suiure vn Enfant pour mon maistre:
Bien que vostre beauté mon desir ait fait naistre,
Il fut mort toutesfois aussi tost que conceu
Sans l'espoir tout riant qu'en vos yeux i'apperceu,
Qui ma flamme a nourrie & l'a faicte ainsi croistre:
I'ay sur vostre constance assis mon bastiment,
C'est vne eternité s'il ha bon fondement,
Sinon au premier vent adieu l'architecture:
Si ce malheur m'aduient, sainctement ie promets
Qu'aux sermens & aux pleurs ie ne croiray iamais,
Ny qu'au cœur d'vne femme vne seule amour dure.

III.

Lettres, le seul repos de mon ame agitee,
Helas! il le faut donc me separer de vous,
Et que par la rigueur d'vn iniuste courroux
Ma plus belle richesse ainsi me soit ostee.
Ha! ie mourray plustost, & ma dextre indomtee
Flechira par mon sang le Ciel traistre & ialoux,
Que ie m'aille priuant d'vn bien qui m'est si doux:
Non, ie n'en feray rien, la chance en est iettee.
Il le faut toutesfois, elle les veut rauoir,
Et de luy resister ie n'ay cœur ny pouuoir,
A tout ce qu'elle veut mon ame est trop contrainte.
O beauté sans arrest, mais trop ferme en rigueur,
Tien, repren tes papiers & ton amitié feinte,
Et me rens mon repos, ma franchise & mon cueur.

IIII.

Iamais fidelle Amant n'eut plus douces penſees,
Plus amiables trauaux, deſirs plus eſleuez,
Que i'auoy quand vos yeux d'inconſtance priuez
Tenoyent toutes vers moy leurs lumieres dreſſees:
Quand vn ſeul traict rendoit nos deux ames bleſſees,
Quand vn meſme filet nous tenoit captiuez,
Quand d'vn meſme cachet nos cœurs eſtoyẽt grauez,
Ayans perdu deuant toutes marques paſſees.
Quels deſtins rigoureux, quel horrible mesfaict
Rend vn ſi ferme nœud ſoudainement desfaict,
Et couure vne clairté ſi luiſante & ſi belle?
Ma faute & les deſtins à tort en ſont blaſmez,
Ce ſont des tours communs & tout accouſtumez
D'Amour, de la Fortune, & d'vn ſexe infidelle.

V.

Non non ie veux mourir pluſtoſt que d'endurer
Qu'vn autre aille cueillant la moiſſon de ma peine,
Si parfaite beauté n'eſt pas vne fontaine
Où chacun puiſſe aller pour ſe deſalterer.
Si le plus grand des Dieux vouloit vous adorer,
Contre luy de fureur mon ame ſeroit pleine:
Comment donc ſouffrirois-ie vne perſonne humaine?
„ Les Roys & les Amans veulent ſeuls demeurer.
Deſcouurez à nos yeux quel eſt voſtre courage,
Gardant celuy des deux qui vous plaiſt d'auantage,
Sans ainſi feintement l'vn & l'autre abuſer.
I'ayme mieux n'auoir rien, que ſi i'eſtois le maiſtre
De la moitié d'vn bien qui tout à moy doit eſtre.
Vne ſi belle fleur ne ſe peut diuiſer.

VI.

Voſtre cœur s'eſt changé, Maiſtreſſe, & ie l'endure,
Non qu'vn boüillant deſpit ne me rende embraſé,
Mais pource qu'en aimant ie me ſuis propoſé
D'accepter la fortune ou fauorable ou dure.
Ie n'ignoray iamais l'heur de mon aduenture,
Quand de voſtre œil diuin i'eſtoy fauoriſé,
Mais auſſi mon eſprit n'eſt pas ſi peu ruſé,
Qu'il ne ſçache des vents l'inconſtante nature.
Ie ſuis tout plein d'amour quand vous me tenez cher,

Quand

Quand vous me desdaignez ie crain de vous fascher,
Et fuy de vos beaux yeux la lumiere infidelle:
Ie ne seray iamais importun si ie puis,
I'aime mieux seul à part souspirer mes ennuis,
„ L'amy qui m'importune ennemy ie l'appelle.

POVR LE PREMIER IOVR DE L'AN.

L'AN comme il a cessé rentre au mesme voyage,
Perdurable en trauaux, par sa fin renaissant:
Mes desirs comme luy ne vont point finissant,
Et son cours violant ne leur peut faire outrage.
L'An fini, toute fin à mes maux puisse mettre:
L'An nouueau de mon heur soit le commencement.
Ie croy qu'il aduiendra, si le cœur d'vn amant
Par zele & par ardeur du bien se peut promettre.
Car tout ce que l'Amour peut allumer de flame,
Tout ce que les destins en sçauroyent amasser,
Tout ce qu'en entretient l'espoir & le penser,
Tout autant i'en recelle & conserue en mon ame.
L'an desia quatre fois a fourni sa carriere
Depuis que le beau iour de vos yeux m'esclaira,
Mais qu'il se renouuelle autant qu'il luy plaira,
Ie continueray ferme en ma course premiere.
Il est vray qu'en quatre ans, excusez mon offence,
Ainsi que des saisons les tours sont inconstans
I'auouë auoir senti maint changement de temps,
Mais la force d'Amour causoit ceste inconstance.
Bien souuent dans l'esprit i'ay serré maint orage,
I'ay clos en mesme lieu la glace & la chaleur,
I'ay voulu me tuer pour vous causer douleur,
Si fort la ialousie a troublé mon courage,
Quels tonnerres d'Esté furent iamais semblables?
Combien dedans le cueur ay-ie senti d'hyuers?
Quel Printemps, quel Automne en changemens diuers
Peurent onc egaller mes pensers variables?
Ie me suis efforcé cent fois de vous desplaire,
I'ay faict mille dessains de plus ne vous aimer,
Mais sans trop de rigueur on ne m'en peut blasmer,
„ Estre sage en aymant Dieu ne le sçauroit faire.
Amour par tels discords entretient sa puissance,

La longue paix le matte & le rend ſurmonté,
L'amant comme la mer ſoit touſiours agité,
Puis que la Cyprienne aux flots print ſa naiſſance.
Toutesfois ie connoys qu'en ta rage inſenſee
Le tranſport aueuglé bien ſouuent m'a deceu,
Ie connoys que le faux pour le vray i'ay receu,
Et deteſte en pleurant mon offenſe paſſee.
Pardonnez moy, Deeſſe, & perdant la memoire,
De ſes longues erreurs, n'y penſez nullement:
Et pour le temps ſuyuant ſongeons tant ſeulement
A combler noſtre amour d'heur, de ioye & de gloire.
Rendons-la ſi parfaite, & ſi claire & ſi belle,
Qu'elle ſerue d'exemple aux ſiecles à venir:
Et que l'effort des ans au lieu de la finir
Face que ſa memoire à iamais ſoit nouuelle.

VII.

Quoy que vous en penſiez ie ſuis touſiours ſemblable,
Le temps qui change tout n'a point changé ma foy:
Les deſtins, mon vouloir, & ce que ie vous doy
Fõt qu'aux flots des malheurs mõ ame eſt immuable.
Vos yeux, dont la beauté rend ma perte honorable,
N'ont iamais veu de ſerf ſi fidele que moy:
Ie tiens des ſimples corps dont conſtante eſt la loy,
Touſiours ie vous adore & rude & fauorable.
L'abſence, & les rigueurs de cent mille accidents
N'ont ſceu rendre en quatre ans mes braſiers moins ardents,
Ny les diminuer d'vne ſeule eſtincelle:
Vous ſerez le premier & dernier de mes vœux,
I'en iure par vos yeux, & par vos blonds cheueux,
Et par l'eternité de ma peine cruelle.

VIII.

Tant d'amour, tant de foy dont vos lettres ſont pleines,
Tant de feu que le temps n'a rendu moins viuant,
Et tous ces beaux diſcours, qui m'alloyent deceuant
Ne ſont que des chanſons & des paroles vaines:
Ie ne m'en paye plus: mes trauaux & mes peines
Cerchent du bien ſolide au lieu d'ombre & de vent:
N'abuſez donc l'eſpoir d'vn fidele ſeruant
„ Amour veut des effects & des preuues certaines.
Depuis quatre ans entiers vous m'appaſtez ainſi,

Ie vieilly

Ie vieilly cependant, vous vieilliſſez auſſi,
Et perdons de nos ans la ſaiſon mieux aimee.
D'en taxer la fortune & les empeſchemens
C'eſt vne foible excuſe: oncques deux vrais amans
Ne trouuerent pour eux de porte aſſez fermee.

STANSES.

QVel ſecours faut-il plus que i'attẽde à ma peine,
Si ce n'eſt par la mort, qui m'eſt toute certaine,
Puis que mes longs ſoupirs, ma foy, mon amitié,
Le braſier de mon cœur, l'effroy de mon viſage
Ne peuuent eſmouuoir voſtre obſtiné courage
A ſe laiſſer toucher d'vn ſeul trait de pitié?

Tantale aupres de moy bien-heureux ſe peut dire,
Son trauail eſt petit: tout le bien qu'il deſire
C'eſt d'auoir quelque pomme & ſa ſoif eſtancher:
Et moy ie bruſle, helas! & mourant ie pourchaſſe
Vn bien pour mon ſecours, qui tout autre ſurpaſſe,
Mais qui croiſt le deſir d'autant qu'il eſt plus cher.

O que le feu d'Amour eſt d'eſtrange nature!
Mon cœur ſans defaillir luy ſert de nourriture,
Ie n'ay ſang ny poulmon qui n'en ſoit conſommé:
Mais differant en tout de la commune flame,
Encor que ie vous touche il n'émeut point voſtre ame,
Et rien qui ſoit en vous n'en peut eſtre allumé.

Ie te deſpite, Amour, & maudy ton empire:
Que me ſert qu'en mon cœur tes traits ie retire?
Que me ſert que le Ciel m'ait à toy deſtiné?
Que me ſert que iamais de moy tu ne t'enuole,
Si tout remply de toy ie pers temps & parole,
Et ne puis amollir vn courage obſtiné?

Non, ie n'auray iamais en vos yeux de fiance,
Leurs regards ſont trompeurs, par leur douce influẽce
Et par des traits piteux ils me font eſperer:
Ie vous penſe vaincue, & que mon mal vous touche,
Mais voulant l'eſſayer, vn mot de voſtre bouche,
Ou voſtre blanche main me contraint retirer.

Belle & cruelle main, que vous m'eſtes mauuaiſe!
Ie vous laue de pleurs, tout rauy ie vous baiſe,
Ie ſacre à voſtre honneur mille vers amoureux,
Du feu de mes ſoupirs i'eſchauffe voſtre glace:

Mais rebelle tousiours vous m'empeschez la place,
Dont le trop de desir me rend si langoureux.
Il faut faire autrement, puis que rien ie n'auance,
Par tant de vains respects, vsons de violence:
Si la douceur n'y sert, gaignons-la par assaut.
Ie le veux, mais en vain: toute lasche & pesante
Ma vigueur s'affoiblist, mon ame est languissante,
Et par trop de desir la puissance me faut.
Seul but de mes desirs, ma celeste Deesse,
Helas! voyez-vous point la fureur qui me presse?
I'aspire à l'impossible & fuy ce que ie puis:
Vn chaos amoureux dans mon ame s'assemble,
Ioye, & dueil, mal & bien, i'ose & bruslant ie tremble,
Ie ne sçay que ie fay, ie ne sçay qui ie suis.
Fut-il iamais tyran si cruel que ma Dame?
Par mille doux baisers elle attisse ma flame,
Et se plaist de me voir peu à peu desseicher:
Parmy ces priuautez ie l'esprouue inhumaine.
Car la cruelle, helas! me laisse à la fontaine,
Sans souffrir que ie boiue, & que i'ose y toucher.
Que dira-ton de moy si lon sçait ma simplesse?
DES-PORTES tout vn iour a tenu sa Maistresse,
A part, sans compagnie, auec elle enfermé
Baisant ses beaux cheueux, ses yeux, & son visage,
Et n'ose le couard hazarder d'auantage:
Dites qu'vn tel amant est digne d'estre aimé.

IX.

O soupirs bien aimez, que ma douce rebelle,
Tire de ce beau sein, mon superbe vainqueur,
Dites moy, s'il vous plaist, nouuelles de mon cœur,
Comme il vit en prison, ce qu'il fait auec elle,
Le cœur qui fut à toy reconneu pour fidelle,
N'est plus troublé d'ennuis, de peine, ou de rigueur:
La beauté que tu sers a guari sa langueur,
L'aime, le fauorise, & sien mesme l'appelle.
Est-il vray, chers soupirs? Rien n'est plus asseuré.
Mais sera-til long temps en ce lieu bien-heuré?
Faut-il point redouter que sa Dame l'en chasse?
Cependant que ie parle & qu'ils sont emportez,
Amour iure ses traits, ma flamme, & vos beautez,
Que iamais plus mon cœur ne changera de place.

X. Hé!

X.

Hé! que n'eſt-il parmis auſſi bien qu'à mes yeux,
A tous mes autres ſens d'exercer leur puiſſance?
L'accez qui m'affoiblit perdoit ſa violence,
Et ſans plus deſpiter ie beniroy les cieux.
O iour bien fortuné, iour clair & radieux,
Où de tant de beautez mon œil eut iouiſſance,
Que le ſeul ſouuenir chaſſe au loin ma ſouffrance,
Et d'vn homme mortel me rend eſgal aux Dieux.
Ie vey dans vn beau ſein ſur deux fraiſes nouuelles
Amour comme vne abeille errer d'vn vol ſoudain,
Laiſſant dedans les cœurs mille pointes mortelles.
Ie le vey le mechant, le meurtrier, l'inhumain,
O ſi lon m'euſt permis d'y mettre vn peu la main
Ie l'euſſe bien puni de mes peines cruelles.

XI.

Que me ſert d'aimer tant, & que lon m'aime auſſi,
Puiſqu'à nos volontez toute choſe eſt contraire?
Il le faut dire, Amour, tu n'es rien que miſere,
Trauail, perte de temps, fureur, trouble & foucy.
Maintenant ſans proffit on implore mercy
D'vne Dame cruelle, eſclaue & tributaire,
L'abſence vne autrefois fait qu'on ſe deſeſpere,
Ou la peur d'vn riual nous rend le cœur tranſi.
Les graces que tu fais pour couurir ta couſtume,
C'eſt ſur vn peu de miel cent tonneaux d'amertume,
Et pour vn promt eclair vn long aueuglement.
Ah maudit ſoit le iour qui premier me veit naiſtre,
Sous vn ſi noir deſtin qu'helas il me faut eſtre
D'vn enfant ſans pitié le triſte esbatement!

XII.

Deux que le trait d'Amour touche bien viuement
N'ont rien qu'vn ſeul penſer, qu'vn deſir, qu'vne flame,
Ce n'eſt dedans deux corps qu'vn eſprit & vne ame,
Et leur ſouuerain bien giſt en eux ſeulement.
Ils ont en meſme temps égal contentement,
Meſme ennuy d'vn ſeul coup leurs poitrines entame:
Bref leur vie & leur mort pend d'vne ſeule trame,
Et comme vn ſimple corps ils n'ont qu'vn mouuemẽt.
Cét amour qui ſi rare en la terre ſe treuue,

Ne fait qu'vn de nos cœurs:les effets en font preuue:
Nous n'auons qu'vn vouloir, qu'vne ardeur, qu'vn
Qui nous peut honorer d'assez digne louange? (desir.
„ L'esprit qui se diuise & qui se plaist au change,
„ N'est point touché d'amour,mais d'vn sale plaisir.

XIII.

Mon cueur qui iusqu'icy t'es si bien maintenu
Des fortunes d'Amour tresloyal secretaire,
Sans que la langue prompte, ou l'œil trop volontaire,
Ait onc rien descouuert qui te soit aduenu:
Si iamais vn secret fust par toy retenu
Bien serré sous la clef, c'est or' qu'il le faut faire,
Cachant mesme aux pensers le celeste mystere,
Par qui d'homme mortel dieu ie suis deuenu.
O s'il m'estoit permis de raconter mon aise,
Quel roc plein de glaçons ne deuiendroit fournaise?
Quel cœur aux traits d'amour ne se lairroit ouuert?
Quel amant tout raui ne beniroit ma vie?
Quel Dieu du plus haut ciel sur moy n'auroit enuie?
Mais ah! c'est trop, mon cœur, tu seras descouuert.

XIIII.

C'estoit vn iour d'Esté de rayons esclaircy
(I'en ay tousiours au cueur la souuenance emprainte)
Quand le ciel nous lia d'vne si ferme estrainte,
Que la mort ne sçauroit nous separer d'ainsi.
L'an estoit en sa force & nostre amour aussi,
Nous faisions l'vn à l'autre vne amiable complainte:
I'estoy ialoux de vous,de moy vous auiez crainte,
Mais rien qu'affection ne causoit ce soucy.
Amours, qui voletiez à l'entour de nos flames
Comme gays papillons, où sont deux autres ames
Qui redoutent si peu les efforts enuieux?
Où la foy soit si ferme? où tant d'amour s'assemble?
Qui n'ayant qu'vn seul vouloir tousiours d'accord ensemble,
Fors qu'ils se font la guerre à qui s'aimera mieux?

XV.

Ie n'ay plus dans le cœur que la branche estimee,
Qu'Amour de la main droicte y sceut si bien planter,
Autre fleur ne pourroit mon desir contenter,
Autre graine en mes vers ne doit estre semee.

I'espere

I'espere auec le temps que sa belle ramee
Pourra par mes escrits iusqu'aux astres monter,
Et que les Florentins cesseront de vanter
La desdaigneuse Nymphe en laurier transformee.
Ma foy viue tousiours pour racine elle aura,
L'eau sortant de mes yeux d'humeur luy seruira,
Mon amour de chaleur, mon espoir de fueillage.
Puissé-ie en ses rameaux mes bras entrelasser,
Et sur l'arbre estendu mon trauail delasser,
Ou prendre vn peu de frais sous vn si bel ombrage!

Contre vne Nuict trop claire.

O Nuict, ialouse Nuict, contre moy coniuree,
Qui renflammes le ciel de nouuelle clairté,
T'ay-ie donc auiourd'huy tant de fois desiree
Pour estre si contraire à ma felicité?
Pauure moy! ie pensoy qu'à ta brune rencontre
Les cieux d'vn noir bandeau deussent estre voilez:
Mais comme vn iour d'Esté claire tu fais ta monstre,
Semant parmi le ciel mille feux estoilez.
Et toy sœur d'Apollon, vagabonde courriere,
Qui pour me découurir flambes si clairement,
Allumes-tu la nuict d'aussi grande lumiere,
Quand sans bruit tu descens pour baiser ton amant?
Helas! s'il t'en souuient, amoureuse Deesse,
Et si quelque douceur se cueille en le baisant,
Maintenant que ie sors pour baiser ma Maistresse,
Que l'argent de ton front ne soit pas si luisant.
Ah! la fable a menty, les amoureuses flammes
N'eschaufferent iamais ta froide humidité:
Mais Pan qui te cogneut du naturel des femmes,
T'offrant vne toison vanquit ta chasteté.
Si tu auois aimé, comme on nous fait entendre,
Les beaux yeux d'vn berger de long sommeil touchez,
Durant tes chauds desirs tu aurois peu apprendre
Que les larcins d'Amour veulent estre cachez.
Mais flamboye à ton gré, que ta corne argentee
Face de plus en plus ses rais estinceler:
Tu as beau decouurir, ta lumiere empruntee
Mes amours secrets ne pourra deceler.
Que de fascheuses gens! mon Dieu quelle coustume

De demeurer si tard en la rue à causer!
Ostez-vous du serain, craignez-vous point le rheume?
La nuict s'en va passee allez vous reposer.
Ie vay, ie vien, ie fuy, i'escoute & me promeine,
Tournant tousiours mes yeux vers le lieu desiré:
Mais ie n'auance rien, toute la rue est pleine
De ialoux importuns dont ie suis esclairé.
Ie voudrois estre Roy pour faire vne ordonnance
Que chacun deust la nuict au logis se tenir:
Sans plus les Amoureux auroyent toute licence,
Si quelque autre y failloit ie le feroy punir.
O Somme, ô doux repos des trauaux ordinaires,
Charmant par ta douceur les pensers ennemis,
Charme ces yeux d'Argus, qui me sont si contraires,
Et retardent mon bien, faute d'estre endormis.
Mais ie pers (malheureux!) le temps & la parolle,
Le Somme est assommé d'vn dormir ocieux:
Puis durant mes regrets la nuict prompte s'enuolle,
Et l'Aurore desia veut defermer les cieux.
Ie m'en vay pour entrer que rien ne me retarde,
Ie veux de mon manteau mon visage bouscher:
Mais las! ie m'apperçoy que chacun me regarde,
Sans estre découuert ie ne puis m'approcher.
Ie ne crains pas pour moy, i'ouurirois vne armee
Pour entrer au seiour qui recelle mon bien:
Mais ie crains que ma Dame en peust estre blasmee,
Son repos mille fois m'est plus cher que le mien.
Quoy? m'en iray-ie donc? mais que voudrois-ie faire?
Aussi bien peu à peu le iour se va leuant
„ O trompeuse esperance! Heureux cil qui n'espere
„ Autre loyer d'Amour que mal en bien seruant.

XVI.

Chacun nous est contraire & s'oppose à nostre aise,
Ceux en qui iusqu'ici i'auois eu plus de foy
Maintenant sans raison, se bandent contre moy,
Et taschent d'amortir nostre amoureuse braise.
L'vn nous veut estonner par sa langue mauuaise,
Seme des bruits menteurs, nous menace du Roy,
L'autre ombrageux s'offense & si ne sçait dequoy,
L'autre est assez contant pourueu qu'il nous desplaise.
L'amour

L'amour gist en l'esprit qu'on ne peut empescher,
Il n'est huis si gardé, muraille ny rocher,
Qui de deux cœurs vnis empesche l'entreueüe.
Bien que les corps soyent loin ils peuuent sans cesser
Se voir & consoler de l'ame & du penser:
„ Le penser aux Amans sert de langue & de veüe.

CHANSON.

DONCQVES ce tyran sans merci
Qui pour moy n'eut iamais des ailes,
N'a point maintenant de souci
Des vassaux qui luy sont fideles?
Doncques ceux qui plus viuement
Ont de son feu l'ame saisie,
Il laisse outrager durement
Par l'Enuie & la Ialousie?
Rien rien ne profite la foy,
L'ardeur, le zele, & le martyre,
D'autres qu'Amour donnent la loy,
Et faut à leur gré se conduire.
Ce Dieu qui veit au temps passé
Sous luy toute force asseruie,
Maintenant luy mesme est forcé
Par les Ialoux & par l'Enuie.
Las! il faut mon pié retarder
D'aller où le desir me porte,
Mon œil n'ose plus regarder
L'obiect qui seul me reconforte:
Ma main tremble & n'ose tracer
L'image qu'au ciel i'ay choisie,
Et voy tous mes vers effacer
Par l'Enuie & la Ialousie.
Ie me defens de respirer,
De peur d'éuenter ma tristesse:
Ma bouche vn mot n'ose tirer,
Craignant de nommer ma Maistresse:
Et pour rendre moins descouuerts
Les feux qui saccagent ma vie,
I'erre sauuage en ces deserts
Fuyant les Ialoux, & l'Enuie.
Mais si les propos enuieux,

O ma claire & celeste flame,
Separent mes yeux de vos yeux,
Ils n'en separent point mon ame,
Tousiours vostre vnique beauté
M'est presente en la fantaisie:
Tel bien ne me peut estre osté
Par l'Enuie & la Ialousie.
Car si vostre chaste froideur,
Et vos rigueurs pleines de glace,
N'ont rien peu contre mon ardeur,
Moins y peut toute autre menace.
Plus d'ennuis s'iront eleuans,
Mieux de moy vous serez seruie,
Tousiours ferme aux flots & aux vents
Tant des Ialoux que de l'Enuie.

CHANSON.

QVE m'a serui de vous auoir seruie,
Sept ans entiers à mon mal coniuré,
Le plus souuent de vos yeux separé,
Non de vos yeux, mais de ma propre vie?
Que m'a serui d'auoir perdu mon ame,
Mes pleurs, mon temps, mon repos, ma raison,
Et que vostre œil ait seché par sa flame
Les belles fleurs de ma ieune saison?
Que m'a serui ceste allegresse feinte,
Qui seurement ma douleur receloit:
Et quand l'amour plus ardant me brusloit,
M'estre gardé de lascher vne plainte?
Que m'a serui ceste libre apparance
Dont i'abusoy vos vallets curieux:
Et pour chasser toute leur desfiance
Auoir donné tant de loix à mes yeux?
Que m'a serui la peine que i'ay prise
A gouuerner vn mari mal-plaisant:
Et tant de iours auec luy m'amusant
Perdre à l'ouir le peu de ma franchise?
Que m'ont serui ces mespris ordinaires,
Qui l'empeschoyent de deuenir ialoux:
Ces libertez, & ces feintes coleres,
Dont quelquefois vous entriez en courroux?

Que m'ont

Que m'ont serui tant d'errantes pensees,
Qui m'égaroyent loin des gens & du bruit?
Que m'ont serui sous l'horreur de la nuict
Tant de sanglots & de larmes versees?
Helas de rien! Tout me porte nuisance,
Et mes respects vous rendent sans pitié:
Car vous croyez qu'en telle patience
I'ay peu de mal & fort peu d'amitié.
Si i'aimoy bien, ie ne pourroy cognoistre
Tant de dangers que ie vais euitant.
,, Vn fort desir tout conseil va domtant.
,, Auec l'Amour la Raison ne peut estre.
De tels propos, tyrans de mon courage,
Vous me blasmez au lieu de m'estimer.
Qui voit si clair & qui demeure sage
(Ce dites-vous) ne sçauroit bien aimer.
Ah! ie l'aduouë, & tiens pour veritable
Que loin d'Amour la sagesse s'enfuit:
I'en sers de preuue, aimant ce qui me nuit,
Et bannissant ce qui m'est profitable.
Respondez-moy, ma mortelle Deesse,
Vous qui m'auez en rocher transmué:
Est-ce monstrer d'auoir quelque sagesse
Que d'adorer vos yeux qui m'ont tué?
Quelle fureur peut estre tant extréme,
Qu'estre tousiours de soucis agité?
Pour l'appetit chasser la volonté,
Aimer vn autre & se haïr soymesme?
N'estre iamais vn heure en mesme sorte,
Pallir, rougir, esperer, & douter,
Aux ennemis laisser libre la porte,
Et pour les sens la raison reietter?
Mais plus encor insensé ie m'outrage
Car en pouuant mon ardeur moderer
Par mes soupirs, ie ne veux soupirer,
Ny me douloir pour brusler dauantage.
C'est peu de cas qu'vn mal qui se peut dire,
Aupres du mal dans l'esprit retenu,
Quand en son dueil on est contraint de rire,
Le conseruant pour le rendre inconnu.
Si toutesfois vous croyez le contraire,

Et que ie pense, en faisant autrement
Vous asseurer d'aimer plus ardemment:
Bien, ie suiuray la coustume ordinaire.
Mes passions ne seront plus contraintes,
En tous endroits nostre amour se dira:
L'air refrapé ne bruira que mes plaintes,
Et sur mon front ma douleur se lira.
Sans nul esgard par tout ie vous veux suiure,
I'ay trop long temps languy loin de vos yeux:
N'esperent plus les propos enuieux
Me separer du bien qui me faict viure.
Aucun respect de mari ny de frere,
Ne me pourra desormais abuser:
A tous propos sans peur de leur desplaire,
Deuant leurs yeux ie viendray vous baiser.
Vallets fascheux, qui par vostre presence,
De voir mon bien m'auez tant sceu garder,
Ne pensez plus me pouuoir retarder:
Bien peu me chault qu'en ayez cognoissance.
Sur ses beautez i'auray tousiours la veüe,
Mes chauds soupirs plus ie ne retiendray:
Ie baiseray ce bel œil qui me tue,
Et de mon mal tout haut ie me plaindray.
M'aduiene apres ce qu'il faut que i'attende,
De ces hazars, ie veux tout endurer:
Aumoins ma mort pourra vous asseurer
Que non la peur, mais l'amour me commande.

XVII.

Non non n'estimez point pour m'estre ainsi rebelle,
Et pour fauoriser vn autre plus que moy,
D'esbranler par ces flots le rocher de ma foy:
Car ie demeureray tousiours ferme & fidelle.
Ie confesseray bien que l'angoisse mortelle,
Quelque fois me transporte & me rend hors de moy:
Mais ie reprens courage alors que ie vous voy,
Et me plais d'endurer pour Maistresse si belle.
Payez ma fermeté d'autant de cruautez,
Que i'adore en vos yeux d'admirables beautez,
Ie ne plaindray ma vie en si triste auenture.
Seulement ie me plains & suis tout embrasé,

Quand

Quand ie cognois qu'vn autre est plus fauorisé,
Et que la parenté vous sert de couuerture.

DIALOGVE.

P.

DONQVES ces yeux bien aimez
A la fin se sont armez
De feux, d'esclairs, & d'orages ?
Donc pour ne voir le tourment
Qui me presse iniustement
Vous destournez le visage?
Dieux que la femme est prompte à changer de coura-
L. Donc pour loyer d'amitié, (ge!
O cœur plein de mauuaistié,
Tu te plais quand tu m'abuses ?
Et couurant ta faulseté,
Tu penses que ma bonté
Tousiours se paye d'excuses ?
Mais pour te croire plus ie cognoy trop tes ruses.
P. Helas! où prenez-vous ce courroux vehement
Contre vn qui ne veut rien que vous rendre seruie ?
L. Mais toymesme où prês-tu ce nouueau châgemēt
S'il est vray que ie t'aime, & que tu sois ma vie ?
P. A bon droit les siecles vieux
Nous ont peint Amour sans yeux,
Monstrans comme il se doit croire:
Trop d'ardeur le plus souuent
Nos sentimens deceuant
En rapporte la victoire,
Et faict iuger le blanc estre vne couleur noire.
L. L'ardeur ne m'aueugle en rien,
Ce qui est ie le voy bien,
Ie trouue chaude la flame,
Le iour me semble luisant,
Et ne fauls point en disant
Qu'Amour ne loge en ton ame,
Ou s'il te va bruslant c'est pour vne autre Dame.
P. Peussé-ie à descouuert mon cœur vous faire voir,
Vostre image sans plus s'y trouueroit emprainte.
L. Mais peussé-ie aussi tost guarison receuoir
Au mal que tu me fais, comme ie sçay ta feinte.

P. Quelle

P. Quelle preuue ou quelle foy
Vous puis-ie donner de moy,
Qui ces creances efface?
L. Rien ne sçauroit m'asseurer.
Car quelle foy peut iurer
Vn cœur si plein de fallace,
En qui iamais l'Amour ny la foy n'eurent place?
P. La mort que ie sens venir
Pour mes angoisses finir,
Vous monstrera le contraire.
L. Ah trompeur! tu vas pensant
Que ce propos soit puissant
Pour adoucir ma colere?
Ie cognoy ta feintise & ta ruse ordinaire,
P. Puissé-ie donc mourir si i'aime autre que vous.
L. Les sermẽs amoureux ne font moindre l'offense.
P. Qui peut donc appaiser vostre iniuste corroux?
L. Le desir esperé d'vne prompte vengence.
P Moderez ceste fureur.
Il n'y a si grande erreur
Qu'vne forte amour n'oublie.
L. Mais il n'est amour si fort
Quand souuent on luy fait tort,
Qui ne change en furie.
Grand' amour en grand' haine est souuent conuertie.
P. Les courroux des vrais amans
Font par leurs embrazemens
Que l'amour plus fort s'enflamme.
L. Helas ie l'espreuue assez.
Car tant d'outrages passez,
Au lieu d'esteindre ma flame,
La font plus violente & plus viue en mon ame.
P. Quelle preuue, ô mõ biẽ, m'en peut rẽdre asseuré?
Comment croiray-ie helas! que vostre ire est passee?
L. Vous redonnant mon cœur que i'auois retiré,
Et n'aimant rien que vous qui m'auiez delaissee.

XVIII.

Ie la doy bien haïr ceste main ennemie,
Qui decocha sur moy tant de traits rigoureux,
Et du sang de ma playe encor tout chaloureux,
M'escriuit

M'escriuit dans le cœur le nom de Parthenie.
Toutesfois ie l'adore, & la peine infinie
N'en sçauroit retirer mon œil trop desireux,
Peussé-ie luy donner cent baisers amoureux
Pour vanger mon outrage & la rendre punie.
Ce bel amas de neige excessif en froideur
Pourroit en le pressant refraichir mon ardeur,
Si le secours d'vn mal se prend de son contraire.
Mais puis qu'vn si grand prix à ma foy n'est promis,
„ A umoins baisons son gand. Il est tousiours permis
„ De baiser le dessus d'vn sacré reliquaire.

XIX.

Si ce n'est qu'amitié, c'est la plus enflammee,
Et qui mieux tout à coup va gaignant les esprits
Qu'autre qui fut iamais: n'en deplaise à Cypris,
Les brandons de son fils ne sont rien que fumee.
Expert i'en puis parler: mon ame accoustumee
Dans les forneaux d'Amour plus ardemment épris,
Recognoist à l'essay que tout n'est rien au prix
De ceste amitié neuue en mon sang allumee.
Quoy ? ie ne puis dormir ! ô Dieu quelle amitié,
Qui comme vne fureur me poursuit sans pitié,
Et qui du desespoir les desirs fait renaistre !
Bref, qui fait qu'à tous vents mon vaisseau ie remets!
„ Non ce n'est amitié : l'amitié n'est iamais
„ Du Prince à son suiet, de l'esclaue à son maistre.

COMPLAINTE.

PVIS que i'eu bien le cœur de me separer d'elle
Voyant ses deux beaux yeux si chaudemēt pleurer,
Ie l'auray bien aussi pour me desesperer
Et finir par ma mort mon angoisse immortelle.
Mourons donc, & monstrons en ce dernier ouurage
Qu'il est tousiours en nous d'eschapper du malheur:
Si le coup de la mort me fait quelque douleur,
Celuy de mon depart m'en fit bien dauantage.
Mais quel fleuue de sang peut lauer mon offense
Et l'erreur que i'ay faite en m'esloignant de vous?
Il n'est point de trespas qui ne me fust trop doux:
Il faut qu'vn plus grand mal m'en face la vengence.

Entre cent mille horreurs ie veux trainer ma vie,
 Troublé, deſeſperé, trauaillé ſans ceſſer :
 Et le dur ſouuenir d'auoir peu vous laiſſer
 Sera de mon eſprit l'eternelle furie.
I'auray pour me geſner touſiours en la memoire
 Les biens que i'ay perdus, vos beautez, vos diſcours,
 Tant d'eſtroites faueurs, tant de nuits, tant de iours
 Qu'Amour ne m'eſpargnoit vn ſeul poinct de ſa gloire.
O deuoir rigoureux, grande eſt la tyrannie
 Que ſi ſuperbement tu exerces ſur moy :
 Puis que ces doux plaiſirs n'ont rien peu contre toy,
 Et que pour t'obeir toute amour i'ay bannie !
Bannie ! helas nenni ! quant-& moy ie la porte,
 C'eſt le ſang & l'eſprit dont ie ſuis compoſé :
 Et le cruel deuoir qui me rend maiſtriſé,
 Au lieu de l'affoiblir la fait touſiours plus forte.
Il eſt vray qu'il a peu ceſte fois me contreindre,
 Mais c'eſt ce qui l'augmente irritant ſon effort:
 Amour n'eſt rien que flāme, & la flamme ard plus fort
 Quand pour vne cloſture on la penſe reſtraindre.
I'accuſe mon deuoir d'vne erreur que i'ay faicte,
 Moy qui par trop d'eſgard me ſuis veu deceuoir.
 Car failloit-il cognoiſtre en terre autre deuoir
 Qu'eſtre touſiours apres de beauté ſi parfaicte ?
Mais qu'euſt on dit de moy ? I'euſſe laiſſé mon maiſtre,
 Seruiteur infidele, ingrat & malheureux.
 Ah i'ay trop de raiſon pour vn homme amoureux,
 Auec tant de reſpects Amour ne ſçauroit eſtre.
Ce Dieu ſur tous les Dieux n'auroit pas la maiſtriſe:
 Si touſiours par ſageſſe il ſe laiſſoit guider :
 Pour ne cognoiſtre rien l'amant ſe doit bander,
 Et faut que toutes loix pour ſa Dame il meſpriſe.
Ceux qui ne ſont touchez de l'amoureuſe flame,
 Dont le ſang eſt moins chaud, & le poil plus griſon,
 Gardent ſeuls le deuoir, l'honneur, & la raiſon,
 Ie dois tout violer pour complaire à ma Dame.
Et puis mon ieune Roy n'a pas l'ame ſauuage,
 Amour aſſez de fois l'a ſoumis à ſa loy :
 Quand il euſt ſceu mon mal, prenant pitié de moy,
 Il m'euſt bien diſpensé d'vn ſi faſcheux voyage.
Auſſi bien ie le ſuy ſeparé de moy meſme,

Sans

Sans cœur & sans esprit qu'en vos yeux i'ay laissé,
Et n'ay plus que le corps tout palle & tout glacé,
Animé seulement de ma douleur extréme.
Mais que le fier destin à son gré me promeine
D'vn & d'autre costé par les temps plus diuers.
Sous l'Ourse en la Scythie, entre cent mille hiuers,
Tousiours de vostre amour mon ame sera pleine.
Mes yeux pourront bien voir mainte chose admirable,
Autre ciel, autre terre, autre peuple indomté :
Mais ils ne verront point loin de vostre beauté,
D'obiet qui les contente & leur soit agreable.

COMPLAINTE.

LAS plus ie vais auant, plus ie suis outragé
D'vn regret inhumain, qui me tient assiegé
Depuis le triste iour que i'ay laissé ma Dame,
Et que ie ne voy plus la clairté de ses yeux,
Ardans flambeaux d'Amour, serains & gracieux,
Qui comme vn beau Soleil esclairoyent à mon ame !
Amour qui ne veut point mes tristesses finir,
Trauaille mon esprit d'vn poignant souuenir,
Mettant deuant mes yeux tant de faueurs laissees,
Tant d'heureuses beautez, tant de contentemens,
De discours, de baisers, de doux languissemens,
Et tant de briefues nuicts si doucement passees.
Ie cognoy maintenant qu'il me faisoit gouster
Les plaisirs amoureux, non pour me contenter,
Ny pour pitié qu'il eust de ma peine soufferte :
Mais à fin qu'en perdant ceste felicité,
Ie fusse puis apres aisément emporté
Par le dur souuenir d'vne si grande perte.
O mer que i'abandonne auec mille douleurs,
Ie fay croistre tes eaux par les eaux de mes pleurs,
Et fay par mes soupirs esleuer vn orage :
Las ! ie serois heureux si la force du vent
Me noyoit à ce bord sans passer plus auant,
A fin que mon esprit errast sur ce riuage.
Celuy qui bien au vif d'Amour n'est point épris,
Abandonnant les yeux dont son cœur est surpris,
Appelle ceste absence vne aigre departie:

Mais de

Mais de moy ie l'appelle vn rigoureux tourment,
Vne angoiſſe, vne rage, & vn gemiſſement,
Qui n'ha point d'autre fin que la fin de la vie.

Las ie croy que le Ciel m'auoit predeſtiné
Pour ſouffrir des trauaux deuant que d'eſtre né,
Et pour n'auoir iamais de repos ſur la terre !
I'ay couru ſur la mer mille & mille dangers,
Et ſupporté, chetif, aux païs eſtrangers
Le froid, le chaud, la faim, les priſons & la guerre.

Mais pour tant de mechefs dont i'eſtois aſſailli,
Iamais ie ne me vey le cœur laſche & failli,
Touſiours d'vn ferme eſprit i'y faiſois reſiſtance:
Maintenant au beſoing le courage me faut,
Et voulant reſiſter à ce dernier aſſaut,
Ie pers ſoudainement l'eſprit & la puiſſance.

Quand celuy qui voyage eſt ſurpris de la nuit,
Et qu'il s'eſt eſgaré du chemin qu'il pourſuit,
Il ha pour ſon recours la clairté de la Lune:
Mais las ! où me faut-il deſormais retirer
Suiuant l'aueugle Amour qui m'a faict eſgarer,
Puis que ie ne voy plus ma lumiere opportune ?

Quand le Nautonnier ſage eſt au milieu de l'eau,
Et que les vens eſmeus combattent ſon vaiſſeau,
Vers vn Signe luiſant pour guide il ſe retire:
Mais las ! que puis-ie faire en l'amoureuſe mer?
Ie voy les vens eſmeus, & les flots eſcumer,
Et ſi ie ne voy plus mon bel aſtre reluire.

Viuant comme ie vy, dolent & ſoucieux,
I'accompare à mon ſort ces monts audacieux,
Qui ſemblent faire aux Dieux vne autrefois la guerre:
Ils ſont voiſins du Ciel, & mon hautain penſer
Iuſqu'au plus haut des Cieux s'eſt bien oſé hauſſer
Pour choiſir la beauté que i'adore en la terre.

Ils ſont couuerts de neige en perdant leur Soleil :
Dés que ie pers le mien mon ſort eſt tout pareil,
I'ay le cœur tout ſerré de glace & de froidure.
Ils ſont pleins de rochers, & mon dueil vehement
M'a priué tout d'vn coup d'ame & de ſentiment,
Et m'a changé l'eſprit en vne roche dure.

Si ie n'euſſe eu le cœur en rocher tranſmué,
L'exceſſiue douleur auſſi toſt m'euſt tué,

Par vne

Par vne seule mort mettant fin à mes peines:
I'eusse esté sous les faix mille fois abbatu,
Sans durer aux soucis dont ie suis combatu,
Et souffrir immortel mille morts inhumaines.
Soit de iour, soit de nuict, ie ne puis reposer:
Car mon iuste regret ne se veut appaiser,
Mes pensers importuns ne me font point de trefue,
Tant plus ie vais auant plus ie suis tourmenté,
Ie souhaitte le iour durant l'obscurité,
Et souhaitte la nuict quand le Soleil se leue.
I'ay pour tout reconfort vn espoir mensonger,
Qui veut contre mon gré mes douleurs alleger
Par le doux appareil d'vn retour desirable:
Mais cest espoir est vain. Car faut-il esperer
Qu'auec tant de tourmens ie puisse assez durer,
Pour attendre vn retour vainement fauorable?

XX.

Liberté precieuse en mes vœux adoree,
Qui depuis si long temps m'auois voulu laisser,
Te puis-ie donc encore, ô Deesse, embrasser,
Affranchi des liens qui mon ame ont serree?
T'ayant trop follement en la France esgaree
Depuis tant de saisons, eusse-ie peu penser
Que si loin en Poloigne il fallust m'adresser
Pour voir sous ta faueur ma franchise asseuree?
I'estois serf doublement : mon Roy me retenoit,
Et l'œil d'vne beauté mille loix me donnoit:
I'ay congé de mon Prince, & ma Dame me laisse:
Car depuis mon depart son cœur elle à changé.
O moy trois fois heureux qui me voy deschargé
D'vn coup, à mon honneur, de Maistre & de Maistresse,

XXI.

Ie ne veux plus aimer vn cerueau si volage,
Fantastique, incertain, qui n'a rien d'arresté:
I'ay trop souffert d'ennuis par sa legereté,
I'ay trop fermé les yeux, à mon propre dommage.
Et si pour l'aduenir il faut que ie m'engage
Aux attraits enchanteurs de quelque autre beauté,
Deuant que mon esprit rentre en captiuité,
Ie voudray voir le cœur plustost que le visage.

I'ay bien serui quatre ans, & n'ay rien auancé :
Maintenant que l'Espoir m'a de tout delaissé,
Au plus fort de mon mal ma guarison i'espreuue :
De ce prompt changement ie sçay que vous rirez,
Mais pourtant quelquefois vous me confesserez,
Qu'vn tel amant que moy tous les iours ne se treuue.

XXII.

Ie l'aime bien pour la douce puissance
De ses beaux yeux si prompts à decocher,
Pour tant d'attraits dont ie n'ose approcher,
Pour ses propos tant vrais en apparance :
Mais ie la hay pour sa grande inconstance,
Pour tant d'amours qu'elle ne peut cacher,
Pour se laisser de chacun rechercher,
Et des Amans ne faire difference.
On ne voit point au ciel tant de clairtez,
Ny tant de fleurs en Auril par les plaines,
Que son visage est orné de beautez.
Il n'y a point aux Enfers tant de peines,
Ny sur la mer tant de flots despitez,
Qu'elle refait & fait d'amours soudaines.

XXIII.

Comme vn chien que son maistre a lon temps caressé,
S'il aduient qu'à la longue il change de nature,
S'enfuit, puis s'en reuient, esperant qu'il ne dure,
Et pour six coups de fouet ne peut estre chassé.
En fin d'ardante soif & de faim trop pressé,
Se voyant defaillir faute de nourriture,
Est contraint autre part chercher son aduenture,
Changeant pour vn nouueau celuy qui l'a laissé.
I'en ay faict tout ainsi, dedaigné de ma Dame,
I'ay couru, i'ay tourné pensant flechir son ame,
I'ay demandé pardon triste & desconforté :
Mais puis qu'en ses courroux si ferme elle demeure,
Ie me pourchasse aillieurs de peur que ie ne meure,
Non par mon inconstance, ains par necessité.

XXIIII.

Prince, à qui les destins en naissant m'ont soumis,
Quelle fureur vous tient d'aimer ceste infidelle ?
L'air, les flots, & les vents sont plus arrestez qu'elle :
Puisse

Puiſſe vne telle erreur troubler mes ennemis!
Son œil, par qui tant d'heur vous eſt ore promis,
Abuſa mon eſprit par la meſme cautelle :
Ce coral ſouriant, qui les baiſers appelle,
Mille fois ſes threſors à ſouhait m'a permis.
Comment peut en l'aimant voſtre ame eſtre aſſeuree?
Me laiſſant pour vous prendre elle s'eſt pariuree,
Ce cœur qu'elle dit voſtre eſtoit n'aguere à moy :
Elle euſt pour me domter toutes les meſmes armes,
C'eſtoyent meſmes ſerments, meſmes vœux, meſmes larmes,
Vous pourrez-vous fier à qui n'ha point de foy?

CHANSON.

QVAND vous aurez vn cœur plein d'amour & de foy,
Pur, entier & conſtant, pour m'offrir en eſchange
De celuy ſi loyal que vous auez de moy,
Ne vous desfiez point qu'autre part ie me range.
Mais taudis qu'en m'aimant ou feignant de m'aimer
Ie vous verray voller pour tant d'amours nouuelles,
N'eſperez s'il vous plaiſt de pouuoir m'enfermer :
Car comme voſtre eſprit le mien aura des ailes.
Ie ne ſuis point de ceux qu'en doute il faut tenir,
A fin que leur ardeur dure en ſa violence :
La ſeule affection peut mon feu maintenir,
Qui s'eſteint auſſi toſt que i'entre en mesfiance.
I'aime mieux peu de bien l'ayant en ſeureté,
Qu'vn plus riche threſor preſt à faire naufrage :
I'aime mieux m'aſſeurer d'vne moindre beauté
Que d'vne autre iouir plus belle & plus volage.
Voſtre bouche & vos yeux riches de mille appas,
Meritent bien qu'on meure en leur obeïſſance,
Mais voſtre eſprit leger ne le merite pas :
A ce que l'vn contraint, l'autre nous en diſpenſe.
Amour eſt vn deſir de iouir & d'auoir
Pour ſoy tant ſeulement l'obiet qui beau nous ſemble,
Iamais de compagnon il ne veut receuoir,
Cupidon ne ſçauroit lier trois cœurs enſemble.
Ne vous eſtonnez donc que ſi ſoudainement
Cognoiſſant voſtre humeur autre part ie me iette,

C'est que ie veux bastir sur meilleur fondement,
A fin que mon amour au vent ne soit suiette.

XXV.

A l'Inconstance.

Franc du triste seruage où i'ay tant supporté,
Qu'vn seul des maux sufferts me transit quand i'y pense,
Ie t'en vien rendre grace, ô Deesse Inconstance,
Deuant à tu faueur l'ame & la liberté :
Vn songe imaginé que lon dit Fermeté
M'auoit si bien pipé par sa belle apparance,
Qu'abhorrant tout secours i'embrassoy ma souffrãce,
Et renforçoy les fers dont i'estois arresté.
Celle en fin qui seruoit à mon feu de matiere,
Oubliant ses sermens & changeant la premiere,
M'a fait voir que la foy n'estoit qu'vn nom trompeur:
Et mon ame aussi tost de toy fauorisee,
A rompu ses liens, sa prison a brisee,
Et de toute constance a deliuré mon cœur.

XXVI.

Frisez vos blonds cheueux, adoucissez vos yeux,
De propos enchanteurs vostre bouche soit pleine,
Lâchez des soupirs feints, dressez la veüe aux cieux,
Pleurez, contraignez-vous, vostre esperance est vaine:
Ie n'y retourne plus. Tant de cris furieux,
Tant de iours consommez en angoisseuse peine,
Pour le poignant regret de vous voir si soudaine,
Feront qu'à l'aduenir ie me garderay mieux.
L'experience apprend, mon mal m'a rendu sage,
O malheureux qui aime vne Dame volage,
Et de ses feints propos se laisse deceuoir !
Non non si iamais plus vostre douceur m'abuse,
Ie ne veux ny pitié ny pardon receuoir :
„ Car la seconde erreur n'est pas digne d'excuse.

XXVII.

Non, ie ne me plains pas de l'auoir adoree,
Ny que pour l'estimer i'aye tout mesprisé,
Ie me plains seulement que mon cœur peu rusé

Ait creu

Ait creu fonder en elle vne amour asseuree.
Ah! maudite esperance à mon mal coniuree,
Tu m'as bien ceste fois traistrement abusé,
Quand apres tant de peine en l'aimant enduree
Vn nouueau sans merite est plus fauorisé.
I'ay trouué la fontaine, on m'en oste l'vsage,
I'ay cultiué la plante vn autre a le fruitage,
On reçoit le payment du temps que i'ay serui.
Destin malencontreux des amants miserables,
Que sert d'auoir Neptune & les vents fauorables,
Si le bien dans le port d'vn coursaire est raui?

VILLANELLE.

M'OSTANT le fruit de ma fidelle attente,
On veut helas que ie sois vn rocher,
Que ie me taise, & que rien ie ne sente:
Mais si grand dueil que ie ne puis cacher
Fend ma poitrine, & fait que ie m'escrie.
Il est aisé de tromper qui se fie.
Ie m'asseuroy, plein d'amoureuse flamme,
Sur des sermens qui souuent m'ont deceu:
Mais quel serment peut iurer vne femme?
Helas trop tard pour mon bien ie l'ay sceu!
O que mon cœur est pressé de furie!
Il est aisé de tromper qui se fie.
Si tu te plains, ame volage & feinte,
Du chaud despit mon courage irritant,
Las contre toy i'ay bien plus iuste plainte!
Tu fais le mal & ie le vay sentant,
C'est tout le fruict de t'auoir bien seruie.
Il est aisé de tromper qui se fie.
Iamais ton nom en mes vers ne se lise,
Afin qu'au moins on ne puisse auerer
Qui fut l'esprit si rempli de feintise:
Ie t'aimoy trop pour te deshonorer.
En ma douleur il suffit que ie die,
Il est aisé de tromper qui se fie.
Rens moy mon cœur, desloyale maistresse,
Ce n'est raison que tu l'ayes à toy:
Pour sa bonté trop grande est ta finesse.
Il est fidelle & tu n'as point de foy,
Assez tu as sa franchise asseruie,

Il eſt aiſé de tromper qui ſe fie.

Heureux amant, gouſtant la iouiſſance
Du fruict que i'ay tant de fois ſauouré,
Sermens, ſoupirs, faueurs en abondance,
De ſon amour ne te rende aſſeuré.
A tels appas elle arreſta ma vie :
I'en fus trompé, iamais ie ne m'y fie.

XXVIII.

Si ie puis deſloger l'ennemi trop couuert
Qui ſe campe en mes os & qui s'y fortifie,
Ie le dis haut & clair, Venus ie t'en desfie
Que iamais plus mon cœur aux amours ſoit ouuert.
La Cour qui m'a tant pleu ne m'eſt rien qu'vn deſert,
Tout m'eſt ſubiect de dueil, me trauaille & m'ennuye,
Mes yeux ſont degouttans d'vne eternelle pluye,
Qui fait que ſans meurir ma ieuneſſe ſe pert.
Si ſeroit-il bien temps de penſer à moymeſme,
Mon œil deuient obſcur, i'ay le viſage bleſme,
Et plus tant de vapeur n'eſcume en mes eſprits :
Ie ne veux rien d'Amour fors qu'il me licencie,
Ie l'ay ſuiui douze ans les plus beaux de ma vie,
Ie le ſeruiroy mal ayant les cheueux gris.

XXIX.

Ces diſcours enchanteurs par mes vers tant priſez
Ne ſont que bas propos d'vne ſotte ieuneſſe :
Ces yeux prompts en regars, trompeurs & déguiſez
N'ont pas tant de clairté, d'attraits ny de rudeſſe.
Ceſte viue couleur qui rauit & qui bleſſe
Les eſprits des Amans de la feinte abuſez
Ce n'eſt que blanc d'Eſpagne: & ces cheueux friſez
Ne ſont pas ſes cheueux, c'eſt vne faulſe treſſe.
Trompeur aueugle-né tu m'as long temps deceu,
Mais en fin le Dedain pour conſeil i'ay receu :
Tu m'aueuglois les yeux, & il m'ouure la veüe.
Adieu volage enfant, adieu vaine beauté,
Voſtre legere foy, que trop tard i'ay cogneüe,
Me fait rompre mes fers pour viure en liberté.

CHANSON.

AH Dieu, que la flamme eſt cruelle,
Dont Amour me fait conſumer!
Ie ſers vne Dame infidelle,

Et ne

Et ne puis cesser de l'aimer.
La marine est plus arrestee,
Et du ciel les hauts mouuemens,
Bref tout ce qu'on lit de Protee
Ne s'egale à ses changemens.
Ores ie suis seul en sa grace,
Ce n'est qu'amour, ce n'est que feu,
Vn autre aussi tost prend ma place,
Et feint ne m'auoir iamais veu.
Ce noueau, fier de mon dommage,
Qui se forge vn Destin constant,
Aussi tost se trouue en naufrage,
Et me voit au port tout contant.
I'ay faict par art & par nature,
Tout ce qu'vn amant peut penser,
A fin d'arrester ce Mercure,
Sans iamais y rien auancer.
Las! ce qui plus me desespere,
C'est qu'auec tout ce que i'en voy,
Mon esprit ne s'en peut distraire,
Et l'adore en despit de moy.
Si ialoux ie franchis sa porte,
Iurant de n'y plus retourner,
Mon pied malgré moy m'y rapporte,
Et ne sçauroy l'en destourner.
C'est tousiours accord ou querelle,
(O miserable que ie suis!)
Ie ne sçauroy viure auec elle,
Et sans elle aussi ie ne puis.

XXX.

Puis donc qu'elle a changé de flamme & de courage,
Et que son cœur tout mien s'est ailleurs diuerti,
C'est à moy maintenant à prendre autre parti,
Et si ie l'aimois bien l'abhorrer d'auantage.
O Dieu que i'auray faict vn desiré naufrage,
Et que de ce malheur grand heur sera sorti,
Si mon feu de tout poinct se peut rendre amorti
Et que ces eaux d'Oubly ie face mon breuuage!
Helas depuis deux mois que i'y suis resolu,
La voyant, ie voudrois ne l'auoir point voulu,
Et faut que ma raison loin de moy se departe,

Ie rehume à longs traits l'amoureuſe poiſon.
Hé que feray-ie donc pour auoir guariſon?
Il faut vaincre en fuyant ainſi que fait le Parthe.

XXXI.

Ce mignon ſi fraizé qui ſert d'homme & de femme,
A voſtre eſprit leger nouuellement ſurpris:
Il eſt voſtre Adonis, vous eſtes ſa Cypris.
Il vous nomme ſon cœur, vous l'appellez voſtre ame.
Souuent entre vos bras il modere ſa flame,
Et ſe mire en vos yeux qui ſerf le tiennent pris:
Pour luy ceux du paſſé vous ſont tous à meſpris,
Bref il n'eſt point d'amant mieux traité de ſa dame.
O trop credule Enfant, auant qu'il ſoit long temps,
Voyant de ceſte mer les reflus inconſtans,
Tu maudiras les Dieux, ta vie, & ta fortune.
Expert i'en puis parler, qui lâche & tout trempé
Du peril fraiſchement par miracle eſchapé,
Paye au port tout ioyeux mon offrande à Neptune.

XXXII.

Il faudra bien qu'vne femme ſoit belle,
D'œil & de port chaſtement compoſé,
Et que l'eſprit n'en ſoit trop aduiſé,
Pour m'abuſer & me fier en elle.
Il n'y a rien qui ſoit plus infidelle,
N'y cœur ſi feint, ſi traiſtre & ſi ruſé
Que d'vne Femme: animal deguiſé,
Qui iour & nuict ne diſcourt que cautelle.
A faire mal giſt ſon entendement,
Peu de ceruelle & moins de iugement
La font ſuperbe, erratique, inconſtante.
A quel malheur nous ont ſoumis les Cieux!
La plus fidelle aimeroit beaucoup mieux
N'auoir qu'vn œil que d'vn eſtre contente.

XXXIII.

I'auoy fait mille efforts pour rompre vne priſon
Où la ſeule fureur rangeoit ma fantaiſie,
Sans que le cours des ans, la peur, la ialouſie
Euſſent peu dedans moy reloger la raiſon.
Sentant au creux des os la brulante poiſon,
Dont mon ame inſenſee eſtoit toute ſaiſie,
Forcé ie m'abandonne à ceſte frenaiſie,

N'eſperant

N'esperant iamais plus d'y trouuer guarison.
Mais en fin de bon heur ie sceu que ma maistresse
Fauorisoit vn sot sans grace & sans addresse,
Durant qu'elle s'en mocque & s'en rit auec moy:
Lors vn noble dedain vient gaigner mon courage,
Qui m'affranchit du tout de l'amoureuse loy,
Doy-ie pas bien aimer le sot qui m'a faict sage.

XXXIIII.

Quand ie portois le ioug de vostre tyrannie,
Priué comme de cœur, d'yeux & de iugement,
Ie vous craignois si fort que l'ombre seulement
D'vn seul de vos dédains m'estoit peine infinie.
Mais or' qu'auecques moy la raison s'est vnie,
I'ay perdu ceste crainte, & cognois clairement
Que i'estois bien troublé d'aimer fidellement
Celle de qui la foy pour iamais s'est bannie.
Foudroyez maintenant pleuuez flammes & dards,
D'audace & de courroux aigrissez vos regards,
Changez à tous obiets vostre cœur infidelle,
Et par despit de moy les autres caressez,
Iamais vous ne tiendrez mes esprits enlacez,
Soyez ferme ou legere, ou piteuse ou cruelle.

XXXV.

Ie l'aimay par dessein la connoissant volage,
Pour retirer mon cœur d'vn lieu fort dangereux,
Aussi que ie vouloy n'estre plus amoureux
En lieu que le profit n'auançast le dommage.
Ie duray quatre mois auec grand auantage,
Goustant tous les plaisirs d'vn amant bien-heureux,
Mais en ces plus beaux iours, ô destin rigoureux!
Le deuoir me força de faire vn long voyage.
Nous pleurasmes tous deux, puis quand ie fu parti
Son cœur n'agueres mien fut ailleurs diuerti,
Vn reuint, & soudain luy voila ralliee:
Amour, ie ne m'en veux ny meurtrir ny blesser,
Car pour dire entre nous ie puis bien confesser
Que plus d'vn mois deuant ie l'auois oubliee.

XXXVI.

Encore aucunefois cest Archer deceuant
Au combat me desfie, & tasche à me reprendre,
Auec des yeux trompeurs, qui sous ma vieille cendre,

Font reuiure des feux brulans comme deuant:
Mais la nuict solitaire à mon aide arriuant
Fait qu'en moy ie retourne, & me mets à comprendre
Le mal qui m'est prochain: parquoy sans plus attẽdre
Tous ces brasiers ie plonge en Lethés bien auant.
Comme vn petit oiseau i'approche de la proye,
Puis la peur des gluaux me fait prendre autre voye,
I'y reuien, ie la laisse, & fay maint & maint tour:
I'ose & ie n'ose pas, ie m'arreste & galope,
Bref i'ourdis vne toile ainsi que Penelope,
Dont ie desfay la nuict ce que i'ay faict le iour.

XXXVII.

Fort Sommeil de quatre ans qui m'as sillé la veüe,
M'assoupissant du tout en la nuict des amours,
Où est ce rare esprit? où sont ces hauts discours?
Et ceste grand' beauté qu'est elle deuenue?
Or' que la cognoissance vn peu m'est reuenue,
Ie voy que le suget de mes douloureux iours,
N'estoit rien que feintise & qu'impudiques tours
D'vne que pour mon bien trop tard i'ay reconnue.
Ie rougis de ma honte, & voy trop clairement
Qu'Amour n'est point aueugle, ains les siẽs seulemẽt,
Puis qu'il leur vend du fard pour des beautez diuines.
Ie t'embrasse, ô Dedain, fin de tous mes malheurs,
Par toy ie recognois qu'au lieu de belles fleurs
Ie cueillois des chardons & de seiches espines.

XXXVIII.

Ie connoy par essay que nostre esprit s'irrite
Et s'aigrit de fureur quand il est empêché,
Ainsi qu'vn grand torrent dont le cours est bouché,
Contre l'empeschement s'obstine & se despite.
Vne Alcine impudique en tous charmes instruite
Par vengence du Ciel & pour quelque peché
En ses foibles liens me tenoit attaché,
Bien qu'elle n'eust discours, ny beauté, ny merite.
Par pitié seulement ie l'aimoy quelque peu,
En fin sans y penser mon cœur deuint en feu
La voyant toute en proye à mainte amour nouuelle.
Ce despit furieux m'a trauaillé quatre ans
Essayant d'arrester ses pensers inconstans,
Et n'en eusse fait cas s'elle eust esté fidelle.

ODE.

ODE.

CE pendant que l'honnesteté
Seruoit de bride à ta beauté,
Empreinte au plus vif de mon ame:
Quand ie sentois brusler mon cueur,
Ie me plaisois en ma langueur,
Et nommois heureuse ma flame.
Les filés de tes blonds cheueux,
Primes, frisez, retors en nœus
De cent mille façons nouuelles,
Serroyent tellement mes esprits,
Que iamais ie n'eusse entrepris
De rompre des chaisnes si belles.
Ton œil, qui les Dieux esmouuoit,
Contraignant tout ce qui viuoit,
Sous l'amoureuse obeïssance:
Et le doux effort de ton teint
M'auoyent si viuement atteint,
Que ie tremble encor quand i'y pense.
Bref, Ingrate, i'estois tant tien,
Que ie mettois mon plus grand bien
A te peindre en ma fantaisie
Pleine de tant de raritez,
Que mesme les diuinitez
S'en esmouuoyent de ialousie.
Quantefois vne froide peur
M'a gelé le sang & le cœur?
Combien de fois mon ame atteinte
A craint que le maistre des Dieux
Encore vn coup quittast les cieux,
Touché de ton œillade sainte?
Toutesfois or' en vn moment
Ie ne sens plus tant de tourment,
Mon ame n'est plus si craintiue,
Ton poil ne me semble si beau,
Ton œil ne me sert de flambeau,
Ny ta couleur ne m'est plus viue.
Sçais-tu pourquoy? C'est pour auoir
Ainsi manqué de ton deuoir,
Engageant ta gloire estimee.
Car ton honneur qui reluisoit,

Plus que la beauté me plaisoit,
Qui n'est sans honneur que fumee.
Encor si pleine de pitié
Tu l'eusses faict par amitié,
Ie ne dirois que ce fust vice :
Mais de mespriser ses amis,
Pour vne si lasche auarice,
Ce mal ne peut estre remis.

CHANSON.

TROMPE d'attraits subtils & déguisez,
Long temps mon ame en vous fit sa demeure,
Et ne pensois voir oncq arriuer l'heure
Que nos esprits fussent moins embrasez.
Puis il vous pleut de changer sans raison,
A tous les vents tournant vostre courage,
Dont ie senti tant d'aigreurs & de rage
Que i'en rompi mes fers & ma prison.
Il est bien vray que souuent du depuis
Auec regret i'en ay eu souuenance,
Et blasphemant vostre aueugle inconstance
Sans reposer i'ay passé maintes nuicts.
Mais cest ennuy peu à peu m'a laissé,
Rien plus de vous en l'esprit ne me passe:
Et maintenant ie vous rens plus de grace
Du changement que du plaisir passé.
Car vos douceurs fort long temps m'ont deceu
Dans leurs filés ma liberté fut prise:
Et le dedain m'a remis en franchise
En m'apprenant ce qu'onc ie n'auois sceu.
Franc maintenant ie chante & vay disant
Que le dedain est vn ius salutaire,
Propre à la veüe & qui la rend plus claire,
Purgeant d'Amour le venin plus nuisant.

XXXIX.

Est-il vray qu'autrefois i'aye tant enduré
Pour des yeux que ie voy sans plaisir & sans peine?
Où sont tant d'hameçons dont elle estoit si pleine?
Qu'est deuenu ce poil crespement blon-doré?
Ie regarde esbahi son teint decoloré,
Dont l'esclat autrefois la rendoit si hautaine,
Et me moque à par-moy de ma poursuite vaine,

Remerciant

Remerciant le temps qui m'en a retiré.
Ce que de mes amis le conseil salutaire,
L'absence & les dedains en moy n'auoyent sceu faire,
Le cours du temps l'a faict de mon amour vaincueur:
Et guarissant mon ame en fin m'a rendu sage,
Car lors qu'il vous osta les roses du visage,
Lors mesme il m'arracha les espines du cueur.

XL.

De tout poinct maintenant libre ie me puis dire,
Le fer de la Raison mon cordage a trenché,
Celle par qui mon œil iamais n'estoit seiché
Ore en la contemplant m'est vn suiect pour rire.
Ce que d'elle autrefois Amour me feit escrire,
Lors que son trait de flamme au cœur m'estoit caché,
Sont tous propos d'vn homme à la gesne attaché,
Qui dit ce qui n'est point forcé par le martyre.
Le bruit de ses beautez volant par l'vniuers,
N'est qu'vn conte à plaisir, que i'ay feint en mes vers
Pour voir si ie pourroy bien chanter vne fable:
Bref ie n'y recognois vn mot de verité,
Sinon quand i'ay parlé de sa legereté,
Car lors ce n'est plus conte ains discours veritable.

XLI.

Ceste fureur d'Amour de Raison la maistresse,
Aueugle, impatiente, & qu'on ne peut cacher,
Veiller, pleurer, iurer, s'appaiser, se fascher,
Lettres, faueurs, regars ce sont tours de ieunesse:
I'en ay faict le voyage, & faut que ie confesse
Que iamais ieune cœur ne se veit mieux toucher,
Et n'eusse iamais creu qu'on me peust arracher
L'aiguillon qui dix ans m'a tourmenté sans cesse.
Mais six lustres si tost n'ont mon âge borné,
Que du chemin passé ie me suis destourné
Tout honteux que si tard i'aye esté variable:
Et dy quand de quelcune à tort ie suis repris,
„ Qu'amour à l'homme meur n'est que perte & mépris,
„ Au lieu que sa folie au ieune est profitable.

XLII.

Ceux qui liront ces vers qu'en pleurant i'ay chantez,
Non pour gloire ou plaisir, ains forcé du martyre,
Voyans par quels destroits Amour m'a sceu conduire,

Sages à mes despens fuiront ses cruautez.
Quels Esprits malheureux nuict & iour tourmentez
Souffrent vn mal si grand que le mien ne soit pire?
Il ne se peut penser, comment le veux-ie dire,
Ou peindre en du papier si grandes nouueautez?
Ie cherchois obstiné des glaçons en la flamme,
Foiblesse au diamant, constance en vne femme,
Pitie dans les Enfers, le Soleil en la nuict
I'ay ioué tout mon âge à ce vain exercice,
I'ay recueilli des pleurs, & semé du seruice,
Et de mes longs trauaux repentance est le fruict.

STANSES.

Pour le Roy le CHARLES IX.

CESSE, Amour, tes rigueurs, mets fin à ta pour-
Voy que deuāt ton vol ie retarde ma fuite (suite,
Et retourne au chemin que i'auoy delaissé:
Comme vn serf fugitif, l'œil en bas ie m'accuse,
Ie me iette à tes piés, les fers ie ne refuse.
„ Vn Dieu doit pardonner quand il est offensé.
I'auouë auoir failli: la faute est excusable,
Qu'vn Roy tel que ie suis, courageux, redoutable,
Qui sçait bien commander à vn peuple indomté,
Mais qui ne sçait que c'est de seruice & de crainte,
N'ait peu du premier coup flechir sous la contrainte,
Et se soit essayé de viure en liberté.
Moy que les cieux amis en ieunesse ont faict estre
De tant de nations le Monarque & le maistre,
Se faut-il estonner si m'estant veu domter,
Et ma libre vertu prisonniere estre mise,
Ie me sois efforcé de la mettre en franchise?
„ Tousiours le changement est fascheux à porter.
Ie confesse auoir faict d'vn rebelle courage,
Tout ce que peut vn Prince ennemi du seruage:
Le repos ocieux en trauail i'ay mué,
I'ay comblé mon esprit de soucis & d'affaires,
Et forcé pour vn temps mes regars volontaires,
Les priuant à regret des yeux qui m'ont tué.
I'ay mille iours entiers, au chaud, à la gelee,
Erré la trompe au col par mont & par valee,

Ardant, impatient, crié, couru, brossé
Mais en courant le Cerf emplumé de vistesse,
Tandis moy pauure serf d'vne belle Maistresse,
I'estoy d'Amour cruel plus rudement chassé.
Ce n'est pas sans raison qu'on te donne des ailes,
Vn carquois plein de traits, & de flammes cruelles,
Enfant victorieux, ie l'essaye au besoin :
Tu sçais lors que ie veux de toy libre me rendre,
Comme vn oiseau de proye en volant me reprendre:
Tu as les feux de pres, & les fleches de loin.
Tout ce que i'ay tenté pour le bien de mon ame
N'a serui que de gomme & de soulphre à ma flame,
Ie me suis fait nuisance en me pensant aider.
,, Sus donc rentrons au ioug. C'est estre temeraire
,, De vouloir resister quand on ne le peut faire.
,, L'homme sage obeït ne pouuant commander.
Mais ie suis tout confus quand il faut que ie pense
De quels yeux, de quel front, & de quelle asseurance
Ie me presenteray pour demander merci.
Las! que pourray-ie dire en voyant ma Deesse?
I'abaisseray la veüe & pleureray sans cesse :
Les pleurs pourroyent cauer vn rocher endurci.
La Royauté me nuist & me rend miserable,
Iamais à la grandeur Amour n'est fauorable.
Si ie n'estoy point Roy ie seroy plus contant,
Ie la verroy sans cesse, & par ma contenance.
Mes pleurs & mes soupirs elle auroit cognoissance
Que ie sens bien ma faute & qu'en suis repentant.
Digne obiet de mes yeux qui m'auez peu contraindre
Par tant d'heureux efforts, vostre honneur seroit moindre
Si i'auois obeï dés le commencement :
Deux fois vous m'auez mis en l'amoureux cordage,
Deux fois ie suis à vous: c'est l'estre dauantage,
Que si vous m'auiez pris vne fois seulement.
Il est bien mal-aise qu'vne amour vehemente
Soit tousiours en bonasse & iamais en tourmente:
Venus mere d'Amour est fille de la mer.
Comme on voit la marine & calme & courroucee,
L'amant est agité de diuerse pensee.
,, Qui dure en vn estat ne se peut dire aimer.
Estre chaud & glacé, s'asseurer en sa crainte,

Couurir mille douleurs d'vne allegresse feinte,
Renoüer son lien apres l'auoir desfaict,
Monstrer de n'aimer point lors qu'on est tout en flame,
Vouloir en mesme temps bien & mal à sa Dame,
Ce sont les signes vrais d'vn amoureux parfaict.

De ces diuersitez l'Amour est agitee,
Et par le desplaisir sa ioye est augmentee,
S'enrichist de sa perte, & renaist en mourant:
Les ennuis, les rigueurs, & toute autre amertume
D'absence & de courroux font que son feu s'allume,
Qui foible s'esteindroit en repos demeurant.

Expert i'en puis parler, mon ardeur retenuë
Au lieu de s'amortir plus chaude est deuenuë,
Et de ma resistance a pris accroissement.
Comme on voit vn ruisseau de paisible nature
S'accroistre & faire bruit trouuant vne closture,
Et n'estant empesché couler tout doucement.

O ma seule Deesse, ô belle Callirее,
Comme dans vostre temple en mon cœur adoree,
Helas! i'ay trop souffert esloigné de vos yeux.
Voyez ma repentance & m'ostez hors de peine.
„ Faillir aucunesfois est vne chose humaine,
„ Pardonner & sauuer c'est l'office des Dieux.

COMPLAINTE.

Vers masculins.

QVI fera de mes yeux vne mer ondoyer,
A fin qu'à ce depart ie m'y puisse noyer?
Et quel dueil assez prompt me fera trepasser,
O France, entre tes bras auant que te laisser?
Quel Dieu plein de pitié me faut-il reclamer,
Qui me vienne en rocher maintenant transformer,
Non pour estre sans ame & pour rien ne sentir,
Mais plustost pour iamais de ce lieu ne partir?
Penser trop inhumains, douleurs qui me troublez,
Desespoirs violans en mon ame assemblez,
Trauaux, soucis, regrets, ie vous inuoque tous,
Ne voulant plus auoir d'autre suite que vous.
Tout plaisir desormais loing de moy soit chassé,
Et s'il me reste rien du bien que i'ay passé,
Que s'en soit seulement l'eternel souuenir,

Pour

Pour tousiours ma douleur plus viue entretenir.
O France, où i'ay receu tant d'honneurs meritez,
Tant planté de lauriers, tant d'ennemis domtez,
Ie te voy, me perdant, toute en pleurs te bagner:
Ie veux donc de mes pleurs les tiens accompagner.
Comme vn cruel Lyon par les bois trauersant
A la Biche trop foible vn fan va rauissant:
Le destin que les Dieux ne sçauroyent empescher
Me vient d'entre tes bras tout de mesme arracher.
Mais bien qu'vn tel ennuy presse assez ma vertu
Si ne m'eust-il iamais de tout poinct abatu:
Et la douleur des miens, qu'ore il me faut quitter,
Pouuoit bien m'affoiblir non pas me surmonter.
Ainsi qu'vn haut Sapin par les vens menacé,
Bien qu'il soit esbranlé n'est pourtant renuersé:
Mais quand le fer cruel vient son pié destrancher,
Malgré sa resistance est contraint de broncher.
Mon cœur creu par la peine en ce poinct resistant,
Aux plus rudes efforts estoit tousiours constant:
Et quand quelque douleur me pensoit esmouuoir,
Tousiours pour l'empescher i'opposois mon deuoir.
Mais si grand desespoir ma raison va forçant
Que pour y resister ie me trouue impuissant,
Et me laisse aux ennuis par contrainte emporter,
N'ayant rien que les pleurs pour me reconforter.
Amour l'aueugle enfant, m'auoit ouuert les yeux,
Pour me faire cognoistre vn chef d'œuure des cieux:
Mais si tost que mon cœur s'est mis à l'adorer,
Le malheur me le cache & m'en fait separer.
Tout ce que pour mon bien i'auois voulu choisir,
L'espoir de mes trauaux, la fin de mon desir,
Par vn cruel orage, helas se va perdant,
Et dés le poinct du iour ie voy mon Occident!
Que deuiendra mon cœur esloigné de son bien?
Que ferez-vous mes Yeux? vous ne verrez plus rien,
Vostre soleil s'en va, fermez-vous desormais!
Ceste absence aussi bien vous aueugle à iamais.
Pourquoy, maudit Amour, l'as tu voulu grauer
Si belle en mon esprit pour soudain m'en priuer?
Puis que ie ne pouuois long temps la regarder,
Tu deuois par pitié comme toy me bander.

D'auoir veu sa beauté tout mon mal est venu,
Mais ie me plains d'Amour, & ie luy suis tenu:
L'heur de voir vne fois tant de perfections
Ne se peut acheter d'assez de passions.
Comme vn nouueau Printemps sa ieunesse florist,
Sa grace au mesme poinct nous blesse & nous guarist:
Et tant d'astres au ciel la nuict ne sont plantez,
Qu'on voit luire en son front d'admirables beautez,
Amour par ses beaux yeux son empire maintient,
Il y donne ses loix, s'y retire & s'y tient,
Et luy mesme d'Amour s'est si bien affolé,
Que pour plus n'en partir son plumage a brulé
Delà ce grand vainqueur tirant visiblement
Ne blesse que les Dieux & les Rois seulement,
Comme digne conqueste, & ne veut employer
Les beaux traits de ses yeux pour vn moindre loyer.
Comme de l'Ocean tous fleuues ont leurs cours,
Puis y vont retournant apres diuers destours:
Ainsi de sa beauté toute beauté prouient,
Et commençant par elle en elle elle reuient.
Ou comme le Soleil honneur du Firmament,
Va de ses clairs rayons toute chose allumant,
A toutes les beautez son œil sert de flambeau,
Et quand il ne luit point rien n'apparoist de beau.
Ceux qu'vn si cher thresor a rendu desireux,
Ne font plus cas de rien, tout est trop bas pour eux.
Leur esprit seulement vers le ciel est porté,
Et leur ciel n'est ailleurs qu'auec sa deité.
Comment donc malheureux enduré-ie en viuant
Que d'vn tel paradis le ciel m'aille priuant?
Et pour vne grandeur qu'on me vient presenter
Puis-ie helas! de ses yeux à iamais m'absenter?
Miserable grandeur, source de tous malheurs,
La butte des soucis, du soing & des douleurs,
Helas pourquoy si fort t'allons nous adorant,
Pour vn songe d'honneur nos esprits martyrant?
L'honneur tant desiré n'est qu'vne vision,
Qui troublant nos esprits par son illusion
Fait quitter l'heur present pour follement chercher
Vne ombre qu'on ne peut voir, sentir ny toucher.
Quel royaume assez grand, quel ports, quelles citez

Pourront plaire à mes sens de douleurs transportez?
I'aimerois beaucoup mieux moins de cõmandement.
„ Que sert l'authorité qui n'ha contentement?
Comme vn que le Soleil sans lumiere a laissé
Dans vn bocage espais de buissons herissé,
Le chemin qu'il tenoit ne sçauroit plus choisir,
Et ce qui luy plaisoit luy cause desplaisir.
Ainsi ne voyant plus l'œil du mien adoré,
Ie seray miserable à toute heure esgaré:
Et ce qui plus contente vn esprit curieux,
Loin de vous, mon soleil, sera triste à mes yeux.
Prenant congé de vous, ie le veux prendre aussi
De tant de beaux pensers conseruez iusqu'ici:
Ie veux de tous plaisirs pour iamais me bannir
Et le seul desespoir auec moy retenir.
Adieu traits & regards si doux & rigoureux,
Adieu seul paradis des esprits amoureux,
Adieu diuins propos dont le Ciel m'est ialous
Las faut-il pour iamais prendre congé de vous!
Adieu rares beautez dont mon cœur est blessé.
Mais que pensé-ie faire, ô moy pauure insensé?
Pourquoy vous dy-ie adieu pour cest esloignement,
Puis qu'helas! ie ne pars que de moy seulement?
Ie ne pars que de moy, puis qu'il me faut laisser
En vos yeux mon esprit, mon cœur & mon penser,
Et que ie n'ay plus rien qui me rende animé
Que l'ardant feu d'Amour dont ie suis consommé.

STANSES.

AH Dieu! faut-il partir? est-ce donc l'ordõnance
Du Ciel trop rigoureux, maistre de ma puissance,
Que ie doiue esprouuer vn si cruel malheur?
Comment pourray-ie viure esloigné de mon ame?
Non non si ie ne meurs en vous laissant ma Dame,
Iamais fidelle amant ne mourut de douleur.
Ie mourray, i'en suis seur: & mon ame esgaree
Par ce cruel depart de son corps separee,
Me laissera tout froid, palle, & sans mouuement:
Et si ie dure apres, ce ne sera pas vie,
Plustost Amour au lieu de mon ame rauie
Animera mon corps de son feu vehement.
Abusé que ie suis! mais que pensé-ie faire?

Ie pars

I'epars pour captiuer vne ville aduersaire,
Moy qu'Amour tient au ioug sans relasche arresté,
Si ie suis prisonnier doy-ie esperer la prendre ?
Ie vay pour assaillir, & ne me puis defendre
Seulement d'vn enfant dont ie suis surmonté.
Que me sert le renom d'auoir dés mon enfance
Acquis par mes trauaux le repos de la France,
Et l'effort des mutins inutile rendu,
S'il faut que pour son bien à mon mal ie consente,
Et que de vos beaux yeux si souuent ie m'absente?
Repos de mon païs tu m'es trop cher vendu !
I'aimerois beaucoup mieux que le ciel m'eust fait naistre
Sans nom, & sans honneur, pourueu que ie puisse estre
Tousiours aupres de vous doucement langoureux,
Baiser vos blonds cheueux & vostre beau visage,
Et n'auoir autre loy que vostre doux langage :
I'aurois assez d'honneur si i'estois tant heureux.
Que le monde estonné vante ma renommee,
Qu'elle soit par le Ciel comme vne astre allumee,
Que sur mon ieune front cent lauriers soyent plantez,
Que i'eleue vn trophee à iamais perdurable:
,, L'hõneur est moins que riẽ quãd l'hõme est miserable.
,, Mon heur & mon honneur gist tout en vos beautez.
Ceux des siecles passez amoureux de la gloire,
Auec arcs triomphaux consacroyent leur victoire,
Ou la faisoyent durer par les doctes escrits :
Et moy vaincu de vous, rien plus ie ne demande
Si non qu'à vostre honneur ma desfaicte s'entende,
Et qu'on sçache comment de vos yeux ie fu pris.
O beaux Yeux mes vainqueurs, doux flambeaux de ma
Vostre belle clairté s'en va m'estre rauie ? (vie,
Ie vous laisse, ô beaux Yeux, contraint de m'auancer:
Mais ie suis transporté de ma fureur extréme,
Ie ne vous laisse point, ie me laisse moymesme.
Laissant l'ame & le cœur n'est-ce pas me laisser ?
Ie n'emporte de moy qu'vne charge mortelle,
Pleine de passions & d'angoisse cruelle,
Que ie n'espere pas supporter longuement :
Mais quand mon corps mourra, ma foy resteray viue,
Car l'esprit par la mort de l'amour ne se priue :
Celuy n'aime pas bien qui le croit autrement.

COM-

COMPLAINTE.

DE pleurs en pleurs, de complainte en complainte
Ie passe, helas ! mes languissantes nuits,
Sans m'alleger d'vn seul de ces ennuis,
Dont loin de vous ma vie est si contrainte.

Douce maistresse, ardeur de mon courage,
Mon cher desir, ma peine & mon tourment,
Que mon destin, las ! trop soudainement
Par vostre absence a changé de visage.

O temps heureux, quand le Ciel fauorable
Me faisoit voir vos diuines beautez!
O doux propos, ô biens si peu goustez,
Vn si grand heur n'a guerre esté durable!

Comme la rose à l'espine est prochaine,
,, Comme le iour par la nuict est raui,
,, Comme l'espoir de la peur est suiui,
,, L'humain repos est voisin de la peine.

Le Dieu volant qui pour moy n'a point d'ailles,
Tant de faueurs m'auoit faict receuoir,
Non pour mon bien, mais pour me faire voir
Qu'il garde aux grands les douleurs plus cruelles.

Que i'auois d'heur viuant en sa presence!
Que i'ay d'ennuy m'en trouuant esgaré !
Lequel des deux est plus demesuré,
Le bien de voir, ou le mal de l'absence ?

Ie n'en sçay rien: le dueil qui me commande
De iugement trop fort me va priuant :
Mais ie sçay bien, & sens en l'esprouuant,
Qu'il ne peut estre vne angoisse plus grande.

Helas ! pourquoy le mal qu'Amour me donne
Ne finist-il comme a faict mon plaisir ?
Que ne s'esteint mon violant desir,
Lors que l'espoir de tout poinct m'abandonne ?

Ie m'esbahi qu'estant loin de Marie,
Mon feu cruel ne cesse aucunement :
Si toute flamme a besoin d'aliment,
Et si la mienne en ses yeux fut nourrie.

Ie m'esbahi comme ie puis tant viure
Sans mon esprit dont ie suis separé :
Ie m'esbahi comme i'ay tant duré
En ces tourmens qu'vne absence me liure.

Ie n'ay penser qui n'outrage mon ame,
Ie ne voy rien qui ne soit desplaisant,
Le bien perdu me va tyrannisant,
Le souuenir de cent pointes m'entame.
Fier Souuenir, importune Memoire,
Pour mon repos vueillez vn peu cesser,
Ne faites plus passer & repasser
Par mon esprit les beaux iours de sa gloire.
O douces nuicts, ô gracieuses veilles
De cent plaisirs ma vie entretenant!
O iours si courts, las si longs maintenant!
O chauds regârs! ô beautez nompareilles!
Si pour iamais vne terre incogneüe
Me doit cacher ses thresors precieux,
De grace, Amour, aueugle moy les yeux,
Pour autre obiet ie n'aime pas ma veüe.
Ah pauure moy! pendant que ie souspire,
Toute esperance en mes larmes noyant,
Quelqu'vn, peut estre, à son gré la voyant,
Feint l'amoureux, & plaint vn faux martyre.
Quiconque sois, mets fin à ta poursuite,
Et recognois que c'est trop presumer:
Il n'appartient qu'à moy seul de l'aimer.
Toute autre amour pour elle est trop petite.
Et vous Deesse, heureux feu de ma vie,
S'il est ainsi que vostre grand beauté
N'ait rien d'egal que ma fidelité,
Ne permettez d'vn autre estre seruie.

STANSES.

AMOVR guide ma plume, & me donne l'addresse
Pour dignement louer vne ieune deesse,
Qui prend les deïtez aux filés de ses yeux,
Qui rend les plus hautains sous son obeïssance,
Et qui ouure ici bas par sa douce presence
Ce qui est de plus rare au cabinet des cieux.
Angelique beauté, ie sacre à la memoire
Ces vers leger-vollans courriers de vostre gloire,
Qui n'atteindront iamais au ciel de vostre honneur:
Pour aspirer si haut ma force est trop petite,
Ie sçay mon impuissance & vostre heureux merite,
Et sçay qu'il vous faudroit vn plus diuin sonneur.

Que le luisant Soleil, quand il fait sa carriere,
S'arreste à regarder & deuant & derriere,
En la terre & au ciel d'vn & d'autre costé,
Il dira qu'il ne voit tant de beautez ensemble,
Que tout le plus parfaict en vous seule s'assemble,
Et mesme que vos yeux font honte à sa clairté.

Celuy qui delibere, & qui, ferme s'obstine,
De ne loger iamais l'Amour en sa poitrine,
Qu'il s'arreste à vous voir seulement vne fois,
Puis qu'il s'enfuye apres s'il en a la puissance,
Faisant comme deuant à l'Amour resistance,
Et ne recognoissant son empire & ses loix.

Vous auez pour compagne vne Grace amiable,
La Chasteté vous suit doucement venerable,
Qui empesche qu'Amour ne vous fait soupirer.
La Vertu, la Douceur, l'Honneur, la Courtoisie,
Toutes ont dedans vous leur demeure choisie,
Et vous font ici bas des humains adorer.

Qui voit vos yeux diuins heureusement reluire,
Il peut dire qu'il voit, quand le iour se retire,
La Lune qui se monstre en vn temps obscurci,
Ou qu'il voit du Soleil la lumiere enflammee,
Quand il veut commencer sa course accoustumee,
Et que l'eau de la mer le rend plus esclairci.

Le printemps gracieux, mignon de la Nature,
Ne nous estale point tant de riche peinture,
Tant de roses, d'œillets, & de lis blanchissans,
Comme vos doux regards font naistre de fleurettes,
D'agreables desirs, de douces amourettes,
Et de hautains pensers qui nous font languissans.

Telle qu'on voit Diane auec sa chaste suitte,
Quand aux Cerfs plus legers elle donne la fuitte,
Ayant l'arc dans le poing & la trousse au costé :
Bien qu'elle ait à l'entour mille & mille pucelles,
Elle apparoist tousiours sur toutes les plus belles,
Et leurs perfections font lustre à sa beauté.

Tout ainsi lon vous voit à la Court apparoistre,
Et parmi les beautez vostre beauté s'accroistre,
Et rien qu'on puisse voir ne vous peut egaler:
Vos propos gracieux domtent le plus sauuage,
Et vostre poil doré c'est le plaisant fueillage

Où les petits Amours apprennent à voler.
Les hauts monts de Sauoye où vous prinstes naissance,
De vos fieres beautez donnent bien cognoissance:
Ils sont tousiours remplis de neige & de froideur,
Et vous auez vn teint qui la neige surpasse:
Mais helas! vostre cœur est tout serré de glace,
Et si de vostre froid vous causez vne ardeur.
Quand i'admire, estonné, tant de graces parfaittes
Dont vous rendez si bien les volontez sugettes,
I'estime Amour heureux d'auoir les yeux bandez:
Car s'il auoit la veüe, il ne se pourroit faire
Que de tant de beautez libre il se peust distraire,
Et se prendroit luymesme aux laqs que vous tendez.
Mais ie m'abuse trop: car voulant entreprendre
De pouuoir par mes vers vos vertus faire entendre,
I'entreprens de compter les estoiles des Cieux,
Les fueilles que l'Hiuer fait tomber du bocage,
Et les flots de la mer au temps d'vn grand orage,
Quand les vents se font guerre & sont plus furieux.

PLAINTE.

MA Foy mal reconnue, Amour & la Fortune,
Font que le Ciel cruel de regrets i'importune:
Ma Foy me rend trop ferme aux assauts du mal-heur,
Et ne me veut souffrir d'alleger ma douleur,
Encor que iustement ie le peusse bien faire,
Puis qu'à mon plus grand bien elle est toute contraire.
Amour d'autre costé sans esgard à ma Foy,
Foule aux pieds ma franchise & triomphe de moy,
Laissant viue en mon ame vne immortelle braise:
Et ma Foy toutefois ne veut que ie l'appaise,
Ains que plustost ie meure, & qu'en ceste verdeur
Mon cœur serue d'ostie à l'amoureuse ardeur,
Et la Fortune encor, sans raison mutinee,
Rend, las! plus que ces deux ma vie infortunee:
Car c'est par sa rigueur que ie me voy priuer
Des fleurs de mon printemps par vn fascheux hiuer:
Las c'est par sa rigueur que ie languy captiue,
Et me voy ieune & belle enterrer toute viue.
O Cieux fiers & cruels, ay-ie donc merité
Durant mes plus-beaux iours telle captiuité?
Que n'auez-vous plustost, si i'auoy faict offense,

Mis en poudre mon corps pour plus douce vengence ?
Helas que i'eusse eu d'heur, si le cruel flambeau
Qui bruloit à ma nopce eust orné mon tombeau,
Finissant tant de morts dont il faut que ie meure !
Toutefois en souffrant cest espoir me demeure,
Que la mort que i'attens, m'ouurira quelque iour
Les prisons de la Foy, de Fortune & d'Amour.

XLIII.

Quoy que face le Ciel ie feray tousiours telle,
On perd temps d'essayer à forcer mon vouloir:
Tous les assauts des vents contre vn roc n'ont pouuoir
Ma foy c'est vn rocher qui iamais ne chancelle.
I'ay iuré sainctement d'estre tousiours fidelle
Sous l'empire d'Amour : ie luy veux faire voir
Que ie puis pour ma foy mille morts receuoir.
Car mourir pour sa foy c'est vne chose belle,
Les faueurs, la grandeur, les biens, l'esloignement,
La rigueur des parens, leur courroux vehement
De ce ferme vouloir ne me peuuent distraire.
L'or s'affine au fourneau: ma foy fait tout ainsi,
Elle s'affine au feu d'ennuis & de souci,
Et paroist aux malheurs plus constante & plus claire.

CHANSON.

LAs que nous sommes miserables,
D'estre serues dessous les loix
Des hommes legers & muables
Plus que le fueillage des bois !
Les pensers des hommes resemblent
A l'air, aux vents, & aux saisons,
Et aux girouettes qui tremblent
Au gré du vent sur les maisons.
Leur amour est ferme & constante
Comme la mer grosse de flots,
Qui bruit, qui court, qui se tourmente,
Et iamais n'arreste en repos.
Ce n'est que vent que de leur teste,
De vent est leur entendement:
Les vents encore & la tempeste
Ne vont point si legerement.
Ces soupirs qu'ils sortent sans peine
De leur estomach si souuent,

N'est-ce

N'est-ce vne preuue assez certaine,
Qu'au dedans ils n'ont que du vent!
Qui se fie en chose si vaine,
Il seme sans espoir de fruict:
Il veut bastir dessus l'arene,
Ou sur la glace d'vne nuict.
Ils font des Dieux en leur pensee,
Qui comme eux ont l'esprit leger,
Se riant de la foy faulsee,
Et de voir bien souuent changer.
Ceux qui peuuent mieux faire accroire,
Et sont menteurs plus asseurez,
Entr'eux sont eleuez en gloire,
Et sont comme Dieux adorez.
Car ils prennent pour grand' louange,
Quand on les estime inconstans:
Et disent que le temps se change,
Et que le sage suit le temps.
Mais las! qui ne seroit esprise,
Quand on ne sçait leurs fictions,
Lors qu'auec si grande feintise,
Ils soupirent leurs passions?
De leur cœur sort vne fournaise,
Leurs yeux sont deux ruisseaux coulans,
Ce n'est que feu, ce n'est que braise,
Mesme leurs propos sont bruslans.
Mais cest ardant feu qui les tue,
Et rend leur esprit consommé,
C'est vn feu de paille menue,
Aussi tost esteint qu'allumé:
Et les torrens qu'on voit descendre,
Pour nostre douceur esmouuoir,
Ce sont des appas à surprendre,
Celles qu'ils veulent deceuoir.
Ainsi l'oiseleur au bocage,
Prend les oiseaux par ses chansons:
Et le pescheur sur le riuage,
Tend ses filés pour les poissons.
Sommes nous-donc pas miserables
D'estre serues dessous les loix
Des hommes legers & muables
Plus que le fueillage des bois?

Plus

STANSES DV MARIAGE.

I.

De toutes les fureurs dont nous ſommes preſſez,
De tout ce que les cieux ardemment courroucez
Peuuent darder ſur nous de tonnerre & d'orage,
D'angoiſſeuſes langueurs, de meurtre enſanglanté,
De ſoucis, de trauaux, de faim, de pauureté,
Rien n'approche en rigueur la loy de Mariage.

II.

Dure & ſauuage loy nos plaiſirs meurtriſſant,
Qui, fertile, a produit vn Hydre renaiſſant
De meſptis, de chagrin, de rancune & d'enuie:
Du repos des humains l'inhumaine poiſon,
Des corps & des eſprits la cruelle priſon,
La ſource des malheurs, le fiel de noſtre vie.

III.

On dit que Iupiter ayant pour ſon peché
Sur le dos d'vn rocher Promethee attaché,
Qui ſeruoit de paſture à l'Aigle inſatiable,
Ne ſe contenta pas de tant de cruauté:
Mais voulut pour monſtrer qu'il eſtoit deſpité,
Rendre le genre humain de tout poinct miſerable.

IIII.

Il enuoya la Femme aux mortels ici bas,
Ayant dedans ſes yeux mille amoureux appas,
Et portant en la main vne bouëtte feconde
Des ſemences du Mal, les Procés, le Diſcord,
Le Souci, la Douleur, la Vieilleſſe, & la Mort:
Bref, pour douaire elle auoit tout le malheur du monde.

V.

Venus deſſus ſon front mille beautez ſema,
Pithon d'autant d'attraits ſa parolle anima,
Vulcan forgea ſon cœur, Mars luy donna l'audace:
Bref, le Ciel rigoureux ſi bien la deſguiſa,
Que l'homme épris de flamme auſſi toſt l'eſpouſa,
Plongeant en ſon malheur toute l'humaine race.

VI.

De là le Mariage eut ſon commencement,
Tyran iniurieux, plein de commandement,
Que la liberté fuit comme ſon aduerſaire:

Plaiſant

Plaisant à l'abordee : à l'œil, doux & riant :
Mais qui sous beau-semblant, traistre, nous va liant
D'vn lien que la Mort seulement peut desfaire.

VII.

Il tient dessous ses pies le Repos abbatu,
De cordage & de fers son corps est reuestu:
Le Soing est à costé, le Trauail le regarde,
La peur, la Ialousie, & le mal incognu.
(Mal par opinion) qui rend l'homme cornu :
Puis vient le repentir chef de l'arriere-garde.

VIII.

Le Dueil, & les Courroux apres le vont suiuant :
Amour fuit, le voyant, leger comme le vent,
Bien que le nom d'Amour masque sa tyrannie.
Car ce puissant vainqueur & des Dieux & des Rois,
(Magistrat souuerain) n'est point suget aux loix,
Et de toute sa Court la contrainte est bannie.

IX.

Helas! grand Iupiter, si l'homme auoit erré
Tu le deuois punir d'vn mal plus moderé
Et plustost l'assommer d'vn esclat de tonnerre
Que le faire languir durement enchaisné,
Hoste de mille ennuis, au dueil abandonné,
Trauaillant son esprit d'vne immortelle guerre.

X.

On parle des Enfers où les maux sont punis,
Vn cruel magazin de tourmens infinis,
Du chien tousiours beant, des Sœurs pleines de rage,
Des douleurs de Titye & des autres Esprits :
Mais ie ne puis penser que ce soit rien au pris,
Ne qu'il y ait Enfer si grand que Mariage.

XI.

Languir toute sa vie en obscure prison,
Passer mille trauaux, nourrir en sa maison
Vne femme bien laide, & coucher aupres d'elle:
En auoir vne belle, & en estre ialoux,
Craindre tout, l'espier, se gesner de courroux,
Y a-til quelque peine en Enfer plus cruelle ?

XII.

Ie tay tant de regrets, de soucis & d'ennuis,
Tant de iours ennuyeux, tant de fascheuses nuicts,

Tant de

Tant de rapports ſemez, tant de plaintes ameres:
Qui les penſe nombrer, aura pluſtoſt conté
Les fleurettes de May, les moiſſons de l'Eſté,
Et des plaines du Ciel les flambeaux ordinaires.

XIII.

Hé donc parmi ces maux que n'auons-nous des yeux,
Pour cognoiſtre en autruy la vengence des Dieux,
Euitant ſagement noſtre perte aſſeuree?
Mais au fort du peril nous nous allons ruer,
Nous forgeons (malheureux!) le fer pour nous tuer,
Et beuuons la poiſon par nos mains preparee.

XIIII.

Si d'vn ſommeil de fer nos yeux n'eſtoyent preſſez,
La Nopce ſeulement nous apprendroit aſſez
Quel heur & quel repos ſon lien nous appreſte:
Le ſon des tabourins, les flambeaux allumez,
L'appareil, la rumeur, les bruits accouſtumez
N'eſt-ce vn preſage ſeur de prochaine tempeſte?

XV.

Eſcoutez ma parole, ô Mortels eſgarez,
Qui dans la ſeruitude aueuglement courez,
Et voyez quelle femme aumoins vous deuez prendre:
Si vous l'eſpouſez riche, il ſe faut preparer
De ſeruir, de ſouffrir, de n'oſer murmurer,
Aueugle en tous ſes faits, & ſourd pour ne l'entendre.

XVI.

Dedaigneuſe & ſuperbe elle croit tout ſçauoir,
Son mari n'eſt qu'vn ſot, trop heureux de l'auoir:
En ce qu'il entreprend elle eſt touſiours contraire,
Ses propos ſont cuiſans, hautains & rigoureux:
Le forçat miſerable eſt beaucoup plus heureux
A la rame & aux fers d'vn outrageux Corſaire.

XVII.

Si vous la prenez pauure, auec la pauureté
Vous eſpouſez auſſi mainte incommodité:
La charge des enfans, la peine & l'infortune,
Le meſpris d'vn chacun vous fait baiſſer les yeux,
Le ſoing rend vos eſprits chagrins & ſoucieux.
„ Auec la pauureté toute choſe importune.

XVIII.

Si vous l'eſpouſez belle, aſſeurez-vous auſſi

De n'estre iamais franc de crainte & de souci :
L'œil de vostre voisin comme vous la regarde,
Vn chacun la desire: & vouloir l'empescher,
C'est esgaller Sisyphe & monter son rocher.
„ Vne beauté parfaicte est de mauuaise garde.

XIX.

Si vous la prenez laide, adieu toute amitié :
L'esprit tenant du corps est plein de mauuaistié.
Vous aurez la maison pour prison tenebreuse,
Le Soleil desormais à vos yeux ne luira :
Bref, on peut bien penser s'elle vous desplaira,
Puis qu'vne femme belle en trois iours est fascheuse.

XX.

Celuy n'auoit iamais les Nopces esprouué,
Qui dit qu'aucun secours contre Amour n'est trouué,
Depuis qu'en nos esprits il a faict sa racine.
Car quand quelque beauté vient nos cœurs embraser,
La voulons-nous haïr? Il la faut espouser.
Qui veut guarir d'Amour, c'en est la medecine.

XXI.

Mille fois Iupiter d'Amour tout esgaré
Pour les yeux de sa sœur a plaint & soupiré :
Toutesfois il la hait dés qu'il l'a espousee,
Et luy desplaist si fort, que pour s'en estranger
En beste & en oiseau ne feint de se changer,
Ne trouuant rien fascheux pour la rendre abusee.

XXII.

C'est vn estrange cas, que le palais des Dieux
Ne s'est peu garantir des debats furieux
Naissans du Mariage, autheur de toutes plaintes
Et que ce Iupiter que tout l'vniuers craint,
Aguetté de Iunon cent fois s'est veu contraint
De couurir sa grandeur sous mille estranges feintes.

XXIII.

La Nopce est vn fardeau si fascheux à porter,
Qu'elle fait à vn Dieu son empire quitter.
Elle luy rend le ciel vn enfer de tristesse,
Et trouue en ses liens tant d infelicité,
Qu'il aime mieux seruir en terre vne beauté,
Que iouir dans le ciel d'vne espouse Deesse.

XXIIII.

XXIIII.

A l'exemple de luy qui doit eſtre ſuiui,
Tout homme qui ſe trouue en ſes laqs aſſerui,
Doit par mille plaiſirs alleger ſon martyre,
Aimer en tous endroits ſans eſclauer ſon cœur,
Et chaſſer loin de luy toute ialouſe peur :
Plus vn homme eſt ialoux, plus ſa femme on deſire.

XXV.

O ſupplice infernal en la terre tranſmis
Pour geſner les humains, geſne mes ennemis,
Qu'ils ſoyent chargez de fers, de tourmens & de flamme:
Mais fuy de ma maiſon, n'approche point de moy,
Ie hay plus que la mort ta rigoureuſe loy,
Aimant mieux eſpouſer vn tombeau qu'vne femme.

ADIEV A LA POLONGNE.

ADIEV Polongne, adieu plaines deſertes,
Touſiours de neige ou de glace couuertes,
Adieu païs d'vn eternel adieu :
Ton air, tes mœurs m'ont ſi fort ſceu deplaire,
Qu'il faudra bien que tout me ſoit contraire,
Si iamais plus ie retourne en ce lieu.
Adieu maiſons d'admirable ſtructure,
Poiſles adieu, qui dans voſtre cloſture,
Mille animaux peſle-meſle entaſſez,
Filles, garçons, veaux & bœufs tout enſemble:
Vn tel meſnage à l'âge d'or reſſemble,
Tant regretté par les ſiecles paſſez.
Quoy qu'on me diſt de vos mœurs inciuiles,
De vos habits, de vos mechantes villes,
De vos eſprits pleins de legereté,
Sarmates fiers, ie n'en voulois rien croire,
Ny ne penſois que vous peuſſiez tant boire :
L'euſſe-ie creu ſans y auoir eſté ?
Barbare peuple, arrogant & volage,
Vanteur, cauſeur, n'ayant rien que langage:
Qui iour & nuict dans vn poiſle enfermé
Pour tout plaiſir ſe ioüe auec vn verre,
Ronfle à la table, ou s'endort ſur la terre,
Puis comme vn Mars veut eſtre renommé.
Ce ne ſont pas vos grand's lances creuſees,

Vos peaux de loup, vos armes déguisées
Où maint plumage & mainte aile s'estend,
Vos bras charnus ny vos traits redoutables,
Lourds Polonnois, qui vous sont indomtables :
La pauureté seulement vous defend.
Si vostre terre estoit mieux cultiuee,
Que l'air fust doux, qu'elle fust abbreuuee
De clairs ruisseaux, riche en bonnes citez,
En marchandise, en profondes riuieres,
Qu'elle eust des vins, des ports, & des minieres,
Vous ne seriez si long temps indomtez.
Les Othomans, dont l'ame est si hardie,
Aiment mieux Cypre, ou la belle Candie,
Que vos deserts presque tousiours glacez :
Et l'Alemand qui les guerres demande,
Vous dédaignant, court la terre Flamande,
Où ses labeurs sont mieux recompensez.
Neuf mois entiers pour complaire à mon maistre,
Le grand HENRY, que le Ciel a faict naistre
Comme vn bel astre aux humains flamboyant,
Pour ce desert i'ay la France laissee,
Y consumant ma pauure ame blessee
Sans nul confort sinon qu'en le voyant.
Face le Ciel que ce valeureux Prince
Soit bien tost Roy de quelque autre prouince,
Riche de gens, de citez, & d'auoir :
Que quelque iour à l'empire il paruienne,
Et que iamais ici ie ne reuienne,
Bien que mon cœur soit bruslant de le voir.

A ma Damoiselle de CHASTEAVNEVF.

IE ne veux desormais m'enquerir d'auantage
Que tu peux auoir faict, larron malicieux,
De tant de ieunes cœurs surpris en tant de lieux,
Laissant mesmes au Ciel marque de ton outrage.
Tu nous les rauissois pour bastir cest ouurage,
Ce royal CHASTEAVNEVF, ton palais glorieux,
Où tu vas reposer las d'outrager les Dieux,
Y retirant tes feux, tes traits, & ton cordage.
Deuant

Deuant ce CHASTEAVNEVF pour embellir le front,
Tu pens les plus beaux cœurs, cõme les Chasseurs font
Des grands cerfs & sangliers qu'à force ils peuuēt prẽ-
Le mien s'y fust peu voir au plus haut lieu planté: (dre.
Mais pource que sans crainte il t'auoit resisté,
O cruel, par despit tu l'as reduit en cendre.

Sur son pourtraict à I. DE-COVR, *peintre du Roy.*

TV t'abuses, DE-COVR, pensant representer
Du CHASTEAVNEVF d'Amour la Deesse immortelle :
Le Ciel peintre sçauant l'a pourtraitte si belle,
Que son diuin tableau ne se peut imiter.
Comment sans t'esblouir pourras-tu supporter
De ses yeux flamboyans la planete iumelle?
Quelle couleur peindra sa couleur naturelle,
Et les graces qu'on voit sur son front volleter?
Quel or egalera l'or de sa blonde tresse?
Quels traits imiteront ceste douce rudesse,
Ce port, ce teint, ce ris, ces attraits gracieux?
Laisse au grand Dieu d'Amour ce labeur temeraire,
Qui d'vn trait pour pinceau la sçaura mieux pourtraire
Non dessus de la toile, ains dans le cœur des Dieux.

Pour vn Miroir.

CE Miroir bien-heureux, à qui ie porte enuie,
Pour le bien d'estre à vous qui luy doit aduenir,
Vous fera le voyant quelquefois souuenir
D'vne à qui vostre amour sert d'esprit & de vie:
Et croyez que le temps, la fortune & l'enuie,
Ou quelque autre accident qui me puisse aduenir,
Mon cœur de vostre cœur ne sçauroit desunir,
Vos celestes vertus m'ont trop bien asseruie.
Voyant en ce miroir vos yeux que i'aime tant,
Pensez comme du ciel ie m'iray lamentant
Loing de ces chauds regars & de ce beau visage.
Mais à tort toutesfois ie me plaindroy des cieux:
Car bien que mon destin m'esgare en diuers lieux,
Tout par tout dans le cœur ie porte vostre image.

Pour des pendans d'oreille, de teste de Mort.

IE vous donne vne mort, present mal conuenable
A la viue clairté de vos yeux amoureux:
Mais que pourroit donner vn esprit malheureux
Qui ne soit desplaisant, funeste & larmoyable?
Vn qui fuit tout espoir d'estat plus fauorable,
Qui trouue aigre la ioye, & le pleur doucereux,
A qui la clairté fasche, & qui n'est desireux
Que de voir comme luy tout amant miserable.
S'il faut offrir au ciel ce qu'on aime plus fort,
Son cœur desesperé n'aime rien que la mort,
Dont l'image effroyable en sa face est depeinte.
Donc, ô beauté du ciel, ne vous offensez pas
Si souffrant loin de vouz tant de viuans trespas,
A sa mort veritable il offre vne mort feinte.

Pour mettre deuant vn Petraque.

LE labeur glorieux d'vn esprit admirable
Triomphe heureusement de la posterité,
Comme ce Florentin qui a si bien chanté
Que les siecles d'apres n'ont trouué son semblable.
La beauté n'est ainsi: car elle est perissable.
Mais Laure auec ses vers vn trophee a planté,
Qui fait que lon reuere à iamais sa beauté,
Et qui rend son laurier verdissant & durable.
Celle qui dans ses yeux tient mon contentement,
La passant en beauté, luy cede seulement
En ce qu'vn moindre esprit la veut rẽdre immortelle:
Mais i'ay plus d'amitié s'il fust mieux escriuant.
Car sa Laure mourut, & il resta viuant:
Si ma Dame mouroit, ie mourrois auec elle.

Sur les vers d'vne Dame.

MYRTIS, Corinne, & la Muse de Grece
Sapphon qu'Amour fist si haut soupirer,
Tous leurs escrits n'oseroyent comparer
A ces beaux vers qu'a chantez ma maistresse.
Qui veut sçauoir de quels traits Amour blesse,
Sans voir vos yeux trop prompts à martyrer,

Lise ces

Lise ces vers qu'habile il sceut tirer
De vostre esprit digne d'vne deesse.
Pensers, desirs, soupirs, feux & glaçons,
Sont les sugets de ces belles chansons,
Où seule à part vous retenez vostre ame.
Cœur n'est si froid qui n'en fust allumé :
Cachez les donc à mon mal bien aimé.
Car sans les voir ie n'ay que trop de flame.

Pour vne Faueur semee de diuerses branches.

LE Ciel qui mieux que moy vous peut fauoriser,
Soit à vostre grandeur pour iamais fauorable,
Couronnant vos vertus d'vn renom si durable,
Que la force du temps ne le puisse briser.
Desia vos faicts guerriers par tout vous font priser,
Plantant sur vostre front maint trophee honorable:
Puis ceste grand' douceur, & ce cœur immuable
Maugré les ans vainqueurs vous peut eterniser.
Il restoit que l'Amour vous mist sous son empire,
Cōme il fait tous les Dieux, à fin qu'ō vous peust dire
Pacifique, immuable, amoureux, & guerrier:
Et qu'vne qui vous est sainctement asseruie,
Vous offrist à bon droit en vous offrant sa vie,
L'oliuier, le palmier, le meurte, & le laurier.

A ma Damoiselle DE SVRGERES.

COMME on voit au Printemps le bouton rougissant,
Amoureux du Soleil, languir en son absence :
Puis en le reuoyant changer de contenance,
D'odeurs & de beautez le Ciel resiouissant.
Tout ainsi mon esprit tristement languissant
Durant l'obscure nuict des miseres de France,
Voyant de vos beautez l'agreable presence,
S'égaye & veut encor se monstrer florissant.
Or si la saincte ardeur qui vient de vous l'enflame,
Ie vous nomme à bon droit le Soleil de mon ame,
M'efforçant de monstrer sa diuine clairté :
Que si selon mon cœur i'y pouuoy satisfaire,
Le vice deuiendroit de soymesme aduersaire,
Voyant de vos vertus l'admirable beauté.

A ma Damoiselle IEANNE DE BRISSAC.

COmme quand il aduient que l'humaine pensee,
Compagne d'vn desir vainement curieux,
Entreprend de voler iusqu'au plus haut des cieux,
Pour voir des deïtez la grand' troupe amassee :
Alors qu'elle presume estre bien auancee,
C'est lors qu'elle cognoist son vol audacieux.
Car tousiours le chemin s'esloigne de ses yeux,
Et ne voit point de fin à l'œuure encommencee.
Tout ainsi qui voudra, plein de temerité,
S'essayer de trouuer fin à l'infinité
Des graces qui vous font diuinement reluire,
En pensant s'auancer ses labeurs accroistront.
Car d'vn subiect fini cent mille autres naistront,
Et faudra qu'à la fin tout court il s'en retire.

A ma Damoiselle de la Chastigneraye, HELIETTE DE VIVONNE.

O Beaux cheueux chatains d'vne qui ce nom porte,
Ondez, crespes & longs, où les Ieux inconstans
Et les petits Amours, comme oiseaux voletans,
S'emprisonnēt l'vn l'autre en mainte & mainte sorte.
O bel œil qui d'Amour tens la maiesté forte,
Clair, brun, fier & piteux, seul Soleil de ce temps:
Le bois sec reuerdit au retour du printemps,
Et le tien fait fleurir mon esperance morte.
Il faudroit estre roche, acier ou diamant,
Pour ne deuenir flamme & mourir doucement
Aupres d'vne beauté de beautez si pourueuë.
O celestes rayons qui me donnez la loy,
Ie voudrois estre Argus alors que ie vous voy,
Et ne vous voyant point estre priué de veuë.

FIN.

BERGERIES ET MASQVARADES.

CHANSON.

O Bien-hevrevx qui peut passer sa vie,
Entre les siens franc de haine & d'enuie,
Parmi les champs, les forests & les bois,
Loin du tumulte & du bruit populaire:
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux foux desirs des Princes & des Rois !

Il n'a souci d'vne chose incertaine,
Il ne se paist d'vne esperance vaine,
Vne faueur ne la va deceuant,
De cent fureurs il n'a l'ame embrasee,
Et ne maudit sa ieunesse abusee,
Quand il ne trouue à la fin que du vent.

Il ne fremit quand la mer courroussee
Enfle ses flots, contrairement poussee
Des vens esmeus souflans horriblement:
Et quand la nuict à son aise il sommeille,
Vne trompette en sursaut ne l'esueille
Pour l'enuoyer du lict au monument.

L'ambition son courage n'attise,
D'vn fard trompeur son ame il ne deguise,
Il ne se plaist à violer sa foy,
Les grands seigneurs sans cesse il n'importune:
Mais en viuant contant de sa fortune
Il est sa Court, sa faueur, & son Roy.

Ie vous rens grace, ô Deitez sacrees
Des monts, des eaux, des forests & des prees,
Qui me priuez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,

Chassant bien loin la miserable attente,
Et les desirs des cœurs ambitieux.
Dedans mes champs ma pensee est enclose,
Si mon corps dort mon esprit se repose,
Vn soin cruel ne le va deuorant :
Au plus matin la fraischeur me soulage,
S'il fait trop chaud ie me mets à l'ombrage,
Et s'il fait froid ie m'eschauffe en courant.
Si ie ne loge en ces maisons dorees,
Au front superbe, aux voûtes peinturees
D'azur, d'esmail, & de mille couleurs,
Mon œil se paist des thresors de la plaine
Riche d'œillets, de lis, de mariolaine,
Et du beau teint des printanieres fleurs.
Dans les palais enflez de vaine pompe,
L'ambition, la faueur qui nous trompe,
Et les soucis logent communement :
Dedans nos champs se retirent les Fees
Roynes des bois à tresses decoiffees,
Les Ieux, l'Amour, & le Contentement.
Ainsi viuant rien n'est qui ne m'agree,
I'oy des oiseaux la musique sacree,
Quand au matin ils benissent les cieux :
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arrouser nos prez delicieux.
Que de plaisir de voir deux Colombelles
Bec contre bec en tremoussant des ailes,
Mille baisers se donner tour-à-tour!
Puis tout raui de leur grace naiue,
Dormir au frais d'vne source d'eau viue
Dont le doux bruit semble parler d'Amour!
Que de plaisir de voir sous la nuict brune,
Quand le Soleil a faict place à la Lune,
Au fond des bois les Nymphes s'assembler,
Monstrer au vent leur gorge descouuerte,
Danser, sauter, se donner cotte-verte,
Et sous leurs pas tout l'herbage trembler!
Le bal fini, ie dresse en haut la veüe
Pour voir le teint de la Lune cornue,
Claire, argentee, & me mets à penser

Au sort

Au ſort heureux du paſteur de Latmie:
Lors ie ſouhaitte vne auſſi belle amie,
Mais ie voudrois en veillant l'embraſſer.
Ainſi la nuict ie contente mon ame,
Puis quand Phebus de ſes rais nous enflame,
I'eſſaye encor mille autres ieux nouueaux:
Diuerſement mes plaiſirs i'entrelaſſe,
Ores ie peſche, or' ie vais à la chaſſe,
Et or' ie dreſſe embuſcade aux oiſeaux.
Ie fay l'amour, mais c'eſt de telle ſorte
Que ſeulement du plaiſir i'en rapporte,
N'engageant point ma chere liberté:
Et quelques laqs que ce Dieu puiſſe faire
Pour m'attraper, quand ie m'en veux diſtraire
I'ay le pouuoir comme la volonté.
Douces brebis, mes fidelles compagnes,
Hayes, buiſſons, foreſts, prez & montagnes,
Soyez teſmoins de mon contentement:
Et vous (ô Dieux) faites, ie vous ſupplie,
Que ce pendant que durera ma vie,
Ie ne cognoiſſe vn autre changement.

I.

Recherche qui voudra les apparens humeurs,
Les pompes, les threſors, les faueurs variables,
Les lieux haut eſleuez, les palais remarquables,
Retraites de penſers, d'ennuis & de douleurs:
I'aime mieux voir vn pré bien tapiſſé de fleurs,
Arrouſé de ruiſſeaux au vif-argent ſemblables,
Et tout encourtiné de buiſſons delectables
Pour l'ombre & pour la ſoif durant les grans chaleurs.
Là, franc d'ambition, ie voy couler ma vie
Sans enuier aucun, ſans qu'on me porte enuie,
Roy de tous mes deſirs, contant de mon parti.
Ie ne m'appaſte point d'vne vaine eſperance,
Fortune ne peut rien contre mon aſſeurance,
Et mon repos d'eſprit n'eſt iamais diuerti.

II.

D'vne Fontaine.

Ceste fontaine est froide, & son eau doux coulante
A la couleur d'argent semble parler d'amour:
Vn herbage mollet reuerdit tout autour,
Et les arbres font ombre à la chaleur bruslante.
Le fueillage obeït à Zephyr qui l'esuente
Soupirant amoureux en ce plaisant seiour:
Le Soleil clair de flamme est au milieu du iour,
Et la terre se fend de l'ardeur violente.
Passant, par le trauail du long chemin lassé,
Brusle de la chaleur, & de la soif pressé,
Arreste en ceste place où ton bon-heur te meine.
L'agreable repos ton corps delassera,
L'ombrage & le vent frais ton ardeur chassera,
Et ta soif se perdra dans l'eau de la fontaine.

III.

Quel destin fauorable ennuyé de mes peines,
Rompra les forts liens dont mon col est pressé?
Par quel vent reuiendray-ie au port que i'ay laissé
Suiuant trop follement des esperances vaines?
Verray-ie plus le temps qu'au doux bruit des fontaines
Dans vn bocage espais mollement tapissé
Nous recitions nos vers? moy d'Amour offensé,
Toy bruyant de nos Rois les victoires hautaines?
Si i'eschappe d'ici, DORAT, ie te promés
Qu'Apollon & Cypris ie suiuray desormais,
Sans que l'ambition mon repos importune:
Les venteuses faueurs ne me pourront tenter,
Et de peu ie sçauray mes desirs contenter,
Prenant congé de vous Esperance & Fortune.

IIII.

Sur la Bergerie de REMY BELLEAV.

QVAND ie ly, tout raui, ce discours qui soupire
Les ardeurs des Bergers, ie t'appelle menteur,
(Pardonne moy) BELLEAV, de t'en dire l'autheur:
Car vn homme mortel ne sçauroit si bien dire.
Amour qui tient les Dieux au ioug de son empire,
A de rechef contraint Phebus d'estre pasteur,
Qui pour charmer sa peine & l'oeil son enchanteur,

Doit

Doit auoir fait ces vers, tesmoins de son martyre.
O Phebus, ô grand Dieu des Poetes inuoqué,
Parmi nos champs François si tu as remarqué.
Quelque herbe ou quelque fleur qui les cœurs peut contraindre,
Change cil d'Hippolyte, & le rens enflammé:
Ou bien s'il faut que i'aime & ne sois point aimé,
Fay qu'en si beaux regrets mon mal ie puisse pleindre.

DISCOVRS.

QVE faites-vous Mignons, mon desiré souci,
Le souci d'Apollon & des Muses aussi?
Amis qui i'aime mieux, qu'vne ieune pucelle
N'aime les belles fleurs de la saison nouuelle,
Ores que faites vous à la suitte du Roy?
Est il possible aumoins qu'ayez souci de moy,
De moy, qui chacun iour au ciel rien ne demande,
Que l'heur de tost reuoir vne si chere bande?
Et bien qu'absent de vous, mille contentemens
Chassent de mon esprit tous fascheux pensemens,
Ie ne puis toutesfois, quelque esbat qui me tienne,
Faire tant que tousiours de vous ne me souuienne:
Ie ne pense autre chose, & l'obstiné desir
Que i'ay de vous reuoir, amoindrit le plaisir,
Dont i'entretien ma vie, or' que la Chienne ardente
De chaleur & de soif à l'egal nous tourmente:
Et qu'au clair de la nuict les Satyres cornus,
Les Siluains cheure-piés, & les Faunes tout nus
Vireuoltent en rond & font mille gambades,
Pour eschauffer les cœurs des fuitiues Naiades,
Et des Nymphes des bois: & or' que sans cesser
Le Forgeron des dieux, hâtif fait auancer
Haletant & suant, & tout couuert de poudre,
Le tonnerre grondant, les esclairs & la foudre.
Dés la pointe du iour, que l'Aube qui reluit
A faict esuanouir les frayeurs de la nuict,
Ie choisi quelque mont dont la cyme est hautaine,
Et m'y traçant chemin tout pensif ie ramaine
Et tourne en mon esprit mille & mille discours
Des succés incertains de vos vaines amours.
Ie crains la cruauté de vos fieres maistresses,

 I'ay part

I'ay part à vos ſoupirs, ie gouſte vos triſteſſes,
Et tout ce qui vous vient d'amertume & de doux,
Fidelle compagnon, ie porte comme vous,
Puis ie beni le Ciel, qui contant me fait viure,
Ie rens grace au Démon qui m'a gardé de ſuiure
Les faux pas d'vn aueugle, & qui fait reboucher
Ses traits lors qu'il les veut contre moy decocher.
Vn autre iour plus gay ie m'en vais à la chaſſe,
Ie cherche vn liéure au giſte ou le ſuis à la trace,
Ou auecques les chiens, qui de leurs longs abois
Font eſclater les monts, les rochers, & les bois:
Or' auec vn Autour ie fay tomber de crainte
L'innocente Perdrix, or' ſous vne voix feinte
Ie prens la ſimple Caille entr'imitant ſon chant:
Quelque fois ie retourne auec le Chien couchant
Luy dreſſer autre embuſche, & le ſoir ie deuiſe,
Quand elle eſt dans le plat, comme ie l'ay ſurpriſe.
Puis las de ce meſtier i'en choiſis vn nouueau,
Et garni de filés ie vay chaſſer ſur l'eau
A la Truite & à l'Vmbre, où ſi bien, ie m'eſpreuue
Qu'vn Saumon quelquefois dans mes filés ſe treuue,
Or' auecques la ligne, & le traiſtre hameçon,
Or' auecques le feu ie fay guerre au poiſſon:
I'en ſalle vne partie, & l'autre frais ie mange,
Et mille fois le iour de paſſetemps ie change.
Ie fay faucher le foin, dont les diuerſes fleurs,
Giſent egalement veufues de leurs honneurs:
Ores demi laſſé ie me couche ſur l'herbe,
Ores plus meſnager i'aide à ſerrer la gerbe,
A faire des plongeons, & les bien entaſſer,
De crainte que le vent les face renuerſer.
Si c'eſt vn iour de feſte, ou de quelque reinage,
Ou qu'on chomme le iour d'vn patron de village,
Ie m'en vais à la dance, où courent à monceaux
De tous les lieux prochains les ieunes paſtoureaux.
Mon Dieu que de plaiſir de voir nos montagneres
Blanches comme le laict, diſpoſtement legeres,
Bondir en petits ſaults, reculer, auancer,
Et de mille façons leurs branſles compaſſer!
Là le plus amoureux à qui mieux mieux s'efforce:
„ Car Amour tout par tout fait cognoiſtre ſa force,

Et tra-

„ Et trauaille aussi bien à ranger sous ses loix
„ Les plus simples Bergers, comme les plus grans Rois.
Adon en sert de preuue, & le pasteur d'Amphryse,
Et l'ami de la Lune, & le veillard Anchise,
Et le sac d'Ilion, pastoureaux amoureux,
Qui furent en aimant mille fois plus heureux,
Iouissans à souhait des plus grandes Deesses,
Que mille & mille Rois chargez de leurs richesses.
„ Car l'Amour au village est simple & peu rusé,
„ Il s'est tant seulement pour la Court desguisé,
„ Et pour les grans Seigneurs, & pour les Damoiselles,
„ Mais il retient aux champs ses façons naturelles.
Il y demeure enfant plein de simplicité,
Il va nud, pour monstrer qu'il n'est point acquesté
Par argent ny presens, & sans vser de feinte,
Il guarit aussi tost comme il donne l'atteinte,
Et non comme en ces lieux, où l'argent ha pouuoir
Par dessus la beauté, la grace & le sçauoir.
Mais moy qui n'ay senti la cuisante poincture
De l'archer Paphien, i'aime mieux la verdure,
L'ombrage & la fraischeur des forests & des bois,
Que les saults & les ieux de tous ces villageois.
Aussi le plus souuent tout seul ie me retire
Au milieu d'vn taillis, où ie me mets à lire:
Mais ie n'ay commencé qu'vn sommeil gracieux
Me clost, sans y penser, la paupiere & les yeux.
O champs plaisans & doux, ô vie heureuse & sainte,
Où francs de tout souci, nous n'auons point de crainte
D'estre accablez en bas, quand plus ambicieux
Et d'honneurs & de biens nous voisinons les cieux!
Où nous viuons contans, sans que la chaude rage
D'auancer en credit nous brusle le courage:
Où nous ne craignons point l'effort des médisans,
Où nous n'endurons point tant de propos cuisans,
Où nous n'auons souci de tant nous contrefaire
Et ployer le genoil, mesme à nostre aduersaire:
Où tant de vains pensers, d'erreurs, d'affections,
De veilles, de trauaux, d'ennuis, d'ambitions,
De gesnes, de regrets, de desirs, de miseres,
De peurs, de desespoirs, de fureurs, de coleres,
De remors inhumains & de soucis mordans,

Comme loups affamez, ne nous rongent dedans,
Nous iaunissans la face, & la despite Enuie
D'vne seule douleur ne trouble nostre vie.
O gens bien fortunez qui les champs habitez
Sans ennuier l'orgueil des pompeuses Citez!
Que ie plains Nicolas, Bonnet, & la Fallaise,
Qui contens comme moy ne iouissent de l'aise
Que ie reçois ici deliuré de l'amour
Et du soing importun qui les suit à la Cour.
Voila Mignons des Dieux, les plaisirs qui me suiuent,
Compagnon des Siluains qui par les forests viuent:
Voila ce que ie fais ou que l'Esté bruslant
Tousiours en s'auançant se fait plus violant,
Et que Phebus laissant le Lion effroyable
Visitera bien tost la Vierge pytoyable.
Mais tant d'heureux plaisirs qu'ici ie puis auoir,
Sans regret i'abandonne, à fin de vous reuoir:
Et la beauté des champs, & l'abri des bocages,
Et la couleur des prez, & le frais des riuages.
Car ie vous aime plus cent mille & mille fois
Que les champs, que les prez, les riues & les bois.

METAMORPHOSES.

MON prompt & peu sage penser,
Qui peut haut & bas s'eslancer,
Et se feint cent formes nouuelles,
Vn iour fantastique & leger
En Rose me voulut changer
Royne des fleurettes plus belles:
Croyant que la ieune beauté
Qui rend mes iours sans liberté
Pourroit sur moy ietter la veüe,
Et de ses doigts victorieux
Me poser au sein glorieux,
Le seiour du Dieu qui me tue.
Espoir trompeur tu m'as deceu,
Si grand prix ie n'ay point receu,
Car sa rigueur qui me fait guerre,
Ne m'a d'vn regard consolé,
Mais d'vn pied cruel m'a foulé
Comme vn ver rampant sur la terre.

Depuis

Depuis quand la viue clairté
Du ciel aux plus grands iours d'Esté
De chaud & de soif nous martyre,
La voyant languir foiblement
Il me change aussi promtement
Aux moites soupirs de Zephyre.
L'esuentant d'vn air addouci
I'esperoy de pouuoir aussi
Temperer mes flammes cruelles:
Baiser ses yeux mes ennemis,
Et du sein, qui ne m'est permis,
Refraichir les pommes iumelles.
Mais tousiours contraire à mes vœux
Dés que ses plus tendres cheueux
S'esmeurent sous ma douce haleine,
Et que ma fraicheur la toucha,
Toute en ses habits se cacha,
Trompant mon attente & ma peine.
En rosee il me change apres,
En ombre & en brouillas espés,
Que Phebus des vapeurs eléue:
Ombre pour la suiure en tous lieux,
Brouillas pour couurir ses beaux yeux,
Humeur pour arroser sa gréue.
Mais cest art peu me secourut,
Car dés que le feu m'apparut
Dont mon ame est toute embrasee,
L'ombre à sa clairté se perdit,
Le brouillas promte elle fendit,
Et secha l'humide rosee.

V.

Lycaste & Philemon qu'vn seul trait a blessez,
Et qui n'ont leurs pareils en amour pure & sainte,
O celeste Venus, te consacrent en crainte
Auec des myrtes verds ces lis entrelacez.
Fauorise leurs vœux à toy seule addressez,
Fay que leur claire ardeur ne soit iamais esteinte,
Et que leur pure foy chasse au loing toute feinte,
Rendant par sa blancheur les beaux lis effacez.
Ainsi qu'vn seul filet ces fleurettes assemble,

Qu'vn

Qu'vn seul noeu pour tousiours lace leurs cœurs en-
Et qu'aucun accident ne le puisse trencher. (semble
I'ay qu'vn mesme vouloir regne en leur fantaisie,
Qu'ils n'espreuuent iamais que c'est que ialousie,
Et l'enuieuse dent ne les puisse toucher.

DIALOGVE.

Berger, quelle aduenture estrange,
D'ennuis fraischement t'a priué :
Amour est cause en moy d'vn change,
Dont tant de bien m'est arriué.
Quel succés assez fauorable
Pouuoit t'exenter de souci ?
Aimer d'amour ferme & durable
En lieu qu'on m'aimast tout ainsi.
La gloire où ton esprit se fonde
Est-elle pour long temps durer ?
Si rien de ferme est en ce monde,
Ie m'en dois tousiours asseurer.
Si ta Maistresse estoit volage,
Ton mal seroit-il vehement ?
Las ! changez ce triste langage,
Ie meurs en l'oyant seulement.
Qui sçait si quelque autre plus belle
Pourroit ton cœur faire changer?
Ie n'ay point de cœur que pour elle,
Et d'autre ie ne puis iuger.
Feins vn peu que dedans ton ame
Se loge vne autre affection.
Pour Dieu qu'en vous seruant, Madame,
Ie n'vse point de fiction.
Dy vray, l'amour qui te surmonte
Est-il si plein de fermeté?
Qui vous en peut mieux rendre conte
Que vostre admirable beauté?
Quelquefois i'en prens asseurance,
D'autrefois i'en doute bien fort.
L'heur fauorable à ma constance,
En ce seul poinct me fait grand tort.

BAISER.

BAISER.

FAY que ie viue, ô ma seule Deesse,
Fay que ie viue, & change ma tristesse
En plaisir gracieux:
Change ma mort en immortelle vie,
Et fay, mon Cœur, que mon ame rauie
S'enuolle entre les Dieux.
Fay que ie viue, & fay qu'à la mesme heure
Baissant les yeux, entre tes bras ie meure,
Languissant doucement:
Puis qu'aussi tost doucement ie reuiue,
Pour amortir la flamme ardante & viue
Qui me va consumant.
Fay que mon ame à la tienne s'assemble,
Range nos cœurs & nos esprits ensemble
Sous vne mesme loy:
Qu'à mon desir ton desir se rapporte:
Vy dedans moy comme en la mesme sorte
Ie viuray dedans toy.
Ne me defens ny le sein ny la bouche,
Permets, mon Cœur, qu'à mon gré ie les touche
Et baise incessamment,
Et ces beaux yeux où l'Amour se retire:
Car tu n'as rien qui tien se puisse dire,
Ny moy pareillement.
Mes yeux sont tiens, des tiens ie suis le maistre,
Mon cœur est tien, le tien à moy doit estre,
Amour l'entend ainsi.
Tu es mon feu, ie dois estre ta flame,
Et dois encor, puis que ie suis ton ame,
Estre la mienne aussi.
Embrasse moy d'vne longue embrassee,
Ma bouche soit de la tienne pressee,
Suçans egalement
De nos amours les faueurs plus mignardes,
Et qu'en ces yeux nos langues fretillardes
S'estreignent mollement.
Au paradis de tes léures decloses
Ie vay cueillant de mille & mille roses
Le miel delicieux:

Mon

Mon cœur s'y paist, sans qu'il se rassasie
De la douceur d'vne saincte ambrosie
Passant celle des cieux.
Ie n'en puis plus, mon ame à demi folle,
En te baisant par ma bouche s'enuolle
Dedans toy s'assemblant:
Mon cœur halette à petites secousses:
Bref ie me fons en ces liesses douces,
Soupirant & tremblant.
Quand ie te baise, vn gracieux Zephyre,
Vn petit vent moite & doux qui soupire,
Va mon cœur esuentant:
Mais tant s'en faut qu'il esteigne ma flame,
Que la chaleur qui deuore mon ame,
S'en augmente d'autant.
Ce ne sont point des baisers, ma Mignonne,
Ce ne sont point des baisers que tu donne:
Ce sont de doux appas
Faits de nectar, de succre & de canelle,
A fin de rendre vne amour mutuelle
Viue apres le trespas.
Ce sont moissons de l'Arabie heureuse,
Ce sont parfums qui font l'ame amoureuse
S'esiouir en son feu:
C'est vn doux air embasmé de fleurettes,
Où comme oiseaux vollent les Amourettes,
Les Plaisirs & le Ieu.
Parmi les fleurs de ta bouche vermeille
Amour oiseau volle comme vne abeille,
Amour plein de rigueur,
Qui est ialoux des douceurs de ta bouche:
Car aussi tost qu'à tes léures ie touche
Il me picque le cueur.

VI.

AH mon Dieu ie me meurs! il ne faut plus attendre
De remede à ma mort, si tout soudainement,
Phyllis, ie ne te vole vn baiser seulement,
Vn baiser qui pourra de la mort me defendre.
Certes ie n'en puis plus, mon Cœur, ie le vay prendre.
Non feray, car ie crains ton courroux vehement.

Quoy

Quoy ? me faudra-il donc mourir cruellement
Pres de ma guarison qu'vn baiser me peut rendre?
Mais las ! ie crains mon mal en pourchassant mon bien.
Le doy-ie prendre ou non ? pour vray ie n'en sçay rien
Mille debats confus agitent ma pensee.
Si ie retarde plus i'auance mon trespas.
Ie le prendray : mais non ie ne le prendray pas:
Car i'aime mieux mourir que vous voir courroucee.

STANSES.

S'IL est vray, comme on dit, que les plus belles ames
Meuuent les plus beaux corps & leur donnent pouuoir,
Quelle ame est assez belle, à fin de vous mouuoir,
Astres clairs, qui versez tant de celestes flammes?
Il pleut de vos regars vne douceur extrême
Comblant les chastes cœurs d'aise & d'embrazement,
Qui fait croire qu'Amour quittant le firmament
Pour vous donner esprit s'est fait esprit luy-mesme.
Beaux yeux mes chers Soleils, las ! par quelle auanture
Faut-il que si souuent vos rais me soyent celez?
Ceux du commun Soleil ne sont tant reculez,
Et la nuict pour chacun si longuement ne dure,
Ie suis vostre Phenix, ô lumiere immortelle,
En cendre à vos rayons ie me vay reduisant.
Ainsi parloit Philon, baisant & rebaisant
Deuôt, les yeux diuins de Lycaste la belle.

EPIGRAMME.

IE voulu baiser ma Rebelle,
Riant elle m'a refusé:
Et apres sans penser à elle,
Toute en pleurs elle m'a baisé.
De son dueil vint ma iouïssance,
Son ris me rendit malheureux.
Voila que c'est, vn amoureux
A du bien quand moins il y pense.

AVTRE

AVTRE EPIGRAMME.

SI dessous vos leures de roses
Ie voy mes liesses decloses,
Mon esprit, ma vie, & mon bien,
Vous ne pouuez me les defendre:
Il faut que chacun ait le sien,
Par tout le mien ie puis reprendre.

AVTRE.

I'Aimois vn peu Phyllis, mais lors qu'elle m'aima
Dans mon sang eschauffé du soulphre elle sema:
Mes yeux auparauant la iugeoyent assez belle,
Et depuis ie la trouue vne Venus nouuelle.
Phyllis continuez, aimez tousiours ainsi,
Mes feux & vos beautez continueront aussi:
Mais en ne poursuiuant les amours commencees
Vous rendez vos beautez & mes flammes passees.

STANSES.

IVPITER, s'il est vray que tu fusse' amoureux,
Quand ton poil de toreau deceut vne pucelle,
Que tu pouuois te dire à bon droit bien-heureux
Portant dessur le dos vne charge si belle!
Dans l'eau que tu fendois d'vn pied souple & leger
L'heur si prest d'arriuer t'enflammoit la pensee:
Et l'Amour te faisoit oublier de nager,
Pour voir ce que monstroit sa cotte retroussee.
Mais quel heur de ce Dieu me pourroit esgaller,
Si las! en quelque forme ou vraye ou contrefaite,
Par la faueur d'Amour ie vous pouuoy voler,
Vous qui trop plus qu'Europe estes belle & parfaite?
Ah! non ie ne voudroy vers vous me déguiser
Et rendre en vous trompant ma grand' flâme amortie:
Or ne vous faschez donc si i'ose vous baiser,
Et si troublé d'Amour ie pers la modestie.

EPIGRAMME.

BLanche aux yeux verds femme du vieux Tityre,
Autant de fois que sa vache elle tire
Dit bassement d'vn courage marri,
Ie ne voy point que ma tâche finisse:
Car toute nuict ie fay mesme exercice
Tirant le bout qui pend à mon mari.

AVTRE.

IE t'apporte, ô Sommeil, du vin de quatre annees,
Du laict, des pauots noirs aux testes couronnees,
Vueilles tes ailerons en ce lieu desployer,
Tant qu' Alizon la vieille accroupie au foyer
(Qui d'vn poulce retors, & d'vne dent mouillee
Sa quenouille chargee a quasi depouillee)
Laisse cheoir le fuzeau, cesse de babiller,
Et de toute la nuict ne se puisse esueiller:
A fin qu'à mon plaisir i'embrasse ma rebelle
L'amoureuse Ysabeau, qui soupire aupres d'elle.

ODE.

QVAND tu ne sentirois aucun feu d'amitié,
Quand tu n'aurois cognu que c'est que de pitié,
Quand tu aurois le cœur d'vne beste felonne,
Quand tu aurois sucé le sang d'vne Lyonne,
Si te seroit-ce ennuy de me voir en ce poinct
Transir de grand froidure.
Car l'ayant veu venir ie n'ay pris qu'vn pourpoint
Pour toute couuerture.
N'ois-tu les Aquilons soufflans horriblement
Qui font par leur effort mouuoir ce tremblement?
N'entens-tu point Caurus qui donne à la trauerse,
Et sans dessus dessous toute chose renuerse?
Les forests en font bruit, où superbe il combat
Contre les souches fortes.
N'ois-tu pas bien aussi le terrible debat
Des fenestres & portes?
La neige couure tout, tout est paué de blanc
L'excessiue froideur m'a tout gelé le sang,
Ie ne puis plus parler tant de glace me serre:
Mes nerfs sont tous retraits, mes dēs se font la guerre
D'vn choc continuel: & toute ma chaleur
Au cœur est deualee,
Et commence desia comme aussi fait mon cœur,
A se faire gelee.
Helas! aueugle Amour, où est ton grand pouuoir?
Où est ce feu diuin qui peut tout esmouuoir,
Qui des plus puissans Dieux fait bouillir la poitrine,
Qui brusle les Enfers, la terre & la marine?

I'estimois

I'estimois que ton feu feroit à ma froideur
Abandonner la place:
Mais ce froid au contraire a changé ton ardeur
Et tous tes traits en glace.

DIALOGVE.

QVE ferez-vous, dites ma Dame,
Perdant vn si fidelle amant?
Ce que peut faire vn corps sans ame,
Sans yeux, sans pouls, sans mouuement.
N'en aurez-vous plus souuenance?
Apres ce rigoureux depart?
Au cœur qui oublie en absence
L'Amour n'a iamais eu de part.
De tant d'ennuis qui vous font guerre,
Lequel vous donne plus de peur?
La crainte qu'en changeant de terre
Il puisse aussi changer de cœur.
N'vsez iamais de ce langage,
A sa foy vous faites grand tort.
C'est vn euident tesmoignage
Pour monstrer que i'aime bien fort.
Son amour si ferme & si sainte
Doit tenir vôtre esprit contant.
Ie ne puis que ie n'aye crainte
De perdre ce que i'aime tant.
Auriez-vous beaucoup de tristesse
S'il venoit à changer de foy?
Tout autant que i'ay de liesse,
Sçachant bien qu'il n'aime que moy.
Quel est le mal qui vous offense,
Attendant ce departement?
Tel que d'vn qui a eu sentence
Et attend la mort seulement.
Quoy? vous pensez doncques, à l'heure
Qu'il s'en ira, mourir d'ennuy?
Il ne se peut que ie ne meure,
Mon esprit s'en va quant & luy.
Si tel accident vous arriue,
Vostre Amour ne durera pas.
La vraye amour est tousiours viue,
Et ne meurt point par le trespas.

COMPLAINTE.

CHERCHEZ, mes triftes Yeux, cherchez de tous coftez,
Vous ne trouuerez point ce que vous fouhaitez,
Vous ne verrez plus rien qui vous foit agreable:
Et vous riches trefors du Printemps defirable,
O Prez tefmoings fecrets de mon contentement,
Où pleine de defir i'attendoy mon amant,
Accufant quelquefois fa trop longue demeure,
Las! portez le regret de fon efloignement,
Et plaignez de pitié la douleur que i'endure.
Ce fut ici qu'il me dift fa penfee,
Dont ie feigny me fentir offenfee,
L'appellant temeraire:
Mais ma feinte colere
Voyant fes pleurs, fut bien foudain paffee.
Car euffé-ie voulu contre Amour me defendre?
Helas douce riuiere où eft mon cher Philandre?

Voicy bien tous les lieux où ie le fouloy voir,
Quand au commencement Amour par fon pouuoir
Rangea mon ame libre en fon obeïffance.
I'eu pres de ce buiffon fa premiere accointance,
Et fenti dans mon cœur la fagette d'amour,
Qui perça le rocher que i'auois à l'entour,
Et le chafte rempart de ma poitrine dure.
Mais fi toft que ie penfe à ce malheureux iour
Ie fens renoüueler la douleur que i'endure:
Ie recognoy cefte baffe valee,
Où quelquefois à l'efcart reculee
I'entretenoy mon ame
En l'amoureufe flame,
Par vn penfer dont i'eftoy confolee:
Et difois en mon cœur fans qu'on me peuft entendre,
Helas douce riuiere où eft mon cher Philandre?

Voyla le clair ruiffeau fi fouefuement coulant,
Où pour paffer le chaud du Soleil violant
Ie fouloy demeurer fur l'herbage eftendue,
De mon fidelle Amant bien fouuent attendue.

Las tout est bien ici! les bois delicieux,
Les coustaux, les buissons, & les prez gracieux,
Ie voy le clair ruisseau, i'enten son doux murmure:
Mais les voyant, sans voir le Soleil de mes yeux,
Ie sens renouueller la douleur que i'endure.
Aucunefois mon ame ie contente:
Car la trompant ie me le represente
Dedans ceste prairie.
O douce tromperie,
Qui mes esprits heureusement enchante!
Mais presque aussi soudain mõ mal me viẽt reprẽdre.
Helas douce riuiere où est mon cher Philandre?

Bien souuent ie l'appelle en criant dans ce bois,
Mais rien sinon Echo ne respond à ma voix,
Dont ie meurs de douleur s'il aduient que ie pense
Qu'il ne me respond point faute de souuenance,
Ou que quelque autre amour son cœur a faict chãger:
Lors pleine de fureur me pensant bien vanger,
Ie l'appelle infidelle, inconstant & pariure,
Et dis en sanglotant! Helas cruel Berger,
Regarde à tout le moins la douleur que i'endure!
Mais tout soudain ma triste fantaisie
Auec raison pert ceste ialousie.
Car sa foy trop louable
Est constante & durable,
Et d'autre ardeur son ame n'est saisie.
Car son cœur est à moy, nulle n'y peut pretendre.
Helas douce riuiere où est mon cher Philandre?

Quand ie suis en ces lieux ie n'y fay que penser,
Qu'egarer mon esprit, songer & rauasser,
Demeurer sans mouuoir comme vne souche morte.
Les Pasteurs de ces champs me voyant de la sorte
Chacun à qui mieux mieux vont criant apres moy:
Voy tes troupeaux, Bergere, esperdus comme toy,
Demeurans sans repaistre & fuyans la verdure.
Las! tout cela ne fait qu'augmenter mon esmoy,
Et tousiours redoubler la douleur que i'endure.
Voyla comment, ô ma seule pensee,
Loin de tes yeux mon ame est oppressee,
Ie languy

Ie languy ſolitaire,
Rien ne me ſçauroit plaire,
Trop eſt en moy la triſteſſe amaſſee,
Qui fait de mes deux yeux deux grãs fleuues deſcẽdre.
Helas douce riuiere où eſt mon cher Philandre?

VILLANELLE.

ROZETTE pour vn peu d'abſence,
Voſtre cœur vous auez changé,
Et moy ſçaſchant ceſte inconſtance,
Le mien autre part i'ay rangé.
Iamais plus beauté ſi legere
Sur moy tant de pouuoir n'aura:
Nous verrons volage Bergere,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs ie me conſume,
Maudiſſant ceſt eſloignement,
Vous qui n'aimez que par couſtume,
Careſſiez vn nouuel amant.
Iamais legere giroüette,
Au vent ſi toſt ne ſe vira:
Nous verrons, Bergere Rozette,
Qui premier s'en repentira.

Où ſont tant de promeſſes ſainctes,
Tant de pleurs verſez en partant?
Eſt-il vray que ces triſtes plaintes
Sortiſſent d'vn cœur inconſtant?
Dieux que vous eſtes menſongere!
Maudit ſoit qui plus vous croira:
Nous verrons, volage Bergere,
Qui premier s'en repentira.

Celuy qui a gaigné ma place,
Ne vous peut aimer tant que moy:
Et celle que i'aime vous paſſe,
De beauté, d'amour & de foy.
Gardez bien voſtre amitié neuue,
La mienne plus ne vatira,
Et puis nous verrons à l'eſpreuue,
Qui premier s'en repentira.

VI.

Bien-heureux le destin qui de moy fut vainqueur,
Ordonnant que pour vous bassement ie soupire,
Biẽ-heureux mes yeux bruns, dõt vous tenez l'empire,
A tous autres suiets pleins d'extreme rigueur:
Ma ieune gayeté n'est que morne langueur
Quand ie suis loin de vous, mon desiré martyre,
C'est vostre seule amour qui m'anime & m'inspire,
Vous me seruez de sang, d'esprit, d'ame & de cueur.
Dieux, si vous estes Dieux, versez ie vous en prie
Tous vos courroux sur moy plustost que ie varie,
Et me faites souffrir mille morts pour le moins.
Ainsi disoit Florelle, & pour plus d'efficace
Elle escriuit ces mots tous dessus de la glace,
Presens les vents marins qui seruoyent de tesmoins.

COMPLAINTE.

IE suis las de lasser les hommes & les dieux,
Ie suis las de verser tant de pleurs de mes yeux,
Non pas yeux, mais fontaines:
Ie suis las de passer tant de fascheux détours,
Ie suis las d'appeller la Mort à mon secours,
Pour la fin de mes peines.
Ces monts, ces prez, ces eaux, ces rochers, & ces bois
Sont lassez de respondre aux accens de ma voix
Enroüee & cassee:
Ah cieux trop inhumains, pourquoy donc seulement
La douleur, qui me suit croissant incessamment,
N'est elle point lassee?
On voit changer les iours, les mois, & les saisons,
Le Soleil se remue en ses douze maisons,
Toute chose se change,
Rien n'est dessous le Ciel qui soit ferme & constant
Sinon l'aspre regret qui me va tourmentant
D'vne fureur estrange.
Que maudit soit Amour, ses traits & son carquois!
Que maudit soit le iour que ie suiui ses loix
Pleines de tromperie!
Iamais Venus la douce aux flancs ne l'a porté,
Il est fils de Cerbere, & ieune il a tetté
Le sang d'vne Furie.

De libre que i'estois il m'a mis en prison,
Il a chassé bien loin la diuine raison
Qui conduisoit mon ame:
Il a rendu mes yeux ennemis de mon cueur:
I'estois homme de chair, & or' par sa rigueur
Ie suis homme de flame.

Ah! Prez où ie prenois tant de contentement,
Ie sens en vous voyant, dans mon entendement
Mille nouuelles breches:
Las! vous me souliés plaire, & vous me tourmentez:
Vostre verd m'est obscur, & vos douces beautez
Me semblent toutes seiches.

O vie heureuse & libre, ô mon plaisir passé,
Hé pourquoy si soudain m'auez-vous delaissé
D'vne fuitte inconnue?
Et vous chefs desolez de ma calamité,
Dites, mes tristes Yeux, où est ma liberté?
Qu'est elle deuenue?

Or' mon pauure troupeau gist maigre & languissant
Sans boire & sans manger, béllant & gemissant
Pour l'ennuy que ie porte:
Mon chalumeau n'est plus dans ces bois entendu,
Et mon triste Rebec est demeuré pendu
A ceste branche morte.

Las! ils ne sont pas seuls qui plaignent mon malheur,
Les rochers l'ont pleuré, les oiseaux de douleur
En ont faict mille plaintes:
Pan mesme en a gemi ayant la larme à l'œil,
Et les Nymphes des bois en ont porté le dueil
De grand' pitié contraintes.

Mais qui me fait rentrer en ce dur souuenir,
Qui refraischit ma playe, & sert d'entretenir
Mon rigoureux martyre?
Quoy? mon Cœur, d'endurer n'es-tu donc pas lassé?
Et toy mon triste Esprit, l'ennuy que i'ay passé
Te doit-il pas suffire?

COMPLAINTE.

LIEVX de moy tant aimez, ſi doux à ma naiſſance,
Rochers qui des ſaiſons deſdaignez l'inconſtance,
Francs de tout changement:
Effroyables deſerts, & vous bois ſolitaires
Pour la derniere fois ſoyez les ſecretaires
De mon dueil vehement.
Ie ne ſuis plus celuy, dont la grace & la veüe
Rendoit ceſte contree en tout temps ſi pourueüe
D'amours & de plaiſirs:
Qui donnoit à ces eaux vn ſi plaiſant murmure,
Tant d'émail à ces prez, aux bois tant de verdure,
Aux cœurs tant de deſirs.
Ma fortune amiable a tourné ſon viſage,
Mon air calme & ſerain n'eſt plus rien qu'vn orage
D'ennuis & de malheurs.
Mes iours les plus luiſans ſont changez en tenebres,
Et mes chants de victoire en complaintes funebres,
Mes plaiſirs en douleurs.
Quand i'approche de vous, belles fleurs Printanieres,
Voſtre teint ſe fleſtrit, les prochaines riuieres
Cerchent d'autres deſtours:
Ie fay tarir l'humeur de ces fontaines claires,
Qui craint que de mes yeux les ſources mortuaires
Ne profanent ſon cours.
Pleuſt au Ciel, dont les loix me ſont ſi rigoureuſes,
Que ie fuſſe entre vous, ô grands maſſes pierreuſes,
Vn rocher endurci.
On dit qu'vne Thebaine y fut iadis changee,
Hé pourquoy ne fait donc mon angoiſſe enragee
Que ie le ſois auſſi?
Helas! ie le ſuis bien: car ſe pourroit-il faire,
Si i'auoy d'vn mortel la nature ordinaire,
Que ie peuſſe porter
Si long temps les efforts des ennuis & des peines?
Non, ie ſuis vn rocher, dont on voit cent fontaines
Nuict & iour degouter.
I'ay le cœur ſi comblé d'amertume & d'oppreſſe,
Que par contagion ie rens plein de triſteſſe
Ceux qui parlent à moy:

Et qui

Et qui pense adoucir le regret qui m'entame
Sent en me consolant couler dedans son ame
La tristesse & l'esmoy.
De tous plaisans discours mon courage s'offense,
Vn mal tel que le mien estant sans esperance
Est aussi sans confort:
Ce qui sonne plus doux à mes tristes oreilles
Ce sont cris de hibous, d'importunes corneilles,
Et d'oiseaux de la mort.
La mort est seule propre au dueil qui me possede,
Mon mal est venu d'elle, en elle est mon remede.
O vous pleins d'amitié,
Qui plaignez mes douleurs d'vne main secourable
„ Auancez mon trespas. Meurtrir vn miserable
„ C'est acte de pitié.
Que n'accourt à mes cris quelque beste sauuage,
Qui d'excessiue faim sentant croistre sa rage,
Me deuore les os?
Mourant ie beniroy sa cruauté meurtriere:
Car l'heure de ma fin sera l'heure premiere
De mon plus doux repos.
Nymphes de ces forests mes fideles nourrices,
Tout ainsi qu'en naissant vous me fustes propices,
Ne m'abandonnez pas
Quand i'acheue le cours de ma triste auanture:
Vous fistes mon berceau, faites ma sepulture,
Et pleurez mon trespas.

CARTELS ET MASQVARADES.

Pour les Cheualiers du Phenix.
AVX DAMES.

SOVS le Ciel plus serain vers l'heureuse contree
D'où part le beau Soleil refaisant son entree,
Et où d'vn feu plus doux ses rais sont allumez,
Naist l'oiseau merueilleux, dont nous sommes nommez,
Miracle de nature, & son plus bel ouurage:
L'or, le pourpre & l'azur s'esclate en son pennage,
Il s'engendre soymesme, & presqu'en vn moment
Se sent viure au berceau qui fut son monument.
Car lors qu'il a passé dix siecles de sa vie,
Et que le cours du temps, dont la force est rauie
L'a rendu plus debile, au Soleil recourant
Et couché sur le haut d'vn Palmier odorant
S'offre heureuse victime à la flamme celeste
Pour renaistre plus beau de sa cendre qui reste.
Auantureux oiseau! de qui l'embrazement
Et la vie & la mort naist du Ciel seulement.
L'Amour qui dans nos cœurs loge & prẽd nourriture
Oiseau tant renommé tient de ceste nature,
Il ressemble au Phenix, son destin est pareil,
Qu'on les nomme tous deux les oiseaux du Soleil:
Car de deux beaux Soleils vient la flamme immortelle
Qui de sa propre fin nostre amour renouuelle.
Lors que les longs trauaux, le temps ou la rigueur
De sa force premiere ont donté la vigueur.
Donc, ô vous nos Soleils par qui sont retournees
Auec vn seul regard toutes nos destinees,
Qui nous faites mourir & renaistre à l'instant
Consommez

Consommez dans vn feu dont l'esprit est contant:
Or' que la longue peine en aimant supportee
De nos ieunes desirs a la force mattee,
Et qu'il semble qu'Amour decline en vieillissant,
Chassez la pesanteur qui le rend languissant,
Raieunissez sa vie, ô flambeaux salutaires,
A cest embrazement nous courrons volontaires
Inuoquant vos rayons, à fin d'estre brulez
Et d'vn fecond trespas nous voir renouuellez,
Trop heureux de penser que la flamme diuine
Qui nous doit consommer ait celeste origine.

POVR VNE MASQVARADE DE FAVNES.

ASSEMBLEZ-vous, ô Deïtez sacrees
De ces taillis, de ces eaux, de ces prees,
Assemblez-vous en ce lieu gracieux
Pour receuoir trois diuines Princesses,
Trois belles sœurs immortelles Deesses,
Qui vont semant mille amours de leurs yeux.
Dessous leurs pas naissent les fleurs décloses,
Leurs doux regars font espanir les roses,
Ce bois en prend vne viue couleur:
Chacun des Vents son haleine retire,
Fors seulement le gracieux Zephyre,
Qui de soupirs allege sa chaleur.
Les chauds desirs, la ieunesse agreable,
L'espoir craintif, la constance immuable,
L'heureux repos, les douces cruautez,
Oiseaux legers vollent à l'entour d'elles,
Et doucement esuentent de leur ailes
Les feux cuisans qu'allument leurs beautez,
Amour captif d'vne si belle bande,
De tous les lieux où vainqueur il commande
A retiré ses thresors precieux
Dedans ces trois qui font aux Dieux la guerre;
Aussi durant qu'elles seront en terre
Le paradis ne sera plus aux cieux.
Mon cœur saisi de flammeches nouuelles,
Est si raui de tant de choses belles,
Qu'il a plaisir en son nouueau tourment:

Heureux qui souffre en leur obeissance,
Puis que le mal est douce recompense,
Et la douleur vaut tout contentement.
Tu as en vain ta clairte retiree,
Soleil ialoux, dans la mer azuree,
Où tu languis en paresseux seiour:
Car loin de toy les beaux yeux de ces Dames,
Soleils luisans, chauds d'amoureuses flames,
Chassent l'ombrage & nous donnent le iour.

VERS RECITEZ EN VNE MASQVARADE.

Il n'est point d'autre liberté,
Que d'estre serf d'vne beauté.

O Nuict, du Ciel la fille aisnee
Guidant tant d'astres nompareils,
Se veit-il onc vne iournee
Luisante en si diuins Soleils?
Il n'est point, &c.
Qui voit vne troupe si belle
Sans qu'Amour le vienne toucher,
Il est fils d'vne Ourse cruelle
Ou porte vne ame de rocher.
Il n'est point, &c.
Que d'amours en leurs beaux visages,
Qu'en leurs yeux viuent de trespas!
Autrefois de moindres cordages
Ont tiré les Dieux ici bas.
Il n'est point, &c.
D'vn regard disposer des ames,
Vaincre & commander en tous lieux,
D'vn glaçon tirer mille flames
C'est le moindre effort de leurs yeux.
Il n'est point, &c.
Sont-ce pas de douces contraintes
Que de seruir si dignement?
Iamais nous ne ferons de plaintes
Languissans d'vn si beau tourment.
Il n'est point d'autre liberté
Que d'estre serf d'vne beauté.

POVR

POVR MONSEIGNEVR LE DVC D'ANJOV.

Ces vers furent recitez en la Comedie de I. A. de Baif.

LORS que le preux Achille estoit entre les Dames
D'vn habit feminin desguisé finement,
Sa douceur agreable en cet accoustrement
Allumoit dans les cœurs mille amoureuses flames.
En voyant ses attraits, sa façon naturelle,
Les beaux lis de son teint, son parler gracieux,
Les roses de sa iouë, & l'esclair de ses yeux,
On ne l'estimoit pas autre qu'vne pucelle.
Mais bien qu'il surpassast la plus parfaitte image,
Qu'il eust la grace douce & le visage beau,
Le teint frais & douillet, delicate la peau,
Il cachoit au dedans vn genereux courage:
Dont il rendit depuis mille preuues certaines,
Faisant sur les Troyens les siens victorieux,
Et s'acquist tel renom par ses faicts glorieux
Qu'il offusqua l'honneur des plus grans Capitaines.
Ainsi ceste beauté qu'on voit en vous reluire
Vous fait comme celeste à bon droict admirer:
Amour dedans vos yeux s'est venu retirer,
Et de là coup sur coup mille fleches il tire.
Mais bien que vous ayez vne douceur naïue,
En que rien de si beau n'apparoisse que vous,
Que vos yeux soyent rians, vostre visage doux,
Vous auez au dedans vne ame ardente & viue.
Et serez comme Achille au milieu des allarmes,
Foudroyant les plus forts, tuant & renuersant.
Et tout ainsi qu'vn Ours se fait voye en passant,
Vous passerez par tout par la force des armes.
Heureux en qui le Ciel ces deux thresors assemble,
Qu'il ait la face belle, & le cœur genereux:
Vous qui estes guerrier, aimé & amoureux,
Nous faites voir encor Mars & Venus ensemble.

STANSES.

A LA ROYNE.

Pour vn balet de xij. de ses filles.

DOVZE Filles d'Afrique, hõneur de leur contree,
En qui de plus haut Ciel la puissance est mõstree,
Dont les yeux prennẽt tout, & ne sont iamais pris
Auoyent faict vn dessein de passer leur ieunesse
Tousiours en liberté, n'adorans pour maistresse
Que la Chasteté seule, empreinte en leurs esprits.

Filles, si vous voulez (leur dist la voix certaine
De l'oracle d'Ammon) vostre foy n'estre vaine,
Et qu'vn si beau desir finisse heureusement,
Il faut aller en France où le ciel vous appelle :
Là toutes les Vertus dont la gloire est si belle,
Couurent leur deïté d'vn mortel vestement.

La Royne du païs en beautez admirable,
Est la Chasteté mesme, & viue & remarquable,
Elle parle en sa bouche, elle luit en ses yeux :
Passez vostre bel âge à si digne seruice,
Et luy bruslez vos cœurs en deuôt sacrifice.
C'est estre en liberté que de seruir les dieux.

Elle s'acheminoyent au destiné voyage,
Toutes pleines de flamme & d'aise en leur courage,
Le trauail leur est doux esperant si haut pris,
Lors que douze Geãs, qui n'õt dieux que leurs armes,
Marchans pour les rauir, cõblent leurs yeux de larmes,
De frayeur leur poitrine, & leur bouche de cris.

Tout espoir leur defaut, & toute aide celeste,
Quand ces petits guerriers, dont la taille & le geste
Est semblable aux Amours, courent à leur support:
Et bien qu'vn tel secours causast peu d'esperance,
Leur bras eut tant d'adresse & leur cœur d'asseurance,
Que les monstres cruels furent tous mis à mort.

Depuis par leur conduite & leur force incroyable,
Elles ont surmonté maint danger effroyable,
Auant que d'aborder à ce port desiré :
Mais tant de maux soufferts & de peines passees
Maintenant à souhait leur sont recompensees,
Voyans l'astre immortel en leurs vœux adoré.

Royne,

Royne, honneur de noſtre âge & ſa gloire premiere,
Si voſtre œil tout diuin eſt leur ſeule lumiere,
Adorans ſainctement ſon pouuoir nompareil,
Fauoriſez le zele & la foy de leurs ames,
Et pour humble preſent, vous le ſoleil des Dames,
Receuez de leurs mains l'image du Soleil.

CARTEL.

L'HOMME eſt bien malheureux, qui penſe en bien aimant
Receuoir à la fin quelque contentement,
Et ſe voir ſatisfaict aux prix de ſon ſeruice.
Car ſi l'Amour eſt Dieu, c'eſt vn Dieu d'iniuſtice,
Vn enfant, vn aueugle, vn tyran inhumain,
Qui porte au lieu de ſceptre vn flambeau dans la main,
Dont il bruſle les cœurs de flammes eternelles,
Et tourmente plus fort ceux qui ſont plus fidelles.
De ce mechant Amour iniuſte & rigoureux
Quatre amans eſtrangers, courtois & genereux
Ont faict (à leur malheur !) beaucoup d'experiences,
Et tiré des rigueurs pour toutes recompenſes,
Apres auoir long temps fidellement aimé,
Nouriſſans dans le cœur vn braſier allumé:
Apres auoir paſſé les plus cruels allarmes,
Et de ſang & de pleurs ſouuent baigné leurs armes:
Apres auoir ſouffert, ſerui, pleuré, prié,
Et n'auoir leur eſprit qu'en vn lieu dedié,
Lors qu'ils penſoyent cueillir le dous fruit de leurs peines
Ont receu pour tout bien des eſperances vaines,
Des propos incertains, des refus, des rigueurs,
Qui leur font ſupporter mille extremes langueurs,
Et mourir malheureux en cruelle ſouffrance,
Pitoyable loyer de leur obeïſſance.
Or bien que ces guerriers ſi durement traitez
Peuſſent eſtre à bon droit contre Amour deſpitez.
Et blaſphemer ſes traits, ſon pouuoir & ſa flame:
Chacun d'eux en mourant honore tant ſa Dame,
Qu'il inuoque ſon nom au milieu du tourment,
Et reçoit ſon treſpas comme vn doux payement,

Voire & sont eschauffez d'ames si genereuses,
Qu'ils veulent maintenir leurs douleurs amoureuses
Passer toutes douceurs, & qu'ils sont plus heureux
Que les plus iouissans & contans amoureux.
Or donc si quelque Amant cheri de sa Maistresse
A desir d'essayer au combat leur addresse,
Au hazard de sa vie il la peut esprouuer
S'il veut tout aussi tost en armes se trouuer:
Soit pour courre vne bague, & pour donner carriere,
Ou rompre à camp ouuert vne lance guerriere,
Donner six coups d'espee, & soudain faire voir
Au combat de la pique vn amoureux deuoir.
Car ils s'asseurent tant en leur iuste querelle
Qu'ils esperent l'honneur d'entreprise si belle,

CARTEL,

Sur la mort d'Amour.

CE dueil que nous portons aux habits & aux ames
N'est pour nos parens morts, nos amis, ou nos femmes,
Plus iuste occasion noircist nos vestimens:
C'est pour la mort d'Amour iadis tant redoutable,
Que la race mortelle, ingrate & miserable
Par force a faict mourir entre mille tourmens.
Luy qui fut vn Démon nompareil en puissance
Apres auoir long temps faict au mal resistance
(Les Démons de tout poinct immortels ne sont pas)
En fin a veu sa vie esteinte & consumee
Non d'vn coup de pistole au milieu d'vne armee,
La feinte & l'inconstance ont causé son trespas.
Tout ainsi comme vn corps fort & sain de nature
S'alterant à la longue en sa temperature,
Se voit de maux diuers l'vn sur l'autre assaillir:
Or' il se plaint d'vn bras, or' d'vne autre partie,
Tant qu'il sente d'vn coup sa puissance amortie,
Et luy faille à la fin tout entier defaillir.
Ainsi de ce Démon la deïté connue,
Ayant tant de saisons sa vigueur maintenue,
Tousiours plein de ieunesse, entier, pur, saint, & beau:
A la fin peu à peu dans luy se sont glissees

Les infi-

Les infidelitez, les legeres penſees,
La feinte & les meſpris qui l'ont mis au tombeau.
Nous trois fuſmes preſens à ce piteux office,
Deteſtans la fureur de l'humaine malice,
Mere des changemens qui le faiſoyent perir:
Nous l'euſſions bien voulu racheter de nous meſmes,
Mais nos cris furent vains, noſtre aide & nos blaſphe-
Tout remede en ce temps ne l'euſt peu ſecourir. (mes:
Or comme cet Amour fut mis en ſepulture,
Vn volage Deſir de mauuaiſe nature,
Double, fardé, trompeur, pariure & menſonger,
Se fiſt ſon ſucceſſeur par mechantes cautelles:
Mais du defunct Amour il n'a rien que les ailes,
Pour voler en tous lieux comme oiſeau paſſager.
C'eſt luy qui maintenant du nom d'Amour s'honore,
Qui commande en ſa place, & que le peuple adore:
C'eſt le prince & le dieu des amans de ce temps,
C'eſt luy qui verſe aux cœurs tāt de durables flammes,
Et qui rend auiourdhuy ſi conſtantes les femmes
Que les flots & les vens ſont beaucoup plus conſtans.
L'autre eſtoit de deux cœurs vne vnion parfaicte,
Que l'oublieuſe mort n'euſt ſceu rendre desfaicte,
L'Oubli ſur ceſtuy ci d'heure en heure eſt vainqueur:
L'autre à vn but ſans plus addreſſoit ſon attente,
Quelle amour maintenant d'vn obiect eſt contente?
Selon le temps qui court c'eſt n'auoir point de cœur.
Auſſi pour tant de biens comblans l'humaine vie,
Tant d'eſtroittes faueurs dont l'ame eſtoit rauie,
De deſirs mutuels, de doux languiſſemens,
Ce ne ſont auiourdhuy que trompeuſes careſſes,
Feints regars, feints ſoupirs, peu certaines promeſſes,
Penſers diſſimulez, meſpris & changemens.
Plus d'Amour veritable en la terre n'habite,
Il n'y a plus d'amant qui ce beau nom merite,
Tel tiltre à l'aduenir ne doit eſtre permis:
Car puis que leur deſir à toute heure varie,
Et que leur dernier but n'eſt rien que tromperie,
Il faut au lieu d'amans les nommer ennemis.
Or c'eſt ce qui nous fait en main les armes prendre,
Pour maintenir à tous ce qu'auons fait entendre:
Qu'il n'y a plus d'amour ny de vrais amoureux,

A fin que telle erreur n'abuse plus les dames,
Et qu'on s'aille mocquant des glaçons & des flames
De tant d'esprits legers à credit langoureux.
Donc si quelcun de ceux qui se donnent la gloire
D'aimer perfectement, & qui le font accroire,
Demeure en son erreur follement endurci,
Qu'il s'auance au combat plein du dieu qui le donte,
A fin qu'vn de nous trois face voir à sa honte,
Qu'Amour est mort du tout & les Amans aussi.

POVR LA MASQVARADE DES CHEVALIERS FIDELLES.

Stanses recitees par vn des Flamines.

O Foy grand' deité iadis tant reueree
Des innocentes mœurs de la saison doree,
Mais dont riẽ que le nom en ce temps n'est cognu:
Fille de Iupiter, & sa ministre saincte,
Qui ioins la terre au ciel d'vne aimable contrainte,
Et par qui ce grand Tout en deuoir est tenu:
Fauorise, & conduis, ô Deesse immortelle
Ceste troupe guerriere amoureuse & fidelle.

Ce sont neuf Cheualiers deuots à ton seruice,
Qu'vn depit genereux de l'humaine malice
D'vn des coings de la terre a conduits en ces lieux:
Amour est le suiect de leur iuste querelle:
Ils ne sçauroyent souffrir que l'audace mortelle
Le conduise en triomphe à la honte des Dieux.
Aide vn si beau dessain, fortune leur prouesse,
Et deliure vn grand Dieu toy plus grande Deesse.

La Foy.

Allez mes Cheualiers, marchez à la bonne heure,
Ie vous suiuray par tout : ma plus chere demeure
Sera dedans vos cœurs pleins de ma deité :
Pour auoir constamment gardé la foy promise
Ie vous ay reseruez à si haute entreprise,
Ornant de ce laurier vostre fidelité.

Le Chœur

Le Choeur de tous les Flamines.

Dames qui par vos yeux rompes tous les ombrages
Changeant la nuict en iour, esclairez leurs courages,
Et de vos doux regars animez leur valeur.
Rien ne leur donne crainte ayant ceste assistance,
Sinon peu leur vaudra leur fidelle constance:
Si vous n'en faites cas la Foy n'est que malheur.

Pour la masquarade des Visions.

La Nuict.

HORS de mon humide seiour
Ennemy du bruit & du iour
Ie sors des Dieux la plus aisnee,
Auec mes Astres argentez,
Pour voir vos diuines beautez
Honorans vn sainct Hymenee.
Paisible en mon char ie conduis
Le Sommeil charmeur des ennuis,
Le repos & l'oubly des peines:
A fin qu'en tout contentement
Vous puissiez passer doucement
De ce soir les heures soudaines.

L'Aurore.

Fille du Chaos solitaire,
En ce lieu que penses-tu faire?
Auec ces larueux appareils?
Si Phebus d'vn regard te chasse,
Comment pourras-tu trouuer place?
Parmi tant de plus beaux Soleils?
Mere des soucis & des craintes
Fuy d'ici, remmene tes feintes,
Et tous ces fantosmes défais:
Retourne en tes demeures sombres,
Sans plus receler sous tes ombres
L'honneur des Cheualiers parfaits.

Pour les Cheualiers portans des testes d'Hydra.

L'HYDRE D'AMOVR.

A Quoy se peuuent mieux nos desirs comparer,
Et les tourmens diuers qu'on nous fait endurer
Qu'au serpẽt merueilleux dõt Lerne estoit couuer-
Qui plus estoit blessé plus ses forces croissoyent? (te,
Car pour vn chef coupé sept autres luy nassoyent,
Trouuant vie en sa playe, & profit en sa perte.
Par sentence des cieux Amour cruel serpent
Nourri dedans nos cœurs s'y traine & va rampant:
Pour vn chef qu'õ luy trenche on en voit sept renaistre,
Traictemens rigoureux, trauail, peine & langueur
Au lieu de l'affoiblir maintiennent sa vigueur:
Ce qui deust le tuer le conserue en son estre.
Plus fertile qu'vn Hydre il produit des tourmens,
Des fureurs, des regrets, des soucis vehemens,
Et non point sept à sept, ains sans nombre & sans cõte;
Si l'espoir fauorable en a trenché quelcun,
Mille & mille à l'instant en renaissent pour vn,
Il n'y a ny rigueur, ny douceur qui les domte,
Quel secourable Hercule à nostre aide arriuant
Pourra faire mourir vn serpent si viuant,
Et de l'Hydre d'Amour deliurera nos ames?
Las! pour nostre secours peu vaudra son effort
Puis qu'auecques du feu l'Hydre fut mis à mort,
Quand le nostre au cõtraire est nourri dans les flames.

Autre Masquarade.

CEs deux enfans de Mars, dont la gloire indontee
Aux deserts plus cachez par le fer s'est plantee,
La terreur du Leuant, en tous lieux redoutez,
Du butin qu'ils ont faict courans toute la terre
Viennent payer ces vœux, non au Dieu de la guerre
Mais à vos yeux vainqueurs, Deesses des beautez.
Ce sont six prisonniers grands d'honneurs & de race,
Qui de tout l'Vniuers faysoyent trembler l'audace,
Auant que la Fortune eust soubmis leur valeur:
Beaux, courtois, & discrets, en l'Auril de leur âge,

De qui

De qui les accidens n'ont flechi le courage,
Mais sont moins abbatus plus ils ont de malheur.
Acceptez ce present d'vn œil doux & propice,
Retenant les captifs pour vous faire seruice,
Ou pour les immoler à vostre cruauté:
Ils sont tous resolus d'endurer vostre empire,
Et, quoy qu'il en arriue, vn seul d'eux ne desire
Que si belle prison se change en liberté.
Que pour eux la rigueur loin de vous soit bannie:
Aux Ours & aux Lions propre est la felonnie,
Mais non aux Deïtez qui dominent sur nous.
,, Vne beauté cruelle est vn monstre en nature.
,, La fierté des Lions se lit en leur figure,
,, Où le visage est beau le cœur doit estre doux.

STANSES DE LA CHASSE.

AVX DAMES.

I.

NOVS sommes six chasseurs de la belle Cypris,
Nourris en ces forests de Paphos & d'Eryce,
Entre les Ieux mignars: où nous auons appris
De Nature & d'Amour ce plaisant exercice,
Qui par diuers sentiers, & par lieux inconnus
En chassant iour & nuict, sommes ici venus
Bien fournis de courtaux, de limiers & de toiles,
Pour chasser aux forests des ieunes Damoiselles.

II.

On dit que leurs taillis sont assez frequentez,
Et que tout ce terroir est fort propre à la chasse,
Les piqueurs seulement ne sont pas bien montez,
Leurs courtaux & leurs chiens sont de mauuaise race:
Ils n'ont iamais appris comme lon doit chasser,
Faire enceinte és deuants, rembuscher, & lancer,
Requester, redresser, mettre bien sa brisee:
Mais souuent redresser c'est chose malaisee.

III.

Ce n'est pas peu de cas de chasser comme il faut,
A la perfection mainte chose est requise:
Les piqueurs bien rusez souuent sont en defaut,
Et sans plus redresser laissent leur entreprise,

Pour

Pour estre bon chasseur il faut premierement
Estre ferme & bien roide,& piquer viuement,
Garder l'ordre & le temps,& l'art,& la mesure,
Et non comme les foux courir à l'aduenture.

IIII.

Il faut vn bon limier,penible & poursuiuant,
Nerueux,le rable gros,& la narine ouuerte,
Qui roidisse la queüe & s'allonge en auant
Si tost qu'il sent la beste,ou qu'il l'a descouuerte:
Et lors c'est le plaisir quand vn Veneur parfaict
Le sçait tenir de court,ou luy lascher le traict,
L'arrester,l'escauffer comme il ha cognoissance
Ou que la beste ruse,ou bien qu'elle s'auance.

V.

Tous endroicts pour courir ne sont pas approuuez,
Et chacune forest n'est duisante à la chasse :
Les champs marescageux,qui sont trop abbreuuez,
Bien souuent à nos chiens ont faict perdre la trace.
Les lieux d'autre costé raboteux & pierreux
Sont fascheux à piquer,& sont fort dangereux.
Qui veut que sans danger le plaisir l'accompagne,
Il n'est que de chasser en la plaine campagne.

VI.

Ces coustaux verdissans en gazons releuez,
Qui commencent encor à pousser vn herbage,
Des Chasseurs bien expers les meilleurs sont trouuez,
Mais ils veulent des chiens qui soyent de grand courage.
Vn chien foible de reins se rompt soudainement,
On a beau forhuer & sonner hautement,
Quand il a faict vn cours,sa force diminue,
Et sans plus requester il va branlant la queuë.

VII.

Nos chiens ne sont pas tels, mais tousiours vigoureux,
Eschauffez du plaisir vont supportant la peine:
Ils ne craignent l'Hiuer,ny l'Esté chaloureux,
Vn cri les resiouit,& les met en haleine,
Et sans estre en defaut,legers comme le vent,
Tousiours bien ameutez le droict ils vont suiuant:
Et n'y a lieu si fort,ne si serré bocage
Qu'ils n'y mettent la teste,& n'y treuuent passage.

VIII.

Quel plaisir pensez-vous qu'vn chasseur doit auoir
Poursuiuant finement vne beste rusee,
Qui tournoye en son fort pensant le deceuoir,]
Ou qui donne le change & fait sa reposee:
Quand apres grand trauail il la voit commencer
A se feindre le corps & sa teste baisser,
Chanceler coup sur coup, à la fin renuersee,
Tomber à sa merci toute molle & lassee!

IX.

Dames, qui par vos yeux amoureusement doux
Rendez comme il vous plaist vne ame assuiettie,
Sans perdre ainsi le temps chassez auecques nous,
Et la chasse en commun vous sera departie:
Prestez nous seulement vos bois & vos forests,
Nous fornirons de chiens, de courtaux, & de rets.
Et bien que sur nous seuls la peine soit remise,
Vous aurez le plaisir, & le fruict de la prise.

POVR LA MASQVARADE DES CHEVALIERS AGITEZ.

Plainte en forme d'Echo.

OV suis-ie? ô miserable! où m'a ietté l'orage?
Est-ce plaine, est-ce mont, est-ce bois, ou riuage,
Qui benin me reçoit, & me va secourant,
Des naufrages d'Amour le piteux demourant?
Malheureuse ma vie à souffrir condamnee!
Quel destin me poursuit d'vne haine obstinee?
Le ciel veut-il nommer vne mer de mon nom,
Où si c'est le courroux de quelque autre Iunon? Non.
Non. Dieux! qui me respōd? quel bruit me fait la guerre?
Quoy n'auray-ie repos sur l'eau ny sur la terre?
Mais ô fille de l'Air, Echo, n'est-ce point toy
Qui viens à ce besoin consoler mon esmoy? Moy.
Narcisse à tes langueurs puisse estre secourable,
Belle & gentile Nymphe aux amans fauorable.
Dy moy que ie dois estre en si grand desconfort? Fort.
Quel remede est plus propre au trauail que i'endure?
Dure.

He! n'ay-ie

He ! nay-ie pas duré fidelement ſeruant?
Qu'ay-ie en fin recueilly ſi long têps pourſuiuant ? Vent.
Donc que doy-ie plus faire en ce malheur extréme? Eme.
Helas ! i'aime ſi fort que ie m'en hay moy-meſme.
Mais ie n'auance rien : les deſtins trop conſtans
Contre ma loyauté ſont touſiours combattans. A tans.
Et bien, i'attendray donc, ſans que tant de trauerſes
De flots, de vents, d'eſcueils & d'iniures diuerſes,
Dont foible & ſans ſecours ie me trouue aſſailly
Puiſſent rendre vn ſeul iour mon courage failly,
Non que l'eſpoir m'allege au mal que ie ſupporte.
„ L'eſprit n'eſt pas conſtant que l'eſpoir reconforte,
„ Mais celuy ſeulement qui ſans rien eſperer
„ Peut d'vn cueur inuaincu toute choſe endurer.

F I N.

EPITA-

EPITAPHES.

DE TIMOLEON DE COSSE' COMTE DE BRISSAC.

O Mort contente toy, ton char est honoré
D'vne riche despouille, & de trop belles armes:
Tu peux bien t'assouir si tu te pais de larmes,
Car onc homme ne fut si iustement pleuré.
Mars ne doit desormais se tenir asseuré,
Ains redouter craintif, & fuir les allarmes,
Voyant deuant ses yeux entre mille gens-d'armes
Le ieune Mars Gaulois palle & defiguré.
Mais las ! que sçay-ie moy si Mars esmeu d'enuie,
A point forcé la Mort à la priuer de vie ?
O Mars, s'il est ainsi, tu t'es bien abusé !
Car s'il a remporté tant d'honneur sur la terre,
Or' qu'il est immortel il sera plus prisé,
Et sera reueré comme Dieu de la guerre.

De luy-mesme.

BRISSAC estoit sans peur, ieune, vaillant & fort,
Il est mort toutesfois : Passant, ne t'en estonne.
Car Mars le Dieu guerrier pour monstrer son effort,
Se prend aux plus vaillans, & aux lasches pardonne.

DE DIANE DE COSSE' *Comtesse de Mansfeld.*

QVand le Soleil nous laisse, & que tout radieux
Il va luire à son tour parmi l'autre hemisphere,
Tout se couure d'ombrage, & ce qui souloit plaire
Prend vn visage triste, & se fait ennuyeux.

Ainsi,

Ainsi, chaste DIANE, en quittant ces bas lieux,
Pour faire luire au ciel ta flamme ardante & claire,
Quel nuage de pleurs, quel horreur solitaire,
Quelle ombre & quelle nuit laisses-tu sur nos yeux?
Helas! ton occident d'autant plus nous ennuie,
Qu'il vient deuant le soir, & que ta belle vie
Presque dés le matin nous couure sa clairté.
Mais que dy-ie? ah ie fauls, tant l'ennuy me transporte!
Ta vertu luist tousiours, la Mort n'est assez forte
Pour faire que son iour nous soit iamais osté.

De Madame la Mareschalle DE BRISSAC.

DE palme & de lauriers tout autour soit planté
Ce sacré monument: car le corps qu'il enserre
En viuant triompha des vices de la terre,
Et l'orna de vertus, d'honneurs & de bonté.
BRISSAC fut son espoux, ce guerrier indomté,
Qui fut des ennemis la foudre & le tonnerre:
BRISSAC fut son enfant, ceste astre de la guerre,
Qui trop tost des François retira sa clairté.
Tant que des faits Gaulois durera la memoire,
De ces preux cheualiers sera viue la gloire.
Elle donc mere & femme à deux si grands guerriers,
Qui sema de lauriers & de palmes la France,
Doit auoir son tombeau pour digne recompance,
Au lieu de belles fleurs tout semé de lauriers.

DE SEBASTIEN DE LVXEMBOVRG, DVC DE MARTIGVES.

CEluy que la mort mesme en viuant redoutoit
Lors qu'il ouuroit les flancs de la mutine armee,
Et qui chaud d'vn beau sang & de gloire animee,
Sans crainte de la Mort aux dangers se iettoit:
Ceste fatale Sœur qui tousiours l'aguettoit
D'enuieuse fureur & d'ire enuenimee,
Se meslant dans l'estain d'vne balle enflammee,
Perça son front vainqueur où la Gloire habitoit.
Puis se resiouissant d'vn si piteux ouurage:

Voy

Voy (ce dit-elle alors) que te sert ton courage,
Et comme les plus forts sont subiets à ma loy.
Tu t'abuses (dit-il) ô Mort pleine d'enuie :
Car ie laisse vn renom qui n'a point peur de toy,
Et vay reuiure au ciel d'vne immortelle vie.

Du sieur de SILLAC.

C'Est en vain desormais que la mere Nature
Trauaille à faire voir des ouurages parfaits,
Puis qu'ils sont par la mort si promptement défaits,
Et que le plus parfaict est celuy qui moins dure.
Peintres mal-auisez, qui par vostre peinture
Faites la mort sans yeux, reformez vos pourtraits :
Tousiours au plus beau but elle addresse ses traits,
Et n'en tire iamais vn seul à l'auanture.
Elle a choisi SILLAC entre mille soldars,
SILLAC choisi d'Amour d'Apollon & de Mars,
Et d'vn coup, de trois Dieux l'attente elle a rauie.
Mais las! elle est sans yeux: car s'elle eust veu les pleurs
Qu'ont respandu sur luy les beaux yeux de ses sœurs,
Elle eust esté contrainte à luy rendre la vie.

De CLAVDE DE BASTARNAY sieur d'Anton.

IVSTE posterité qui liras la vaillance
De tant de grans guerriers à iamais glorieux,
Qui par le fer vainqueur se sont ouuerts les cieux,
Achetant de leur sang le repos de la France :
Honore incessamment l'heureuse souuenance
Du vaillant Bastarnay digne race des Dieux,
Qui dés le doux printemps de ses ans gracieux
S'offrit pour son païs d'vne belle asseurance.
Pour le recompenser de sa fidelité
Les Dieux benins luy ont le corps mortel osté,
Luy donnant dans le Ciel vne gloire immortelle.
Car il luit maintenant en astre transformé,
Et sera bien-heureux à bon droict estimé,
Qui naistra desormais sous planette si belle.

A la France.

DV sommeil qui te clost les yeux & la pensee,
Sus reueille toy, France, en ceste extremité:
Voy le Ciel contre toy par toymesme irrité,
Et regarde en pitié comme tu t'es blessee.
C'est assez contre toy ta vengence exercee,
C'est assez en ton sang ton bras ensanglanté:
Et quand ton cœur felon n'en seroit contenté,
Pourtant de t'affoller tu dois estre lassee.
Toy qui fus autrefois l'effroy de l'estranger,
Or' tu es sa risee, & soumise au danger,
Tandis que tu te monstre' à toymesme cruelle,
Qu'il sorte pour domter ton cœur enuenimé,
Et face comme on voit vn grand loup affamé,
Qui de tout vn troupeau separe la querelle.

De GILLES BOVRDIN *Procureur general du Roy.*

BOVRDIN eut vn esprit veillant incessamment,
Et vn corps endormi chargé d'âge & de graisse.
L'esprit prompt se plaignoit du corps tousiours dormant:
Le corps lourd, de l'esprit qui n'auoit point de cesse.
Le Ciel pour appaiser ces estranges discords,
A fait venir la Mort ce pendant qu'il sommeille,
Qui d'vn somme eternel a fait dormir son corps,
A fin que son esprit plus à son aise veille.

De BREVET *Eunuque & Chantre excellent.*

A M. *Nicolas Secretaire du Roy.*

DAns ce tombeau tout parfumé de roses,
D'vn Amphion les cendres sont encloses,
Qui tout diuin les rochers esmouuoit,
Qui de sa voix leur inspiroit des ames,
Qui comme Orphee estoit haï des femmes,

Et mieux

Et mieux que luy les traça ix deceuoit.
Peut estre (Ami) ta voix melodieuse
Dans ce tombeau soupire vne chanson
Pour NICOLAS: mais la terre enuieuse,
De tes fredons nous dérobe le son.

De la Barbiche de Madame de VILLEROY.

CEste Chienne au vif contrefaicte
Estoit de beauté si parfaicte
Qu'on ne veit onc rien de si beau:
Le poil blanc dont elle fut riche
L'honora du nom de Barbiche,
Nom qui n'est point clos du tumbeau.
Car vne sçauante Deesse
Qui fut ici bas sa maistresse,
Luy fait part de sa deité,
Et par mille vers memorables,
Et mille pourtraits honorables
La sacre à l'immortalité.
Apres qu'elle eut passé sa vie
De mille delices suiuie,
Bien aimant, bien aimee aussi,
Baisant le beau sein de sa dame
Doucement elle rendit l'ame.
Qui ne voudroit mourir ainsi?
Or si le ciel qui tout embrasse,
Comme iadis, aux chiens fait place,
Il ne faut douter nullement
Que ceste Barbiche si belle
Bien tost d'vne clairté nouuelle
Ne flambe au haut du firmament.

De IEAN DES IARDINS *Medecin du Roy, qui mourut subitement.*

APres auoir sauué par mon art secourable
Tant de corps languissans que la Mort menaçoit,
Et chassé la rigueur du mal qui les pressoit,
Gaignant cõme Esculape vn nom tousiours durable:

Ceste fatale Sœur, cruelle, inexorable
Voyant que mon pouuoir le sien amoindrissoit,
Vn iour que le courroux contre moy la poussoit,
Finit quant & mes iours mon labeur profitable.
Passant, moy qui pouuois les autres secourir,
Ne dy point qu'au besoin ie ne me peu guarir:
Car la Mort, qui doutoit l'effort de ma science,
Ainsi que ie prenois sobrement mon repas,
Me print en trahison, sain & sans desfiance,
Ne me donnant loisir de penser au trespas.

De Damoiselle IEANNE *de* LOYNES, *pour* M. SOREAV *son mary*.

HElas Ciel inhumain, & toy dur Monument,
Vous auez entre vous partagé ma richesse!
L'vn a raui l'esprit de ma chere Maistresse,
L'autre enserré son corps qui luy sert d'ornement.
Desolé que ie suis! pour tout allegement
Mes yeux noircis de pleurs en ces deux parts ie dresse:
Or' ie les leue au ciel, & or' ie les abaisse
Vers ce lieu qui retient mon seul contentement.
Las! si mes iustes cris se peuuent faire entendre,
Puis que mon cher thresor vous ne voulez me rendre,
Ciel, & tombeau de grace octroyez moy ce bien.
Ciel rauis mon esprit comme cil de ma Dame,
Assemble-les ensemble: & toy, cruelle lame,
Sers de tumbe à mon corps comme tu fais au sien.

De Madame MARGVERITE *Duchesse de Sauoye*.

TV nous veux perdre, ô Dieu plein de vengence,
Tu nous veux perdre, & ton cœur despité,
Comme vn torrent respand sa cruauté
Noyant du tout nostre foible esperance.
Il ne restoit rien d'entier de la France,
De pur, de sainct, d'vne antique bonté,
Que MARGVERITE humaine deïté,
Et ta rigueur couure ceste influence.

Que se-

Que ferons-nous, ô chetifs, desormais?
L'appuy des bons, le recours & la paix
Reuolle au ciel, sa premiere origine.
Ton cœur (ô Dieu) deuoit estre assouui
Du sang Gaulois, du Roy si tost raui,
Sans arracher ceste plante diuine.

Sur la mort LOYS DV GAST *maistre de Camp de la Garde du Roy.*

NE semez point des fleurs sur la tombe sacree
Du valeureux le GAST viue flamme de Mars,
Mais des marques de guerre, escus, lances & dards:
Autre ornement funebre à sa cendre n'agree.
Qu'on n'entende à l'entour les accens miserables
Des Nymphes, des Pasteurs, des Amours lamentans:
Mais que la forte voix des meilleurs combatans
Celebre son obseque & ses faits memorables.
Iamais le Ciel ne meit plus d'addresse & de grace,
Ny de force en vn corps, ny cœur plus asseuré:
Et s'il ne l'eust si tost d'entre nous retiré
La France auroit son Mars aussi bien que la Thrace.
Dés sa premiere enfance en vertus accomplie
Ayant d'vn beau desir le courage embrasé,
Il s'estoit comme vn but en l'esprit proposé
Que pour aimer la gloire il faut haïr la vie.
En cent & cent combats, dont France est trop fertile,
Soustenant de son Roy le fidele parti,
Cent fois les plus vaillans son effort ont senti,
Et l'estimoyent des siens le rempart & l'Achille.
En fin demeuré sauf des guerres plus cruelles,
Durant qu'en temps de paix il se va moins gardant,
Vn soir on le massacre, & tombe en respandant
Plus d'honneur que de sang de vingt playes mortelles.
O rigoureux destins, dont France est combatue!
Mars au discord commun luy rauit ses enfans,
Puis ceux qu'on voit rester vainqueurs & triomphans,
Au giron de la Paix laschement on les tue.

De luy-mesme.

LE Gast qui sous Brissac nourriture auoit prise,
Et qui seul imita ses desseins genereux,
Eut le cœur grand & beau, l'esprit auantureux,
Pour luy du plus haut ciel basse estoit l'entreprise.
En ce temps traistre & feint il vescut sans feintise,
N'estima les plus grands, mais les plus valeureux:
D'argent il fit ionchee: & ne fut desireux
Pour tout bien que de gloire ouuertement acquise.
Il aida ses amis, ses ennemis chassa,
Et tous ses compagnons en faueurs surpassa,
Fut fidelle à son maistre, & gaigna son courage.
En fin la nuict, au lict, foible & mal disposé
Se voit meurtri de ceux qui n'eussent pas osé
En plein iour seulement regarder son visage.

De REMY BELLEAV.

O Qu'vn grand reliquaire est clos en peu d'espace!
Viateur, prens y garde, en ce lieu si serré
Auec vn seul BELLEAV tu peux voir enterré
Phebus, Amour, Mercure, & la plus chere Grace.
I'auois creu iusqu'ici que la celeste race
S'exemptoit du passage aux mortels preparé,
Mais ie voy par sa fin le contraire aueré,
Voyant mourir en luy tout le chœur de Parnasse.
Iamais plus rare esprit d'vn corps ne fut vestu,
Ce n'estoit que douceur, que sçauoir, que vertu,
Dont mainte grand' lumiere en terre estoit rendue.
Maintenant d'vn cercueil tous ces biens sont enclos.
Non ie faux: le Tombeau n'en serre que les os,
Et par tout l'Vniuers sa gloire est espandue.

Sur la mort de IAQVES de LEVY sieur de Quelus.

QVelus que la Nature auoit fait pour plaisir,
Comme vne œuure accomplie, admirable & diuine,
Portoit Amour aux yeux & Mars en la poitrine,
Rien d'egal entre nous ne se pouuoit choisir.

Le voyant on bruloit d'enuie ou de desir,
Il fut de grand courage & d'antique origine,
Ayant l'ame inuincible aux vertus toute encline,
Que la soif d'amasser n'eust sceu iamais saisir.
En fin croyant trop fort son cœur & sa ieunesse
Vn combat sans pitié de trois à trois se dresse,
Où comme ils monstrent tous maint valeureux effort,
L'vn des siens est tué: deux du parti contraire
Luy blessé peut guarir, mais il ne le veut faire,
Ayant honte de viure apres son ami mort.

De luy-mesme.

Qvelus auoit du Ciel les beautez plus parfaites,
Il n'estoit point humain, l'œil, le geste & le port
L'accusoyent pour vn Dieu: croyōs puis qu'il est mort,
Que les deïtez mesme au trespas sont subiettes.
La fin de Sarpedon, de Memnon & d'Achille
Iamais au cœur des Dieux n'esmeut tant de douleurs,
Phebus sur Hyacinthe espandit moins de pleurs,
Et l'ennuy de son fils luy sembla plus facile.
Au bruit de son trespas soudain Venus la belle
Eschauffa tout le ciel de soupirs infinis,
Renouuellant l'obseque & le dueil d'Adonis,
Et pour mourir sur luy se souhaita mortelle.
Diane aux noms diuers, qui les forests habite,
Encor que la pitié peu la puisse esmouuoir,
Brisa son arc d'angoisse, estimant de reuoir
Le beau corps tout sanglant du trop chaste Hippolyte.
Les Graces sans confort rompant leurs blondes tresses
En semoyent son tombeau, qui de lis blanchissoit,
La Ieunesse affligee à l'entour gemissoit,
L'Honneur, la Courtoisie, & mille autres Deesses.
Et bref, les Deïtez furent toutes contraintes
En ce triste accident de monstrer leur ennuy:
La Beauté seulement ne feit lors point de plaintes,
Car elle print naissance & mourut quant & luy.

Sur la mort du ieune Maugiron.

AMOVR ayant là haut quelque malice faite
Courrouça Iupiter, & fut banni des Cieux:
Luy qui cherche en la terre vn beau lieu pour retraite,
Comme il voit Maugiron vient loger en ses yeux.
Là plus chauds que les siens des brandons il aduise
Et des traits acerez d'vn plus aigre souci,
Dequoy fier & contant tout l'Olympe il mesprise,
Et veut forcer les Dieux à luy crier merci.
Mais deuant se iouänt des feux dont il abonde,
Dés qu'il en tire aux cœurs vn essay seulement,
On croit que Phaëthon vient rebruler le monde,
Fors que chacun se plaist en cest embrazement.
Iupiter qui voit tout, son malheur considere,
S'il ne rompt les desseins de l'enfant Cyprien,
Ie sçauray, ce dit-il, plein d'ardente colere,
Qui sera le plus fort de ces feux ou du mien.
D'entre tous les esclairs, le tonnerre & l'orage,
Choisissant vn long traict de trois pointes ramé,
L'eslance à Maugiron, qui plein d'ardant courage
Marchoit lors à l'assaut pour son Roy tant aimé.
Ceste diuine foudre ainsi roide iettee,
Long temps contre l'esclair de ses yeux combatit,
Tous deux estoyent du Ciel: en fin elle est domtee,
Mais deuant de ses yeux le gauche elle amortit.
Apres ce grand combat Amour croist en audace,
Car il recognoist bien dés qu'il s'est rasseuré
Qu'il n'a pas moins d'attraits, ny de force & de grace,
Et que tousiours son coup droit aux cœurs est tiré.
I'asseure vn faict certain, bien que tel il ne semble,
Depuis il fut plus beau, plus clair, plus redouté:
Car le feu de ses yeux s'vnit lors tout ensemble,
Et perça tous les cœurs de plus viue clairté,
Le grand Iupiter mesme en eut l'ame rauie,
Mais pour punir Amour à regret & forcé
Enioint à Lachesis de luy trencher la vie.
„ Vn Dieu sans se venger n'endure estre offensé.
Ceste fatale Sœur, qui iamais ne repose,
Et n'aime que le sang, la tristesse & l'ennuy,
Comme pour son ami courageux il s'expose,

L'estend

L'estend mort dessus l'herbe & l'Amour quãt & luy.
Plusieurs ont soustenu que la Mort rigoureuse
Pour plaire à Iupiter n'auança son trespas,
Mais que de ses beautez elle estoit amoureuse,
Et voulant en iouïr le rauit d'ici bas.

De luy-mesme.

QVel nouueau Diomede alteré de mon sang,
T'a meurtri cher enfant? disoit Venus la belle.
O celeste impuissance! ô cruauté nouuelle!
Qu'vn Dieu mesme en ce tẽps des mortels ne soit frãc!
Lauant de pleurs son corps, d'où sortoit vn estang
De couleur Tyrienne, à sa tresse est cruelle,
Et par maint chaud soupir de puissance immortelle
S'efforce à r'animer ce marbre froid & blanc.
Ce n'est pas Cupidon, c'est Maugiron, Deesse,
Luy dit quelcun tout bas pour l'oster de tristesse:
Mais elle iette alors des cris plus enflammez,
Et sent de sa douleur la poison plus amere.
Car ainsi que d'Amour, de l'autre elle estoit mere,
„ Et les derniers enfans sont tousiours mieux aimez.

Sur la mort de Madamoiselle de ROSTAIN.

LA clairté du Soleil deuint palle & desfaite
Sur le poinct que Rostain d'entre nous disparut.
Rostain? non, mais le iour que la Beauté mourut.
Car Rostain fut le nom de la Beauté parfaite.
Elle seruit en terre aux Graces de retraite,
Amour sous son adueu toute France courut,
Qui la veit, l'adora. Clothon qui la ferut
Ne fust qu'elle est aueugle, eust esté sa suiette.
Rostain, autrefois l'aise, or' le dueil de nos yeux,
Clair flambeau d'ici bas, luisant Soleil des Cieux,
Les destins aux Amans ta lumiere ont voilee,
A fin que leurs esprits trop en terre arrestez,
Recogneussent le Ciel pour seiour des beautez,
Te voyant si soudain dans le Ciel reuolee.

Sur les Cœurs de Meßieurs les Cardinaux de Lorraine & de Guise.

Pour Madame de S. Pierre leur sœur.

DEux cœurs sacrez à Dieu sont clos sous ceste pierre
Des deux plus grāds prelats que l'Europe ait connus:
Leur sœur pour tout thresor se les est retenus,
Qui quant & ces cœurs morts le sien viuant enserre.
Quel desert si caché, quel recoing de la terre
N'est plein de leurs combats pour la foy soustenus?
En quel lieu leurs trauaulx ne sont ils paruenus,
Leur constance leur zele, & leur fidelle guerre?
En vain de vostre temps, Athletes glorieux,
Qui pour prix Olympique auez acquis les cieux,
Tant de monstres cruels l'Eglise ont combatue:
Honorant vostre tumbe on doit peindre en ce lieu
La foy, la verité, l'ardente amour de Dieu,
Et grondant sous vos pieds l'heresie abatue.

De CLAVDE DE L'AVBESPINE *Secretaire des Commandemens.*

TOut ce que la Nature & le Ciel fauorable
Pouuoyent pour rendre vn homme heureux parfaictement,
L'AVBESPINE l'auoit, L'AVBESPINE ornement,
De ce siecle maudit, ingrat & miserable.
Il estoit grand & beau, dispos, ieune, amiable,
Riche en biens, aux honneurs auancé iustement,
Pur, sans ambition, qui marchoit droitement,
Tres-fidelle à son Prince, & aux bons secourable.
Le Ciel qui l'auoit faict, craignant de l'offenser,
Ici bas longuement ne l'a voulu laisser
Dans vn païs de sang, de meurtres & de guerre:
Mais amoureux de luy, comme vn pere tresdoux,
En l'auril de sa vie il l'a cueilli de terre,
Et en a faict vn Dieu qui aura soing de nous.

De luy-

De luy-mesme.

SI les Dieux par pitié se fussent peu flechir,
Ils n'eussent de ce corps si tost l'ame enleuee:
Mais ils ne pouuoyent pas de l'esprit s'enrichir,
Sans que la pauure terre en demeurast priuee.

De luy-mesme.

L'AVBESPINE mourant aux beaux iours de son âge
Et le bandeau fatal couurant ses yeux esteints,
La France en soupiroit, l'air resonnoit de plaints,
Et la Mort despitoit son malheureux ouurage.
Comme il est arriué iusqu'au dernier passage,
L'esprit sain departant de ses membres mal-sains,
Ioyeux il leue au Ciel & la veuë & les mains,
Et fit ouir ces mots auec vn doux langage:
Seigneur, tu me prens ieune, & ie meurs nonobstant
Sans regretter le monde heureusement contant,
Veu les longues erreurs & l'abus qu'il enserre:
Louange à ta bonté qui prend de moy souci,
Donnant cesse à ma peine. Et finissant ainsi,
Rendit son ame au Ciel & son corps à la Terre.

Autour de mon esprit, qui iamais ne repose
Iour & nuict vont errant effroyables tombeaux,
Conuois, habits de dueil, mortuaires flambeaux,
La porte de mes sens ne reçoit autre chose.
Helas! que le Destin iniustement dispose
Des ouurages mortels plus parfaicts & plus beaux,
Tuant les Rossignols il laisse les Corbeaux,
Espargnant les buissons il moissonne la rose.
Entre tant de milliers, son coup malicieux
A bien sceu remarquer ce chef-d'œuure des Cieux,
Et rauir tout l'hõneur de ce monde où nous sommes.
Ce qu'est l'herbe à la terre, à l'herbage les fleurs,
L'or aux autres metaux, la blancheur aux couleurs,
Cher amy, tu l'estois à la race des hommes.

Du Latin de M. DE PIMPONT.

O LE plus doux souci iadis de ma pensee,
Maintenant le regret dont elle est si pressee,
Qui sans moy, trop cruel, es parti de ce lieu,
Damon, ie te salue, & si te dis adieu:
Ie t'espán de mes yeux ces offrandes funebres,
Mes yeux ores couuerts d'eternelles tenebres.
Ie t'offre ces cheueux sur ta tombe semez,
Presens de toy, mon cœur, autrefois tant aimez.
Voy cõme vn double amour vn double autel te dresse,
Voy de quels desespoirs i'entretien ma tristesse,
Et que la cendre helas! qui reste ici de toy,
Sente en beuuant mes pleurs, mon office & ma foy.
Nostre amour plein de feu passe aux nuicts eternelles,
Il trauerse le Styx en ramant de ses ailes,
Par tout il t'accompagne & te veut ramener,
Mais en vain: car iamais tu n'en peux retourner.
Aumoins donne toy garde, ô seul bien de ma vie,
Que des eaux de Lethés ne prennes quelque enuie:
Retien de nos desirs la memoire à iamais,
Ainsi que sainctement du cœur ie te promés
Que la course des ans, la mort, l'onde & la flame
N'effaceront iamais ton portraict de mon ame.

POurquoy contre mon gré ce corps est-il si fort
Que ma iuste douleur ne le puisse desfaire?
Qui retient tant mon ame en ce lieu de misere
Sans reuoler au ciel où gist tout son confort?
Las! tout ainsi qu'Amour auec vn seul effort
Trauersa nos deux cœurs & n'en fit qu'vn vlcere,
Pourquoy le Ciel ialoux, enuieux & contraire
N'a-til fini nos iours par vne seule mort?
La femme d'Amphion, iustement affligee
Par son dueil excessif en rocher fut changee,
Qui ses enfans meurtris semble encore pleurer.
Que ie serois heureuse ayant telle aduenture!
Car ie pourrois seruir d'aimable sepulture
A celuy dont la mort ne me peut separer.

O bien-

O Bien heureux Esprits nouueaux Anges des cieux,
Le seul ardent desir de mon cœur miserable,
Dont la memoire saincte est en moy si durable
Que tousiours ie vous porte en l'esprit & aux yeux.
Si de la vraye amour rien n'est victorieux,
Et que nostre amitié n'en eust onc de semblable,
Tournez vers moy la veuë & douce & fauorable,
Et ne m'abandonnez sans guide en ces bas lieux.
Voyez moy tout en pleurs sur vostre sepulture
Qui plains, non vostre mal, mais ma triste auanture,
Laissé seul ici bas de miseres rempli:
N'endurez plus long temps mon ame estre captiue,
Mais impetrez du Ciel que bien tost ie vous suiue,
Puis que mon heur sans vous ne peut estre accompli.

POur faire vne guirlande à son chef blondissant
La soigneuse pucelle, à qui le cœur soupire
Du plaisant mal d'Amour, recueille au mois de Zephyre
La rose apres l'œillet, puis le lis blanchissant.
Ainsi la prompte main du monarque puissant,
Qui de tout l'Vniuers a borné son Empire
Pour couronner son chef trois lumieres retire,
Qui rendoyent nostre siecle heureux & florissant.
France, qui tousiours presque est sanglante & couuerte
Du massacre des siens, ne fait onc tant de perte,
Ny le Ciel tant de gain qu'au iour de leurs trespas:
Le Soleil n'a depuis rien veu qui leur ressemble,
C'estoyent trois ieunes Mars, & trois Amours ensemble,
Qui sous l'habit mortel conuersoyent ici bas.

Daphnis gisoit au lict mortellement atteint,
Daphnis l'heur de nostre âge & sa gloire premiere:
Son œil iadis si clair defailloit de lumiere,
Comme vn ray du Soleil, qui la nuict se desteint.
Amour sur son cheuet se tourmente & se plaint
Nommant les Cieux cruels, & la Parque meurtriere,
Que ceste mort, dit il, soit mon heure derniere
Puis que ie pers les yeux qui m'ont rendu si craint.
Les amis de Daphnis aux regrets s'abandonnent,

L'air se fend à leurs cris, les hauts Cieux en resonnent,
Seul ie ne pleure point, ô chetif que ie suis!
Si c'est que la douleur tout en rocher m'enserre,
Niobe ainsi que moy fut bien changee en pierre,
Et ne laisse pourtant de pleurer ses ennuis.

Regrets funebres sur la mort de Diane.

I.

ENtre les dons du Ciel qui sont de plus haut pris,
Il n'est rien de si cher qu'vne amour ferme & sainte,
Aucun bien n'est parfaict sans ceste douce estrainte,
Qui de chaisnes d'Aymant vnit les beaux esprits.
Deux corps par sa vertu d'vn vouloir sont compris,
Ils ont mesme desir, mesme espoir, mesme crainte,
Tousiours d'vn mesme trait leur poitrine est atteinte;
Et rien que vueille l'vn de l'autre n'est repris.
Mais en tant de douceurs & d'agreables flames,
S'il aduient que la mort rompe vne de ces trames,
Quels desespoirs pareils & quels gemissements?
Est-il nuict infernale en horreurs plus feconde?
Dieux vous deuez du tout oster l'amour du monde,
Ou trencher d'vn seul coup la vie aux vrais amants.

II.

Vn Soleil clair de flamme apparut à nos yeux,
Par qui des vrais amours la force estoit connuë,
Tousiours clair, tousiours beau, sans eclipse & sans nuë
Qui passoit en splendeur l'autre Soleil des Cieux.
Las! faut-il que l'enuie ait place entre les Dieux?
Phebus voyant sa gloire estre moins reconnue
Esmeut la Mort cruelle à son secours venue,
Qui couurit d'vn bandeau ses beaux traits radieux.
Comme quand l'Arondelle a perdu sa nichee,
Elle crie, elle vole amerement touchee,
Ne peut laisser son nid, y fait maint & maint tour.
Ainsi le pauure Amour gemit, soupire & pleure,
Sans partir du tombeau vole & reuole autour,
Ayant perdu les yeux où il fit sa demeure.

III. O peu

III.

O peu durables fleurs de la beauté mortelle!
Vne seconde Aurore, vn Soleil de ce temps,
Vne ieune Deesse helas! en son Printemps
Sent l'injuste rigueur de la Parque cruelle.
Mais elle n'est pas morte, Amour la renouuelle
En mille & mille esprits des amans plus constans,
Qui des yeux & du cœur maintes larmes sortans
S'arrachent les cheueux & sanglottent sur elle.
Quand le bandeau fatal ses beautez nous voila,
Amour rompant son arc d'entre nous s'enuola
Laissant ceste prouince en discorde & en guerre:
Le Ciel comme lon dit, la voulut retirer,
Pour apprendre aux mortels trop prompts à s'esgarer
Que la beauté parfaite est ailleurs qu'en la terre.

IIII.

Ce cœur qui t'aima tant, & qui fut tant aimé
De toy, chere Phyllis, sera ta sepulture,
Le plus riche thresor du Ciel & de Nature
Dans vn moindre tombeau ne doit estre enfermé.
Mon œil par ton trespas en ruisseau transformé,
Ne voit plus d'autre obiect que ta douce peinture:
Helas pourquoy du Ciel n'ay-ie egale auanture
Au sculpteur qui rendit son ouurage animé?
Si le chaud & l'humeur sont causes de la vie,
I'espere encor vn iour l'effect de mon enuie
Partant d'eaux & de feu que ie pousse dehors.
Mes yeux versent l'humeur, mon estomach la flame,
Et puis pour t'inspirer il ne faut que mon ame,
Nous n'en n'eusmes iamais qu'vne seule en deux corps.

V.

Comme on voit parmi l'air vn esclair radieux
Glisser subitement & se perdre en la nue,
Ceste ame heureuse & sainte aux mortels inconnue
Coula d'vn ieune corps pour s'enuoler aux Cieux.
Mon penser la suiuit au defaut de mes yeux
Iusqu'aux voûtes du Ciel tout clair de sa venue,
Et voit qu'en tant de gloire où elle est retenue
Elle ha dueil que ie sois encore en ces bas lieux,

Mais

Mais tu n'y feras guerre ô Deeſſe, à m'attendre,
Car ie n'eſtoy reſté que pour cueillir ta cendre,
Et ta memoire ſainte orner comme ie doy:
Maintenant que i'ay fait ce deuoir pitoyable,
Las de pleurer, de viure, & d'eſtre miſerable,
I'abandonne la terre & vole aupres de toy.

VI.

Vante toy maintenant, outrageuſe deeſſe,
D'auoir faict tout l'effort de ta plus grand' rigueur,
Priuant Amour de traits, d'allaigreſſe mon cœur,
La terre d'ornement, de gloire & de richeſſe.
On ne ſçait plus que c'eſt de vertu ny d'adreſſe,
L'honneur triſte languit ſans force & ſans vigueur,
Bref de cent deïtez ton bras s'eſt fait vainqueur,
Morte giſt la beauté, la grace & la ieuneſſe:
L'air, la terre & les eaux ceſt ouurage ont pleuré,
Le monde en la perdant ſans luſtre eſt demeuré,
Comme vn pré ſans couleurs, vn bois ſans robe verte:
Tandis qu'il en iouit il ne la connut pas,
Moy ſeul ie la cogneu qui la pleure icy bas,
Ce pendant que le Ciel s'enrichit de ma perte.

VII.

Auec vn ſi beau nœu l'Amour m'auoit contraint,
Qu'encor qu'il ſoit rõpu i'en ſens touſiours l'eſtrainte,
Il m'auoit embraſé d'vne flamme ſi ſainte,
Que quand elle defaut ma chaleur ne s'eſteint.
Iamais plus, ô mon Cœur, tu ne ſeras atteint,
Ie me ſuis deſpouillé d'eſperance & de crainte,
Contre vn aueugle enfant ie ne fay plus de plainte,
La Mort & non l'Amour a faict pallir mon teint:
La Conſtance & la Foy de moy tant reueree,
Plus ferme que iamais au cœur m'eſt demeuree,
Qui deſtourne bien loin toute autre paſſion.
Que la Mort donc ſe vante ayant frappé Madame,
Qu'elle a trenché d'vn coup dans vne ſeule trame
La beauté de ce monde & mon affection.

VIII.

Tout le iour mes deux yeux ſont de pleurs degoutans,
Puis quand la Nuict paiſible au repos nous appelle,

Ma dou-

Ma douleur s'enuenime & deuient si rebelle,
Que du tout ie me lasche aux regrets esclatans.
En si piteux estat ie despense mon temps,
Me paissant de mon cœur qui sans fin renouuelle,
Depuis que des hauts Cieux l'ordonnance cruelle,
Des saisons de ma vie arracha le Printemps.
Tel amas de tristesse en mon ame s'assemble,
Que ie n'y puis penser que d'horreur ie ne tremble,
M'estonnant que mon cœur du fardeau n'est domté.
Ah despiteuse mort! ah rigoureuse vie!
L'vne a presque en naissant mon attente rauie,
L'autre ici me retient contre ma volonté.

IX.

Puis-ie bien tant souffrir mon ame estre captiue,
Pouuant rompre d'vn coup sa caduque prison?
Fiere loy des destins, iniuste & sans raison
De vouloir que par force vn homme en terre viue!
Quel espoir desormais faut-il plus que ie suiue?
I'ay veu seicher mes fleurs en leur prime saison,
Le doux miel de mes iours se changer en poison,
Ma nef faire naufrage estant pres de la riue.
O Mort mon seul recours qui t'esloignes de moy,
Las! si ie suis mortel & suiet à ta loy,
Ne m'espargne donc plus & me mets de ton nombre.
La Mort contrerespond: I'en ay faict mon deuoir,
Mais sur les corps mortels seulement i'ay pouuoir,
Et ce qui fut ton corps n'est plus maintenant qu'ombre.

COMPLAINTE.

Contre le temps ma douleur se rend forte,
Et quand son cours toutes choses emporte,
Elle y resiste, & prend ferme racine,
Au lieu plus vif de ma triste poitrine.
Loing tout confort: au dueil qui me possede,
Conseil, raison, esperance & remede,
Comme ennemis mon esprit vous reiette,
Car son angoisse à vos loix n'est suiette.
De mes amis qu'vn seul ne s'auanture,
A me parler sinon de sepulture,

De sang

De ſang,de mort,d'ombres noires & feintes,
D'effroy,des cris,de ſoupirs & de plaintes.
Toute lumiere eſt horrible à ma veüe,
Rien ne me plaiſt que l'ennuy qui me tue:
La nuict m'eſt iour,mon repos c'eſt ma peine,
Que i'aime mieux plus elle eſt inhumaine.
O pauure corps,iuſqu'à quelle iournee
Retiendras-tu mon ame empriſonnee
En tant de fers,la gardant qu'elle volle
Apres ſon bien dont l'eſpoir me conſole?
La ſeule mort a cauſé ma triſteſſe,
La ſeule mort y pourra mettre ceſſe:
Ne m'empeſchant plus longuement de ſuiure
Ceſt autre moy,pour qui i'aimois à viure.
Toute douceur de mon ame eſt bannie,
Ie me conſomme en langueur infinie,
Le ciel me faſche,& rien ne me peut plaire
Que de mon mal la memoire ordinaire.
Fier accident que ſans fin i'imagine:
Las qui l'euſt creu qu'vne grace diuine,
Vn port celeſte,vne beauté parfaitte
Si promptement par la mort fuſt defaitte?
Mais c'eſt l'erreur des œuures de Nature:
Iamais le beau guere en terre ne dure,
Le Ciel ialoux auſſi toſt l'en retire,
A fin qu'en haut nos penſers il attire.
L'humaine vie à bon droit ſe compare
Aux vaines fleurs dont le Printemps ſe pare,
Au froid d'Eſté,au fueillage d'Automne,
Et au Soleil quand l'Hiuer il rayonne.
Ta gloire,Amour,à ce coup eſt tombee,
La fiere Mort ta trouſſe a deſrobee,
Rompu tes traits dont ma playe eſt ſortie,
Briſé ton arc,& ta flamme amortie.
Ne vante plus ta puiſſance indomtee,
Toute victoire auec luy t'eſt oſtee:
C'eſt maintenant qu'aueugle on te peut dire
Ayant perdu l'aſtre de ton empire,
O triſte Auril,à grand tort on t'appelle
Du plaiſant nom d'Aphrodite la belle
Mere d'Amour,par qui tout prend naiſſance,

Puis

Puis qu'en mon cœur tu meurtris l'esperance.
Las que me sert ta saison tant aimee,
Qui le Printemps est des autres nommee,
Si pour serain ou pour chaleur qu'il face,
Ie ne sens rien que nuages & glace?
Champs, prez & bois prennent tous couleur verte,
Seul par le noir ie tesmoigne ma perte,
Et n'ay pour fleurs en mon ame amassees
Que souci double & fascheuses pensees.
Donc que l'an change en saisons differentes,
Ie seray ferme & mes plaintes constantes:
Et quand le ciel sera plus clair de flame,
Tousiours le dueil obscurcira mon ame.

De l'annee M. D. LXX.

IE te doy bien haïr, malencontreuse Annee,
Qui m'as durant ton cours tant de maux faict auoir,
Et tant d'ennuis diuers sur mon chef faict pleuuoir,
Que i'en laisse ma vie au dueil abandonnee.
Le iour que commença ta course infortunee,
Ie fu remis captif sous l'amoureux pouuoir,
Où i'eu mille douleurs pour cacher mon vouloir,
Et receler ma playe au cœur enracinee.
I'auois vn seul ami, sage, heureux & parfaict,
La mort en son printemps sans pitié l'a desfaict,
Comblant mes yeux de pleurs & mon ame de rage.
Depuis ie fu six mois dans vn lict languissant,
Et or' pour m'acheuer, quand tu vas finissant,
Ie trouue que ma Dame a changé de courage.

Aux Ombres de C. *de* L'AVBESPINE *Secretaire des Commandemens.*

PEnsant à toy i'ay fini cest ouurage,
Cher L'AVBESPINE, heureux ange des cieux:
Et ce penser tiroit de mes deux yeux
Des pleurs amers roulans sur mon visage.
Tandis la fieure enuenimoit sa rage
Au suc mortel de mon dueil ennuieux,

Pour

Pour tourmenter d'vn bras plus furieux
Mes ſens troublez & faillis de courage.
Depuis ſix mois que tu partis d'ici,
Hoſte d'vn lict ie languy ſans mercy,
Criant ſans ceſſe à Dieu qu'il me deliure:
Non qu'il octroye à mon corps guariſon,
Mais que l'eſprit franc de ceſte priſon,
Oiſeau leger au ciel te puiſſe ſuiure.

FIN.

PRIERES

PRIERES ET AVTRES OEVVRES CHRESTIENNES.

***

Plainte de l'Autheur durant vne ſienne longue maladie.

MA chair comme eau s'eſt eſcoulee,
Et ma peau défaite eſt colee
Sur mes os pourris par dedans:
Tout mon bien eſt mort en vne heure,
Et rien de moy ne me demeure
Que la léure aupres de mes dens.

Mes yeux ont tari leurs fontaines,
Mes nuicts d'amertume ſont pleines,
Mes iours ſont horribles d'effroy:
Le ſommeil iamais ne me touche,
Et la puanteur de ma bouche
Fait que i'ay meſme horreur de moy.

Ayez de pitié l'ame atteinte,
Aumoins vous qui m'aimez ſans fainte,
Et me pleurez amerement:
La main du Seigneur courroucee
S'eſt en fureur ſur moy pouſſee,
Et me preſſe ainſi rudement.

Ie ſoupire auant que ie mange,
Et mon gemiſſement eſtrange
Bruit comme vn torrent retenu:
Las i'ay bien raiſon de me plaindre!
Le malheur qui me faiſoit craindre,
Comme en ſurſaut m'eſt aduenu,

O que ma peine eſt exceſſiue!
Eſt-il poſſible que ie viue

Si foible

Si foible en ſi forte langueur?
  Seigneur puniſſeur des offenſes,
  On remarque ici tes vengences,
  Et les forces de ta rigueur.
Hé quoy? d'vn courage aduerſaire
  M'as tu formé pour me desfaire,
  M'ayant faict ſouffrir longuement?
  M'as-tu tiré de la matrice
  Pour me reſeruer vn ſupplice
  Qui ſerue à tous d'eſtonnement?
Le Soleil corps de la lumiere
  Six fois a fourni ſa carriere,
  Depuis que ta cruelle main
  Deſſus moy s'eſt appeſantie,
  Et que ta fureur i'ay ſentie,
  Fureur d'vn Dieu trop inhumain.
Pardonne moy ſi ie blaſpheme:
  Quand ie ſens ta rigueur extreme
  Ie ne ſçaurois doux te nommer.
  Puis ma bouche inferté d'ordure
  Qu'à peine helas! preſque i'endure,
  Ne ſçauroit plus que blaſphemer.
Purge-la, s'il te plaiſt, ô Sire,
  A fin qu'elle apprenne à bien dire,
  Pour tes louanges reciter:
  Car ſi ta main ne la nettoye,
  Certes, Seigneur, ie ne ſçauroye
  Que maudire & me deſpiter.
Alors que ton corroux me preſſe,
  Tant de cris vers le ciel ie dreſſe
  Qu'on voit l'air d'horreur ſe troubler:
  Ie maudi la celeſte grace,
  Et voudrois que ceſte grand maſſe
  Se renuerſaſt pour m'accabler.
Pourquoy permet ta rigueur forte
  Que la rage ainſi me tranſporte?
  Car ſi tu es pere de tous,
  Ie ſuis ton fils, & toy mon pere:
  A ton fils donc en ta colere
  Vſe d'vn chaſtiment plus doux.
Si ma parole eſt trop cuiſante,

Auſſi

Aussi ton ire est trop pesante:
Haste toy donc pour mon confort,
Ou souffre mes cris pitoyables,
Ains que i'aille aux lieux effroyables
D'horreurs, de silence, & de mort.

Le ver auorton de la terre
Se rebecque alors qu'on le serre,
Poussé d'vn naturel deuoir:
Et moy pourtraict de ton image,
Quand ton pié me foule & m'outrage
N'oserois-ie vn peu m'esmouuoir?

Entens moy donc quand ie te prie,
Respons alors que ie m'escrie,
Monstre moy quels sont mes pechez:
Et si l'erreur de ma ieunesse
Merite la grande rudesse
Des traits contre moy decochez.

Si ta vengence est trop petite,
Puni moy selon mon merite,
Seigneur, ne me pardonne rien:
Hausse ta main rouge de foudre,
Et reduy tous mes os en poudre,
Ie n'attens point de plus grand bien.

Ou si dans ta poitrine sainte
La pitié n'est du tout esteinte,
Sauue l'ouurage de tes mains:
Ta force m'est assez connue,
Et ma passion continue
Sert de crainte à tous les humains.

Ta bonté luira dauantage,
Gardant le pecheur qui d'outrage,
Et le retirant du trespas,
Qu'à guarir le petit vlcere
D'vn que ton secours salutaire
Iamais n'abandonne d'vn pas.

PRIERE.

LAS! que feray-ie? oseray-ie hausser
Les yeux au ciel pour mon cri t'adresser
Durant la peur qui mon ame enuironne?
Ie suis confus, tout le sens me defaut,

Mon œil ſe trouble,& mon cœur qui treſſaut
Me fait trembler tant mon forfait m'eſtonne.
Ie veux fuir,ie veux fuir deuant
L'ardent courroux de ce grand Dieu viuant,
Qui tient en main l'orage & la tempeſte.
Car mon peché qui le rend courroucé,
Merite bien que ſon foudre eſlancé
En mille eſclats me partiſſe la teſte.
Cachons nous donc: mais où pourray-ie aller,
Au ciel,en l'onde,en la terre,ou en l'air,
O Seigneur Dieu,pour euiter ta face?
Si ie me cache en l'obſcur de la Nuit,
Ton œil diuin par les ombres reluit
Et tout ſoudain remarquera ma trace.
D'aller au Ciel tu es là preſidant:
Il vaut donc mieux fuir en deſcendant:
Et me muſſer au plus creux de la terre:
Mais ce ſeroit redoubler mon tourment.
Car aux Enfers tu as commandement,
Et iuſques là tu me feras la guerre.
Soit que ie veille,ou que ie ſois couché,
Rien que ie face,helas! ne t'eſt caché,
Tu me deſcouure' & cognois ma penſee.
Veux-ie fuir,tu me viens attrapper,
Et pour courir ie ne puis eſchapper
Deuant ta main iuſtement courroucee.
Ne pouuant donc ta fureur euiter,
I'oſe,ô mon Dieu,i'oſe me preſenter,
Palle & tremblant,à ta maieſté ſainƈte,
La veüe en bas mille pleurs degoutant,
L'ame debile,& le cœur tout battant,
Dans ma poitrine horriblement attainte.
Darde ſur moy la fureur de ton bras,
Saccage moy,fay ce que tu voudras,
Lance du Ciel ta flamme eſtincelante:
Ie ſçay,Seigneur,que ie l'ay merité,
Et plus encor pour mon iniquité,
Qui ſans ceſſer deuant moy ſe preſente.
Tu peux,helas! tu peux me foudroyer:
Mais que te ſert de ta main deſployer
Encontre moy qui ne ſuis rien que poudre?

Tu es

Tu es tout grand, tout iuste, & tout puissant:
Ie ne suis rien: & en me punissant
Tu pers, Seigneur, & ta peine & ton foudre.
Me chastiant tu te rens poursuiuant
Contre vn festu qui est poussé du vent:
Tu veux monstrer ta force à vn ombrage,
A vn corps mort, à vn bois desseiché,
A vn bouton qui languist tout panché,
Et au boüillon enflé sur le riuage.
Ayeʒ pitié ayes pitié de moy,
Tu es mon tout, mon Seigneur, & mon Roy.
Seul ie t'inuoque en ma plainte ordinaire:
Souuienne toy que tu m'as façonné,
D'os & de nerfs tu m'as enuironné:
Donc, ô mon Dieu, ne me vueilles desfaire.
Si ie ne suis qu'vn bourbier amassé,
Tes mains pourtant tes mains m'ont compassé,
Tu m'as couuert de charnure & de veines:
Quand tu voudras tu me feras decheoir
Comme la fleur qui fletrist sur le soir,
Et decouler comme l'eau des fontaines.
Desia, Seigneur, desia i'ay bien senti
Sur moy chetif ton bras appesanti,
Ie n'en puis plus, tant ta rigueur me presse:
Vn voile obscur me va bandant les yeux,
Mille remors m'agitent furieux,
Et ma vigueur d'heure en heure s'abaisse.
Soit que le iour se monstre en reluisant,
Soit que la nuict toute chose appaisant
Couure la terre, & guide le silence,
Las ie ne puis ie ne puis reposer!
Et ma douleur qui ne veut s'appaiser,
Redouble en force & croist sa violence.
Ton trait vengeur contre moy decoché
De son venin m'a cuit & desseiché:
Il boit mon sang, il brusle mes entrailles:
Ie suis pressé par ton dure iugement
D'vne frayeur & d'vn estonnement,
Et sens au cœur mille rouges tenailles.
Si quelquefois ie souhaite la nuict,
Pensant chasser le souci qui me suit,

Et la fureur de mes peines terribles :
Las ie n'ay clos les yeux pour ſommeiller,
Que tout tremblant il me faut reueiller,
Eſpouuenté de viſions horribles.
Mes triſtes iours coulent legerement,
Ie n'attens rien qu'vn obſcur monument :
Ie ne voy rien qui ne ſoit effroyable,
Tout me deſplaiſt, & ſuis ſi plein d'eſmoy,
Que meſme helas! ie me faſche de moy,
Me cognoiſſant ſi pauure & miſerable.
O Seigneur Dieu, qui vois ma paſſion,
Ne me delaiſſe en ceſte affliction :
Chaſſe ton ire, adouci ton courage,
Vueille en douceur ta colere changer,
Tens moy la main, ſauue moy du danger,
Qui m'eſt prochain par ce cruel orage.

PARAPHRASE

Sur le Libera me, Domine, de morte æterna.

DELIVRE moy, Seigneur, de la mort eternelle,
Et regarde en pitié mon ame criminelle,
Languiſſante, eſtonnee, & tremblante d'effroy :
Cache-la ſous ton aile au iour eſpouuentable,
Quand la terre & les cieux s'enfuiront deuant toy
En te voyant ſi grand, ſi ſaint, ſi redoutable.
Au iour que tu viendras en ta maieſté ſainte,
Pour iuger ce grand Tout, qui fremira de crainte,
Le repurgeant de neuf, par tes feux allumez.
O iour, iour plein d'horreur, plein d'ire & de miſeres,
De cris, d'ennuis, de plaints, de ſoupirs enflammez,
De grincemens de dents & de larmes ameres !
Las i'en tremble en moymeſme, & la crainte aſſemblee
Qui ſe campe en mon cœur, rend mon ame troublee,
Ma force eſuanouye, & mon ſang tout gelé :
Le poil deſſus mon chef horriblement ſe dreſſe,
Et mon eſprit de crainte eſt ſi fort deſolé
Que ie n'oſe crier au fort de ma triſteſſe.
Les Anges fremiront au regard de ta face :
Helas où pourront donc les mechans trouuer place?
Où ſe pourront cacher ceux qui ſont reprouuez?

Où faudra-til, Seigneur, que lors ie me retire,
Si les iustes seront à grand' peine sauuez,
Miserable pecheur pour appaiser ton ire?
Que diray-ie, ô chetif? que me faudra-til faire?
Ie ne trouueray rien qui ne me soit contraire,
Ie verray mon peché s'esleuer contre moy:
Mon iuge est iuste & sainct, ie suis plein d'iniustice.
Helas ie suis rebelle! & ie verray mon Roy,
Mon Roy clair & luisant, & moy noirci de vice.
Vne bruyante voix tout par tout espandue
Est du plus haut des cieux en la terre entendue:
O vous Morts qui gisez nourriture des vers,
Laissez les monumens, reprenez la lumiere,
Nostre grand Dieu se sied pour iuger l'Vniuers,
Accourez & oyez la sentence derniere.
O Seigneur, dont la main toutes choses enserre,
Pere eternel de tout, qui m'as formé de terre,
Qui rens par ton pur sang nos pechez nettoyez,
Et qui feras leuer mon corps de pourriture,
Enten mes tristes cris iusqu'au ciel enuoyez,
Et prens pitié de moy qui suis ta creature.
Exauce exauce, ô Dieu, ma priere enflammee,
Destourne loin de moy ta colere allumee,
Fay porter mon esprit par vn doux iugement
Dans le sein d'Abraham auec tous les fidelles,
A fin que ton sainct nom ie chante incessamment,
Iouissant bien-heureux des clairtez eternelles.

PARAPHRASE SVR LE CANTIQVE DES TROIS ENFANS. Daniel 3.

Benedicite omnia opera Domini, &c.

O Vous du Seigneur les ouurages
Clairs miroirs, viuantes images,
Qui par tout son art faites voir:
Effets que de rien il fit estre,
Tous tous benissez vostre maistre,
Louez & haussez son pouuoir.
Anges ses ministres fidelles,
Purs esprits, lumieres tresbelles,

Cieux si reglément mesurez,
Humeur en crystal congelee,
Plus haut que la voûte estoilee,
Le Seigneur sans fin reuerez.
Vertus, dont l'heureuse influence
Aux elemens donne puissance :
Estoiles, fleurs du Firmament :
Oeil du iour, œil de la nuict brune,
Soleil ardant, humide Lune,
Loüez le Seigneur hautement.
Benissez-le pluye & rosee,
Confort de la terre embrasee :
Vents legers, esprits agitez,
Feu, dont la nature est si viue,
Hiuer pesant, chaleur actiue,
Sur tout le Seigneur exaltez.
Frimas & bruine menue,
Floccons blancs tombans de la nue,
Gelee & glaçons condensez,
Iours & nuits, terrestres ombrages,
Tourbillons, foudres & nuages
Sans fin le Seigneur benissez.
Benissez sa bonte propice
Terre, des viuans la nourrice,
Monts & coustaux moins releuez :
Tout ce qui se germe en la terre,
Et les mineraux qu'elle enserre,
Tous tous le Seigneur eleuez.
Fleuues, mers, ruisseaux & fontaines
Benissez-le, lourdes baleines,
Poissons qui dans l'eau vous iouez,
Hostes de l'air de tous ramages,
Animaux priuez & sauuages
D'vn accord le Seigneur loüez.
Haussez-le sur toute puissance
Vous humains faits à sa semblance :
Benisse Israël sa bonté,
Ministres des diuins offices
Prestres voüez aux sacrifices,
Par vous le Seigneur soit chanté.
Serfs du Seigneur donnez-luy gloire,

Esprits

Esprits celebrez sa memoire,
Qui purs la iustice embrassez:
Humbles de cœur & de pensee,
Dont l'ame est toute à luy dressee,
Sans fin le Seigneur benissez.
Entre tous qui gloire luy donnent,
Que nos voix plus hautement sonnent,
Nous qu'il a d'Enfer retirez
Et des mains d'vne mort certaine,
Et de la fournaise inhumaine,
Qui nous eust à coup deuorez.
Confessons qu'il est debonnaire,
Que sa grace à iamais esclaire,
Et qu'il est le grand Dieu des Dieux.
Ainsi leuans au Ciel leurs ames,
Et s'égayans dedans les flames
Chantoyent les trois enfans Hebrieux.

PLAINTE.

DEPVYS six mois entiers que ta main courroucee
Se retira, Seigneur, de mon ame oppressee,
Et me laissa debile au pouuoir des malheurs:
I'ay tant souffert d'ennuis, qu'helas! ie ne puis dire,
Comment mes tristes yeux aux pleurs ont peu suffire,
Aux complaintes ma bouche, & mon cœur aux douleurs.
Ie n'y voy point de cesse, & ma peine cruelle,
Que le temps deust vieillir, sans fin se renouuelle,
Poussant maint reietton espineux & trenchant:
Vne nuict de fureurs rend horrible ma vie,
Le desconfort me suit encor que ie le fuye,
Et la Raison me fuit plus ie la vay cherchant.
O Dieu mon seul refuge, & ma guide asseuree,
Peux-tu voir sans pitié ta brebis esgaree,
Estonnee, abbatue, à la merci des sens,
Qui comme loups cruels taschent de s'en repaistre?
Presque le Desespoir s'en est rendu le maistre,
L'effroyant de regars, & de cris menaçans.
N'abandonne ton œuure, ô Dieu plein de clemence,
Si ie t'ay courroucé par trop d'impatience,

Plaignant de mes plus chers l'infortuné trespas:
Si ie me suis matté d'excessiue tristesse,
Excuse des mortels l'ordinaire foiblesse:
„ Seigneur tu es parfaict & l'homme ne l'est pas.
Toy mesme, ô Souuerain nostre vnique exemplaire;
Quand tu veis ton amy dans le drap mortuaire,
L'œil clos, les membres froids, palle & desfiguré:
Ne te peus garantir de ces piteux allarmes:
Les Soleils de tes yeux furent baignez de larmes,
Et du Dieu de la vie vn corps mort fust pleuré.
Moy donc qui ne suis rien qu'vn songe & qu'vn om-
Se faut-il estonner en ce terrible orage, (brage,
Si ce qui t'a touché m'a du tout emporté?
Si pour vn de tes pleurs, i'ay versé des riuieres,
Toy Soleil flamboyant, seul pere des lumieres,
Moy nuage espessi moite d'obscurité?
Quand de marbre ou d'acier mon ame eust esté faite,
Las eussé-ie peu voir tant d'amitié desfaite,
Sans me dissoudre en pleurs, sans me desconforter?
Voir de mon seul espoir les racines seichees,
Et les plus viues parts de moy-mesme arrachees,
Mon cœur sans se douloir l'eust-il peu supporter?
Ie n'y pense iamais, & i'y pense à toute heure,
Sans maudire la mort, dont la longue demeure
Apres vous, chers esprits, me retient tant ici.
I'estoy premier entré dans ce val miserable,
Il me semble, ô Seigneur, qu'il estoit raisonnable,
Que le premier de tous i'en deslogeasse aussi.
Mais en tous ces discours vainement ie me fonde,
Tu les auois prestez & non donnez au monde,
Et as peu comme tiens à toy les retirer.
Helas ie le sçay bien, mais ma foible nature
Trouue pourtant, Seigneur, ceste ordonnance dure,
Et ne peut sur son mal d'appareil endurer.
Plaise toy l'augmenter de force & de courage,
Sers de guide à mes pas, fens l'ombre & le nuage,
Qui m'a faict esgarer si long temps de mon bien:
Et sur tout, ô bon Dieu, donne à mon impuissance,
Ou moins de passion, où plus de patience,
A fin que mon vouloir ne s'esloigne du tien.
Donne que les esprits de ceux que ie soupire
N'esprouuent

N'esprouuent point, Seigneur, ta iustice & ton ire,
Rens les purifiez par ton sang precieux,
Cancelle leurs pechez & leurs folles ieunesses,
Fay leur part de ta grace, & suiuant tes promesses
Ressuscite leurs corps & les mets dans les Cieux.

SONNETS SPIRITVELS.

I.

Depuis le triste poinct de ma fraisle naissance,
Et que dans le berceau pleurant ie fu posé :
Quel iour marqué de blanc m'a tant fauorisé,
Que de l'ombre d'vn bien i'aye eu la iouïssance?
A peine estoyent seichez les pleurs de mon enfance,
Qu'au froid, au chaud, à l'eau ie me veis exposé,
D'Amour, de la Fortune, & des Grands maistrisé,
Qui m'ont payé de vent pour toute recompense.
I'en suis fable du monde, & mes vers dispersez
Sont les signes piteux des maux que i'ay passez,
Quand tant de fiers tyrans rauageoyent mon courage.
Toy qui m'ostes le ioug & me fais respirer,
O Seigneur pour iamais vueilles moy retirer
De la terre d'Egypte & d'vn si dur seruage.

II.

Si la course annuelle en serpent retournee
Deuance vn traict volant par le Ciel emporté,
Si la plus longue vie est moins qu'vne iournee,
Vne heure, vne minute, enuers l'Eternité :
Que songes-tu, mon Ame, en la terre enchaisnee,
Quel appast tient ici ton desir arresté ?
Faueur, thresors, grandeurs ne sont que vanité,
Trompans des fols mortels la race infortunee.
Puis que l'heur souuerain ailleurs se doit chercher,
Il faut de ces gluaux ton plumage arracher
Et voller dans le Ciel d'vne legere traicte.
Là se trouue le bien affranchi de souci,
La foy, l'amour sans feinte, & la beauté parfaicte
Qu'à clos yeux, sans profit, tu vas cherchant ici.

III.

Puis que le miel d'Amour si comblé d'amertume
N'altere plus mon cœur comme il fit autrefois :
Puis que du monde faux ie mesprise les loix,
Mõstrõs qu'vn feu plus saint maintenãt nous allume.
Seigneur, d'vn de tes cloux ie veux faire ma plume,
Mon ancre de ton sang, mon papier de ta croix,
Mon suget de ta gloire, & les chants de ma voix
De ta mort, qui la mort eternelle consume.
Le feu de ton amour dans mon ame eslancé,
Soit la sainte fureur dont ie seray poussé,
Et non d'vn Apollon l'ombrageuse folie.
Cest amour par la foy mon esprit rauira,
Et s'il te plaist, Seigneur, au ciel l'eleuera
Tout vif comme sainct Paul, ou le Prophete Elie.

IIII.

Le iour chasse le iour comme vn flot l'autre chasse,
Le temps leger s'enuolle & nous va deceuant,
Miserables mortels, qui tramons en viuant
Desseins dessur desseins, fallace sur fallace.
Le cours de ce grand Ciel qui les autres embrasse,
Fait que l'âge & le temps passent comme le vent:
Et sans voir que la mort de pres nous va suiuant,
En mille & mille erreurs nostre esprit s'entrelasse.
L'vn esclaue des Grands meurt sans auoir vescu,
L'autre de conuoitise ou d'Amour est vaincu :
L'vn est ambicieux, l'autre est chaud à la guerre.
Ainsi diuersement les desirs sont poussez.
Mais que sert tant de peine, ô Mortels insensez ?
Il faut tous à la fin retourner à la terre.

V.

Seigneur, preste l'oreille aux soupirs douloureux
D'vn pecheur, qui sans toy de tout bien se desfie,
Que ton iniuste mort son peché iustifie,
Et l'eleue par grace au lieu des bien-heureux.
Loin loin bien loin de moy venin trop dangereux
De ce troupeau vanteur, qui tout en soy se fie,
Leur audace, ô Seigneur, sans fin te crucifie
Auec plus de mespris que les Iuifs rigoureux.
Sainct Pierre auant ta prise ainsi fier de soymesme

S'offre

S'offre à mourir pour toy, brusle en ardeur extrême,
Puis au moindre peril tout autre il se fait voir:
Et pour vne seruante il renonça son Maistre.
Cest exemple, ô Seigneur, assez nous fait cognoistre
Combien sans ton secours foible est nostre pouuoir.

VI.

Chargé de maladie, & plus de mon offense,
O Seigneur, tu me vois dans vn lict perissant:
Ma vigueur diminue, & ma douleur croissant
Fait chacun s'estonner de ma grand' patience.
Continue, ô mon Dieu, donne moy la puissance
De supporter ce mal qui le corps va forçant:
Et fay que mon esprit soit tousiours benissant,
Au plus fort des douleurs, ta gloire & ta clemence.
Donne de l'eau, Seigneur, à mes yeux espuisez,
Pour rendre auec mes pleurs mes pechez arrosez,
Et les laue en ton sang auant que ie trespasse.
Ie ne demande point de viure plus long temps,
Du monde & de ses ieux mes desirs sont contens:
Assez i'auray vescu si ie meurs en ta grace.

VII.

Sur des abysmes creux les fondemens poser
De la Terre pesante, immobile & feconde,
Semer d'astres le Ciel, d'vn mot creer le monde,
La mer, les vents, la foudre à son gré maistriser,
De contrarietez tant d'accords composer,
La matiere difforme orner de forme ronde,
Et par ta preuoyance en merueilles profonde
Voir tout, conduire tout, & de tout disposer,
Seigneur, c'est peu de chose à ta maiesté haute:
Mais que toy, Createur, il t'ait pleu pour la faute
De ceux qui t'offensoyent en croix estre pendu,
Iusqu'à si haut secret mon vol ne peut s'estendre,
Les Anges ny le Ciel ne le sçauroyent comprendre,
Apprens-le nous, Seigneur, qui l'as seul entendu.

VIII.

Si mes ans les plus beaux helas! trop mal perdus
Au volage appetit d'Amour & d'vne Dame,
Plein de chaude esperance & d'amoureuse flame,
A ta gloire, ô Seigneur, eussent esté rendus:

Mes souspirs & mes cris ne seroyent entendus
Maintenant que trop tard le repentir m'entame,
Et ces vers messagers de l'erreur de mon ame
Seroyent en ton honneur çà & là respandus.
Au moins puis qu'à la fin sorti de seruitude
Ie cognoy ma sottise & leur ingratitude,
Parfais en moy, Seigneur, ce qu'as bien commencé:
Ta bonté pour iamais de leurs fers me deliure,
Et le reste des ans que tu me feras viure,
En si sterile champ ne soit ensemencé.

IX.

Voyant tant de grands flots & de vents s'esleuer
Pour submerger ma barque errante & passagere,
Eussé-ie, ô Souuerain, comme le second Pere
Au naufrage du monde, vne arche à me sauuer!
Peussé-ie à mon besoin ta clemence esprouuer,
Et comme les Hebrieux en la terre estrangere
Passer la mer à sec d'vne plante legere,
Puis au païs promis par ta grace arriuer!
Ou que mon cœur tremblant que l'orage espouuante
Sentist comme sainct Pierre au fort de la tourmente,
Quand sa foy defailloit, de ta main le secours!
Ta bonté par le temps n'est en rien plus petite:
Sauue donc par ta grace vn qui moins le merite,
Et qui durant ses maux n'a qu'à toy son recours.

X.

Tourne vn peu deuers moy ton regard pitoyable,
Soleil pere de vie, en qui seul ie m'attens,
Sers de guide à mes sens esgarez & flottans
Par les bancs perilleux du monde miserable.
Purge & guari mon ame, helas presque incurable!
Priue mon cœur troublé de desirs inconstans,
Et d'espoirs enchanteurs qui m'ont faict si long temps
Battre l'air, peindre en l'onde, & fonder sur le sable.
Ie cognois bien ma faute & la vay maudissant:
Mais pour m'en garentir ie me trouue impuissant,
Le monde en ses erreurs trop encore m'enserre.
Si l'esprit quelquefois veut s'esleuer aux cieux,
Tousiours derriere moy ie retourne les yeux,
Comme la femme à Lot ayant quitté sa terre.

XI. Helas

XI.

Helas si tu prens garde aux erreurs que i'ay faites,
Ie l'aduouë, ô Seigneur, mon martyre est bien doux:
Mais si le sang de CHRIST a satisfaict pour nous,
Tu decoches sur moy trop d'ardentes sagettes.
Que me demandes-tu? mes œuures imparfaittes
Au lieu de t'adoucir aigriront ton courroux:
Sois moy donc pitoyable, ô Dieu pere de tous.
Car où pourray-ie aller si plus tu me reiettes?
D'esprit triste & confus, de misere accablé,
En horreur à moymesme, angoisseux & troublé
Ie me iette à tes piés, sois moy doux & propice:
Ne tourne point les yeux sur mes actes peruers,
Ou si tu les veux voir, voy-les teints & couuers
Du beau sang de ton Fils, ma grace & ma iustice.

XII.

La vie est vne fleur espineuse & poignante,
Belle au leuer du iour, seiche en son Occident,
C'est moins que de la neige en l'esté plus ardent,
C'est vne nef rompue au fort de la tourmente.
L'heur du Monde n'est rien qu'vne rouë inconstante
D'vn labeur eternel montant & descendant:
Honneur, plaisir, profict les esprits desbordant,
Tout est vent, songe & nue & folie euidente.
Las! c'est dont ie me plains moy qui voy commencer
Ma teste à se mesler, & mes iours se passer,
Dont i'ay mis les plus beaux en ces vaines fumees:
Et le fruict que ie cueille, & que ie voy sortir
Des heures de ma vie helas! si mal semees,
C'est honte, ennuy, regret, dommage & repentir.

XIII.

Si i'ay moins de pouuoir, plus i'ay de cognoissance,
Si ma vie est vn but immobile aux malheurs,
Si mon feu se nourrist dans les flots de mes pleurs,
Si la fin d'vn trauail d'vn autre est la naissance,
Si rien qu'en des tombeaux nuict & iour ie ne pense,
Si ie n'aime que l'ombre & les noires couleurs,
Si le iour me desplaist, si mes fieres douleurs
Au repos de la nuict croissent leur violence:
Si sans sçauoir pourquoy ie ne fais que pleurer,

Si du monde inconſtant l'on ne peut s'aſſeurer,
Si c'eſt vn Ocean de miſere & de peines,
Si ie n'eſpere ailleurs ny ſalut ny ſecours
O Mort, n'arreſte plus, romps le fil de mes iours,
Et meurtris quant & moy tant de morts inhumaines.

XIIII.

Quand quelquefois ie penſe au vol de ceſte vie,
Et que nos plus beaux iours plus viſtement s'en vont,
Comme neige au ſoleil mes eſprits ſe desfont,
Et de mon cœur troublé toute ioye eſt rauie.
O deſirs qui teniez ma ieuneſſe aſſeruie,
Semant deuant le temps des rides ſur mon front,
Ma nef par vos fureurs ne ſera miſe à fond,
Ie voy la riue proche où le Ciel me conuie.
Mais pourquoy las! pluſtoſt ne me ſuis-ie aduiſé
Que le bien de ce monde, & l'honneur plus priſé
N'eſt qu'vn ſonge, vn fantoſme, vne ombre, vn vain nuage?
Telle erreur ſi long temps ne m'euſt pas arreſté,
Comme vn ſecond Narcis amoureux de l'ombrage
Au lieu du bien parfaict & de la verité.

XV.

De foy, d'eſpoir, d'amour, & de douleur comblee,
Celle que les pecheurs doiuent tous imiter,
O Seigneur, vint ce iour à tes piés ſe ietter
Peu craignant le meſpris de toute vne aſſemblee.
Ses yeux ſources de feu, d'où l'Amour à l'emblee
Souloit dedans les cœurs tant de traits blueter,
Changez en ſource d'eau ne font que degouter
L'amertume & l'ennuy de ſon ame troublee.
De ſes pleurs, ô Seigneur, tes piés elle arroſa,
Les parfuma d'odeurs, les ſeicha, les baiſa,
De ſa nouuelle amour monſtrant la vehemence.
O bien-heureuſe femme, ô Dieu touſiours clement,
O pleur, ô cœur heureux, qui n'eut pas ſeulement
Pardon de ſon erreur, mais en eut recompenſe!

XVI.

Quand le Verbe eternel par qui tout eſt formé,
Eut enduré la mort pour nous donner la vie:
Trois diſciples ſecrets, pleins d'amour infinie,
Dedans vn monument ont ſon corps enfermé.

Mais

Mais auecques ce corps de ton Fils bien aimé,
Fut enterré ton cœur, ô dolente MARIE,
De tes yeux ruisselans la splendeur fut tarie,
Et de mille couteaux ton esprit entamé.
Le Ciel, les elemens alors tous se troublerent,
De ce grand Vniuers les fondemens tremblerent,
Et le Soleil luisant esteignit son flambeau.
O secret que les sens ne sçauroyent bien entendre,
Celuy qui comprend tout, & ne se peut comprendre,
Est clos pour nos pechez dans vn petit tombeau!

XVII.

Quand miroir de moymesme en moy ie me regarde,
Ie voy comme le temps m'est sans fruict escoulé:
Tandis que de ieunesse & d'Amour affolé,
Ce monde en ses destours m'amuse & me retarde.
La beauté de mes ans, comme vn songe fuyarde,
Me laisse en s'enuolant le poil entremeslé,
Le teint palle & flestri, le cœur triste & gelé,
Qui pour tous beaux pensers la repentance garde.
Me trouuant si changé, ie dy morne & confus,
Tu n'es plus ô chetif ce qu'autre fois tu fus,
Voy ta nuict qui s'approche & pense à la retraite!
R'acquiers le temps perdu doublement trauaillant:
Comme le voyageur trop tard se resueillant:
Gaigne en doublant le pas la perte qu'il a faite.

XVIII.

Ie regrette en pleurant les iours mal employez
A suiure vne beauté passagere & muable,
Sans m'eleuer au Ciel & laisser memorable
Maint haut & digne exemple aux esprits desuoyez,
Toy qui dans ton pur sang nos mesfaits as noyez,
Iuge doux, benin pere, & sauueur pitoyable,
Las releue, ô Seigneur, vn pecheur miserable,
Par qui ces vrais soupirs au ciel sont enuoyez.
Si ma folle ieunesse a couru mainte annee
Les fortunes d'Amour, d'espoir abandonnee,
Qu'au port en doux repos i'accomplisse mes iours.
Que ie meure en moymesme, à fin qu'en toy ie viue,
Que i'abhorre le monde, & que par ton secours
La prison soit brisee où mon ame est captiue.

ODE.

ARRIERE ô Fureur insensee,
Iadis si forte en ma pensee
Quand d'Amour i'estois allumé:
Rempli d'vne flamme plus saincte
Ie sens maintenant toute esteinte
L'ardeur qui m'a tant consumé.
C'est trop c'est trop versé de larmes,
C'est trop chanté d'amours & d'armes,
C'est trop semé ses cris au vent,
C'est trop plein de ieunesse folle
Perdu temps, labeurs, & parolle,
Pour le corps l'ombrage suiuant.
Seigneur, change & monte ma Lyre,
A fin qu'Au lieu du vain martyre
Qui se paist des cœurs ocieux,
Elle rauisse les oreilles,
Resonnant tes hautes merueilles
Quand de rien tu formas les Cieux.
O Pere à toy seul ie m'adresse,
Pecheur qui prens la hardiesse
D'eleuer le regard si haut:
Et te descouurant mon offense
I'inuoque en pleurant, ta clemence
Pour me purger de tout defaut.
Si ie suis tout noirci de vice,
Tu peux m'appliquer ta iustice,
Comme i'en ay parfaicte foy:
Si ie ne suis que pourriture,
Pourtant ie suis ta creature
Qui ne veux m'adresser qu'à toy.
Fay moy voir ton œil pitoyable,
Et bien que ie sois miserable,
Monstre toy gracieux & doux,
Ne me chastie en ta colere:
Car helas si tu le veux faire
Qui pourra porter ton courroux?
Le Ciel qui toute chose embrasse
Fuiroit tremblant deuant ta face
S'il te cognoissoit irrité:

Et des

Et des Anges la troupe sainte
N'oseroit paroistre en la crainte
De ta iuste seuerité.
C'est toy qui d'vne main puissante
Dardes la foudre punissante,
Et qui d'vn clin d'œil seulement
Fais tourner ceste Masse ronde:
La flamme, l'air, la terre & l'onde
Sont serfs de ton commandement.
C'est toy qui n'as point de naissance,
Triple personne en vne essence,
Tout saint, tout bon, tout droiturier,
Ton doigt ce grand Vniuers range:
Et bien que toute chose change,
Tu demeures sans varier
Ta parole est seule asseuree,
Et quand plus n'aura de duree
Du ciel l'assidu mouuement,
Elle encor demeurera ferme
Comme n'ayant ny fin ny terme
Non plus que de commencement.
Seigneur, c'est sur ceste parole
Que ie m'asseure, & me console
Quand mon cœur se pasme d'effroy:
C'est elle qui me fortifie,
Et qui fait qu'ainsi ie me fie
En CHRIST mon sauueur & mon roy.
Fondé sur chose si certaine
Aurois-ie vne esperance vaine?
N'aurois-ie ce qu'ay desiré?
Mon attente est en ta clemence,
Ta parolle est mon asseurance,
Sçaurois-ie mieux estre asseuré?
C'est pourquoy desia i'ose dire
Que rien n'a pouuoir de me nuire,
Le peché, l'enfer, ny la mort:
Ta bonté me donne courage.
Qui peut m'asseurer dauantage
Qu'vn Dieu si puissant & si fort?
Continue, ô Dieu continue,
A fin que ta force connue

Soit tousiours mon seul argument,
Delaissant les faulses louanges
De mille & mille dieux estranges
Que i'ay chantez trop follement.
Qu'en mes vers desormais i'efface
Tant de traits, d'ardeurs & de glace:
Qu'on ne m'entende plus vanter
Les yeux d'vne beauté mortelle,
Qui par quelque douce cautelle
Auroyent sceu mes sens enchanter.
Ie m'en repens rouge de honte,
Quand ie mets quelque fois en conte
Tant de propos que i'ay perdus,
Tant de nuicts vainement passees,
Tant & tant d'errantes passees,
Et de cris si mal entendus.
Ores troublé de ialousie,
Ore ayant dans la fantaisie
Quelque autre elancement nouueau,
Selon que les vagues soudaines
De mille tempestes mondaines
Agitoyent mon foible cerueau.
La mer qui gronde & se courousse
Quand maint vent la pousse & repousse,
N'escume point en tant de flots,
Comme ie portois dans la teste
Durant l'amoureuse tempeste
D'orageux tourbillons enclos.
Soit qu'on veist la belle lumiere,
Ou soit que la nuict coustumiere
A son tour se vint presenter,
Iamais ceste rage inhumaine
Ne donnoit relasche à ma peine,
Obstinee à me tourmenter.
Mais quoy? veux-ie faire reuiure
Tant de morts dont tu me deliure?
Veux-ie me plaindre vne autre fois?
Et par mes accens lamentables
Tascher à rendre pitoyables
Les monts, les rochers, & les bois?
Las non! mais plein de repentance

Hen

I'en veux perdre la fouuenance,
Et l'auoir toufiours en horreur:
O Seigneur à qui ie m'adreffe,
Ne fouffre helas? que ma ieuneffe
Retombe plus en ceft erreur.
Vn cœur net en moy renouuelle,
A fin que plus ie ne chancelle
Suiuant mon inftinct vicieux:
Et quelque chofe que ie face,
Baille moy pour guide ta grace
Qui m'adreffe au chemin des Cieux.
Fay que mon Lut toufiours te fonne,
Fay que mon doigt rien ne fredonne
Que tes œuures grans & parfaits:
Que ma bouche fe tienne clofe
Si ie veux parler d'autre chofe
Que de ta gloire & de tes faicts.

PLAINTE.

DES abyfmes d'ennuis en l'horreur plus extréme
Sans cōfeil, fans cōfort d'autruy, ny de moymefme,
(Car helas ma douleur n'en fçauroit receuoir)
Outre d'ame & de corps d'incurables atteintes,
Mon cœur qui n'en peut plus s'ouure en ces triftes plain-
Puis que ma voix, Seigneur, n'en a pas le pouuoir. (tes,
Ton ire en fa fureur fi durement me touche,
Que pour ne crier point tu m'eftoupes la bouche,
Et ne puis enuoyer mes querelles aux cieux:
Mon chef tout à la fois a tari fes fontaines,
Ie n'ay pas feulement du fang dedans les veines
Pour refpandre à boüillons par la bouche & les yeux.
Tu m'as pofé pour butte aux angoiffes ameres,
Aux malheurs, aux regrets, aux fureurs, aux miferes,
Mon mal n'eft toutesfois fi grand que mon erreur:
Mais fi pourray-ie dire en ma peine effroyable,
Bien que ie te reclame & doux & pitoyable,
Tu me fais trop fentir les traits de ta fureur.
De foibleffe & d'ennuis mon ame eft efgaree,
Les os percent ma peau, ma langue eft vlceree,
Comme flots courroucez mes maux fe vont fuiuans:
Pour tout nourriffement i'engloutis ma faliue,

Et croy

Et croy que ta rigueur ne permet que ie viue
Que pour seruir d'exemple & de crainte aux viuans,
Depuis quatorze iours ie n'ay clos les paupieres,
Et le somme enchanteur des peines iournalieres
De sa liqueur charmee en vain me va mouillant:
Il est vray que l'effort du mal que ie supporte,
Rend ma teste assommee, & m'assoupit de sorte
Qu'on me iugeroit mort ou tousiours sommeillant.
En cest estonnement mille figures vaines
Tousiours d'effroy, de meurtre & d'horreur toutes plei-
Reueillent coup sur coup mon esprit agité: (nes
Ie resue incessamment, & ma vague pensee
Puis deçà puis delà sans arrest est poussee,
Comme vn vaisseau rompu par les vents emporté.
Helas sois moy propice, ô mon Dieu mon refuge,
Puny moy comme pere, & non pas comme iuge,
Et modere vn petit le martyre où ie suis:
Tu ne veux point la mort du pecheur plein de vice,
Mais qu'il change de vie & qu'il se conuertisse:
Las! ie le veux assez, mais sans toy ie ne puis.
Ie ressemble en mes maux au passant miserable,
Que des brigans peruers la troupe impitoyable
Au val de Iericho pour mort auoit laissé:
Il ne pouuoit s'aider, sa fin estoit certaine
Si le Samaritain d'vne ame toute humaine
N'eust estanché sa playe & ne l'eust redressé.
Ainsi sans toy, Seigneur, vainement ie m'essaye:
Donne m'en donc la force & resserre ma playe,
Purge & guari mon cœur que ton ire a touché
Et que ta sainte voix qui força la nature,
Arrachant le Lazare hors de la sepulture,
Arrache mon esprit du tombeau de peché.
Fay rentrer dans le parc ta brebis esgaree,
Donne de l'eau viuante à ma langue alteree,
Chasse l'ombre de mort qui volle au tour de moy,
Tu me vois nu de tout, si non de vitupere,
Ie suis l'enfant prodigue, embrasse moy, mon pere,
Ie le confesse helas! i'ay peché deuant toy.
Pourquoy se fust offert soymesme en sacrifice
Ton enfant bien aimé CHRIST, ma seule iustice?
Pourquoy par tant d'endroits son sang eust-il versé,

Sinon

Sinon pour nous pecheurs, & pour te satisfaire?
Les iustes, ô Seigneur, n'en eussent eu que faire,
Et pour eux son sainct corps n'a pas esté percé.
Par le fruict de sa mort i'attens vie eternelle,
Lauee en son pur sang mon ame sera belle.
Arriere ô desespoirs qui m'auez transporté,
Que toute desfiance hors de moy se retire,
L'œil benin du Seigneur pour moy commence à luire,
Mes soupirs à la fin ont esmeu sa bonté.
O Dieu tousiours viuant, i'ay ferme confiance
Qu'en l'extreme des iours par ta toute-puissance
Ce corps couuert de terre à ta voix se dressant,
Prendra nouuelle vie, & par ta pure grace
I'auray l'heur de te voir de mes yeux face à face
Auec les bien-heureux ton sainct nom benissant.

Priere en forme de confession.

DVrant tant de grands flots coup sur coup s'eleuans,
Tant de feux, tant d'esclairs, tãt de pluye & de vẽts,
Rebatans à l'enui ma nacelle brisee,
Resté la nuict sans guide entre mille destours,
Seigneur, ie te reclame, & voici ton secours
Qui rend de mon esprit la tourmente appaisee.
Le brouillas qui long temps m'a le iour desrobé
Percé de tes rayons en peu d'heure est tombé,
Mon ame aueugle vn temps la veüe a recouuerte,
Mais presque elle a regret d'vn bien si precieux:
Car quand dessus soymesme elle tourne les yeux,
D'horreurs & de pechez se voit toute couuerte.
Las puisque rien d'entier ne s'y peut aduiser,
Que luy sert sa clairté sinon pour l'accuser
Et la rendre confuse en voyant tant de vices?
Plaise toy donc encor les deux yeux me couurir:
Non Seigneur, mais plustost vueille les mieux ouurir
Pour contempler ta grace & tes grans benefices.
Or' que tout dedans moy ie me suis retiré,
Des rayons de ton œil en ma nuict esclairé,
Que ie voy de thresors dont tu m'es fauorable!
N'estant, tu mas faict estre, & m'as rendu viuant,
Tu m'as pourueu des sens, & plus haut m'esleuant
Me de-

Me depars le discours & me fais raisonnable.

Ta main d'ame & de corps a mon tout façonné,
De corps foible & mortel à la terre addonné,
Qui retourne à la terre au soir de sa iournee:
D'ame immortelle & viue à iamais demeurant
Tousiours, comme à son bien, vers le ciel aspirant,
Si le monde abuseur ne l'en rend destournee.

Oiseaux, bestes, poissons, eaux, bois, plantes & fruits,
Nuict, Iour, Lune, Soleil pour moy furent produits:
Et pour rendre ta grace en tout poinct accomplie,
Apres m'auoir laissé quelques iours sauourer
De tes fruits ici bas, s'il te plaist m'en tirer,
Tu me gardes au Ciel vne eternelle vie.

Tant de biens, ô Seigneur, que departent tes mains
Par grace & franchement sont donnez aux humains,
Tu n'en esperes rien, tu n'as de rien affaire,
Il t'a pleu, tu l'as faict de libre volonté
Voyla ce qu'en l'esprit ie voy de ta bonté
Lors que ton œil diuin mes tenebres esclaire.

Mais quand ie me regarde au miroir de ta loy,
Que dedans & dehors transformé ie me voy,
Que ie trouue en mon ame & de crasse & d'ordure!
Que mes sens corrompus sont deuenus infets,
Que ie m'appelle ingrat des biens que tu m'as faits,
Et que mon premier estre a changé de figure!

Cest esprit que diuin tu m'auois faict auoir
Pour l'eleuer au ciel, pour entendre & sçauoir,
Et pour te recognoistre aux traits de ton ouurage,
Esgaré du sentier de sa felicité
A choisi pour le vray l'ombre & la vanité,
Et luymesme à son bien s'est fermé le passage.

Ce cœur des chauds desirs la source & l'aliment,
Que tu m'auois donné pour t'aimer ardemment,
Et pour seruir de liure à ta loy tresparfaitte,
Ne t'a rien reserué de ses affections:
Mais en s'abandonnant aux folles passions
A toutes les fureurs a serui de retraicte.

Il a souuent bouilly de rage & de dedain,
Il a senti douleur du bien de son prochain,
Il a long temps couué mainte haine immortelle,
Il s'est enflé d'orgueil, il s'est desesperé,

La chaude

La chaude ambition l'a souuent alteré,
Il n'a point esté simple, ains double & peu fidelle.
Ces yeux, Rois de mes sens, qui me deuoyent guider
A toute heure à mon bien & du mal me garder,
Ne laissans nulle entree aux amours insensees,
Charmez d'vn vain plaisir lasches se sont rendus:
Par eux mes autres sens ont tous esté perdus,
Et de mon foible cœur les desenses forcees.
Eux qui tousiours en haut deuoyent estre dressez,
Ont tenu leurs regards vers la terre abaissez:
Eux qui deuoyent pleurer iour & nuict mon offense,
Ont pleuré, las hé quoy? quelque vaine rigueur,
Quelque oubly, quelque change, ou telle autre lãgueur,
Dont le maudit Amour ses seruans recompense.
Mon oreille où ta voix deuoit tousiours sonner,
Toute aux contes menteurs s'est voulue adonner,
Ouuerte aux faux rapports, fermee aux veritables:
Elle a souuent ouy ton sainct nom blasphemer,
Mesdire, iniurier, son prochain diffamer,
Et s'est pleüe aux discours des amoureuses fables.
Las helas que ma bouche a failli contre toy!
Ie l'auois, ô Seigneur, pour enseigner ta loy,
Et du bruit de ton nom rendre la terre pleine,
Pour aider les mortels, au bien les appeller,
Les retirer du mal, reprendre & consoler,
Sans iamais la souiller d'vne parole vaine.
Mais au lieu d'en cueillir vn fruict tant desiré,
Ie n'ay faict que mentir, ie me suis pariuré,
I'ay despité le ciel, ta gloire & tes merueilles,
I'en ay flaté les grands, & leurs maux deguisez,
I'ay semé la discorde, & de propos rusez
I'ay souuent enchanté les crudelles oreilles.
Bref, chacun de mes sens, tant dedans que dehors,
Et chacune des parts de l'esprit & du corps
N'ont plus rien qui ressemble à leur forme premiere:
Vn seul trait de ta main n'est sur moy demeuré,
Ie suis vn monstre horrible & si defiguré,
Que de peur de me voir ie fuy toute lumiere.
Helas i'ay bien raison d'estre palle & tremblant!
Ma confusion croist, mon mal va redoublant.
Qui du roc de mon cœur sortira des fontaines?

Qui

Qui grossira mon chef de torrens furieux?
Qui de larges ruisseaux m'enflera les deux yeux
Pour noyer mes pechez, mon angoisse & mes peines?
Mes chants soyent conuertis en longs gemissemens,
En tenebres mes iours, mes plaisirs en tourmens:
Que ie seme mon chef de poussiere & de cendre,
Que des bons comme ingrat ie sois abandonné,
La crainte & la tremeur m'ont tout enuironné,
Et la bouche d'Enfer s'ouure à fin de me prendre.
Que d'vn seul en mon dueil ie ne sois consolé,
Car du liure de Dieu mon nom est cancelé.
Monts, bois, fleuues, rochers, pleurez mon aduenture,
Le portraict du Seigneur i'ay moymesme effacé,
I'ay delaissé mon pere & son bien despensé,
Puis auec les pourceaux i'ay pris ma nourriture.
Mais pourtant à mon Dieu ie me veux presenter,
Ie veux bas à ses piés tout en pleurs me ietter
Poussant du fond du cœur ceste voix lamentable:
I'ay peché deuant toy pere doux & clement,
Ie m'appelle ton fils, mais c'est indignement,
Mon malheur ne merite vn nom si fauorable.
De l'abysme où ie suis à toy ie vay priant,
Pardonne à ton enfant contrit & suppliant
Ie te demande grace & fuy toute iustice,
Ne vueille droictement mes erreurs balancer:
Ta iustice, ô Seigneur, ne se doit exercer
Que contre le mechant, qui s'obstine en son vice.
Plaise toy de tout poinct mes pechez pardonner:
Mais ce n'est pas assez, ie crains d'y retourner,
Ma foiblesse, ô Seigneur, m'est trop & trop cogneuë
Aide donc s'il te plaist à ma fragilité,
Et puis que de la mort tu m'as ressuscité,
Que mon ame au tombeau ne soit plus detenuë.
Esclaire à mon esprit, & le conduis à toy,
Rempli mon cœur d'amour, de constance & de foy,
De tous obiets trompeurs mes yeux vueille distraire,
Mon oreille à iamais soit ta voix escoutant,
Ma bouche incessamment ta gloire aille chantant,
Et que d'ame & de corps sans fin ie te reuere.

Psal.

Psalm. XXXVIII. *Domine, ne in furore tuo arguas me.*

SEigneur, helas! ne repren mon offense
En ta iuste fureur:
A la rigueur ne puny mon erreur,
Et de ton ire esteins la violence.
Tes poignans traits dedans moy sont fichez,
Tes mains me sont contraires:
Toute ma chair est couuerte d'vlceres,
Et toute paix fuit deuant mes pechez.
Car tant de maux, dont mon ame est coupable,
Vont mon chef surpassant:
Et tout à coup comme vn fardeau pressant
Chargent mon dos d'vn poix insupportable.
De pourriture & de sang tout noircy
Coulent mes cicatrices,
Pour ma folie: & courbé de mes vices
Ie marche à peine angoisseux & transi.
L'ardeur cuisante en mes reins allumee,
Les poingt d'elancemens:
Rien n'est en moy qui soit franc de tourmens,
Lieu n'est entier sur ma chair entamee.
L'affliction m'a du tout rabaissé
Rien plus ne me peut plaire:
Las ie rugis & ne cesse de braire
Les serremens dont mon cœur est pressé.
Tout mon desir s'ouure deuant ta face
Seigneur, & les regrets
De ce cœur mien ne te sont point secrets:
Tu sçais ma plainte auant que ie la face.
Le cœur me bat de tristesse & d'esmoy,
Ma vigueur est passee
De mes deux yeux la clairté m'a laissee,
Ils ne sont plus, mes yeux, auecque moy.
Ceux dont i'ay veu ma fortune suiuie,
Me regardent de loin:
Mes plus prochains me laissent au besoin
Et mes haineux se iettent sur ma vie.
Ils ont semé maint rapport diffamant

Ceux

Ceux qui mal me pourchassent:
Et pour me prendre aux filets qu'ils m'enlassent
Sans fin, desseins sur desseins vont tramant.
Mais comme vn sourd que l'air frapé ne touche,
Ie ne leur respons point:
Ie suis muet quand leur langue me poind,
Toute replique est tarie en ma bouche.
Or pourautant que ie n'ay mon recours
Qu'à ta Maiesté sainte,
Tu respondras aux souspirs de ma plainte,
Seigneur mon Dieu, ma force & mon secours.
Que leur audace en plaisir ne se baigne
S'il me voyent broncher:
Car ie ne puis faire vn pas sans clocher,
Et la douleur en tous lieux m'accompagne.
Ie dy ma faute, & repense esplcuré
Aux maux qui me captiuent:
Et ce pendant ils fleurissent & viuent,
Le nombre croist contre moy coniuré.
Eux coustumiers de faire vn mauuais change
Mal pour bien m'ont rendu.
Et maint faux bruit à ma honte espandu,
Pource qu'au bien ma volonté se range.
Las! ne me laisse, & n'esloigne de moy
Ta faueur souhaitee:
A mon secours tien l'oreille apprestee,
Seigneur mon Dieu, mon sauueur & mon Roy.

Psalm. L I. Miserere mei Deus secundum, &c.

O Dieu par ta clemence aye de moy pitié
Et me sois fauorable,
Suiuant tes grand's bontez purge la mauuaistié,
Et les transgressions d'vn pecheur miserable.
Laue moy dauantage, & te plaise effacer
Ceste tache espandue:
Car ie cognoy ma faute, & la voy sans cesser
Qui s'offre espouuentable à mon ame esperdue.
A toy seul i'ay peché, i'ay faict mal deuant toy,
Et l'horreur de mon vice
Te fera trouuer iuste aux propos de ta loy,
Et vaincras l'insensé qui reprend ta iustice.

Voyla,

Voyla, i'estois souillé dés que ie fu receu
Dans ce val de misere,
Ie me suis veu coupable aussi tost que conceu,
Et couuois le peché dans les flancs de ma mere.
La verité te plaist, tu veux qu'en nos esprits
Ferme elle s'enracine:
C'est pourquoy les secrets benin tu m'as appris
Et les destours cachez de ta haute doctrine.
Asperge moy d'hyssope, & ie verray soudain
Ma souillure effacee:
S'il te plaist, ô Seigneur, me lauer de ta main
Ie passeray la neige en floccons amassee.
Tu donneras, Seigneur, à mon cœur desolé
La ioye & la liesse,
De mes pechez remis, i'en seray consolé,
Et mes os resiouis, qui tomboyent de tristesse.
Destourne vn peu ta face & tes yeux courroucez
De ma faute excessiue:
Ou si tu me veux voir, soyent deuant effacez
Tous ces maux, dont l'horreur de ta grace me priue.
Cree vn cœur net en moy par ta sainte bonté,
Vray Dieu que ie reclame,
Et d'vn nouuel esprit, prompt à ta volonté
Inspire ma poictrine, & rechange mon ame.
Ne me reiette helas! miserable & banny
De ta face amiable,
Et de ton sainct Esprit, ton amour infini,
Ne m'oste la conduite & l'appuy secourable.
Ren moy de ton salut le soulas desiré,
Et d'esprit volontaire
Reigle & soustien mes pas, i'instruiray l'esgaré
Radressant les pecheurs au chemin salutaire.
O Dieu de mon salut absous moy de l'erreur
Homicide & cruelle:
Et lors vrayment touché d'vne sainte fureur
Ma langue annoncera ta iustice eternelle.
Seigneur ouure ma léure, & ma bouche dira
Ta louange sacree,
Mon ame autre victime à tes yeux n'offrira:
L'holocauste aussi bien n'est point ce qui t'agree.

Le sacrifice à Dieu c'est vn cœur tout brisé
Du dueil de son offense:
O Dieu iamais de toy n'est le cœur mesprisé
Qui froissé s'humilie, & qui fait penitence.
Las! Seigneur, à Sion sois doux & gracieux
Par ta volonté sainte,
Afin qu'encore vn iour nous voyons de nos yeux
Que ta Hierusalem de murailles soit ceinte.
Lors tu prendras à gré que lon t'aille immolant
De iustes sacrifices
L'entiere oblation, l'holocauste brulant,
Et qu'on charge l'autel de veaux & de genices.

Psal. LXXXVIII. *Domine Deus salutis meæ, &c.*

IE crie à toy de iour, ie crie à toy de nuit,
Seigneur, Dieu de ma deliurance:
Oy ma priere, helas! qu'elle entre en ta presence,
Tien l'oreille à mon cry, voy le mal qui me nuit.
De douleur & d'ennuis ma pauure ame est soulee,
Ma vie a touché le trespas.
On me conte entre ceux qui descendent là bas:
Ma vigueur tout à coup de moy s'est escoulee.
Deliure, entre les morts qu'vn long somme a touchez
Sans aucun soin l'on m'abandonne,
Comme les corps meurtris que la tumbe enuironne,
Loin de ton souuenir de ta main retranchez.
En la fosse plus basse aux tenebres profondes
Ombres de mort, tu m'as ietté:
L'effort de ton courroux sur moy s'est arresté,
I'ay senti dessus moy tous les flots de tes ondes.
Ceux qui me cognoissoyent tu les as esloignez,
A tous ie leur suis detestable:
Ie ne sors du tout point, prisonnier miserable,
La tristesse affoiblist mes yeux tousiours baignez.
De clameurs, ô Seigneur, i'ay comblé tes oreilles,
Tout le iour mes mains t'eleuant.
Vas-tu donc pour les morts tes hauts faits reseruant?
Si releueront-ils pour chanter tes merueilles?
Ta clemence au tombeau se dira-telle mieux?

Et tes

Et tes veritez en la perte? (uerte

Luiront mieux tes hauts faits en l'horreur plus cou

Et tes iugemens droits au seiour oublieux?

Las! dés le poinct du iour, Seigneur, ie crie à toy,

Ie te preuiens par ma priere:

Qui te fait reietter ma pauure ame en arriere?

Pourquoy destournes-tu ton visage de moy?

Moy pauure & languissant, dés mon âge plus tendre

Les trauaux me vont consumant:

Quelquefois eleué, mais aussi prontement

Bas & confus d'esprit ta main me fait descendre.

Sur moy de tes courroux le desbord est passé,

Ie suis emporté de tes craintes, (ceintes,

Qui comme vn long cours d'eau m'enuironnēt d'en-

Ie me voy tout autour ce deluge amassé.

Mes plus chers compagnons, mes amis plus fidelles

Tu les as tirez de ces lieux,

Vn seul de mes prochains n'apparoist à mes yeux,

Tous deuiennent pour moy des tenebres cruelles.

Priere de Moyse. Psal. XC. *Domine, refugium factus es nobis, &c.*

SEigneur, de race en race & de toute duree

Tu t'es faict voir des tiens la retraite asseuree:

Auant qu'en aucun lieu

Le haut orgueil des monts s'auançast de paroistre,

Que la terre print forme, & que le monde eust estre,

Du siecle iusqu'au siecle à iamais tu es Dieu.

Tu tournes le mortel iusqu'à le voir dissoudre,

Et dis, Enfans d'Adam retournez en la poudre,

Où tout homme est reduit.

Car mille ans deuant toy sont comme la iournee

Qui fut hier finie, ou l'espace ordonnee

Pour vne sentinelle en sa garde de nuit.

Tu les fais decouler comme l'eau d'vn rauage,

Ils ne sont rien qu'vn somme: il croist cōme l'herbage

Aussi tost retranché.

Au matin il fleurist riche en couleur diuerse,

Le soir n'est pas venu que foible il se renuerse,

On le fauche à l'inſtant & deuient tout ſeiché.
Ta fureur nous eſtonne, & ton ire enflammee
Rend de nos plus beaux iours la vigueur conſommee.
Car las! tu vas poſant
Tant de tranſgreſſions de nos ames tachees
Deuant tes yeux ſi clairs, & nos fautes cachees,
Au iour de ton viſage en tenebres luiſant.
Nos iours ſont defaillis ſous ta main courroucee,
Et nos ans plus ſoudains que la voix prononcee
Se ſont veus conſumez.
Car à la fin, Seigneur, ſept dizaines d'annees
Rendent des iours humains les bornes terminees:
Ce ſont de nos trauaux les cours accouſtumez.
Quelques plus vigoureux & qui mieux ſe maintiennent,
Iuſqu'à quatre vingts ans aucunefois paruiennent:
Encor ceſte vigueur
Et le mieux de leur temps n'eſt rien que faſcherie.
Car noſtre âge s'enuole, & ceſte humaine vie
Eſt tout ſoudain paſſee, & n'a point de longueur.
Mais qui cognoiſt aſſez l'effort de ta colere,
Et qui l'apprehendant autant qu'elle eſt ſeuere,
N'a peur de t'irriter?
De ta dextre, ô Seigneur, admirable en puiſſance,
Et de nos iours ſi courts donne nous cognoiſſance,
A fin que la ſageſſe en nous puiſſe habiter.
Retourne toy, Seigneur, ſoit ton ame appaiſee.
Iuſqu'à quand ces rigueurs? & ceſte ire embrazee
Sur tes pauures ſeruans?
repẽti Monſtre toy conſolé, ſois-leur doux & propice,
Fay que dés le matin ta bonté nous rempliſſe,
Et nous te chanterons tant que ſerons viuans.
Vueille nous reſiouir au prix de nos triſteſſes,
Pour les ans de nos maux donne-nous des lieſſes:
Qu'on voye ô Tout-puiſſant,
Ton œuure en tes ſeruans, ta ſplendeur ſur leur race,
Soit ſur nous du Seigneur la lumiere & la grace,
Qu'il conduiſe nos mains, qu'il les aille adreſſant.

Psal. CXXXIX. *Domine probasti me.*

SEIGNEVR, tu m'as fondé, tu m'as veu sans cesser,
Mon leuer, ma seance à tes yeux n'est secrette :
Tu sçais bien loing deuant quel sera mon penser,
Tu descouures, Seigneur, mon giste & ma retraicte,
Et preuois tous les pas que mon pied doit presser.
Mon propos t'est present qu'il n'est pas prononcé,
Tu cognois toute chose & passee & nouuelle.
C'est toy qui m'as formé, tes mains m'ont compassé,
Monstrant en moy Seigneur vne science telle
Que quand i'y veux monter mon esprit est lassé.
Où fuiray-ie, ô Seigneur, où m'en pourray-ie aller
Euitant ton esprit & l'aspect de ta face?
Tu remplis tous les cieux si i'y pense voller,
Et tout au mesme instant si ie change de place
Ie te trouue aux enfers quand i'y veux deualer.
Si i'attache à mon dos le plumage diuers
De l'aurore embasmee, & recelle ma fuite
Iusqu'aux bouts plus perdus des plus lointaines mers,
Ta main par tout m'attrape ardante à ma poursuite,
Et ton bras ne me perd en l'obscur des deserts.
Quand i'ay dict, pour le moins les tenebres du soir
Couuriront mes plaisirs, faulse est mon esperance.
Car la nuit à l'instant prend des yeux pour me voir:
Les tenebres, Seigneur, sont iour en ta presence,
Et le iour se fait nuit s'il plaist à ton pouuoir.
Tu possedes mes reins, tout chaud tu m'as receu
Du ventre de ma mere: ô Dieu ie le confesse,
Que l'art est merueilleux dont tes doigts m'ont tissu,
Merueilleux sont tes faits d'admirable hautesse,
Et mon ame, ô Seigneur, l'a trop bien apperceu.
Vn seul de tous mes os à ton oeil curieux
Ne dérobe sa forme en secret compassee,
Ma substance, ô Seigneur, tu l'as faite aux bas lieux,
Et de mon imparfaict l'oeuure à peine tracee,
Matiere encore informe est visible à tes yeux.
Tout se voit en ton liure, ils y sont imprimez
Qu'encore vn seul des iours m'esclairoit cest espace :
O qu'ils sont honorez tes esleus bien aimez,

Que leur *foibleſſe eſt forte, & qu'ils ſont en ta grace,
Qu'on les voit en tous lieux abondamment ſemez!

*puiſ-ance.

Dieu, que leur nombre croiſt, ie les penſe conter,
Ils ſurpaſſent l'arene au riuage amaſſee:
I'ay dormi ſur tes faicts, aſpre à les mediter,
Ie me ſuis reueillé ſur la meſme penſee,
Et ie m'y trouue encore & ne m'en puis oſter.

O Dieu, ſi ton courroux meurtriſſoit le peruers!
Mais vous hommes de ſang loin loin de mon viſage,
Qui lâchez contre luy mainrs propos de trauers,
Qui blaſphemez ſa gloire, & d'vn mechant langage
Dites que ſes citez ne nous tiendront couuerts.

Seigneur, n'ay-ie abhorré ceux qui t'auoyent faſché?
D'inimitié contre eux n'ay-ie eu l'ame remplie?
L'œil de tes ennemis ne m'atil deſſeché?
Ie les pourſuiuois tous d'vne haine accomplie,
Auſſi tout leur courroux deſſus moy s'eſt laſché.

Eſprouue moy, Seigneur, ſonde moy bien auant,
Voy mon cœur, voy mes pas, reconnois mon addreſſe,
Si ie ſuis des pecheurs les deſtours pourſuiuant,
Voy ſi l'iniquité de mon ame eſt maiſtreſſe,
Et me guide en ta voye, ô Dieu touſiours viuant.

F I N.

SVR LES OEVVRES CHRESTIENNES DE MONSIEVR DES PORTES.

DES-PORTES n'ayant plus les vers en reuerence
Du prophane Apollon, plein de net iugement
Tu vas ornant les tiens d'vn si bel ornement,
Qu'ils auront à la fin sur tous la preference.
Quand au siege d'Amour tu fis la comparence
Ieune Aigle regardant le Soleil fermement
Au ciel, d'vn beau visage, en ce rauissement
Tu chantois d'vn Dieu feint vne feinte apparence:
Mais de la vray-semblance aux Cieux estant porté,
Tu vois ore de Dieu l'essence en verité:
Et r'animant tes vers de son ame eternelle,
Tu auras pour loyer toute immortalité.
Car Dieu donne tousiours par la posterité,
Vn loyer immortel pour vne œuure immortelle.

L. VAVQVELIN, DE LA FRESNAYE.

SVR LES OEVVRES CHRESTIENNES DE MONSIEVR DES PORTES.

TOY qui iadis reduit ſous l'amoureux empire,
Pour addoucir l'aigreur de ton mal rigoureux
As ſi bien ſceu te plaindre en tes vers amoureux,
Qu'Amour, bien que tyran, les liſant en ſoupire:
Ore montant plus haut les cordes de ta Lyre,
Tu dreſſes vers le Ciel ton vol auantureux,
A fin que des beautez de ce lieu bien-heureux
Le plus diuin ſuiect tu te puiſſes eſlire.
DES PORTES, c'eſt le but où tu viſois touſiours,
Et croy que tout expres eſcriuant tes Amours
Tu choiſis Parthenie, Hippolyte & Diane.
Car tous ces chaſtes noms prediſoyent qu'à la fin
Tu deuois de tout poinct quitter l'amour profane,
Et d'vn plus graue ton chanter l'amour diuin.

R. ESTIENE.

QVI *tulerat myrti nullo non dante coronam*
Dum caneret quondam Cyprida penè puer,
Nunc ſimul ac vitæ PORTAEVS *luſtra peregit*
Bis tria, vir ſequitur quæ magis apta viro:
Æternumq́, iubet vatum figmenta valere,
Veracem vt vero prædicet ore Deum.

R. STEPHANVS.

AD PHI-

AD PHILIPPVM PORTÆVM.

ORPHEVS *hinc eras alter, testudine mulcens*
Cyaneæ cautis sibi concurrentia saxa:
Teq́ lyram pulsante tuus nouus alter Iason
HENRICVS *rediit glaciali sospes ab Arcto,*
Magna via referens sibi præmia parta suisq́,
Ipse duplex regnum, duplicem sua turba fauorem.
Hos inter primum tibi Musa fidelis honorem
Iure dedit, sibi quem non æmulus occupet alter.
Macte igitur fide tu Lyrica, PORTAEE, *fideq́*
Macte pia mentis candore & simplice sensu,
Qui semel admissos non fallere nouit amicos.
Praxitelem memorant qualem sit passus amorem
Depinxisse, nec hac celebratior vlla tabella,
Quàm sibi quæ affectum domini præferret amantis:
Forsan & exemplar, quem tu describis, amoris
Sumptus es ipse tibi: sic & non improbus ille,
Et pius, & formæ tantùm mirator honestæ.
Qualis erat dum paruus erat simplexq́ Cupido:
Nullaq́ purus adhuc nisi forte sororia libans
Oscula, & innocuas iaculans sine vulnere flammas,
In vultu mentis contemplabatur honores.

Io. AVRATVS *Poëta Regius.*

TABLE DES POESIES CONTENVES EN CE VOLVME.

SONNETS.

C.

D.

Echo,

Que

Vallon,

V.

Y.

CHANSONS.

Rozette

ODES.

STANSES.

RYMES TIERCES.

DIALOGVES.

EPIGRAMMES.

COMPLAINTES.

ELEGIES.

CARTELS ET MASQVARADES.

DISCOVRS.

EPITAPHES.

IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

PRIERES ET AVTRES OEVVRES chrestiennes.

PARAPHRASES.

PSALMES.

Nihil habet quod repugnet Catholicæ Religioni quo minus possit dari typis, ac euulgari. Antuerpiæ, 15. Octob. Anno Domini 1590.

Michael Hetsroey Bruegelius censor Librorum.

A ANVERS,

Chez Arnould Coninx.

l'An M. D. XCI.


VIRTVTE ET
CONSTANTIA.

CONSTANTIA.

C.

D.

Vallon,

V.

Y.

CHANSONS.

Rozette

ODES.

STANSES.

RYMES TIERCES.

DIALOGVES.

EPIGRAMMES.

COMPLAINTES.

Ma chair

ELEGIES.

CARTELS ET MASQVARADES.

DISCOVRS.

Aduenture

EPITAPHES.

IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

PRIERES ET AVTRES OEVVRES chrestiennes.

PARAPHRASES.

PSALMES.

Nihil habet quod repugnet Catholicæ Religioni quo minus possit dari typis, ac euulgari. Antuerpiæ, 15. Octob. Anno Domini 1590.

Michael Hetsroey Bruegelius censor Librorum.

A Anvers,

Chez Arnould Coninx.

l'An M. D. XCI.

VIRTVTE ET CONSTANTIA.

CONSTANTIA.